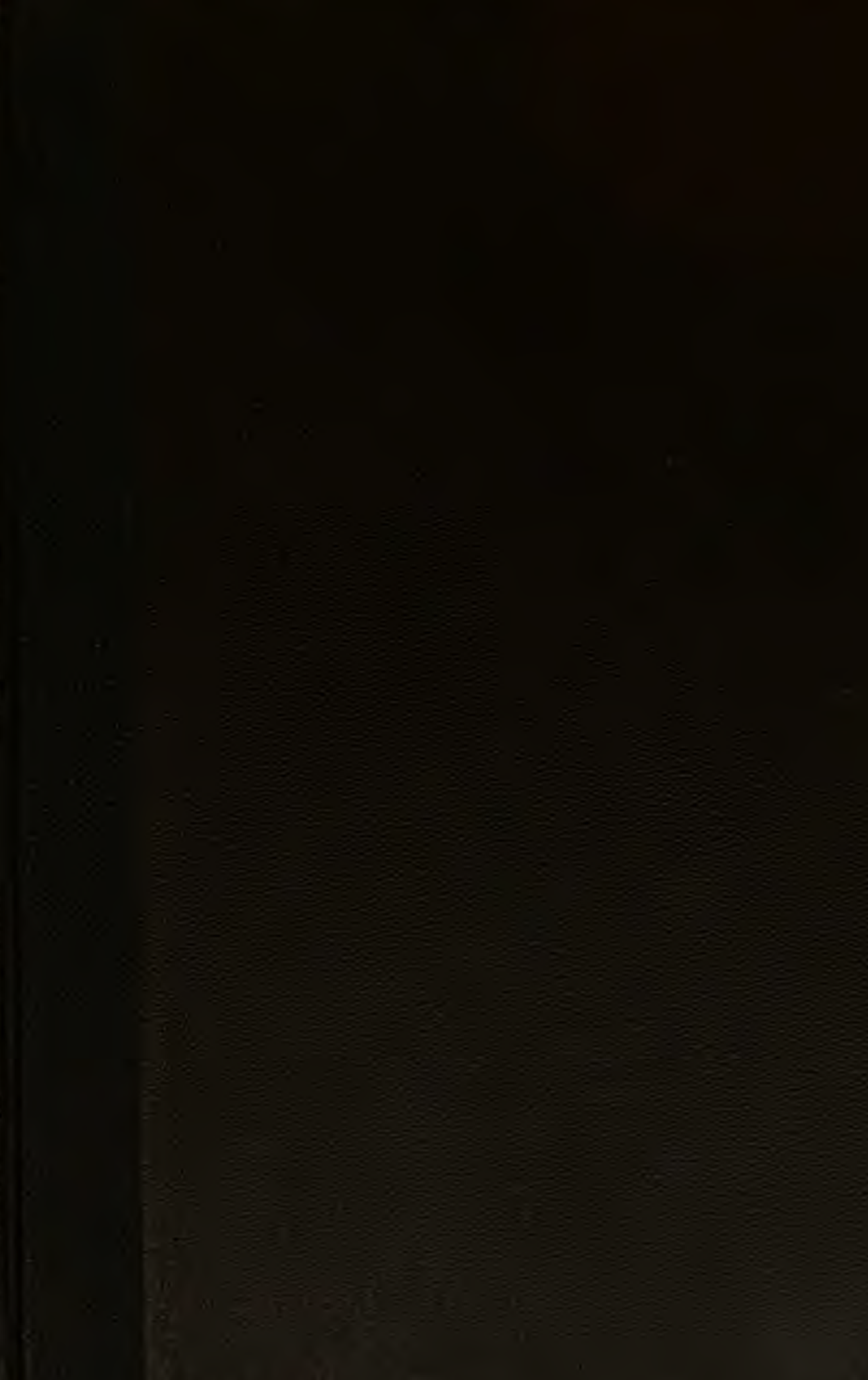
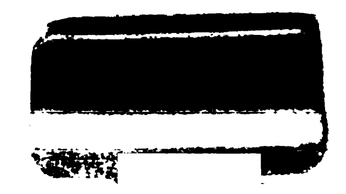





Ex-libris
Charles Atwood
Kofoid



L'UNIVERS

VISIBLE ET INVISIBLE

OU

LE PLAN DE LA CRÉATION

ESSAI DE PHILOSOPHIE

PAR

HENRY DE MAY

SECONDE ÉDITION

Avec une Introduction par Ch. Byse

NEUCHATEL
LIBRAIRIE GÉNÉRALE DE JULES SANDOZ

1881

PRÉFACE DE L'AUTEUR

Le premier cahier de cet ouvrage a été imprimé en 1862 pour être soumis à la critique de plusieurs penseurs et littérateurs. Depuis cette époque jusqu'à la publication du livre entier en 1869, la science a fait plusieurs découvertes, et nos propres études nous ont ouvert la voie de nouvelles connaissances. A la demande de quelques personnes, nous avons ajouté une notice spéciale sur le quatrième règne.

Nous pensions être le premier à diviser la nature en deux empires et quatre règnes. Mais nous avons appris que cette division avait été proposée par plusieurs naturalistes, entre autres par Hararinow, Bischoff et Blainville. Déjà Pallas avait adopté deux empires [1]. Cette division n'ayant pas été reçue par la science, elle est restée ignorée; de là notre erreur en croyant l'inventer. Faisons-le cependant observer, ce n'est que la division extérieure en empires et règnes qui nous rapproche de l'opinion de ces naturalistes; toutes les conséquences et toutes les lois que nous tirons de cette classification sont nouvelles. Ainsi M. Geoffroy Saint-Hilaire adopte quatre règnes et M. de Quatrefages cinq. Ces savants nomment leur quatrième règne le règne *sidéral*, et ils attachent à ce règne, dans lequel ils font figurer les étoiles, un

[1]) J. Geoffroy Saint-Hilaire, *Histoire naturelle générale des règnes organiques*.

tout autre sens que nous. C'est une division géographique plutôt qu'organique, car les étoiles, étant composées de corps solides, appartiennent tout simplement au règne minéral et non à un règne inférieur.

Une remarque encore. Ce volume touchant aux questions religieuses, nul n'est juge impartial, car chacun part du principe que, dans ce domaine, il est déjà en possession de la vérité, et que tout ce qu'on lui présentera de contraire à ses opinions doit nécessairement être faux. Nous avons donc à combattre non seulement l'ignorance, mais encore les opinions, les goûts et les instincts des générations présentes. En posant les principes d'une science spirituelle, nous n'osons nous flatter d'obtenir des succès semblables à ceux qui s'acquièrent dans les sciences naturelles, attendu que celles-ci n'ont pas à combattre les antipathies du cœur humain. Un jeune homme qui commence à étudier les sciences naturelles ne se pose pas tout de suite en juge, et ne rejette pas comme impies toutes les nouvelles découvertes qu'on lui fait connaître; il est comparativement impartial. Il n'en est pas de même pour les études spirituelles: là on repousse de prime abord tout ce qui ne cadre pas avec les idées préconçues. Comme les idées spirituelles d'un homme sont toujours le reflet de son état moral, c'est à ses sentiments qu'il fait en définitive appel, non à son jugement. Il est donc partial, partial comme un enfant qui juge qu'une chose est mauvaise dès qu'elle lui donne quelque peine ou n'est point à son goût.

Quant à la forme choisie pour présenter nos idées, nous avons cru nécessaire d'abandonner la routine ordinaire de l'enseignement, et nous avons cherché à entretenir le lecteur comme si nous faisions avec lui une promenade à travers champs. Notre but a été d'éviter une trop grande ari-

dité, en présentant nos réflexions comme si elles étaient suscitées par les objets qui tombent sous nos yeux. Les scènes que nous racontons, celles de l'orage, du noyer, du jeune pâtre, sont empruntées à notre expérience personnelle, elles sont strictement vraies.

Nous aurions voulu donner à notre volume un cachet analogue à celui que porte la nature ; mais la nécessité de discuter les opinions reçues nous a forcé de renoncer à cette idée et d'adopter une forme plus polémique.

H. de M.

INTRODUCTION

PAR CH. BYSE

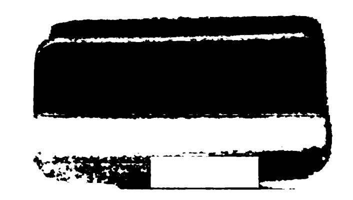
Cette seconde édition est due à une rencontre fortuite — ou providentielle. Il y a quatre ans, M. Auguste Vodoz, alors négociant à Neuchâtel, jeta les yeux sur une grande feuille de papier imprimé, servant d'enveloppe à quelques livres qu'une personne de sa famille venait d'acheter à la librairie Sandoz. Ce qu'il y lut piqua vivement sa curiosité.

Dans ces seize pages in-8° (247-262), l'auteur inconnu prétendait démontrer que « notre monde visible est l'image exacte et parfaite de l'univers invisible. » A l'en croire, la nature embrasse toutes les sciences, humaines et divines ; elle nous dévoile le passé, le présent et l'avenir ; elle est notre grande et infaillible institutrice, notre autorité suprême dans la recherche de la vérité. « Par cette admirable construction (de l'univers), Dieu a fondé les connaissances spirituelles sur les sciences terrestres. Elles ne reposent plus sur des articles de foi, mais sur des preuves matérielles et visibles. »

Passant à l'un des sujets les plus obscurs de la métaphysique, la « substance spirituelle », le philosophe anonyme rappelait au préalable la manière dont, selon lui, la création matérielle est organisée ; cette explication frappa M. Vodoz par sa nouveauté et sa vraisemblance. Il établissait ensuite que le monde sensible et le monde des esprits sont formés chacun d'une substance qui lui est propre. De là cette thèse capitale : « La différence de » la substance détermine les mondes, la différence et le » nombre des vies déterminent les règnes. »




Ex-libris
Charles Atwood
Kofoid



bles et profondément chrétiennes ; la sérénité d'un sage antique et la simplicité d'un enfant ; le cœur le plus activement dévoué à la cause de l'humanité ; la pureté, l'élévation, l'énergie morales au degré le plus remarquable: voilà quelques traits qui me parurent caractériser ce penseur solitaire.

Je fus charmé alors, comme plus tard M. Vodoz, par la richesse et l'originalité des aperçus énoncés par M. de May, surtout par l'idée fondamentale de son système, je veux dire le principe de l'*analogie* servant à révéler le monde des esprits par l'étude scientifique et rigoureuse de la création matérielle. Certains dogmes essentiels au christianisme me semblaient aussi compris par notre philosophe d'une manière plus rationnelle et plus profonde que par nos meilleurs théologiens, et corroborés avec un singulier bonheur par des arguments tirés de la nature. Enfin comment un disciple de Vinet n'aurait-il pas salué avec admiration la trop rare alliance d'une foi positive et chaleureuse avec la plus large pratique du libre examen dans le domaine de la religion?

Me regardant comme un de ses amis les mieux informés, — bien que j'eusse conservé toute mon indépendance, — M. de May me pria de revoir, au point de vue de la langue, les épreuves de la seconde partie de son livre, l'*Economie spirituelle*. Je me chargeai volontiers de ce soin. Mais, comme j'étais alors pasteur à Nimes, mes corrections arrivèrent souvent trop tard à Neuchâtel où l'ouvrage s'imprimait rapidement.

M. de May comptait aussi sur moi pour rendre compte de sa philosophie dans quelques journaux ou revues. Malheureusement, au moment où le livre fut publié et où il s'agissait de le faire connaître, la guerre franco-allemande éclata, suivie des horreurs de la Commune, et pendant longtemps il ne fut guère possible en France de débattre paisiblement des questions de métaphysique.

A ces bouleversements politiques se joignirent des causes personnelles qui expliquent, si elles ne l'excusent pas, ma lenteur à me mettre à l'œuvre. Je ne restai pourtant pas inactif, mais ma mission était malaisée. Je parlai fréquemment des idées de M. de May ; j'envoyai un article de sa plume à un journal religieux qui le refusa comme excentrique et bizarre ; je m'efforçai, mais sans succès, de faire imprimer à Londres une traduction anglaise de son livre ; je promis à M. Ed. Tallichet deux articles, qu'il me demanda pour la *Bibliothèque Universelle*, sur le philosophe d'Achern et son système ; j'obtins enfin de M. Charles Secrétan la promesse qu'il attirerait à son tour l'attention du public sur cet essai d'explication du monde, très intéressant à ses yeux comme à ceux de M. Ernest Naville.

Sur ces entrefaites M. Henry de May était mort à Buénos-Ayres, le 19 novembre 1871, à l'âge de 53 ans. Privé de l'usage d'une de ses jambes, il avait néanmoins entrepris courageusement ce lointain voyage pour sauver les débris de sa fortune, trop généreusement confiée à des mains malhabiles et peu scrupuleuses. M. de May ne put éviter la ruine, et les derniers temps de sa vie furent abreuvés d'amertumes. Il fut enlevé par la petite vérole. Mais pendant plusieurs années sa mort resta mystérieuse ; il nous fallut de persévérantes démarches pour en apprendre quelques détails et pour savoir le lieu de sa sépulture. Au milieu d'un étonnant concours de circonstances tragiques, sa campagne d'Achern fut vendue, sans que sa famille pût seulement arracher au naufrage son plus précieux trésor, les feuilles imprimées de son livre, dont l'édition était en grande partie déposée chez lui.

Une nouvelle édition est donc devenue indispensable, si du moins cet ouvrage, comme nous l'estimons, mérite de dépasser le cercle infiniment restreint de ses premiers lecteurs. M. Vodoz ayant assumé le travail et la responsa-

bilité de cette œuvre avec une intelligence pratique, un zèle et une foi qui en garantissent le succès , je l'ai secondé de mon mieux dans les limites que mon ami si regretté aurait pu m'assigner lui-même.

La langue de la première édition était fort défectueuse, M. de May étant trop polyglotte et trop peu littérateur pour écrire le français avec toute la pureté désirable ; j'ai donc retouché le style pour l'améliorer quelque peu, en ayant soin toutefois de lui laisser ses caractères propres.

De l'avis des gens compétents, le titre était lourd, malheureux et même inexact : je l'ai modifié. Des changements plus essentiels semblaient réclamés par l'ordonnance des matières et ils m'ont été proposés : je ne me suis pas senti libre de remanier d'une manière aussi profonde une œuvre qui paraît avec le nom de son auteur. Toutes les modifications que je me suis permises sont légères et s'arrêtent à la surface, mon devoir clair et strict — ainsi que celui de M. Vodoz — étant de présenter au public de langue française M. de May tel qu'il était, avec ses qualités et ses défauts.

On le comprendra d'ailleurs, son système est un premier jet, une ébauche admirable peut-être, mais certainement informe et grossière. Aucun livre, confessons-le, ne prête davantage à la critique. Mais ne traite-t-il pas les questions les plus hautes, et ne nous offre-t-il pas des solutions originales et frappantes, soutenues par des raisonnements qui dénotent un grand esprit? Ne contient-il pas nombre d'observations fines ou profondes, d'aperçus nouveaux et justes, de détails remarquables et importants? L'idée mère de tout le système n'est-elle pas vraie et féconde?

Pour savoir tout cela, il n'y a qu'à lire ce volume. Il n'aura aucun attrait pour la classe aujourd'hui si nombreuse des ennemis de toute métaphysique. Mais il se

recommande par des titres exceptionnels aux hommes réfléchis, chercheurs, mécontents de nos banalités religieuses et des philosophies à la mode. En montrant une harmonie fondamentale et merveilleuse entre la nature et l'Evangile, il nous paraît singulièrement propre à préparer, éclairer et fortifier la foi chrétienne, trop souvent compromise par de maladroits défenseurs. En outre, sans professer explicitement, du moins dans toute sa portée, une théorie qui nous est chère, — l'immortalité conditionnelle, — il lui fraye la voie et y conduit logiquement : avantage capital, selon nous, pour ceux qui veulent tenter à nouveaux frais une apologie du christianisme.

En dépit de ses incohérences et de ses inégalités, de ses paradoxes et de ses audaces, qui étonneront et choqueront peut-être jusqu'à ses lecteurs les plus sympathiques, M. de May exercera, je n'en doute point, un profond ascendant sur certains esprits préoccupés des mêmes problèmes, notamment sur de jeunes âmes d'élite dont il facilitera l'émancipation. S'il a été, à son heure, un ouvrier de Dieu pour jeter dans le sillon de la pensée contemporaine quelques semences nouvelles de justice et de vérité, il ne restera pas longtemps sans successeur.

Uno avulso non deficit alter.

CHARLES BYSE.

Bruxelles, ce 20 juin 1881.

LIVRE PREMIER

ÉCONOMIE MATÉRIELLE
L'UNIVERS VISIBLE OU LE MONDE ASTRAL

PREMIÈRE PARTIE
CONSIDÉRATIONS GÉNÉRALES

CHAPITRE I
LA NATURE

Je réfléchis à tout ce que tu as fait,
je médite sur toutes les œuvres de tes mains.
Ps. CXLIII, 5.

Un pèlerin triste et pensif gravissait lentement un sentier étroit et tortueux. Fatigué et s'appuyant sur son bâton, il s'arrêtait de temps en temps pour contempler la scène qui se déroulait à ses pieds.

Le sentier qu'il suivait paraissait peu fréquenté. Il était encombré de fragments de rochers et bordé de buissons épais qui entrelaçaient leurs branches touffues; l'églantine au doux parfum et l'épine-vinette aux grappes pendantes avaient choisi ces lieux pour leur demeure favorite; l'air embaumé par leur parfum et par celui des fleurs sauvages, l'éclat et la chaleur du soleil, la beauté du site que nulle main humaine n'avait défiguré, tout invitait notre pèlerin à s'arrêter dans cette délicieuse solitude. — Il s'assit sur le tronc d'un vieux chêne, renversé par l'aquilon; vétéran de tant de siècles, un seul instant avait suffi pour le terrasser. Devant lui s'étendait une de ces ravis-

santes nappes d'eau qui baignent le pied des hautes Alpes. Miroir gracieux et vivant, elle reflétait fidèlement les objets qui l'entouraient.

Son regard ne se lassait pas de plonger dans cet onde azurée qui lui montrait le ciel au sein de la terre, et il savourait à longs traits les espérances d'une félicité future dont cette vue lui présentait l'emblème. Ce beau lac, ceint d'un arc de sombres montagnes, brillait en ce moment d'un éclat tout particulier. Semblable à l'œil profond et mystérieux de la nature, il paraissait sourire avec un triste et doux amour à cette race qui était destinée à régner sur la terre, mais qui, dépouillée de sa gloire, y figure maintenant captive et malheureuse.

Une partie de l'horizon était bordée par les fronts chenus des hautes Alpes dont les cimes perçaient les nues. Elles se présentent inhospitalières, glacées et stériles, et pourtant elles donnent naissance aux sources, qui vont fructifier de vastes plaines. Singulier contraste, dont la vue rappelle vivement les peines et les douleurs de la vie. Elles aussi pèsent sur nous comme une montagne, elles aussi paraissent inutiles et infructueuses, leur contact nous glace d'effroi; cependant les pleurs qu'elles nous arrachent et l'amertume dont elles nous inondent sont les sources qui amollissent et fertilisent notre cœur. Elles seules le rendent capable de porter une riche moisson d'amour et de reconnaissance envers Celui qui nous a aimés d'un si merveilleux amour, et qui nous a comblés de tant de biens.

A gauche de cet amphithéâtre, le panorama des montagnes était interrompu, et l'œil pouvait suivre au loin ces riches plaines, entrecoupées de distance en distance par des collines ou par les ceintures argentées des lacs et des rivières. A droite, le sentier que le jeune homme avait parcouru jusque-là disparaissait subitement; la montagne était partagée en deux par une gorge profondément creusée dans son flanc. Du fond de cet abîme s'élevait le léger bruit d'un petit torrent, que de gros quartiers de rocs et quelques arbres brisés dérobaient à la vue du spectateur. Ce désordre, ces débris témoignaient de dévastations et de ravages, tandis que le délicieux murmure du ruisseau, comme un doux messager de paix, n'annonçait que des bienfaits et invitait le pèlerin à se désaltérer.

Toute cette scène portait l'empreinte du bonheur et de la joie. Le gazouillement des oiseaux, qui s'appelaient et se répon-

daient, le bourdonnement varié des insectes, annonçaient qu'ils se réjouissaient aussi bien que le voyageur solitaire.

Plus il contemple le spectacle qu'il a sous les yeux, plus il le trouve magnifique. Il est ému, il voit dans la nature des beautés, des images qui jusqu'alors lui étaient demeurées inconnues; elle se présente à lui sous un aspect tout nouveau, et il soupçonne que ce vase, dont il n'avait admiré jusqu'ici que la beauté des contours, contient des choses infiniment plus précieuses encore que la forme, le dessin et l'émail qui en ornent l'extérieur.

Il est transporté d'admiration, son cœur déborde de reconnaissance, et ses lèvres donnent gloire à Celui qui a créé si merveilleusement toutes ces choses. La nature lui parle un langage qui le ravit: c'est le lointain écho d'une voix douce et mélodieuse qui fait vibrer toutes les cordes de son âme; sa vue étonnée y voit les reflets vacillants d'un monde supérieur, dont cette fragile terre n'est que l'image, d'un monde infini, spirituel et invisible. Son intelligence s'élance avec ardeur dans ce domaine, il désire l'explorer; mais sa vue est voilée par les brouillards qu'engendrent les marais fangeux d'un monde matériel. Il ne saisit que bien confusément les notes de ces accords mystérieux, et son œil ne discerne qu'indistinctement les vérités cachées sous les images qu'il entrevoit. Il appelle de ses vœux un messager céleste pour les lui interpréter... Il demande... il soupire... nul envoyé ne vient l'éclairer! Néanmoins il ne peut oublier ce qu'il a ouï, ce qu'il a vu. La nature lui a parlé une langue encore inconnue; mais ces accents étaient si doux, si harmonieux qu'il ne pouvait se méprendre sur ce qu'ils devaient annoncer, et il en a compris suffisamment pour n'avoir plus de repos qu'il ne les ait étudiés et interprétés. Ils ont fait appel à son imagination et à son cœur, qui ont répondu avec un transport de joie.

Souvent il lui était arrivé de chercher dans les ouvrages des savants l'interprétation de ce langage mystérieux, qui avait tant de charme pour lui; mais ces savants, pour la plupart, lui enseignaient uniquement ce que le scalpel de l'anatomiste pouvait disséquer, le mathématicien mesurer ou le chimiste analyser. Cependant ce n'étaient pas ces choses-là qui l'avaient surtout frappé et captivé dans la nature, Ce qu'il désirait étudier, c'était non l'anatomie, non la composition chimique, mais les manifestations de l'intelligence créatrice; c'était ce mouvement,

cette vie, dont la présence se fait si puissamment sentir que la jeune et ignorante humanité voyait dans chaque arbre, chaque rocher, chaque source, un être animé, revêtu d'intelligence et de passions.

C'était comme s'il eût désiré connaître plus intimément une personne dont la noblesse et la vertu avaient touché son cœur, et qu'on lui eût présenté ses restes sanglants, disséqués et analysés, avec ces mots: La voici, étudiez-la, elle est composée de tant de parties d'azote, de carbone, d'hydrogène... Arrêtez! arrêtez! ce n'est pas là ce qu'il avait demandé; ces restes n'ont aucun vestige de la personne qu'il aimait et qu'il admirait. Où sont l'esprit, la noblesse, la vertu qui l'avaient captivé? il n'en trouve pas de traces dans ces dépouilles informes.

De même il aurait voulu connaître de plus près la nature, étudier sa vie, goûter ses charmes, saisir ses grâces, interpréter ses images, en comprendre les leçons et les conseils pour les recevoir dans son cœur. Mais quand il interrogeait les hommes et les livres, ses questions restaient sans réponse, ou bien on le renvoyait à ce qui, pour lui, n'était que la nature inanimée.

Ne recevant aucune lumière sur ce qu'il souhaitait le plus de connaître, il quitta désappointé les livres, pour retourner à l'étude directe de la nature, et retrouver dans sa contemplation les inspirations qui émouvaient son âme et captivaient ses sens.

En étudiant ainsi la nature, il avait déjà pressenti qu'elle ne devait pas avoir pour unique but une utilité matérielle et pratique; que les plantes avec leurs fleurs aux formes gracieuses et variées ne devaient pas servir seulement à nourrir l'homme, mais aussi à le réjouir, à l'intéresser et à l'instruire.

Longtemps avant qu'aucun pied humain ne foulât la terre, elle a vu se succéder à sa surface des millions et des millions de générations de plantes et d'animaux. L'accumulation de leurs nombreux décombres était nécessaire; ils préparaient la terre pour la venue de l'homme, par la formation de ces riches dépôts qui couvrent partout la surface de notre globe. Ces débris, outre leur utilité matérielle, ont encore servi à nous raconter, comme une chronique fidèle, l'histoire des siècles qui ont précédé notre venue.

Ces impressions se présentèrent à notre jeune pèlerin avec une vivacité toujours croissante, et il comprit subitement que, si la nature morte lui offrait dans ses débris les annales du

passé, la nature vivante dans toute la plénitude de sa vie ne pouvait être qu'une prophétie de l'avenir.

Cette nature qui nous entoure de tant de charme et de poésie, cette source où nous puisons tant de pensées et d'instructions, parle trop puissamment à notre cœur et à notre imagination, elle est trop enlacée dans notre existence morale et spirituelle pour que son influence sur nous n'ait pas été l'un des grands buts que le Souverain Maître s'est proposés en lui donnant l'arrangement présent; but qui aura sans doute pesé d'autant plus lourdement dans la balance que l'éducation de notre âme est plus importante à ses yeux.

Cette terre ne lui apparaît plus que comme l'écho d'un monde invisible, l'image matérielle d'un monde immatériel.

Les images qu'il y trouve lui donneront l'explication des énigmes du monde spirituel; elles lui feront comprendre le passé et lui dévoileront l'avenir. Elles ne sont toutes ensemble que des prophéties de ses propres destinées. Comme la goutte de rosée, qui se balance sur un brin d'herbe ou sur le calice d'une fleur, reflète tour à tour les ombres de la nuit, les étoiles du firmament, les splendeurs de l'aurore naissante et la nature qui se pare de mille couleurs, de même cette terre reflète dans son sein l'univers entier, l'immensité de l'espace et l'éternité à venir.

Oui, petite terre, toi si humble parmi tes compagnes, tu es le berceau des plus grands événements; que tu est merveilleuse dans ta construction et admirable dans ton arrangement! Les cieux, dit le roi prophète, racontent la gloire du Dieu fort et l'étendue proclame l'œuvre de ses mains. Un jour le raconte à l'autre jour, et une nuit l'enseigne à l'autre nuit. Il n'y a point en eux de langage, il n'y a point en eux de paroles; toutefois leur voix est entendue. Mais toi, ô terre, tu bénis l'Eternel et tu racontes son amour et ses gratuités.

Absorbé par ces pensées, notre jeune pèlerin ne prêtait aucune attention aux heures qui s'écoulaient. Le soleil avait dépassé le méridien et commençait à s'incliner vers l'horizon qu'il était encore assis à la même place.

Soudain un sourd gémissement retentit le long de la montagne, et de gros nuages sombres cachent le soleil, comme pour dérober à sa vue la scène qui va se passer sur la terre.

Tout présage l'approche d'un de ces terribles orages qu'on ne voit que sous les tropiques ou dans les hautes montagnes. Le

lac, qui peu de temps auparavant était uni comme un miroir, s'agite, écume et vient frapper avec rage les objets qu'un instant avant il reflétait dans son sein. Le gazouillement des oiseaux cesse, on n'entend plus que quelques cris aigus, accents de la frayeur, qui se mêlent au sifflement du vent. Les insectes inquiets se sont mis à l'abri ; ils ne se montrent que par intervalles, cherchant un abri plus sûr. Les géants des bois courbent leur tête altière, ils soupirent, ils gémissent, comme pour se plaindre de la violence qui leur est faite. Leurs fronts s'inclinent presque jusqu'à terre; ils paraissent implorer la miséricorde de ce ciel qui, tout à l'heure, leur souriait avec tant de douceur. Les vents déchaînés se combattent, entraînent dans leur lutte les nuages, comme des légions de noirs guerriers.

Un moment les éléments semblent se lasser; ils suspendent leurs efforts; un silence peu rassurant succède, et quelques magiques rayons de lumière éclairent sur divers points le paysage. Mais la tempête ne s'était calmée un instant que pour rassembler de nouvelles forces. Vents et nuages s'élancent subitement d'un commun accord à la rencontre les uns des autres. De ce choc terrible jaillissent de tous côtés des éclairs, le ciel est enflammé et la terre en frémit. L'épaisse et noire cohorte de nuages augmente comme par enchantement. On dirait qu'elle naît de la lutte des vents; semblable à ces monstres de la fable qui se multipliaient à mesure qu'on les coupait en pièces.

Bientôt le ciel est couvert d'un voile impénétrable, il devient ténébreux comme un abîme, le soleil paraît s'éteindre, et la nuit arrive avant le temps marqué. Les terribles décharges de tonnerre que les échos des montagnes ne se lassent pas de répéter, le bruit des arbres qui s'entre-heurtent et se brisent, la fureur des vagues, tout semble vivant, saisi de frénésie, et l'on dirait que les éléments se sont déclaré une guerre d'extermination.

Le voyageur contemple avec étonnement ce changement de scène, quand tout-à-coup le rideau de nuages noirs se déchire en deux, et il aperçoit le ciel enveloppé d'un voile blanc et livide, comme le linceul de la mort. De nouvelles et terribles luttes se succèdent, ce voile est encore déchiré, et le fond du ciel apparaît rouge et enflammé comme un brasier ardent. L'effet était effrayant, impossible à décrire; on eût pu croire que la fin du monde approchait. Le spectateur frissonne, il est saisi

d'admiration; jamais encore il n'a été témoin d'un spectacle aussi étrange, aussi magnifique. Il lui a été accordé de voir une de ces scènes que la nature ne répète que rarement.

Mais bientôt tout cela se dissipe comme une vision qui s'efface. Le rideau noir se resserre pour ne plus se rouvrir; de grosses gouttes mêlées de grêle commencent à tomber et forcent notre jeune observateur à chercher un abri. Une pluie torrentielle voile la nature entière, et l'on n'entend que le hurlement de la tempête et le fracas des torrents entraînant dans leur cours des rochers et des arbres brisés.

Peu à peu la pluie cesse, le vent s'apaise, le ciel se découvre et le soleil dore la terre de ses rayons, comme pour la caresser et lui faire oublier les terribles scènes par lesquelles elle vient de passer. Les oiseaux sortent en tremblant de leur refuge et recommencent tout doucement leurs concerts; les insectes animent de nouveau l'herbe et les fleurs.

Notre pèlerin médite. La nature s'est revêtue sous ses yeux d'expressions si différentes, si variées, qu'il entrevoit chez elle un caractère particulier, auquel il avait été moins attentif précédemment; elle a touché profondément son cœur, et lui a parlé avec plus d'éloquence que ne le fit jamais page écrite.

Quel contraste dans ces phénomènes variés! La nature entière, le ciel et la terre, tout paraissait pénétré de la même pensée, du même sentiment. Quand le soleil répandait le bonheur sur la surface de la terre, tout en parlait, tout semblait exprimer un sentiment analogue. Mais si le ciel se courrouce, s'il gronde d'une voix effroyable, tout est saisi d'épouvante; les animaux se cachent, et toute la nature change de physionomie et d'expression. Puis il reprend sa sérénité, et la terre lui sourit de nouveau.

Cette puissance de mouvement, cette identité de langage, frappent le spectateur attentif. Il lit dans la nature l'expression énergique des passions et des sentiments dont lui-même est animé. Aussi trouve-t-elle un écho constant et journalier dans nos cœurs. Son spectacle nous émeut jusque dans les profondeurs de notre âme. Une et vivante, elle se révèle à nous comme le chef d'œuvre mystérieux du plus grand des architectes; chef-d'œuvre que nous ne connaissons encore que fort imparfaitement, mais qui nous apparaît dans son ensemble comme un corps merveilleux, auquel nous ne pourrions retrancher un seul élément sans le défigurer ou le mutiler. Ses grandes subdivi-

sions sont autant de membres qui, par un continuel échange de services, soutiennent la vie de ce vaste corps.

Bien que ces diverses parties soient toutes également nécessaires, elles ne possèdent cependant pas un même degré de développement, comme on peut l'observer dans les différents règnes. On reconnaîtra dans la progression qu'elles suivent une analogie de construction qui prouve qu'elles ont été formées d'après une même pensée, un même principe, un même plan. Comme dans la musique les octaves se répètent sur des tons différents, on voit de même dans la nature les images se reproduire constamment à divers degrés de l'échelle des êtres.

Ces analogies entre les différentes parties de la nature, depuis la pierre jusqu'à la créature humaine, ont été pressenties par l'homme dès l'instant où il a élevé sa pensée au-dessus des besoins de son corps. Elles fournissent à la conversation son plus bel ornement, son plus brillant coloris. Elles sont si saillantes, elles impriment un caractère tellement particulier à notre planète qu'elles paraissent former la loi fondamentale, la base de la construction de la nature. Ces diverses parties sont si étroitement unies entre elles qu'un changement apporté dans une seule nécessiterait une transformation dans tout l'ensemble.

Cette construction prédit dès l'origine la nature et le développement des êtres intelligents auxquels notre planète était destinée à servir de berceau.

Les échanges de services qui ont lieu entre les diverses parties de la nature sont si constants, ses engrenages sont si merveilleux que nous ne pouvons refuser de reconnaître qu'un plan admirablement combiné a présidé à leur arrangement. Il est plus qu'évident que toutes ses parties ont du être faites les unes pour les autres, et non assemblées au hasard ou emboîtées après coup.

Nul n'est assez insensé pour croire, en regardant une machine dont il admire les produits, que ses rouages, si nombreux et si compliqués, aient été assemblés à l'aventure ou par un jeu capricieux des vents ou des vagues. Nul n'est assez insensé pour croire que le constructeur de cette machine n'ait pas eu un but bien déterminé, et que ses produits ne soient pas le résultat d'une combinaison préméditée.

Il serait mille fois plus absurde encore de supposer que ce mécanisme si compliqué de la nature est la réunion de forces et d'éléments assemblés sans but, et l'effet d'un aveugle hasard. Il semble inexplicable que, lorsqu'il est question de por-

ter un jugement sur leurs propres œuvres, les hommes sachent employer leur intelligence d'une manière juste et logique, mais que, dès qu'il s'agit des œuvres de Dieu, ils soient comme frappés d'aveuglement. Ils sont toujours enclins à croire qu'il agit sans plan et sans but, et ils subordonnent constamment le but au moyen, et l'effet à l'action qui doit le produire. Ne tombons pas dans cette faute. Rendons au souverain Créateur l'honneur et la gloire qui lui sont dus; admettons que son intelligence n'est pas au-dessous de sa puissance, et qu'il a dû prévoir dans tous leurs détails les effets d'un mécanisme si admirable. Rappelons-nous de plus qu'une machine n'est jamais qu'un moyen, et ne peut à elle seule constituer un but. Le mécanisme de la nature, tout merveilleux qu'il est, n'est qu'un moyen pour obtenir un résultat, mais ne peut être considéré comme le but lui-même.

Avant que Dieu ait jeté les fondements de notre monde, il a dû prévoir et calculer avec une précision mathématique et infinie, embrassant jusqu'au moindre détail, tous les effets de cette merveilleuse machine.

Bientôt après avoir été témoin des scènes qu'il vient de retracer, le jeune voyageur fut appelé à déposer son bâton de pèlerin. Un laps de temps très considérable s'écoula avant que les événements le poussassent à reprendre ses occupations favorites. Plusieurs années de travail et de méditation lui ont fait voir dès lors la réalité des prévisions de sa jeunesse. Il se hasarde à communiquer à ses amis ses observations sur la nature; il essayera d'en faire une courte analyse, selon que ses faibles lumières le lui permettront, s'attachant surtout à étudier le but que le grand Créateur peut s'être proposé dans son œuvre admirable.

CHAPITRE II.

LE PÈRE CÉLESTE DÉSIRE-T-IL ÊTRE COMPRIS PAR SES ENFANTS?

Les œuvres de l'Eternel sont grandes, elles sont recherchées de tous ceux qui y prennent plaisir.

Ps. CXI, 2.

Est-il présomptueux de la part de l'homme de chercher à comprendre son Dieu?

Est-il permis, est-il possible à une créature si chétive, si bornée, de découvrir les buts et les plans de son Créateur, ou de

reconnaître les raisons qui l'ont guidé dans l'arrangement actuel de la nature?

Est-il permis à ce pauvre vermisseau qui rampe à la surface de cette motte de terre, et dont le souffle de vie ne dure qu'une seconde, est-il permis à cet être si infime dont les facultés sont insuffisantes pour discerner au-dedans de lui la source de sa vie et le principe de ses mouvements, lui est-il permis, je le demande, lui est-il possible de sonder ou de comprendre les raisons qui ont pu diriger l'Etre tout-puissant dans la construction de ses œuvres? D'où son intelligence prendrait-elle des ailes pour s'élever à la hauteur de Celui qui embrasse l'éternité d'une main et mesure l'infini d'un pas?

Impossible! cette chétive créature, qu'un souffle emportera, connaît à peine ce qui se passe dans des êtres bornés comme elle: comment mesurerait-elle la pensée d'un Être éternel et infini?

Reconnaissez donc, ô hommes! reconnaissez votre néant et la grandeur de Dieu; reconnaissez que de vous-mêmes vous ne pouvez rien, absolument rien, et que vos facultés les plus puissantes, vos sens les plus délicats ne sont encore que de faibles instruments, qui vous deviennent inutiles sitôt que vous essayez de sortir de la cellule qui vous renferme.

Mais ce qui est impossible à l'homme est facile à Dieu; nous ne pouvons nous élever à lui, mais qui peut l'empêcher de s'abaisser jusqu'à nous? Nous ne pouvons mesurer sa grandeur, sa sagesse et sa puissance par nous-mêmes; mais si lui, dans un amour et une humilité aussi infinis que son pouvoir, veut s'abaisser jusqu'à prendre place à côté de nous, qui l'en empêchera? C'est ce qu'il a fait; c'est ce qu'il veut faire encore.

L'animal ne perçoit que les choses animales, l'homme ne comprend que les choses humaines; l'Esprit de Dieu seul peut sonder les choses divines. Il nous est aussi impossible de comprendre de nous-mêmes les choses divines qu'à un animal de comprendre les pensées humaines. Mais si Dieu nous donne son St-Esprit, alors, et alors seulement, nous pourrons comprendre les choses de Dieu, toujours en proportion du don que nous aurons reçu.

Or Dieu aime à donner, il promet ses dons à tous ceux qui les lui demanderont. Il nous invite à aller à lui, à acheter de ses biens sans argent, et à puiser autant que notre cœur le désirera au puits intarissable de son Esprit. Pourquoi ne répon-

dons-nous pas à son appel? Ce n'est pas lui qui met des bornes à ses dons, c'est nous qui les méprisons.

Nous lui demandons la nourriture de notre corps, demandons aussi la nourriture de notre intelligence; nous lui demandons la force et la santé du corps, demandons-lui aussi la force et la santé de notre intelligence; demandons-lui qu'il dessille nos yeux afin que nous puissions admirer et comprendre ses merveilles; demandons-lui des sens pour voir que *la terre est remplie de sa gloire et les cieux de sa majesté*. Demandons-lui ces dons précieux, *et il se manifestera à nous, et nous révèlera les choses cachées dès la fondation du monde*. Il nous expliquera lui-même les mystères de son œuvre et les merveilles de sa création. — Oui, ô Dieu, accorde-nous ces choses afin que nous puissions te rendre les louanges et la gloire qui te sont dues.

L'homme est de sa nature ennemi de Dieu et ne le cherche pas; aussi ne cherche-t-il point ces vérités, et elles ne lui viennent point naturellement à la pensée. *Ce sont des choses*, dit St. Paul, *que l'œil n'a point vues*, *que l'oreille n'a point entendues*, *et qui ne sont point montées au cœur de l'homme*, *mais que Dieu a préparées pour ceux qui l'aiment. Il nous les a révélées par son Esprit; car l'Esprit sonde toutes choses, même les choses profondes de Dieu. L'homme naturel ne comprend point les choses qui sont de l'Esprit de Dieu, car elles lui sont une folie*; *et il ne peut même les entendre*, *parce que c'est spirituellement qu'on en juge. Mais l'homme qui a reçu cet Esprit discerne toutes choses; et il a connu la pensée de Christ*. Le Seigneur annonce solennellement à ses disciples avant de les quitter qu'*il ne les appellera plus serviteurs*, *car le serviteur ne sait pas ce que fait le maître; mais*, dit-il, *je vous ai appelé mes amis*, *car je vous ai fait connaître tout ce que j'ai entendu de mon Père*.

Ce n'est donc pas une présomption de chercher à le comprendre, il nous y appelle lui-même, il nous l'ordonne de la manière la plus positive, quand il nous commande *d'être saints comme il est saint*, *d'être parfaits comme il est parfait*, *et d'imiter en toutes choses Christ notre modèle*. Il veut donc que nous fassions tous nos efforts pour lui être semblables, que nous aimions ce qu'il aime, que nous haïssions ce qu'il hait, que nous pensions, jugions et agissions en toutes choses comme il pense, juge et agit. Quel est l'homme qui ne recule d'épouvante de-

vant une demande semblable? Quel est l'homme qui ne se sent complètement impuissant à accomplir une pareille tâche, En effet, faible comme il l'est, il lui est aussi impossible d'entrer dans cette voie que de quitter le grain de sable auquel il est attaché. Mais si son Créateur lui accorde une portion de son Esprit, tout devient possible; il reçoit alors une nouvelle vie, et sent se développer dans son cœur le désir et la faculté de se conformer aux lois divines.

Mais avant de faire les premiers pas pour accomplir ces choses, ne devons-nous pas essayer d'étudier et de comprendre? Il est vrai que pour obéir à ces prescriptions, il n'est pas nécessaire d'étudier Dieu dans les œuvres de la nature: ce n'est qu'une faible partie des biens qu'il a préparés pour nous. Mais, d'un autre côté, il est tout aussi vrai que nous sommes en harmonie avec ses commandements si nous cherchons à comprendre ses intentions et ses buts, manifestés dans cette nature qu'il présente continuellement à nos regards.

Nous demanderons donc quel peut avoir été le plan du Créateur, quand il a donné à ce monde l'arrangement que nous lui connaissons. Pourquoi la terre, les plantes, les animaux sont-ils ainsi organisés? Pourquoi les règnes supérieurs doivent-ils se nourrir des règnes inférieurs? Pourquoi les animaux carnassiers? Pourquoi les reptiles malfaisants? Pourquoi l'homme est-il soumis à la nécessité de tout détruire pour subvenir à sa nourriture? Pourquoi, en un mot, tout l'ordre actuel de la nature? Un seul instant de réflexion suffit pour nous faire comprendre que toutes les choses qui nous entourent, ainsi que l'homme lui-même, eussent pu être créés de manière à ne ressembler en rien à l'organisation actuelle, tout comme un artiste peut varier à l'infini la composition d'un tableau.

Si donc l'intelligence omnipotente et souverainement sage a choisi cet ordre de choses, de préférence à tout autre, nous devons supposer qu'elle a eu un plan bien arrêté, nous dirons même une raison bien impérieuse pour imposer à ses créatures une si grande mesure d'angoisses et de peines. Car quel est l'être vivant qui ne soit pas appelé à souffrir? Même la plante, qui est sans le moindre sentiment, présente l'image de la souffrance, tellement celle-ci a imprimé son triste cachet sur toutes les œuvres de la nature. N'avons-nous pas tous eu occasion de reconnaître l'expression de langueur d'une plante qui a reçu une grave blessure, ou que le manque de nourriture et d'eau

fait dépérir? Ses feuilles se fanent et jaunissent, ses branches se dessèchent et se brisent.

En rejetant bien loin de nous l'idée injurieuse que le divin mécanicien n'aurait pas prévu tous les résultats de son œuvre, nous nous hasarderons à examiner, avec les faibles lumières qu'il nous a prêtées, la construction de cet ouvrage si merveilleux. Cette étude nous amènera peut-être, à discerner partiellement les plans de l'Auteur céleste; car, pour un être intelligent, toute œuvre doit témoigner de son auteur.

Etudier les lois du mécanisme de la nature, c'est étudier le plan de construction que Dieu a adopté dans sa création; étudier les effets de ces lois, c'est étudier la pensée et les buts du Créateur. Il est donc évident que presque toutes les recherches scientifiques de l'homme, si elles sont faites avec intelligence, doivent aboutir à la connaissance de l'Auteur divin. En nous élevant à un point de vue général, nous comprendrons que, même en étudiant les œuvres humaines comme l'histoire, l'architecture, la poésie, la littérature, on étudie les instincts, les facultés, les passions, les désirs, les besoins et les goûts dont Dieu a doué les hommes.

Notre méthode de raisonnement sera simple. Dans nos jugements sur les œuvres de Dieu, nous ne nous écarterons pas des règles ordinaires, adoptées dans l'appréciation des œuvres humaines. Désirant nous conformer à la plus stricte logique, nous n'acepterons aucun raisonnement qui ne serait pas fondé sur les axiomes acceptés parmi les hommes, quand ils se jugent entre eux.

Quiconque fait appel à son intelligence doit reconnaître que la nature est une œuvre intelligente. Il y voit une liaison évidente entre la conformation d'un animal et ses besoins. Au premier coup d'œil jeté sur un animal, on discerne son caractère prédominant. L'inspection de ses formes et de sa bouche nous apprend s'il est carnivore ou herbivore. Les petites ailes et les fortes jambes d'une autruche nous annoncent qu'elle est faite pour courir et non pour voler. Les jambes de derrière repliées d'une sauterelle ou d'un bouquetin font reconnaître la faculté qu'ils ont de sauter; les longues ailes du condor et de l'hirondelle l'habitude de séjourner dans les airs. Il en est, sous ce rapport, des classes comme des individus, et du tout comme de la partie.

Si donc il nous est permis de tirer des conclusions de la for-

me individuelle d'un animal, nous pourrons, avec la même facilité, tirer des conclusions aussi simples et aussi certaines d'une classe, d'un règne ou de toute la nature.

CHAPITRE III.

L'HOMME EST COUPABLE DE N'AVOIR PAS RECONNU DANS LA NATURE LES PERFECTIONS INVISIBLES DE DIEU.

La science enfle, mais la charité édifie.
1 Cor. 8.

Si la science ne mène pas à la charité, elle n'est qu'un piège et une occasion de chute.

Le Créateur de toutes choses a façonné notre esprit de telle sorte que nous brûlons du désir de franchir le cercle étroit qu'éclaire la lueur vacillante de notre intelligence. Notre curiosité est intarissable, elle nous pousse constamment à étendre les limites de notre science. Nous errons comme à tâtons dans les domaines inconnus qui nous entourent, cherchant à y poser un pied ferme et à y faire de nouvelles conquêtes. Excité encore par l'activité fébrile qui règne actuellement, le savant plonge avec audace dans des profondeurs effrayantes, et en retire avec une insatiable avidité des secrets étranges que la nature nous a dérobés pendant des milliers d'années.

Les connaissances que l'homme possède déjà ne font que le stimuler à en acquérir davantage. Une soif brûlante le dévore, rien ne le satisfait; une secrète espérance, un puissant pressentiment que les mines les plus riches sont encore à découvrir le pousse irrésistiblement en avant; il court sans s'inquiéter des obstacles, il cherche sans se laisser rebuter par les peines. Semblable à ces aventuriers du moyen âge qui, se sentant à l'étroit dans l'ancien monde, poussés par la soif de l'or, de la gloire et des aventures, s'embarquèrent snr des océans inconnus, et, bravant des éléments qu'ils ne parvenaient qu'avec peine à maîtriser, allèrent à la découverte de pays nouveaux, il lance à son tour sa barque sur des mers dont les bords seuls ont été explorés, et, les voiles enflées par l'ambition et la cu-

riosité, ces vents alizés de l'âme, il se laisse emporter à la recherche de nouvelles contrées. Chacun espère, comme le grand navigateur, entendre au bout de son voyage les cris réjouissants de : « Terre! terre! »

La plupart des hommes, comme ces aventuriers dévastateurs, n'ont posé le pied sur ces nouveaux terrains que pour piller et dérober. Ils ne cherchaient des trésors que pour satisfaire leur avidité de richesses intellectuelles. Ils ne songeaient qu'à faire parade de leur science, afin d'attirer l'admiration et l'encens de leurs semblables, n'adorant pas Celui qui est le dispensateur de ces trésors, Celui qui les a tous créés et auquel ils appartiennent tous. Ils ne lui ont pas rendu l'intérêt légitime ni le tribut d'honneur et de gloire dont ils lui étaient redevables pour la possession de ces biens. Comme des enfants ingrats, ils se sont emparés de ces dons sans aucune reconnaissance; l'abondance même de ces dons n'a servi qu'à leur faire mépriser le Donateur, et à les rendre plus durs encore et plus ingrats qu'ils ne l'étaient auparavant. La conséquence naturelle d'une pareille conduite est évidente : les sciences, au lieu de les rapprocher de Dieu, les en ont éloignés. Cette influence a été si puissante que beaucoup de savants chrétiens, surtout en Allemagne, ont affirmé qu'il n'existait pas de preuves de l'existence de Dieu. D'autres, qui ne se portent pas à cette extrémité, croient néanmoins que la création visible ne peut jamais révéler à l'homme le caractère ou les attributs de leur Créateur. Or la parole de Dieu affirme le contraire; écoutez ce qu'elle nous enseigne par la bouche du plus grand des logiciens. *La colère de Dieu*, dit St Paul, *se déclare du ciel contre toute l'impiété et l'injustice des hommes qui retiennent injustement la vérité captive. Parce que ce qui se peut connaître de Dieu a été manifesté parmi eux, Dieu le leur ayant manifesté. Car les perfections invisibles de Dieu, tant sa puissance éternelle que sa divinité, se voient comme à l'œil depuis la création du monde dans ses ouvrages, de sorte qu'ils sont inexcusables. Ayant connu Dieu, ils ne l'ont point glorifié comme Dieu, et ne lui ont point rendu grâces; mais ils sont devenus vains en leurs discours, et leur cœur, destitué d'intelligence, a été rempli de ténèbres.*

Le reproche que le Saint des saints adressait à l'humanité idolâtre, il y a près de 2000 ans, d'avoir fermé volontairement les yeux à la lumière de la nature, ce reproche ne s'adresse-t-il

pas aussi aux hommes de notre époque? Avons-nous su reconnaître mieux que nos pères les perfections invisibles de l'Eternel dans les œuvres de la création? Avons-nous su déchiffrer mieux qu'eux sa divinité, sa puissance, sa sagesse, sa bonté, sa justice, toutes ses qualités invisibles? Et cependant il déclare les y avoir manifestées. Si nos pères étaient déjà sans excuse aux yeux de Dieu, le serons-nous moins? Nous ne le croyons pas. Nos pères peuvent alléguer, en leur faveur, qu'ils n'avaient pas la lumière de l'Evangile pour les éclairer et les guider. Mais nous, quelle excuse pouvons-nous donner de ce que, même avec cette lumière, nous n'avons pas reconnu dans la création les perfections invisibles du Créateur? Humilions-nous donc profondément et reconnaissons nos torts vis-à-vis du Souverain céleste. Ouvrons les yeux, et cherchons d'un cœur sincère s'il ne nous est pas possible d'entrevoir les choses qu'il nous dit avoir révélées dans ce volume mystérieux. Que l'homme qui désire la science la demande à Celui qui a créé la nature pour être comprise et l'intelligence pour la comprendre.

C'est une noble chose que la science, mais, si elle n'est pas sanctifiée et vivifiée par la charité et l'humilité, elle devient pour l'âme une cause de corruption et de mort.

Les sciences en général n'ont fait de progrès que depuis que les hommes se sont appliqués à une étude rigoureuse de la nature. Toute étude spirituelle synthétique devra suivre la même marche, pour arriver à des connaissances réelles. Tant que l'homme voudra s'appuyer sur son imagination, il n'enfantera que des songes creux. L'intelligence humaine s'est surtout employée, ces derniers temps, à examiner avec minutie les constructions si compliquées de la nature. Puis, comme l'industrieuse fourmi, on a mis tous les soins imaginables à rassembler une foule de débris d'animaux, de plantes et de minéraux, on les a classés, triés et analysés, et on s'est imaginé qu'on avait fait tout ce qu'il était possible à l'homme de faire. Mais si les études qui s'attachent à ces débris d'une nature morte peuvent à elles seules faire les délices et la gloire de la génération présente, combien notre ravissement eût été plus grand, si, comme la prévoyante abeille, nous avions su tirer de la nature vivante un doux nectar, pouvant servir à la nourriture de notre âme et au développement de notre intelligence?

Sous l'influence d'une réaction contre les spéculations infructueuses des siècles passés, et comme d'un commun accord, pres-

que tous les savants de notre époque ont porté leurs regards en arrière, cherchant à pénétrer de degré en degré jusqu'aux origines de la création. Mais toute vie a un avenir aussi bien qu'un passé. Détournons-nous donc un moment des sombres demeures de l'empire des morts, pour contempler les riantes rives de l'avenir ; essayons de tourner les pages qui contiennent les prophéties des temps futurs, et déchiffrons-les avec cette attention qui a couronné de tant de succès les fouilles des géologues parmi les débris des siècles passés. Oui, portons nos regards en avant comme on les a portés en arrière, et nous verrons que ce livre si profond, si sage de la nature offre autant de secours pour nous guider dans cette nouvelle voie que dans celle qu'on a suivie précédemment.

Quoi ! n'oserons-nous pas demander quel est le fruit de toute la terre, comme le laboureur demande quel est le fruit d'un arbre ou d'un champ ? Le fruit du monde entier sera-t-il moins important à connaître que celui d'une de ses parties ?

Chacun sait qu'on peut étudier l'homme à deux points de vue très différents. On peut étendre son corps sur une table, et, le scalpel à la main, en disséquer l'intérieur, faire l'anatomie et l'analyse des diverses parties qui le composent. Ou bien on peut l'étudier vivant, actif, comme roi de la création fait à l'image de Dieu, méditer son histoire passée et sonder ses destinées futures. Il en est de même de la nature : on peut en faire l'analyse et l'anatomie, ou l'étudier vivante et active dans ses rapports avec l'homme.

Dans une dent, par exemple, le naturaliste considère non-seulement quelle est sa composition chimique, mais surtout l'usage auquel elle a servi pendant la vie de l'animal ; il se demande si elle était destinée à déchirer une proie vivante ou à broyer une nourriture végétale. De même, quant à la nature, nous considérerons non pas sa composition chimique, mais sa vie et ses fonctions à l'égard de l'homme.

Quand un artiste se trouve en présence de l'œuvre magnifique d'un grand peintre, il n'étudie pas le nombre de fils que contient la toile, ou les quantités d'azote et de carbone qui entrent dans la composition des couleurs, mais le sujet que la main du maître a tracé, les sentiments qu'il veut réveiller ou la morale qu'il enseigne. C'est à la pensée qu'il s'attache, et non à la matière. Ainsi dans le magnifique tableau que la nature déroule à nos yeux, œuvre du plus grand des artistes, nous ne nous occuperons pas de la composition chimique du tableau, mais de la pensée du divin compositeur.

DEUXIÈME PARTIE

MATÉRIAUX DU MONDE ASTRAL

CHAPITRE I.

INTRODUCTION.

§ 1. *Résultats de la métaphysique. — Notre but.*

L'homme ne semble-t-il pas avoir deux natures? L'une l'enchaîne à la terre, l'autre l'élève vers les cieux. Son regard embrasse avec un doux plaisir ces régions pures et éthérées d'où descendent la chaleur et la lumière. Il contemple avec admiration ces objets étincelants parsemés dans l'étendue. Ses aspirations les plus nobles l'attirent vers ces sphères célestes, il semble entendre une voix qui l'appelle à monter. Son imagination s'élance dans ces espaces sans bornes, il essaye de dévoiler les mystères qui y sont cachés, et de découvrir le secret des mouvements qu'il y aperçoit. Les premiers efforts scientifiques de la jeune humanité ont été dirigés de ce côté. Mais ses désirs ne se bornent pas là : il peuple ce vaste et lumineux royaume *d'êtres* invisibles avec lesquels il aimerait à communiquer ; il souhaite surtout d'apprendre à connaître le Roi tout-puissant qui y domine et dont les œuvres l'entourent de toutes parts, œuvres dont lui-même est la plus inconcevable et la plus mystérieuse.

Le souvenir des premières tentatives faites par les hommes pour franchir les bornes du monde matériel et visible remonte à plus de vingt-cinq siècles. Depuis cette époque si reculée, les efforts de notre race pour pénétrer jusqu'aux vastes domaines du monde spirituel ont sans cesse été renouvelés. Des hommes d'élite, qu'on a désignés sous le nom de philosophes et de sages, n'ont épargné ni peines ni travaux pour atteindre un si noble but. Tandis que le reste de leurs frères étaient absorbés dans une guerre continuelle contre la nature et leurs semblables, ils ont porté leurs regards investigateurs sur le monde qui

les entourait. Au milieu de querelles et de disputes pour s'emparer de biens trompeurs tachés de sang et de violence, au milieu de combats et de luttes, au milieu d'oppressions et de vengeances, ils ont poursuivi sans relâche leur œuvre généreuse. Poussés par les instincts de leur âme, ils ont cherché à briser la prison étroite et ténébreuse qui leur servait de berceau, dans laquelle ils soupiraient après la liberté. Eclairés par les faibles lueurs de leur propre intelligence, ils ont réuni tous leurs efforts pour pénétrer les mystères de l'univers visible et invisible.

Nous le demandons, à quoi ont abouti, dans ce dernier domaine, les tentatives réunies de tant de philosophes, de tant de sages? Qu'ont-ils découvert des secrets de nos destinées futures et des secrets du monde invisible? Quelle nouvelle lumière ont-ils ajoutée à celle qui était l'apanage de l'humanité dès sa tendre enfance? Que nous ont-ils révélé sur les voies et les attributs du Père des esprits? Que peuvent-ils nous enseigner sur la nature de l'âme? Rien! Rien! Tous leurs efforts sont restés infructueux, et n'ont servi qu'à montrer combien l'homme est incapable d'accomplir une pareille tâche. Cette inhabilité de la science est universellement reconnue, et sans doute la plupart de nos lecteurs sont persuadés que ces choses ne se saisissent que par la foi. Ils croient la nature incapable de les enseigner, et seront portés à considérer notre assertion du contraire comme une étrange aberration. Cette persuasion ne s'est généralement emparée des esprits que dans notre siècle essentiellement pratique et utilitaire. Nos ancêtres ne pensaient pas ainsi; les systèmes de philosophie et de métaphysique sont innombrables, tous les penseurs s'y essayaient.

Ce que l'un avait bâti à la sueur de son front tombait aussitôt en ruine, ou était démoli par son successeur. Kant, le logicien par excellence, donne le résultat de ces milliers d'années de labeur en faisant cet aveu: « La philosophie est une science qui ne peut être étudiée, vu qu'elle n'existe pas encore. » Si, d'après ce témoignage compétent, la philosophie n'existe pas même comme science, on ose encore bien moins placer la métaphysique, qui en est la branche la plus abstraite et la plus difficile, au rang des sciences constituées.

La pensée humaine a si complétement échoué dans ce domaine que le nom même de métaphysique est devenu un terme de dérision, et le nom de sophiste (celui qui étudie la sa-

gesse) une insulte. Cette incapacité nous fera comprendre en partie combien il était urgent que Dieu vînt au secours de ses pauvres créatures. Il leur a révélé par ses prophètes, et plus tard par l'envoi de son Fils bien-aimé, l'image et la splendeur de sa gloire, les vérités qu'il leur était nécessaire de connaître, mais auxquelles elles n'avaient su parvenir par leurs propres efforts. En même temps que le Père céleste fait le sacrifice miséricordieux de son Fils pour réconcilier le monde avec lui-même et pour se faire connaître aux hommes, il les déclare (nous l'avons déjà vu) coupables devant sa justice de n'avoir pas su le reconnaître dans ses œuvres. Il s'était manifesté dans la nature, qui devait leur faire toucher, pour ainsi dire, ses attributs de la main. D'un côté nous voyons les hommes faire tous leurs efforts pour parvenir à ce but; de l'autre Dieu les déclarer coupables de n'y être pas parvenus. Comment concilier ces deux faits? Cela ne peut s'expliquer que si nous admettons, avec la parole sainte, qu'il y a dans le jugement de l'homme un vice radical. Son mauvais cœur fausse ses sentiments, et son incrédulité obscurcit son intelligence au point qu'il ne reçoit ni les témoignages de la nature, ni ceux de la parole de Dieu.

Outre toutes ces difficultés que les hommes trouvent en eux-mêmes, ils ont estimé leur intelligence beaucoup au-delà de ce qu'elle est en réalité; ils ont cru qu'avec elle seule (sans les lois de l'analogie) ils pourraient sonder les vérités du monde spirituel. Erreur fatale, qui les a fait dévier bien loin de la seule voie scientifique qui soit ouverte à l'homme! Nous possédons des sens et une intelligence adaptés uniquement à un monde matériel, et nous ne pouvons concevoir quelque chose de spirituel qu'autant que nous en trouvons une image dans le monde de la matière.

Lors même que les recherches métaphysiques n'ont pas encore produit de résultats positifs et réels, nous sommes bien loin de considérer les travaux qui ont été faits dans ce domaine comme inutiles. L'expérience acquise est précieuse; car, si nous ne la possédions pas, la pauvre humanité aurait à recommencer le long apprentissage par lequel elle vient de passer. Pour celui qui cherche avec ardeur une chose, elle est déjà à moitié trouvée quand il connaît les lieux où elle ne se trouve pas. Ce résultat de tant de labeur n'est pas à mépriser, mais il est si décourageant que la grande majorité des penseurs, dans l'idée que toutes les voies ouvertes à l'homme ont été épuisées,

sont arrivés à la persuasion que l'objet de la métaphysique est hors des limites de la science humaine. Nous croyons cependant qu'il reste encore une voie qui n'a pas été suivie, et qu'elle seule est capable de conduire au but désiré. Les besoins de l'intelligence et du cœur qui nous y poussent sont trop profonds, trop puissants pour pouvoir rester éternellement sans encouragement ou non satisfaits.

Les savants, dans leurs efforts pour pénétrer jusqu'au monde spirituel, peuvent se partager en deux grandes classes. Les uns, appuyés sur Kant, veulent prouver que toutes nos idées sont tirées des impressions des sens et de l'expérience de la vie; ils prétendent, en conséquence, qu'il est impossible à l'intelligence humaine d'obtenir aucune connaissance synthétique du monde invisible. Les autres, rejetant ce raisonnement, soutiennent que notre intelligence, faisant partie du monde spirituel et supérieur, doit pouvoir y puiser des idées qui n'appartiennent pas au monde visible; ils en concluent que l'homme peut arriver à une connaissance plus ou moins approfondie du monde spirituel. Ces derniers veulent laisser dominer le cœur et les sentiments; les autres leur refusent toute créance en matière scientifique. Le premier système est un corps sans vie, le second une vie sans corps; isolés, ils n'aboutissent à aucun résultat, comme le prouve une expérience de plus de trente siècles; mais réunis et combinés, ils peuvent prendre corps et vie, et satisfaire l'intelligence la plus vaste, le zèle le plus ardent, le cœur le plus aimant.

Jusqu'ici on n'a pas réussi dans les tentatives faites pour concilier ces deux écoles rivales; leurs résultats sont si diamétralement opposés que tout rapprochement semble impossible. Comment en effet supposer que la logique des premiers (qui prouve l'impérieuse nécessité, pour l'homme, de tirer toutes ses idées du monde visible) et le principe des seconds (l'homme peut arriver à une connaissance approximative du monde spirituel) soient des vérités qui, bien loin de se faire la guerre, sont inséparablement unies? Chose curieuse à observer, le raisonnement des premiers est aussi juste que leurs conclusions sont fausses, et le raisonnement des seconds aussi faux que leurs conclusions se trouvent être justes. Voici comment on peut concilier les deux systèmes. Si les objets visibles sont l'image fidèle des objets invisibles, et les lois physiques des types des lois spirituelles, nous avons le pouvoir de tirer des

choses visibles l'idée claire et exacte des choses invisibles. Cette opération si simple peut se faire avec toute la précision, toute l'exactitude d'un calcul mathématique. Comme nous sommes forcés de regarder dans un miroir pour voir la partie la plus noble de notre corps, de même il nous faut regarder dans un miroir pour voir la partie la plus noble de notre existence. Ce miroir, c'est le monde visible avec son arrangement et ses lois; il n'est qu'un reflet du monde invisible, avec l'ordre qui y règne et les lois qui le régissent. Et si un miroir fragile, fait de main humaine, peut réfléchir si fidèlement notre visage, ce miroir fait de la main de Dieu réfléchira mille fois plus fidèlement notre existence spirituelle.

Si nous pouvons démontrer la nécessité de cette ressemblance, et la facilité avec laquelle on peut en tirer des déductions, toute lutte entre ces deux écoles cessera, et le champ si intéressant, mais jusqu'ici stérile, de la philosophie, et notamment de la métaphysique, pourra dorénavant être cultivé avec l'espoir d'une riche moisson.

Pour donner une base à notre travail, nous nous proposons de prouver les deux propositions suivantes:

1. *L'homme est incapable de tirer de lui-même aucune idée du monde spirituel.*
2. *L'homme ne peut avoir l'idée d'une chose spirituelle que s'il en trouve l'image dans le monde matériel.*

De ces propositions fondamentales nous déduirons cette conséquence: Toutes nos idées du monde invisible devant se former sur le monde visible, *les lois de l'analogie deviennent la source de toute connaissance spirituelle.* L'examen de ces propositions nous oblige à sonder les œuvres de la création; nous procèderons à leur analyse comme nous le ferions pour une œuvre quelconque.

Notre méthode de raisonner ne peut, en effet, être changée par la grandeur des objets; seulement nous devons admettre que nous avons devant nous une œuvre parfaite, et s'il y a désaccord entre elle et notre intelligence, c'est cette dernière qui doit être en faute. Dans cette analyse, nous aurons successivement à examiner:

1. Les *matériaux* employés,
2. Le *plan de construction*,
3. Le *but final* que le Créateur peut s'être proposé.

Ces questions si solennelles élèvent naturellement nos regards vers le grand Auteur dont nous voulons étudier l'œuvre. En sa présence, nous nous jetons la face contre terre pour implorer humblement son divin appui.

Dans le sentiment de notre profonde incapacité, nous ne nous hasarderons que timidement et comme à la dérobée à présenter quelques courtes réflexions sur ces sujets. Elles ne font que les effleurer. Nous avons cherché à les resserrer dans le plus petit espace possible, pour ne pas effrayer notre lecteur par un ouvrage trop volumineux. Nous nous sommes surtout efforcé d'être aussi clair et aussi simple que le permet un sujet d'une nature aussi obscure, et sur lequel les hommes sont en général si peu enclins à réfléchir. Le lecteur qui sera disposé à parcourir cet opuscule et à méditer sur ces importantes vérités est prié de nous accorder toute son indulgence, et de se souvenir que nous n'avons pu nous appuyer sur aucun travail antérieur.

Nous devons encore nous excuser de n'avoir pas pu présenter, dans cet essai, un tableau aussi bien proportionné que nous l'eussions désiré. Nous adressant à des lecteurs qui adopteront une partie de nos propositions beaucoup plus facilement que certaines autres, nous avons été forcé de nous étendre bien plus longuement sur les vérités qui heurtent les opinions généralement reçues que sur celles qui rencontreront moins d'objections. L'harmonie de l'ensemble a dû être sacrifiée, nous n'avons pu conserver les proportions et l'ordre des diverses parties, selon notre plan primitif. Après mûres réflexions, il nous a semblé sage de nous accommoder aux besoins d'un lecteur qui doit être très attaché à une manière de voir adoptée dès sa jeunesse. Notre éducation, des idées préconçues, nos goûts et nos désirs modifient de mainte manière nos jugements. Qui peut distinguer par lui-même où finit la circonspection et où l'obstination commence? Si nous ne sommes pas des juges iniques, nous sommes d'ordinaire des juges bien partiaux, favorablement disposés pour certaines vérités, fortement prévenus contre quelques autres.

§ 2. *Définitions.*

Avant d'entrer en matière, nous croyons nécessaire de préciser le sens dans lequel nous emploierons divers termes. Nous espérons que le lecteur voudra bien se donner la peine de par-

courir ces définitions, afin d'éviter le plus possible toute chance d'erreur.

Ame de l'animal. Faisceau de forces et de vies de nature immatérielle, contenant la mémoire, les instincts et l'intelligence. L'âme de toute chair est dans le sang, dit la parole de Dieu. L'âme de l'animal est périssable.

Ame de l'homme. Comme celle de l'animal, faisceau de diverses forces et de vies de nature immatérielle, contenant la mémoire, les instincts et l'intelligence. Nous démontrerons que l'âme de l'animal, comme celle qui anime le corps de l'homme, n'est pas un principe unique, mais un composé merveilleux d'une multitude de vies et de forces. Nous distinguons chez l'homme: 1° un *corps animal;* 2° une *âme animale* ou *psychique;* 3° un *esprit immortel*, composé d'un corps spirituel et d'une âme spirituelle. Le langage ordinaire n'exprime aucune distinction entre ces deux âmes; on en parle toujours comme si elles étaient une seule et même chose. Pour éviter les méprises fâcheuses que fait naître nécessairement la confusion du langage et des idées à ce sujet, nous prions instamment le lecteur de se rappeler que le mot « âme, » à moins de détermination spéciale, désignera toujours, dans ce premier livre, l'âme animale. L'autre âme sera toujours appelée *âme spirituelle* ou simplement *esprit*. La matière et la substance spirituelle sont indestructibles. Les vies attachées à la matière sont au contraire périssables, et nous verrons plus tard à quel degré les vies spirituelles le sont aussi.

Archée. Substantif féminin, signifiant en grec: principe, source, origine, ce qui apparaît en premier lieu. Nous avons adopté ce mot pour désigner les principes élémentaires dont notre monde matériel se compose.

Cosmogonie. Création du monde. Les jours cosmogoniques sont les jours de la création.

Economie. Nous adoptons l'existence de trois économies.

1° L'économie *matérielle* contient tout ce qui est matière, ainsi que toutes les vies dont l'existence dépend de la matière.

2° L'économie *spirituelle* contient tout ce qui est attaché à l'esprit immortel de l'homme, et tout ce qui est d'une nature identique.

3° L'économie *divine*, contient tout ce qui participe à la

nature de Dieu. Les deux économies inférieures ne sont que les images de l'économie divine, si l'homme a été fait à la ressemblance de son Père céleste.

Esprit désigne dans le langage usuel trois choses très différentes:

1° L'intelligence de l'homme; les grands esprits, un bel esprit, une repartie spirituelle. Nous n'en ferons jamais usage dans ce sens.

2° Cette partie de l'homme qu'il conserve après la mort de son corps. Les hommes seront des esprits semblables aux anges. L'esprit est immortel. Nous ne ferons usage du mot esprit que dans ce second sens.

3° Esprit de Dieu ou le St-Esprit. Quand le mot Esprit est employé dans ce sens, il est toujours désigné d'une manière spéciale qui prévient toute méprise.

Métaphysique. Terme composé des mots grecs Méta, signifiant après ou derrière, et Physique, adjectif de Physis qui veut dire nature. L'ouvrage qu'Aristote indiqua comme devant être placé après son traité sur la science de la nature prit plus tard le titre de Métaphysique. Depuis on a désigné de ce nom la connaissance des vérités supérieures ou morales que nous pouvons acquérir synthétiquement ou par déduction, sans le secours de la foi. Métaphysique est ainsi la science des choses spirituelles.

Molécule. La plus fine division des substances inorganiques que l'on puisse concevoir sans en détruire les forces, les qualités ou la nature chimique. Ainsi une molécule d'eau se composera de deux molécules d'oxigène et d'une molécule d'hydrogène; il est probable qu'elle contient en outre des quantités inconnues de molécules d'éther de diverses espèces. Si nous prenons en considération les poids atomiques, une molécule d'eau se composera d'au moins 8891 atomes d'oxigène et de 1109 atomes d'hydrogène. Selon les lois de l'analogie, la nature inorganique se compose de molécules comme la nature organique se compose de *Cellules*. Chaque molécule, comme chaque cellule vivante, renferme un principe immatériel, et a une forme qui lui est propre. Les forces qui animent la molécule lui donnent son caractère particulier, comme les vies qui animent les cellules leur imposent une individualité spéciale. Toutes les molécules, excepté celles qui appartiennent à l'état le plus imparfait du règne le plus inférieur, sont toujours composées d'autres molé-

cules; p. ex. : une molécule de solanin, alcaloïde de la pomme de terre, se composera de molécules C^{84} H^{147} N^{2} O^{28}. Nous ignorons si les molécules des éléments varient leurs constructions en formant les nouvelles molécules des corps composés; nous penchons néanmoins pour cette supposition, car autrement il serait difficile d'expliquer comment les nouveaux corps pourraient avoir des qualités totalement différentes des substances dont ils tirent leur origine.

La molécule remplit dans la nature inorganique des fonctions analogues à celles de la cellule dans la nature organique. Cette analogie entre les règnes inorganiques et les règnes organiques sera réduite à des termes plus ou moins simples, selon le degré d'infériorité auquel les premiers règnes seront assujettis.

Nous appelons *Atome* une particule de matière dans son état primitif, sans égard à aucune forme moléculaire. L'atome ne se mesure que par le poids; il indique toujours exactement la quantité de matière primitive dont se compose un corps ou une molécule. Par cette raison, le poids proportionnel ne variera jamais; il se retrouvera, sans diminution et sans augmentation, dans toutes les transformations qu'une substance peut parcourir. Il n'en est pas de même des qualités et du volume: ils doivent dépendre essentiellement de principes immatériels ou des forces qui animent les molécules, puisqu'ils varient constamment au moindre changement qu'éprouvent les substances dans leur forme ou leur nature chimique. Ces différences si fondamentales nous fournissent un moyen bien simple pour déterminer si une qualité tire son origine d'un principe immatériel, ou si elle est intrinsèque à la matière. Comme les poids dépendent de la quantité des atomes, le volume et les qualités de la nature des molécules, il sera facile de discerner où il faudra employer le terme d'atome et celui de molécule.

Monde. Nous emploierons ce mot dans le même sens qu'Economie. Le monde *matériel* ou *astral* désignera tout ce qui est composé de matière, ainsi que les vies qui y sont attachées. Le monde matériel s'étend aussi loin que l'éther et la lumière; le monde astral aussi loin que les étoiles. Le monde *spirituel* renferme tout ce qui est lié à l'esprit, tout ce qui est d'une substance spirituelle.

Règne. Nous verrons plus tard que la différence entre un règne et un autre ne dépend pas de la nature de la matière qui

les compose, ou d'un principe matériel, mais d'un principe purement immatériel. Ainsi le règne *animal* ne renferme uniquement que ce qui est animé d'une vie animale, le règne *végétal* ce qui possède une vie végétale, et le règne *minéral* que ce qui a des forces minérales.

Il existe diverses espèces de substances qui jusqu'ici n'ont été classées dans aucun règne, et qu'on s'est contenté d'appeler les *impondérables*; les vibrations de l'une (ou des unes) produisent la chaleur et la lumière, les manifestations des autres nous font distinguer l'électricité, le galvanisme, le magnétisme, etc. Nous les comprendrons toutes en un règne, que nous nommerons le règne *éthérique* ou *impondérable*.

Vie. Nous ne concevons pas qu'il y ait aucune différence entre le principe de vie chez un animal et son âme; ce sont, ainsi que les mots chef et tête, des expressions variées pour une seule et même chose. Le mélange des langues, le développement des idées, changent souvent le sens original des mots ou en modifient l'emploi. *Ame*, dérivé du grec (Anémos, souffle), désigne plus spécialement la vie abstraite, la vie en principe, tandis que le mot *vie*, dérivé du latin, s'emploie de préférence quand on parle des fonctions de l'âme et des détails de la vie. C'est ainsi qu'on dira: une vie longue et agitée, une vie active, une vie perdue, gagner sa vie, exposer sa vie, la vie est éteinte dans un membre, la vie est languissante; au figuré, donner de la vie à son style, à un tableau. Comme nous nous occupons essentiellement du principe de la vie, et non de ses manifestations, la vie et l'âme d'un animal seront pour nous des expressions synonymes. Nier l'âme chez un animal, c'est nier qu'il soit en possession d'une vie.

Les *forces* dans la nature inorganique remplissent des fonctions analogues à celles de la vie végétative dans la plante et de l'âme dans l'animal. Par opposition à la matière, les forces, les vies végétatives et les vies animales ne diffèrent point du tout de caractère: elles paraissent toutes également immatérielles. Nous devons ainsi les renfermer dans une même grande classe, à laquelle nous donnerons le nom générique de *vies* ou de *principes immatériels*. Ces vies ou ces principes se distinguent bien nettement entre eux, par la nature de leurs fonctions et le degré de leur développement. Ils se partagent en quatre subdivisions, selon les règnes auxquels ils donnent naissance. Ce sont: les vies (ou forces) *éthériques*, les vies (ou forces) *minérales*, les vies *végétales*, et les vies *animales*.

Remarque. Quelques-unes des idées émises dans les chapitres suivants sont si contraires aux opinions généralement reçues que nous éprouvons souvent une grande difficulté à faire comprendre le vrai sens de notre pensée. Nous avons aussi remarqué que beaucoup de personnes sont portées à opposer des raisons tirées du domaine moral aux conséquences naturelles que présentent certains phénomènes physiques. D'autres semblent craindre que nos déductiens n'influencent leurs croyances religieuses. Mais si elles sont convaincues que la même main a inspiré les saintes Ecritures et façonné le monde visible, elles feraient une véritable insulte à l'Etre suprême en pensant que ses œuvres peuvent contredire ses paroles. Aucun homme réfléchi ne peut redouter l'examen impartial des faits que nous signalerons à son attention. S'il aime la vérité, il ne peut s'inquiéter des conséquences d'une vérité quelconque ; car il est évident que c'est la vérité et non l'erreur qui louera l'Auteur de toutes choses, Celui qui est la vérité même.

Pour rassurer néanmoins ceux qui pourraient avoir la crainte que plusieurs de nos déductions ne soient de nature à jeter le doute sur les enseignements bibliques, nous signalerons d'avance quelques-uns des résultats auxquels nous arriverons. C'est une idée universellement accréditée, depuis les temps les plus reculés, que la matière se compose de plusieurs éléments, et que l'âme de l'animal, ainsi que celle de l'homme, est un principe unique qui n'admet ni fraction ni pluralité. Nous nous hasarderons à soutenir la thèse contraire. A nos yeux, la matière primitive ne se compose que d'un seul élément, et ce que nous appelons l'âme animale n'est qu'un composé merveilleux d'une multitude d'âmes et de plusieurs espèces de vies. Nous essayerons de démontrer que toutes les vies ont leurs fonctions spéciales, et qu'aucune vie ne peut, sous aucune condition, remplir les fonctions d'une autre vie.

L'homme possède une âme animale ou *psychique*, qui est périssable comme celle de l'animal; il a de plus un corps spirituel et une âme spirituelle: c'est son esprit immortel. Nous chercherons à approfondir les fonctions de ces diverses âmes, qui ont chacune des missions différentes à accomplir.

Dans ce premier volume, nous nous occuperons exclusivement de l'âme animale ou psychique de l'homme. Une partie du second volume sera consacrée à l'examen de l'âme spirituelle ou de l'esprit immortel, Nous essayerons de démontrer

que l'âme psychique n'est que l'image ou le portrait de l'âme spirituelle, et que les lois de construction de la première peuvent servir de règle pour déterminer celles de la seconde. Cette nouvelle méthode pour obtenir une connaissance plus ou moins synthétique de l'esprit immortel, et par conséquent du monde spirituel, se fondera exclusivement sur les faits que nous pourrons rassembler sur la nature de notre âme psychique. Comme fondement de notre système, nous aurons à établir: 1° *l'unité de la matière*; 2° *la multiplicité des vies*, ou des *âmes*, au dedans d'un corps. Car il est évident que, si l'âme animale et l'âme spirituelle d'un homme ne sont qu'une seule et même âme, comme l'admet la psychologie actuelle, tout notre système est foncièrement faux.

Nous prions le lecteur d'examiner avec impartialité les preuves que nous avançons à l'appui de notre théorie; qu'il veuille se rappeler que la supposition contraire, celle de l'unité de l'âme, est totalement incapable d'expliquer les phénomènes que présente la nature. Elle a laissé le monde dans une si grande obscurité que la plupart des hommes croient que les questions de ce genre sont hors des atteintes de l'esprit humain. Cette considération devrait lui rendre suspecte l'explication traditionnelle, et l'engager à écouter sans prévention la thèse que nous soutenons. Nous nous estimerons fort heureux si notre travail n'est pas tout à fait inutile, et s'il nous est accordé de jeter quelques nouvelles lumières sur ces questions si mystérieuses.

Nous remarquerons encore que la psychologie actuelle des chrétiens est en opposition directe avec le sens littéral de la Bible. La psychologie admet que l'âme est le siège du moi ou du sentiment de l'existence; elle considère le corps comme la partie la moins essentielle de notre être, et la mort comme une séparation de l'âme et du corps. La résurrection est, pour elle, une âme qui se réincorpore, c'est-à-dire qui prend un nouveau corps. D'après la Bible, au contraire, le siège du moi semble toujours être dans le corps; l'âme périt et la résurrection est un corps qui reprend une nouvelle vie ou une nouvelle âme, ce qui est la *révivification d'un corps mortel* (Rom. VIII, 11). Pour qui se donne la peine de réfléchir et qui laisse aux mots leur sens naturel, ces deux idées sont diamétralement opposées. L'une (la réincorporation) place le siège du moi dans l'âme, l'autre (la révivification) la met dans un corps ou dans la réunion d'un

corps et d'une âme. Cette opposition est la conséquence logique et naturelle de deux idées fondamentales essentiellement différentes. La psychologie part du point de vue de l'unité de l'âme, tandis que le langage de la Bible paraît toujours admettre une pluralité des âmes. Celui qui croit que l'âme est une se voit forcé d'y placer exclusivement le siège du moi, et ne peut en admettre la destruction sans que l'homme soit annihilé. Celui qui admet la pluralité des âmes ne peut évidemment pas placer le moi exclusivement dans une âme, mais plutôt dans un corps ou tout au plus dans la réunion d'un corps et d'une âme. Pour le premier, la résurrection ne peut être autre chose qu'une réincorporation de l'âme; car dès qu'il admettrait qu'une vie peut périr dans un corps et être remplacée par une autre, il perdrait l'unité de la vie et devrait admettre deux vies. Pour le second, la *résurrection des morts* sera véritablement une révivification, c'est-à-dire un corps qui a perdu sa vie et qui en reprend une nouvelle. Il est évident que ce dernier point de vue est celui de la Bible; la psychologie chrétienne se trouve donc en opposition directe avec le texte sacré.

Dans Matth. VIII, 22, il est dit: *Laissez les morts ensevelir leurs morts*. Il est parlé ici d'une mort matérielle et d'une mort spirituelle; or la même âme ne peut mourir deux fois. Le Seigneur fait donc allusion à deux âmes différentes, dont l'homme peut faire la perte sans être annihilé.

Les interprétations données sur la nature de la mort et de la vie spirituelle sont diverses; mais nous protestons contre toute explication qui ôte à ces mots leur sens légitime et naturel. Mort dans le monde matériel signifie la destruction ou la cessation de la vie dans un corps. Quand une plante ou un animal meurt, la vie ou l'âme qui animait le corps périt. Transportons cette idée au monde spirituel: la mort spirituelle sera la perte d'une âme spirituelle par un corps spirituel, l'individualité devant résider dans le corps, non dans l'âme qui se détache du moi.

Toute interprétation des termes *mort* et *vie* qui déviera du sens que leur donnent les lois du monde matériel est, à notre avis, fausse et inacceptable. En prenant un nom dont le sens est nettement déterminé par des lois matérielles pour l'appliquer à des choses spirituelles totalement différentes, on introduit dans le langage et les idées une confusion plus dangereuse que l'ignorance même. Celui qui se permet de dire que la mort

spirituelle désigne l'enfer ou une vie de tourments change complétement la signification du mot mort; car la mort exclut sans réserve et l'idée de vie et celle de souffrance. De semblables interprétations entrent dans le domaine de l'imagination ou de la poésie, elles bannissent tout raisonnement logique, et ne doivent jamais prétendre à aucune valeur scientifique. Il en est de même de la confusion des idées de réincorporation et de révivification. Le manque de précision dans la valeur des termes dès qu'ils sont employés spirituellement est une preuve frappante de l'ignorance dans laquelle on est généralement sur ces sujets. Nous croyons à la souffrance future, nous croyons également à une mort spirituelle, mais ce sont à nos yeux deux états qu'il n'est pas plus permis de confondre que les ténèbres et la mort.

Dans les passages suivants, il est parlé des mêmes vies (ou âmes) dont la mort est mentionnée dans le passage précédent. C'est la vie (ou âme) matérielle et la vie (ou âme) spirituelle; on voit aussi que dans le langage biblique vie et âme sont synonymes.

Matth. X, 39. *Celui qui aura conservé son âme la perdra; mais celui qui aura perdu son âme pour l'amour de moi la retrouvera.* — Matth. XVI, 25. *Quiconque voudra sauver son âme la perdra, mais quiconque perdra son âme pour l'amour de moi la retrouvera.* — Marc VIII, 35. — *Quiconque voudra sauver son âme la perdra; mais quiconque perdra son âme pour l'amour de moi la sauvera.* — Luc IX, 24. *Car quiconque voudra sauver son âme la perdra; mais quiconque perdra son âme pour l'amour de moi la sauvera.* — Luc XVII, 33. *Quiconque cherchera à sauver son âme la perdra; et quiconque la perdra la vivifiera.* — Jean XII, 25. *Celui qui aime son âme la perdra; et celui qui hait son âme en ce monde la conservera jusque dans la vie éternelle.*

Tous ces passages mentionnent deux espèces d'âmes ou de vies [1]), et placent l'individualité hors de ces âmes, puisqu'elles peuvent mourir, ou se perdre, sans que l'homme en soit annihilé. La Bible admet donc l'existence de plusieurs âmes. Nous ne continuerons pas nos citations, nous bornant à rappeler que l'Ecriture sainte parle encore d'une troisième espèce d'âme, dif-

---

[1]) Le texte grec emploie partout le mot « âme » *(psyché)*, et non celui de « vie », auquel nos versions ordinaires ont eu recours.

férente des deux précédentes ; elle parle aussi de deux corps, un *corps animal* ou *psychique* et un *corps spirituel*. Ainsi elle n'admet ni l'unité du corps, ni l'unité de l'âme, et il est clair qu'elle considère notre construction comme beaucoup plus compliquée qu'on ne se l'imagine au premier abord.

La notion de l'unité de l'âme n'est point le fruit de recherches profondes et laborieuses; c'est l'idée enfantine et primitive que tout homme adoptera naturellement. Tous les sauvages y croient comme ils croient que le soleil et les étoiles tournent autour de la terre, et comme ils s'imaginent que l'âme d'un mort peut se servir, dans le monde des esprits, des âmes dont il doue l'arc, la monnaie, les ornements et la nourriture placés auprès du cadavre. Ils voient des substances équivalentes, et ils en concluent par un raisonnement naïf à la similitude et à l'unité de vie. Si l'on demande les preuves de cette unité si généralement accréditée, la plupart des personnes répondront : « Cela se sent, et l'idée contraire est une absurdité. » On adopte sans preuves l'unité de l'âme; mais on n'adoptera pas sans preuves l'idée de la pluralité des âmes. A nous donc de la démontrer.

La croyance à l'unité du principe de vie dans l'homme et dans l'animal était autrefois beaucoup plus générale qu'elle ne l'est de nos jours. On admettait un principe de vie unique, faisant mouvoir les muscles et fonctionner le corps. Le grand Haller ébranla le premier cette théorie, en montrant qu'un cœur séparé du corps peut continuer de battre et que les muscles manifestent une vie particulière, qu'il nomma « l'irritabilité des muscles », indépendante de tout centre nerveux ou d'une vie centrale. Cette irritabilité des muscles n'est autre chose que la vie des cellules.

§ 3. Axiomes.

Sans base pour la raison, tout raisonnement cesse de lui-même. Nous ne comprenons pas qu'il soit possible de raisonner sans admettre les axiomes suivants:

1. Le néant ne peut engendrer, et rien ne peut rien produire.
2. Aucun effet sans cause.
3. L'inférieur ne peut créer le supérieur.
4. Personne ne peut donner ce qu'il n'a pas, ou on ne peut tirer d'un objet quelconque une chose qu'il ne renferme pas.
5. La totalité ne peut contenir autre chose que la somme des parties.
6. La matière ne peut ni être détruite, ni devenir immatérielle.
7. De même ce qui est immatériel ne peut jamais devenir matériel.
8. Une œuvre indiquant une combinaison doit provenir d'un auteur intelligent.

Si un être sans intelligence pouvait combiner et agir comme celui qui en possède, ce dernier n'aurait aucun avantage sur le premier. Dans ce cas, l'intelligence nierait elle-même son existence, et bien ou mal combiner, beaucoup ou peu d'intelligence, devrait toujours donner le même résultat, comme des multiplications de zéros.

CHAPITRE II.

LA MATIÈRE ET SES CARACTÈRES

Considérez les cieux, fouillez les entrailles de la terre, examinez la nature dans tous ses détails, et vous arriverez, en dernière analyse, à reconnaître deux grands principes avec lesquels tout ce qui existe a été construit. Ces deux principes sont plus opposés l'un à l'autre que l'orient à l'occident ou la nuit au jour; et néanmoins, par leûr dissemblance même, ils donnent naissance à toutes les formes connues. Ce sont *la matière* et *les vies*. La matière est subdivisée par les chimistes en divers éléments. Les vies se distinguent par leurs formes variées. Ellès sont familières au lecteur dans les divers règnes. Nous comprenons *les forces* dans la classe des vies, car elles ne sont que les vies des règnes inférieurs; nous en indiquerons les raisons plus tard.

A côté de ces deux principes, nous ne connaissons absolument rien dans tout le domaine de la nature. Nous sommes même incapables de nous figurer quelque chose d'autre. Il est essentiel de bien saisir cette importante vérité, de se familiariser avec ses conséquences les plus rigoureuses, vu que toute la construction de notre économie matérielle se fonde sur elle. Pour employer une expression familière, c'est l'a b c de la nature. Sans elle, nous ne croyons pas qu'il soit possible de comprendre un seul mot de ce volume mystérieux, pas plus qu'il ne nous serait possible de déchiffrer un livre dont nous ne connaîtrions ni l'alphabet ni la langue. Cela ne nous empêche nullement de la classifier, de l'anatomiser ou de la disséquer, d'en jouir et d'en faire nos délices; mais, avec tout cela, nous ne croyons pas qu'il soit possible de saisir les grandes pensées qui y sont exprimées, tant que nos idées seront confuses sur ce sujet.

Ces deux principes sont les fondements de tout ce que nous connaissons dans le monde qui nous entoure. Ils constituent, du moins selon l'état de nos connaissances actuelles, les seuls matériaux créés par Dieu pour servir à la construction du monde astral.

Jusqu'ici on n'a découvert aucun terme intermédiaire. Ils

peuvent s'unir, se donner la main, mais non se confondre. Il ne peut y avoir aucun passage de l'un à l'autre, aucun mélange; la matière reste éternellement matière, et la vie reste vie. Ils sont si différents d'essence et de nature qu'ils n'ont aucune qualité semblable, aucune propriété commune; ce que l'un a, l'autre ne le possède pas; ce que l'un ne possède pas, l'autre l'a. Ils sont, dans toute l'étendue du terme, des compléments l'un de l'autre, et, par cela même, ne peuvent rien avoir de commun, excepté le pouvoir de s'unir et de se séparer.

L'opposition entre ces deux principes est si grande qu'il n'existe dans aucune langue un terme pour les désigner conjointement. Le mot « élément » ne s'applique rigoureusement qu'à la matière; dès lors en l'employant pour désigner aussi les vies ou les forces, on aurait exposé le lecteur inattentif à de graves méprises. Ayant besoin, dans l'étude que nous nous proposons, d'une dénomination générale sous laquelle on puisse ranger ces deux choses de nature si opposée, nous nous sommes décidé à les renfermer sous le terme d'*Archées*. C'est un vieux mot, emprunté d'Aristote, qui signifie principe, origine ou ce qui vient en premier lieu.

Nous emploierons donc le mot *archées* pour désigner, conjointement ou séparément, la matière, les vies et les forces, comme les principes ou les éléments primitifs qui ont servi à la construction de ce monde.

Ces principes se partagent naturellement en deux classes d'archées, qui sont :

1re classe : la *matière*.

2me classe : les *vies* et les *forces*.

Nous commencerons notre examen par l'archée de la matière.

Cette matière est-elle unique ou multiple; c'est-à-dire n'existe-t-il en réalité qu'un seul élément, ou y en a-t-il plusieurs? Si tous les éléments que nous connaissons ne sont que les transformations d'un seul élément primitif, tous les objets de la nature, si variés qu'ils puissent paraître, ne sont que le produit des différentes forces ou vies dont la matière est douée. Si, au lieu d'un élément primitif, il en existe plusieurs, cette archée se partage en plusieurs autres archées.

Lors même que ces *sous-archées* seraient d'origine différente, elles ne peuvent pas avoir été créées indépendamment l'une de l'autre et comme à l'aventure; mais elles doivent avoir été modelées de telle manière que leur structure intime les range dans

une même classe. Elles ont dû être construites d'après les mêmes principes, posséder tous les caractères inhérents à la matière, et suivre les mêmes lois fondamentales, afin de pouvoir, par opposition aux vies, se présenter comme un seul corps. Si cette condition n'existait pas, les divers éléments ne pourraient pas se mélanger sans que leurs rapports réciproques fussent dénaturés, sans que l'harmonie générale des diverses vies auxquelles ils sont assujettis en fût troublée. Sans cette condition, il y aurait pour la matière des lois contradictoires, opposées les unes aux autres, comme dans le domaine des vies et des forces où une vie peut suspendre en apparence les fonctions d'une autre vie. Cette désharmonie ne paraît pas exister pour la matière; au contraire, elle semble conserver dans toutes les conditions un caractère unique, comme si elle avait une origine commune.

Nous vivons dans un cercle d'idées si uniforme, si restreint, qu'il nous faut un grand effort pour nous figurer seulement que le Créateur tout-puissant eût pu façonner les choses autrement qu'il ne l'a fait. Un moment de réflexion doit néanmoins nous convaincre qu'il devait avoir cette liberté, et que le génie inventif de la souveraine intelligence pourrait varier à l'infini ses plans et ses combinaisons. Admettons donc un instant qu'il existe au-delà de ce monde astral, au-delà des étoiles les plus éloignées, au-delà des dernières régions où sont répandus l'éther et la lumière, une ou plusieurs autres créations avec une construction totalement différente de la nôtre. Ce nouveau monde serait organisé d'après des principes à nous inconnus, sans matière, sans forces, sans vies, sans lois de nutrition, de reproduction, etc. — Admettons, de plus, qu'un fragment de ce monde soit transporté sur le nôtre; il est facile de concevoir que cette création toute différente de la nôtre ne pourrait absolument pas s'assimiler avec elle. Elle ne pourrait pas refléter la lumière, ne serait pas sous la puissance de l'attraction, ne pourrait produire aucune impression sur nos sens qui sont constitués pour un monde où il ne règne que deux genres d'archées. N'étant ni matière ni vie, elle serait tout-à-fait étrangère sur notre terre, et ne pourrait jamais en devenir une partie intégrante; si elle y occupait une place, ce ne pourrait être qu'une place inutile.

Nous n'avons hasardé cette supposition que dans le but de faire ressortir plus vivement la nécessité d'une unité absolue

entre les divers éléments; car il suffirait qu'un seul de ces éléments fît exception, dans sa construction, aux lois générales de la matière pour qu'il devînt fatal à l'harmonie régnante, comme s'il provenait d'un monde entièrement différent du nôtre.

Il est donc évident que, s'il existe en réalité divers éléments. indépendants les uns des autres par leur origine, ils doivent néanmoins avoir entre eux des rapports intimes, et former comme autant de subdivisions d'un même corps.

Ne pouvant entrer ici dans de plus longs détails sur ce sujet, nous admettrons pour le moment l'existence d'un seul élément. Mais, à mesure que nous passerons en revue les lois de la nature, nous pourrons donner les raisons qui nous ont forcé d'adopter cette théorie.

Admettant préalablement l'*unité de la matière* ou l'existence d'un *seul élément*, nous aurons pour la matière les caractères généraux suivants:

Caractères de la matière.

1. Elle ne peut être annihilée; elle n'est ni altérable ni destructible. Ce qui est indestructible est inaltérable; ce qui est destructible est seul altérable.
2. Elle ne peut se reproduire ou se multiplier.
3. Elle occupe une place dans l'espace ; en d'autres termes, elle est corporelle.
4. La matière ne possède en elle-même aucune des formes avec lesquelles elle se présente à nos yeux; elle ne doit son immense variété de formes et de qualités qu'aux vies et aux forces qui l'animent.
5. Absolument incapable de produire le mouvement, elle est capable de le recevoir et de le transmettre.
6. Occupant une place dans l'espace, la matière peut être déplacée et replacée, séparée ou dispersée, et rassemblée ou réunie. Toutes les autres qualités que possèdent les divers corps, comme la cohésion, la capillarité, l'affinité, etc., ne sont pas inhérentes à la matière; elles sont le résultat des forces qui l'animent.
7. Elle peut exister sans vies ou sans forces.
8. La matière consiste très probablement en une seule et unique substance; du moins toutes les lois de la nature portent à l'admettre. Nous appelons la matière une des *archées*

de la nature. Nous continuerons d'employer le mot *élément* pour les subdivisions de la matière pondérable, lors même que nous ne les considérons pas comme élémentaires ou simples. La matière serait donc *monarchéique.*

Tels sont les caractères généraux que nos sens prêtent à la matière. Ils ne recevraient que de légères modifications, s'il existait en réalité divers éléments.

CHAPITRE III.

LES VIES

Rien n'est plus mystérieux dans la nature que les forces et les vies; nous ne pouvons ni les saisir ni les analyser; elles sont imperceptibles pour nos sens. Nous ignorons ainsi complètement leur véritable nature, et nous n'en constatons la présence que par les effets qu'elles produisent au moyen de leur association avec la matière. Les qualités dont elles douent la matière sont faciles à distinguer des propriétés inhérentes à celle-ci; elles sont altérables, disparaissent et reparaissent, et ont toutes un caractère immatériel, tandis que les qualités de la matière sont matérielles et ne présentent jamais de changement. Les forces et les vies n'ont jamais été rangées parmi les éléments; ce fait même est une preuve que nous distinguons parfaitement les qualités qui proviennent de la matière de celles qui lui sont étrangères.

Quelques personnes éprouveront, au premier abord, de la difficulté à se figurer que les forces sont quelque chose de différent de la matière. Cette difficulté provient uniquement de la circonstance que les forces sont de nature immatérielle, et non matérielle. Car si l'on pouvait démontrer que les forces de l'affinité, de l'attraction, de la cristallisation, ne sont que des éléments d'une grande subtilité, rien ne serait plus facile que de comprendre la possibilité de séparer ces substances les unes des autres. Il est vraiment curieux que ce soit précisément parce que les forces, comme les vies, ne partagent pas les qualités de la matière qu'on ait supposé qu'elles faisaient un avec la matière. L'éther de l'espace, l'éther électrique, les comètes,

etc., nous présentent de la matière sans les forces qui animent le règne minéral, végétal et animal. Si donc la matière peut exister encore actuellement sans les forces des trois règnes supérieurs, quelle preuve a-t-on qu'elle n'ait pu exister sans les forces du règne éthérique? La circonstance qu'une substance a une violente affinité pour certaines substances, tandis qu'elle n'a que de l'aversion pour quelques autres, est déjà une preuve assez forte que l'affinité n'est pas une qualité intrinsèque de la matière primitive, mais quelque chose qu'elle n'a pu acquérir que plus tard. Une qualité intrinsèque de la matière doit être telle que, si la matière en était privée, elle cesserait d'être matière: si, par exemple, elle perdait la faculté d'occuper une place, elle cesserait d'être matière, car nous ne pouvons pas nous figurer une substance incorporelle. Mais les forces et les vies ne sont pas des qualités intrinsèques de la matière, car il n'existe aucune matière en possession de toutes les forces, ni aucune force dont l'une ou l'autre espèce de matière ne soit privée. L'éther de l'espace ne montre aucune attraction ni aucune affinité, et les solides n'exercent généralement aucune répulsion [1]). Puisque la nature nous montre qu'il n'existe aucune substance qui ne soit privée de l'une ou de l'autre des forces, aucune force ne peut être intrinsèque à la matière, ni en être générée. Si la science de nos jours a rejeté, comme absurde, l'ancienne croyance à la génération spontanée (c'est-à-dire l'idée que la matière puisse générer les vies inférieures), elle doit rejeter comme tout aussi absurde la supposition que la matière puisse produire une seule force (axiome 4).

Renfermez dans un vase clos les mêmes éléments dont se compose le corps d'un animal, ayez l'attention de conserver les mêmes proportions et les mêmes quantités; puis placez à côté de ce vase l'animal en vie. Les poids seront identiques: mais quelle différence entre ces substances inanimées et l'animal vivant! Or cette différence ne peut consister dans quelque chose de matériel, puisque vous avez les mêmes subs-

[1]) La vibration et la porosité dans les corps solides, ainsi que d'autres phénomènes qui s'y rapportent, peuvent s'expliquer par la construction anguleuse des molécules dont l'attouchement n'est que partiel. Mædler conclut que la substance dont se compose la masse transparente des comètes ne peut être ni gazeuse, ni liquide, à cause de l'absence de réfraction, ni solide, à cause de l'immense rapidité des changements qu'on observe dans les queues. Cette substance n'appartiendrait donc pas au règne minéral.

tances, ni dans des qualités intrinsèques, puisqu'elles peuvent être détruites. En quoi donc consistera-t-elle? Il se présente ici deux solutions: Ou la vie est une propriété passagère, une qualité secondaire de la matière; ou elle est une chose immatérielle, réellement existante, en possession de qualités particulières, totalement indépendantes de la matière. Cette dernière supposition, qui est de beaucoup la plus simple, écarte, une fois que l'imagination s'est familiarisée avec elle, toute difficulté logique; il ne reste plus à la science qu'à déterminer les qualités et la nature de cette chose mystérieuse, dont nos sens ne peuvent saisir que les effets, mais non la substance. Il est vrai qu'il est difficile pour l'homme de concevoir quelque chose qui ne soit pas matériel; mais on ne gagne rien si l'on veut écarter cette difficulté en attribuant à une substance matérielle des qualités immatérielles, ce qui est un contre-sens. Il est évidemment plus rationnel d'attribuer les qualités immatérielles à quelque chose d'immatériel qu'à la matière.

Pour défendre la première supposition (que la vie est une qualité passagère de la matière), il faut non seulement attribuer à la matière même toutes les qualités des vies, mais il faut encore renverser tous les axiomes que nous avons adoptés comme base de raisonnement. En effet, il est facile de prouver que la suspension d'un seul de ces axiomes entraîne la négation de tous les autres, et qu'en conséquence tout raisonnement cesse. Admettez, par exemple, qu'une chose puisse donner ce qu'elle ne possède pas; dans ce cas elle commencera par se donner à elle-même ce qu'elle donne aux autres, ce qui revient à dire que le néant peut engendrer ou que tout peut se créer de soi-même. Et si elle ne le peut pas, comment la matière a-t-elle jamais pu se donner la vie, puis la communiquer à d'autres substances sans se dépouiller de quoi que ce soit?

Avancer l'hypothèse que la vie ou les forces ne sont que des qualités de la matière, c'est donner à ces phénomènes une explication qui au fond n'explique rien; car elle aboutit à nier l'existence réelle de ces choses, et admet en dernière analyse un effet sans cause. On devient ainsi semblable à ce pauvre aveugle qui, n'apercevant pas le cheval qui traîne le char sur lequel il est assis, pense que ce char se meut en vertu d'une qualité passagère qu'il aura adoptée de son libre choix. Aussi longtemps que cet aveugle persistera dans son idée, il niera

l'action et l'existence du cheval, comme l'hypothèse ci-dessus nie celles des vies et des forces. Nous concluons donc, en nous appuyant surtout sur l'axiome 2, que toute vie, tout mouvement a pour générateur une cause en dehors de la matière, une cause en possession d'une existence réelle et de qualités indépendantes. On sait aussi que les vies organiques changent continuellement les substances de leur corps, et que les parties qui cessent de participer à ces changements perdent leur vitalité; si donc les vies étaient des qualités de la matière, il faudrait conclure que les qualités peuvent changer de corps. On conçoit, sans doute, qu'un homme puisse changer de qualités; mais pour supposer qu'une qualité puisse changer d'homme, il faut certes une imagination un peu fantastique.

L'expérience nous apprend que les formes variées qu'on remarque chez les êtres du règne animal ou du règne végétal ne viennent pas de la différence de leur composition chimique, mais de la diversité des vies qui les animent. Ainsi la différence entre un cheval, un zèbre et un lion ne gît pas dans la différence chimique de leurs corps, mais dans la nature diverse de leur âmes ou de leurs vies. Le règne minéral, comme nous le verrons plus tard, présente une construction tout-à-fait analogue aux deux règnes précédents, c'est-à-dire que la différence entre les divers éléments est due non à des variétés dans les caractères intrinsèques de la matière, tels que nous venons de les signaler, mais uniquement à la différence des forces qui les animent. Le règne minéral se compose de matière et de forces, comme les règnes supérieurs se composent de matière et de vies. Les *forces* sont donc pour les vapeurs, les liquides et les cristaux ce que la *vie* est pour les plantes, et l'*âme* pour les animaux. Sans ces forces, la pierre serait aussi incapable de se former qu'une plante est incapable de se développer sans vie, ou un animal sans âme. Si nous pouvions dépouiller un cristal de ses forces, il serait, à côté du cristal qui les a conservées, comme une plante morte à côté d'une plante vivante, ou un animal mort à côté d'un animal vivant. La force d'attraction que le soleil exerce, en attirant les planètes vers lui, est le résultat des forces vitales qui animent les règnes inférieurs, tout aussi bien que la puissance que déploie un cheval en traînant un char est le résultat des forces vitales qui animent un corps animal. Nous espérons dans le courant de cet ouvrage donner des preuves convaincantes de notre assertion, tout

étrange qu'elle puisse paraître au premier abord. Ceux de nos lecteurs qui connaissent les nouvelles théories de l'unité des forces seront sans doute moins surpris de ce que nous venons d'avancer. Il résulte de ce que nous venons de dire, et de l'unité de la matière, que les forces sont pour les règnes inférieurs ce que sont les vies pour les règnes supérieurs. Les forces ne sont donc que des vies inférieures, comme les vies sont des forces supérieures; par leur mode d'actiòn sur la matière, elles appartiennent, les unes et les autres, à une même classe et participent aux mêmes caractères généraux.

Nous employerons donc indifféremment les termes de *forces* et de *vies*. Quand nous aurons occasion de parler d'une manière collective des vies de la nature, les forces y seront toujours comprises.

Caractères généraux des vies.

1. Toute vie est altérable, destructible, et peut être annihilée. La première condition pour être destructible est d'être altérable; l'une est inséparable de l'autre. Nous appelons *altérable* ce qui peut être dénaturé ou détérioré. Une substance n'est réellement altérée que si elle a été soumise à un changement assez profond et assez durable pour ne plus pouvoir retourner à son état précédent. Autrement il n'y aurait que *changement*, et non *altération* réelle. En imprimant différentes formes à la cire ou à l'argile, on en altère bien les formes, mais non la substance. Il en est de même de toutes les transformations que les éléments subissent. Elles ne sont en réalité que des changements de formes, puisque ces éléments peuvent toujours être ramenés à leur état primitif. Aucune puissance humaine ne peut altérer l'or, le fer, le carbone, le souffre, ou tel autre élément, de manière à ce qu'ils ne puissent plus être rendus à l'état primitif. Or la matière dont se composent les éléments du règne minéral étant inaltérables, à combien plus forte raison la matière primitive doit-elle être, de sa nature, inaltérable et indestructible! Mais si la matière est inaltérable et indestructible, les vies le sont d'autant moins. Une vie détruite ne peut jamais être rétablie, un vieillard ne peut pas être rajeuni. Voilà une altération réelle, profonde, et l'homme est aussi impuissant à ramener ces vies à leur état précédent qu'il est impuissant à détruire un seul atome de matière.

Chaque saison, chaque jour, chaque heure nous montre l'ac-

tivité infatigable de toute la nature ; rien n'est stable, rien n'est stationnaire. Le soleil et les étoiles s'élancent dans l'espace avec une rapidité magique vers un but inconnu. Les rochers s'ébranlent sous nos pieds, des continents entiers s'élèvent et s'abaissent, la mer a ses pulsations régulières, et l'eau, comme un suc nourricier, circule partout sur la face de la terre. Les éléments se combattent et s'unissent, se détruisent et se reconstruisent. En tous lieux, la vie féconde pousse de nouveaux germes, la tendre jeunesse s'épanouit, l'âge mûr porte ses fruits, et la mort, de sa cruelle faux, vient tout moissonner. D'où proviennent ces changements, ces naissances, ces morts ? Ils ne peuvent être le produit de la matière, qui de sa nature est essentiellement inaltérable et indestructible. Il faut donc les attribuer exclusivement aux forces et aux vies ; car elles seules possèdent la prérogative, qu'on aimerait si souvent à leur ravir, d'être altérables et destructibles, — prérogative due uniquement à leur caractére immatériel.

Une observation tant soit peu attentive démontrera que les qualités attribuées à la matière se conservent immuables à travers toutes les transformations que subit la nature ; et que les qualités inhérentes aux vies s'altèrent, se suspendent et se transforment continuellement. Nous arrivons ainsi à distinguer facilement les qualités intrinsèques de la matière de celles des vies et des forces. Les premières sont immuables, constantes, et ne peuvent jamais disparaître, tandis que les secondes varient, disparaissent et reparaissent, s'annulent et se reproduisent.

Un objet ne peut être indestructible, inaltérable, et en même temps destructible et altérable ; donc la matière qui a les premières de ces qualités, est complètement distincte des forces et des vies, qui seules possèdent les secondes. Il est de plus évident qu'entre deux choses qui possèdent des qualités si opposées, et dont les natures sont si contraires, il ne peut y avoir ni fusion, ni emprunt. La même distinction claire et évidente doit exister entre les qualités qui caractérisent ces deux archées. Les qualités d'une chose immatérielle doivent toutes être immatérielles, et les qualités d'une chose matérielle doivent toutes être matérielles. Car si une chose matérielle pouvait posséder des qualités immatérielles, une chose immatérielle pourrait en posséder des matérielles, et nous aurions à tirer cette singulière conclusion : qu'une chose matérielle et une chose im-

matérielle peuvent être de nature identique, leurs qualités pouvant être semblables. Or si les prémisses posées fournissent des conséquences si absurdes, ces prémisses elles-mêmes doivent être absurdes. Nous concluons donc qu'une chose matérielle ne peut pas posséder des qualités immatérielles, ni une chose immatérielle des qualités matérielles.

Dans le langage ordinaire, on confond *immatériel* avec *spirituel*, mais il faut établir ici une distinction capitale. L'analyse la plus minutieuse n'a jamais pu apercevoir la moindre trace de matière dans la vie qui anime une plante. Cette vie est donc de nature immatérielle, c'est-à-dire non composée de matière; mais il ne s'ensuit pas qu'elle soit spirituelle. Dans tout le domaine du monde matériel et visible, le naturaliste ne rencontre aucune substance, aucune force qui appartienne au monde des esprits ou qui soit spirituelle. Ce que nous appelons spécialement l'*esprit* de l'homme n'appartient pas au monde matériel, mais à un monde supérieur, et ne peut jamais être du ressort du naturaliste. Nombre de choses peuvent ne point appartenir à la matière, et cependant n'être pas spirituelles. La signification du mot immatériel est simplement négative : il désigne tout ce qui ne possède pas les qualités de la matière, tout ce qui n'est pas matériel. Nous ne nous hasardons en aucune façon à faire des conjectures sur la nature des vies et des forces ; nous devons nous borner à dire ce qu'elles ne peuvent pas être.

Quand un corps mort ou une combinaison chimique se décompose, ce n'est pas la matière qui s'altère, mais uniquement les vies qui y sont attachées. La matière ne fait que reprendre, dans ce changement, les formes inférieures qui avaient été momentanément assimilées à des vies supérieures. Toute altération est un caractère certain de vie, et en même temps de destruction. Si les vies étaient une matière extrêmement subtile, elles seraient par là même indestructibles et inaltérables. — Si la vie d'une plante ou l'âme d'un animal était matérielle, elle ne pourrait jamais périr. A l'exception des Hindous et de quelques peuples sauvages, tous les hommes admettent ordinairement que les animaux ont une vie périssable; la nature du moins ne nous offre aucune raison de croire le contraire. La vie des plantes est également périssable. Mais les vies des règnes inférieurs, les forces de répulsion, d'attraction, d'affinité chimique, etc., sont-elles destructibles comme les vies des règnes supérieurs ? Nous croyons pouvoir répondre : Oui, parce

qu'elles sont altérables. La grande théorie de Laplace sur la création du monde, — la seule qui soit basée sur des phénomènes connus, la seule qui suffise aux besoins de la science, — nous représente la terre comme s'étant développée peu à peu en partant d'un état nébuleux, comme nous voyons une plante sortir d'une petite semence. Si les forces que le Créateur y a placées sont susceptibles de développement comme celles d'une plante, nous devons conclure par analogie qu'elles sont également périssables. Cette altération est légèrement reconnaissable, même à notre époque, par le rapprochement de quelques comètes du centre solaire. La science annonce que toutes les planètes finiront, après un laps de temps considérable, par se jeter sur le soleil. Ce fait de l'altération des forces de la nature, et par conséquent de leur extinction finale après des séries incalculables de siècles, est proclamé hautement par la parole de Dieu dans ses révélations sur l'avenir. Selon elle «la terre et les cieux vieilliront et seront usés comme un vêtement, ils tomberont comme des feuilles et s'évanouiront comme la fumée.» Ce dépérissement et cette destruction de la terre et des cieux actuels est conforme aux lois générales de la nature, telles que nous les connaissons. Or cela ne peut avoir lieu que si les forces, comme les vies, portent en elles le germe de la vieillesse et de la mort. Nous voyons donc les prophéties de la Bible s'accorder avec l'astronomie pour affirmer ce principe: **les forces de la nature sont altérables et par conséquent destructibles.** Nous admettons ces résultats tant qu'on n'aura pas de raisons suffisantes de croire le contraire.

La plus grande différence qui semble exister entre les forces et les vies porte sur la durée. On a l'impression que les forces sont éternelles, et que les vies ne peuvent exister qu'un temps très limité. Si cependant nous voulons être justes à l'égard des vies, nous avons à considérer non une vie isolée, mais celle de toute une race. Les vies possèdent la faculté incompréhensible de se multiplier indéfiniment. Une particule de vie en engendre une autre qui lui est semblable. A moins de supposer un miracle continuel ou une intervention directe du Créateur à l'apparition de chaque nouvelle vie, il faut admettre que c'est la même vie qui parcourt toute l'existence d'une race. Les individus ne sont que des bourgeons que pousse un tronc commun. Or il n'y a pas de raison pour ne pas accorder, moyennant des

circonstances favorables, une longévité tout aussi grande à une race ou à une espèce qu'à une force.

Si l'on admet que toutes les forces sont absolument invariables, la terre, par exemple, restera indéfiniment dans l'état où elle se trouve aujourd'hui. Dans ce cas, on ne voit pas pourquoi les vies des diverses espèces d'arbres et d'animaux qui occupent la surface de la terre ne dureraient pas aussi longtemps que les forces. Si on admet, au contraire, que les forces sont altérables, les vies des races le seront aussi.

2. Les vies peuvent se reproduire ou se multiplier. Ce phénomène est très facile à constater dans le règne végétal et le règne animal, où les vies se reproduisent constamment sous nos yeux. Mais les forces se reproduisent-elles? Nous répondrons à cette question dans un chapitre spécial sur la reproduction, nous contentant pour le moment de faire la remarque suivante: Si la terre peut vieillir, elle doit avoir été jeune; si elle peut dépérir, il y a eu un temps où elle devait croître. Pour croître ou pour dépérir, il faut que les forces, comme les vies, puissent se multiplier et s'engendrer. La croissance n'est autre chose qu'une reproduction des cellules.

3. Les vies (y compris les forces) n'occupent pas d'espace; elles sont *immatérielles* dans le sens littéral du mot.

4. Les vies n'ont, elles-mêmes, aucune forme visible ou appréciable, mais elles douent la matière de formes particulières.

5. Elles peuvent produire le mouvement, mais sont incapables de le recevoir ou de le transmettre à une autre vie. Le mouvement ne peut être produit que par la combinaison des forces et de la matière.

6. La vie ne peut être séparée des corps qu'elle anime, ni y être replacée; elle ne peut être renfermée dans un lieu à part, ni dispersée au gré des vents.

7. La vie ne peut exister sans la matière.

8. Les vies sont multiples ou *polyarchéiques*.

En examinant ces deux classes d'archées, nous sommes frappés de la merveilleuse construction complémentaire qu'elles présentent. Elles n'ont aucune qualité commune; au contraire, elles sont toujours opposées l'une à l'autre autant qu'il est posble de se l'imaginer. Il semble, au premier abord, que l'union de deux archées si différentes ne doive pas être très productive, mais un peu de réflexion nous fera comprendre que leur dissemblance même leur impose la nécessité de s'unir; car iso-

lées elles ne peuvent absolument rien produire, ni l'une ni l'autre. Pour montrer d'une manière plus saillante la construction complémentaire de ces deux classes d'archées, nous les opposons l'une à l'autre dans le tableau suivant :

1re Classe LA MATIÈRE	2de Classe LES VIES
1. La matière est inaltérable et indestructible.	1. Les vies sont altérables et destructibles.
2. Elle ne peut ni se reproduire ni se multiplier.	2. Elles se reproduisent et se multiplient.
3. Elle occupe une place dans l'espace; elle est corporelle.	3. Elles n'occupent aucun espace; elles sont incorporelles.
4. Elle adopte toutes les formes connues, mais ne peut en générer aucune.	4. Elles ne peuvent adopter aucune forme, mais elles les génèrent toutes.
5. Elle ne peut produire le mouvement, mais peut le recevoir.	5. Elles produisent le mouvement, mais ne peuvent le recevoir.
6. La matière peut être déplacée et replacée, séparée et réunie.	6. Les vies ne peuvent être déplacées ni replacées, séparées ni réunies.
7. Elle peut exister sans les vies.	7. Elles ne peuvent exister sans la matière.
8. Elle est monarchéique.	8. Elles sont polyarchéiques.

Ces deux classes d'archées sont donc les seuls matériaux que Dieu a créés, et la construction du monde astral est dû à leurs diverses combinaisons. Ainsi notre économie matérielle est d'une construction *binaire*.

Le lecteur aura remarqué que dans les définitions nous avons adopté trois économies; ces économies nous feront connaître encore d'autres vies que celles dont nous venons d'indiquer les caractères généraux. Pour distinguer ces différentes vies, nous les désignerons par le nom des économies auxquelles elles appartiennent. Les vies que nous venons de passer en revue seront donc pour nous des vies *matérielles*, vu qu'elles sont attachées à la matière et ne peuvent exister sans elles; les vies attachées à l'esprit seront des vies *spirituelles*, et les vies supérieures, celles du monde de Dieu, seront des vies *divines*.

Le nom de « vies matérielles » ne doit pas faire supposer au lecteur que nous admettons un mélange entre les deux archées. Croire à la possibilité d'une matière qui se change en vie ou se spiritualise, c'est confondre les idées les plus élémentaires de la nature. Il serait bien moins contraire à ses lois d'admettre la confusion des règnes que celle des principes dont ils tirent

leur existence. Il serait plus raisonnable de croire aux contes fantastiques des bons vieux temps, où les poules pondaient des œufs d'or et les arbres portaient des grappes de perles et de diamants, que de s'imaginer que la matière puisse jamais quitter sa qualité de matière, pour se changer en vie, ou *vice versâ.* Non seulement toute transformation de ce genre est une anomalie et une énormité pour le naturaliste, mais elle serait sans but; car là où il y a déjà de la vie, pourquoi la matière se changerait-elle encore en vie? On renverse de plus toutes les lois connues en supposant que la vie puisse exister sans la matière. Si les vies pouvaient exister sans la matière, pourquoi leur adjoindre la matière? elle ne peut que les rendre moins indépendantes.

TROISIÈME PARTIE

PLAN DE CONSTRUCTION DU MONDE ASTRAL

CHAPITRE I.

LES LOIS DE L'ANALOGIE

Malgré le grand nombre de formes que revêt la nature, malgré leur apparente diversité, il existe néanmoins entre elles une assez grande uniformité de construction pour qu'elles puissent toutes être comprises dans quatre grandes divisions, clairement caractérisées, que nous appelons des *règnes.* Chaque règne offre à son tour, chez les individus qui le composent, une ressemblance suffisante de structure pour qu'ils se partagent naturellement en *classes, familles* et *espèces.* Cette analogie de construction est assez grande pour qu'elle ait permis à Cuvier de reconstruire un animal complètement inconnu, dont on ne possédait alors qu'un seul fragment d'os. La science qui a livré à l'immortel savant les données nécessaires pour cette sorte de divination est l'anatomie comparée. Elle se fonde uniquement sur l'uniformité de structure dans le règne animal ; par son moyen, le naturaliste est mis à même de prédire ce qu'il ne connaît pas encore d'après ce qui lui est déjà connu. Cette similitude de construction que le Créateur a dai-

gné observer dans son œuvre détermine ce que nous appelons les règles ou **les lois de l'Analogie**.

Mais ce qui existe pour un règne, n'existera-t-il pas aussi pour les autres règnes, et la loi qui a présidé à la construction intérieure des règnes ne règlera-t-elle pas aussi les rapports extérieurs de l'un avec l'autre ? Nous dirons que les lois de la nature ne se sont pas formées au hasard, comme les traces d'un animal sur le sable, mais qu'elles sont le fruit d'une combinaison souverainement sage, où tout a été calculé et pesé jusque dans les plus minutieux détails.

Tout a un but, comme chaque effet a une cause ; et si notre intelligence est incapable de le saisir, elle doit s'en prendre non pas à une absence de plan dans la création, mais à sa propre infirmité. Cuvier était-il parvenu à la parfaite connaissance de toutes les lois de la nature ? Nous ne le pensons pas ; avec une intelligence et des connaissances plus vastes, il aurait pu faire pour tout un règne, même pour toute la nature, ce qu'il a fait pour un animal. Avec des facultés encore plus extraordinaires et des connaissances proportionnellement grandes, il aurait reconstruit le monde entier par l'examen d'un seul fragment de plante, comme il a reconstruit tout un animal d'après un fragment d'os. Nous le répétons, ce ne sera jamais la nature qui manquera d'analogie dans sa structure ; c'est notre intelligence qui manquera de puissance et de connaissance pour saisir cette harmonie.

Quittons un moment notre cabinet d'étude pour contempler la belle et vivante nature. Nous transporterons de nouveau notre lecteur au bord du lac où il a assisté, avec le pèlerin, à une de ces scènes émouvantes et majestueuses que présente la nature dans les régions alpestres. Jetons les yeux, dans ce trajet aérien, sur les pays que nous allons parcourir. Dites, que voyez-vous ? Ciel et terre, montagnes et plaines, mers et rivières, bois et prairies, tous ces objets qui frappent votre vue ne présentent-ils pas la répétition constante et multipliée des mêmes formes générales ? Lors même que ces répétitions ne sont pas d'une exactitude rigoureuse et mathématique, elles sont cependant assez saillantes pour que nous reconnaissions immédiatement la fraternité ou l'identité de nature qui unit certains objets. L'analogie de construction entre deux pommiers, deux herbes, deux chiens ou deux pigeons, fait supposer tout d'abord une origine commune, d'autant plus rapprochée que les

individus comparés se ressembleront davantage. Si nous comparons la substance des aérolithes avec les matières que nous rencontrons sur la terre, nous devons également en conclure qu'ils ont la même origine que notre planète.

Si nous pouvions étendre notre expérience, et comparer un fragment du soleil ou d'un autre astre avec notre terre, nous arriverions immédiatement à la même conclusion (à supposer que la théorie de Laplace soit fondée). Mais notre jugement serait complètement différent, si nous pouvions comparer le plus petit fragment de cette terre, une seule pierre ou une feuille, avec la création tout à fait étrangère que nous avons imaginée au Chapitre II, à l'occasion de l'unité de la matière. Après cette comparaison, nous n'hésiterions pas à dire que ces deux mondes n'ont rien de commun, et qu'ils doivent être indépendants d'origine. L'impossibilité de toute comparaison de ce genre fait aussi que nous ne pouvons reconnaître la similitude de construction qu'il y a entre une pierre, une plante et un animal. Car nous ne pouvons reconnaître la ressemblance de deux objets que quand nous pouvons les comparer à d'autres objets d'une espèce toute différente. Pour obvier à cet inconvénient, qu'il nous soit permis de supposer un instant que l'analogie de structure dont nous venons de parler n'existe pas. Voyons quelles en seront les conséquences. Sans cette similitude de construction, les êtres des divers règnes n'auraient aucune figure arrêtée, aucune forme qui pût manifester leur nature. Ainsi un lion pourrait prendre la forme d'un homme, d'un arbre ou d'une pierre, une plante celle d'un enfant ou d'un fleuve, nous pourrions voir des éléphants volants, les pierres danser ou chanter, des esprits avoir pour corps des lampes ou des tables. Tout ce qui est le plus contraire aux lois de la nature serait possible : l'enfant ne ressemblerait en rien à ses parents, ni les branches au tronc de l'arbre qui les porte, et la forme d'une chose ne nous indiquerait jamais sa véritable nature. Nous sentons que, par cette absence de toute analogie de structure, il y aurait une confusion affreuse dans toute la nature, et que nos facultés seraient insuffisantes pour nous guider dans ce labyrinthe de formes confuses. L'existence de l'homme deviendrait une impossibilité sur la terre. Or, si ce chaos épouvantable n'existe pas, nous ne le devons qu'aux lois de **l'Analogie**, ou à l'uniformité de structure que le Créateur a suivie dans le plan de la création, uni-

formité qui, en adoptant seulement quatre types principaux, a néanmoins permis d'en varier à l'infini les détails. Comme une harpe éolienne ne peut retentir mélodieusement que si ses cordes sont accordées sur le même ton, de même cette harpe majestueuse de la nature ne peut rendre un son doux et agréable que si ses quatre grandes parties sont accordées sur un principe uniforme. C'est ce que nous nous efforcerons de faire sentir dans le courant de cet essai; que le cher lecteur veuille nous prêter une oreille attentive.

L'uniformité de structure que le Créateur a établie dans son œuvre n'est évidemment pas due à l'infériorité de combinaison du génie inventif de Celui qui en est l'auteur, mais à un plan déterminé d'avance, à l'intention d'en faire un système harmonique, approprié à l'intelligence et aux facultés des êtres qui devaient habiter cette terre. Il aurait été facile à l'Auteur divin de façonner son œuvre de telle sorte que l'homme n'y eût rien entendu, rien compris. Il aurait aisément pu confondre nos sens et notre mémoire par la multiplicité et la variété des objets, de façon que nous n'eussions pu saisir aucune relation entre la cause et l'effet, ni distinguer la nécessité de la liberté, le hasard de la combinaison. Or, comme ce n'est évidemment pas le cas, il en résulte que le Créateur a formé l'univers de manière à ce que nous puissions, selon l'étendue de nos facultés, comprendre l'œuvre et l'Ouvrier. A cet effet, il a dû adopter les lois de l'analogie non seulement dans toute sa création, mais encore dans la méthode suivie pour la produire. En effet, s'il avait agi en quoi que ce soit d'une manière différente de la manière humaine, une œuvre ainsi faite serait absolument incompréhensible pour l'homme.

Avant de poursuivre notre sujet actuel, il nous faut justifier notre emploi du mot *analogie*. Nous lui donnons une extension qu'il n'a pas reçue dans le langage ordinaire. Quelquefois nous l'employons là où d'autres personnes préfèreraient les termes de « ressemblance, identité, » etc. Nous dirons, par exemple: « Tel ou tel raisonnement se fonde sur l'analogie », tandis qu'il serait plus correct de dire, selon les canons de la logique habituelle: « Tel ou tel raisonnement se fonde sur l'induction, ou sur l'identité. » Si nous dévions ici du style usité, nous croyons devoir le faire pour nous conformer, dans la classification des idées, à la méthode que nous avons observée dans la classification des objets matériels et immatériels de la nature. Nous con-

sidérons la ressemblance, ou l'identité, ou la symétrie, ou l'analogie de structure, ainsi que la répétition constante de certains caractères, types ou nombres, comme faisant partie d'un grand plan général. Ce grand plan, qui, selon notre opinion, a été suivi par le Créateur dans son œuvre, était de construire le monde matériel de façon à ce qu'il fût l'image fidèle du monde spirituel. Or il nous est impossible de nous passer d'un nom générique pour désigner cette idée fondamentale, qui a présidé à la structure du monde matériel, idée à laquelle nous aurons à rapporter divers ordres de détails, comme les subdivisions d'un vaste tout.

Pour éviter l'introduction d'un nouveau terme, nous avons choisi celui d'« analogie », qui, nous l'avouons, dans son acception ordinaire, ne rend pas toute notre pensée. Nous n'en connaissons cependant pas de plus propre, se conformant aussi facilement, comme nom générique, aux exigences requises. Nous disons donc qu'il y a *analogie parfaite* entre le monde matériel et le monde spirituel. L'identité ou l'uniformité plus ou moins exacte qu'on observe dans la nature (car l'identité absolue n'existe qu'en théorie ou dans les mathématiques), la ressemblance plus ou moins parfaite, la symétrie, les types, etc., ne sont que des détails subordonnés ou des anneaux plus ou moins rapprochés de la grande chaîne des analogies.

Nous espérons que ces explications excuseront aux yeux du lecteur l'extension que nous donnons au mot «analogie». Nous devons renvoyer les principales preuves sur lesquelles nous fondons nos assertions à notre second livre, qui traitera du monde spirituel.

L'analogie de construction est généralement très frappante, non seulement entre les divers arbres d'une forêt ou les herbes d'une prairie, mais aussi entre l'arbre le plus majestueux, dont la vie dure des siècles, et l'humble plante qu'il protège de son ombre et dont la vie n'est que de peu de jours. On remarque chez eux les mêmes organes respiratoires; ils ont également besoin d'air et d'eau pour vivre. Leurs racines sont pourvues d'organes semblables, pour chercher dans la terre les sucs qui les nourrissent. Ils se reproduisent de la même manière, et leur structure intérieure présente nombre de dispositions identiques. Tout cela nous montre qu'ils sont construits d'après les mêmes principes et qu'ils appartiennent à une même grande famille.

Cette analogie de structure, qui existe entre les divers membres du règne végétal, unit aussi les divers membres des autres règnes. Mais l'ensemble ne peut manquer d'être soumis aux lois qui régissent toutes ses parties; et nous devons retrouver, sur une plus grande échelle, entre les divers règnes les rapports que nous voyons exister entre leurs subdivisions.

La nature peut-elle soustraire l'arbre entier aux lois qui régissent ses branches? Ce serait une absurdité. **Il faut donc que les lois de l'Analogie gouvernent l'ensemble des règnes, comme chaque règne pris à part.**

Le manque d'objets à comparer et le peu d'habitude qu'on a de réfléchir aux lois d'ensemble nous empêchent de remarquer dès l'abord l'admirable unité de la structure de l'univers. Nous sommes éblouis par la diversité des détails, sans penser qu'elle ne trouble pas plus l'harmonie de l'ensemble que les vagues de la mer ne changent les profondeurs de l'immense océan.

A mesure que nos connaissances de la nature augmentent, nous sentons davantage l'importance et la force des lois de l'analogie. L'homme qui suppose « qu'au centre de la terre il existe peut-être des animaux qui vivent dans le feu, et dont le sang est un métal en fusion,» ne recevra pour toute réponse, du naturaliste familiarisé avec les lois de l'analogie, qu'un sourire ironique; le savant le classera au nombre de ceux qui croient encore aux contes de fées, à l'histoire de Peau-d'Ane ou de la Belle au bois dormant. Tout homme qui fait des suppositions ou construit des théories contraires aux lois de l'analogie vit manifestement dans le domaine des chimères, et ne produit que des absurdités. Raisonner sur de pareilles données, c'est manquer de raison. Si quelqu'un hasarde une opposition quelconque à la loi royale de l'analogie, il ne pourra se justifier qu'en faisant valoir contre elle de plus fortes preuves que celles qui existent en sa faveur.

Au reste, un moment de réflexion doit nous convaincre que, dans la vie ordinaire, nos actions et nos raisonnements se fondent toujours sur l'analogie. Tous nos jugements moraux et scientifiques, toutes nos combinaisons, toutes nos pensées, toute notre activité en un mot réclame un continuel emploi de l'analogie. Sans elle, nous ne pourrions rien faire et nous hésiterions dans l'accomplissement de nos actes les plus simples. Si, par exemple, nous sommes menacés par la chute d'une pierre, nous nous écartons aussitôt, parce que nous savons que cette

pierre est pesante sans avoir essayé de la soulever. L'analogie que nous lui supposons avec les pierres que nous avons déjà soulevées est donc le fondement de notre jugement. Il en est de même pour tous nos raisonnements et toutes nos actions; en les analysant, nous verrons qu'ils sont toujours précédés de nombreuses suppositions fondées sur l'analogie.

Prenons au hasard une phrase dans le dictionnaire de Boiste. « La vertu rend heureux; nous voulons l'être; donc il faut la pratiquer. » On peut demander où est ici l'analogie? On n'en voit au premier abord aucun emploi. Mais regardons-y plus à fond, et nous trouverons que déjà la première proposition: « la vertu rend heureux, » se fonde sur des déductions que fournit l'analogie. Parcourant en esprit l'histoire de l'humanité, on croit y voir que la grande majorité des gens vertueux ont été heureux (vérité très contestable pour ce monde, mais dont nous n'examinerons pas la portée, ne voulant analyser que la manière de raisonner). Ce trait de ressemblance, ou cette analogie que présente la vie de tous les gens vertueux fait conclure que c'est la vertu qui rend heureux. Donc cette proposition se fonde sur un grand nombre d'événements et de vies très dissemblables, qui malgré leur dissemblance présentent une certaine uniformité de caractère ou une certaine analogie, permettant d'en déduire un raisonnement. Ce ne sont pas les hommes vertueux qui dirigent les événements, mais ils sont l'effet d'un plan général projeté par une main plus puissante; et toutes les ressemblances que nous remarquons dans les détails, si elles ont de la valeur pour nous, ne sont jamais l'effet du hasard, mais de l'analogie qui existe dans leur construction intime.

Si, au lieu de dire: « La vertu rend heureux, » nous disons: « Tout homme vertueux sera persécuté, » nous résumons, comme dans le cas précédent, l'analogie que présente un grand nombre d'événements dissemblables; et nous en concluons, par analogie, que dans les temps à venir il en sera comme par le passé, et que tout homme vertueux sera exposé à des persécutions. Dans les deux cas, l'analogie est la base du raisonnement; néanmoins les résultats sont opposés; à qui la faute? Non pas à l'analogie, mais aux bases sur lesquelles elle a été fondée. Si les bases sont justes, l'analogie donne des résultats justes; si la base est fausse, l'analogie donne nécessairement des résultats faux. Il ne faut donc pas confondre les bases d'un raisonnement avec les déductions que fournit l'analogie.

Toute déduction qui n'est pas fondée exclusivement sur des lois mathématiques ou des calculs, tout raisonnement qui s'appuie sur l'expérience de la vie ou d'un certain nombre de faits se base en dernier ressort sur l'analogie. Nous verrons plus tard que tous les raisonnements religieux se fondent uniquement sur une application plus ou moins juste des lois de l'analogie, et que la parole de Dieu même s'appuie exclusivement sur ces grandes lois de la nature. Combien ne sera-t-il pas important de les examiner avec soin! Il est inutile de poursuivre plus loin l'analyse des deux autres propositions de la première phrase; car il est évident que la seconde se fonde sur l'analogie qu'on suppose exister entre tous les hommes, et la troisième sur une continuation future d'événements analogues à ceux que nous fournit le passé.

Prenons encore cette autre phrase: « L'esclave est une chose; donc on peut en faire ce qu'on veut; donc on peut le tuer et le manger ». Ici encore le raisonnement se fonde uniquement sur l'analogie. On résume tous les rapports d'un possesseur à l'égard des choses qu'il possède, on en déduit ce qu'ils ont d'analogue dans leur caractère on en tire une règle générale, qui exprime les droits du possesseur vis-à-vis de la chose possédée; puis, affirmant que l'esclave est une chose, on accorde par analogie au maître de l'esclave, tous les droits d'un possesseur à l'égard de sa possession. Il n'y a ici rien à objecter contre le raisonnement, il est parfaitement juste; mais la base sur laquelle il s'appuie est fausse. L'esclave n'est point une chose, et l'analogie tirée des choses ne peut pas lui être appliquée.

Si nous entrons pour la première fois dans une maison, dans une fabrique ou dans un jardin, toutes les impressions que nous recevons des nouveaux objets qui frappent notre vue se forment par analogie. Nous les comparons involontairement à des objets analogues déjà observés, et par l'effet de cette comparaison nous les appelons bons, mauvais, beaux, utiles ou laids. Si nous reconnaissons à première vue du bois pour du bois, un animal pour un animal, du métal pour du métal, cela ne provient que de l'analogie de construction qui existe entre tous les bois, tous les animaux ou tous les métaux. Nulle part il n'y a identité absolue, mais partout analogie de construction, même entre l'homme et une pierre. Nous pouvons ainsi ramener tous nos raisonnements à une grande série d'analogies,

dans laquelle les ressemblances partielles ne sont que des membres très rapprochés.

Si nous analysons la grande masse des raisonnements humains, et si nous comparons les résultats contradictoires auxquels ils aboutissent, nous verrons que ces résultats si opposés proviennent bien moins de la manière de raisonner que des bases sur lesquelles s'appuient ces raisonnements. Pourquoi les résultats du calcul et des mathématiques sont-ils si certains? Essentiellement parce que leurs bases sont parfaitement sûres, et qu'elles ne sont pas affectées par les divers intérêts particuliers des hommes. Nous pouvons nous tromper dans l'application de l'analogie, comme un mathématicien dans ses calculs; mais, nous le répétons, on ne peut pas plus accuser l'analogie des fautes que nous commettons dans son application qu'on ne peut accuser l'arithmétique des fautes de calcul commises par un élève ignorant. Il faut naturellement du discernement dans l'application des lois de l'analogie, comme dans tout autre chose. Si, par exemple, après avoir entendu sonner les cloches d'une église, nous voyons une étoile filante, il serait absurde d'en tirer la conclusion que, chaque fois que les cloches de cette église sonneront, on verra une étoile filante. Pour que les lois de l'analogie puissent s'appliquer, il faut que les objets comparés soient dans un rapport tel qu'une modification dans l'un d'eux entraîne une modification tout à fait analogue dans l'autre.

Résumons les remarques que nous venons de faire.

1. Si une série d'évènements ou un certain nombre de faits ne présentent entre eux aucune analogie perceptible, on ne peut en tirer aucune conséquence.
2. La base de la classification des objets de la nature, c'est l'analogie plus ou moins évidente qui se manifeste dans leur structure.
3. L'analogie est l'idée fondamentale qui a dirigé la construction de ce monde (nous le démontrerons plus tard).
4. Toute connaissance du monde spirituel, toute connaissance de Dieu et de sa parole se fonde sur l'analogie.
5. Tous les raisonnements en dehors des sciences exactes, tous ceux qui se fondent sur l'expérience de la vie tirent leur origine de l'analogie qui existe entre tous les objets de la nature.

Nous en tirons cette conclusion :

Les lois de l'Analogie sont les lois du raisonnement, ou **l'Analogie est la base de la raison.**

Conclure ou agir contre l'analogie, c'est conclure ou agir contre la vraisemblance et l'expérience de la vie. L'homme qui se rend coupable de cette erreur sera considéré comme insensé, à moins qu'il ne puisse motiver la justesse de son raisonnement par des preuves irréfutables.

Les hypothèses ou les systèmes qui ne sont pas fondés sur les lois de la nature ne peuvent pas avoir plus de valeur pour nous que les songes capricieux d'une imagination échauffée ou un conte des Mille-et-une Nuits. L'homme est trop borné pour pouvoir inventer les mêmes choses que Dieu; or raisonner en dehors des lois de la nature, c'est vouloir deviner la structure d'une machine sans l'avoir examinée. Il serait possible qu'un homme supérieur pût agir ainsi à l'égard d'un autre homme; mais vouloir le faire à l'égard de Dieu, ce serait pure folie. **Le vrai seul doit être vraisemblable.** Si cela ne nous paraît pas ainsi, ce sont nos préjugés qui voilent notre intelligence.

Nous espérons que ces quelques observations feront sentir au lecteur l'immense importance des lois de l'analogie. Il comprendra dès lors que nous serons en droit d'en faire un constant usage, et d'examiner, par les nouvelles lumières qu'elles nous prêteront, l'harmonie mystérieuse qui règne dans la création.

Qui voudrait blâmer un procédé qu'il est lui-même obligé d'employer dans chacun de ses raisonnements? Si cet homme se trouve et nous condamne, il faudra qu'il prouve en premier lieu que son propre raisonnement n'est pas fondé sur les données que fournissent les lois de la nature; et par là même il montrera qu'il est dans le domaine des chimères.

Un des premiers principes, pour un homme instruit, consiste à n'avoir pas peur des résultats de la science. La vérité doit nous être chère avant tout, lors même qu'elle nous donnerait tort. Dieu ne peut se contredire dans ses œuvres et ses paroles. Il est absurde de craindre qu'aucune loi de la nature, tout extraordinaire qu'elle nous paraisse, puisse témoigner contre son Auteur. Nous prions donc le lecteur de ne pas s'effrayer des questions que nous soulevons, mais d'examiner avec impartialité si les faits que nous avançons sont vrais ou faux. Qu'il laisse de côté toute arrière-pensée sur la manière dont ces faits

cadreront avec ses propres théories, sinon il les examinera avec prévention et son jugement en sera troublé.

CHAPITRE II.

LES RÈGNES : LEUR NOMBRE ET LEUR ORDRE

Chacun sait que la nature se partage en règnes. Le plus élevé, celui auquel nous appartenons par notre corps, est le règne *animal.* Il est clairement défini et assez bien connu de tout le monde pour qu'il ne soit pas nécessaire de le caractériser. Les êtres qui en font partie sont doués de sens ; on leur suppose à tous la capacité d'éprouver avec plus ou moins d'intensité le sentiment de la douleur, ainsi que la faculté d'un mouvement volontaire. L'animal est doué d'une vie qui s'appelle *âme*. «L'âme de l'animal est dans le sang, » dit la parole de Dieu. Le règne *végétal* se distingue du rêgne animal par l'absence totale d'intelligence, de sens et de mouvement volontaire. Il se distingue du règne minéral par la croissance et le développement de ses diverses parties, ainsi que par la construction cellulaire ou organique de ses tissus.

Le règne *minéral* renferme, selon l'idée générale qu'on attache à ce mot, tous les minéraux, les terres et quelques sels. On en exclut ordinairement les gaz et les liquides, qui néanmoins lui appartiennent, tout aussi bien qu'un œuf appartient au règne animal ou une semence au règne végétal. Le mercure est un minéral aussi bien que l'or ou l'argent, mais le mercure est liquide, et il se change facilement en vapeur ; dans cet état, il n'appartient pas moins au règne minéral qu'à l'état liquide ou solide. Il en est de même de toutes les autres substances qui peuvent passer d'un état à un autre. Elles ne peuvent pas appartenir solides à un règne, et liquides ou gazeuses à un autre. Nous concluons donc que l'état liquide ou gazeux, dans lequel une substance quelconque peut se trouver, ne l'exclut en aucune façon du règne minéral. Si le nom de règne minéral semble bannir de ce règne les corps à l'état gazeux, il en exclut aussi le corps d'une plante ou d'un animal ; néanmoins ces corps lui appartiennent, car ils sont formés d'éléments tirés du règne minéral. Dans la crainte que l'expression de règne

minéral ne puisse multiplier les causes d'erreur, nous proposons en conséquence de le remplacer par celui de règne *pondérable*. Nous ne voulons pas exclure le nom de règne minéral, mais, là où nous craindrons d'être mal compris, nous donnerons la préférence à celui de règne pondérable.

La physique et l'astronomie nous ont familiarisés avec des substances qui ne peuvent guère prendre place dans le règne pondérable. De ce nombre sont l'électricité, le galvanisme, le magnétisme, l'éther répandu dans l'espace et dont les vibrations produisent la lumière et la chaleur, les queues des comètes et les nuages cosmiques qui couvrent comme d'un léger voile quelques parties de la voûte céleste. L'existence de ces derniers nous est seulement révélée par une moindre obscurité des parties qu'ils recouvrent. Ces substances, qu'on s'est contenté d'appeler *impondérables*, n'ont pas été classées dans l'ordre général de la nature. Pour suppléer à cet inconvénient, nous en formons un règne, que nous nommerons règne *éthérique*, ou règne *impondérable;* sa place chronologique sera avant le règne pondérable, vu qu'il a dû exister avant ce dernier.

Notre but étant d'embrasser dans une classification générale toutes les substances connues, pour avoir devant les yeux un tableau de toute la nature, nous ne pouvons entrer dans la discussion des diverses questions qui pourraient se présenter; celles-ci par exemple: Faut-il admettre la théorie d'ondulation ou celle d'émanation? Le galvanisme et l'électricité ne pourraient-ils pas appartenir au règne pondérable, plutôt qu'au règne éthérique? Outre que les connaissances nous manquent pour entrer dans un pareil examen, il est assez indifférent, pour notre but, qu'il existe un ou deux règnes au-dessous du règne pondérable. Les lois générales que nous présentons, et qui sont tirées de l'analogie, n'en seraient nullement affectées; on n'aurait qu'à faire une fois de plus, ou une fois de moins, les opérations que nous indiquerons plus tard comme caractérisant un règne. La distinction du règne éthérique n'étant fondée que sur des données qui ne paraissent pas très concluantes, nous n'insistons en aucune façon sur son existence; nous laissons la question indécise. Pour éviter cependant la constante répétition de nos doutes, et une discussion de tous les cas particuliers qui pourraient se présenter, ce qui nous mènerait beaucoup trop loin, nous admettons dans le courant de cet ouvrage que toutes les substances impondérables appar-

tiennent au règne éthérique. Tout ce qui est attaché à la matière, tout ce qui est contenu dans notre monde astral peut ainsi être partagé en quatre grandes divisions, que nous nommons règnes. En les rangeant d'après leur ordre chronologique, nous avons:

Premier règne: le *règne éthérique.*
Second » » » *pondérable.*
Troisième » » » *végétal.*
Quatrième » » » *animal.*

CHAPITRE III.

L'INDIVIDUALITÉ OU LE PREMIER ÉTAT

Je te célèbrerai de ce que j'ai été fait d'une si étrange et si admirable manière. Tes œuvres sont merveilleuses, et mon âme le sait très bien.

Ps. CXXXIX.

Construction cellulaire de la nature organique. Liaison des cellules entre elles et méthode de leur arrangement. Les lois de la croissance et du développement.

§ 1. *Construction d'une plante. Chaque cellule constitue une petite individualité.*

Une pluie continue m'avait retenu plusieurs jours chez moi. De ma fenêtre je dominais une gorge profonde, et j'avais eu l'occasion pendant ces pluies si soutenues d'observer quelques rares phénomènes.

Enfin le ciel s'éclaircit, le soleil reparaît et je m'empresse de sortir de ma prison pour parcourir de nouveau la campagne, et reprendre les leçons pleines de charme et d'intérêt de ma douce et éloquente institutrice.

A l'entrée d'un bois je vis avec horreur les dévastations d'un de mes bons amis, un petit ruisseau bondissant de rochers en rochers, et traversant au galop champs et prairies pour rejoindre ses compagnons de la plaine. Combien souvent je m'étais assis à ses côtés, écoutant avec plaisir l'air harmonieux et sauvage qu'il fredonnait en quittant ses montagnes natales. Mais

je ne le reconnus plus: dans sa course désordonnée, il avait quitté son chemin ordinaire, emporté ses ponts et détruit en quelques heures le labeur de nombre de pauvres paysans. Force me fut de m'arrêter, et je lui fis dans mon cœur de cruels reproches sur sa conduite. Au milieu de son nouveau lit s'élevait un magnifique noyer chargé de fruits. Autour de lui le torrent dévastateur avait creusé de profonds ravins, mais la puissance et l'étendue de ses racines avaient si efficacement protégé le terrain embrassé par elles que l'eau n'avait pu l'entamer; il avait l'air d'un capitaine victorieux en possession d'un bastion conquis.

Je me pris d'amitié pour ce héros verdoyant, et j'admirai sa force et sa fermeté; mais je vis bientôt avec une vraie douleur qu'il avait reçu une blessure mortelle et qu'il ne tarderait pas à périr. L'eau, qui n'avait pu l'ébranler, avait dépouillé le bas du tronc de son écorce. Il était perdu sans ressource: c'était la dernière fois qu'il s'était revêtu de sa riche parure.

Je revins plus tard bien des fois visiter mon pauvre ami, et je ne pus me défendre d'un sentiment de compassion et de mélancolie en observant chez lui les premiers signes de dépérissement. Je pris intérêt à son sort comme si c'eût été un être vivant; mais n'était-il pas vivant? Oui, car c'était la perte de sa vie qui était la cause des impressions tristes que j'éprouvais. Nous avons instinctivement une telle horreur de la mort que nous n'aimons pas à en rencontrer les symptômes, même dans une plante.

Comme je contemplais ce noble échantillon du règne végétal, richement chargé de fruits. je me mis à réfléchir aux principes d'après lesquels il était constitué et aux lois auxquelles il était assujetti. Peu à peu je fus frappé de l'idée que cet ensemble, que les botanistes désigneraient comme un individu de la famille des Juglandées, n'est au fond qu'un composé de nombreux petits individus portés par un tronc commun et nourris par de communes racines. Cette vérité que la science nous enseigne n'avait eu pour moi jusqu'ici aucune portée philosophique. Je ne voyais aucun but, aucun profit dans une pareille distinction, et je suppose que la plupart de mes lecteurs seront dans le même cas. Cependant, en y réfléchissant davantage, une nouvelle lumière me parut s'élever sur la nature, et je crus reconnaître dans cette disposition l'effet d'une loi générale à laquelle la création entière est soumise.

Chaque bouton qui éclôt au printemps, et qui, en se développant, produit une petite tige terminée par une ou plusieurs fleurs, peut être considéré comme une plante en miniature. La branche qui le porte lui sert de racine: ses filaments, au lieu d'être séparés comme ceux que recouvre la terre, ont cru ensemble pour se protéger mutuellement contre les intempéries de l'air. Quant le fruit a atteint sa maturité, les feuilles périssent, mais les branches, comme les racines d'une plante vivace, repoussent de nouvelles feuilles et de nouvelles fleurs, dès que le doux printemps en ranime les forces. Chaque bouton devient ainsi un petit arbre d'une année qui parcourt, dans ce court espace de temps, les mêmes phases que tout l'arbre doit parcourir dans un espace de temps beaucoup plus considérable. Nous reconnaissons dans cet arrangement une association bien remarquable. Plusieurs petits individus sont réunis par un lien commun pour former un grand individu.

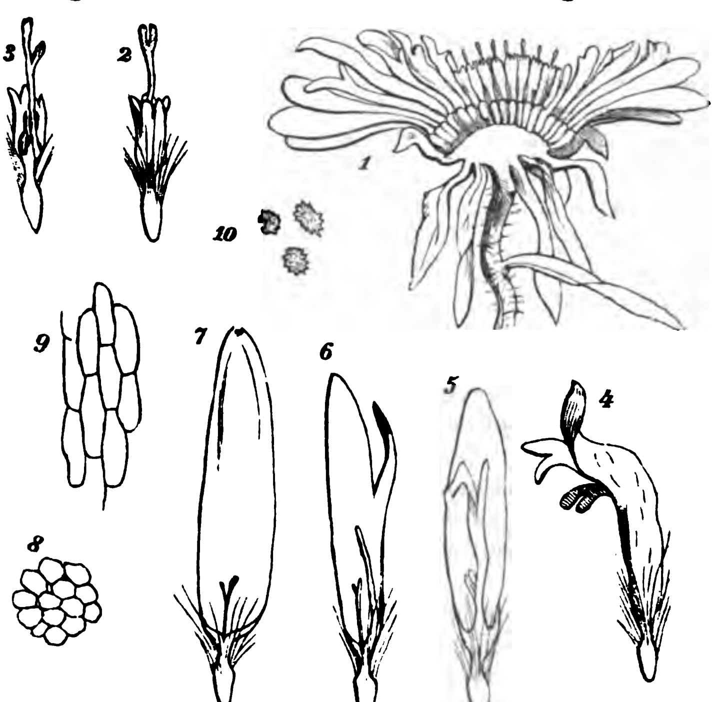
Supposons un instant que tous les boutons que portent les diverses branches d'un arbre aient leurs racines en terre. Ils pousseraient à la renaissance de la nature une légère tige avec quelques feuilles, des fleurs et des fruits. Puis, la maturité des fruits accomplie, ils périraient comme les plantes annuelles, car nous les supposons incapables de se réunir pour former une plante commune. Par cette construction plus simple, les boutons pourraient produire une toute aussi grande quantité de fruits que lorsqu'ils se trouvent réunis sur un tronc commun. Mais quelle perte pour l'homme, s'il devait être privé d'arbres; combien les montagnes souffriraient, combien la nature serait défigurée, si elle était privée de son plus bel ornement! Il est évident que cet arrangement, si simple et néanmoins si varié dans ses effets, qui réunit beaucoup de petites plantes en une grande, est d'un avantage immense et incalculable. Nous nommerons cette réunion de beaucoup de petits individus en un grand individu une *communauté*.

Ainsi les arbres sont en réalité non des individus, mais des communautés d'individus. Cette organisation que nous venons de vous signaler vous paraît sans doute si naturelle que vous n'avez jamais conçu la possibilité qu'il en existât une d'un autre genre. Vous penserez peut-être que c'est la chose la plus futile au monde que d'examiner les détails de ce principe. Mais nous allons vous mettre à une forte épreuve: nous vous montrerons que toutes choses dans la nature, même votre corps et

votre âme, sont constituées sur un principe identique; et nous vous demanderons alors si cet arrangement vous paraît encore d'un intérêt aussi faible et d'une conséquence aussi minime. Ce n'est que la pauvreté de notre imagination et la constante répétition de cette loi qui nous ont familiarisés avec elle au point que nous ne pouvons concevoir quelque chose de différent. En réalité, cette organisation n'est pas aussi simple qu'elle nous le paraît au premier abord; elle trouve un emploi qui dépasse toutes les conceptions que nous pouvons nous en faire dans une considération superficielle. Le premier résultat saillant de ce principe d'association, d'après lequel tout arbre a été construit, c'est le développement auquel il donne naissance, développement d'autant plus grand que le nombre d'individus qui se trouvent ainsi réunis est plus considérable. La puissance de ce développement se montre aussi dans la durée de la vie. Tandis que le bouton à fleur est destiné à périr dès que son fruit sera parvenu à maturité, la vie de la communauté peut durer des dizaines de siècles. A en croire les naturalistes, il existe des arbres qui indiquent une vie de plusieurs milliers d'années.

L'expérience nous apprend que le bouton qui s'ouvre au printemps pousse ordinairement plusieurs tiges, plusieurs feuilles et plusieurs fleurs. Si nous regardons une fleur comme un individu, la petite branche qui est sortie de ce bouton ne peut pas encore être un individu, car il réunit plusieurs fleurs sur une même tige. Elle doit donc être considérée comme un petit arbre, c'est-à-dire une communauté composée d'un nombre restreint d'individus. Mais la fleur elle-même, que nous avons prise il y a un moment pour un individu, ne peut pas encore mériter ce titre, car elle se compose d'un grand nombre de petites fleurs bien distinctes, comme nous le voyons, par exemple, dans la scabieuse, la dent-de-lion ou le lilas.

Fig. 1. Structure d'une Reine-Marguerite.



1. Section d'une Reine-Marguerite. — 2. Fleurette fertile du centre, grossie 2 fois ; les 5 feuilles de la corolle sont d'égale grandeur. — 3. Section d'une fleurette, montrant les étamines. — 4, 5, 6, 7. Les fleurettes régulières du centre se transforment graduellement, en se rapprochant du bord, en formes irrégulières et stériles. — 8, 9, 10. Cellules et Pollen grossis 300 fois.

Le numéro 1 présente la section d'une reine-marguerite de grandeur naturelle. Le nº 2 nous fait voir une des petites fleurs dont elle se compose, grossie 2 fois. En continuant notre examen, nous remarquerons que ces petites fleurs se composent à leur tour de plusieurs organes semblables, et que ces organes se subdivisent encore en vaisseaux et en cellules. Ainsi une feuille ou une fleur est tout aussi bien une communauté que le plus grand arbre. Il ne reste donc, en dernière analyse, que la cellule à laquelle nous puissions en toute justice appliquer le nom d'*individu*, car elle ne se subdivise plus en parties équivalentes et semblables. C'est à elle seule qu'appartient l'honneur de l'individualité.

§ 2. *Chaque cellule a une vie à elle. Les états dans le règne végétal.*

Si nous avions commencé notre examen par l'ordre inférieur du règne végétal, nous aurions pu y découvrir une construction analogue à celle que nous venons de signaler dans les conditions les plus simples. Le règne végétal commence par les algues; ce sont les plantes les moins développées. Le premier échelon de cet ordre de végétaux, si simple, est formé par les algues dont toute la structure consiste en une seule cellule. Elles se reproduisent en se partageant ou en formant de nouvelles cellules dans leur intérieur, et chaque nouvelle ou jeune cellule, après avoir atteint son développement, recommence la même opération. Ainsi cette petite vie cellulaire a tous les organes nécessaires pour la reproduction; c'est un individu complet. Après ces espèces d'une extrême simplicité, nous rencontrons des algues un peu plus compliquées; les jeunes cellules, au lieu de se détacher les unes des autres comme dans le cas précédent, restent liées ensemble par leurs extrémités et forment ainsi une agglomération de cellules. Ces cellules ont chacune le même rang, leur vie a une égale intensité, elles remplissent toutes des fonctions analogues et se reproduisent de la même manière. Nous avons donc, comme auparavant, autant de petites plantes distinctes qu'il y a de cellules. Leur adhésion ne peut en aucune façon détruire leur individualité, pas plus que la qualité d'être membre d'une famille, d'une commune ou d'une nation n'enlève la personnalité à un individu quelconque. Il n'y a donc pas de vie commune, dans une pareille algue, mais une multitude de petites vies qui, si on les détache de la communauté, continuent à se reproduire. Tous les habitants de la campagne connaissent des algues de ce genre; ce sont ces substances gélatineuses qu'on trouve le matin dans les jardins après une nuit humide et chaude.

En remontant d'un degré l'échelle des végétaux, nous arrivons à des algues où les cellules ont déjà des fonctions un peu variées, et où quelques-unes sont spécialement destinées à la production des spores (la semence).

Cette distribution de fonctions différentes entre les diverses cellules ne peut détruire leur individualité; la vie de la totalité de la plante n'en reste pas moins un composé de petites vies, car chaque fragment de cette plante peut en reproduire une au-

tre. En passant des algues aux champignons, puis aux mousses, aux fougères, aux herbes, et en allant jusqu'aux espèces les plus développées, nous ne trouvons pas dans toute cette progression la plus légère indication qui puisse nous engager à dire : Ici finit la vie des cellules ; ici commence une vie unique et générale. L'expérience nous apprend de plus qu'il n'existe que peu de plantes qui ne puissent, en usant des précautions nécessaires, se reproduire au moyen d'une feuille, d'un bouton, d'une branche ou d'une racine.

Notre analyse ne nous fournissant aucune raison d'admettre une constitution plus simple pour les plantes les plus développées que pour celles qui le sont le moins, nous admettrons, comme une vérité évidente ou du moins très probable, que les plantes ne possèdent pas de vie unique et générale, mais que leurs vies sont des vies multiples, composées d'autant de petites vies qu'elles possèdent de cellules actives et vivantes. Ainsi toutes les plantes, excepté celles qui ne se composent que d'une seule cellule, sont en réalité non des individus, mais des collections d'individus réunis par un lien commun. Cette liaison des cellules qu'il a plu au divin Auteur d'adopter pour la construction du règne végétal donne naissance à plusieurs lois, que nous aurons bientôt l'occasion d'examiner. Etant forcé de lui donner un nom nous l'appellerons :

Le principe de l'Association.

Cette méthode de construction permet de distinguer dans le règne végétal trois phases ou trois systèmes de développement, que nous nommerons *états*.

Le *premier état* est celui de l'*individualité*. Chaque cellule reste isolée et forme une petite individualité à part. La reproduction de la cellule se fait soit par une séparation de la cellule mère, soit par la production dans son sein de nouvelles cellules, qui détruisent ordinairement par leur extension la cellule mère. Toute nouvelle cellule se forme de l'une ou de l'autre de ces deux manières. La croissance d'une plante est le produit de deux forces bien distinctes : 1° La reproduction des cellules par les cellules ; 2° L'adhésion de toutes ces nouvelles cellules entre elles. C'est ainsi qu'une plante augmente son volume en ajoutant toujours de nouvelles cellules à son corps.

Le *second état* est déterminé par l'apparition d'un nouveau principe, celui des sexes ; il se montre dans le développement

des fleurs, et nous le nommerons par cette raison celui de la *florescence*. Dans cet état, les cellules quittent leur système d'isolement; elles s'unissent les unes aux autres par une force ou un principe d'adhésion, se partagent entre elles les différentes fonctions, et forment ainsi les plantes phanérogames. Si le principe d'adhésion n'avait pas de bornes, il y aurait une croissance indéfinie des plantes, et une seule plante finirait par occuper toute la terre. Or le principe de l'association est limité par les sexes. Ils sont produits par une séparation de la communauté, comme nous le verrons plus tard, et destinés à limiter l'adhésion des cellules par la production de nouvelles cellules, qui joignent au principe de l'association celui de l'isolement, et peuvent ainsi, contrairement aux autres cellules, se détacher de la plante mère.

Entre le premier état, ou les algues à une cellule, et les premières manifestations des sexes chez les algues supérieures, il existe beaucoup de plantes qui n'appartiennent, en apparence, ni au premier état ni au second. Mais, comme le second état, ainsi qu'un corps organisé, ne peut pas se développer subitement dans toute sa perfection, il faut considérer ces espèces de plantes comme les premiers acheminements vers le second état; elles contiennent, selon nous, l'embryon non développé des sexes.

Le *troisième état*, celui que nous nommons la *communauté*, est produit par la réunion d'un très grand nombre de fleurs sur une tige commune, qui devient un arbre.

Dans ce dernier état toute reproduction a cessé; le produit est la réunion de tous les fruits auxquels le second état a donné naissance. Beaucoup de plantes phanérogames et même certains arbres conservent la faculté de se reproduire par un bouton, une racine ou une feuille. Cette faculté, qui prouve encore l'individualité de la cellule et la conservation de sa puissance de reproduction, se rattache exclusivement au premier état. Elle indique une division imparfaite des fonctions, par conséquent un développement incomplet du second état. Nous verrons disparaître cette imperfection dans le règne animal dont nous allons nous occuper.

§ 3. *Construction cellulaire d'un polype.*

En commençant par les êtres les plus simples du règne animal, nous y remarquons une évidente analogie de construction

avec les formes les plus inférieures du règne végétal. Ce sont les *Monades*, qui ne se composent que d'une seule cellule, et se reproduisent de la même manière que le *Protococus nivalis* et d'autres algues à une cellule, c'est-à-dire en se partageant. Nous pouvons en conclure préalablement que le principe de reproduction est le même dans ces deux règnes. Chacune de ces cellules a une vie séparée et constitue à elle seule une individualité. Ces animalcules sont d'une extrême petitesse; dans certaines espèces, plusieurs milliers pourraient passer à la fois, et sans se gêner, par le trou d'une aiguille. Ils doivent avoir un estomac pour digérer leurs aliments, et dans leur intérieur il doit se faire une circulation qui est contenue dans des vaisseaux à parois. Cela nous donne une mesure de la prodigieuse ténuité dont la matière est capable.

Les monades appartiennent à la division des zoophytes, dont la classe principale est celle des polypes. Ce sont les algues du règne animal; elles croissent par la multiplication des cellules. Leur corps est une substance gélatineuse, et, quand on les coupe en morceaux, chaque fragment est ordinairement capable de produire un autre animal. Il existe même un polype très remarquable qui fait cette opération de lui-même, comme beaucoup d'infusoires. Au plus léger attouchement, il se partage en nombreux fragments qui sont autant de nouveaux animaux.

L'âme de ces animaux ne peut évidemment pas être une vie unique; elle est un composé d'une multitude de petites vies (ou âmes). En effet, en examinant soigneusement le développement des polypes, on peut voir qu'ils ne sont qu'une réunion de monades qui, au lieu de se séparer après leur naissance, restent collés ensemble et dont chaque espèce forme une communauté à part. Ainsi autant de cellules, autant de monades, autant de vies, autant de petites âmes! Ainsi la monade est en réalité l'individu, et le polype une communauté de petits individus. Cette construction, parfaitement analogue à celle du règne végétal et qui montre la multiplicité des vies, devient encore beaucoup plus évidente dans le règne animal qu'elle ne l'est dans le règne précédent. Quelques polypes grandissent en ajoutant toujours de nouveaux bourgeons au corps général. Chaque bourgeon est un petit animal bien distinct, ayant une bouche et un estomac à lui; mais, au lieu de se détacher de sa mère, il y reste lié par ses membranes inférieures. Peut-on demander un développement plus clair, une preuve plus forte de la théorie de la

multiplicité des vies en un seul corps? Ne voit-on pas ici de la façon la plus frappante que l'âme de l'animal entier doit être composée d'une multitude de petites âmes? Qui ne reconnaît dans cet arrangement le procédé d'après lequel l'arbre est construit? Seulement il se trouve exprimé dans ces espèces d'animaux d'une manière beaucoup plus claire et plus précise que dans le règne végétal. Les petits animaux correspondent aux fleurs ou aux boutons, et tout l'animal à la communauté de l'arbre.

§ 4. *Dépendance mutuelle des vies. Chaque cellule a une vie propre. La vie d'un animal est composée d'une multitude de vies cellulaires.*

A mesure qu'on remonte l'échelle des développements, soit dans le règne végétal, soit dans le règne animal, l'homogénéité de fonctions des cellules disparaît peu à peu. Avec elle se perdent les preuves les plus palpables et les plus irrécusables de la multiplicité des vies dans un seul corps. Mais la nature ne quitte pas cette importante leçon sans l'avoir répétée et illustrée par des exemples variés à l'infini. Elle nous montre, par le passage graduel de l'un à l'autre, par le développement partiel de certains organes, par des combinaisons innombrables, je dirai même par des artifices ingénieux, que la perfection ou le développement des êtres supérieurs n'est dû à aucune autre cause qu'à une division de travail entre les différentes cellules qui composent un corps. Chacune conserve néanmoins sa vie particulière, lors même qu'elle est chargée d'une fonction spéciale dans l'organisation générale.

Nous voyons premièrement certaines cellules se charger de fonctions spéciales, puis se réunir pour une fonction commune, et ainsi devenir peu à peu un organe particulier. Plus les organes augmentent en variété, plus l'individu devient parfait. Mais à mesure que les organes gagnent en variété, ils perdent en nombre. En effet, la répétition multipliée du même organe est un signe d'imperfection. Ainsi il y a des animaux qui ont jusqu'à 20,000 yeux; les araignées en ont 10,000. C'est comme si la nature indiquait qu'il y a 20,000 ou 10,000 individus réunis en un seul corps; elle répète ici, pour un organe isolé, le système de multiplicité qu'elle avait adopté au commencement pour l'individu, en le composant d'un nombre immense de cellules ho-

mogènes. Il en est de même pour les pieds, les ovaires, les centres nerveux, etc., quoique pas toujours d'une manière aussi évidente.

La spécialité du travail dont une cellule se charge, ou à laquelle plusieurs prennent part, ne peut en aucune façon causer la destruction de la vie particulière et individuelle de ces cellules. Elles la conservent entière, comme, dans une fabrique, les ouvriers ne perdent rien de leur individualité par le fait que le chef leur assigne à chacun une tâche spéciale. Une suite inévitable de la division du travail est la dépendance dans laquelle une partie se trouve placée vis-à-vis d'une autre. Si, par suite d'un dérangement, une machine à vapeur est obligée de suspendre son activité, tous les ouvriers dont le travail dépend de celui de la machine sont forcés de chômer jusqu'à ce qu'elle soit réparée. Il en est de même pour le corps: si un seul organe cesse de fonctionner, tous ceux qui en dépendent doivent aussi s'arrêter, sans pour cela que l'on doive s'imaginer, comme on l'a fait jusqu'à présent, qu'une vie unique anime toutes les cellules.

Il est facile d'observer, soit dans le règne végétal, soit dans le règne animal, comment cette dépendance s'établit et opère. Elle commence par être purement une dépendance *de position*. Ainsi, dans le cas du noyer que nous avons observé, le morceau d'écorce dont la perte a entraîné celle de l'arbre ne remplissait aucune fonction vitale dont l'arbre n'eût pu se passer; il ne servait que de pont à la sève. Si l'on avait pu enlever assez adroitement le morceau de tronc dont l'écorce avait été dépouillée, et faire rejoindre cellule par cellule l'écorce du haut avec celle d'en bas, l'arbre aurait continué à prospérer comme auparavant. L'opération de la greffe repose sur ce principe. Peu à peu la dépendance devient plus forte: elle devient *chimique*, puis *organique*, puis *nerveuse*. En nous étendant sur la division du travail, nous avons un peu anticipé sur notre sujet.

Reprenons notre revision du règne animal, et passons des polypes à l'ordre des helminthes, dont le plus affreux représentant est le ver solitaire. Il trahit une organisation semblable à celle des animaux qui lui sont inférieurs; car il se compose d'un grand nombre d'anneaux, qui ont des organes tout-à-fait identiques, et semblent être de petits animaux attachés les uns aux autres. Chaque anneau a plusieurs ovaires et pond un grand nombre d'œufs. Il croît en ajoutant de nouveaux anneaux ou de nou-

veaux petits individus. Ce qu'on appelle la tête peut perdre tout son corps sans en souffrir.

Les vers de terre, qui appartiennent à un ordre plus développé que les vers intestinaux, possèdent encore la puissance d'être multipliés par des sections. Ils montrent encore d'une manière évidente la multiplicité des vies dans un même corps. En remontant aux animaux encore plus parfaits, on ne peut plus reproduire des êtres semblables par la séparation ou par des boutures. Nous quittons donc le développement analogue à celui du règne végétal pour entrer dans un mode de développement supérieur.

Mais la nature a bien soin de ne pas progresser trop rapidement, de peur que nous ne puissions suivre sa marche d'une manière certaine. Elle conserve encore longtemps l'apparente subdivision en petits animaux; ce n'est que bien lentement qu'elle montre comment elle est parvenue, en spécialisant les fonctions et en divisant le travail, à produire des êtres plus parfaits, mais dont la structure fondamentale reste toujours la même.

Ainsi les anneaux des myriapodes, qui ont chacun une paire de jambes (leurs stigmates et leurs rudiments de système nerveux), ne sont qu'une réminiscence des divisions infiniment plus nombreuses des classes inférieures. Chez les animaux articulés, comme les insectes, les anneaux se réduisent normalement à quinze. Chacun d'eux a son petit système nerveux. Ils sont plus ou moins liés ensemble, mais jouissent encore d'une assez grande indépendance pour pouvoir souvent, étant séparés, continuer à vivre pendant plusieurs heures. On peut aussi observer dans les vertèbres multipliés des anguilles, des serpents, des crocodiles, qu'elles ne sont que la rèminiscence des subdivisions plus évidentes des êtres inférieurs. La nature ne veut pas que le développement des organes nous fasse oublier la manière dont nous sommes construits. Si elle avait effacé plus tôt cette construction multiple, si elle l'avait rendue moins saillante par ses combinaisons et les divers exemples qu'elle nous donne, nous aurions pu douter de la vérité d'un principe qui a servi de base à la construction du monde matériel, comme du monde spirituel.

Nous avons déjà remarqué qu'il est facile de suivre dans le règne végétal, ainsi que dans le règne animal, la dépendance croissante des cellules les unes à l'égard des autres, dépendance produite

par la division du travail et la spécialité des fonctions. La raison en est si simple, si évidente, que chercher cette dépendance dans une hypothèse sans fondement nous paraît une infraction manifeste à toutes les lois de la logique, Tandis que la nature nous accable des preuves les plus évidentes de la multiplicité des vies, nous ne pouvons lui opposer que l'inertie d'une conviction contraire, conviction qui n'est assise que sur l'absence de réflexions à ce sujet; nous sommes sûr qu'aucuu de nos lecteurs n'a jamais pensé à examiner si son corps renferme une ou plusieurs âmes.

Le passage des animaux inférieurs aux animaux supérieurs a lieu par des modifications assez graduelles pour qu'il soit tout aussi impossible que dans le règne végétal de fixer une limite où la vie des cellules finit, et où commence une vie unique. Aussi croyons-nous qu'il est beaucoup plus raisonnable d'admettre pour tous les animaux une construction basée sur un principe uniforme. L'analogie le demande d'une manière impérieuse. Ainsi cette supposition est, à moins de fortes preuves du contraire, la plus sensée et la plus probable. De quel droit, en effet, supposerions-nous que des animaux dont la simplicité de construction fait toute l'infériorité aient une âme beaucoup plus compliquée que les animaux supérieurs? Ce serait aller contre toutes les lois que nous observons dans la nature, contre toutes les vraisemblances; et cela pour quelle raison?

Nous admettrons donc, comme une vérité démontrée par la nature, que l'âme des animaux, ainsi que l'âme de l'homme, n'est qu'un composé d'une multitude innombrable de petites vies cellulaires. Chaque cellule est une monade ou un animalcule, par conséquent un individu, et tout l'animal est une communauté ou un peuple. Nous prions le lecteur de se rappeler qu'il n'est ici question que de l'âme *animale* de l'homme, et non de son âme spirituelle; nous ne nous occuperons de cette dernière que dans le second volume.

Remarque. Cette déclaration de l'Ancien Testament: « **L'âme de toute chair est dans le sang** » (Lév. XVII, 14.), ne doit pas, à notre avis, se prendre dans un sens anatomique et absolu, mais dans un sens figuré. Le but que l'écrivain sacré paraît avoir eu n'était pas de nous révéler une vérité physiologique, mais de nous faire comprendre les institutions symboliques relativement à la vie et à la mort. Les phrases suivantes nous serviront de clef pour l'interprétation de cette sentence bibli-

que : Le feu est l'âme d'une machine à vapeur ; la reine est l'âme d'une ruche ; tel homme est l'âme de son parti ; ce roi est l'âme de son peuple. Cela ne signifie pas que cet homme, ce roi, soient seuls vivants, et que tous les autres individus de leur parti ou de leur peuple soient morts, mais simplement qu'ils sont la principale source d'action et de mouvement. De même, le sang est l'âme du corps en ce sens qu'il est, outre d'autres fonctions, le porteur de la nutrition, et par là la source de l'activité et de la vie. L'auteur sacré, en accordant au sang une haute valeur, en en faisant, pour ainsi dire, la vie de la vie, n'exclut pas pour cela la vie du reste du corps ou des cellules qui le composent. Si le sang devait avoir une valeur encore plus importante, s'il était l'unique siège de la vie animale, il faudrait que les globules de sang eussent à remplir des fonctions vitales analogues à celles du pollen, ou qu'elles renfermassent le germe de nouvelles cellules qui naissent dans le corps humain. Mais la science n'a encore rien observé de semblable.

Les cellules originales qui se forment dans l'œuf se confondent plus tard. Les cellules du sang restent au contraire parfaitement distinctes et séparées les unes des autres. Chaque cellule forme un petit être particulier, parcourant dans un espace de temps encore inconnu, mais plus ou moins restreint, les mêmes phases de naissance et de mort que le corps entier met une série d'années à parcourir.

§ 5. *Les états dans le règne animal.*

Nous avons vu qu'on peut commencer l'étude de l'homme dans le règne végétal ; et les lois de l'analogie augmentent peu à peu d'importance et de valeur à nos yeux. Nous pouvons aussi distinguer dans le règne animal, comme dans le règne précédent, trois états bien caractérisés, qui se correspondent d'une manière évidente.

Le *premier état* est celui de l'*individualité*. Chaque cellule reste isolée et forme une petite individualité à part. Ce sont les monades.

Le *deuxième état* est celui où les sexes font leur apparition ; nous le nommons pour cette raison l'état de la *dualité*. Les cellules ont quitté leur système d'isolement : elles s'unissent par une force d'adhésion, se partagent les différentes fonctions du corps, et forment, dans leur développement le plus élevé, des individus de sexe différent. Cet état correspond à celui de la

florescence du règne végétal. Entre les monades et la première manifestation des sexes chez les zoophytes, il existe une grande variété d'animaux qui, lors même qu'ils ne présentent pas de sexes, doivent être considérés comme appartenant au second état, vu qu'ils en sont les premiers échelons.

Le *troisième état* est celui de la *communauté* par excellence; il est produit par la réunion d'un plus ou moins grand nombre d'individus appartenant au second état. Ce troisième état ne reproduit pas de germe; son fruit est la réunion du produit de tous les individus comme pour l'arbre. Nous en examinerons les lois dans un chapitre spécial.

§ 6. *Règne pondérable.*

Passons au règne de la matière pondérable; nous y reconnaissons les mêmes divisions en états que dans les deux règnes supérieurs. Ces états sont beaucoup plus nettement caractérisés, étant infiniment plus simples. La multiplicité des détails, suite d'un développement supérieur, les nombreux passages d'un état à l'autre pour en illustrer les détails, tout cela a presque totalement disparu dans ce règne. Ces trois états sont:

1° L'état *gazeux*; 2° L'état *liquide*; 3° L'état *solide*.

L'analogie demande pour ce règne une organisation semblable (quoique plus simple) à celle que nous avons reconnue dans les règnes supérieurs. En effet, ce que la science nous permet d'observer d'une manière certaine, ainsi que ses suppositions les plus probables, ne fait que confirmer les prédictions de l'analogie.

Les cellules sont remplacées dans ce dernier règne par les *molécules*. C'est dans celles-ci que se trouve le principe de vie pour le règne pondérable, comme dans les cellules pour les règnes supérieurs.

1° A l'*état gazeux*, la molécule est supposée être la division la plus fine dont la matière pondérable soit capable sans que sa vie en soit détruite ou sa composition chimique altérée. Une division ultérieure de la molécule détruirait sa vie ou les forces qui y sont attachées, comme la division d'une cellule en détruit la vie. Les molécules remplissent dans leur règne un rôle tout à fait analogue à celui des cellules dans les règnes supérieurs. Ces petits corps moléculaires, étant tout à fait indépendants les uns des autres à l'état gazeux, tendent à se sépa-

rer, et, s'ils n'étaient retenus à la terre par l'attraction, ils s'étendraient au point qu'ils se toucheraient à peine entre eux.

L'indépendance des molécules entre elles caractérise le premier état du règne pondérable, comme l'indépendance réciproque des cellules caractérise le premier état des règnes supérieurs. L'état gazeux correspond ainsi aux algues composées d'une seule cellule et aux monades; il joue cependant un rôle plus important dans son règne que les végétaux et les animaux à une cellule dans le leur, par la simple raison que ceux-ci, appartenant à des règnes beaucoup plus développés, doivent paraître en comparaison beaucoup plus insignifiants. Si ce n'était pas le cas, il n'y aurait pas de progression. La distinction si nette des états dans le règne pondérable nous fait conclure que, s'ils se dessinent avec moins de clarté dans les règnes supérieurs, ce n'est pas parce qu'ils disparaissent, mais parce qu'il s'introduit des anneaux intermédiaires qui montrent le passage de l'un à l'autre.

Chaque molécule, dans l'état gazeux, s'isole et forme une petite individualité à part; nous pouvons donc appeler cet état, comme ses correspondants dans les règnes supérieurs: l'état de l'*individualité*.

2° En nous fondant sur les lois de l'analogie, nous dirons que le *second état* dans le règne pondérable sera formé comme dans les autres règnes. Les liquides seront donc produits par la réunion d'un grand nombre de molécules de gaz; ce qui semble être confirmé par le fait qu'une réunion artificielle par la pression suffit pour changer les vapeurs en liquides, et même quelquefois en solides. La tendance qu'ont les molécules du second état à se réunir, ou à s'attacher les unes aux autres, se montre dans la formation des gouttes et des petits globules, creux à l'intérieur, dont se forment les brouillards et les nuages, et qui présentent une forme intermédiaire entre le premier et le second état. Ces formes intermédiaires, dont les règnes plus élevés sont si riches, ont presque complètement disparu dans le règne pondérable.

3° Le *troisième état*, l'état *solide* ou *cristallin*, se formera par la communauté d'un grand nombre de molécules de liquide, qui adoptent souvent des formes régulièrement anguleuses. La chaleur, qui a le pouvoir de dilater les corps, peut rompre cette communauté, et la ramener, dans beaucoup de cas, à l'un ou à l'autre des états inférieurs.

Nous trouvons donc pour le règne pondérable, en nous fon-

dant sur l'analogie, une construction identique à celle des règnes organiques, mais bien moins développée. Beaucoup de molécules de vapeur produisent une molécule de liquide, beaucoup de molécules de liquide une molécule cristalline, et la réunion d'un grand nombre de molécules de cette catégorie un cristal entier, comme nous en voyons dans la nature. La molécule cristalline correspondrait ainsi à l'arbre, et le cristal entier à toute une forêt. Nous ne serons donc pas étonnés de trouver entre les molécules d'un cristal autant d'indépendance qu'il y en a dans un bois entre les différents arbres. Chaque molécule cristalline a une vie à elle, indépendante de sa voisine, comme chaque arbre a sa vie particulière, indépendante des autres arbres.

§ 7. *Règne éthérique.*

La merveilleuse analogie de construction que nous avons observée dans les trois règnes que nous venons de parcourir doit, si les lois de l'analogie sont vraies, se retrouver aussi dans le règne éthérique. Par malheur, nos connaissances sont encore trop restreintes pour nous fournir aucune donnée certaine à cet égard; ce que nous savons cependant semble confirmer notre assertion, plutôt que lui être contraire. Les divers états du règne éthérique que la science nous a révélés jusqu'à présent sont: 1. L'*éther de l'espace*, dont l'existence est rendue très probable par nombre de phénomènes; il est répandu dans tout l'espace occupé par l'économie matérielle. 2. L'*éther liquide*, qui semble attaché aux surfaces, et dont les manifestations sont l'électricité, le galvanisme et le magnétisme. 3. L'*éther à l'état de repos*, le produit peut-être d'une condensation de l'éther du précédent état.

Ces trois états semblent correspondre aux états gazeux, liquide et solide, mais les différences sont ici infiniment plus subtiles. L'analogie nous donne pour le *premier état*, celui de l'individualité, l'indépendance mutuelle des molécules de l'éther: chaque molécule forme une petite individualité et repousse sa voisine; cette répulsion est telle que l'attraction se fera sentir extrêmement faiblement, ou même pas du tout. Il doit néanmoins exister entre ces molécules une certaine pression, car sans cela toute vibration ou ondulation serait impossible. Le *second état*, celui de la dualité, serait produit par la réunion d'un grand nombre de molécules en communauté. Celles de

même espèce conserveraient encore le pouvoir de se repousser entre elles, comme des molécules isolées; celles qui sont opposées l'une à l'autre peuvent seules s'attirer. Le *troisième état* se formerait par la réunion de molécules du second état en une nouvelle communauté. Ce serait l'état de repos, correspondant à l'état solide du règne pondérable. C'est probablement dans ce dernier état que les molécules de ce règne participent à la formation des corps composés du règne pondérable, car, en rompant l'équilibre des molécules éthériques à l'aide d'une forte pile galvanique, on sépare aussi les corps pondérables en leurs éléments respectifs.

§ 8. *Plan de construction de la nature.*

Le tableau suivant est destiné à rendre sensible à nos lecteurs l'analogie de structure qui existe entre les deux règnes supérieurs et les deux règnes inférieurs.

(Voir le Tableau pages 94 et 95.)

Récapitulons brièvement les principales conclusions que nous avons tirées de la construction cellulaire ou moléculaire de la nature.

1. **Le principe de l'Association des molécules ou des cellules a servi de base à la construction du monde matériel.**
2. Les cellules, en se réunissant et en formant une communauté, ont produit une division de travail, comme dans toute communauté bien organisée. Une certaine quantité de cellules, se réunissant pour accomplir des fonctions spéciales, ont donné naissance aux organes.

   La division du travail devient ainsi l'unique source de tout développement.
3. L'association des nouvelles cellules à la communauté mère qui les a engendrées produit la *croissance*. Comme un peuple est composé d'individus, et que le peuple grandit quand le nombre des individus augmente, ainsi un corps est composé de cellules, et grandit avec le nombre des cellules. La cellule est donc une petite individualité, et notre corps un peuple de cellules. La nature inorganique est composée d'après le même principe, mais au lieu de cellules elle a des *molécules*.

   L'association des cellules entre elles et la division du tra-

TABLEAU DU

3e ÉTAT La communauté. Réunion indéfinie des molécules et des cellules.	Réunion des molécules.	Ether en repos. Dans cet état, il échappe complètement à notre observation.	Cristal ou solide. Réunion indéfinie.
2e ÉTAT La dualité. Réunion des molécules et des cellules pour former des communautés qui se repoussent ou se séparent; formation de deux communautés opposées qui se réunissent.	Réunion et isolement combinés.	Electricité, galvanisme et magnétisme. Réunion des molécules en communautés qui se repoussent. Les communautés opposées s'attirent. Attraction.	Liquides. Réunion des molécules de l'état précédent pour former des molécules de liquides. Ces molécules sont à peu près indifférentes entre elles. Les communautés opposées s'attirent. Affinité chimique
1er ÉTAT L'individualité. Les molécules et les cellules existent séparées et forment des individualités isolées.	Isolement.	Ether de l'espace. Les molécules se repoussent avec une grande force. Force de répulsion.	Vapeurs et gaz. Les molécules cherchent à se séparer. Force de répulsion.
		Règne impondérable ou **Règne éthérique.**	Règne pondérable ou **Règne minéral**

Nature inorganique.

Remarque. Il ne faut pas chercher dans les divers états des divisions synonymes aux classes. Les uns embrassent des natures identiques, les autres les excluent.



DÉVELOPPEMENT DES RÈGNES

Etat de l'arborescence.	Le 3e état n'est que faiblement développé chez les animaux inférieurs, et manque complètement chez les animaux supérieurs.	Etat de la communauté qui embrasse tout le genre humain.	Dépendance complète chez les communautés.
Etat de la florescence. Apparition des sexes. Florescence.	Formation des animaux hermaphrodites, et des animaux avec le dualisme des sexes. Sexes.	L'homme. Dualisme des sexes. Union conjugale.	Liberté et dépendance partielles.
L'individualité. Algues à une cellule. Cellules isolées.	L'individualité. Cellules isolées, plus ou moins indépendantes, capables de se reproduire. Monades.	L'individualité.	Liberté et indépendance des cellules végétales et animales.
Règne végétal.	Les animaux. Règne animal.	L'homme.	

Nature organique.

MATÉRIELLE

de deux

de nature différente,

plémentaire.

Ce tableau doit se lire de bas en haut. Le 1er état du règne éthérique est le commencement de toute vie.

vail produisent, comme une conséquence nécessaire, les *lois de l'analogie*, par l'uniformité de structure et de développement qu'elles donnent aux divers règnes. Elles nécessitent aussi la multiplicité des vies dans tout corps composé de plus d'une cellule.

4. De la séparation des cellules d'un corps en divers groupes, qui se partagent les fonctions nécessaires à la vie, il résulte une *dépendance mutuelle*, qui n'existe pas dans les corps où il n'y a pas de division de travail, et où toutes les cellules remplissent des fonctions indentiques. Cette dépendance mutuelle des cellules les unes à l'égard des autres donne naissance à la *fragilité de la vie* dans les corps supérieurs. Là où chaque cellule peut remplir à elle seule les fonctions nécessaires à la vie, comme dans les plantes et les animaux les plus inférieurs, la fragilité de la vie disparaît. Nous entendons par « fragilité de la vie » uniquement la dépendance mutuelle de la vie des cellules, dépendance en vertu de laquelle la mort de quelques cellules peut entraîner celle de toutes les autres. Il ne faut pas confondre la fragilité de la vie avec une courte durée de la vie.
5. L'indépendance réciproque des cellules, c'est-à-dire leur faculté de remplir à elles seules toutes les fonctions nécessaires à la vie, constitue toujours l'état le moins élevé dont un règne soit susceptible. Nous en avons l'exemple dans les algues et les zoophytes. Plus l'indépendance est complète, plus le corps que ces cellules forment est d'une nature inférieure; mais à mesure que l'indépendance diminue, nous voyons les corps s'élever en proportion.
6. La *division des sexes* ne peut être produite que par la réunion d'un grand nombre de cellules en une communauté, De plus, il doit y avoir entre elles une subdivision de travail; l'étendue de cette subdivision fixera le degré de perfection auquel atteindra l'individu, et déterminera aussi celui du développement des sexes.

Les hommes ont toujours cherché à exprimer par des chiffres ou des formes mathématiques les rapports des divers objets entre eux. Si l'on voulait appliquer aux résultats que nous venons d'obtenir une forme analogue, nulle n'y serait plus appropriée que celle de *puissances* pour les développements de la vie, et celle d'une *progression géométrique* pour la croissance

des corps ou des espèces. Là où l'on peut observer avec toute la précision désirable, comme dans les algues, on voit un individu se partager en quatre nouveaux individus, ces 4 en 16, ces 16 en 64, ces 64 en 256, et ainsi de suite ; ce qui donne une progression géométrique.

Le développement produit par la division du travail suit une marche bien plus rapide encore; il devance le premier développement à pas gigantesques. La progression des divers états semble être une multiplication par elle-même; la plus petite fraction du dernier terme renferme infiniment plus que tous les précédents réunis. Aussi les noms de seconde et troisième puissance conviendraient parfaitement au second et au troisième état, et sous plus d'un rapport on peut désigner les molécules et les cellules comme leurs racines. Ces lois de développement des règnes ont une trop grande ressemblance avec celles auxquelles l'espace même est assujetti pour nous paraître l'effet d'un pur hasard. Dans l'espace, le développement se mesure en premier lieu par une ligne, une longueur sans largeur: c'est l'unité isolée. Le second degré se produit par la combinaison ou la communauté de deux lignes; elles produisent une surface sans profondeur. Le troisième développement se produit par trois lignes multipliées ensemble ; elles produisent le cube moyennant lequel l'espace peut seul se mesurer dans toutes ses dimensions. Il est naturel que, vu l'infériorité du développement de l'espace en comparaison de celui des règnes, les termes soient réduits au dernier degré de simplicité. Nous aurions ainsi pu ajouter au tableau des développements des règnes celui de l'espace, qui les renferme, sans troubler l'harmonie qui s'y présente.

Nous prions le lecteur de ne pas supposer que les états dans lesquels se partagent les règnes sont des divisions correspondantes aux classes. L'animal dans son premier état cellulaire, la jeune bête dans toute sa force, le même animal dans sa décrépitude, sont divers états qui embrassent toutes les classes, toutes les familles, tous les individus. Les états n'ont donc rien de commun avec les classes, pas plus que l'âge d'un homme avec sa nationalité.

§ 9. *Impossibilité pour la matière de se spiritualiser ou de devenir vie.*

Pendant que le sujet de ce chapitre est présent à notre mé-

moire, nous nous permettrons de faire une remarque qui appartient proprement à la seconde partie de cet ouvrage. L'examen du premier état nous a montré que la ténuité de la matière est le résultat de l'isolement ou de la répulsion réciproque des molécules. Il résulte de cette analyse que plus la matière est subtile, plus elle est imparfaite ; et moins elle est subtile, plus elle est développée. Le cristal est la matière inorganique à son plus haut degré de perfection. L'éther de l'espace est la matière à son état le moins élevé. S'il existait une substance encore plus subtile, elle n'en serait que plus imparfaite. Ce même principe nous montre que la matière attachée à la nature organique est seule corruptible[1] ; la possibilité d'une corruption est chez elle un signe de développement, de perfection et non du contraire.

Ainsi la supposition que la vie se compose d'une matière extrêmement subtile est tout ce qu'il y a de plus opposé aux lois de la nature; ce serait abaisser la vie à l'état le plus bas du règne le plus inférieur. On contredit de même les lois de la nature et de l'analogie, quand on imagine que notre corps se composera dans le monde spirituel d'une matière terrestre d'une grande subtilité. Ce serait abaisser notre pauvre corps au plus bas degré où la matière puisse descendre. L'ignorance complète des lois de la perfection dans la nature pouvait seule permettre à l'homme de faire des suppositions aussi peu rationnelles. L'idée qu'une vie, ne fût-ce que végétale, puisse exister dans une matière inorganique, non corruptible, dont les molécules se repoussent les unes les autres dans toutes les directions, est une vraie monstruosité pour le naturaliste. Combien la supposition qu'une vie plus élevée, une vie spirituelle, puisse animer une matière inférieure aux gaz, doit-elle lui paraître plus improbable encore! On nous répondra peut-être: « Toutes choses sont possibles à Dieu » Sans doute; mais pourquoi Dieu ne donnerait-il pas cours à des lois que lui-même a instituées pour notre instruction, et qui servent de modèle pour nous faire comprendre la constitution du monde à venir? Dès que l'homme laisse errer son imagination dans le domaine spirituel, dont il ne peut avoir aucune connaissance par lui-même, ses suppositions sont tout juste le contraire de ce qui est vraisemblable.

---

[1]) L'eau en elle-même n'est pas corruptible: ce qui se corrompt en elle, ce sont les matières organiques qui s'y développent.

L'analogie seule peut mener à la vérité. Le moindre oubli de ses règles sera toujours pour l'homme réfléchi une absurdité.

§ 10. *Remarques.*

Nous avons remarqué, dans les règnes éthérique et minéral, que plus la matière est subtile plus elle est imparfaite. Cette règle provient de la circonstance que moins la matière renferme de vies, moins elle peut se condenser et s'organiser, et par conséquent moins elle est parfaite. Mais ce caractère (la ténuité de la matière), n'étant qu'un des signes qui indique l'imperfection, doit nécessairement subir de nombreuses modifications. Aussi nous ne pouvons point l'appliquer comme une loi absolue, et dire que l'hydrogène est moins parfait que l'oxigène, le fer moins parfait que l'or. La présence des vies se manifeste encore par beaucoup d'autres caractères, — comme la dureté, la cohésion, la réfraction, la capillarité, les formes, etc., — qui tous ont autant de valeur que la densité, et se modifient les uns les autres à l'infini. Néanmoins, sur une très grande échelle, tous ces caractères s'expriment assez correctement par la densité. Ainsi le règne éthérique est moins parfait que le règne minéral, l'état gazeux moins parfait qne l'état liquide, l'état liquide moins parfait que l'état solide. Une comparaison avec les signes de perfection et d'imperfection dans la nature organique fera comprendre plus facilement notre pensée; nous prions le lecteur de les parcourir rapidement. Par exemple, dans le règne animal un signe d'imperfection est la queue; les animaux dont le corps aura l'apparence d'être une longue queue, comme l'anguille et le serpent, auront la forme la plus imparfaite. Sous le rapport de la forme extérieure, l'anguille serait donc inférieure à l'abeille. Mais il est encore beaucoup d'autres caractères de perfection et d'imperfection, comme le développement du cerveau, la fragilité de la vie, etc.; d'après ces nouveaux caractères, l'anguille se place au contraire au-dessus de l'abeille. Le développement de la queue n'est donc qu'un signe relatif, selon les différentes classes dans lesquelles cette forme primitive se montre. Les vers, qui, chez les animaux invertébrés, correspondent aux serpents et à l'anguille, sont de nouveau aussi inférieurs aux insectes que l'anguille est inférieure à un chien. Parmi les singes, les individus les plus élevés sont ceux qui n'ont pas de queue.

Nous engageons les personnes qui désapprouveront l'expression de *vie* appliquée à la nature inorganique à lire *Das Leben der Atome*, par Mœller.

Dans le chapitre III, nous avons parlé des cellules végétales et animales d'une manière tout à fait abstraite; nous devons par analogie accorder à ces dernières, comme aux monades, une inestimable fraction d'un mouvement volontaire, instinctif. Les organisations qu'elles forment ne sont cependant jamais le résultat de leur propre volonté ou de leur propre combinaison, mais de l'intelligence souveraine qui les a douées de telle façon que les unes se réunissent sans en avoir la conscience en corps organisés, comme d'autres forment des bancs de corail.

Toutes les fleurs de la famille des composées, — on pourrait en dire autant de beaucoup d'autres, — tout en présentant au premier coup d'œil l'apparence d'une fleur unique, sont néanmoins formées d'un grand nombre de petites fleurs distinctes. Ces fleurettes, qu'on désigne dans la famille des composées, selon le degré de leur perfection, du nom de fleuron et de demifleuron, sont quelquefois assez nombreuses. Une grande reine-marguerite, par exemple, peut en renfermer jusqu'à 600. Chez les amarantes, le nombre des fleurettes est encore beaucoup plus considérable. Un seul gros panache peut en avoir plus de cent mille. Or non seulement chaque fleurette doit être considérée comme une individualité, mais chacune des graines qu'elle renferme a droit à cette même distinction, vu qu'elle peut reproduire un nouvel individu. Par la même raison, chaque spore est aussi une individualité, et un seul champignon peut renfermer des millions de vies parfaitement distinctes.

Mais si les graines et les spores participent à une individualité spéciale, il n'est pas possible de refuser cette qualité aux cellules du pollen, puisqu'elles renferment chacune l'élément fructifiant d'une nouvelle vie. Donc une fleur se compose d'autant de vies qu'elle a de graines, de spores, ou de cellules de pollen; chiffre qui peut se multiplier presqu'à l'infini. On rencontre quelquefois dans une rose des feuilles dont la moitié est développée en pétale, l'autre moitié roulée en sac contenant du pollen. Comment accorder, dans ce cas, à une moitié de la

feuille des milliers de vies, et les refuser à l'autre moitié? Cette structure particulière force à conclure que chaque cellule a une vie à elle, et forme ainsi une individualité distincte.

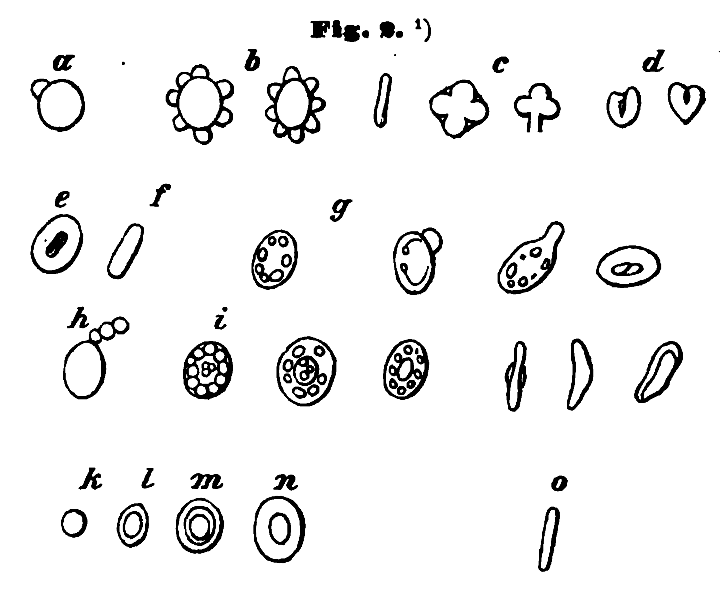
L'anatomie de l'homme fournit divers faits curieux, qui prouvent la nécessité de l'existence de cellules ayant chacune leur âme (ou vie)indépendante; nous ne citerons que les *cellules vibrantes* (*Flimmer Zellen*), qui peuvent continuer à se mouvoir plusieurs semaines après avoir été détachées du corps.

Fig. 1, N° 10 nous présente des grains de pollen grossis 300 fois; malgré leur petitesse ils ont une construction merveilleusement régulière. Il est évident qu'ils doivent être des corps distincts et par conséquent doués de vies particulières. Toutes les formations analogues dans les règnes organiques doivent être dans le même cas. Il est intéressant d'observer les changements que subissent les fleurettes centrales en se rapprochant du bord. On rencontre toutes les modifications possibles entre le fleuron central, N° 2, et le demi-fleuron, N° 7, ornant le bord de la fleur.

Les premières épreuves des chapitres précédents ont déjà été imprimées en 1862 et soumises à la critique compétente de quelques-uns de mes amis.

Depuis lors M. Roberts, à Manchester, a fait l'intéressante découverte que le sang humain possède un nucléus semblable à celui des cellules qui ont la faculté de se propager; celles qui en sont privées n'ont généralement pas ce pouvoir. Dès que j'eus connaissance de ces expériences, je cherchai à les répéter; les globules de sang humain prirent les formes fig. 2, *a* et *b*. Dans des globules de sang d'oie (*e* vues en face, *f* vues de côté) je vis le nucléus, qui s'aperçoit distinctement en *e*, se partager et prendre une apparence granulée comme dans *g*. En examinant le sang qui se forme dans les œufs sous l'incubation, quelques globules paraissaient avoir rejeté plusieurs petits globules par la même ouverture (fig. *h*). Kölliker assure comme un fait que, dans les embryons de poules et d'autres animaux, le sang s'engendre par le partage. Cet acte une fois constaté, il n'est pas probable que le sang, qui se renouvelle si rapidement chez les animaux adultes, puisse perdre le pouvoir d'engendrer. Or, comme le mode de propagation par partage, qui est le plus primitif, ne se rencontre que chez l'embryon, il faut ad-

Fig. 2. [1]



mettre qu'il est remplacé chez les animaux plus avancés par une forme plus parfaite. Ce changement a déjà été observé par Kölliker dans les embryons. Des transformations analogues se rencontrent partout dans la nature ; nous en avons signalé un exemple chez les pucerons.

Il y a donc lieu de présumer que les globules de sang mères engendrent de la même manière qu'un grand nombre de cellules génératrices, en repoussant de leur corps de jeunes nucléus. Fig. *k*, *l*, *m*, *n*, montrent les phases que parcourent les globules de sang. Ces phénomènes variés semblent prouver que les globules de sang ont une construction intérieure très compliquée.

La découverte du professeur Kölliker [2]) confirme notre hypothèse que chaque cellule a sa vie à elle. Ce fait établi, il en résulterait que notre corps, ainsi que celui de la plupart des animaux, a dans sa construction une ressemblance frappante avec une ruche d'abeilles. Les cellules sanguines sont comme des reines qui parcourent constamment toutes les parties du corps ; elles engendrent de nouvelles cellules, mais ne

[1]) Fig. 2. *a, b, c, d,* représentent du sang humain ;
e, f, g, du sang d'oie ;
h, i, k, l, m, n, o, du sang de poule tiré d'embryon.

[2]) Remak a été le premier à observer l'acte de la propagation dans le sang ; plus tard il rétracta sa découverte ; Kœlliker la confirma de nouveau.

participent pas au travail musculaire, tandis que le pouvoir d'engendrer est atrophié chez les cellules ouvrières (qui forment les muscles et ne possèdent pas de nucléus), comme c'est le cas chez les abeilles ouvrières.

Outre ces deux espèces de cellules, il existe encore, dans le règne végétal comme dans le règne animal, des cellules mâles et des cellules femelles. La production de l'un ou l'autre de ces genres de cellules caractérise les sexes.

La parole biblique sur le siège de la vie parait ainsi recevoir une confirmation entière et littérale. Non seulement dans le sens figuré, mais aussi comme une vérité physiologique, on peut dire que l'âme de toute chair est dans le sang, puisque c'est le sang qui donne naissance aux nouvelles petites âmes (ou vies) qui se forment dans le corps.

CHAPITRE IV

LE SECOND ÉTAT OU LA DUALITÉ

§ 1. *Le mariage.*

Je revenais de ma promenade favorite; c'était aux environs de midi, l'heure du repas approchait. Nous n'avions point encore abandonné les mœurs primitives de nos ancêtres et des bons villageois, nos voisins. Ce jour-là j'avais fait ma promenade tout seul, le temps était magnifique; l'herbe haute et ondoyante était déjà coupée par places, et répandait un doux parfum; la nature était dans toute sa splendeur, jamais elle ne m'avait paru plus douce, plus tendre, plus riante, plus heureuse. J'étais dans l'admiration. Le charme répandu sur toute la scène était d'un effet contagieux, il gagnait mon cœur, et je me réjouissais sans savoir distinctement pourquoi. Néanmoins je ressentais un vide, je n'avais pas de compagnon à qui communiquer mes impressions.

En m'approchant de notre village, j'entends sonner les cloches à toute volée; des coups de feu retentissent; je vois les enfants courant avec des bouquets, des gens en habits de fête, des chevaux en gala.Je m'arrête, je demande la raison de ces préparatifs. C'était une noce: la fêtée du village s'unissait à un brave jeune homme d'une vallée voisine. Les nouveaux époux

sortaient du temple. La mariée, modeste, craintive, avait les yeux baissés; une larme brillant au coin de son œil ne détruisait pas l'expression de son bonheur, que l'heureux marié semblait partager sans aucun mélange. On voyait qu'ils s'aimaient tendrement.

Repassant plus tard dans ces lieux, je vis un char sur lequel s'entassaient des meubles *de toute espèce*, avec batterie de cuisine, rouet et nombre d'autres choses. Tout cela était prêt à partir pour aller meubler la demeure du jeune couple. Quelques belles vaches avec leurs clochettes et des guirlandes, s'ajoutant à la dot, rehaussaient le pittoresque de la scène. La séparation de la jeune femme et de ses parents fut touchante. La joie de ces derniers était mêlée de bien des regrets; l'amour du père s'exprima dans la bénédiction chaleureuse, et en même temps solennelle et sainte, qu'il donna comme dernier adieu à l'enfant qui le quittait pour aller s'asseoir à un nouveau foyer.

Quelle douceur dans ces liens, quand ils sont sanctifiés par la vertu ! Quel charme dans ces relations, quand les cœurs sont nobles et désintéressés ! — De tous les événements qui se succèdent dans la vie humaine, le mariage est le plus important pour l'homme vertueux. Il lui impose une immense responsabilité. En devenant époux, il se charge de la garde d'une vie pour laquelle il doit être prêt à sacrifier la sienne. En devenant père, il acquiert un trait de ressemblance avec l'Auteur de toute existence; il ne lui est plus permis de vivre pour lui-même, d'autres êtres réclament de droit une partie de ses pensées, de ses affections, de ses forces. Il est appelé à exercer une surveillance sévère sur sa personne, car chacune de ses paroles et de ses actions peut devenir une source de malédiction ou de bénédiction pour les cœurs impressionnables qu'il doit former par son exemple. Le devoir est imposé à tout père de travailler, autant que ses forces le lui permettent, au bonheur temporel et spirituel des êtres qu'il a mis au monde, et il rendra compte un jour de chaque moment qu'il aura soustrait à ce devoir sacré.

L'homme étant l'être le plus parfait du monde matériel, la réalisation de toutes les grandes lois de la nature atteindra chez lui le plus haut degré de perfection. La division des sexes et la part spéciale d'activité dévolue à chacun d'eux sont destinées à créer une dépendance mutuelle, source féconde d'unions intimes et de bonheur domestique. La dépendance sera d'autant

plus intense qu'il y aura plus d'élévation et de noblesse chez les individus.

Malheureusement bien des hommes méconnaissent la nature de ces relations, et profanent tellement les sentiments qui en sont la base qu'elles ont perdu pour eux tout caractère de sainteté. Ils n'y voient qu'un résultat des passions les moins nobles de leur race. La multitude de romans jetés sur le marché du monde est certes d'un pauvre secours pour l'âme; les sentiments que cette littérature cherche généralement à exciter sont bien peu faits pour l'élever. Produits, pour la plupart, d'une imagination folle et vagabonde, ils n'ont pas un sérieux égard pour les notions sacrées de devoir et de sainteté sans lesquelles l'affection conjugale ne saurait exister. L'amour y est dépeint comme une affection non raisonnée et aveugle, comme un mouvement involontaire dont la nature est de se soustraire au contrôle de l'intelligence, comme un délire du cœur pendant lequel la créature n'a nullement à se préoccuper des lois établies par le Créateur.

§ 2. *Organisation des cellules.*

Le second état, dont nous allons nous occuper, se manifeste par l'apparition des *sexes*. Le but de cette organisation est assez évident. Par l'introduction de ce nouvel ordre de phénomènes, nous voyons la reproduction affecter deux modes caractéristiques. Le premier mode de la reproduction des cellules est celui du *partage*; il nous fournit une indication précieuse sur la nature des sexes et leur origine, et il nous fait pressentir le principe sur lequel ils reposent. Diverses espèces d'algues, ainsi que des infusoires composés d'une seule cellule, nous présentent ce genre de reproduction. La cellule mère s'étrangle peu à peu par le milieu; les deux moitiés finissent par se détacher l'une de l'autre, pour constituer des plantes nouvelles et recommencer le partage. Cette opération, qui se fait assez rapidement, se répète aussi longtemps que les circonstances extérieures lui sont favorables. Si elle pouvait continuer sans interruption pendant quelques années, toute l'étendue de l'océan se changerait en une masse vivante d'infusoires. Peut-être en était-il ainsi dans les premiers temps de l'existence de la terre. Dans ce cas, il est possible que nous devions à un dépôt de la végétation primitive la grande masse des rochers sili-

cieux, comme nous devons au règne animal la grande masse des rochers calcaires. Les découvertes de MM. C. Sorby et F. Zirkel ne laissent aucun doute sur l'origine neptunienne des rochers granitiques, transformés plus tard par une puissante action plutonienne.

Une forme plus élevée du premier mode de reproduction est le *partage par boutures*: un certain nombre de cellules se réunissent pour faire la même opération que la cellule individuelle. Cette forme est très usuelle chez les plantes, et se retrouve chez les zoophytes. Les spores chez les plantes peuvent être considérées comme un anneau intermédiaire entre les deux modes principaux de reproduction. Si on les range exclusivement au premier mode, elles en sont la forme la plus élevée. Il n'est pas encore décidé si chez les animaux il existe quelque chose d'analogue aux spores du règne végétal; quelques naturalistes le supposent[1]).

Dans le second mode de reproduction, il se forme des ovules, qui, après avoir reçu un principe vital ou fécondant, donnent naissance à un embryon végétal ou animal, selon l'espèce à laquelle il appartient. Ces deux modes ont une multitude infinie de variations dans leurs détails; dans la plupart des plantes phanérogames ils existent simultanément, ainsi que dans bien des espèces d'animaux. Le premier mode appartient exclusivement à l'individualité, le second mode à la dualité. A mesure que le règne végétal et le règne animal se développent, et que les organes deviennent plus parfaits, il se fait un partage des sexes. Les combinaisons que la nature nous présente dans cette progression sont curieuses et intéressantes. On voit des polypiers dont toutes les boutures sont mâles, d'autres dont toutes les boutures sont femelles, d'autres encore dont les boutures sont en même temps mâles, femelles ou sans sexe. Les vers solitaires ont une multitude d'anneaux hermaphrodites, et un membre (la soi-disant tête) qui engendre par bouture.

Le puceron (*aphis*; en allemand *Blattlaus*), par exemple, présente un phénomène singulier: au commencement de la saison chaude, quand il sort de l'œuf, il n'est pas même hermaphrodite.

---

[1]) M. le professeur Perty a nommé *basties* chez les infusoires ce qu'il présume correspondre aux spores des végétaux.

Le jeune insecte se propage par boutures, comme d'autres animaux inférieurs, et conserve ainsi dans sa reproduction une analogie marquée avec les plantes. Vers la fin de l'été, il se fait un changement dans le mode de reproduction. L'organe d'où germaient, jusqu'à cette époque, des individus sans sexe en produit qui sont doués de sexe. Ils s'accouplent, et la femelle pond des œufs qui, pouvant braver les rigueurs de l'hiver, éclosent au printemps. Les nouveaux individus sont sans sexe, et les phénomènes de l'année précédente se renouvellent. Ce passage, dans la même espèce, de l'absence à la présence des sexes indique que les sexes ne sont qu'une forme perfectionnée des forces précédentes; ils résultent d'une simple séparation des organes. Car, pour qu'un individu sans sexe puisse produire des individus avec sexe, il faut que le principe mâle et le principe femelle, sans la réunion desquels aucune vie ne peut être générée, soient confondus dans le parent commun. Quelques naturalistes ont appelé ces premiers pucerons des femelles, mais nous ne concevons pas qu'on puisse parler de femelle là où il n'y a pas de mâle.

Les animaux hermaphrodites présentent bien des combinaisons curieuses, typifiant une séparation complète chez les animaux plus élevés. Il existe des animaux hermaphrodites où néanmoins deux individus sont nécessaires pour la propagation de leur espèce. Chez les animaux supérieurs, la séparation devient définitive et il faut deux individus pour s'acquitter des fonctions que, dans un ordre inférieur, un individu seul exécute. Le développement des sexes se fait d'une manière tout à fait semblable à celui des sens. Beaucoup d'insectes, qui à l'état de larve ne voient pas, acquièrent plus tard la vue. Ainsi les larves et les chenilles, qui sont sans sexe, en sont douées quand elles atteignent un développement supérieur. Le phénomène répandu sur toute une espèce, comme chez les pucerons, se reproduit partiellement ici chez un seul individu.

Dans un assez grand nombre de plantes, une seule feuille suffit pour produire un nouvel individu. Ces feuilles, comme les pucerons du printemps, n'ont pas de sexe; mais, ainsi que les pucerons d'automne, elles acquièrent plus tard, d'après la position qu'elles occupent dans la fleur, le pouvoir de devenir soit mâle, soit femelle. Il dépend même quelquefois du caprice d'un horticulteur d'opérer ou de ne pas opérer cette transfor-

mation. La plupart de nos lecteurs auront sans doute vu, sur des rosiers négligés, des roses dont quelques feuilles sont moitié étamine, moitié pétale; cela revient à dire qu'une moitié de la feuille est mâle, l'autre moitié sans sexe.

Une feuille peut donc indifféremment, selon la position qu'elle occupe, être ou sans sexe ou de l'un des deux. Donc les sexes ne sont qu'un développement, chez deux individus séparés, de fonctions autrefois réunies chez un seul être. C'est, en principe, une bifurcation semblable à celle qui se voit au tronc des plantes. Toute cette organisation repose uniquement sur la pluralité des vies. Nous pouvons nous appuyer ici partiellement sur l'autorité du professeur Schleiden, qui, partant d'un point de vue différent du nôtre, considère néanmoins la génération des cellules comme la véritable source de propagation chez les plantes.

L'analogie évidente qui'existe, dans la combinaison et les fonctions des sexes, entre le règne végétal et les animaux inférieurs ne permet guère de douter que les sexes, dans les plantes et dans les animaux, n'aient été construits sur un même plan fondamental. Ils ne diffèrent en réalité que par le développement auquel ils parviennent.

En partant de l'Axiome 5, nous pouvons arriver par une déduction synthétique à la conclusion que la cellule renferme le germe des sexes. Car il est évident que, si la cellule n'avait pas dès l'origine le pouvoir de se reproduire, l'union d'un nombre indéfini de cellules ne saurait jamais créer ce pouvoir, pas plus que la réunion d'un certain nombre d'hommes ne saurait développer d'autres forces que celles possédées par les individus avant leur réunion. *Ainsi, entre l'individu isolé et une communauté d'individus, il y a une différence dans la quantité seulement, mais non dans la qualité des forces.* Une communauté ne peut produire aucune force nouvelle; elle ne fait que multiplier celles qui se trouvent déjà en germe, ou dans une mesure infiniment petite, chez les individus qui la composent. Il s'ensuit que chaque cellule doit posséder à l'origine les éléments de la reproduction. Il se fait cependant dans la nature des avortements systématiques. Les abeilles ouvrières, par exemple, sont des femelles avortées. De même, il semble que dans les cellules travailleuses de notre corps le pouvoir d'engendrer soit atrophié, tandis qu'il est conservé dans toute sa puissance

dans les cellules sanguines. Chaque corps possède évidemment des cellules capables d'engendrer, puisque chaque corps est capable de renouveler les cellules dans une blessure. De plus. dans chaque corps organisé, les diverses cellules tirent leur origine d'une cellule mère, ancêtre commun de toutes celles dont le corps se compose.

Or, si les cellules génératrices n'étaient pas en possession de ces forces, comment les cellules générées pourraient-elles les acquérir? Cette vérité (que la cellule doit renfermer en germe le principe des sexes, par lequel elle a le pouvoir de se reproduire) nous paraît extrêmement naturelle ; nous ne concevons même pas qu'en pesant impartialement les faits on n'en admette pas la grande probabilité, sinon la nécessité. Nul ne s'imaginera que la réunion d'un certain nombre de cellules mortes puisse jamais produire un corps vivant. Nul n'osera supposer, sans s'inscrire en faux contre toutes les lois de la nature, qu'une force (ou vie) puisse reproduire des forces (ou vies) de tout autre nature que les générateurs. Ainsi le naturaliste ne peut admettre qu'un nombre quelconque de cellules crée des forces qui n'auraient pas résidé primitivement dans ces cellules.

Les déductions synthétiques, ainsi que tous les phénomènes de la nature, concourent donc à prouver : 1° que la cellule renferme en germe toutes les forces qui se manifestent dans la communauté ; 2° que le principe des sexes, renfermé dans la cellule, et le pouvoir de se propager doivent être une même force, puisque les résultats sont identiques.

Or toute cellule, nous le savons, est composée de deux classes d'archées, celle de la vie et celle de la matière. La physiologie nous enseigne en outre que, dans toute reproduction, le caractère distinctif du mâle est de fournir exclusivement l'archée de la vie ou l'âme ; le caractère distinctif de la femelle de produire l'archée de la matière ou le corps. Donc le principe des sexes est identique avec celui des archées qui composent une cellule ; il n'en est, par conséquent, que le développement.

Rappelons une objection qu'on a présentée à la déduction ci-dessus. L'enfant, nous dit-on, ne ressemble pas uniquement à son père par ses facultés, et par la forme à sa mère ; ce qui devrait avoir lieu, pense-t-on, si le père était exclusivement le

père de l'âme, et la mère exclusivement la mère du corps. Cette objection pourrait avoir quelque valeur si l'âme de l'homme était un principe unique. Mais le père est le générateur d'une seule cellule (ou tout au plus d'un très petit nombre de cellules), et non de toute une communauté. Cette cellule, dès qu'elle a reçu le pouvoir de se reproduire, devient l'ancêtre commun des milliers de millions de cellules qui forment le corps; ainsi la vie et les facultés d'un enfant ne sont que la résultante de toutes les cellules vivantes. Ces générations de cellules se succèdent et se remplacent continuellement par la nourriture, l'exercice, les excès et les maladies. Or, si les forces et les facultés d'un homme ne sont que des résultantes de millions de petites vies, il est facile de comprendre qu'elles varient selon les influences. Ainsi chez les enfants de mêmes parents toutes les différences s'expliquent d'une façon très naturelle, comme les différences entre les peuples d'origine commune. Jamais dans la vie de deux enfants, depuis l'embryon jusqu'à la fin de la croissance, les mêmes circonstances ne peuvent se produire.

Cette identité entre les sexes et les archées nous révèle la merveilleuse unité de structure du monde matériel. Un même plan général a présidé à la structure des règnes organiques et à celle des règnes inorganiques; ces derniers ne font que typifier et annoncer les règnes plus élevés. Nous sentons l'importance croissante des lois de l'analogie, ainsi que l'immensité et la variété des résultats qu'elles nous fourniront. Encore ces résultats ne sont-ils qu'entrevus; mieux connus, ils nous feront arriver à des déductions bien plus importantes encore.

L'analyse que nous venons de faire confirme déjà la proposition suivante: *Les forces et les facultés d'un corps ne sont que la résultante des forces et des facultés individuelles possédées par les cellules.* Il ne faut pas oublier cependant que cette résultante s'obtient par le partage des forces et la division du travail. Une simple agrégation des cellules, sans spécialisation de travail, ne produit aucun résultat, pas plus que la réunion de divers ouvriers travaillant à l'aventure, sans but commun.

Il n'y a donc entre la petite cellule particulière, ou la monade, et l'animal le plus parfait qu'une différence de quantité. L'animal le plus intelligent et le plus parfait n'est qu'une mul-

tiplication répétée des cellules primitives dont il tire son origine. Ces cellules doivent cependant être organisées et agir conjointement. Comme un mécanicien ingénieux sait user de la même force motrice, du même bois, du même fer, pour des constructions très variées, ainsi Dieu a su combiner les diverses forces qui reposent en germe dans la monade, cette particule élémentaire du règne animal, de manière à produire l'infinité d'espèces d'animaux qui couvrent la face de la terre. Toutes ces combinaisons, dont les formes sont si variées, rentrent dans un même plan général.

Pour les personnes auxquelles la construction cellulaire de la nature n'est pas familière, nous essayerons d'en présenter les phases principales par des figures, qui, malgré leur imperfection, contribueront à rendre notre idée plus saisissable.

Fig. 3.

La figure ci-jointe (N° 3) représente des cellules isolées, soit des animaux à une cellule ou des monades. Ces monades sont naturellement très petites; pour faciliter nos explications, nous les représentons considérablement grossies, de couleur noire avec un point blanc au centre. Le noir figure l'archée de la matière dont se compose le corps; le point blanc figure l'archée de la vie ou l'âme qui anime le corps. Ces cellules sont libres et indépendantes les unes des autres; c'est l'état primitif ou élémentaire, que nous avons désigné comme étant celui de l'individualité. Les cellules se propagent en général assez rapidement. Quand les cellules naissantes restent attachées aux cellules mères, il se forme des groupes ou des communautés, comme dans la figure 4.

Fig. 4.

Au commencement la liaison n'est pas toujours aussi intime, les cellules ne se touchent que d'un côté ou par un fil; c'est ce qui se voit surtout distinctement chez plusieurs espèces de plantes de construction très simple. Nous donnons (figure 5) quelques exemples de la manière dont les cellules commencent à s'attacher les unes aux autres dans les formes inférieures.

Fig. 5.



Dans ce premier état d'union les cellules conservent leur indépendance : chaque cellule peut encore accomplir à elle seule toutes les fonctions nécessaires à la vie ; et si elle est détachée violemment du corps commun, elle peut non seulement conserver sa vie, mais se multiplier comme auparavant. Un animal ainsi constitué a évidemment autant d'âmes qu'il a de cellules. Coupez-le en morceaux, chacun d'eux deviendra un nouvel animal.

Aussi longtemps qu'il n'y a pas division de fonctions entre les cellules d'une communauté, leur réunion n'est qu'un bien faible progrès. Nous donnons dans la figure 7 la coupe idéale d'un animal, pour montrer théoriquement les premiers effets de la division du travail chez les cellules. Ce développement est beaucoup plus simple dans le règne végétal et peut mieux s'y observer, mais nous nous bornerons pour le moment au règne animal.

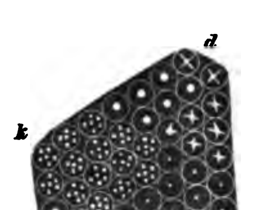
Fig. 6.

La figure 6 nous représente un de ces animaux inférieurs. Il possède cinq membres symétriques, dont l'organisation est uniforme ; ils sont indiqués par les lettres *d*, *e*, *f*, *g*, *h*. La figure 7 est un de ces membres (*d*) grossi, avec le dessin idéal des cellules montrant un partage des fonctions nécessaires à la vie. Supposons que ces fonctions soient au nombre de quatre ; il y aura ainsi quatre espèces de cellules différentes, chaque espèce remplissant une fonction spéciale, que nous désignons par une différence dans le dessin des ombres.

Chez un animal ainsi organisé, il est évident que, si l'un des membres venait à se détacher, il se transformerait en un autre animal, car chaque membre possède tous les organes nécessaires à la vie. Supposons que le membre *d* (fig. 6) ait été séparé du corps ; il formera un nouvel animal (fig. 7). L'inspec-

tion de construction de ce nouvel être nous montrera qu'une section de *i* en *k* reproduirait, par la raison ci-dessus, deux animaux viables; car chaque moitié aurait quatre espèces de cellules. Une section de *c* en *d*, au contraire, tuerait l'animal, cette seconde section ne laissant à chaque moitié que deux espèces de cellules. Or, d'après la division de travail que nous avons supposée, quatre sont indispensables à la vie.

Fig. 7.



Il n'est pas nécessaire de rappeler que nos figures représentent les choses bien plus simples qu'elles ne le sont en réalité. Elles démontrent théoriquement ce qui se passe dans la nature sur une échelle infiniment plus vaste et plus compliquée. Au lieu d'avoir quelques cellules comme sur notre figure, les corps organisés en possèdent jusqu'à des millions et des billions, et au lieu de se partager seulement en quatre fonctions, elles en ont une multitude innombrable.

Ces diagrammes expliquent d'une manière bien simple comment un animal peut être partagé dans un sens et non dans un autre. On voit que la vitalité d'un corps après la section ne dépend point de l'unité de vie, mais uniquement de l'indépendance naturelle des cellules. Car il est impossible qu'un animal ait dans une direction deux âmes, et dans l'autre une seule âme; conclusion qui deviendrait nécessaire, si l'incapacité de vie après le partage était une preuve de l'unité de vie. Donc l'impossibilité de partager le corps d'un animal en deux moitiés, sans détruire sa vie, n'est pas plus une preuve en faveur de l'unité de son âme qu'elle ne fournit un argument contre notre théorie (que chaque cellule possède, comme la monade, une vie particulière). Ainsi, de deux animaux possédant le même nombre de vies (ou d'âmes), l'un sera multiplié à l'infini par la section, l'autre sera détruit.

D'après l'explication que nous venons de donner, la vitalité d'un membre détaché d'un corps ne dépend que de la condition d'avoir conservé les organes nécessaires à la vie. Moins le corps de cet animal sera organisé et moins ses fonctions seront nombreuses, plus il y aura de chance pour la partie détachée de conserver les organes indispensables à son existence. Par la

même raison, un corps mutilé ne pourra continuer de vivre que si les organes retranchés ne sont pas nécessaires aux organes restants. Dans un cas le corps vit, dans l'autre cas le corps meurt, exactement comme une machine à vapeur endommagée, qui peut néanmoins marcher si le mal n'est pas assez considérable pour déranger son mouvement, mais qui dans le cas contraire s'arrête.

Si l'on pouvait donner à une jambe d'araignée, qui continue de vivre pendant des heures après sa séparation du corps, une petite bouche, un estomac, des stigmates, des ganglions indépendants, etc., elle vivrait tout aussi bien que l'araignée après la perte de sa jambe. Il en est de même pour le corps de l'homme. Si nous pouvions douer notre petit doigt, en rapport avec sa grandeur, d'une portion de cœur, de cerveau, de nerfs, etc., rien ne l'empêcherait de vivre séparé du corps.

Ce que nous avançons se voit d'une manière évidente dans le règne végétal. Comme nous l'avons dit plus haut, beaucoup de plantes, de grands arbres même, peuvent se reproduire par le moyen d'un seul bouton ou d'une seule feuille, ce qui prouve qu'ils doivent posséder autant de vies distinctes qu'ils ont de boutons ou de feuilles. Il existe, d'autre part, beaucoup de plantes d'une organisation bien inférieure, telles que des herbes, des joncs, qui ne possèdent pas cette faculté. Les partisans de l'unité de l'âme doivent en conclure que ces derniers n'ont qu'une seule vie; nous aurions alors le spectacle singulier de telle espèce de plante ayant une vie unique, et de telle autre espèce plus ou moins grande, plus ou moins parfaite, ayant des millions de vies. La raison serait d'autant plus choquée de pareilles conclusions qu'on observe ces différents phénomènes chez des espèces de plantes assez voisines, ou sur le même individu, selon son âge, les saisons ou d'autres influences; il se trouverait ainsi que le même individu aurait au printemps des centaines de milliers de vies, et en automne une seule. Donc la mort d'un individu par la section ne peut être une preuve de l'unité de sa vie.

Le règne animal présente des faits semblables. L'huître est plutôt inférieure que supérieure au ver de terre. La première ne se partage pas, tandis que chez le second, d'après beaucoup de naturalistes, le partage est possible. Dans la classe même des vers, il en est qui supportent le partage et d'autres ne le supportent pas. Tous ces divers phénomènes s'expliquent

parfaitement par la vitalité des cellules et leur dépendance réciproque, dès qu'elles se groupent en organes; tandis qu'il doit être fort embarrassant d'expliquer ces faits avec la théorie de l'unité de la vie.

La section du ver ordinaire ne réussit pas toujours; dans les pays chauds, l'opération a plus de chances de succès que dans les pays plus froids. D'après la théorie de l'unité de l'âme, les vers chez qui la section a été heureuse doivent avoir deux âmes, et ceux chez qui elle n'a pas réussi une âme seulement. De plus, les vers avec deux âmes habitent plus volontiers les pays chauds que les pays plus froids. Comment un naturaliste peut-il souscrire à une théorie qui nécessite de pareilles conclusions?

Nous le répétons, si la mort des deux moitiés d'un ver ne fournit pas de preuves en faveur de l'unité de l'âme chez cet animal, la mort d'un singe ou d'une anguille, si on les partage en deux, n'est pas non plus une preuve de l'unité de l'âme dans ces animaux. Par la même raison, on ne peut attribuer la mort d'un membre détaché du corps à l'absence de vies cellulaires dans ce membre.

Une objection qu'on nous a souvent présentée contre la multiplicité des vies dans un corps, c'est l'unité de mouvement et de volonté dans ce corps. Nous empruntons nos idées sur ce sujet à la société humaine, où chaque individu représente une volonté particulière. Mais chez les animaux où la pluralité des vies est incontestable, puisqu'ils peuvent se partager en plusieurs animaux, on ne remarque pas moins d'unité dans leur action que chez les animaux qui ne se laissent pas partager. On ne voit jamais les diverses parties d'un polype cherchant à aller en sens opposés. Si donc cet animal, malgré la pluralité de ses vies, agit comme s'il n'en renfermait qu'une seule, l'unité d'action ne peut pas être une preuve de l'unité de vie.

Le corps est construit comme un empire; les uns commandent aux autres, et en retour ne peuvent vivre que par le travail de leurs subordonnés. Mais, contrairement aux sociétés actuelles, tout se fait d'un commun accord et sans pression réciproque. Une partie des cellules pensent, d'autres sentent, d'autres voient, d'autres agissent, toutes travaillent les unes pour les autres. Les corps qui sont construits en république démocratique, c'est-à-dire où toutes les cellules accomplissent le même travail et ont la même importance, ces corps-là constituent les êtres les plus imparfaits et les plus abjects de la nature.

L'idée primitive de l'unité de l'âme peut partir de deux points de vue différents. L'un place le siège de la vie dans la tête ou le cœur, l'autre répand la vie également dans tout le corps. Veut-on placer, avec d'anciens physiologistes, le siège de l'âme dans la tête? Dans ce cas, si on sépare la tête du corps, le tronc devrait mourir à l'instant, la tête seule conservant pendant quelque temps un reste de vie. Or les faits sont en opposition directe avec cette conclusion; car la tête meurt toujours la première, tandis que le corps peut vivre des heures et des jours après la séparation. Une tête de grenouille séparée du corps est presque instantanément morte; le cœur au contraire peut encore battre quatorze heures, et les jambes donner des signes évidents de sentiment et de vie dix-neuf heures après la décapitation. Chez un jeune poulet qui n'est pas encore entièrement formé, et qui a été dix jours sous l'incubation, le cœur peut battre quatre heures après avoir été séparé des autres parties du corps. On conserve au musée de Paris une salamandre qui a vécu trois mois après sa décapitation, et dont la plaie s'était cicatrisée. La tête d'une anguille meurt longtemps avant le corps, et la tête d'un escargot recroît après avoir été retranchée.

Voilà un nombre de faits bien suffisant pour convaincre le naturaliste qu'il est impossible de placer le siège de la vie exclusivement dans la tête ou le cerveau. Essaye-t-on de le placer dans le cœur, dans les jambes ou dans le sang, etc., une nouvelle série de preuves, tout aussi convaincantes, s'opposent à une spécialisation de ce genre. L'idée que la vie de l'animal pourrait résider tantôt dans le sang, tantôt dans le cœur, dans la tête, ou dans la réunion de quelques organes, à l'exclusion des autres, nous paraît trop enfantine pour mériter la discussion.

L'autre point de vue, d'après lequel la vie est répandue également dans tout le corps, doit supposer que, si un homme perd sa jambe, la vie qui était dans cette jambe se retire dans le reste du corps. Car s'il admet que la vie qui animait cette jambe puisse se détacher de la vie centrale et périr, alors la vie pourrait augmenter et diminuer son volume, et si une partie est périssable, la totalité l'est aussi; de plus, elle serait divisible en des billions de sections, et chacune de ces sections pourrait périr indépendamment de l'autre. Il est évident que dans ces conditions l'unité de vie est une chimère. Admettons donc

que la vie qui était dans une jambe se retire dans le corps; mais alors comment expliquer que les six jambes d'une araignée puissent continuer à vivre pendant des heures après avoir été détachées du corps, le cœur battre des heures après être sorti du sein qui le renfermait? Comment expliquer que les cellules vibrantes chez l'homme et chez l'animal puissent continuer à se mouvoir des semaines après avoir été détachées du corps? Comment expliquer qu'un morceau de chair d'un animal puisse recroître chez un autre animal, ou que le sang d'un animal puisse être injecté dans les veines d'un autre animal ou d'un homme, sans admettre en même temps que cette chair, ce sang, aient changé d'âme ou de vie? Et si l'on n'admet pas ce changement d'âmes, alors cette chair, ce sang, ont emporté leurs vies particulières, et les vies de ces corps ne peuvent plus être des unités, puisque diverses espèces de vies habitent ensemble le même corps. D'après la théorie de l'unité, un homme qui aurait perdu bras et jambes devrait avoir une vie beaucoup plus intense que celui qui les possède, sa force vitale étant concentrée dans un plus petit espace; d'où vient alors que les vies qui se sont retirées des membres ne peuvent pas les reproduire, et que l'homme mutilé ne se porte pas mieux que l'homme qui ne l'est pas?

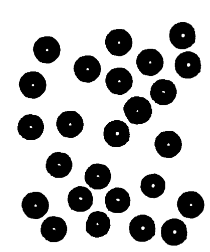
Suppose-t-on que la vie est un fluide, ou que la vie que manifeste un membre coupé est simplement mécanique? Le chimiste répondra que, dans ce cas, elle doit être, comme toute matière, indestructible, inaltérable, divisible et incapable de se multiplier; le mécanicien conclura que, si la vie que conserve une salamandre ou un escargot après la perte de sa tête peut être mécanique, la vie de tout l'animal n'est que mécanique. Une anguille ou une grenouille qu'on a décapitée donne encore des signes évidents de sentiment; les deux ont encore la capacité d'éprouver de la douleur, quoique cette douleur soit bien moins intense que chez l'animal entier. Si cette douleur était mécanique, toute douleur pourrait être mécanique, à moins d'admettre que nous avons au-dedans de nous une douleur mécanique et une autre espèce de douleur qui ne l'est pas. Qui n'a été spectateur de la rage des deux moitiés d'une guêpe qui a été partagée par le milieu! Elles mordent et piquent, comme si elles étaient réunies. Quelqu'un s'avise-t-il de dire que cette fureur n'est que mécaniqne, nous le prions de nous expliquer comment elle peut cesser de l'être quand l'insecte est complet.

Si une force mécanique peut mouvoir une jambe une fois, il n'y a pas de raison pour qu'elle ne puisse la faire mouvoir des millions de fois. Car ni le physicien ni le mécanicien n'admettront jamais qu'aucune force mécanique (ou inorganique) soit destructible par l'homme. Qu'on fasse la vie ou mécanique ou organique; mais supposer deux vies, l'une organique, l'autre inorganique, remplissant des fonctions identiques, cela nous paraît le comble de l'extravagance, surtout quand on veut défendre l'unité de la vie. Les vies mécaniques ne sont autre chose que les forces de la nature inorganique. Parler d'une vie animale mécanique, c'est supposer que les forces ou les vies minérales peuvent remplir les mêmes fonctions que les vies végétales et animales, d'où il faudrait conclure qu'elles sont identiques. Cela reviendrait à dire qu'un cristal peut produire une rose ou une plante engendrer des animaux.

§ 3. *Développement des sexes.*

Reprenons nos diagrammes et laissons de côté le développement général des organes, pour nous occuper exclusivement de l'origine des sexes.

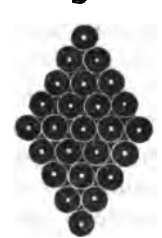
Fig. 8.



La figure 8 présente les cellules isolées ou les monades, c'est-à-dire le premier état du règne animal. Elles sont noires avec un point blanc au centre; la couleur noire représente l'archée de la matière, le point blanc celle de la vie.

Dans la figure 9 nous voyons la communauté de cellules sans division de travail. Chaque cellule peut accomplir à elle seule toutes les fonctions de la vie. Ces cellules peuvent se reproduire et possèdent ainsi en germe le principe de la différence des sexes.

Fig. 9.



Dans la figure 10 il s'est opéré, dans la communauté de cellules qui forme un animal, une division des archées de la vie et de la matière. Une partie des cellules se sont spécialement chargées des fonctions de la vie, et se transforment en cellules mâles: ce sont les blanches; d'autres parties se sont chargées des fonctions de la matière, et se

transforment en cellules femelles: ce sont celles que nous figurons tout en noir. Le reste des cellules est sans sexe: ce sont celles qui sont restées blanches et noires. L'animal (fig. 10) est donc moitié mâle, moitié femelle, c'est-à-dire hermaphrodite. Cette forme est très commune dans les espèces d'animaux inférieurs aux crustacés. Un grand nombre d'entre eux ont (comme nous l'avons signalé chez les pucerons) la faculté de passer d'un état à l'autre. Par exemple, en sortant de l'œuf ils sont sans sexe, comme dans la figure 9, et incapables de se propager autrement que par bouture ou par bourgeonnement; plus tard ils deviennent hermaphrodites, comme dans la figure 10, ou se transforment en l'un ou l'autre des sexes.

Fig. 10.



Ces animaux pondent des œufs d'où sortent des individus de la première espèce. La nature nous présente ces différentes phases avec toutes les combinaisons possibles.

Les animaux qui ne s'élèvent pas au-dessus de l'état d'hermaphrodite présentent un caractère plus ou moins uniforme et symétrique; ils sont généralement semblables à des fleurs ou à des plantes, et n'ont ni face ni dos, tandis que les êtres chez lesquels ces formes s'accusent nettement sont aussi favorisés d'un dédoublement des sexes, c'est-à-dire qu'un individu ne peut plus être porteur que d'un seul sexe. C'est un développement qui n'apparaît que comme une section de l'animal nº 11.

Ce partage a rompu la symétrie du pourtour; face et membres ne sont tournés que d'un côté, et le dos devient parfaitement distinct du reste du corps. Cette séparation des fonctions ne produit point l'isolement des parties, mais une dépendance mutuelle; dépendance qui n'est point une infériorité, mais, au contraire, une condition nécessaire de perfection. comme toute division de travail.

Le principe qui donne à un corps animal la puissance de remplacer un membre perdu, de réparer une fracture ou de fermer une blessure, est absolument le même que celui qui a doué ce corps du pouvoir de croître. Dans les deux cas, cette opération ne s'accomplit que par la naissance de cellules. La substance des os se produit par la mort ou la sécrétion des cellules, comme la coquille d'un escargot; cette dernière n'est autre chose qu'un

os d'une construction élémentaire, qui, au lieu d'être dans l'intérieur du corps, la recouvre à l'extérieur.

Un même principe préside à la reproduction de la cellule dans une blessure et à la reproduction de tout un membre ou du corps entier. La plus importante de ces opérations n'est que la répétition de la plus petite. Cela se voit le plus clairement dans le règne végétal, où les mêmes lois président au développement du bourgeon et à celui de l'arbre.

Un corps, un membre, ne peuvent donc se produire que par la génération des cellules, de même qu'un peuple ne se forme que par la génération des individus. Nous verrons plus tard qu'il n'y a sous ce rapport qu'une seule loi, et que toute nouvelle production dans la nature provient d'une génération. Dans certains cas, les cellules naissent et meurent avec une rapidité étonnante.

§ 4. *Les éléments du règne pondérable se distinguent entre eux par les forces qui les animent, et non par la matière dont ils sont formés.*

Quittons un moment la nature organique, dont les vies sont si fragiles, pour nous occuper des règnes inorganiques, et commençons notre étude par le diamant. Cette belle pierre est composée d'une substance nommée carbone, qui s'y présente tout à fait pure et sous sa forme la plus parfaite.

Le carbone, qui joue un rôle si important dans les règnes organiques, est rangé par les chimistes parmi les corps simples ou les éléments. Prenez ce diamant, tournez-le en divers sens; comme il étincelle ! Quel feu, quel jeu de couleurs ! Sa dureté surpasse celle de l'acier, et sa transparence celle du verre. Cette pierre a été appelée la reine de son espèce, car elle éclipse en beauté toutes ses compagnes. Mais d'où lui viennent ces qualités si distinguées, qui lui ont assuré le premier rang parmi toutes les pierres précieuses? On nous répondra qu'elle tire ces qualités d'elle-même, que ce sont des forces dont le carbone est doué. Mais interrogeons encore : quelle est la nature de ces forces? Sont-elles une matière extrêmement subtile, ou bien quelque chose en dehors de la matière, quelque chose d'immatériel? Si les forces sont de la matière, le diamant n'est pas composé d'un seul élément, mais d'autant d'éléments qu'il a de qualités. Si les forces sont considérées comme une qualité de la

matière, on arrive à ce résultat : qu'une chose matérielle a des qualités immatérielles ; c'est-à-dire que les qualités d'une chose n'indiquent pas sa nature. On conçoit que les gens qui souscrivent à une pareille théorie soient capables de croire les choses les plus absurdes. Si on brûle un diamant dans un vase fermé, on ne retrouve pas dans ce vase les qualités du diamant ou les forces qui leur ont donné naissance. On doit en conclure que toutes ces qualités (comme la dureté, la cohésion, la transparence, la forme cristalline) ne sont ni de la matière, ni des propriétés inhérentes à la matière. Si elles tenaient de la matière par leur nature, elles ne pourraient jamais disparaître un seul instant, quelque forme que la matière pût adopter. Ces qualités doivent provenir d'un principe en dehors de la matière, d'un élément immatériel. Comme nous l'avons dit plus haut, les qualités inhérentes à la matière, ne peuvent jamais. et sous aucune condition, en être séparées, ou disparaître, tandis que toute qualité que la matière peut déposer ou reprendre doit nécessairement avoir son origine en dehors d'elle. Ces qualités lui sont *adhérentes* et non *inhérentes*, elles l'animent comme une vie anime un corps, et la dirigent comme un cavalier son cheval.

Nous n'examinerons pas avec plus de détails la théorie qui suppose que les forces sont de la matière ; ce que nous avons déjà remarqué sur leur nature nous empêche absolument de le croire. Plus la matière est subtile, élémentaire ou primitive, plus les molécules se repoussent entre elles ; ainsi la matière ne peut engendrer d'elle-même les phénomènes opposés de l'attraction, de la cohésion, de l'affinité, de la cristallisation, etc. Donc ces forces sont le produit d'éléments étrangers à la matière, soit d'éléments immatériels. Il en résulte que, dans la classification des archées de la nature, les forces seront placées à côté des vies. En effet, elles remplissent dans le diamant des fonctions exactement analogues à la vie végétative dans une plante, ou à la vie animale dans un animal. Si on pouvait les lui retirer ou les détruire, le diamant perdrait tout ce qui le caractérise. Un diamant ainsi dépouillé de ses forces serait, vis-à-vis de celui qui les aurait conservées, exactement ce qu'est un animal mort vis-à-vis d'un animal vivant. Nous comprendrons donc que les forces individuelles dont le carbone est alimenté lui donnent le pouvoir de prendre et une force cristalline, et des qualités particulières qui distinguent le diamant de tous

les autres cristaux, comme la vie végétative d'une rose lui donne le pouvoir de prendre une forme à elle, qui la distingue de toutes les autres fleurs.

En raisonnant de même à l'égard de tous les éléments du règne pondérable, on arrivera toujours aux mêmes conclusions. Ainsi toutes les forces qui se manifestent dans ce règne ne sont autre chose que les vies dont il est animé. Il n'existe, que nous sachions, aucun terme intermédiaire entre les deux archées dont nous avons reconnu l'existence. Ou une archée est matérielle, et elle est soumise aux lois de la matière; ou elle est immatérielle, et elle est soumise aux lois qui régissent les choses immatérielles. Une archée ne peut pas être en même temps matérielle et immatérielle, autrement elle ne serait pas simple mais double. Toutes les formes que nous connaissons sur la terre ne sont qu'un produit de la réunion de ces deux archées. Un examen attentif fera reconnaître non seulement que les forces rentrent dans la classe des vies, mais qu'elles participent à toutes les qualités des vies selon le degré de leur développement. Elles ne sont autre chose que les vies de la nature inorganique, vies d'un ordre fort inférieur à celles des règnes plus élevés.

Une chose immatérielle doit être distincte d'une chose matérielle. Les vies, étant destructibles, doivent nécessairement être distinctes de la matière qui est indestructible. Les forces, étant immatérielles, doivent de même être distinctes de tout ce qui est matériel.

Nous devons rappeler à ceux de nos lecteurs que ces conclusions peuvent surprendre que la nature suit constamment un plan progressif, et que les grandes lois que nous observons dans les règnes organiques doivent se retrouver sur une moindre échelle dans les règnes inorganiques. Ce mode de progression nous fait comprendre que les vies du règne pondérable doivent être aussi inférieures aux vies végétatives que celles-ci le sont aux vies animales.

La conclusion à laquelle nous sommes arrivé, — que le diamant est animé d'un principe immatériel, — nous contraint d'admettre qu'il appartient, mais à un degré inférieur, à la catégorie des êtres doués de vie ou d'un principe immatériel. Or, étant ainsi composé, il ne saurait être un corps simple ou élémentaire, pas plus qu'une rose ou un lion ne peut être un élément. Les molécules dont se compose le règne pondérable vivent d'une vie

minérale, tout aussi bien que les cellules des plantes et des animaux vivent des vies de leurs règnes.

Le règne pondérable ne renferme donc pas encore de matière à l'état primitif ou élémentaire, et les éléments comme l'or, le fer, le carbone, ne sont autre chose que les différentes formes de la vie minérale, correspondantes aux diverses classes de plantes et d'animaux dans les règnes organiques. Ainsi, soit qu'on estime que les forces sont de la matière extrêmement subtile, soit qu'on admette qu'elles sont immatérielles, nous arrivons toujours à constater que les soi-disant éléments ou corps simples ne le sont pas en réalité, et qu'il faut chercher la matière à l'état primitif hors du règne pondérable.

L'analogie pourrait nous fournir encore bien des preuves confirmant les résultats déjà obtenus, mais nous ne les donnerons pas, espérant que notre raisonnement aura convaincu le lecteur.

§ 5. *Reproduction dans le règne minéral.*

Ayant reconnu la similitude de construction entre les règnes organiques et le règne pondérable, il nous reste à examiner comment le principe de la reproduction s'y manifeste. Pour mieux faire ressortir les analogies qui existent entre le règne végétal et le règne minéral et pour rendre le passage de l'un à l'autre moins saillant, admettons que le principe de la reproduction n'est point simplifié dans ce dernier règne, et qu'il s'y retrouve tel que chez les végétaux les plus inférieurs. Admettons encore que le règne végétal ne présente pas de développement plus parfait que celui qui se voit chez les algues inférieures : qu'il ne possède ni sexes, ni fleurs, ni feuilles, ni troncs, ni racines ; que toutes les plantes sont composées d'une masse homogène de cellules d'égale valeur et de fonctions semblables, tout comme un morceau de fer est composé de molécules identiques. Admettons enfin qu'il n'y a en tout que soixante-dix espèces de plantes, correspondant à peu près au nombre des éléments du règne pondérable. Ces suppositions admises, nous pourrions rencontrer dans le règne minéral deux modes de reproduction : 1° une molécule de fer, par exemple, se partagerait en deux, et formerait deux molécules de même nature que la molécule mère; ou 2° une molécule de fer détacherait d'elle-même une petite particule, qui, comme les spores, formerait

de nouvelles molécules de fer. Mais ni les plantes ni les animaux ne peuvent créer de nouvelles matières, la matière ne peut pas non plus se reproduire ni augmenter son poids; les jeunes molécules de fer seront donc obligées de tirer de la molécule mère la substance nécessaire à leur formation; cette dernière sera détruite pour donner naissance à son produit, qui sera unique et ne pourra devenir plus volumineux que sa mère. Un pareil état de choses ne produirait rien; il n'aboutirait qu'à un mouvement continuel dans les corps solides et à une modification perpétuelle des formes, ainsi que cela se voit chez les plantes.

Il est donc évident que, pour le règne pondérable, un mode de reproduction pareil à celui des algues ne serait ni utile ni désirable, et nous demandons si, en simplifiant encore plus le mode générateur, nous n'obtiendrons pas une forme qui soit en harmonie avec les besoins du règne minéral. Nous avons supposé pour un moment que le règne végétal ne comprenait que soixante-dix espèces d'algues. Otez à ces algues le pouvoir d'augmenter leur volume et leur poids, comme c'est le cas chez les éléments, et vous n'aurez plus dans ce règne qu'une monotonie stérile. Mais cette uniformité cessera dès l'instant qu'il s'établira des croisements entre les espèces. Par ces croisements, leur nombre deviendra illimité et leurs qualités variées à l'infini.

Eh bien, un croisement semblable a lieu dans le règne pondérable. Les éléments s'allient entre eux, et multiplient ainsi d'une manière étonnante le nombre et les qualités des produits ou des espèces dans ce règne. Par exemple, quelques molécules de mercure se joignant à quelques molécules de soufre forment ensemble un nouveau corps, doué de forces tout à fait différentes des substances mères dont il est composé. Les éléments constitutifs ont donc fourni leur substance, pour former une nouvelle espèce de corps; des forces nouvelles ont apparu sans la création de nouvelle matière. C'est donc une répétition exacte, mais simplifiée, de ce qui a lieu dans les règnes organiques, où il n'existe de même qu'une reproduction de nouvelles vies sans génération de matière. La puissance qui unit divers corps de manière à leur faire développer de nouvelles forces se nomme *Affinité*.

L'affinité, qui est la seule force reproductive dans le règne pondérable, correspond ainsi à l'union des sexes dans les règnes

organiques. Décomposer chimiquement un corps, c'est faire cesser l'alliance intime entre les divers éléments, c'est amener un divorce, et ce divorce ne s'opère, la plupart du temps, qu'avec violence.

Cette terre, si pleine d'harmonie et de beauté, n'est arrivée à son état de perfection que grâce à ce principe universel du mariage. Si les éléments étaient restés à l'état vierge ou isolés les uns des autres, sans alliance et sans mélange, l'existence de l'homme, des animaux et même des plantes aurait été une impossibilité. L'histoire de notre terre ne présente qu'une longue suite d'unions et de destructions, de rapprochements et de luttes; tout cela était nécessaire pour rendre la terre fertile et habitable.

Nous avons dit que le second état du règne pondérable, l'état liquide, correspond à celui de la dualité dans les règnes organiques. C'est en effet l'état où l'affinité agit avec le plus d'intensité, et où les combinaisons sont les plus nombreuses. Pour les règnes supérieurs, la reproduction ne s'exerce que dans le premier et le second état, dans le troisième ce principe n'agit plus du tout. Il en est de même dans le troisième état du règne pondérable. Deux corps à l'état solide ne s'unissent pas, ou, s'ils le font, l'union s'opère par l'entremise d'agents étrangers, par l'air, par l'humidité ou par une évaporation très subtile.

§ 6. *Reproduction dans le règne éthérique.*

Les raisonnements employés pour démontrer que les éléments du règne pondérable ne sont pas réellement élémentaires s'appliquent d'une manière analogue aux éléments du règne éthérique, et nos conclusions seront les mêmes. Les diverses qualités de l'éther dérivent de forces immatérielles, ces forces appartiennent à la classe des vies, tout aussi bien que celles du règne pondérable ou du règne végétal. L'éther, par conséquent, ne pourra pas plus être un corps simple que le diamant, car il est animé, et renferme un principe vital et immatériel, tout aussi bien que les pierres, les plantes et les animaux. Les différentes qualités que nous rencontrons dans le règne éthérique proviennent des forces immatérielles dont il est animé, et non de la différence de ses éléments; et nous n'avons pas plus de raison pour admettre une pluralité de substances dans ce règne que dans le règne pondérable; il faut donc cher-

cher la matière primitive et vraiment élémentaire en dehors du règne éthérique.

En résumé: 1° les quatre règnes ne renferment pas de matière à l'état primitif, vu que dans les règnes elle se présente toujours animée de force et de vie; 2° il n'existe, à notre connaissance, aucune substance en dehors de ces règnes. Nous concluons que la matière à l'état élémentaire n'existe plus dans ce monde. Ainsi l'archée de la matière ne peut pas être découverte par la chimie, et dans son état primitif elle ne peut appartenir à aucun règne, encore moins en constituer un. Cette matière, avant d'avoir été animée de forces, est supposée se partager en atomes; mais dès l'instant que ces atomes ont été doués de leurs vies particulières, ils ont formé des molécules. Les atomes primitifs devaient tous être d'une nature identique; car, s'ils se fussent distingués l'un de l'autre par des qualités différentes, ils auraient déjà renfermé des forces. Ainsi la matière primitive doit être uniforme, et nous n'avons aucune raison d'admettre une pluralité de substances élémentaires. Nous concluons donc à l'existence *d'une seule archée matérielle.*

Avant de quitter le règne éthérique, nous avons à rechercher ce que devient le principe de la reproduction; car, s'il disparaissait complètement, notre système d'analogie serait privé d'une confirmation importante.

La difficulté qu'éprouve notre intelligence à se représenter une reproduction dans les règnes inorganiques provient uniquement de la manière dont nous avons coutume d'envisager cet acte, et du sens que nous attachons dans le langage ordinaire au mot *reproduction.* Ce terme est pour nous synonyme de *création*, et désigne un acte qui donne naissance à un principe non seulement immatériel, mais aussi matériel. On estime, par exemple, que si un pot de fer n'engendre pas un autre pot de fer, le fer demeure étranger au principe reproductif. Cette idée est complètement fausse; une force ne peut jamais engendrer qu'une force, et ne saurait dans aucune circonstance créer un seul atome de matière. Le fer ne peut donc engendrer du fer qu'à la condition de tirer du règne minéral ou du règne éthérique la substance nécessaire à son produit. Mais, comme le fer ne possède pas ce pouvoir, sa force reproductrice consiste simplement à créer, par des alliances avec d'autres éléments, des corps doués de qualités nouvelles.

Considérons un moment les caractères fondamentaux du prin-

cipe de la reproduction. Cette puissance n'appartient qu'aux vies et aux forces ; or, étant immatérielles, elles ne peuvent donner naissance qu'à de l'immatériel. La matière ne peut engendrer de la matière, et bien moins encore quelque chose d'immatériel ; car, si elle pouvait produire l'immatériel, elle ne serait plus de sa nature indestructible et inaltérable, ainsi que l'expérience et la chimie nous l'apprennent. Toute nouvelle vie, toute nouvelle force, toute nouvelle qualité, dont une substance est douée, ne peuvent être que le fruit d'une reproduction ou d'une nouvelle création par les vies et les forces. Si donc deux corps inorganiques s'allient, et que leur union produise un corps nouveau avec des qualités que ni l'un ni l'autre ne possédait auparavant, ce nouveau corps avec ses nouvelles forces ne sera autre chose qu'une reproduction des forces qui se sont alliées.

Plusieurs phénomènes de ce genre se présentent dans le règne éthérique. Ainsi l'électricité *positive* et l'électricité *négative* s'attirent avec violence; mais après leur réunion toutes les qualités qui les distinguaient disparaissaient, ou se transforment en qualités nouvelles que nos sens ne saisissent plus. Il y a ainsi ou destruction, ou production de nouvelles qualités. La première hypothèse n'étant guère admissible, nous sommes obligés de conclure qu'il y a dans le règne éthérique, comme dans le règne pondérable, une production de nouvelles qualités, et ainsi une véritable génération. Quand les deux électricités se sont réunies, elles sont à l'état de repos ; toute reproduction ou tout changement de qualités cesse alors. Cet état, qui se voit aussi dans le galvanisme, correspond au troisième état du règne pondérable ou à l'état solide, qui ne présente plus de reproduction ni de changement de qualités.

Nous avons donc tout lieu de supposer, en l'absence de preuves contraires, que la construction générale du règne éthérique est analogue à celle des autres règnes, quoique beaucoup plus simple. L'électricité, le galvanisme et le magnétisme seront, par analogie, des espèces différentes d'éther, ou des alliances diverses de deux éthers distincts. Le mouvement, qui les dévoile à nos sens, ne se manifeste que dans le second état, qui leur donne une apparence de liquidité, en les fixant à la surface des objets. Ceci a lieu pour l'électricité et le galvanisme.

§ 7. *Quelques réflexions sur le caractère de la dualité.*

Nous prions l'observateur réfléchi de remarquer le charme tout particulier dont le second état a été doué dans tous les règnes. L'amour des sexes dans le règne animal; la grâce et le parfum des fleurs dans le règne végétal; l'affinité et l'attraction dans les règnes inorganiques: il y a là une correspondance si évidente qu'on leur a donné des noms à peu près synonymes, qui ne varient que par le degré d'intensité sous-entendue. Les termes d'*affinité* (en allemand *Wahlverwandtschaft*) et d'*attraction* sont empruntés aux relations et aux sentiments humains, et les forces qu'ils désignent leur ressemblent en effet d'une manière si frappante que personne n'a jamais songé à leur donner un nom plus approprié.

Chez l'homme dont l'âme est généreuse et pure, nous voyons les sentiments que fait naître la vie de famille surpasser en charme tout l'honneur et toute la fortune qu'il peut acquérir dans la vie publique. Un homme noble quittera sa femme et ses enfants pour courir au-devant de la mort, quand il s'agit de défendre sa patrie; néanmoins cette patrie ne peut jamais remplacer pour son cœur le charme et le bonheur que lui faisait goûter la société d'une tendre compagne et d'enfants chéris. Que peut-il y avoir de plus fort que l'amour et de plus cruel que la jalousie? Quelle douleur peut être comparée à celle qui accompagne la séparation de deux âmes qui s'aiment?

Jetons un coup d'œil sur le règne animal. Chez plusieurs espèces d'animaux on voit les mâles se livrer des combats à mort pour la possession d'une femelle. Puis le soin que lui témoigne le vainqueur et la vigilance dont il l'entoure sont souvent extrêmes. Qu'y a-t-il de plus touchant que l'harmonie conjugale qu'on observe chez quelques oiseaux? Pendant que la femelle couve les œufs, le mâle lui cherche la nourriture, ou, perché sur une branche voisine, il lui chante d'une voix mélodieuse ses notes les plus tendres. Qui n'a eu l'occasion d'admirer la puissance de l'amour maternel, ainsi que les précautions et les ruses employées par les parents pour mettre à l'abri leur progéniture? Leur abnégation, pendant qu'ils ont à pourvoir à la nourriture de leur jeune famille, est souvent étonnante.

Si les individus du règne végétal sont privés de tout sentiment et de tout mouvement provenant d'une volonté, le Créateur s'est plu

néanmoins à enrichir la dualité de ce règne de charmes tout particuliers. Ici les fleurs sont les sexes. Que de grâces, que de variété dans leurs formes, que de richesse dans leur coloris quel doux nectar est contenu dans leur calice! et le parfum qu'elles exhalent est quelquefois si intense qu'il produit l'ivresse et l'évanouissement. Toutes ces merveilles n'accompagnent dans le règne végétal que le développement des sexes.

Ce qui est plus étonnant encore, c'est que la dualité des règnes minéral et éthérique présente des caractères analogues. L'affinité dans le règne minéral est comme un profond et mystérieux amour des corps inorganiques les uns pour les autres. Leur réunion engendre toujours de nouvelles qualités ou de nouvelles forces. Cet amour est involontaire et aveugle, mais s'élève parfois à une puissance terrible. C'est ce que témoignent les explosions destructives dont diverses substances sont capables, la force irrésistible des acides et les oxydations qui s'accompagnent de flammes. Ces différents effets ne sont que le résultat de l'affinité ou de l'ardeur toute-puissante qui pousse les corps sympathiques (mais toujours de nature étrangère) à s'unir les uns aux autres. Oh! si l'homme se disait, quand, poussé par l'orgueil et la haine, il dirige la bouche du canon contre ses semblables, s'il se disait que l'explosion meurtrière qu'il prépare est l'effet de l'amour intense de certains éléments les uns pour les autres, combien il se sentirait humilié de voir que son affection pour ses semblables est infiniment plus faible que celle de la matière. Cet amour d'une matière insensible n'est-il pas une protestation éloquente contre les sentiments qui l'animent?

La dualité du règne éthérique présente un caractère non moins saillant. L'affinité du règne précédent y est réduite à une simple *attraction;* mais combien cette attraction est véhémente et irrésistible! Les électricités opposées s'élancent à la rencontre l'une de l'autre, brisant dans leur rage jalouse tout ce qui s'oppose à leur union. Le tonnerre d'une voix puissante la proclame du haut des cieux, et la foudre la trace en caractères de feu sur la terre. Ardeur non sentie, mais néanmoins terrible, en présence de laquelle l'homme s'émeut et dont l'intensité fait pâlir ses propres sentiments! Qu'il élève pour un moment ses yeux de la création au Créateur: si ce dernier a su douer une matière insensible d'ardeurs si intenses, quelle ne sera pas l'intensité de ses propres sentiments! Peut-il donner quelque

chose qu'il ne possède pas, peut-il construire une œuvre plus puissante, plus noble qu'il ne l'est lui-même? Non certes! Jugez donc combien son amour est plus puissant que celui de la pauvre matière, et sa jalousie plus terrible que celle des éléments.

§ 8. *La dualité chez l'homme.*

L'homme ne saurait comprendre la nature, si elle n'avait été coustruite avec méthode, et assujettie à des lois simples qu'il pût déchiffrer. Or, dès que les objets qui nous entourent sont régis par des lois et n'obéissent pas au hasard, il est du pouvoir de l'homme, avec la connaissance de ces lois, de déterminer d'avance les mouvements auxquels ils seront soumis. Si le développement progressif qui s'observe dans la nature suit, comme tous les autres phénomènes, des lois stables, l'homme peut prédire les développements à venir, tout aussi bien que l'astronome, au moyen de sa connaissance des lois d'attraction, fixe des siècles d'avance la position de la lune et du soleil. C'est cette simple déduction qui nous a permis de dire que la nature vivante est une prophétie. On se rend difficilement compte du vaste champ qui, par là, s'ouvre à l'esprit humain. Mais nous ne pouvons pas encore y entrer, devant nous borner pour le moment à faire une courte application de ce principe au développement de la dualité chez l'homme.

Les sexes n'étant qu'un développement des archées, il s'ensuit qu'ils seront soumis aux mêmes lois; et les rapports des archées entre elles fixeront aussi les fonctions et les rapports des sexes entre eux. C'est ainsi que nous voyons l'arbre entier régi par les mêmes lois que les boutures, dont il n'est qu'un assemblage. La loi reste toujours identique, ses proportions seules varient, selon la grandeur de l'échelle à laquelle elle s'applique. Donc les rapports entre l'homme et la femme ne dépendent en aucune façon du caprice d'un législateur ou de la volonté de l'homme; ils ont été fixés avec une précision mathématique longtemps avant qu'aucun être humain eût pu faire son apparition sur la terre.

Le père, l'archée de la vie, est le générateur de l'âme psychique ou animale de son enfant, c'est lui qui donne la vie du corps; la mère, l'archée de la matière, fournit la substance du corps. A proprement parler, la mère n'engendre pas; elle ne fait qu'enlever à d'autres corps, d'un ordre inférieur, leurs sub-

stances, pour les préparer au dedans d'elle et en façonner le corps de son enfant. Dans cette opération elle n'a pas créé un seul atome de matière, ni engendré une seule particule de vie. L'homme, le père de l'âme, est spécialement chargé de l'éducation de l'âme de ses enfants; à la femme, la mère du corps, incombent les soins corporels. L'homme pourvoit aux subsistances de la vie, et la femme les organise pour l'usage journalier. Chez l'homme, on admire surtout les manifestations de l'âme ou de la vie dont il est le représentant: la force, le courage, l'intelligence, le génie. Chez la femme, on recherche instinctivement les grâces et les charmes corporels. L'héroïsme chez l'homme est surtout agissant, l'homme est créateur; chez lafemme il est passif ou souffrant, elle est préservatrice.

Les rapports des sexes étant fixés par des lois matérielles, les instincts accordés aux hommes à ce sujet n'en seront que l'expression aveugle. Si donc il y a désaccord entre les lois naturelles, qui se déduisent par la raison, et les mœurs de la vie journalière, c'est que les passions les plus viles ont abruti les hommes, et les ont généralement rendus incapables d'observer les lois plus élevées attachées à ces liens.

En effet, en examinant les annales de l'histoire, on peut reconnaître que la barbarie et la méchanceté des hommes ont conduit le sexe le plus fort à abuser de son pouvoir. Dans son égoïsme, il a cherché à imposer à la femme l'observation de devoirs qu'il reconnaissait comme justes, mais auxquels il s'est soustrait lui-même, ne voulant pas y toucher du bout du doigt. Le christianisme, en ennoblissant notre race, n'a pas changé les relations naturelles entre l'homme et la femme; il les a ramenées à leurs lois primitives, abolissant celles qui sont contre nature.

Si ces lois, indiquées par la nature même, n'ont pas encore été proclamées par les législations humaines, c'est que les sociétés, même en Europe, retiennent encore une grande partie de la barbarie primitive de leurs ancêtres.

L'homme, auteur de la vie, est naturellement le protecteur des vies, et il doit à tout moment être prêt à sacrifier la sienne pour conserver celle de sa femme, dont il est le gardien responsable, et celle de ses enfants. Il doit, si cela estrequis, consacrer à sa femme son travail, ses veilles, sa santé, ses forces. Il doit lui procurer la paix, le repos et le bonheur, l'aimer comme son propre corps; car dans leur union il typifie l'âme, et

sa femme le corps. Afin qu'il puisse remplir auprès d'elle ces devoirs protecteurs, la femme a été faite plus faible, et doit soumettre sa volonté à celle de son mari. Le barbare des temps primitifs, abusant de sa force physique, considérait sa compagne comme une esclave, qui ne devait avoir d'autre pensée que de le servir, tandis que lui-même s'affranchissait de tout devoir envers elle. L'homme qui exige l'obéissance en vue de son intérêt personnel, sans considérer le bien-être de sa femme, retombe dans cet état de brutalité. A l'image de celui qui est l'Epoux de l'Eglise, l'homme doit au contraire acheter l'obéissance de sa femme par son abnégation et son dévouement. C'est à lui qu'appartient l'initiative, et ce n'est qu'en proportion de ses sacrifices qu'il a le droit d'attendre amour, reconnaissance et soumission.

Récapitulons encore une fois les traits caractéristiques de l'origne des sexes, pour reconnaître les lois qui doivent présider à leur développement. La cellule est l'élément des règnes organiques. En elle, les deux archées, mâle et femelle, sont encore confondues; elle se propage par section. Une certaine quantité de cellules se réunissent en communauté, les archées séparent leurs fonctions et forment des organes particuliers ; ainsi s'engendrent des communautés hermaphrodites. Un partage ultérieur sépare la communauté hermaphrodite en deux moitiés un peu inégales, dont l'une est mâle et l'autre femelle. L'homme et la femme ne forment ainsi que deux portions d'un même corps, portant l'une l'archée de la vie, l'autre celle de la matière.

En conséquence : 1° dans leur union, l'homme aura à remplir les fonctions et les devoirs de l'âme vis-à-vis du corps, et la femme ceux du corps vis-à-vis de l'âme. 2° L'homme ne peut se joindre qu'à une seule femme, et la femme qu'à un seul mari. Si, contrairement à cette règle, une moitié se joint à deux autres moitiés d'un sexe opposé, il ne peut plus y avoir d'unité, mais il se produit, d'après les lois de la plus haute organisation, des êtres monstrueux, incapables de vie morale et spirituelle ; ils sont dans le monde moral ce qu'est dans le monde physique un animal ayant deux têtes et un corps, ou deux corps et une tête.

Aussi la première femme à laquelle un homme se joint est-elle sa seule épouse légitime ; que cette alliance ait été confirmée devant l'autel, ou formée en secret et par séduction, nul autre pouvoir que la mort ne peut la rompre. Tout mariage dans lequel cet homme s'engagera plus tard sera un adultère. et la

femme qui acceptera un pareil mari ne pourra jamais se considérer comme sa femme légitime. Il ne lui servirait à rien de faire abstraction du passé de celui qu'elle désire pour mari et de le lui pardonner; ce serait exactement comme si elle voulait oublier un mariage célébré en présence du public et selon les rites ecclésiastiques. A cet égard une même loi est imposée à l'homme vis-à-vis de la femme, et à la femme vis-à-vis de l'homme.

L'odieuse brutalité de l'homme et son manque d'égard pour les lois naturelles l'ont amené à substituer à ces règles des pratiques contre nature. Mais ces lois ne pourront jamais être ni détruites, ni modifiées, pas plus que celles qui président à la vie et à la prospérité de notre corps; tôt ou tard elles revendiqueront leurs droits.

CHAPITRE V.

LE TROISIÈME ÉTAT OU LA COMMUNAUTÉ

Glorifiez l'Eternel, vous toutes ses œuvres.
Ps. CIII.

§ 1. *Organisation.*

Si la communauté n'apparaît pas à nos yeux revêtue des grâces et des douceurs qui caractérisent la dualité, elle lui est cependant aussi supérieure en noblesse et en élévation que la dualité est supérieure à l'individualité. Notre vue est encore si bornée, notre horizon si restreint, que les beautés et les charmes dont s'orne le troisième état à l'époque de sa perfection nous échappent complètement.

L'état de la communauté est richement représenté dans le règne minéral et le règne végétal, faiblement chez quelques espèces d'animaux inférieurs, et pas du tout chez les animaux supérieurs. L'homme seul a le privilège de la développer dans sa forme la plus noble et la plus parfaite. La communauté des fourmis et des abeilles nous montre ce que peut produire l'association des forces. Leur réunion en corps n'est qu'une répétition des formes de l'arbre et du cristal. La loi organique est la même; l'élément organisé seul varie. Arrêtons-nous un ins-

tant auprès des industrieuses abeilles, et contemplons leur précieux ouvrage. Une ruche bien conditionnée peut contenir 20,000 abeilles ; malgré ce nombre, quel ordre, quelle perfection dans leur travail ! Chaque ouvrière semble avoir sa tâche assignée ; aucune n'hésite, aucune ne chôme, elles exécutent leur ouvrage avec zèle et intelligence. Une si admirable combinaison chez un insecte en apparence si peu doué nous surprend à juste titre ; quelle perfection s'obtient par l'association et la division du travail ! Sans ces deux grands principes, il n'y a dans la nature aucun développement possible ; c'est sur eux que se fonde toute l'organisation des règnes. D'après ce mode de construction, la réunion d'un grand nombre d'animalcules forme une abeille, et la réunion d'un grand nombre d'abeilles un essaim. Si les lois que nous avons signalées comme présidant à la construction du corps sont vraies, elles doivent évidemment produire dans toute une communauté les mêmes effets que dans le corps de l'individu. En d'autres termes, une ruche doit présenter une construction analogue au corps d'une abeille, et la dépendance de vie qui résulte de la division du travail doit se produire dans une communauté d'individus comme dans une communauté de cellules. Examinons. La vie des 20,000 abeilles qui forment une ruche est dépendante de celle de la reine ; cette dernière vient-elle à périr sans être remplacée, sa mort entraîne celle de toutes ses compagnes. Malgré cette dépendance, chaque abeille a sa vie particulière. Ainsi la dépendance de vie à laquelle l'abeille individuelle est assujettie à l'égard du corps de la ruche est le produit de la division du travail, et non d'une unité de vie. Nul ne s'avisera de nous contester ce fait, dont nous tirons sans peine les conclusions suivantes : 1° Le principe de la division du travail, ou la séparation des fonctions, produit dans une communauté une dépendance de vie semblable à celle qui se remarque dans le corps de tout individu organisé. 2° Comme ces 20,000 vies, quoique dépendantes d'une seule, restent distinctes, de même 20,000 cellules du corps d'une abeille peuvent dépendre de la vie d'une seule, sans se confondre ou perdre leur individualité. Ces résultats confirment d'une manière évidente ceux que nous avons obtenus dans les chapitres précédents. Ils renversent la plus forte preuve qu'on puisse avancer en faveur de l'unité de l'âme. Les partisans de cette unité raisonnent ainsi : Si un corps périt par le partage, et si les membres périssent quand on les

retranche, l'âme doit être une et indivisible. Mais le contraire de cette conclusion se voit dans chaque ruche : le partage la fait périr et les membres retranchés meurent ; cependant sa vie n'est pas unique, chaque membre conservant sa vie particulière. Donc la dépendance de la vie, chez les membres d'un corps, n'est pas une preuve de leur unité de vie, mais seulement d'une organisation supérieure. Il est même probable que, toute proportion gardée, la vie qui anime le corps d'une abeille est moins fragile que celle de la ruche ; car nous doutons que chez une abeille la perte de la 20,000e partie de ses cellules puisse entraîner sa mort, ainsi que dans une ruche la perte de la reine peut occasionner celle de toute la communauté.

Si par quelque accident une mouche à miel s'égare et ne parvient plus à rentrer dans sa ruche, elle succombe dans peu de temps à la faim et au froid. Il est évident que, par le fait même de la division du travail, une abeille isolée est incapable de remplir toutes les fonctions nécessaires à l'entretien de sa vie. Tout individu privé des secours et de la protection de la communauté doit nécessairement périr. Dans les espèces du même genre où la communauté n'existe pas, nous voyons que les individus se plaisent à vivre isolément ; n'ayant pas de division de travail, chaque individu peut accomplir à lui seul toutes les fonctions nécessaires à la vie. C'est donc de la division du travail que résulte la dépendance de la vie dans les corps organisés.

La communauté des fourmis nous présente divers exemples du troisième état avec une division de travail très compliquée. Hubert raconte qu'il a eu l'occasion d'observer des fourmis qui, accoutumées à se faire nourrir par leurs esclaves, se laissaient plutôt mourir de faim que de se servir elles-mêmes de la nourriture qui était à leur disposition. Chez d'autres espèces de fourmis, la division du travail n'arrive pas au point de rendre la vie de tous les membres adultes dépendante de la communauté. En général, les fourmilières présentent une image assez exacte d'un corps organisé. Elles commencent par deux individus isolés et indépendants (le mâle périt bientôt, la femelle pond des œufs), et à mesure que le nombre augmente et que l'ouvrage se partage les mêmes individus, qui auparavant étaient indépendants, perdent cette indépendance. Les différents groupes d'ouvriers, ayant chacun leur travail spécial, correspondent aux

groupes de cellules réunis en organes, et accomplissant diverses fonctions.

Les animaux arborescents dans la famille des polypes présentent une autre espèce de communauté. On remarque chez eux une sorte d'association, car dans quelques cas la nourriture dont l'un s'est saisi se digère au profit de tous.

La communauté n'est que très faiblement représentée chez les animaux supérieurs. Dès que leurs jeunes sont assez forts pour se procurer eux-mêmes leur nourriture, ils peuvent vivre isolés ou par couples sans inconvénient. Si les animaux supérieurs se réunissent parfois, ce n'est plus par nécessité, ou pour exécuter une œuvre commune, mais par goût. Leur rassemblement ne donne lieu à aucune division de travail de quelque importance, et par conséquent il n'y a entre eux aucune dépendance de vie ; ils restent, malgré leur réunion, indépendants les uns des autres, comme des monades. Donc la communauté n'est pas développée chez les animaux supérieurs. Ceux d'entre eux qui paraissent le plus portés à se constituer en société avec une division de travail, ce sont les castors ; ceux qui en paraissent le plus éloignés, ce sont les diverses espèces de chats.

Supposons un moment que Dieu eût soumis aux lois du troisième état des animaux aussi intelligents que les chiens, les ours, les éléphants ou les singes ; qu'en fût-il résulté ? Ils auraient acquis un développement bien supérieur à celui de certains peuples sauvages. Ils seraient devenus sans peine les dominateurs de la terre, et l'existence de la jeune et faible humanité fût devenue impossible. Représentons-nous une république d'ours, avec un développement communal aussi supérieur à celui d'un ruche que l'ours est supérieur à l'abeille ; qu'arriverait-il ? Ces ours feraient la chasse en commun ; ils s'avertiraient l'un l'autre, comme le font les fourmis, du butin à conquérir, de la proie à surprendre. L'un d'eux serait-il attaqué ou simplement offensé, un cri d'alarme suffirait pour appeler tous ses compagnons à son secours, et cette force réunie accablerait à l'instant le plus terrible des adversaires. Bientôt la terre ne connaîtrait plus d'autres souverains, et l'existence de l'homme serait impossible à côté de pareils tyrans. On comprend donc aisément pourquoi le Créateur n'a pas institué la communauté chez les animaux qui se rapprochent de l'homme par leurs instincts et leur intelligence.

Ainsi l'organisation en communauté, qui utilise si avanta-

geusement la puissance des forces isolées, en élevant l'individu à une hauteur qu'il ne pourrait jamais atteindre sans cela, ne se trouve développée dans toute son extension que dans la race humaine. Réunis en société, les hommes travaillent pour leur bien mutuel, l'œuvre de chacun contribue à la prospérité de tous. Chez les animaux il n'y a communauté que de travail matériel ; l'homme seul connaît la communauté d'un travail moral et intellectuel. C'est là surtout que l'on voit le travail de l'un devenir la propriété de tous. Une découverte faite par un individu est une conquête commune. Cette combinaison si admirable, nous ne la devons qu'aux lois du troisième état; elle fait de l'humanité un seul corps, dont les individus sont les cellules dépendantes du tout. Par cette dépendance, le travail de chaque membre tourne au profit de tous.

Sans communauté, l'homme ne s'élèverait pas au-dessus des animaux. Les rares exemples d'enfants complètement privés de l'influence sociale confirment cette assertion. Ces enfants perdus ou abandonnés dans les bois, ayant grandi sans aucune communication avec leurs semblables, paraissaient être de véritables brutes, et ne se distinguaient des animaux que par la forme du corps. L'exemple de Gaspard Hauser nous montre que la pensée ne se réveille pas sans contact. L'âme renfermée en elle-même est ténébreuse, elle ne se reconnaît pas, elle dort du sommeil de la mort. Il faut l'action de l'homme sur l'homme pour le développement de ses facultés. Encore ce développement ne peut-il s'accomplir par aucun peuple isolé; il faut les efforts réunis de l'humanité entière. Tous les peuples qui se sont séparés du reste du genre humain ont fini par s'abrutir, ou par tomber dans un état d'engourdissement et de mort, qui témoigne du danger qu'il y a pour un membre à se séparer du corps dont il faisait partie. Plus la séparation sera tranchée, plus les conséquences seront déplorables et la dégradation profonde. Les races du sud de l'Afrique, les habitants de la Terre-de-Feu et de la Nouvelle-Hollande nous en fournissent la triste preuve. Chez eux, la division du travail intellectuel et matériel est nulle ou presque nulle.

Or, si les peuples séparés du grand foyer humanitaire sont tombés si bas, malgré les rapports réciproques que les individus ont conservés, quel ne sera pas l'abrutissement d'un individu complètement abandonné à lui-même, et privé des faibles ressources qu'il trouve dans la famille à laquelle il appartient?

Il ne l'emportera pas en intelligence sur le singe ou sur l'éléphant. Si des peuples aussi considérables que les Chinois et les Indous ont dégénéré ou sont demeurés stationnaires à cause de leur isolement, à combien plus forte raison ne verrons-nous pas dépérir l'individu qui se détache de la société, et l'envisage comme lui étant étrangère?

Ainsi *la supériorité intellectuelle et morale de l'homme sur les animaux ne peut s'acquérir que par le développement de la communauté.* Les forces individuelles ne servent à rien tant qu'elles restent isolées; elles ne s'utilisent que par la réunion et la division du travail. En d'autres termes, l'humanité ne peut exister et se perfectionner que par les mêmes lois qui président à l'organisation de notre corps; elle lui est en tout semblable; ce ne sont que les proportions qui diffèrent. Dans le corps, la cellule est l'élément; dans l'humanité, c'est l'individu tout entier. L'un croît et se fortifie par l'association et la division de travail des cellules; l'autre par l'association et la division de travail des individus. Isolées, les cellules de notre corps sont aussi incapables de produire le moindre travail que des individus séparés de la société sont incapables d'accomplir aucune œuvre ou d'acquérir aucune connaissance. L'homme est ainsi à l'égard de l'humanité ce qu'est la cellule à l'égard de l'homme, le bourgeon à l'égard de l'arbre, ou la molécule à l'égard du cristal; par conséquent la nature entière, le cristal, l'arbre, l'animal, l'homme et l'humanité, sont régis par une même loi organique. Quelle admirable simplicité!

Nous prions le lecteur de se pénétrer de cette importante vérité, car ses conséquences sont immenses. En effet, dès que l'humanité n'est plus une simple agrégation d'individus, comme un tas de sable, mais un corps organisé, nous pouvons, par l'examen de la constitution de son corps (comme le fait l'anatomie comparée pour le corps des animaux) fixer à priori son développement, ses mœurs et ses destinées.

Il est donc urgent, pour celui qui désire comprendre les lois générales de la nature, de considérer l'humanité comme un corps unique et organisé, soumis aux mêmes lois d'existence, de développement et de mort que notre propre corps. Placez-vous à ce point de vue, saisissez avec énergie toutes les conséquences qui en découlent, et, devançant nos déductions, vous reconnaîtrez avec facilité le sentier qu'il faudra gravir, et au bout du sentier l'objet de nos recherches. Le scalpel à la main,

vous étudierez l'anatomie de l'humanité comme on étudie l'anatomie d'un corps. Ces deux sciences sont pour la forme l'exacte répétition l'une de l'autre; mais l'une s'occupe d'un géant dont notre œil est incapable de mesurer la grandeur, l'autre d'un pygmée de quelques pieds. L'une a pour point de départ l'individu, l'autre la cellule; l'une commence l'étude de l'homme là où l'autre l'abandonne; l'une considère l'âme intellectuelle et l'âme spirituelle, l'autre ne s'occupe que de l'âme organique. Néanmoins, chose merveilleuse! une loi unique préside à la constitution de ces deux corps. On s'étonne, puis l'on se dit: Comment se pourrait-il qu'il en fût autrement? comment le tout suivrait-il d'autres lois que les parties dont il se compose? comment l'arbre serait-il constitué autrement que ses branches?

L'humanité étant organisée à l'image de l'individu, ou plutôt l'homme étant façonné de manière à présenter dans tous ses détails l'image de l'humanité, l'examen de ce portrait en miniature nous révélera les caractères saillants, les formes, la construction de l'original qu'il typifie. Ainsi l'âme de l'humanité sera, comme chez l'individu, la résultante de toutes les âmes individuelles qui la composent. L'humanité aura pour cerveau la somme de tous ses grands penseurs; ses yeux seront la somme de ceux qui observent et découvrent, ses muscles la somme de ceux qui travaillent manuellement, les nerfs ceux qui sentent, et ainsi de suite. Les peuples forment les membres de ce corps, et les divers métiers en sont les organes.

§ 2. *Age de la communauté humaine.*

La constitution de l'humanité étant identique à celle de l'homme, et le tout ne pouvant pas avoir un moindre développement que la partie, l'âge de l'humanité se fixera, comme chez l'homme, par sa taille, son apparence extérieure, la mesure de ses forces physiques et intellectuelles. Considérons sa taille: qu'elle est petite! car ses proportions actuelles ne peuvent se comparer à la grandeur qu'elle atteindra un jour, quand la paix règnera sur la terre, quand le sol sera culiivé comme un jardin et que le nombre des hommes vivants sera égal à celui des cellules de notre corps. A en juger par la taille, son âge ne peut pas dépasser celui de quelques mois. Si nous considérons ses formes extérieures, il est plus difficile de porter un jugement, vu que nous manquons de points de comparaison pour

des proportions aussi vastes. Nous jugeons du tout d'après notre mesure individuelle; est-il étonnant que les choses nous paraissent différentes de ce qu'elles sont en réalité? Analyser les formes extérieures de l'humanité, démontrer leur ressemblance avec celles d'un enfant, ce serait un travail trop long pour cet ouvrage. Il faut nous contenter d'aborder la question par le côté qui présente le moins de difficultés; c'est la mesure du développement psychique, intellectuel et moral. Comparons l'humanité avec un enfant de douze mois: à cet âge, ce dernier a déjà le sentiment distinct de sa personnalité; il commence à observer ce qui se passe autour de lui; il se reconnaît comme un être distinct; il emploie ses membres pour des usages intelligents; il se compare avec d'autres enfants, et arrive aux premiers éléments d'une analyse de son être. Il se sent, s'observe; il possède donc à un certain degré la conscience de lui-même. Mais l'humanité ne connaît pas ce sentiment; elle ne se considère point comme un corps unique. La plupart des hommes, ainsi que des cellules, n'ont pas la moindre conscience qu'ils font partie d'un vaste corps dont notre corps individuel n'est que l'image. Ils ne se laissent guider que par leurs instincts. Ils ne songent qu'à leur bien particulier, ou tout au plus à celui de leur famille et de leur pays, s'inquiétant assez peu de leurs devoirs vis-à-vis du grand tout. On ne rencontre chez eux aucun plan prémédité de se vouer au bien commun; ils ne reconnaissent d'autres mobiles que ceux de leurs passions, d'autres lois que celles des circonstances. Sans doute il y a d'honorables exceptions, mais elles sont si rares qu'elles disparaissent absolument dans la masse de ceux qui agissent en sens inverse, et elles ne peuvent modifier le jugement qu'on doit porter sur l'humanité entière. Ainsi, malgré les enseignements de la Bible, malgré la voix de ceux qui ont annoncé de temps en temps l'unité de la famille humaine, celle-ci n'a point encore le sentiment de sa personnalité, elle n'a pas la conscience d'elle-même; elle est donc moins développée qu'un enfant de douze mois, et on ne peut lui adjuger un âge plus avancé.

Si nous examinons l'intelligence de l'humanité, obtiendrons-nous des résultats plus favorables? Que sait-elle? Rien ou peu de chose! Elle ne connaît que ce que l'expérience lui enseigne; est-ce là du savoir? Son ignorance sur tout ce que ses sens ne peuvent atteindre est absolue. Son intelligence ne pénètre pas au-delà du visible. Le peu d'idées qu'elle a de l'avenir lui vien-

nent d'autre part, ce qu'elle avoue tacitement en les désignant par le terme de « croyances; » elle ne *sait* pas, elle *croit* seulement. Qu'a-t-elle découvert des choses visibles ? A-t-elle pénétré dans l'intérieur de la nature ? sait-elle interpréter ses images, comprendre les enseignements qui y sont déposés, les vérités qui y sont révélées ? Toutes ces choses lui sont restées inconnues ! Elle n'a pas su compter le nombre des règnes, encore moins reconnaître les rapports qui les unissent. Elle n'a pas reconnu que la nature est comme un ouvrage en quatre volumes, et que chaque volume répète les mêmes vérités, les mêmes instructions sous des formes et avec un langage différents. Elle ne se doute pas même que le tout est l'expression de la pensée du Créateur, un écrit du Père des esprits à ses enfants, contenant toutes les sciences matérielles et spirituelles. Elle a feuilleté ces volumes sacrés, elle s'est réjouie de ses images, elle en a examiné la couleur et la texture; mais, comme un enfant dans les langes qui joue avec un livre et le porte à la bouche, elle n'a pas soupçonné qu'il y eût là de la pensée, et que cette pensée est infiniment plus précieuse que le papier dont se compose ce livre, la reliure et les dorures qui en ornent l'extérieur. Oui, une seule page, que dis-je ? une seule ligne de ce livre sacré contient plus de pensées, plus de sagesse, plus de science que tous les livres des hommes mis ensemble. Quand la jeune humanité apprendra à lire, elle y puisera la connaissance du monde présent, du monde à venir et de Dieu même. Mais jusqu'à présent, ne sachant pas déchiffrer ces choses dans l'ouvrage composé et tracé par l'Être suprême, elle a dit : « Elles n'y sont pas ! » Elle a cru le livre en faute, sans songer à accuser sa propre intelligence ; elle a cru que la nature manquait de lumière, qu'elle était obscure, mystérieuse, au lieu d'admettre que c'était elle qui était aveugle et ignorante. Ainsi l'humanité est aussi peu développée intellectuellement que sous d'autres rapports, et son âge ne dépasse pas une année.

Considérons le développement moral de l'humanité. Quel spectacle ! L'intérêt domine partout; les peuples s'entr'égorgent, les forts oppriment les faibles; leur langage est arrogant les uns à l'égard des autres; comme des singes, ils deviennent furieux à la plus légère insulte, et, s'ils en ont le pouvoir, ils lavent un affront dans des flots de sang. Certes il nous faut admettre que, moralement, l'humanité est encore moins développée qu'intellectuellement et physiquement. Ainsi, du point de

vue moral, il n'est pas possible d'estimer l'âge de l'humanité au-dessus de celui que nous lui avons assigné.

En rapprochant toutes ces considérations et en fixant l'âge de l'humanité à une année environ, l'époque de sa majorité ou de la raison à 15 ans, la durée de sa vie à 60 ans, nous obtiendrons les sommes suivantes : 6,000 ans étant une année pour l'humanité, elle atteindra l'âge de raison dans 90,000 ans (ou 15 fois 6,000), et la durée de sa vie sera de 60 fois 6,000, soit 360,000 ans. Ces chiffres, qui présentement ne peuvent être qu'approximatifs, dépendent du point de départ. Si l'humanité a plus d'un an, ils sont trop grands ; si elle est plus jeune encore, ils sont trop petits.

Nous rappellerons que, si l'homme individuel est incapable de se développer par ses propres efforts, l'humanité l'est encore bien davantage. Mais le Créateur a combiné les instincts dont il nous a doués de telle façon que ce développement s'opère totalement à notre insu ; nous sommes, sous ce rapport, exactement semblables à la cellule, qui naît à la place qu'elle est destinée à occuper, et accomplit le travail nécessaire à la vie du corps sans en avoir la moindre conscience. Ce vaste ensemble, avec ses innombrables détails, a été conçu d'avance par cette Intelligence suprême qui sait prévoir et faire concourir toutes choses à l'accomplissement de ses plans.

§ 3. *Combat et développement de l'humanité.*

Jetons un coup d'œil rapide sur les annales de notre race. La division en castes ou en métiers héréditaires chez les Indous, chez les Egyptiens, et d'autres peuples encore, nous montre les premières tentatives faites par la jeune humanité pour se constituer en corps organique, où les castes représentent simultanément des organes et des membres. Il n'y eut, dans la distribution de ces fonctions, aucun plan prémédité, elle se produisit naturellement comme un fruit de leurs instincts. Nous ne voyons dans ce premier organisme humanitaire qu'une réalisation des types que nous présentent les règnes organiques. Comme les premières organisations n'offrent qu'un développement inférieur, ces premiers peuples, placés aux plus bas échelons et restreints dans leur développement, se sont vus dépassés par des races mieux douées et d'une plus haute organisation morale.

Mais pourquoi ces peuples primitifs ont-ils cessé de grandir ? Parce qu'ils n'ont pas continué à développer le principe de l'association et de la division du travail, qui est le moteur de toute perfection organique, matérielle, intellectuelle et même religieuse, comme nous le verrons plus tard. Ils se sont ossifiés dans leurs formes primitives. S'imaginant avoir atteint la plus haute perfection, ils ont déifié ceux qui leur apportaient les grandeurs matérielles, et repoussé ceux qui leur apportaient des lumières spirituelles. Ils ont déclaré saints et inviolables leurs usages, leurs institutions, leurs lois et même leur manière de penser. Tout progrès matériel, intellectuel et religieux a été ainsi rendu impossible, et leur fin a dû être la mort.

Mais le Créateur devait exécuter son plan. Il a fait surgir de nouvelles sociétés, où la division du travail, prenant un essor plus libre, a produit des organisations plus élevées. Ces nouvelles sociétés, entrant en contact avec les anciennes, ont dû nécessairement les envahir, et, à leur tour, elles ont fait place à des formes plus élevées.

Les Juifs présentent un passage intéressant entre les castes des premiers peuples et la liberté d'action de ceux qui leur succédèrent. Chez eux, le maintien des formes religieuses et le sanctuaire étaient confiés à une caste, mais le pouvoir de cette caste ne s'étendait pas en religion au-delà du cérémonial. Dieu n'en avait point fait la dépositaire exclusive des dons de son Esprit. Elle n'exerçait aucune juridiction sur les messagers qu'il envoyait à son peuple. Nous voyons, au contraire, que Dieu choisissait indifféremment parmi les diverses tribus d'Israël ses serviteurs les prophètes, auxquels il révélait ses intentions, et dont les écrits forment l'Ancien Testament. Cette caste de prêtres éleva plus tard des prétentions monstrueuses : elle soutenait avoir le monopole de l'Esprit divin, et être seule en droit d'interpréter sa volonté. Les malheureux Lévites non seulement s'opposèrent aux messagers de Dieu, mais comblèrent la mesure de leur iniquité en rejetant le Prince de la vie.

Si les prétentions d'une caste instituée par Dieu lui-même étaient déjà, pour cette époque reculée, une monstruosité, à combien plus forte raison toute prétention semblable ne doit-elle pas l'être à l'époque actuelle, où l'humanité est beaucoup plus avancée ? De même que cette prétention a été la ruine du peuple juif, toute prétention analogue entraînera infaillible-

ment la ruine de ceux qui auront l'audace de l'élever, et des malheureux qui y ajouteront foi.

Les Grecs et les Romains étaient parvenus, par le développement de l'individu et par la division du travail, au point culminant de l'ancienne civilisation. Pourquoi, nous le demandons, n'ont-ils pu parvenir à un développement stable qui contînt en lui-même le principe de la vie? Pourquoi cette civilisation si vantée, dont ils étaient si fiers, s'est-elle évanouie comme une bulle de savon, ne laissant que le souvenir de quelques reflets brillants et colorés pour couvrir un résidu impur et dégoûtant? Pourquoi n'a-t-elle rien pu faire de permanent pour le bonheur, l'ennoblissement et la régénération de la pauvre humanité, et pourquoi la fin de ces peuples a-t-elle été si ignominieuse? La raison en est simple: l'homme ne vit pas de pain seulement; c'est un être moral, qui demande une nourriture intellectuelle et spirituelle. Or les Grecs et les Romains, en cherchant à écraser le développement moral et religieux, ont signé leur arrêt de mort; ils ont dû périr comme peuple et comme civilisation.

Il fallait que ces nations tombassent, car elles n'avaient pas appliqué dans le domaine moral et religieux ce principe de la division du travail, qui avait assuré leur supériorité dans les sciences, les arts et les métiers. Une même loi de progression, de croissance et de développement, préside chez l'homme au physique et au moral, aux sciences et aux arts. Notre profond aveuglement nous la voile seul, et seul a pu nous faire croire que le moindre était plus organisé que le supérieur, la vie physique soumise à des lois plus rigoureuses et plus nombreuses que la vie intellectuelle et spirituelle. Ces lois sont à jamais immuables; aucune puissance ne peut changer les conditions auxquelles la prospérité ou la mort des organisations sont soumises; sous ce rapport, les mêmes règles régissent l'individu et l'humanité. Ceux qui, cherchant à les comprendre, travaillent pour le bien commun auront leur récompense; mais ceux qui cherchent à asservir leurs frères, physiquement ou moralement, seront voués à une honte éternelle. Des deux servitudes, la servitude morale est la plus terrible, parce qu'elle enlève aux hommes toute force de s'y soustraire. Celui donc qui cherche à enchaîner la conscience de son frère est de tous les scélérats le plus grand.

Les hommes sont naturellement ennemis de la vérité; ils persécutent et détruisent avec férocité toute liberté individuelle

dans le domaine moral, toute manifestation de perfection ou d'indépendance dans les croyances religieuses. Si les artistes ou les savants de Florence, de Venise ou de Rome, s'érigeant en caste, eussent décrété, à une époque quelconque, la peine de mort pour toute déviation de leur manière de dessiner ou d'expliquer la nature; s'ils eussent fait des auto-da-fé de tous les malheureux convaincus d'avoir violé leurs ordonnances; s'ils eussent eu le pouvoir d'instituer des tribunaux inquisiteurs pour examiner les pensées de ceux qui étaient soupçonnés d'hérésie artistique ou scientifique; s'ils eussent obtenu le droit de mettre à la torture les récalcitrants qui n'étaient pas convaincus de l'absolue perfection de leur art et de leur science, — où en seraient les arts, où en seraient les sciences?

Tout homme qui pense comprendra que la liberté exigée par les arts et les sciences l'est aussi par la morale et la religion. Dans le domaine spirituel, plus que dans tout autre, la pensée et la conscience humaines doivent conserver leur liberté d'action et la conséquente division du travail; autrement il n'y a pas de développement possible. Soumettre sa conscience à un autre, c'est renoncer à sa conscience; voir par un autre, c'est renoncer à ses yeux; entendre par un autre, c'est renoncer à ses oreilles. L'homme sera jugé par ce qu'il sent, par ce qu'il voit, par ce qu'il entend, et non par ce qu'un autre sent, voit ou entend. La liberté d'action et de pensée est donc indispensable pour le développement moral, autant que pour le développement intellectuel. L'uniformité est l'apanage de la stérilité et de la mort. Il est dans l'essence de la vie de manifester les phénomènes les plus divers dans les corps qu'elle anime et organise. La nature nous enseigne que simplicité de constitution est synonyme de dégradation, et que l'unité absolue et élémentaire est la mort. Si l'on pouvait forcer les hommes à penser et à agir de la même manière, ce serait les condamner à ne plus penser et à ne plus agir; tout développement cesserait; la barbarie reprendrait son empire, et l'organisation humanitaire s'abaisserait au dernier degré.

Rien n'est plus injurieux pour la vérité, et pour Celui en qui elle réside, que de croire qu'elle n'a pas en elle-même le pouvoir de se justifier quand on l'attaque, et qu'elle a besoin de l'appui d'une force brutale pour faire respecter ses droits. Rien ne constate plus énergiquement l'imposture de ceux qui se disent porteurs de la vérité que l'emploi, jugé par eux nécessaire,

de la verge, du fer et du feu pour sa propagation. Cette violence n'est, entre les mains du faux représentant de la vérité, qu'un prétexte pour satisfaire ses inclinations vicieuses, un manteau pour couvrir ses plans sanguinaires et ambitieux. Jamais la vérité n'a coulé dans un pareil canal, et n'a été renfermée dans des vases aussi impurs. Elle ne s'est jamais présentée aux hommes en dominatrice, mais toujours comme une servante; elle ne tyranise pas, elle sauve. Tel qu'est la vérité, tel est le Christ son fondateur; tels sont également ceux qui marchent sous sa bannière.

§ 4. *Lois constitutionnelles de la communauté.*

Si l'humanité forme une communauté telle que nous l'avons définie, elle doit être soumise à toutes les lois qui règlent le développement des corps organisés. D'après ces lois, le degré de perfection d'un corps est toujours proportionné à la division du travail entre les individus qui le composent. Si les individus dont l'humanité se forme étaient indépendants les uns des autres, ils seraient de simples monades, et l'humanité un agrégat d'individus sans organisation. Le tout serait ainsi moins développé que la partie: supposition inadmissible. L'humanité est donc une organisation ; et son développement physique et intellectuel doit être aussi supérieur à celui de l'homme individuel que l'homme individuel est supérieur à l'une de ses cellules. Rappelons-nous encore que la supériorité d'une organisation provient de la division du travail, et a pour résultat la dépendance de la vie. Or, comme l'organisation du tout doit être supérieure à celle de ses membres, la dépendance de la vie (fruit de la division du travail) doit être plus grande dans l'humanité que dans l'individu.

Nous avons signalé, au commencement de ce chapitre, la dépendance de l'individu à l'égard du corps entier, et nous nous sommes convaincus que tout individu, tout peuple, séparé du corps de l'humanité, mourrait intellectuellement et moralement. Cette dépendance est toujours la première à se manifester; nous la caractériserons comme la dépendance de l'individu vis-à-vis de la communauté. Mais il existe encore une autre espèce de dépendance, plus noble, l'inverse de la précédente: c'est celle qui fait dépendre toute une communauté de quelques individus. Cette dernière dépendance est exclusivement l'apanage de la

plus haute perfection. Il en résulte cette loi singulière: *La perfection d'une organisation est proportionnée à la fragilité de ses vies.* C'est ce genre de dépendance qui assujettit la vie de tout un corps à quelques-unes de ses parties, de telle façon qu'une lésion chez ces dernières peut occasionner la mort du tout. Nous voyons cette vérité illustrée de la manière la plus simple et la plus compréhensible chez les abeilles, car c'est la supériorité de leur communauté qui fait dépendre la vie de la ruche de celle d'une de ses abeilles. Un accident qui tue ou mutile la reine peut entraîner la mort de ses 20,000 compagnes. Si notre corps avait un développement aussi grand, il faudrait que les vies de toutes les cellules qui le composent dépendissent de la vie d'une seule cellule. Nous ne connaissons pas de cellule-reine unique dont la mort entraînerait celle de tout le corps, mais nous savons qu'à l'arrière de la tête, là où les vertèbres du cou commencent, il suffit d'enfoncer la plus fine aiguille pour tuer un taureau; à combien plus forte raison un homme! Cette place si vitale embrasse encore beaucoup de cellules, mais en comparaison des billions de cellules dont notre corps est composé, elles sont peu nombreuses; il s'ensuit que, chez les cellules dont se compose notre corps, la mort de quelques-unes suffit pour entraîner celle de toutes les autres. Il ne faut cependant pas oublier que toutes les cellules n'ont pas la même importance; elles ne sont pas toutes reines. Ainsi un homme peut perdre bras et jambes sans mourir; ces membres, quoique utiles pour le corps, ne lui sont pas indispensables.

De ces faits nous tirons la conclusion suivante: Si le corps de l'humanité doit avoir un développement égal à celui de l'individu, il faut que les vies de tous les êtres qui la composent soient dépendantes de la vie d'un petit nombre d'entre eux. Si son développement doit être supérieur, il faut que ce petit nombre se réduise à l'unité et que la vie de tous dépende d'un seul individu. C'est à cette seule condition que le corps humanitaire aura une organisation plus élevée que le corps cellulaire, ou que le tout sera supérieur à la partie.

Quelle loi extraordinaire! qu'il est merveilleux que la vie de tous doive dépendre d'un seul! C'est néanmoins une loi physique évidente, une nécessité à laquelle l'humanité ne peut échapper qu'à la condition d'être plus imparfaite que les êtres les plus élémentaires. On peut dire, il est vrai, que l'existence matérielle de notre race dépend de deux êtres, mais ce n'est pas en-

core l'unité absolue. Cette vie purement psychique, héritée des premiers parents, n'élève pas ses membres au-dessus de l'animal; c'est ce que nous voyons chez les enfants qui ont été complétement abandonnés. Les hommes ont encore une vie supérieure, intellectuelle et morale, qui ne leur a point été donnée par ce premier couple, vie sans laquelle cette existence matérielle ne serait qu'une torture affreuse. Puisqu'il est évident qu'il ne peut se produire de développement sans division de travail et dépendance de vie, le domaine le plus élevé sera aussi celui où ces lois acquerront leur plus grande extension. C'est donc surtout pour la vie intellectuelle et morale que nous aurons ces lois si surprenantes: *L'existence d'un seul être dépend de tous, et celle de tous d'un seul.* La matière peut-elle être audessus de l'intelligence, les produits les plus simples exigeraient-ils une construction plus compliquée que ce qui est immensément supérieur? L'algue peut-elle réclamer un mécanisme plus complexe que le lion? Ne serait-ce pas un contre-sens? Si donc l'organisation de notre vie matérielle est si compliquée, combien plus complexe ne sera pas l'organisation de notre vie intellectuelle et spirituelle! Corollaire: c'est dans la vie intellectuelle et spirituelle que les lois attachées à la division du travail, notamment la fragilité de la vie, se développeront avec le plus d'intensité.

Nous le demandons avec un intérêt palpitant, quel peut être cet homme tellement supérieur à ses frères que toute leur existence dépende de lui seul? Quel peut être ce mortel qui sera pour toute l'humanité ce qu'est la reine pour sa ruche? Quel est ce roi couronné de gloire et de majesté vers lequel tous les yeux se dirigeront, et qui, Adam spirituel, sera la source de notre existence intellectuelle et morale? Qui est-il, où est-il, avons-nous encore à l'attendre, ou est-il déjà apparu? Oui, il est venu; c'est le Fils de l'homme, le Sauveur promis à nos premiers parents dès le moment de leur chute! C'est ce Messie attendu par les Juifs, c'est le Sciloh, le Désiré des peuples! Il est venu chez les siens pour leur apporter la vie, la lumière et la paix, et les siens ne l'ont pas reconnu; il a lui dans les ténèbres, et les ténèbres ne l'ont point reçu; mais ceux qui l'ont reçu deviennent membres de son corps spirituel, et participent à la nature de Dieu par le don du Saint-Esprit.

Nous pouvons comprendre maintenant le but auquel toute l'organisation de la nature doit aboutir. — En instituant les

deux grandes lois de l'association et de la division du travail, le Créateur a obtenu que le travail d'un seul individu devînt la propriété de tous. C'est par cette loi que le Christ, en devenant un membre du corps de l'humanité, a pu faire participer tous ses frères à ses perfections, à sa gloire, à sa sainteté et à son Esprit. Mais cette organisation, qui nous procure la jouissance du travail d'un autre, produit aussi en nous une dépendance entière à son égard. Dès que nous brisons les liens qui nous unissent à lui, que nous nous détachons de son corps, nous perdons tous les avantages que nous procure une organisation si merveilleuse. C'est là cette fragilité de vie qui doit être, dans le domaine spirituel, infiniment plus grande que dans le domaine matériel. C'est sur cette loi, base de la construction de ce monde, que repose le christianisme. La nature entière rend donc un témoignage éclatant à sa vérité. Les cieux proclament la gloire de Dieu, et la terre célèbre son amour; elle prophétise aux hommes, elle nous parle, dans chaque objet qu'elle renferme, de la venue d'un Sauveur. La nature, étant l'œuvre de Dieu, peut seule interpréter sa parole d'une manière irrécusable. Elle est juge souverain sur toutes les questions religieuses; mais les hommes ne l'ont pas consultée ou se sont détournés de sa voix. Christ seul explique la nature; il en est la clef, l'intelligence et la vie; il en est l'accomplissement. Que toutes ses œuvres bénissent son saint Nom!

Nous prions le lecteur de s'arrêter un moment et de réfléchir à cette merveilleuse organisation, qui rehausse si immensément la jouissance et les facultés des individus. Pour faire partie de cette communauté ou plutôt pour y rester attaché, il faut que chaque membre renonce volontairement à tout désir personnel et ne travaille que pour le bien commun. En retour de ce sacrifice, il jouit du travail de tous ses frères. Sa force, son travail et ses facultés se trouvent ainsi multipliés autant de fois que cette communauté compte d'individus. Quel avantage pour chacun! Si une nation, se considérant comme une unité, est prête à venger comme personnelle une offense faite à l'un de ses membres, le pouvoir de chacun est égal à celui de la nation entière. Quelqu'un veille-t-il pour la communauté, la communauté devra à son tour travailler pour lui; ses forces sont ainsi multipliées à l'infini. Si quelqu'un ne pense qu'au bien de la communauté, la communauté se dévoue aussi entièrement à lui, et il devient possesseur de l'intelligence et des forces de tous les

autres membres. C'est ainsi que, si nous consacrons toutes nos forces et notre intelligence à Christ, Christ, à son tour, nous consacrera toutes ses forces, toutes ses richesses, toute son intelligence. Qui ne consentirait à un pareil échange ?

Ces rapports n'ont été conçus et développés que par la religion chrétienne ; elle est en réalité la seule religion naturelle, puisqu'elle a exclusivement en sa faveur les témoignages de la nature ; comment ne pas reconnaître que son fondateur est le même que le Créateur de ce monde ? Toute autre religion est une monstruosité, puisqu'elle ignore l'organisation de l'humanité, la dépendance de la vie et la division du travail, ces grandes lois de la nature. Ainsi Dieu s'est révélé non seulement dans l'Ecriture sainte, mais aussi dans la nature ; toutes deux proclament une même vérité. L'une illustre par des exemples ce que l'autre annonce par ses paroles.

Les annales de l'histoire confirment le fait que le christianisme renferme la vérité et la vie, car lui seul a un principe civilisateur durable. Otez les nations chrétiennes du monde ; que sera l'humanité ? Les peuples non chrétiens ne sont-ils pas dans un état de barbarie et de dégradation qui prouve que sans christianisme ils ne peuvent se régénérer, ni sortir de l'abrutissement auquel ils sont assujettis ? Les civilisations passagères des Grecs et des Romains cachaient sous leurs dehors brillants le germe de la corruption ; c'étaient des plantes sans racines qu'un soleil ardent a fanées. Comme un malade qui boit à longs traits un élixir empoisonné, ces peuples ont vidé jusqu'à la lie la coupe que leur présentait une civilisation enivrante. Mais cette civilisation était superficielle ; elle cachait une maladie hideuse, qui, minant leurs forces, les a livrés en proie aux nations sauvages. Par un effet analogue, tous les peuples porteurs des vieilles civilisations ont succombé sous l'envahissement des nations barbares.

De nos jours, c'est l'inverse : ce ne sont plus les peuples barbares qui envahissent les peuples civilisés, mais les peuples civilisés qui subjuguent les peuples barbares. Comment la civilisation a-t-elle acquis cette nouvelle force ? A-t-elle changé de nature ? Non ! Est-elle peut-être plus forte en étant moins avancée ? Non ! D'où vient donc cette différence ? Un si grand changement doit avoir une cause puissante, profonde. — Oui, sans doute. La civilisation actuelle renferme un élément vital, que l'ancienne avait repoussé ; élément qui, devenu sa pierre

angulaire, lui a infusé la vie, la force, la lumière. Cet élément si puissant, si nécessaire pour la prospérité des familles et des nations, qui a engendré la civilisation moderne, c'est le christianisme. En effet, la religion chrétienne a non seulement un principe civilisateur, mais, ce qui est bien plus essentiel encore, un principe vital et régénérateur; l'âme s'embrase, l'intelligence s'éclaire, les forces se multiplient, on court sans se lasser, on travaille sans se fatiguer, on traverse le feu sans le sentir et on accepte la mort la plus cruelle avec des chants de triomphe. Un peuple animé de cet esprit reste toujours fort et jeune; comment ne résisterait-il pas à toutes les attaques du dehors? Si des peuples chrétiens sont jamais tombés sous les coups de nations païennes, c'est qu'ils n'avaient plus que le nom de leur sainte religion; l'esprit, la vie, la force, la lumière, en avaient disparu. Comme du sel qui aurait perdu sa saveur, ils n'étaient plus bons qu'à être foulés aux pieds par les hommes.

L'ancienne civilisation n'a point changé de caractère, elle est encore l'ennemie du christianisme. Là où elle est souveraine, elle le refoule; là où elle n'est pas si puissante, elle use de toute son influence pour lui résister. Ainsi les Chinois, les Japonais, les Indous, même les Madécasses, persécutent partout le christianisme, s'ils en ont la force. Ces nations, semblables à des vieillards endurcis dans le mal, n'acceptent pas de nouvelles idées. Leurs cœurs sont corrompus et leurs cerveaux ossifiés.

Dans ce champ envahi par une végétation luxuriante de toutes les mauvaises herbes, le grain qu'on sème ne saurait croître; il n'y trouve plus d'espace. Mais le souverain Maître, à qui tous les champs de la terre appartiennent, ne les a point oubliés. Quand le moment favorable sera venu, il les fera labourer; le soc passera et repassera, il entrera profondément, bouleversera tout, exposera les racines au jour jusqu'à ce qu'elles soient calcinées. Les mottes seront rompues, la terre hersée, et le cri en viendra jusqu'à nous. Alors seulement le bon grain pourra se recouvrir de terre, et mûrir son fruit.

L'ancienne civilisation exerce encore une influence si puissante sur les nations qu'elle a une fois asservies qu'elle les a rendues incapables jusqu'à nos jours de rechercher la liberté religieuse. Ces peuples, conduits par les principes de leur foi, ont repoussé la liberté de conscience et de pensée; ils ont abreuvé la terre du sang de ceux qui ont voulu conserver ou regagner leur indépendance spirituelle. L'histoire religieuse

offre un double trait caractéristique : le catholicisme n'a prospéré que dans les pays qui se ressentent encore de l'ancienne civilisation païenne; le protestantisme au contraire, avec sa liberté de pensée et de foi, ne s'est développé vigoureusement que chez les peuples vierges. Sans l'infusion des hordes barbares, au temps de la migration, l'état de l'Europe serait semblable à celui de l'Asie. C'est grâce à cette infusion que le christianisme a pu reprendre une nouvelle vie, et c'est grâce à la Réformation que le catholicisme ne s'est pas engourdi.

L'impuissance d'une civilisation sans christianisme serait encore plus saillante si l'on pouvait rassembler, sur un point donné, ceux qui, parmi les peuples chrétiens, haïssent les préceptes du Christ. Tous les tableaux de l'ancienne histoire se dérouleraient dans cette communauté avec une rapidité effrayante. Ils se jetteraient les uns sur les autres pour se disputer le butin des plus faibles; les plus impies et les plus barbares domineraient sur ceux qui le sont moins, et les survivants de ces luttes sanglantes seraient foulés aux pieds par leurs voisins.

D'après les lois que nous avons signalées, le peuple d'Israël est celui de l'antiquité qui présente la plus haute organisation. Chez lui, la dépendance de la vie a atteint un degré de perfection inconnu aux autres nations. En effet, l'existence de ce peuple dépend de deux hommes, Abraham et Moïse, l'un auteur de sa vie psychique, l'autre fondateur de sa vie morale et intellectuelle. Tout ce qui est arrivé à ce peuple élu est un type de l'histoire du chrétien, un type de l'histoire de l'humanité. Il est un membre intermédiaire entre les deux. Abraham est la figure d'Adam, Moïse celle du Messie, dont il annonce la venue par ces paroles : « Il s'élèvera parmi vous un prophète semblable à moi, et il arrivera que quiconque n'écoutera pas ce prophète sera exterminé du milieu de son peuple. » Cette nouvelle alliance, fondée par le Messie, est notamment supérieure à celle du mont Sinaï en ce qu'elle embrasse le présent et l'avenir. Le Sauveur a accompli pour tous les peuples et pour l'éternité ce que Moïse n'a pu faire que pour une tribu et pour un temps bien limité. C'est par la haute organisation des Juifs, par la dépendance de leur vie (de deux individus), qu'ils ont pu résister jusqu'à ce jour aux attaques sans cesse dirigées contre eux. Cette haute organisation leur assurera dans le corps de l'humanité la place la plus élevée, celle de la tête ; car l'organisation de la tête est supérieure à celle de tous les autres membres.

Mais, comme l'intelligence se développe plus lentement que les autres facultés, il en sera de même pour le peuple porteur de l'intelligence humaine : il sera le dernier à accomplir ses fonctions, le dernier à occuper la place qui lui est due. Israël sera la lumière des nations, leur intelligence, leur pensée. Saint Paul a dit : « Si la réjection des Juifs a été le salut du monde, que sera leur rétablissement, sinon une résurrection d'entre les morts ? » Oui ! le rétablissement et la conversion des Juifs seront pour l'humanité une résurrection, l'aurore d'un nouveau jour. Alors seulement elle commencera à réfléchir, et son intelligence réveillée reconnaîtra avec étonnement qu'elle était stupide et aveugle, quand elle se croyait sage et clairvoyante ; que la nature est lumineuse et compréhensible, quand elle la croyait obscure et mystérieuse. Elle baissera la tête et confessera que Dieu a révélé toutes choses, mais qu'elle était trop ignorante pour le comprendre. Jusqu'à cette époque l'humanité est représentée dans la parole de Dieu comme une bête fauve, et les Juifs comme les os du désert, desséchés et blanchis par le soleil.

Et vous, enfants d'Israël, quand reconnaîtrez-vous la vérité ? quand apprendrez-vous à voir, à entendre, à détacher vos yeux de ce sol vers lequel vous courbez le dos pour gagner cet argent, cet or, dont vous êtes si avides ? quand commencerez-vous à penser ?

Nous remarquons encore que le christianisme a suivi dans son développement les mêmes phases que tout corps organisé. Dès la mort des apôtres, les premiers chrétiens, croyant trouver la perfection dans l'isolement, recherchèrent les endroits les plus solitaires et devinrent anachorètes. Ils se plaisaient dans une contemplation passive. Cette première phase du christianisme correspond à l'état de l'individualité, où tout se repousse. Ces ermites sont les monades du christianisme. Plus tard ils se réunissent, fondent des monastères, qui constituent les premiers éléments d'un corps organisé. Néanmoins ils restent encore isolés les uns des autres. Peu à peu surgissent des Eglises et des sectes qui se combattent avec acharnement. Présentement nous entrons dans une nouvelle phase. Les Eglises réformées présentent un spectacle intéressant. Leurs diverses sections, qui jadis se repoussaient, font actuellement tous leurs efforts pour se réunir, se considérant comme les membres d'un même corps spirituel. Un travail semblable se fait en politique. Les peuples d'une même nationalité cherchent à se réunir en corps. Plus

tard, quand ils auront fait de nouveaux progrès, ce cercle leur deviendra trop étroit, et les différentes nationalités se considèreront comme les membres d'un seul corps ; alors seulement on pourra dire que l'*humanité a pris conscience et sentiment d'elle-même*.

Si l'on a suivi avec attention les lois que nous avons signalées, on aura compris qu'elles suffisent pour faire connaître l'organisation de l'humanité, vu que cette organisation n'est qu'une répétition de celle de notre corps. Quand l'humanité aura acquis force et intelligence, semblable à un jeune homme, elle trouvera la plus grande jouissance dans l'exercice de ses facultés.

CHAPITRE VI.

LA NUTRITION

Quelle est la mère qui n'est saisie d'émotion en serrant son enfant nouveau-né contre le sein qui doit le nourrir ? Si la douleur, les peines et les soucis lui arrachent d'abondantes larmes, le cœur d'une mère est néanmoins rempli d'amour et d'espérance ; elle aimerait mieux se priver du nécessaire que de refuser à ce frêle enfant la nourriture qu'il demande. La demande-t-il ? Non ! ce ne sont que des cris qu'il fait entendre, mais l'instinct d'une mère les comprend, et elle a reçu de quoi l'apaiser. Cet enfant, destiné à devenir un être intelligent, est néanmoins, en ce moment, sans connaissance de lui-même, et paraît dépourvu de toute faculté intellectuelle. Il suce avec avidité le lait qui lui est présenté. Il croît ; son besoin de nourriture croît avec lui, et devient un des puissants moteurs qui le poussent en avant et le jettent dans une vie active et laborieuse.

Tout être vivant est soumis à la nécessité de se nourrir ; il n'y a pas de vie sans nutrition ; c'est une loi de la nature. Cette nécessité, toute dure qu'elle paraît au premier abord, est néanmoins pour l'homme une source d'activité, de jouissances et de plaisir. Cause primitive de tout travail, elle devient plus tard un mobile puissant qui le pousse à l'émulation et à l'étude dans les métiers, les arts et les sciences. Mais, en développant ses fa-

cultés, elle réveille aussi ses mauvaises passions; elle crée les envies, les haines, les guerres, le pillage et le meurtre.

Le tigre caché dans un fourré de jongles guette sa proie avec patience pendant des heures. Il s'est choisi un de ces endroits où les troupes sauvages viennent s'abreuver et où il a reconnu les traces de leur passage. Soudain ses oreilles se dressent, ses yeux s'enflamment, sa queue s'agite, sa mâchoire meurtrière s'ouvre et se referme convulsivement. Un bond, un cri perçant de terreur et d'angoisse, un craquement affreux d'os qu'on broie, — et tout rentre dans un morne silence. La terre foulée, rougie par le sang, et quelques débris hideux de la victime rendent seuls témoignage de ce qui s'est passé. Bientôt des nuées d'insectes, des oiseaux et des animaux divers, attirés par l'odeur infecte, viennent encore prendre part à ce dégoûtant repas. Le soleil luit, ses rayons dorent la campagne; son doux sourire n'a pas été troublé par la scène qu'il vient de contempler. On s'indigne de son manque de pitié. On aurait voulu voir ce roi de la nature étendre une main secourable pour sauver cette innocente victime, ou percer d'un dard étincelant le cruel meurtrier. Mais non! il paraît indifférent à de pareilles scènes; combien n'en éclaire-t-il pas tous les jours?

Qui ne se sent ému de pitié pour l'innocente gazelle aux yeux si tendres, qui est devenue la proie de ce monstre altéré de sang? qui ne ferait cesser un tel ordre de choses, s'il en avait le pouvoir? Si donc le Créateur, qui est infiniment plus compatissant que l'homme, a pu établir une loi si douloureuse de préférence à toute autre, les raisons qui l'ont déterminé doivent être bien puissantes, bien impérieuses; car il est évident que si toute autre disposition eût atteint le but final proposé, elle aurait été adoptée par Celui qui est rempli de compassion pour toutes ses créatures. Ainsi toute solution qui n'expliquera pas clairement la nécessité de cet ordre de choses sera toujours insuffisante.

Les diverses raisons avancées par les hommes de science pour motiver cette institution sont généralement tirées d'un point de vue qui considère les animaux comme point de départ. Mais les animaux n'ont pu être créés en vue d'eux-mêmes; car, devant accorder le même droit à l'homme, on supposerait deux buts divergents dans la nature, ce qui évidemment n'est pas le cas, puisque l'un sert l'autre. La circonstance même que les animaux s'entre-dévorent est une preuve assez décisive qu'ils

n'ont pas été faits pour eux-mêmes; car dans ce cas on se demanderait : Lesquels ont la préséance, les dévoreurs ou les dévorés ? Le brochet dévoré a-t-il été fait pour celui qui le dévore, ou celui qui dévore a-t-il été fait pour celui qui a été dévoré ? Une conclusion dans l'un ou l'autre sens parait également contraire à la raison. Il saute aux yeux que le destructeur n'a pas été fait pour celui qu'il détruit, ni celui qui est mangé pour celui qui le mange; car alors l'homme aurait été fait pour le ver solitaire et les herbivores pour les carnivores.

Cette dernière supposition paraît d'autant moins probable que les herbivores ou frugivores sont généralement supérieurs aux carnivores en intelligence. Le singe et l'éléphant sont infiniment plus intelligents que la race féline, type des carnivores; ils sont de même supérieurs par la variété de leur génie aux chiens, aux loups et aux renards. Parmi les oiseaux, le perroquet et le coq sont supérieurs en intelligence à tous les oiseaux de proie. Il faut en conclure que les herbivores n'ont pas été faits pour les carnivores, ni les carnivores pour les herbivores; donc les animaux n'ont pas été faits pour eux-mêmes; donc on ne peut chercher en eux les raisons de cette organisation. Ils ne constituent pas le but final de la création, mais n'y figurent que comme un moyen ou un mécanisme remplissant une fonction prédéterminée. Nous devons renvoyer à plus tard la réponse à la question que nous venons de soulever (pourquoi les animaux s'entre-dévorent), nous bornant pour le moment à considérer le caractère général des lois de la nutrition. L'universalité de cette loi doit déjà nous faire comprendre qu'il ne peut exister aucune raison secondaire pour un ordre de choses auquel toute la nature est soumise.

La nourriture naturelle de l'animal lui est assignée dans le règne végétal; sans ce règne, aucun animal ne pourrait exister. Les végétaux, moyennant leurs organes, tirent du règne minéral les substances nécessaires à leur corps; ils les déposent en tissus cellulaires et les livrent ainsi à la nutrition du règne animal. Les animaux carnivores sont tout aussi dépendants du règne végétal que les herbivores; car ces derniers livrent aux carnivores les substances végétales qu'ils se sont assimilées. Du reste, la différence entre une nourriture végétale et une nourriture animale n'est pas aussi grande qu'on le suppose, car presque tous les animaux carnivores peuvent digérer une nourriture végétale préparée avec les soins nécessaires.

Le corps de l'animal ne se composant que de substances empruntées à la plante, les deux ne diffèrent l'un de l'autre que par un principe immatériel (l'archée des vies). Comme le règne animal tire sa substance du règne végétal, de même le règne végétal tire ses substances du règne minéral; nous en concluons que la différence entre ces deux règnes consiste en archées immatérielles.

Or nous posons cette question: Le principe de la nutrition, si puissamment développé dans les règnes organiques, cesserait-il dans la nature inorganique? Tout indique le contraire. Nous avons déjà prouvé que la différence entre les diverses substances du règne minéral consiste, comme chez les diverses espèces de plantes et d'animaux, en archées immatérielles. La matière dont se compose le règne minéral ne peut pas appartenir en propre à ce règne, car la matière ne s'y présente pas sans mélange de forces; elle doit provenir d'un règne plus bas. De plus, les lois générales de l'analogie (IIIe Partie. chap. I) l'exigent absolument. L'analyse de la nature et l'analogie démontrent que le règne minéral a tiré, à une époque primitive, du règne éthérique la substance dont il se compose. Ces mêmes lois prouvent encore que le règne éthérique a dû emprunter la substance dont il se compose à la matière primitive. Cette matière primitive, ne possédant aucune force, n'a pu constituer un règne. Les théories de Laplace et de Herschell sur l'origine du monde font pressentir les résultats auxquels nous sommes arrivés, car ils considèrent les étoiles et les nébuleuses comme des astres à différentes époques de développement. Notre système solaire aurait donc commencé par un état nébuleux, semblable à celui des comètes, et se serait condensé peu à peu. Or, une commune origine pour toutes les étoiles n'est possible que si la matière primitive est uniforme, et si la différence entre les règnes inorganiques, comme la différence entre les règnes organiques, provient des forces et des vies. La Bible confirme ces faits, en laissant clairement entrevoir que les règnes inorganiques ont été produits par la création de nouvelles forces, dont l'effet a été la condensation d'une matière primitive, et non par des créations successives d'éléments matériels.

Ainsi tout paraît démontrer que la loi de la nutrition est une loi universelle pour toute la nature. D'après cette loi et les phénomènes que nous dévoile l'astronomie, la création du monde n'a pas été soudaine, mais progressive. Les substances primiti-

ves dont le monde se compose se sont peu à peu organisées par l'action des forces que Dieu y avait placées, exactement comme les substances que renferme un œuf s'organisent par la puissance du germe qui s'y trouve.

Le premier acte de cette grande œuvre a dû être la création de la *matière primitive* ou *morte*. Elle était sans force, sans mouvement, incapable de prendre aucune forme, et ne renfermait aucune vie ; Moïse la désigne dans sa cosmogonie par les mots *tohu va bohu*. Cette matière paraît avoir été divisée en particules extrêmement fines, qu'on appelle atomes. Après cet acte, le Créateur anima de forces éthériques cette masse inerte ; ainsi fut produit le premier règne. Une partie de cette substance servit à former le règne minéral ; le règne minéral fournit la substance au règne végétal, et celui-ci fit de même pour le règne animal. Une vie ne pouvant engendrer que des vies de même espèce, il est évident que la production de chaque force a nécessité un acte spécial de la création divine. L'idée qu'une force peut se changer en une autre nous paraît une pure illusion. Comment une force changerait-elle de nature plutôt qu'une vie ?

Le premier acte de la nutrition engendre le premier règne, il se fait par l'alliance de la matière morte avec la vie éthérique. Or, comme l'archée de la vie représente le principe mâle, celui de la matière le principe féminin, ce premier acte d'union n'est qu'un mariage des vies éthériques avec les atomes inertes de la matière. Cette alliance se renouvelle pour chaque règne. Le règne pondérable s'est formé comme le règne éthérique ; ce sont les forces du règne pondérable qui se sont emparées des molécules du règne éthérique. Donc le règne éthérique devient vis-à-vis des forces du règne pondérable le principe féminin, et la vie du règne pondérable le principe mâle. Puis le règne pondérable est pour les vies du règne végétal le principe féminin, et les vies végétales sont le principe mâle. A son tour, le règne végétal devient à l'égard du règne animal le principe féminin, et les vies animales sont le principe mâle.

Ainsi la nutrition des règnes supérieurs aux dépens des inférieurs n'est autre chose qu'un mariage, dans sa forme la plus primitive, entre les molécules et les cellules. Dans cet acte, le supérieur s'empare de l'inférieur pour se l'assimiler et l'élever à un rang plus noble.

En suivant ce principe de la nutrition jusqu'à son origine,

nous trouvons qu'il n'est au fond qu'un enchaînement d'alliances, où l'archée vitale s'unit avec celle de la matière. Donc les lois de la nutrition et des sexes, malgré leur dissemblance, émanent d'un même principe et s'expliquent réciproquement. Il est intéressant de reconnaître que ces deux grandes lois, la nutrition et les sexes, ont non seulement une même origine, mais encore forment la base de la construction de toute la nature. La nutrition est un développement des archées, et les sexes un développement de la nutrition.

S'il nous était donné d'assister à la création d'un nouveau monde, nous pourrions, guidés par la connaissance que nous avons acquise de celui-ci, nous hasarder à faire quelques suppositions raisonnables sur les développements futurs de ce monde naissant. L'inspection de ses premiers éléments nous dirigerait dans la délinéation des traits caractéristiques de sa constitution.

Mais nous est-il tout à fait impossible d'assister à une création de ce genre? Réfléchissez un moment, cher lecteur, et dites si le monde spirituel, vers lequel nous nous acheminons, n'est pas une création qui commence présentement sous nos yeux, dont nous fournissons les éléments, et dont nous pourrions prédire quelques-uns des développements, si nous avions une connaissance positive de ce qu'est notre esprit?

CHAPITRE VII.

PLURALITÉ DE VIES DANS UN MÊME CORPS

Si nous considérons les forces qui animent le règne pondérable (pesanteur, affinités, cristallisations, etc.), nous les retrouvons dans les substances qui forment le corps d'une plante. Donc la vie minérale n'a pas été détruite en s'incorporant dans une plante. Ainsi tout végétal doit être composé de deux espèces de vies, de vies minérales et d'une vie végétale[1]. La vie vé-

---

[1]) Nous rappelons au lecteur que les forces, appartenant à la classe des vies, doivent porter le nom générique de *vies*. Ces forces se distinguent entre elles par les dénominations plus spéciales de vies *éthériques* et de vies *minérales*. Nous employons volontiers l'expression de vies pour désigner les forces, afin de rappeler constamment qu'elles sont des vies d'un ordre inférieur.

gétale se sert de la vie pondérable sans l'anéantir; elle ne peut non plus en remplir les fonctions, sans quoi la vie pondérable se trouverait être doublée dans le végétal, ce qui n'est pas le cas. D'un autre côté, si la vie végétale pouvait remplir les fonctions de la vie minérale, elle pourrait se passer de celle-ci, et ne tirerait pas sa substance du règne minéral. La vie supérieure se sert ici de l'inférieure comme d'un serviteur, et ne peut exister sans elle.

Il en est de même pour l'animal; on distingue chez lui des forces minérales (que son corps conserve après la mort), et une vie psychique, source des sensations et de l'intelligence. Ainsi la pesanteur de son corps n'est pas l'effet de sa vie animale, mais une qualité du règne pondérable. Le soufre, le fer, la chaux, le carbone, que contient un corps, ne perdent jamais leurs qualités. Par conséquent le corps de l'animal vivant ne cesse pas de faire partie du règne pondérable; il renferme donc et la vie de ce règne et celle du règne animal.

En analysant les forces du règne minéral, nous y trouvons des forces éthériques. Par exemple, dans les comètes, qui appartiennent au règne éthérique, on peut observer que la matière dont elles se composent est soumise aux mêmes lois d'attraction que les substances minérales, et l'on doit en conclure que ces lois sont identiques dans les deux règnes. Donc la force d'attraction que renferme le règne minéral provient des substances éthériques qu'il s'est assimilées. Il en est de même pour toutes les autres forces éthériques: elles se retrouvent dans le règne minéral; donc le règne minéral renferme le règne éthérique. Comment un corps, en se consumant, pourrait-il produire de la lumière et de la chaleur, s'il ne contenait pas des substances éthériques? Demandez à un physicien ou à un astronome comment la matière pondérable qui forme le noyau solide des astres aurait pu former des gaz et des cristaux sans les forces de répulsion et d'attraction, sans chaleur et sans électricité. Or, si le règne minéral contient les forces du règne éthérique, il doit en avoir tiré sa substance, et ne peut renfermer de matière à l'état primitif. Le règne minéral suit à cet égard la même loi que les deux règnes supérieurs.

Le règne minéral possédant les forces du règne éthérique, il s'ensuit que les plantes et les animaux, en renfermant les vies minérales, possèdent aussi les vies éthériques. Nous aurons donc pour la construction de la nature l'ordre suivant: le règne

éthérique a *une* espèce de vie, le règne minéral *deux*, et le règne végétal *trois*. D'après cette progression, le règne animal doit avoir *quatre* espèces de vie; c'est ce que nous chercherons à prouver, en montrant que la vie animale contient, en sus des vies éthérique et minérale, une vie végétale. C'est une règle générale, admise par chaque physicien, que des effets semblables doivent tirer leur origine de causes semblables. L'analogie plus ou moins grande, le nombre des faits plus ou moins saillants, dictent le degré de créance que des déductions de ce genre méritent.

Si nous comparons le règne végétal avec le règne animal, nous trouvons qu'ils ont des fonctions semblables, à tel point qu'il est difficile de déterminer, pour les plantes et les animaux les plus inférieurs, s'ils sont des végétaux ou des animaux. Il doit y avoir identité de vie, puisqu'il y a identité d'effets. Ces animaux si disgraciés auraient donc une vie végétative, et leur vie animale serait réduite à peu près à zéro. Il existe ainsi une raison bien naturelle pour que les êtres du règne animal chez lesquels la vie animale est encore très peu développée ressemblent aux individus du règne végétal. Cette ressemblance existe non seulement pour les animaux les plus chétifs, mais aussi pour les animaux les plus élevés; car dans leur premier état embryonnaire ils sont si près du règne végétal qu'on a refusé à ces premières cellules une âme psychique. A mesure que l'embryon se développe, les organes de la vie animale deviennent plus saillants, selon le rang de l'animal auquel l'embryon appartient.

Outre cette ressemblance entre les constructions primitives des deux règnes organiques, il y a une forte présomption en faveur de l'existence d'une vie végétative unie à la vie animale; pourquoi l'ordre général que nous avons signalé dans les autres règnes serait-il rompu dans ce cas particulier? Là où il y a doute, ce n'est pas à celui qui s'appuie sur l'analogie de prouver le fait, mais à celui qui suppose une exception. C'est ce dernier qui doit motiver son opposition. Celui qui conclut contre les lois de l'analogie doit se justifier par des preuves. Or nous ne connaissons pas de fait indiquant que la vie animale ne puisse renfermer une vie végétale; toute la nature témoigne, au contraire, en faveur de cette supposition.

La vie d'un animal et la vie d'une plante se soutiennent par des fonctions semblables (nutrition, fermentation, absorption,

respiration, circulation, etc.); l'analogie de ces fonctions dans les deux règnes est évidente, puisqu'on les désigne du même nom; elles sont le produit d'une même vie. Elles ont été appelées dans l'homme la vie *végétative*. Tel homme n'a qu'une vie végétative, il *végète*. Les sucs gastriques peuvent continuer à agir après la mort, ils sont donc indépendants de la vie animale. Les cellules vibrantes, qui, détachées du corps de l'homme, continuent des semaines entières à se mouvoir, ont un caractère végétatif. Certains infusoires peuvent se conserver séchés pendant des années, et revivre dès qu'ils sont humectés, ce qui donne à leur vie un caractère végétatif plus qu'animal.

Il est vrai que ces arguments à l'appui d'une vie végétative chez l'animal ne sont pas irréfutables; néanmoins la présomption en sa faveur est si forte que nous sommes forcés de l'admettre. Adopter le contraire, en opposition à tous les témoignages de la nature, ne serait pas raisonnable.

Il en résulte que chaque monade, chaque cellule animale possède, à côté de sa vie animale, une vie végétale, une vie minérale et une vie éthérique. L'analogie nous fait pressentir que la vie animale se rapportera à la vie végétale comme la vie minérale à la vie éthérique. Les quatre règnes de la nature n'ont pas une division équidistante, car les deux règnes organiques forment un groupe distinct des deux règnes inorganiques. Pour faire ressortir ces rapports, et néanmoins conserver aux subdivisions le nom de règnes, qu'il nous soit permis de nommer *Empires* les deux divisions supérieures. Nous aurons ainsi le tableau suivant.

L'univers se compose de deux genres d'archées, l'archée matérielle et les archées vitales. Leur réunion forme deux empires.

L'*EMPIRE INORGANIQUE* se compose de molécules. Il se subdivise en:

RÈGNE ÉTHÉRIQUE. RÈGNE MINÉRAL.

Les vies de cet empire sont indestructibles et invariables pour l'homme.

Les vies ne changent pas les substances de leurs corps.

L'acte de la nutrition ne s'est accompli qu'une fois.

L'*EMPIRE ORGANIQUE* se compose de cellules. Il se subdivise en:

RÈGNE VÉGÉTAL. RÈGNE ANIMAL.

Les vies de cet empire sont destructibles et variables pour l'homme.

Les vies changent les substances de leurs corps.

L'acte de la nutrition se répète continuellement.

Les vies inorganiques ne perdent aucune de leurs forces en passant dans un règne supérieur.	Les vies végétales et animales sont détruites en entrant dans d'autres corps.
Les règnes inorganiques sont organisables pour l'homme. (Nous le verrons prochainement.)	Les règnes organiques sont inorganisables pour l'homme.

Les différences caractéristiques entre les vies organiques et les vies inorganiques proviennent de l'infériorité de ces dernières, qui jouent vis-à-vis des premières le rôle de la matière à l'égard des vies; car la stabilité et l'indestructibilité sont les caractères de l'imperfection (ou de la matière), le changement et la fragilité de vie sont les signes de la perfection.

C'est une condition absolue pour les vies organiques d'être soumises à la mort. Il est évident que si les vies végétales et les vies animales étaient aussi indestructibles que les vies minérales, une nutrition continue serait impossible; car sans cela un animal, en se nourrissant de végétaux ou d'animaux, concentrerait au dedans de son corps un grand nombre de vies différentes, qui finiraient par refouler sa vie particulière. Par la même raison chaque animal doit avoir sa vie végétative spéciale, qu'il n'a pu emprunter à aucune plante, et qui, indissolublement liée à sa vie animale, doit périr avec celle-ci.

Ainsi la mortalité des vies de la nature organique est la condition essentielle de leur individualité et de leur perfectionnement; sans cette condition elles ne seraient pas supérieures aux vies minérales.

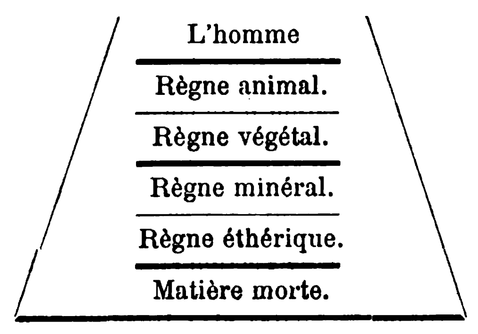
Combien les idées courantes sur ce qui caractérise le parfait ou l'imparfait, le supérieur ou l'inférieur, sont différentes de ce que la nature nous enseigne à cet égard! Qui se serait imaginé que la perfection des vies supérieures dépend de leur mortalité, et que plus l'organisation d'un corps est parfaite, plus sa vie doit être fragile?

L'organisation de l'homme devient ainsi de plus en plus compliquée à nos yeux. Nous avons vu (ch. IV) que l'âme de l'homme est la résultante de l'action simultanée de billions de petites vies cellulaires; nous venons de voir que chacune de ces cellules renferme encore quatre vies différentes, dont la supérieure subjugue toujours l'inférieure et la rend tributaire. C'est une merveilleuse organisation, et en même temps une singulière économie de travail, car la vie supérieure est ainsi dispensée d'exécuter tout ce qui peut s'accomplir par une vie in-

férieure. Cette disposition permet au supérieur de vouer toutes ses forces au travail important auquel il est destiné, et qui ne peut être fait par ses inférieurs. C'est là une économie de temps et de travail qui est nécessaire dans chaque organisation. En se servant à volonté des vies inférieures, les vies plus élevées multiplient leurs forces, comme les forces d'un général sont multipliées par celles de ses soldats. Nous reconnaissons ici un nouveau côté du grand principe de la division de travail : le moins élevé doit concourir de toutes ses forces au support et au développement du plus élevé. L'existence des vies supérieures est liée à celle des vies inférieures, tandis que les vies inférieures sont indépendantes des supérieures. La dépendance ici est donc une supériorité.

L'âme psychique est, à l'égard de son corps, ce qu'est un cavalier à l'égard de sa monture. Elle domine sur les vies inférieures et a le pouvoir de leur commander. Ainsi le mouvement n'est pas une action immédiate de l'âme animale, mais l'effet de la vie éthérique exécutant les ordres de l'âme. Beaucoup de plantes inférieures ont des mouvements oscillatoires tellement semblables à ceux des animaux que longtemps on les a regardées comme des animaux. Or, si le mouvement était un pouvoir immédiat de l'âme, les végétaux et les astres devraient avoir des âmes, puisqu'ils possèdent le mouvement.

Les résultats obtenus jusqu'ici nous donnent pour la construction de la nature le tableau suivant, qu'il faut lire de bas en haut.



Les vies supérieures renferment toutes les vies inférieures, mais les inférieures ne renferment pas les supérieures. En vertu de cette organisation, il faut que l'inférieur ait été créé avant le supérieur, puisque celui-ci ne peut exister sans l'infé-

rieur. Ainsi ce tableau lu de bas en haut indique l'ordre chronologique de la création.

La nature a donc été construite de la manière suivante :

Le *règne éthérique* tire sa substance de la matière primitive, et ne renferme qu'*une* espèce de vie : la vie éthérique.

Le *règne minéral* tire sa substance du règne précédent, et renferme *deux* espèces de vies : les vies éthérique et minérale.

Le *règne végétal* tire sa substance du règne précédent, et renferme *trois* espèces de vies : les vies éthérique, minérale et végétale.

Le *règne animal* tire sa substance du règne précédent, et renferme *quatre* espèces de vies : les vies éthérique, minérale, végétale et animale.

D'après cette construction, le règne supérieur a toujours une vie de plus que l'inférieur ; ainsi l'homme, s'il appartient à un règne supérieur à celui de l'animal, doit avoir à côté de l'âme psychique, qu'il possède en commun avec l'animal, une âme encore plus élevée. Mais l'âme psychique forme la clôture du monde matériel, car elle en est la vie la plus parfaite ; donc l'âme que l'homme possède en sus de l'animal ne peut plus appartenir au monde matériel, mais appartient au monde spirituel. Pour éviter toute confusion, nous avons appelé cette âme l'*esprit immortel* ; elle appartient par sa nature et ses vies à un monde infiniment supérieur à celui-ci. La différence entre les règnes est dans les vies, tandis que la différence entre un monde et un autre consiste à la fois dans la matière et dans les vies. Jamais la matière ou les vies de ce monde ne peuvent entrer comme éléments constitutifs dans un autre monde. Tout ce que l'homme a de commun avec l'animal, tout ce qu'il laisse en arrière à sa mort, voilà ce qui constitue l'homme psychique ou animal. L'homme est donc composé de deux êtres : d'un homme animal multiple, appartenant à cette économie, et d'un homme spirituel, appartenant à l'économie spirituelle. L'un est l'image de l'autre. L'image sera détruite, la réalité seule se conservera. Ce n'est que de l'image (c'est-à-dire de l'homme psychique) que nous nous occupons dans ce premier volume.

CHAPITRE VIII.

CONDITIONS D'EXISTENCE DES VIES

§ 1. *Lois auxquelles les vies sont soumises.*

L'existence de chaque vie est attachée à des conditions; toutes les vies fonctionnent d'après des lois qui leur sont propres, et que nous allons résumer :

1. Les vies (y compris les forces) sont *immatérielles* [1].

2. Les vies sont *multiples*, infiniment variées, d'origine diverse ; elles ne peuvent tirer leur origine de la matière, qui est uniforme et incapable de variation.

3. Les différentes vies ne tirent pas leur origine d'une source commune, car alors elles devraient présenter, comme un caléidoscope, toutes les combinaisons imaginables, toutes les monstruosités et toutes les transitions, sans s'arrêter à aucune forme spéciale. Or la nature ne présente aucune confusion sèmblable. Les formes primitives sont peu nombreuses et simples. Les passages d'une espèce à l'autre ne sont pas aussi graduels que quelques naturalistes se plaisent à le représenter, mais saccadés et par gradins, avec impossibilité d'un croisement au delà de limites très restreintes. Si le bœuf et le cheval, le chameau et l'éléphant, le lion et le tigre royal tiraient leur origine d'une même souche, pourquoi ne trouverait-on pas nombre d'espèces intermédiaires, reliant ensemble les extrémités comme les anneaux d'une chaîne ? S'il y avait passage d'une espèce à l'autre, les espèces mêmes disparaîtraient complètement et on ne connaîtrait que des individus. Tous les faits que la nature présente sont trop caractéristiques pour que nous puissions admettre un instant une idée aussi absurde que la communauté d'origine de toutes les vies et de toutes les forces. La pluralité d'origine des vies est donc évidente, et les archées vitales sont innombrables.

Si l'idée d'une communauté d'origine de toutes les vies est absurde, la supposition d'une communauté d'origine des forces (ou vies inférieures) l'est tout particulièrement; car plus une

---

[1]) L'idée que les forces sont de nature immatérielle est déjà ancienne.

vie est inférieure, plus elle est invariable, ou incapable d'adopter d'autres formes. Les forces sont totalement invariables pour nous. L'expression en usage depuis quelque temps: « la transformation des forces, » n'est qu'une façon de parler, comme l'on dit: le soleil se lève ou se couche. A proprement parler, jamais une force ne se transforme en une autre.

4. Les vies doivent avoir une *existence réelle et distincte de la matière*, car elles ont des origines diverses et des qualités diamétralement opposées à celles de la matière. On ne peut accorder une existence réelle à la vie psychique sans l'accorder aussi aux autres vies, vu leur ressemblance. Si on ne l'accorde pas, on arrive à la conclusion absurde qu'une chose qui n'existe pas ressemble à une chose qui existe. Lors même que les vies et les forces n'auraient pas d'existence réelle, elles ont, au point de vue scientifique, tout droit à être considérées comme existant réellement. On trouvera toujours absurde d'attribuer des qualités immatérielles à une chose matérielle, et le pouvoir d'engendrer à une substance qui ne peut se reproduire. La difficulté de comprendre une chose n'est pas une raison pour la nier; autrement nous pourrions presque tout nier dans la nature, car nous n'en connaissons que la moindre partie.

Il en est de l'idée des vies comme de beaucoup d'autres choses: l'homme n'y comprend rien. Il nous est impossible de comprendre l'existence d'un Être éternel qui n'a jamais eu de commencement; mais l'idée d'un temps où Dieu n'existait pas est pour notre raison une chose inadmissible. L'intelligence arrive ainsi à reconnaître logiquement une vérité qu'elle est pourtant incapable de saisir. Il en est de même, à un moindre degré, des vies: notre intelligence ne comprenant que les choses matérielles, l'existence d'une chose immatérielle lui est une énigme; mais, d'un autre côté, notre intelligence se révolte à l'idée de refuser une existence réelle à une chose qui possède des qualités dont il est impossible de retrouver la moindre trace dans les éléments matériels. Comment croire que nous ayons reçu un moniteur aussi terrible que la douleur pour nous forcer à conserver une chose qui n'existe pas? C'est révoltant! Comment croire que la matière seule existe, et que la vie n'existe pas, quand tous les instincts de l'homme placent le sentiment de son existence dans la vie et non dans la matière? Si les vies n'existaient pas réellement, nous placerions le sentiment de

notre existence, toute notre individualité, l'intelligence, le moi, dans le néant[1].

Ces contradictions sont trop flagrantes pour que l'homme puisse jamais accepter cette théorie. Or, quand on est dans la nécessité de choisir entre deux difficultés, il faut se résigner à la moindre; nous reconnaissons donc, sans hésiter, l'existence réelle des vies. Les raisons avancées par les matérialistes contre cette opinion sont purement subjectives; les raisons pour sont au contraire objectives, c'est-à-dire fondées sur la nature. Qu'on juge de quel côté la balance penchera. Toute vie organique change de matière, et au bout de quelques années les substances d'un corps animal sont entièrement renouvelées; donc la vie a changé de corps. Si la vie était une qualité de la matière, il se trouverait donc qu'une qualité change continuellement de corps, ce qui n'est pas possible. Si les vies supérieures étaient le résultat d'une combinaison des molécules, il devrait en être de même des forces; dans ce cas on reviendrait à une matière primitive morte, incapable de tout mouvement. Et si l'on accepte «le mouvement de toute éternité», il y a longtemps que ce monde aurait dû finir[2]; car il est tout aussi absurde de croire à l'éternité de notre système solaire que de croire à l'éternité de vie chez un animal.

5. Les vies ont seules le *pouvoir d'engendrer*; leur existence est seule *soumise à des lois*. La matière n'est soumise directement à aucune loi, puisque sa nature ne peut être modifiée. L'âme psychique ne croît pas réellement, comme beaucoup de personnes le supposent; la croissance n'est que le produit de l'adjonction de nouvelles cellules dont chacune a sa petite âme particulière, exactement comme l'accroissement d'un peuple est le produit de l'addition de nouveaux individus.

6. *Chaque vie a ses fonctions spéciales*, qui ne peuvent être remplies par aucune autre.

7. La matière peut exister sans vies, mais *les vies ne peuvent exister sans la matière*.

---

[1]) Quant à ceux qui croient à la non-existence des vies, il est impossible de ne pas reconnaître qu'ils sont dans le vrai à l'égard de leur propre intelligence; elle est réellement une chose de néant, une chose qui n'existe pas, ou tout au plus une sécrétion de l'absurde.

[2]) Vu que la terre, se rapprochant toujours du soleil, y serait tombée depuis longtemps.

8. *Les vies supérieures ne peuvent exister sans les inférieures,* mais bien les inférieures sans les supérieures.

9. Donc *le moins parfait a été créé le premier,* le plus parfait le dernier, et *la matière avant les vies.*

10. Les vies inorganiques *ne changent jamais* les substances auxquelles elles sont attachées, tandis que les vies organiques *changent continuellement* les substances de leurs corps. Là où ce changement n'a plus lieu, il y a stagnation et finalement mort.

11. Les vies *s'annihilent* si elles se détachent de la matière. Rien ne permet de supposer le contraire.

12. Les vies supérieures *commandent* aux inférieures et utilisent leur travail.

13. Les vies de la nature inorganique sont *indestructibles* pour l'homme, tandis qu'il a le pouvoir de *détruire* les vies organiques.

14. D'un autre côté, l'homme a *le pouvoir d'organiser* à un certain degré la nature inorganique, tandis qu'il ne possède *aucun pouvoir d'organiser* la nature organique. Expliquons-nous. Qu'est-ce qu'une organisation animale? C'est un composé de cellules réunies en organes dont les fonctions varient à l'infini. L'organisation humanitaire est basée sur le même principe. Donc la formule pour désigner cet état sera la suivante : *Toute organisation est une communauté d'individus avec division de travail.*

Que ces individus soient des molécules, des cellules ou des hommes, cela ne change en rien le principe.

L'homme n'a ni la force ni l'intelligence de combiner les monades ou les cellules de façon à créer de nouvelles organisations; il ne peut créer des organisations cellulaires, lors même qu'il a les moyens de les modifier légèrement dans les races. Mais sa puissance est plus grande dans la nature inorganique. Quand il combine les divers éléments pour produire des effets nouveaux, il associe les molécules; c'est organiser la nature inorganique. Il imite ainsi avec des molécules ce que le Créateur a fait avec des cellules. Si les organismes moléculaires ne ressemblent en rien aux organismes cellulaires, la différence gît non seulement dans l'infériorité intellectuelle de l'homme, mais aussi dans les éléments employés. Jamais on ne pourrait, sans de nouvelles créations, organiser les molécules de la nature inorganique de façon à produire un animal.

Il ne peut exister entre une organisation et l'élément dont

elle est composée qu'une différence de quantité, jamais de qualité; autrement ce ne serait plus une organisation, mais une nouvelle création. Or toute nouvelle création suppose l'adjonction de nouvelles vies.

Nous le répétons, la supériorité d'une organisation cellulaire sur une organisation moléculaire gît fondamentalement dans la différence entre la cellule et la molécule. Toutes les machines (une montre, un automate, par exemple) ne sont donc autre chose que des organisations de la nature inorganique. L'homme les combine pour qu'elles servent à ses besoins ou à ses plaisirs; elles sont donc les organismes du règne minéral, car combiner, c'est organiser.

C'est ainsi que le Père céleste a mis à la disposition de l'homme les règnes inorganiques, afin qu'il y exerce son intelligence et ses forces. Il doit imiter, avec les matériaux qu'il a en main, les combinaisons infiniment plus compliquées du Créateur. A cet effet, Dieu l'a doué de facultés qui demandent à être employées; il lui a imposé des besoins impérieux, afin de l'obliger d'accomplir sa tâche et de travailler sans relâche à son instruction. Comme un père tendre emploie premièrement la persuasion, puis présente la récompense ou inflige le châtiment pour forcer son enfant à exécuter sa tâche, ainsi le Créateur nous a donné la conscience et sa parole écrite, puis les jouissances et les peines de la vie, pour nous forcer à recevoir et à étudier les leçons qui nous sont nécessaires. L'humanité est encore dans son enfance, et cette école ne se parcourt qu'avec beaucoup d'ennuis et de larmes. Heureux ceux qui, élèves dociles, cherchent à comprendre et imiter leur Maître céleste!

15. Chaque nouvelle perfection créant une nouvelle dépendance de vie, *la fragilité d'une vie sera proportionnée au degré de sa perfection.* Donc la possibilité de mourir est un effet de la perfection. Plus une vie est parfaite, plus elle est fragile; moins elle est parfaite, moins elle est fragile. Quelle loi étrange! combien elle est différente de tout ce qu'on s'est imaginé jusqu'à présent! Les matérialistes ont cru dégrader la vie en la rendant mortelle, les spiritualistes ont pensé l'élever en la rendant immortelle : chacun a soutenu l'inverse de ce qu'il voulait prouver. Mais ce qui est encore plus étrange, c'est que les faits sur lesquels le matérialisme s'appuie témoignent juste le contraire de ce qu'il en conclut.

La loi générale de la fragilité de la vie paraît subir de nom-

breuses modifications dans les règnes organiques. Les caractères qui fixent le rang d'un animal ou d'une plante sont souvent très difficiles à apprécier. Par exemple, quelques naturalistes ont placé la classe des chats au-dessus de celles des chiens et des ours, tandis que d'autres placent ces derniers au-dessus des premiers. Néanmoins les grands caractères demeurent saillants. La vie de l'homme est plus fragile que celle de l'animal, celle de l'animal plus fragile que celle de la plante, celle de la plante plus fragile que celle du cristal, celle du cristal plus fragile que celle de l'éther. L'éther de l'espace est, pour nos sens et notre intelligence, tout à fait inaltérable; sa pureté n'est que le fruit de son imperfection. Nous pouvons formuler cette loi ainsi : *Moins une vie est parfaite, moins elle peut se corrompre; plus elle est parfaite, plus elle peut se corrompre.* Le degré de corruption possible est donc proportionné à la perfection primitive.

16. La *supériorité* d'une organisation est en proportion de la *division de travail* de ses cellules. Ainsi le nombre et la variété des fonctions d'un corps constituent sa perfection. L'homme fait souvent un mécanisme compliqué pour obtenir un résultat qui peut s'atteindre par des moyens plus simples; dans ce cas, la complication n'est certainement pas une perfection. Mais dans la nature, tout étant combiné de façon à produire les plus grands résultats avec les éléments les plus simples, une chose n'est compliquée qu'autant que la nature de ses fonctions l'exige.

17. Chaque vie a *son bien et son mal particuliers*. Le bien est ce qui entretient la vie, le mal ce qui la détruit. La vie seule nous donne le sentiment du bien et du mal; car là où il n'y a pas de vie, il n'y a point de sentiment. Chaque vie est donc un juge qui rapporte tout à soi, appelant bien ce qui l'entretient, mal ce qui la détruit. Le bien-être est le sentiment de la prospérité de la vie, la douleur le sentiment de sa déchéance, nous avertissant de l'approche de la mort. L'approbation de notre conscience (son bien-être) indique la prospérité de la vie spirituelle en nous; le malaise de la conscience est le signe de son dépérissement. L'homme qui nie le bien et le mal moral prouve que toute vie morale est éteinte chez lui; il ne sent plus.

Il est évident que toute vie capable de périr a son bien et son mal particuliers; une vie incapable de périr n'a ni bien ni mal. Le bien d'une vie n'est que trop souvent le mal d'une autre. Le

loup qui dévore un agneau commet un acte qui, pour lui est le bien, puisqu'il entretient sa vie; mais c'est le mal pour le pauvre agneau, puisque sa vie en est détruite. L'homme, possédant en lui une multitude de vies, les voit souvent en désaccord les unes avec les autres. Ce qui est le bien de l'une est quelquefois le mal de l'autre, et *vice versâ*. Cette lutte finit toujours par la destruction des plus faibles.

Un malade peut sacrifier les vies cellulaires d'un de ses membres pour conserver celles du reste du corps. Un héros peut sacrifier sa vie pour sauver celle de sa nation. Un martyr perd sa vie matérielle plutôt que de la conserver aux dépens de sa vie spirituelle. Selon son état moral, un homme donne la préférence à l'une ou l'autre de ses vies, et la vie à laquelle il donne la préférence indique le rang qu'il occupe dans l'échelle des êtres. Dans une organisation supérieure, la mort d'une cellule peut entraîner celle d'une autre. Ainsi cette dernière aura deux espèces de mal : celui qui la touche personnellement, et celui qui affecte la première cellule. De même une abeille a un bien et un mal dépendant de sa vie individuelle, et un bien et un mal dépendant de la communauté, puisque la mort de cette dernière entraîne la sienne.

Chez les monades et les animaux inférieurs, où la dépendance de vie n'est pas établie, chaque cellule ne connaît d'autre bien et d'autre mal que celui qui lui est personnel ; c'est le signe de la plus grande imperfection. Dans l'organisation humanitaire, chaque cellule, chaque organe, chaque membre, chaque individu, chaque famille, chaque parti, chaque nation et enfin toute l'humanité ont leur bien et leur mal spéciaux. Selon le point de vue auquel l'homme se place, selon qu'il se considère comme monade ou comme dépendant d'une famille, d'une nation ou de toute l'humanité, les jugements qu'il porte sur ce qui est bien ou mal sont modifiés. Mais le principe d'après lequel il juge sera toujours le même : il ne considère jamais que ce qui est favorable ou nuisible à la vie qui domine chez lui.

Ainsi tout individu qui agit comme s'il était une monade, qui ne connaît d'autre mesure pour le bien et le mal que celle de son individualité, se place au rang le plus vil de l'organisation humanitaire. Celui qui considère le bien et le mal de sa famille comme son bien et son mal particuliers, montre qu'il appartient déjà à une organisation supérieure. Celui qui estime le bien et le mal de sa nation comme le sien fait partie d'une or-

ganisation encore plus élevée ; et celui qui considère le bien et le mal de toute l'humanité comme les siens propres montre par là qu'il appartient à l'organisation la plus haute qui existe sur cette terre. Mais tout ne finit pas avec ce monde : les mêmes lois continuent dans le monde à venir ; celles que nous connaissons ici-bas n'en sont qu'un reflet.

Les codes de lois ne s'élèvent jamais au-dessus de la considération personnelle. On a de rares exemples d'individus oubliant leurs intérêts particuliers pour ceux de l'humanité ; mais jamais toute une nation n'est capable d'un pareil dévouement. La moralité d'un peuple ne peut être qu'une moyenne entre toutes les moralités individuelles ; elle ne s'abaissera jamais au niveau de ce qu'il renferme de plus vil, mais elle ne peut non plus s'élever à la hauteur de ce qu'il renferme de plus noble.

18. Si nous considérons les *nations* comme des individus, *la manière dont elles agissent les unes envers les autres nous donne la mesure de leur moralité.* Or leur manière de sentir et d'agir (ce qu'on appelle la politique) est toujours ce qu'il y a de plus odieux. Mentir, tromper, voler, écraser le plus faible, répandre le sang à grands flots et sans remords, récompenser et honorer ceux qui projettent et exécutent ces infâmes actions : voilà leur moralité. Nous nous adressons à la conscience de chacun, et nous lui demandons : « Votre nation agit-elle envers les autres nations comme elle désire qu'on en agisse à son égard ? » Il est du devoir de chaque membre d'une communauté, s'il ne veut pas participer aux péchés de cette communauté, de faire tous ses efforts pour l'empêcher d'agir injustement. Flétrissons donc de notre mépris ceux qui poussent à des actes de violence.

19. Faites appel à votre intelligence, élevez-vous à la hauteur nécessaire pour embrasser *l'humanité* dans son ensemble. Représentez-vous cette humanité comme un tout unique, dont l'organisation est identique à celle de l'individu. Ce qu'est une chétive cellule vis-à-vis du corps, voilà ce qu'est l'individu vis-à-vis de l'humanité. Si quelqu'un pouvait multiplier ses forces, ses facultés et son intelligence des millions et même des billions de fois, alors encore il ne saurait atteindre aux forces, aux facultés et à l'intelligence que l'humanité acquerra un jour. Pour le moment, cette humanité n'est encore qu'un *enfant au berceau*, un être sans force et sans intelligence.

20. De ces hauteurs reportons nos regards sur nous-mêmes ;

énumérons tous les dangers, toutes les maladies qui assiègent notre faible corps, multiplions-les indéfiniment : nous n'atteindrons pas encore le chiffre des maladies et des dangers auxquels l'humanité est exposée. Si nos organes sont déjà si nombreux et si compliqués, les siens le sont immensément davantage; si notre vie est si fragile, la sienne l'est infiniment plus. Si quelques cellules, par le simple attouchement, peuvent gagner une maladie contagieuse, capable de détruire toutes les autres cellules, combien plus ne sera-ce pas le cas pour le corps de l'humanité ! Si quelques cellules, par l'absorption d'un poison mortel, peuvent entraîner la mort de toutes les autres cellules, combien plus l'empoisonnement d'un seul individu doit-il produire un effet semblable sur toute sa race ! Celui qui ne reconnaît pas que la chute et la mort d'Adam ont pu entraîner la chute et la mort de toute l'humanité nie l'organisation de sa race, et abaisse l'homme au rang le plus bas, celui des monades. Nous pouvons nous étonner qu'une vie aussi fragile, une organisation aussi délicate n'ait pas succombé depuis longtemps à tous les dangers qui la menacent. Mais une main toute puissante s'étend sur elle, un œil qui voit tout veille sans cesse, et un remède efficace est préparé pour tous les maux, même avant qu'ils se manifestent.

21. Dans notre corps *la cellule ne choisit ni le temps, ni la place, ni le genre de travail qu'elle accomplit;* il en est de même pour *l'homme* dans le corps humanitaire : il ne peut choisir, ni le temps, ni l'endroit où il naît, ni les facultés, ni l'éducation qu'il reçoit. Ses devoirs et son travail lui sont fixés d'avance par Celui qui a conçu l'ensemble; s'il s'y refuse, il est rejeté du corps. Sa position est aussi dépendante envers l'humanité que celle de la cellule à l'égard du corps. Comme une cellule est incapable de comprendre l'organisation du corps dont elle fait partie, de même notre vue est trop courte, notre intelligence trop bornée pour saisir l'ensemble des détails de ce vaste corps.

Dans la part que les hommes prennent aux événements qui les entourent, ils ne consultent guère que leurs passions. Ceux qui, inspirés par des sentiments plus nobles, cherchent à agir conformément à la volonté suprême n'ont cependant qu'une idée bien confuse des développements auxquels ils concourent. Les événements vont la plupart du temps contre leur désir, preuve suffisante de leur incapacité à en comprendre la portée.

22. L'instinct des hommes ne les trompe guère sur *le rang qu'ils occupent dans l'ordre général.* Ils se mettent d'eux-mêmes à la place qui leur convient. Ceux qui ne connaissent que le bien et le mal de la vie animale se croient des animaux; ils comprennent instinctivement cette confraternité, et ils se supposent une communauté d'origine. Ceux qui considèrent le bien et le mal matériels de l'humanité sont déjà plus élevés que les premiers. Ceux enfin qui placent le sentiment du bien et du mal en dehors de l'humanité, en Dieu, font partie de l'humanité spirituelle et s'élèvent ainsi au plus haut rang, celui d'enfants de Dieu. Placer son bien et son mal en Dieu, c'est devenir un avec lui. Les vies inférieures n'ont aucune connaissance des vies supérieures. Une plante ne conçoit pas la supériorité d'un animal, ni l'animal la supériorité de l'homme, ni l'homme animal celle de l'homme spirituel.

On ne peut sentir le bien et le mal, ou, ce qui est la même chose, la joie et la douleur d'une vie, que si on a cette vie en soi. Pour pouvoir participer à la joie et à la douleur de la vie de Dieu, il faut donc avoir cette vie en soi et participer à sa nature. *Plus une vie est élevée, plus le sentiment du bien et du mal devient intense en elle.* Ce sentiment trouvera son plus haut développement en Dieu. Cette vérité est confirmée par les paroles mêmes de Dieu: «Voici, l'homme est devenu comme l'un de nous, connaissant le bien et le mal [1].» (Genèse III, 22.). *Connaissant* veut dire ici *sentant*, car on ne peut connaître une douleur que si on la ressent. Si nous avons saisi la pensée révélée dans ce dialogue divin, il exprime des sentiments de profonde compassion. Le Fils de Dieu, en prévision de l'immensité des maux qui attendent l'humanité par la chute d'Adam, doit éprouver une intense douleur, et nous pouvons rendre le sens de ce passage de la manière suivante: «Voici, les hommes ont fait connaissance avec la joie et la douleur comme l'un de nous, mais, afin que cette douleur ne dure pas éternellement sur la terre, il faut prendre garde qu'il ne tende la main, qu'il ne mange de l'arbre de vie et ne vive à toujours.» Comme l'enfant nouveau-né fait premièrement connaissance avec le

[1]) L'expression de bien et de mal doit s'entendre ici, par rapport à l'homme, dans le sens purement matériel, mais par rapport à Dieu dans le sens spirituel, vu que les sentiments de l'homme ne sont que l'image de ceux de son Créateur.

mal ou la douleur, et seulement plus tard avec le bien, ainsi l'humanité naissante fait premièrement connaissance avec le mal, plus tard seulement elle apprendra à connaître toute l'étendue du bien qui lui est réservé.

Ceux qui croient Dieu incapable de compâtir à la douleur de ses créatures font de Dieu un être insensible. C'est la pensée qu'expriment les religions païennes en représentant Dieu sous la forme d'une pierre ou d'un animal. En effet les pauvres païens, barbares ou civilisés, ignorants ou savants, ne voient dans le Souverain qu'un juge sévère, sans pitié et sans amour; ils le font semblable à eux.

§ 2. *Nutrition et Organes de l'humanité.*

Le parallélisme entre le corps de l'homme et celui de l'humanité se poursuit jusqu'à leurs premières origines. L'homme commence par deux cellules, l'une mâle, l'autre femelle; l'humanité commence par deux individus, l'un mâle et l'autre femelle. Les cellules et les hommes engendrent d'autres êtres de leur espèce; ils grandissent de la même façon, par l'adjonction de nouveaux individus; leur dépérissement s'opère suivant les mêmes lois, et a lieu quand le nombre des morts dépasse celui des naissances. Les lois d'hygiène pour le corps sont les lois de vie et de mort des cellules, comme les lois d'hygiène pour l'humanité sont les lois de vie et de mort des individus. *La loi est identique, les éléments seuls auxquels elle s'applique diffèrent.* Ainsi qu'un calcul ne change pas, que l'unité soit un centime ou un franc, de même les lois d'hygiène ne subissent aucune modification, qu'elles s'appliquent à des organisations inférieures dont l'unité est une cellule, ou à une organisation supérieure dont l'unité est un homme. Dans le langage ordinaire, l'hygiène de l'humanité, ou l'ensemble de ses lois de vie et de mort, s'appelle la *morale*. Nous avons, par conséquent, un passage bien simple des lois physiques aux lois morales. Mais l'humanité, comme l'homme, a deux espèces de vie dont chacune a son bien et son mal particuliers. Il existe ainsi une morale pour l'humanité psychique, une autre pour l'humanité spirituelle. L'uniformité de construction de ces développements successifs produit les lois de l'analogie; elles permettent de fixer les lois morales par la simple analyse des lois physiques.

En poursuivant notre étude de l'organisation du corps humanitaire, nous demandons ce que devient en elle le principe de

la nutrition. Nous avons vu que la nutrition n'était, à l'origine, que l'union ou le mariage d'une archée vitale avec l'archée matérielle, et que la nutrition dans les règnes supérieurs était l'union d'une vie supérieure (archée vitale ou mâle) avec le corps d'une vie inférieure (archée matérielle ou femelle). Ainsi dans le corps humanitaire, qui est composé, comme tous les autres corps, de deux éléments (mâle et femelle), l'alliance de ces deux archées sera l'acte de la nutrition. Leur produit, comme celui de toute nutrition, aura pour résultat le renouvellement du corps et l'augmentation de son volume. Par conséquent, l'acte du mariage est pour le corps de l'humanité celui de la nutrition.

Chacun sait que, dans les règnes organiques, la nutrition change peu à peu les substances du corps, jusqu'à ce qu'enfin le corps se trouve complètement renouvelé. De même dans le corps humanitaire, après une centaine d'années, la nutrition (ou le mariage avec les naissances) a renouvelé toutes les substances de son corps, ainsi que toutes ses vies. Si la nutrition journalière est plus considérable que sa perte, le corps grandit; si la perte est plus considérable que la nutrition, il dépérit. La même opération se fait pour l'humanité. Présentement les naissances sont plus nombreuses que les morts, et le corps grandit; mais il viendra un temps où les naissances seront moins nombreuses que les morts et le corps diminuera: ce sera la vieillesse de l'humanité.

Nous avons vu précédemment que le principe de la reproduction siégeait, en dernière analyse, dans la cellule, qu'il s'exprimait sous une nouvelle forme dans le second état, mais que le troisième état était incapable d'engendrer. L'humanité suit la même loi: elle est incapable d'engendrer, ce ne sont que ses cellules qui possèdent ce pouvoir.

Dans la crainte de voir cet ouvrage s'étendre au-delà des bornes que nous lui avons assignées, nous n'entrerons ici dans aucun détail sur la construction organique de l'humanité, ayant à y revenir dans le second volume. Nous nous permettrons seulement d'ajouter quelques mots sur la durée de sa vie.

Il y a toujours une certaine proportion entre le temps de la croissance et celui de la durée de la vie. Cette loi doit exister pour l'humanité comme pour l'individu. Dans un chapitre précédent, nous avons fixé la vie de l'humanité à 360,000 ans environ.

Ce chiffre considérable, que nous fournissent les analogies, est confirmé par l'interprétation de la parole de Dieu. La Bible contient plusieurs indications précises sur le grand âge qu'atteindra l'humanité. On interprète les jours prophétiques de la Bible ordinairement par des années. Ainsi Daniel, dans ses prophéties sur la venue du Christ, parle de 70 semaines d'années, un jour signifiant une année. D'après cette proportion, le millénium prédit par saint Jean, durant lequel l'humanité jouira d'un repos de mille ans, devra durer 365,000 ans.

D'après Ésaïe XI, 9, et Habacuc II, 14, la perfection intellectuelle que l'humanité acquerra sera telle que « la terre sera remplie de la connaissance de l'Eternel comme les eaux recouvrent le fond de la mer. » Jérémie (XXXI, 34) dit à son tour : « Nul n'enseignera plus son frère, en disant : Connaissez l'Eternel. — Car ils me connaîtront tous, depuis le plus petit jusqu'au plus grand. » Beaucoup d'expressions de ce genre indiquent la même pensée. Présentement nous ne saisissons Dieu que par la foi, et combien cette foi est faible et timide ! Mais elle continuera à grandir jusqu'à ce qu'ellé se transforme en connaissance. Cette connaissance augmentera à tel point qu'elle dépassera toutes nos conceptions actuelles, embrassant toutes choses (matérielles et spirituelles). Ceux qui ne conçoivent pas que sur cette terre la foi sera un jour remplacée par la connaissance confirment, par leur incrédulité, notre assertion que l'immensité de ce progrès dépasse toutes nos conceptions.

Dieu se nomme, lorsqu'il se manifeste au peuple juif sur le mont Sinaï : « *le Dieu jaloux, punissant l'iniquité des pères sur les enfants jusqu'à la troisième et la quatrième génération de ceux qui le haïssent, et faisant miséricorde en mille générations à ceux qui l'aiment et qui gardent ses commandements*[1]. » Pour que ce nom, sous lequel Dieu se révèle aux hommes, ne soit pas chez l'Être suprême une exagération inconcevable, plus de mille générations doivent se succéder sur la terre. Or mille générations, à 30 ans par génération, représentent déjà 30,000 ans. Mais, au bout de ces 300 siècles, Adam seul aura eu mille générations. Si à cette époque l'humanité devait périr, il serait non seulement impossible de vérifier le fait que Dieu bénit jusqu'à la millième génération, puisque tous descendent du même homme, mais il n'y aurait plus personne dans

---

[1]) Exode XX, 5. — Deut. V, 9; VII, 9.

ce monde pour être témoin de la chose. Il faut donc, par ces deux raisons, que ces milliers de générations se succèdent bien des fois, afin de constater aux yeux de la grande masse des humains la vérité du nom de Dieu. Si nous admettons que cette période de 30,000 ans ne se répètera que douze fois, cela nous donne déjà 360,000 ans pour la durée de l'humanité.

Nous ne multiplierons pas les exemples pour montrer que la Bible prédit une grande gloire et un long âge à notre race. Ces chiffres si infiniment minimes pour Dieu, si petits même pour l'humanité, ne nous paraissent tellement énormes que parce que nous les comparons à la durée de notre vie. Nous mesurons le Créateur, ainsi que l'humanité, avec nos petites mesures individuelles. Ce que Dieu appelle « un instant » peut être pour nous des centaines de siècles, et ce qu'il appelle « bientôt » des milliers de siècles. Si un jour de la création embrasse des billions d'années, comment concevoir que le septième jour ne doive durer que six mille ans ?

CHAPITRE IX.

RÉCIT MOSAIQUE DE LA CRÉATION.

Représentez-vous les peuples primitifs, jeunes, ardents, sensuels, n'ayant de l'enthousiasme que pour ce qui émeut les passions. Sans besoins, sans connaissances, sans intérêt pour les sciences, leur imagination seule demandait de la nourriture. Les langues de ces jeunes peuples se développèrent rapidement; les mots, imitant les sons naturels, se modulaient à l'infini. Les idées premières, peu nombreuses, s'exprimaient par des sons monosyllabiques, et les mots composés ou dérivés indiquaient l'action qui leur avait donné naissance. Un seul mot pouvait exprimer toute une pensée.

Étrangers aux idées abstraites, ils ne savaient pas raisonner. Leur éloquence prodiguait les figures et frappait l'imagination. Les sages, les philosophes communiquaient le fruit de leurs méditations en discours rythmiques et sentencieux; ils enseignaient par des similitudes, et chantaient leurs dits profonds

et notables en s'accompagnant de la harpe[1]. Les amis se parlaient en vers[2]; la veuve qui plaidait devant le juge était poète, elle invoquait la nature dans la défense de sa cause.

Le langage des anciens peuples avait une force, une chaleur, une transparence, qui ont disparu dans les mélanges qu'il a subis chez nos peuples modernes. Nos langues se sont abâtardies, les racines des mots ont péri, les rameaux se sont brisés, et la feuille desséchée n'a plus son coloris éclatant et varié. Les mots servent bien encore de pont à la pensée, mais ils ne la parent plus comme autrefois. Froides et sobres, nos langues modernes méprisent tout vêtement.

Jadis tous les hommes étaient poètes; de nos jours, c'est un art auquel le sage daigne à peine se vouer. La réflexion a refoulé l'imagination; nous nous défions d'elle comme d'une folle. Avons-nous tort? Non! elle l'était. Elle s'arrogeait une dignité, une puissance qu'elle ne possédait pas. Se transportant, d'un seul coup d'aile, de la terre au firmament, de la réalité aux sphères de la fiction, elle s'imagine pouvoir franchir par ses propres efforts les limites du monde visible. Mais l'histoire des plus grands génies nous montre que l'imagination toute seule est incapable de deviner les secrets de la nature; et cette incapacité est encore infiniment plus grande pour le monde invisible. L'expérience nous apprend à nous défier d'elle; le dédain dont nous l'accablons aujourd'hui n'est qu'une juste rétribution pour l'arrogance et les séductions dont elle s'est rendue coupable envers la pauvre humanité[3].

Cependant ne soyons pas exclusifs: si nous voulons comprendre les discours des anciens, il faut réhabiliter l'imagination, lui rendre ses droits naturels, sans néanmoins lui permettre d'usurper une autorité indue. Nous devons nous rajeunir, tâcher de saisir le feu des anciens auteurs, les interpréter non d'après la syntaxe mesurée de nos langues modernes, mais d'a-

---

[1]) Psaume XLIX, 4.

[2]) Livre de Job.

[3]) Cette puissance de l'imagination est bien loin d'être entièrement brisée. Beaucoup de personnes s'imaginent pouvoir se transporter en esprit dans le monde spirituel. Elles prennent une façon de parler pour la réalité. Toute une école de philosophie est dans cette erreur; elle croit que l'intelligence appartient à l'esprit, se meut dans le monde des esprits, et peut, en se regardant elle-même, rendre compte des effets qui s'y produisent. L'intelligence appartient à l'âme, se meut par conséquent dans notre monde terrestre, et toutes les déductions de cette école sont illusoires.

près les formes poétiques, animées et brillantes des langues juvéniles dont nous allons nous occuper un moment.

Nous citerons un exemple pour montrer combien une phrase peut changer de sens selon qu'on lui applique la syntaxe adoptée par les langues modernes ou celle des langues anciennes. Noé, se réveillant de son vin, dit dans la bénédiction qu'il donne à Sem et à Japhet : « Que Dieu étende Japhet, qu'*il* loge dans les tentes de Sem et que Canaan leur soit fait serviteur. » Les commentateurs jusqu'à nos jours ont constamment rapporté cet « *il* » à Japhet, ainsi que nos formes grammaticales le demandent, et ils comprenaient que Japhet devait loger dans les tentes de Sem. Cependant en comprenant mieux l'esprit poétique des anciennes langues, qui mettait au commencement de la phrase le sujet essentiel auquel on rapportait tout le reste, on arrive à voir que cet *il* ne se rapporte pas à Japhet, mais à Dieu. La pensée de Noé exprimée en termes clairs et précis serait : « Que Dieu étende Japhet, que Dieu loge dans les tentes de Sem, et que Dieu fasse de Canaan le serviteur de ses frères. »

L'ancienne interprétation, d'après laquelle Japhet devait loger dans les tentes de Sem, n'a aucun sens justifié par l'histoire. Les explications variées qui en ont été données sont la meilleure preuve de leur insuffisance. Ceux qui voulaient s'écarter le moins possible de la lettre du texte croyaient que Japhet devait pour ainsi dire déloger Sem et habiter son pays. Mais cette interprétation, qui serait la plus littérale, est en contradiction avec le sens naturel de tout le passage ; car on ne voit pas de quel droit Sem possèderait les pays habités par Japhet, ni pourquoi le frère aîné doit être privé de bénédiction ou spolié à l'avantage du cadet. A la vérité, les Ottomans possèdent en ce moment la Palestine, c'est Japhet délogeant Sem ; mais cette circonstance est pour Japhet un sujet de condamnation, non de bénédiction. D'un autre côté, nous voyons les Juifs, peuple sémitique, habiter en grand nombre parmi nous, et recevoir de nous lumière et civilisation ; c'est Sem logeant chez Japhet. Donc l'interprétation d'après laquelle Japhet doit loger dans les tentes de Sem est en contradiction avec les faits actuels.

La seconde interprétation, qui rapporte le *il* à Dieu, est plus conforme à l'esprit des langues anciennes et ne laisse aucune équivoque sur le sens qu'il faut donner à ce passage. Elle con-

tient une prophétie magnifique, dont la réalisation est tout aussi éclatante que celle des deux autres.

La bénédiction annonçant à Japhet qu'il s'étendra s'est accomplie à la lettre; car ses descendants occupent presque exclusivement l'Asie, l'Europe et l'Amérique. La bénédiction de Sem, lui annonçant que » Dieu logera dans ses tentes » a été également accomplie à la lettre. Le tabernacle ou la tente de l'Eternel a demeuré chez les Israélites jusqu'à la seconde destruction de Jérusalem; puis le Messie est apparu et a habité au milieu d'eux pendant trente-trois ans : ces traits sont les plus importants dans l'histoire des Sémites, et bien dignes d'être prédits. La malédiction et l'état de servitude des Camites qui occupent l'Afrique sont également évidents. Ils ne semblent même avoir trouvé leur accomplissement le plus terrible que dans les temps modernes. Ses fruits désastreux et corrupteurs, transportés au nouveau monde, ont occasionné la guerre la plus épouvantable de l'histoire moderne.

L'exemple que nous venons de citer de la fausse interprétation d'un pronom personnel doit nous faire sentir combien nos formes grammaticales, appliquées rigoureusement aux langues anciennes, peuvent intervertir le sens naturel des anciens auteurs. On nous permettra de citer deux cas, qui montrent avec quelle difficulté nous saisissons *la pensée* des écrivains sacrés. Dès le commencement du Nouveau Testament, saint Matthieu cite ces paroles du Christ : « Heureux les pauvres en esprit, car le royaume des cieux est à eux. » Saint Luc exprime cette même pensée ainsi : « Vous êtes bienheureux, vous pauvres, car le royaume de Dieu vous appartient. » L'exégèse chrétienne a écrit des volumes sur ce premier discours de Christ, et l'on a donné de ce passage des explications très diverses; nous croyons cependant qu'il n'a pas été compris dans toute sa valeur. L'interprétation dominante consiste à dire que ces pauvres en esprit sont simplement les humbles. A notre avis, cette explication ne répond que bien imparfaitement au sens véritable.

Représentez-vous le Sauveur, après avoir passé trente ans sur la terre, le cœur embrasé d'amour, annonçant pour la première fois à ses pauvres frères le salut envoyé par Dieu. Dans sa sublime modestie, il s'élimine; il faut donc, pour saisir la véritable portée du discours des béatitudes, ajouter partout le nom du Sauveur : « Bienheureux sont ceux qui pleurent, car

Christ les consolera. Bienheureux sont ceux qui sont affamés et altérés de la justice, car Christ leur donnera sa propre justice, et ils se sentiront rassasiés à tel point qu'ils ne pourront rien désirer au-delà. Bienheureux sont les pauvres en esprit, car ils recevront l'Esprit de Christ et ils habiteront avec Dieu. »

Cette parole contient la promesse la plus précieuse, l'assurance du don le plus sublime, celui du Saint-Esprit, don sans lequel le pardon même des péchés et le sacrifice de Christ n'auraient aucune valeur pour nous. La supposition que le divin Maître ne voulait désigner par les pauvres en esprit que les humbles exclurait cette sentence non seulement de la chaîne des pensées qui suivent, mais surtout de la logique sur laquelle le Seigneur s'appuie. Substituez le mot de « humbles ». ou le nom de toute autre vertu chrétienne, à celui de pauvres en esprit, et vous n'aurez plus qu'une simple assertion sans raisonnement, et dont on ne peut tirer aucune conséquence. Le syllogisme de Christ se trouve ainsi détruit.

Le mot *humbles* serait donc ici tout à fait déplacé, il n'aurait aucun sens et aucune liaison logique avec le reste du discours; il en exclurait la promesse la plus importante, celle du don du Saint-Esprit, dont l'acquisition pour nous est l'objet principal de la venue de Christ. L'humble se distingue par le contentement de sa position, sa passivité et l'absence de désirs; mais c'est précisément l'opposé que le Sauveur veut relever. Il veut spécialement désigner ceux qui sont mécontents, qui convoitent des biens qu'ils ne possèdent pas; ceux qui, emportés par la violence de leurs désirs, ravissent les choses célestes. Ainsi, faute de logique, on n'a pas reconnu dans cette parole l'annonce si importante du Saint-Esprit.

Dans le même discours (chapitre suivant) on a commis, jusque dans les derniers temps, une autre faute d'interprétation: Christ veut nous montrer la folie de nous inquiéter de ce que nous mangerons ou de ce dont nous nous vêtirons. Son raisonnement paraît être celui-ci: « Ne vous inquiétez pas de la vie. Vous ne pouvez pas la prolonger de la plus petite partie; pourquoi vous inquièteriez-vous de sa totalité? » Mais nos Bibles françaises et anglaises lui mettent dans la bouche le raisonnement suivant: « Vous ne pouvez pas même allonger votre corps d'une coudée; pourquoi vous inquiéter de la vie? » Ainsi conçue, cette phrase ne présente pour nous aucun sens clair; car nous ne concevons pas comment la grandeur de notre taille

peut avoir quelque chose de commun avec les soucis de la nourriture. Il n'y a entre ces deux propositions aucune liaison, et l'on ne peut en tirer aucune conséquence. Il faut toujours que les propositions sur lesquelles se fonde un syllogisme soient telles qu'elles ne puissent changer sans changer les résultats. Or la taille peut diminuer et grandir sans influencer les soucis de la vie. Ainsi cette interprétation détruit la logique du syllogisme de Christ.

D'où vient que nous, Occidentaux, nous comprenons souvent si mal les auteurs sacrés? N'est-ce pas à cause de l'engourdissement, de la frigidité de notre imagination, qui ne saisit pas le langage poétique des anciens, et ne sait pas expliquer leur pensée par le raisonnement qu'ils emploient ou par le sens général de leurs discours?

Si nous savions manier avec plus d'assurance les armes de la logique, nous pourrions conquérir dans les sciences et les saintes Écritures un monde nouveau. Si Christ ne nous eût pas montré comment on peut prouver logiquement que l'Ancien Testament pose en principe l'immortalité de l'esprit, aucun homme n'aurait eu la pénétration de signaler cette preuve[1]. Cependant combien elle est simple! Ce seul exemple nous montre, d'un côté, à quel degré nous manquons de logique; de l'autre, le grand nombre de vérités que la nature et la Bible doivent renfermer, sans qu'il soit en notre pouvoir d'y atteindre. Mais ne nous décourageons pas; elles y ont été déposées pour les hommes, et ce que nous ne pouvons accomplir maintenant sera accompli un jour par les générations futures.

Nous avons cité ces divers cas de manque de logique, et ces fausses applications de notre syntaxe aux langues anciennes, pour montrer que le perfectionnement est possible dans l'interprétation des saintes Écritures. Nous serons donc justifié, si nous consultons la logique dans l'interprétation de la Bible, et si nous lui accordons, là où la langue ne s'y oppose pas, une prépondérance décidée sur toute autre considération. La nature et la Bible sont des œuvres intelligentes, raisonnées; sans logique il est impossible de les comprendre. La logique est entre les mains d'un sage ce qu'est le microscope entre les mains du naturaliste: elle rapproche et grossit les objets, et fait reconnaître les détails de leur structure.

---

[1]) Marc XXII, 27.

En consultant le sens général de la cosmogonie mosaïque, nous ne pouvons accepter la traduction usuelle du premier verset de la Genèse. L'original se rend textuellement ainsi : « Dans le commencement (ou l'origine) créa Dieu les cieux et la terre; » ce que les traductions usitées rendent de cette manière : « Au commencement Dieu créa les cieux et la terre. » Sous cette forme le mot *commencement* se rapporte à Dieu et désigne l'époque, le temps où Dieu commença à créer. Cette version rompt le fil de l'histoire et ne s'accorde pas avec la récapitulation faite au chapitre II, versets 1 à 8. D'après le sens de l'ensemble, on ne peut que rapporter cette expression « dans le commencement » à cieux et terre, comme s'il y avait « dans leur commencement créa Dieu les cieux et la terre, » ou « Dieu créa le commencement (l'origine) des cieux et de la terre. »

À première vue, ces variantes ne paraissent pas modifier sensiblement la narration de Moïse; mais un examen plus attentif fera reconnaître que c'est pourtant le cas. L'admission de l'une ou de l'autre change, d'une manière absolue, le sens, la marche et la portée de l'histoire cosmogonique. L'ancienne interprétation, qui rapporte le mot *commencement* à Dieu, admet que la terre et les cieux furent sa première création. D'où il résulte que la terre avec toute l'armée des cieux existe déjà au premier verset, ce qui est en opposition directe avec l'assertion, si souvent répétée, que l'Éternel fit les cieux et la terre en six jours. De plus cette interprétation nous laisse dans une ignorance complète sur la formation de la terre et des cieux; tout ce qui en serait dit, c'est qu'ils sont *tohu va bohu;* tandis que notre manière d'interpréter, qui rapporte le mot *commencement* à terre et cieux, suppose que Dieu ne créa au premier verset que le commencement (ou le premier élément) de la terre et des cieux. Tout ce qui suit n'est ainsi que l'histoire d'une terre et de cieux qui s'achèvent en six jours, en opposition à la première interprétation, qui doit admettre une terre et des cieux tout au commencement du premier jour.

La seconde manière d'interpréter, qui considère le premier chapitre de la Genèse comme les annales de la création du monde depuis le moment où Dieu en pose les premiers fondements jusqu'à son accomplissement, est en harmonie avec le sens général; tandis que la première manière, comme nous le verrons, se trouve en contradiction perpétuelle avec le fil de l'histoire. Ces deux interprétations si différentes, qui changent com-

plètement le sens de toute l'histoire de la création, tournent autour d'une simple question de syntaxe. La première, sans égard pour le sens, applique d'une manière rigide notre syntaxe au texte hébreu, tandis que la seconde consulte avant tout le sens général en lui subordonnant la syntaxe. Nous ne sommes que trop portés à faire, dans le domaine de l'intelligence, ce que faisaient les anciens maîtres de l'art dans leurs tableaux bibliques. Ils revêtaient leurs personnages des costumes de leur époque. De même nous prêtons aux anciens auteurs notre maniére de parler et de penser, et nous nous étonnons que leur langage soit si peu conséquent.

Transportons-nous pour un moment dans ces temps primitifs, et rappelons-nous que l'ancienne manière de parler mettait l'idée principale en avant et lui subordonnait les détails. Les anciens personnifient tout; c'est ce qui a donné les genres aux objets qui n'en ont pas. Cette manière de personnifier, qui voulait relever dans cette première phrase le mot *origine* ou *commencement,* ne permettait pas de dire «*dans leur origine*», parce que cela aurait donné à ce mot un rôle subordonné, au lieu d'en faire le mot essentiel. C'eût été une faute de style, et, pour ces temps-là, ce pronom eût rendu la phrase moins brillante. Le sens de la phrase suivante est également clair, que nous employions l'article ou le pronom: «Dans le désespoir, fuyant Dieu, Adam et Ève erraient sans savoir où ils allaient.» Il n'y a pas là d'équivoque; on comprend le sens de cette phrase, lors même qu'elle n'est pas tout à fait dans l'esprit de la langue française et qu'on préfèrerait dire: Dans leur désespoir, etc. Mais dans la langue allemande, qui se rapproche davantage des langues anciennes, un poète aimera tout autant employer l'expression «dans le désespoir», parce qu'il personnifie cet état et lui donne ainsi une importance qu'il perd par l'emploi du pronom possessif. Il en était très probablement de même pour les Hébreux, et le sens de *commencement* ou *origine,* avec l'article au lieu du pronom, devait être tout aussi clair pour eux que cette dernière phrase l'est pour nous[1].

---

[1] Nous remarquons que la forme hébraïque, qui en français se rend par *dans le,* s'emploie d'une manière tout autre que dans nos langues. Elle paraît, dans bien des cas, être une forme de personnification, qui, en français, se rend simplement par l'article, comme s'il y avait *le commencement,* etc.

Quiconque a lu la Bible connaît combien ce besoin de personnifier toutes choses, pour leur donner du mouvement et de la vie, est dominant. Nous ne nous permettrions plus de personnifier le pain, et de parler du bâton sur lequel il s'appuie et qui menace de se rompre, ou de nous représenter le mal comme un chariot triomphal auquel l'homme esclave est attaché avec des cordes. Notre imagination est trop sobre ou trop pauvre pour goûter de semblables métaphores. Cependant elles étaient alors usuelles. Si on lit un auteur persan ou arabe, on le trouve généralement chargé de beaucoup plus d'images que les livres de l'Ancien Testament, excepté cependant celui de Job et le Cantique des cantiques. Cette réserve dans la manière de penser et de s'exprimer des peuples occidentaux, en rendant leur langage plus précis et beaucoup plus apte aux besoins des sciences, a eu malheureusement pour effet de voiler à nos yeux de grandes beautés et de nombreuses nuances du style poétique.

Moïse s'exprime ainsi, chapitre I, verset 27 (traduction littérale) : « Et il créa, Dieu, l'homme à son image, à l'image de Dieu il créa lui, mâle et femelle il créa eux. » Aucun poète n'oserait énoncer ainsi deux fois de suite la même idée, mais pour l'Oriental ce n'est rien moins que la même idée. Dans la première phrase toute l'intonation, toute l'imagination de l'auditeur doit être concentrée sur *Dieu créa*, et *à son image* devient un détail comparativement insignifiant. Dans la seconde phrase c'est l'inverse : *l'image de Dieu* reçoit toute l'intonation et devient ainsi la vérité principale, et avoir été créé par Dieu est un détail d'une moindre importance. Ce sont là des nuances que nous ne pouvons sentir que très faiblement, et que nous ne goûtons plus. Il faut pour cela la jeune et vive imagination des nations qui habitent les climats brûlants, où la chaleur du soleil semble se communiquer aux facultés de l'âme.

En nous appuyant sur les considérations précédentes, en consultant le sens de l'ensemble, nous nous croyons justifié d'interpréter le premier verset de la Genèse non d'après notre syntaxe moderne, mais d'après la syntaxe ancienne et les exigences de la logique. Nous traduisons donc ce passage ainsi : « *Dans leur commencement* créa Dieu les cieux et la terre ; ou : « *Le commencement* créa Dieu des cieux et de la terre. » Pour rendre cette phrase (qui est une traduction littérale de l'hébreu) plus agréable à une oreille française, nous la tournerons ainsi : « *Dieu créa le commencement des cieux et de la terre.* — Et la

terre (de même que les cieux dans ce commencement) était sans forme et vide; et les ténèbres s'étendaient sur la face de cet abîme[1]. »

L'expression *tohu va bohu* se rend ordinairement dans les langues anglaise et française par « sans forme et vide ». Le mot *tohu* paraît dix-neuf fois dans l'Ancien Testament. Sa signification semble être vanité ou une chose vaine, inutile, déserte, vide, une chose de néant et moins que rien. L'expression « sans forme » ne rend ainsi que bien faiblement le sens de l'original; il faudrait lui ajouter encore l'idée d'une chose de néant, vaine, inutile, morte. Le mot *bohu* paraît trois fois et a une signification analogue à *tohu;* il se traduit par vide, désert ou abîme. Les deux mots *tohu* et *bohu* (dont la racine arabe donne l'idée de quelque chose de vide) forment ensemble un superlatif, qui exprime, dans les termes les plus forts de la langue hébraïque, l'état abject et horrible d'une masse inerte, inutile et morte. Les expressions *tohu* et *bohu* sont personnifiées en hébreu ; il faudrait donc leur donner la forme du substantif et non celle de l'adjectif. La traduction des Septante, qui donne l'ancienne manière de comprendre, traduit ces termes par « invisible et non préparée ». Un auteur allemand s'exprime ainsi sur le *tohu va bohu*: « *Die Bedeutung der beiden zusammenklingenden Namen ist grausig; die Erde in ihrem Urzustande war eine wüste und dumpfe, leb-und bewusstlose Masse.* »

Ces premiers matériaux que Dieu venait de créer ne montraient pas le moindre vestige d'une terre et d'un ciel, ils n'avaient dans cet état primitif aucune espèce de valeur; car Moïse les nomme dans la phrase suivante un « abîme ». Il confirme ainsi d'une manière évidente le sens donné précédemment à *tohu va bohu.*

Nous remarquons que le mot hébreu *tehôm,* rendu en français par *abîme,* en allemand par *Tiefe,* en anglais par *deep,* n'implique pas ordinairement le néant absolu, mais une profondeur menaçante, renfermant les eaux du déluge ou les eaux dangereuses et profondes, ennemies de la vie. Le terme de *tehôm* s'emploie aussi pour le séjour des morts. En considérant les divers sens du mot *tehôm,* nous voyons qu'il est tout aussi énergique que les précédents pour exprimer l'état vain, abject,

---

[1]) Le texte hébreu dit: « sur la face de l'abîme. » C'est plus noble, plus poétique, mais pour une oreille européenne moins clair que « cet abîme. »

inutile de ce premier commencement. Aux yeux de Moïse il ne renfermait ni force, ni vie ; au contraire, il lui apparaît comme une chose impure, comme l'ennemi et le dévorateur de la vie.

On pourrait douter que cette dénomination d'abîme se rapportât à l'origine de la terre et des cieux, mais le sens général ne permet pas une autre interprétation ; car, si cet abîme ne désigne pas la terre même ou son commencement, mais un espace en dehors de la terre et des cieux, les ténèbres circonscrites à sa surface devaient laisser le reste dans la lumière[1]. Cette désignation d'abîme doit donc s'appliquer au commencement de la terre et des cieux, ainsi à toute l'étendue de notre monde matériel.

Mais pourquoi l'auteur inspiré exprime-t-il tant de mépris pour ce premier commencement ? De quel droit parle-t-il ainsi de l'œuvre du Créateur ? Pourquoi la nommer vaine, inutile, vide et incapable de prendre aucune forme ? Réfléchissez, cher lecteur, combien ces désignations sont paradoxales. Comment la matière pouvait-elle paraître inutile ? Comment pouvait-elle être privée de la faculté de former du bois, des pierres, des gaz, de la vapeur, de l'électricité ou de la lumière ? Comment pouvait-elle être sans forme et vide ? Voilà une série de questions qui ne peuvent se résoudre que par la supposition que cette matière était morte. Ce qu'est un morceau de boue en comparaison d'un animal vivant, voilà ce qu'était cette substance morte ou primitive à côté de la matière animée de forces et de vies.

Ainsi les lois de la nature, telles que nous les avons développées dans les chapitres précédents, s'accordent avec le sens littéral de la Genèse, et nous paraissent seules capables d'expliquer d'une manière claire et logique les deux premiers versets, qui renfermeraient sans cela de flagrantes contradictions. Quel est le savant qui ait caractérisé d'une manière aussi juste que Moïse ce premier état de notre monde ? On voit aussi que l'ancienne interprétation ne saurait accepter l'expression *tohu va bohu* dans son sens légitime, mais est obligée de la prendre dans une acception poétique.

Il est naturel que l'auteur sacré n'ait pas employé l'expression de « matière morte ; » car il aurait éveillé chez le peuple

---

[1]) Plusieurs auteurs allemands ont supposé que ces ténèbres restreintes à la terre laissaient le ciel dans la lumière. Mais une pareille supposition est contraire au texte et à toutes les lois de la nature.

juif l'idée que la terre est un être animé. De plus, ce terme n'est pas rigoureusement exact; car, à proprement parler, on ne peut pas appeler morte une chose qui n'a pas encore reçu la vie. Cependant les expressions dont Moïse fait usage sont toutes aussi fortes que s'il avait employé le terme même de mort. La matière ne peut en réalité mériter cette dénomination qu'à l'époque où elle aura perdu toutes les forces qui l'animent dans ce moment. Nous continuerons néanmoins à nous servir de l'expression de « matière morte » pour définir la matière dans son état primitif. Nous évitons par ce moyen une périphrase, et ce que nous perdons en précision est amplement regagné par la clarté de la désignation. Ainsi, en appelant la substance primitive *de la matière morte,* nous voulons simplement indiquer que cette matière primitive était semblable à ce que la matière deviendrait actuellement, si elle perdait toutes ses forces. Car nous l'avons vu, les forces sont pour les règnes inorganiques exactement ce que sont les vies pour les règnes organiques.

Dans la supposition que la terre et les cieux ont été créés au verset premier, c'est-à-dire tout au commencement du premier jour, on s'est figuré que le *tohu va bohu* était une confusion affreuse de roches, de pierres, de terres incultes et nues, entremêlées d'eau. Mais le chaos, comme état primitif de la terre, est une idée dérivée d'anciennes traditions grecques; elle n'est ni biblique, ni permise en géologie. Les rochers, les pierres et la terre ou le sec n'ont été formés qu'au verset 9. Ainsi l'on pèche tout à la fois contre la narration de la Genèse et contre les lois de la nature, si l'on suppose avec l'ancienne interprétation que les pierres et la terre ont été formées avant la lumière.

En admettant que la création de la terre, avec sa forme et ses mouvements, fut l'œuvre du premier jour, on détruit le sens naturel des 9 premiers versets, qui contiennent le récit de l'origine de la terre jusqu'à l'apparition du règne minéral. L'interprétation qui place la formation de la terre au premier verset est en opposition non seulement avec la narration biblique, mais encore avec les lois de la nature, vu que le règne minéral n'a pu exister avant la formation du règne éthérique. De plus, si les rochers et l'eau existaient déjà au verset premier, la terre devait avoir sa forme et sa rotation, et les termes *tohu, bohu* et *tehôm* ne lui étaient plus applicables. On pensait autrefois que Dieu, après avoir formé la terre et les étoiles, les lança dans l'espace pour les faire tourbillonner les unes autour des

autres, mais cette idée est trop enfantine pour mériter aucune considération.

Nous ne nous arrêterons pas à énumérer les nombreuses hypothèses qui ont été émises sur la création du monde et sur le chaos; cela nous mènerait trop loin. Dès que l'on se permet de dévier des enseignements de la nature, on donne trop libre carrière à son imagination. Ainsi on a supposé l'intervention d'anges déchus dans la production du soi-disant chaos, et on leur a attribué la création des animaux et des plantes nuisibles à l'homme. Nous ne pouvons tenir aucun compte de théories de ce genre, admettant que la nature seule a le droit et d'interpréter la Bible et de nous renseigner sur sa construction. Nous n'avons pas d'autre source; l'impuissance de notre imagination à deviner quoi que ce soit dans la nature, sans y avoir été conduit par l'étude de ses lois, est un fait auquel toute l'histoire de la philosophie rend ample témoignage.

Moïse continue l'histoire de la création en ces termes: « Et, l'Esprit de Dieu planant sur la surface des eaux (v. 3), Dieu dit: Lumière soit! — et la lumière fut (v. 4). Et Dieu vit que la lumière était bonne, et il sépara la lumière des ténèbres (v. 5). Et Dieu nomma les ténèbres nuit, et la lumière jour. Ainsi fut le soir, ainsi fut le matin du premier jour. »

Remarquons que le narrateur sacré, après avoir donné au premier commencement de la terre et des cieux les épithètes si caractéristiques de *tohu, bohu* et *tehôm*, l'appelle plus loin « eaux. » L'eau dont il est parlé ici ne peut être celle qui a été formée au verset 9. Les Juifs ne connaissaient ni les vapeurs, ni les gaz; les nuages étaient pour eux les eaux des cieux. Moïse n'ayant donc aucun choix d'expressions pour expliquer à un peuple enfant, ignorant complètement les premiers éléments de la physique, la condensation graduelle des nébuleuses, dont l'opération si lente s'étend sur les versets 6, 7 et 8, il a dû emprunter la seule image terrestre connue des Juifs qui pût leur en donner l'idée: celle d'une condensation des nuages en liquide et du liquide en solide.

Comme les nuages, ou les eaux impalpables des cieux, produisent par la condensation l'eau palpable de notre terre, ainsi ces premiers nuages cosmogoniques produisirent par la condensation les nébuleuses plus substancielles d'où sortirent, par un second acte de condensation, les étoiles individuelles. Ce que les nuages de notre ciel terrestre sont à notre eau, voilà ce

qu'étaient ces nuages cosmogoniques aux divers systèmes solaires et à notre Voie lactée. Il faut donc comprendre que, dans la bouche de Moïse, l'expression d'« eaux au-dessus des cieux » n'est qu'une image empruntée à nos cieux terrestres, et transportée à l'immensité de l'univers. Dans ce cas, il ne peut être question ici que de similitude et non d'identité; autrement l'eau terrestre (verset 9) n'eût pas été quelque chose de nouveau et n'aurait pas requis deux créations spéciales.

Dans son langage poétique, Moïse a employé la même expression que nos astronomes pour désigner ce premier état. Et si l'on prétendait que le narrateur de cette merveilleuse cosmogonie n'a voulu désigner que des nuages terrestres en parlant des eaux des cieux, on se tromperait tout autant qu'en affirmant que nos astronomes veulent désigner des brouillards terrestres quand ils parlent de nébuleuses. Moïse indique très clairement que la terre s'est formée par une condensation graduelle, et il faut notre manque de logique et notre manie d'appliquer notre syntaxe rigide aux langues anciennes pour nous voiler si fréquemment le vrai sens des anciens auteurs.

Le passage de la matière morte à un état vivant n'a pu se faire sans une création directe des premières forces du règne éthérique. Mais cette création n'est pas mentionnée, car ces forces étaient totalement inconnues alors. Outre que la forme du verbe semble indiquer une époque intermédiaire entre la description de l'état de *tohu-bohu* et le moment où Dieu prend la parole, le sens même du second passage paraît le demander.

Le mot hébreu *merachèpheth*, traduit par *planant*, veut aussi dire couver, réchauffer dans son sein, porter sur ses ailes. Or Moïse, qui représente toujours la mort comme quelque chose d'impur, dont l'attouchement souille, n'eût jamais employé cette expression pour désigner les rapports du Créateur vis-à-vis de la matière morte, désignée par *tohu* et *bohu*. Il faut donc que Dieu, antérieurement au moment où il est représenté comme planant sur notre monde, y eût déjà jeté un principe de vie, et changé le *tohu va bohu* en nuages cosmiques. L'image employée ici, qui place Dieu en dehors du monde, devait faire naître l'idée que ce monde, avec l'armée des cieux, tout immense qu'il nous paraît, n'est cependant pour le Créateur qu'un petit point de l'espace, semblable à ce qu'est un œuf à l'égard de l'univers. Cette matière, auparavant *tohu* et *bohu*, informe, inanimée et sans mouvement, reçoit subitement un souf-

fle de vie, elle se meut, s'abaisse, s'élève, prend une forme régulière; ses atomes, de morts qu'ils étaient, se changent en molécules vivantes. Ces molécules, se repoussant les unes les autres, forment un fluide élastique d'une ténuité infinie, dans lequel le mouvement se communique à des distances incommensurables. Ce premier liquide, qui remplissait d'une manière uniforme tout l'espace occupé présentement par les cieux et la terre, est l'eau de l'univers; il ne devient l'eau du ciel étoilé ou les nébuleuses des astronomes que par l'effet d'une seconde création.

Cette toute première création, qui a précédé la lumière, et qui a changé le *tohu-bohu* en fluide, est dans l'ordre des règnes le premier état du règne éthérique.

« Et Dieu dit : Lumière soit! — et la lumière fut. » En créant le second et le troisième état du règne éthérique, le Créateur introduit de nouvelles forces dont la plus saillante est l'attraction. Les molécules qui se repoussaient auparavant s'attirent. La masse entière de notre monde matériel fermente; les électricités opposées s'élancent à la rencontre l'une de l'autre, se repoussent de nouveau avec fureur, partout jaillit la lumière, l'univers semble enflammé, des convulsions affreuses le remuent, et de nouvelles ténèbres, rendues plus profondes par le contraste, remplacent ces premiers éclats de lumière.

Ainsi la lumière succéda à l'obscurité; chacune d'elles a son empire distinct. Dorénavant elles seront ennemies l'une de l'autre. « Tel fut le soir, tel fut le matin du premier jour. »

Arrêtons-nous un moment pour examiner quel sens il faut donner à ce mot de *jour*. Jusqu'au verset 17 du second chapitre, il se trouve répété seize fois et n'a pas moins de sept différents sens : 1° clarté; 2° moitié d'un jour astronomique; 3° jour astronomique de vingt-quatre heures; 4° jour de Dieu; 5° jour cosmogonique; 6° époque cosmogonique; 7° époque ou instant dans la vie d'un homme. Si nous ajoutons à toutes ces significations celles que nous trouvons encore dans les autres livres, il en résulte une telle variété de sens qu'on ne conçoit pas comment quelques auteurs ont pu les confondre. L'interprétation du mot jour, ou l'espace de temps qu'il désigne, varie selon qu'il est appliqué à l'homme individuel, à un peuple, à l'humanité ou à Dieu. Employé dans ce dernier sens, il désigne souvent l'éternité entière.

Daniel, dans une de ses visions, nomme Dieu à plusieurs re-

prises « l'Ancien des jours. » Or les jours dont il est parlé ici ne peuvent pas être des jours humains de vingt-quatre heures ; ce sont des jours divins, et l'histoire des six derniers nous est seule rapportée. L'idée que Daniel pensât ici à des jours humains serait aussi absurde que de prétendre que, quand les auteurs sacrés parlent de la main ou de l'œil de Dieu, ils se les figurent composés de chair et d'os comme les nôtres. Dieu ne peut être appelé l'Ancien d'une chose qui n'existe pour lui que d'hier ; car, ainsi que Moïse s'exprime dans un psaume, mille ans ne sont pour lui que comme une veille de la nuit qui est passée. Donc la parole sacrée distingue clairement les jours divins des jours humains.

La Bible doit avant tout être interprétée par la Bible, si l'on veut être juste à son égard. Nous demandons donc : « Comment les auteurs sacrés interprètent-ils les jours cosmogoniques ? » Saint Paul (Héb. IV) nous donne une explication détaillée du septième jour cosmogonique, et nous obtenons ainsi une mesure pour estimer la longueur des autres jours. Il considère ce jour comme un jour de Dieu, un temps céleste qui ne se confond point avec le temps terrestre. Ce jour, qui existe depuis longtemps pour Dieu, saint Paul le représente comme étant encore à venir pour l'homme, et il en parle comme d'un domaine dans lequel l'humanité doit s'efforcer d'entrer. D'après cette explication de l'apôtre, nous nous trouverions encore au soir ou plutôt dans la nuit du jour du repos ; le matin (ou le jour) serait encore à venir. Il faut se rappeler que les Israélites, en mémoire des jours cosmogoniques, considéraient la nuit comme la première moitié du jour sidéral, le jour comme la seconde moitié. Le crépuscule étant très court dans les pays chauds, le soir signifie nuit et le matin jour. Il serait plus correct de traduire les paroles de Moïse : « Tel fut le soir, tel fut le matin, » par : « Telle fut la nuit, tel fut le jour du premier jour. » Ainsi ce septième jour, d'après le témoignage biblique, est si peu un jour terrestre de vingt-quatre heures qu'il s'étend encore sur tout l'avenir de l'humanité, et s'il n'embrasse pas l'éternité entière, il ne s'éteindra en aucun cas avant la fin de notre économie. Or, puisque le septième jour embrasse la vie de toute l'humanité, les autres jours ne peuvent pas être des jours de vingt-quatre heures.

Quand cette première semaine sera écoulée, une seconde lui succèdera, dans laquelle le Créateur recommencera son œuvre.

Alors seront créés de nouveaux cieux et une nouvelle terre, dont les précédents n'auront été qu'un faible reflet.

Toute l'existence de notre monde matériel est ainsi circonscrite dans une semaine de la vie de Dieu; il veut nous faire comprendre par cette figure, empruntée à la vie humaine, que toute la durée de cette économie matérielle, depuis son premier commencement jusqu'à son extinction finale, n'est pour lui qu'un petit espace de temps semblable à une semaine dans la vie d'un homme. Cette image renferme en même temps la prophétie d'une semaine à venir, qui suivra la semaine actuelle. Dans cette seconde semaine, Dieu créera un nouveau monde, dont la splendeur et la majesté dépasseront tout ce que nous pouvons concevoir.

Dieu veut être compris des hommes, et il a fait son œuvre à la façon humaine, afin de la mettre à leur portée. Cette terre, en nous servant de berceau, nous présente en même temps des matériaux sur lesquels nous devons travailler. Tout notre développement est une continuation des lois posées par Dieu, et toute notre industrie une organisation des règnes inorganiques.

Si le septième jour cosmogonique, qui ne fait que poindre pour nous, est néanmoins tellement rempli des bénédictions de l'Eternel, quelle gloire et quel bonheur nous sont réservés pour le moment où il luira dans toute sa splendeur!

Dans le langage figuré des Israélites, le soir, synonyme de nuit, indique toujours le commencement d'une chose, ou un état transitoire et incomplet; le matin, synonyme de jour, l'accomplissement d'une chose, sa perfection et son éclat. Cette forme devient le type d'une multitude de créations matérielles et spirituelles. Elle indique que l'imparfait précède le parfait, l'impur le pur, la matière la vie, les ténèbres spirituelles la lumière spirituelle. De même le corps corruptible précède le corps incorruptible; Ismaël précède Isaac; Israël, esclave et humilié, précède l'Israël libre et glorifié; le monde matériel précède le monde spirituel. Cette marche générale, suivie par Dieu dans ses créations, typifiée dans la division des jours cosmogoniques, est reflétée par la division du jour chez les Juifs. La division des jours cosmogoniques présente encore une autre particularité, c'est que le matin d'un jour devient la nuit du jour plus parfait qui lui succède. Cette même forme est observée dans la création. Ainsi la matière primitive (les ténèbres) est le principe féminin; les vies éthériques (la lumière) sont le

premier principe mâle. Les deux réunis, formant le premier règne, deviennent le soir ou le principe féminin vis-à-vis des vies minérales. Le règne minéral devient le soir ou le principe féminin du règne végétal. Le règne végétal devient, à son tour, le soir ou le principe féminin du règne animal ; de même l'animal envers l'homme et l'humanité à l'égard de Christ. Il y a là une loi uniforme qui jusqu'ici a été ignorée des savants, mais qui est révélée dans la cosmogonie. Cette même forme, sous d'autres figures, est répétée dans l'Apocalypse comme présidant au développement du corps humanitaire. Quelle preuve de l'inspiration de ce livre !

Outre les témoignages bibliques en faveur de la longueur des jours cosmogoniques, divers passages du récit de Moïse montrent qu'il ne considérait pas les jours de la création comme des jours ordinaires.

Ce qui frappe au premier abord dans cette histoire, c'est l'importance accordée à l'ordre, au nombre et à la division des jours cosmogoniques. Cette importance est si grande qu'elle paraît primer toute autre considération. Il semble même que toute la cosmogonie ait été écrite uniquement pour révéler ce fait, tant il est mis en relief. Cette importance, que le grand législateur israélite met à l'ordre et au nombre des jours cosmogoniques (ou divins), est facile à concevoir ; ils doivent lui servir de base pour l'institution et la sanctification du *sabbat*, ainsi que des autres jours de fête.

Si les jours de la création étaient des jours de vingt-quatre heures, il serait impossible que celui qui est indiqué comme le septième jour ne fût en réalité que le septième de son espèce, car il est dit qu'au quatrième jour furent créés les jours, les saisons et les années. Or ces saisons, ces années, doivent avoir embrassé un grand nombre de nos jours ordinaires, et le septième jour ne pouvait plus être le septième de son espèce, mais devait être le millième, le billionième, ou plus encore. Ainsi Moïse renverserait par son propre récit l'ordre et le nombre des jours de la création, auxquels il met une si grande importance. Il annulerait, dès le début, toutes les conclusions sur lesquelles il fonde ses institutions religieuses, et il se contredirait de la manière la plus évidente.

Au surplus, il n'est pas possible de compter les jours de vingt-quatre heures avant qu'ils existent. Moïse ne pouvait parler dans ce sens du soir et du matin du premier jour, quand,

d'après son propre témoignage, les jours de vingt-quatre heures n'existaient pas encore. Donc ce qu'il appelle le premier jour devait être quelque chose de différent. Les jours humains ne peuvent se compter qu'à dater du quatrième jour cosmogonique, et l'ordre des jours est rompu. Donc la supposition que les jours cosmogoniques sont des jours humains renverse tout l'ordre du récit de la création. Le quatrième jour (où furent créés les jours, les saisons et les années) ne peut être un jour de vingt-quatre heures, car un jour qui embrasse des années doit être plus qu'une rotation de la terre autour d'elle-même. Il est spécialement mentionné qu'au quatrième jour toute l'armée des cieux a été créée ; donc le jour dont il est parlé ici ne peut être en aucun cas un jour terrestre, mais doit être un jour du monde, c'est-à-dire une rotation de toutes les étoiles du firmament autour de leur commun centre de gravité.

Or la rotation de notre système solaire autour de son grand centre demande au moins dix-huit millions d'années, et une seule rotation de notre voie lactée autour d'elle-même (ou un seul de ses jours) durera pour le moins 18 millions de fois 18 millions d'années. Si ce jour, tout grand qu'il est, n'est pas même un jour du monde, qui peut concevoir la durée d'un de ces jours qui embrasse l'univers entier ? A côté de ces chiffres, l'insignifiance d'un jour humain est visible. Vouloir mesurer la création du monde entier par des jours si minimes, c'est comme si nous voulions mesurer l'espace du ciel avec le creux de la main. Si Dieu eût créé les cieux et la terre dans l'espace de six fois vingt-quatre heures, jamais l'intelligence de l'homme ne pourrait étudier leur formation. Au lieu de lui enseigner les perfections invisibles de Dieu et les mystères du monde spirituel, la nature ne serait pour lui qu'un volume scellé, un chaos de faits qu'il ne pourrait jamais débrouiller.

Avant que la lumière fût rassemblée en des points fixes, elle se répandait sur toutes les surfaces, et la rotation de la terre ne pouvait déterminer des jours de vingt-quatre heures. Ceux-ci ne peuvent avoir pris naissance, comme le dit la Bible, qu'après la dissipation des brouillards qui remplissaient les espaces et la concentration de la lumière sur les soleils et les étoiles. Donc la nuit et le jour du premier jour ne peuvent pas être les mêmes que ceux des jours humains, mais doivent être un jour différent, c'est-à-dire un jour cosmogonique ou un jour de Dieu. La lumière de beaucoup d'étoiles prend des millions d'années

pour arriver jusqu'à nous; comment croire que ces étoiles n'ont été créées que depuis 6,000 ans? Le capitaine E. Hunt estime que la Floride, composée en entier de bancs de corail, a dû prendre plus de 5,400,000 ans pour atteindre son étendue actuelle. Comment croire qu'elle s'est formée en quelques secondes? Les bancs de corail sont un dépôt de petits animaux, et il est facile de mesurer la grandeur de leur crue annuelle. Beaucoup d'autres formations demandent également une série incalculable d'années.

Au chapitre II, versets 5 et 6, Moïse dit que, lors de la création d'Adam, il n'y avait point encore d'hommes sur la terre pour la cultiver, qu'il ne pleuvait pas comme actuellement, mais qu'un brouillard arrosait sa surface. Ce brouillard, qui au commencement enveloppait toute la terre à une grande étendue, était un ancien reste de l'état nébuleux de la terre et ne s'est dissipé que très lentement en se condensant peu à peu. Or, si les jours cosmogoniques étaient des jours terrestres, comment Moïse pouvait-il supposer que la terre sortant de l'eau un mercredi, saturée d'eau comme une éponge et enveloppée de brouillards, eût besoin le même jour d'être arrosée d'une manière spéciale pour que les plantes pussent croître?

Ce passage, ainsi que la remarque du verset précédent (Dieu fit l'homme avant qu'il y eût aucun homme), n'a de sens que si Moïse considérait les jours cosmogoniques comme des temps très prolongés. Car si le règne minéral et le règne végétal ont été créés un mercredi, on ne conçoit pas la possibilité que le *jeudi* il surgisse déjà des hommes sur la terre, comme des champignons qui se mettraient immédiatement à la cultiver. Il y a quelque chose de si ridicule dans une pareille supposition qu'il est impossible d'imputer à Moïse une assertion pareille. Ces deux faits mentionnés par l'auteur sacré démontrent à eux seuls qu'il admet l'existence d'une longue époque où la terre était entourée et arrosée par des brouillards, puis une époque également longue où elle était habitable, sans néanmoins avoir d'habitants. Donc l'analyse du texte, le témoignage de la Bible, celui de la nature, tout concourt à démontrer que **les jours cosmogoniques ne peuvent pas être des jours humains.**

Si le septième jour de la semaine a été sanctifié, ce n'est pas qu'il soit identique avec le septième jour de Dieu; il en est seulement l'image. L'homme, sanctifié lui-même parce qu'il a été créé à la ressemblance de Dieu, doit sanctifier le septième jour,

image du septième jour cosmogonique ou du repos du Créateur. Cette figure doit nous révéler le désir de Dieu que notre travail comme notre repos, nos peines comme nos plaisirs, nos haines comme nos affections, ne soient qu'un reflet fidèle de ses actions et de ses sentiments. Comment avons-nous répondu à cet appel?

Verset 6. « Puis Dieu dit: Qu'il y ait de l'espace dans le milieu des eaux (célestes), et qu'elles se divisent eaux contre eaux. » Au commandement du Tout-Puissant, de nouvelles forces surgissent; la matière, qui s'étendait encore comme un fluide uniforme sur tout l'espace, se condense; partout il se forme des noyaux qui, se mettant à tourbillonner, entraînent dans leur mouvement tout ce qui les entoure. Ces centres donnent naissance aux premières nébuleuses; puis, se partageant en groupes, ils forment la matière pour des systèmes d'étoiles comme notre Voie lactée. Si l'eau (des cieux) dont il est question aux versets 2 et 6 eût été de l'eau terrestre, elle se serait rassemblée d'elle-même, et il n'eût pas fallu deux créations subséquentes pour produire la mer.

Nos connaissances de la nature sont encore beaucoup trop restreintes, pour que nous puissions avoir la moindre idée de la façon dont ces premiers développements ont eu lieu; mais il paraît qu'ils ont été accompagnés de grandes commotions, car l'irrégularité des plans de rotation témoigne des luttes produites par ces condensations. Ainsi Dieu sépara les nébuleuses au-dessus du ciel, qui devaient former les étoiles, de celles au-dessous du ciel, qui devaient former notre terre. « Tel fut le soir, tel fut le matin du second jour. Puis Dieu dit: Que les eaux (célestes) au-dessous (ou en dedans) du ciel soient rassemblées en un lieu, et que le sec paraisse. » Voici la formation du règne minéral, ou du moins des deux derniers états de ce règne. L'eau se forme, elle est rassemblée en un lieu; ensuite les pierres et les autres minéraux sont créés ou se condensent. Lors même qu'il n'en est pas fait mention, on peut penser que la même opération s'est accomplie dans les nébuleuses au-dessus du ciel.

Cette condensation ne s'est faite que peu à peu; il y a eu une époque où l'atmosphère de la terre et celle de la lune ont dû se toucher. La condensation d'une si énorme masse de substances devait produire une chaleur intense, et la température des premières mers pouvait dépasser de beaucoup celle de l'eau bouillante, vu la pression de cette atmosphère de brouillards et de

vapeurs qui entourait la terre primitive à une hauteur prodigieuse.

Dès que l'eau se fut assez refroidie pour pouvoir héberger les premières vies organiques, elle se remplit probablement des formes inférieures du règne végétal. Il se peut qu'une grande partie de nos rochers granitiques proviennent de dépôts siliceux du règne végétal, comme nos rochers calcaires paraissent être en grande partie des produits du règne animal. La chaleur, en fondant ces premières couches, a fait disparaître toutes les traces de leur origine. Avec la température uniforme des mers primitives, qui devait singulièrement favoriser la multiplication prodigieuse dont les plantes inférieures sont capables, il pouvait suffire de peu d'années pour changer toutes les mers en une masse vivante de plantes. Les organisations élémentaires firent graduellement place à des organisations supérieures, aquatiques d'abord, puis terrestres. Ainsi finit le troisième jour.

Le quatrième jour porte un cachet particulier. Les brouillards se condensent de plus en plus. La lumière, répandue indéfiniment dans cette mer de brouillard, se concentre en quelques points lumineux, et les cieux éclaircis permettent aux grands luminaires de lancer leurs rayons jusqu'aux extrémités du monde. Par cette concentration de la lumière, la terre acquiert des jours et des nuits, des saisons et des années. Elle tournait déjà depuis des millions d'années autour du centre solaire; mais le soleil n'était pas encore visible, car il n'était pas revêtu de sa robe lumineuse. La densité des brouillards autour de tous les premiers astres les eût privés totalement de jour, si la lumière eût été concentrée en des points fixes.

Le rassemblement de la lumière sur des corps centraux prépare la terre à recevoir les vies supérieures. Dieu commence le cinquième jour par la création d'animaux aquatiques. Le texte hébreu se rend littéralement ainsi : « Et Dieu dit: Eaux, fourmillez d'âmes vivantes! » Le mot *âme* doit se prendre ici dans le sens que nous lui attribuons, c'est-à-dire d'âme psychique dont la possession constitue la différence entre l'animal et la plante, chaque animal ayant outre sa vie végétative une âme. Le sixième jour, Dieu crée les animaux, et termine son œuvre par la création de l'homme. Le septième jour embrasse toute l'histoire de l'humanité, ou toute la durée de ce monde matériel.

En cherchant à pénétrer le sens général de l'histoire cosmogonique tracée par Moïse, nous ne voyons pas de raison pour supposer que les créations susmentionnées doivent exclure de nombreux détails d'un ordre inférieur. Ainsi la création des animaux aquatiques, le cinquième jour, n'exclut pas la possibilité qu'un grand nombre d'infusoires eussent déjà été crées au troisième jour. De même la création des plantes, le troisième jour, n'exclut pas la possibilité de la formation de nouvelles espèces le quatrième ou le cinquième jour. Notre intelligence nous dit, en thèse générale, que le règne végétal a dû être créé avant le règne animal, les plantes et les animaux inférieurs avant les supérieurs. Mais ces faits n'impliquent pas que les animaux parasites (vers intestinaux, etc.) aient dû être créés avant les animaux sur lesquels ils vivent, ou que beaucoup d'animaux aquatiques n'aient pu exister avant certaines plantes terrestres qui demandent un terrain sec et aride.

Non seulement la cosmogonie mosaïque ne renferme rien de contraire aux lois de la nature, mais elle rapporte plusieurs faits importants que la science a totalement ignorés jusqu'ici. Tels sont : la création d'une matière morte, n'appartenant à aucun règne ; la création du règne éthérique avant le règne minéral ; le principe de la nutrition dans les règnes inférieurs ; la création des premières plantes à une époque où notre système solaire était encore une nébuleuse, etc. Aucune histoire profane de la création ne peut se comparer pour la justesse aux annales des livres divins, tracées il y a plus de trois mille ans ; et dans trois mille ans la science baissera encore la tête, et devra reconnaître que l'Auteur de toutes choses a pu seul avoir les connaissances nécessaires pour inspirer à Moïse son récit.

La création de l'homme est analogue à celle de la terre. Comme Dieu fit d'abord la matière, puis l'anima de forces et de vies, de même il fit premièrement le corps de l'homme, et y souffla une respiration de vie. Cette loi est aussi suivie pour le monde spirituel. Saint Paul dit que le corps psychique est le premier, le corps spirituel le second. Ézéchiel, en décrivant la résurrection du peuple juif, raconte que le corps a été formé le premier, l'âme la dernière. Partout la Bible nous enseigne que la vie a été formée après le corps, les vies les plus élevées après celles qui le sont moins. Elle s'accorde ainsi complètement avec

la nature, qui nous montre partout que la vie ne peut exister sans la matière, ni les vies supérieures sans les inférieures.

Nous essayerons de donner en un tableau les traits caractéristiques de la création, tels que nous les supposons.

Premier jour	1re moitié ou la nuit	Création de la matière morte, qui est dans un état *tohu* et *bohu*.
	2e moitié ou le jour	Commencement du règne éthérique. Animation de la matière morte. Création du second état. Formation de la lumière.
Deuxième jour		Fin de la création du règne éthérique. Formation des systèmes de nébuleuses. Peut-être commencement du règne minéral.
Troisième jour		Fin du règne minéral. Formation de l'eau, des rochers et de la terre. Formation du règne végétal.
Quatrième jour		Probablement continuation du règne végétal. La condensation continue. Les brouillards du ciel se dissipent et la lumière est rassemblée dans les grands centres. Les soleils et les étoiles deviennent ainsi visibles
Cinquième jour		Commencement du règne animal. Formation des animaux aquatiques et des oiseaux.
Sixième jour		Formation des animaux terrestres. Formation de l'homme.
Septième jour		Dieu se reposa le septième jour. Son repos durera aussi longtemps que l'économie actuelle. Après ce septième jour une nouvelle semaine commencera pour Dieu ; alors il recommencera son œuvre et créera de nouveaux cieux et une nouvelle terre, qui ne passeront plus.

Nous ne croyons pas qu'il faille considérer ces créations comme des époques fixes dans lesquelles Dieu ne fit autre chose que ce qui a été mentionné. Ainsi toutes les forces, une fois créées, continuent incessamment leur action ; et la création des plantes, le troisième jour, n'exclut pas une continuité de créations analogues dans une moindre mesure les jours suivants.

A une époque où il n'y avait pas assez de terre pour permettre la création des animaux terrestres, les plantes terrestres ne pouvaient pas être toutes formées.

CHAPITRE X

L'AME PSYCHIQUE

§ 1. *Méthode pour analyser les diverses vies d'un corps.*

Toi, ô mon âme, quelle es-tu? Habitante invisible d'une maison fragile, détourne-toi un moment de tes habitudes journalières. Quitte ces fenêtres par lesquelles tu observes sans cesse ce qui se passe au dehors; fermes-en les volets et détourne tes regards du monde extérieur, pour les diriger sur toi-même. Révèle-moi les secrets de ton existence: dis-moi qui tu es, et comment tu agis? Es-tu une ou êtes-vous plusieurs? Es-tu mortelle ou immortelle? Quel est le lieu de ta naissance? Quelle est ta véritable patrie, la terre ou les cieux? Es-tu exclusivement liée à ce monde matériel ou touches-tu aussi les sphères éthérées du monde spirituel, ainsi que le prétendent les philosophes? Comment sens-tu? Comment penses-tu? Où conserves-tu les trésors accumulés par la mémoire? Tu es muette! Ta prison d'argile est ténébreuse et tu n'as pas de lampe pour l'éclairer. Toi qui vois, ne te vois-tu pas toi-même? Toi qui saisis, es-tu pour toi-même impalpable? Toi qui penses tout comprendre, comment se fait-il que tu ne puisses te comprendre toi-même? Toi qui es immatérielle, d'où vient que tu n'as de sens et d'intelligence que pour les choses matérielles? O mon âme, tu ne réponds pas, tu ne te vois pas, tu ne te sens pas, tu ne te comprends pas! Pour toi-même tu n'existes pas!

Que tout cela est étrange! il me faut sortir de moi-même pour me comprendre. L'âme ne semble à l'aise que quand elle peut sortir de sa demeure; plus rapide et plus infatigable que l'hirondelle, elle parcourt sans cesse son domaine. Elle se forge des armes pour conquérir le vaste empire des cieux et arracher à la terre ses secrets les plus intimes. Il est évident qu'elle n'est point créée pour elle-même, mais pour les autres, car elle n'existe que pour les autres; semblable à la cellule d'un corps organique, il lui est impossible de vivre dans un isolement

complet. Elle est membre d'un tout, elle fait partie d'une grande organisation et doit tirer toutes ses connaissances du dehors. C'est du dehors que lui viennent les impressions, la lumière et les jouissances, du dehors que lui viennent l'amour, la paix et le bonheur; au dedans il n'y a que l'obscurité et le silence du tombeau [1]. L'âme éternellement renfermée dans sa prison est celle de l'idiot; jamais elle ne peut en sortir, et aucun bruit du monde extérieur, aucun rayon de lumière ne pénètre dans cette sombre demeure.

Plus je réfléchis à tous ces mystères, plus ils me semblent inexplicables. Que savons-nous de toute la création qui nous entoure? Malgré tous les efforts et tous les travaux de tant de siècles, le voile impénétrable qui recouvre la nature n'a pas été soulevé, ses grands ressorts (les forces et les vies) nous sont encore inconnus. Cette ignorance est si grande que quelques naturalistes nient l'existence réelle des vies. Nier l'existence d'une chose, c'est montrer l'ignorance la plus absolue à son égard et nous rappelons ici ce que nous avons dit page 167, à propos de l'existence rèelle et distincte des vies, que la difficulté de comprendre une chose n'est pas une raison pour la nier.

Tous les objets dans la nature paraissent infinis dans leurs détails, de même que le temps et l'espace sont infinis dans leur mesure; à chaque pas en avant, nous sommes forcés de reconnaître que l'intelligence qui a façonné toutes ces choses est infiniment supérieure à la nôtre. Si notre intelligence s'était faite elle-même, elle se comprendrait. Puisqu'elle s'ignore si complètement, il faut que l'intelligence qui l'a créée lui soit immensément supérieure. Avouons-le franchement, nous sommes aussi peu capables d'analyser notre âme et notre intelligence qu'un animal est impuissant à s'expliquer l'anatomie de son corps.

Mais l'humanité est encore dans sa tendre enfance, son intelligence ne commence qu'à poindre; après quelques centaines de siècles d'étude et de travail, elle sera aussi supérieure à ce qu'elle est maintenant qu'un savant est supérieur en connaissances à un enfant de quelques mois. Elle considérera ses travaux actuels du même œil que nous considérons les premiers efforts que fait un enfant pour marcher, ou les premiers mots

---

[1]) C'est du dehors même que lui vient la conscience; elle est la voix de Dieu; c'est cette *lumière* divine *qui éclaire tout homme venant au monde.* (Jean I, 9.)

qu'il balbutie. Cette perspective ne doit pas nous décourager, mais nous stimuler à de nouveaux travaux, afin d'avancer l'œuvre autant que possible. La grandeur et la magnificence d'une construction décourageront-elles ceux qui y travaillent? Tout au contraire, elles les encourageront. Renouvelons donc nos efforts, écartons tout ce qui nous gêne dans l'ouvrage ; observons strictement les cartons que la nature nous présente. Si nous dévions de ses modèles, si nous travaillons d'après notre fantaisie, notre ouvrage deviendra inutile ; car tout ce qui n'entre pas dans le plan général sera rejeté. Combien de ces matériaux jonchent la terre, pour lesquels les ouvriers ont épuisé leur temps et leurs forces! travail qui n'a d'autre but que d'avertir ceux qui succèdent de ne pas imiter leurs prédécesseurs. Défions-nous donc de notre imagination, et des théories superficielles faites à volonté pour étayer une idée favorite. Tenons-nous-en strictement aux lois de l'analogie et soumettons-nous sans réserve aux enseignements de la nature; elle nous guidera dans toutes les vérités matérielles et spirituelles, car elle renferme toutes les sciences accessibles à l'homme.

Si nous reconnaissons notre incapacité à deviner la construction d'une chose sans l'avoir étudiée, nous accepterons d'autant plus facilement les témoignages de la nature. Nier la possibilité d'une pluralité de vies dans un corps sans avoir examiné la question à fond, n'est-ce pas comme si l'on portait un jugement sur des problèmes de mathématiques sans avoir étudié cette science? Ce serait évidemment faire preuve d'une ridicule présomption.

Avant d'approfondir notre sujet, nous devons rappeler encore une fois au lecteur que sous le nom générique de vies est compris l'ordre des forces. Les vies des règnes inorganiques s'appellent dans le langage ordinaire « forces », quelquefois aussi « forces mécaniques » par opposition aux termes vagues de forces végétatives et de forces animales. Par ces derniers termes on entend des manifestations particulières de la vie d'une plante ou d'un animal. La vie animale ou psychique se désigne plus spécialement par le nom d'âme. Le terme d'esprit est réservé exclusivement à la partie immortelle de l'homme. Pour continuer à nous conformer à l'usage général, nous parlerons de l'âme comme d'une unité, là où il ne sera pas spécialement nécessaire de le faire autrement, en sous-entendant toujours qu'elle est la réunion de toutes les petites âmes cellulaires.

Après avoir reconnu, dans chaque animal, la présence de quatre espèces de vies superposées les unes aux autres, nous demanderons quelles sont les fonctions spéciales de chacune de ces vies. Pour adjuger impartialement à chacune d'elles sa part d'activité, il nous faut, en l'absence de preuves directes, consulter l'analogie; elle seule peut nous guider avec certitude dans ce labyrinthe de questions obscures.

Aussi longtemps qu'il ne nous sera pas possible de séparer les diverses vies dans le même individu, nous n'obtiendrons pas de preuves directes de leur existence; mais les nombreux faits que l'analogie nous fournit sont assez convaincants pour nous dispenser de preuves plus positives. Personne ne doute, par exemple, qu'il ne doive mourir si on lui tranche la tête; il n'en a pourtant pas la preuve directe; c'est par l'analogie seule qu'il arrive à cette conviction, et nous pensons qu'elle est toute aussi forte que s'il en avait fait l'expérience personnelle.

Il est évident qu'il ne sera jamais possible de détacher dans le même individu toutes les différentes vies les unes des autres; mais la nature nous les montre si distinctement séparées dans les divers règnes que nous pouvons étudier leurs fonctions spéciales tout à loisir.

Le règne éthérique se présente à notre observation sans aucun mélange de vies étrangères; nous pouvons donc reconnaître avec toute la précision désirable celles qui lui sont propres. Là où nous rencontrons ces vies dans le règne minéral, nous sommes obligés de conclure par analogie qu'elles sont une production du règne éthérique, et non point un nouvel effet des vies minérales. Car, si c'était le cas, deux vies de règnes différents produiraient des résultats identiques, et, comme elles devraient se renforcer l'une l'autre, l'effet trahirait cette double action. Or nous n'observons rien de semblable dans la nature.

Si, par exemple, une partie de la pesanteur de notre corps, qui est un résultat des vies éthériques, pouvait être un produit des forces de l'âme, il faudrait que notre corps eût, en sus du poids naturel des substances minérales qu'il renferme, tout le poids produit par l'âme, poids qui devrait disparaître au moment de la mort. Nous voyons donc que, si les vies supérieures accomplissaient les mêmes fonctions que les vies inférieures, elles détruiraient celles-ci (ce qui n'est pas possible à l'égard des vies inorganiques), ou les renforceraient hors des proportions que l'expérience fait connaître. Les vies inorganiques

étant relativement indestructibles, il en résulte que *les forces éthériques ne peuvent être détruites en passant dans le règne minéral.* Par la même raison, *les vies inorganiques, en s'assimilant aux vies organiques, dispensent ces dernières de remplir les fonctions des vies éthériques.*

Un moment de réflexion doit nous faire comprendre que, si les lois de perfection de notre monde sont basées sur la division du travail, il est naturel que les vies supérieures, beaucoup plus précieuses que les inférieures, n'emploient ni leur temps, ni leurs forces, à exécuter un travail qui peut s'accomplir par des vies d'une moindre valeur.

Si la vie supérieure devait remplir la même fonction que l'inférieure, ne serait-ce pas comme si l'on demandait à un roi de se charger du travail manuel de ses sujets ou à un général d'accomplir l'œuvre qui s'exécute par les efforts réunis de ses soldats? Il en est de même dans toute la nature; il y règne une hiérarchie absolue: l'inférieur travaille pour le supérieur, le supérieur dépend de l'inférieur. Les mots « organisation » et « ordre » excluent l'idée d'unité. Ce qui est organisé ou ce qui est en désordre ne peut pas être un. On ne peut parler du désordre dans une armoire, si elle ne renferme qu'un objet, ou du désordre dans une cervelle si elle ne renferme qu'une intelligence. Dire qu'une organisation peut être une unité, c'est tout simplement une absurdité.

Tout l'avantage d'une organisation gît dans la pluralité des vies et dans la subdivision du travail. L'unité de vie serait la mort de toute organisation. Ainsi, dans le vrai sens du mot, il est impropre de parler de nature *inorganique*, car toute la nature est plus ou moins organisée. Nous combattons donc l'idée de l'unité de vie comme une chose anormale; cette unité n'existe nulle part dans la nature, si ce n'est peut-être dans le premier état du règne éthérique. Son introduction serait synonyme d'une décomposition générale; car la plus petite particule de poussière renferme encore des millions de molécules, contenant chacune nombre de forces différentes.

Sans admettre l'idée qu'il existe quelque chose dans la nature qui soit absolument un, nous devons cependant reconnaître que la première impression de l'homme, quand il essaye de se rendre compte de ce qu'il voit, est en faveur de cette supposition. Aussi les hommes l'ont-ils adoptée sans examen, semblables à des insulaires qui, voyant le soleil se plonger tous les

soirs dans l'Océan, s'imaginent que ce bain lui est nécessaire pour éteindre les feux qui le consument. Mais notre intelligence doit dominer nos sens, et toujours examiner si les apparences ne sont pas trompeuses. Ce qui jusqu'ici a entretenu si puissamment notre illusion, c'est l'harmonie admirable qui se manifeste dans la construction de l'homme; cette harmonie est telle que nous n'avons jamais douté de l'unité de notre vie.

Récapitulons l'ordre général. L'humanité est composée d'hommes, comme notre corps est composé de cellules; les cellules, à leur tour, sont composées d'une infinité de molécules diverses, qui de nouveau se composent d'atomes. Dans cette hiérarchie chaque homme, chaque cellule, chaque molécule et par conséquent chaque vie, chaque force, ont leur travail spécial à accomplir: si les uns ou les autres refusent leurs services, ils sont expulsés du corps auquel ils appartiennent. Si ce corps, quel qu'il soit, perd le pouvoir de se débarrasser de ses parties mortes, il languit ou cesse de fonctionner. Dans ce dernier cas, l'union se dissout, les vies supérieures périssent et les inférieures retournent à leur état primitif. *Une même loi régit l'organisation de la nature et celle de la société humaine.*

C'est une règle pour le naturaliste que là où il y a *identité d'effets*, il y a *identité de causes*, et que là où il y a *similitude de fonctions*, il y a aussi *similitude d'organes*. Ainsi, en comparant l'œil d'un chien avec celui d'autres animaux ou de l'homme, il faut admettre, sans acception de personnes, que l'œil qui voit le mieux a l'organisation la plus parfaite. Pour qu'un organe soit considéré comme plus parfait chez l'homme que chez l'animal, il faudra que la supériorité de ses fonctions soit évidente.

Cette règle, qui se déduit de l'analogie, nous fournit, dans la comparaison des règnes, un moyen bien simple de distinguer les différentes vies. Les petits diagrammes que nous donnons des règnes serviront à éclaircir la chose au premier coup d'œil. Rappelons-nous que les règnes ne se distinguent les uns des autres que par les archées de la vie, la matière restant partout la même.

Les figures suivantes désignent les quatre règnes de notre monde matériel. Le noir indique la matière, qui reste toujours la même; les lettres blanches indiquent les diverses catégories de vies qui animent la matière et qui constituent les règnes. La première lettre du nom de chaque règne figure les vies spécia-

les qui caractérisent ce règne. Ainsi *E* indique les vies du règne éthérique, *M* celles du règne minéral, *V* celles du règue végétal et *A* celles du règne animal.

Le nº 1 présente le règne éthérique avec ses vies *éthériques*, indiquées par la lettre *E*.

Le nº 2 présente le règne minéral, renfermant les vies *éthériques* et *minérales*, indiquées par les lettres *E M*.

Le nº 3 présente le règne végétal, renfermant les vies *éthériques*, *minérales* et *végétales*, indiquées par les lettres *E M V*.

Le nº 4 présente le règne animal, renfermant les vies *éthériques*, *minérales*, *végétales* et *animales*, indiquées par les lettres *E M V A*.

Le nº 5 présente l'homme naturel, renfermant les vies *éthériques*, *minérales*, *végétales* et *animales*, indiquées par les lettres *E M V A;* il a en sus une nouvelle vie, sa vie *spirituelle*, que nous représentons par la lettre noire *S*.

Le nº 6 présente l'humanité avec une vie de plus que l'homme naturel. Cette nouvelle vie est *Christ*. Nous l'indiquons par la lettre noire *C*.

Si nous comparons le règne éthérique avec le règne minéral, en nous appuyant sur la règle que nous venons de citer (similitude d'effets, similitude de causes), nous obtiendrons les résultats suivants : Toutes les forces qui sont identiques dans les deux règnes doivent appartenir au règne éthérique, tandis que les forces qui se trouvent exclusivement dans le règne minéral lui appartiennent en propre. En

Fig. 11.

comparant le règne végétal avec les règnes inférieurs, nous aurons pour résultat: Toutes les forces *E* d'une plante, qui sont identiques avee les forces éthériques, appartiennent aussi au règne éthérique; toutes les forces minérales *M*, qui sont identiques à celles du règne minéral, appartiennent à ce règne; toutes les forces végétales *V*, qui se rencontrent exclusivement dans le règne végétal, lui appartiennent en propre. En examinant le règne animal, nous conclurons également que toutes les forces identiques par leurs effets à celles des règnes précédents doivent appartenir à ces règnes, tandis que les forces *A*. dont on ne rencontre aucune trace dans ces règnes, sont seules l'apanage de la vie animale ou de l'âme. En comparant l'animal avec l'homme, le même raisonnement nous montrera que ce qu'ils ont de commun appartient à l'âme psychique; ce qu'ils n'ont pas en commun, ce que l'homme a en sus de l'animal, appartient exclusivement à son esprit. La comparaison entre l'homme naturel, tel que nous l'avons décrit dans le chapitre de la Communauté, et l'homme éclairé par sa conscience ou l'humanité éclairée par Christ nous donne partiellement la valeur de cette nouvelle vie. Nous disons «partiellement», car dans ce cas particulier il s'agit uniquement de ce monde, et non de l'autre, où ces vies doivent se manifester dans toute leur valeur. Mais il nous faut renvoyer ce sujet au livre second.

Nous aurons donc la loi suivante: *Les forces qu'un règne possède en sus de celles du règne précédent peuvent seules être sa propriété exclusive.*

Cette construction, si simple dans ses dispositions, si admirable dans ses effets, permet d'étudier séparément les différentes vies et d'analyser les fonctions particulières de chacune. La même loi nous fournit les moyens de distinguer les attributs de l'âme et ceux de l'esprit.

§ 2. *Fonctions des différentes vies.*

Le règne éthérique nous fait connaître la lumière, les couleurs, la chaleur, la répulsion, l'attraction sous différentes formes, le mouvement, etc.; il faut donc soustraire toutes ces forces de la vie minérale, qui ne conserve ainsi que l'affinité, la tendance à former des gaz, des liquides, des cristaux. Les forces éthériques devant aussi être soustraites aux règnes organiques, nous arrivons à la conclusion générale que sans la vie éthéri-

que la terre ne pourrait tourner autour du soleil, une machine à vapeur serait incapable de marcher, et notre bras n'aurait pas le pouvoir de soulever le moindre poids; en un mot, toute l'organisation de cette terre serait impossible.

Plusieurs végétaux possèdent la faculté de se mouvoir; chez quelques-uns ces mouvements ressemblent si fort à ceux des infusoires qu'on a rangé ces végétaux dans le règne animal. Donc la puissance de se mouvoir n'est pas une force de l'âme, mais le produit d'une vie inférieure. La production de mouvement par la chaleur et la reproduction de chaleur par le mouvement sont déjà des preuves suffisantes que ces deux forces appartiennent au même règne, puisqu'elles s'engendrent mutuellement.

L'âme privée du pouvoir d'exécuter le mouvement possède en revanche celui de l'ordonner; semblable à un général qui, incapable lui-même de transporter ses soldats d'un endroit à un autre, peut néanmoins, par une seule parole, leur commander les marches nécessaires. Ainsi les vies supérieures commandent aux inférieures et leur font faire ce dont elles ont besoin. Quelle gradation dans le rang et l'importance des vies qui animent notre corps, et pourtant quelle harmonie ! Tout s'y exécute sans contrainte et sans jalousie. Tous les membres ont leur part légitime du travail qui aboutit au bien général. Que l'homme d'État qui a le vrai bonheur des peuples à cœur étudie l'organisation du corps de l'homme; elle n'est qu'une image de celle que l'humanité est destinée à atteindre.

En comparant le règne végétal avec le règne animal, afin d'étudier les fonctions de l'âme, nous trouvons dans les êtres primitifs de ces deux règnes une grande analogie de formes et de fonctions. Cette analogie entre la plante et l'animal (qui, du reste, ne peut être étudiée que très superficiellement dans les premiers échelons de ces règnes, à cause de la petitesse des individus) semble indiquer que chez ces êtres primitifs la vie végétale est prédominante, car si elle ne l'était pas, les différences devraient être plus sensibles.

A mesure que la vie animale se développe par la réunion des cellules en corps organisé, la différence entre la plante et l'animal devient plus saillante. Présentement il nous est impossible de fixer avec la moindre précision les limites entre la vie végétative et la vie animale. C'est un problème que les générations futures auront à résoudre. En attendant, nous penchons pour

assigner à la vie végétative les fonctions inférieures du corps (l'absorption, la circulation du sang, la respiration, etc.), vu qu'on retrouve des fonctions analogues, quoique simplifiées, chez la plante, tandis que les sens, l'intelligence, la volonté, les désirs, les instincts, dont la plante est privée, sont évidemment l'apanage de l'âme.

Si nous parcourons rapidement le règne animal, depuis les êtres les plus dégradés, semblables aux plantes, jusqu'aux créatures les plus parfaites, nous voyons la vie animale (ou l'âme) parcourir toutes les phases de son développement. Sans ce tableau, où nous suivons pas à pas sa marche progressive, nous ne pourrions jamais pénétrer les secrets de sa construction.

Mais l'âme animale, même la plus simple, présente encore des problèmes à résoudre bien au-dessus de nos forces, et il nous faut descendre encore plus bas dans l'échelle des vies pour étudier les premières manifestations de cette archée si mystérieuse. Commencer l'étude de l'âme par l'âme humaine serait aussi peu sensé que d'aborder l'étude des mathématiques par ses problèmes les plus ardus, l'âme humaine étant ce qu'il y a de plus compliqué dans la création matérielle.

Par cette raison, la psychologie n'a pu produire jusqu'à présent que des hypothèses contradictoires. Au lieu de commencer par les éléments, elle a tout de suite abordé les questions les plus abstraites, questions qui ne pourront être résolues qu'après plusieurs siècles de travaux. Ainsi les psychologues qui ont cherché à adapter leurs idées aux croyances chrétiennes, ignorant la pluralité des âmes, ont donné aux vérités bibliques qui touchent à cette science une explication diamétralement opposée au texte littéral, faisant, par exemple, de la résurrection une réincorporation, de la nouvelle naissance le rajeunissement de notre vieille âme, comme si elle pouvait naître une seconde fois, etc. On peut se figurer la confusion qui en est résultée. Aussi longtemps qu'on ignore les choses les plus élémentaires du monde visible, quelle valeur peuvent avoir ces systèmes de philosophie et de métaphysique qui se hasardent à expliquer les mystères du monde invisible? Qu'on résolve d'abord les questions les plus simples de ce monde, et l'on pourra s'attaquer ensuite aux questions infiniment plus difficiles du monde à venir; toute autre marche nous conduirait à des théories illusoires.

Il est impossible d'étudier le monde invisible avant de con-

naitre le plan de construction du monde visible. L'un sert de modèle à l'autre. Puis, en faisant usage des lois de l'analogie, il faudra rechercher dans le monde invisible les archées spirituelles, archétypes des archées matérielles dont se compose notre terre. Ces archées trouvées et analysées, il faut par analogie leur appliquer les lois qui régissent les archées terrestres.

Cette application des lois terrestres aux archées spirituelles ne peut cependant se faire qu'à la condition que ces lois ne changent jamais, et soient tout à fait indépendantes des éléments qu'elles embrassent. C'est ce que nous enseigne toute la création. Les grandes lois de la nature ne changent jamais. Comme un calcul reste identique, qu'on ait pour unité des centimes ou des francs, de même les grandes lois de la nature sont sans variation, que les constructions auxquelles elles s'appliquent aient pour unité une molécule éthérique, une molécule minérale, une cellule végétale, une cellule animale, une cellule humaine, un homme ou toute l'humanité.

Pour que l'étude des vies et de l'âme puisse se constituer en science, elle doit avant tout résoudre les problèmes les plus élémentaires. Elle devra commencer par l'examen des vies les plus simples, c'est-à-dire des vies éthériques; puis, progressant dans son étude, elle passera aux vies minérales, de celles-ci aux vies végétales, et, ainsi étayée des connaissances précédentes, elle abordera sans crainte l'analyse de la vie animale ou de l'âme. Mais aussi longtemps qu'on n'a pas résolu les problèmes les plus simples des vies inférieures, quel espoir peut-on avoir d'éclaircir ceux des vies supérieures?

Il faudra donc, dans l'étude des vies, consulter tour à tour les physiciens, les chimistes, les botanistes, les zoologistes et les physiologistes; toutes leurs sciences réunies serviront de base à la connaissance de l'âme humaine.

La psychologie, ou la science de l'âme, embrassera ainsi les résultats les plus abstraits des sciences naturelles. Puis la psychologie, avec toutes les sciences terrestres, servira de base à la connaissance du monde spirituel, puisque notre terre et notre ciel, avec tout ce qu'ils renferment, ne sont que l'image de ce monde à venir dont la perfection et la gloire sont infiniment au-dessus de tout ce que nous connaissons ici-bas.

La science de l'âme ne peut se développer qu'avec le concours de toutes les autres sciences, dont nous allons donner le tableau général. La connaissance de la nature se borne à celle des vies

et des forces ; car il n'y a rien à étudier dans la matière, ses caractères étant immuables. Les sciences du monde visible se partageront ainsi en six grandes classes, selon le nombre des vies. La 1re classe s'occupera des vies du règne éthérique, sous le nom d'*éthérologie*. La 2e aura pour objet les vies minérales; elle devrait se désigner du nom de *minéralogie*. Il faut, en conséquence, ou étendre la signification de ce nom, ou se résoudre à en adopter un nouveau. La 3e grande science est celle du règne végétal ; elle porte le nom de *botanique*. La 4e est celle du règne animal; elle s'appelle *zoologie*. Il est à regretter, pour l'harmonie générale, qu'on n'ait pas désigné ces deux dernières par les noms de *végétalogie* ou *plantologie* et d'*animalogie*. La 5e est celle de l'homme; elle s'appelle *anthropologie*. La 6e est celle du corps humanitaire; elle n'a pas de nom, ce qui n'est pas un inconvénient, vu qu'elle n'existe pas encore.

Le lecteur comprendra facilement qu'il nous est impossible d'entrer dans aucun détail sur les immenses travaux que toutes ces sciences embrassent. Ce petit ouvrage, dont nous ne voulons pas étendre les bornes pour ne pas en rendre la lecture trop pénible, n'est destiné qu'à être un modeste indicateur au bord du chemin, montrant la direction qu'il faudra suivre pour arriver à la connaissance du monde spirituel et à celle de Dieu. C'est le but final de toutes les sciences terrestres.

Les besoins du cœur et de l'intelligence sont trop impérieux pour que nous puissions renoncer à l'objet de tant de vœux. Comment le Père céleste donnerait-il à ses créatures une soif si brûlante pour une chose qui n'existerait pas ? — Oui, elle existe, cette science recherchée avec tant d'ardeur par tous les grands et nobles esprits des siècles passés ! elle existe, malgré les doutes des savants actuels, qui considèrent l'inutilité des efforts faits pour y atteindre comme une preuve qu'elle n'est pas de cette terre ! Qu'elle approche, — et sa venue sera saluée avec des transports de joie par tous les amis de la vérité.

§ 3. *L'âme des animaux; leurs instincts et leurs facultés.*

Le sujet de ce paragraphe a été traité par beaucoup d'auteurs; la question est embarrassante; aussi, selon les résultats auxquels on a voulu arriver, les animaux ont été éloignés ou rapprochés de l'homme sans égard pour les enseignements de la na-

ture. Les uns, désirant placer une barrière infranchissable entre l'homme et l'animal, ont cherché à abaisser ces derniers jusqu'à en faire de pures machines; les autres, pour effacer toute distinction entre les deux, ont osé prétendre que les animaux sont les ancêtres de l'homme. Dans ce combat, où les arguments de part et d'autre étaient dictés non par une considération impartiale des faits, mais par le but auquel on voulait arriver, les mots d'*instinct* et de *faculté* ont été pris dans des sens si variés qu'ils désignaient tantôt toutes les forces de l'âme et de la pensée, tantôt une simple force mécanique.

Dans toutes ces discussions, on ne mettait jamais en doute l'unité de l'âme. Cette supposition fournit aux matérialistes leurs principaux arguments pour combattre le parti opposé. Ils raisonnent ainsi : « L'animal a de l'intelligence, de la mémoire; donc il a une âme aussi bien que l'homme. Si l'âme est immortelle, les animaux sont immortels; et si l'âme est mortelle. l'homme périt comme un animal. » Le parti spiritualiste, pour défendre la suprématie de l'homme, a cru devoir nier la présence d'une âme intelligente chez l'animal; car, en la lui accordant, il ne possèderait plus de ligne de démarcation entre l'animal intelligent et l'homme idiot.

Toutes ces difficultés disparaissent, si l'on admet la pluralité des âmes; alors on n'a plus à craindre, en accordant une âme et de l'intelligence aux animaux, de les élever à la hauteur de l'homme. Et comment peut-on leur refuser une âme, puisque *âme* et *vie* sont la même chose? Comment nier chez eux les premiers éléments de l'intelligence, puisque leurs actions montrent de la mémoire et de la combinaison? Je regarde mon chien couché à mes pieds, lui aussi me regarde, et ce regard est plein d'expression et d'intelligence. Il observe avec intérêt tous mes mouvements et semble deviner mes intentions. Comment en faire une simple machine? « Accordez, — dit Hubert, l'intéressant historien des fourmis, — accordez un grain d'intelligence à ces petits êtres, et tout s'explique; refusez-leur l'intelligence, et vous vous perdez dans un dédale de suppositions que rien ne justifie. » Les témoignages de la Bible sont aussi très positifs à cet égard; elle accorde une âme à tout être vivant. Lors de la création des premiers animaux, Dieu dit: « Eaux, fourmillez d'âmes vivantes ! »

Les philosophes qui nient l'intelligence des animaux, de crainte de les rapprocher de l'homme, ne gagnent rien en sou-

tenant une pareille thèse; car il est facile de retourner leurs arguments contre eux. Si l'intelligence d'un singe, d'un éléphant, qui dépasse celle des idiots, n'était qu'un produit mécanique, une intelligence encore plus élevée pourrait être le résultat d'un mécanisme supérieur. On peut arriver ainsi à la conclusion que l'intelligence humaine n'est qu'un produit mécanique. Une fois qu'on aurait admis que les forces mécaniques peuvent agir comme si elles étaient intelligentes, en multipliant ces forces des millions de fois, on arriverait à produire l'intelligence la plus haute. Ce n'est que le premier pas qui coûte. Accordez, par exemple, aux forces mécaniques le pouvoir d'éprouver la moindre douleur, et vous obtiendrez, par la multiplication de ces forces, la douleur la plus intense.

Que le lecteur se tienne en garde contre les arguments qui reposent sur la confusion des vies. Douer une vie inférieure des forces qui appartiennent à l'âme, ou faire exécuter à l'âme les fonctions d'une vie inférieure, n'est-ce pas la même chose que de supposer qu'une plante puisse agir comme un animal. ou un animal comme une plante?

Se représenter une chose, c'est penser à cette chose. Un chien rêve; or, pour rêver, il faut qu'une série d'images se présentent à lui : donc il pense dans son sommeil à toutes les choses auxquelles il rêve. Mais, s'il pense en dormant, il n'est pas possible de lui refuser cette faculté quand il est éveillé. L'animal a de la mémoire; or la mémoire est une faculté de la pensée, car elle présente des images. L'animal pense donc à toutes les choses que sa mémoire lui présente.

La mémoire ne peut être utile qu'à un être sentant et pensant, car elle doit lui rappeler que tel phénomène est suivi de tel effet; elle modifie ainsi sa volonté et ses actions, lui fait éviter ce qui lui est désagréable ou dangereux, et rechercher ce qui lui est agréable ou avantageux. Sans mémoire, point de réflexion possible; et là où il y a de la mémoire, il faut nécessairement de l'intelligence pour en faire usage.

Une machine ne saurait employer ni mémoire ni raison, car elle n'est pas libre de modifier ses actions. Elle ne peut éprouver de douleur, car la douleur n'aurait pour elle aucun but, pas plus que la vision pour une plante. Il est évident que la douleur ne peut accompagner qu'une volonté et un certain degré d'intelligence; car il faut que celui qui souffre puisse juger d'où lui vient la douleur et qu'il ait le désir ou la volonté de s'en débar-

rasser. Il faut de plus qu'il se souvienne que précédemment il ne souffrait pas et cherche à reprendre une position qui lui est agréable. *Donc la douleur, la volonté, la pensée et la mémoire ne peuvent exister l'une sans l'autre; si l'une d'elles manquait totalement, les autres ne pourraient être d'aucun usage.*

Supposez pour un moment une pierre douée de sensations, par exemple capable de douleur, mais complètement privée de mémoire, de pensée ou de volonté; si vous réfléchissez aux conséquences d'un pareil état, vous sentirez qu'il ne lui sert à rien de souffrir, car elle est incapable de faire le moindre effort pour changer de position et se débarrasser de la douleur qu'elle éprouve. Supposez au contraire un être pensant ayant une volonté, mais privé de toute sensation, par conséquent incapable d'éprouver de la douleur; vous lui ôtez le moniteur le plus puissant, l'avertissant des dangers qui menacent sa vie. Un pareil être ne pourrait, dans le combat général de la nature, exister que peu d'instants. Donc la faculté de souffrir est inutile là où il n'y a ni volonté, ni pensée; elle est indispensable là où ces deux facultés existent. L'absence totale de ces facultés dans une vie la classe dans le règne végétal.

Un gouffre profond sépare à tout jamais la vie végétative de la vie animale; il n'y a aucun passage de l'une à l'autre; la plante ne possède pas le moindre atome des sens et des facultés de l'âme. L'âme n'est que superposée à la vie végétative. Très faible, elle est inappréciable; dans ce cas, l'animal semble être une plante. Malgré cette apparence, il ne peut y avoir aucun mélange entre ces deux vies, pas plus qu'il y a d'amalgame possible entre une maison et ses habitants, ou entre un cheval et son cavalier.

L'âme psychique est un faisceau de facultés dont les trois grandes catégories, *sensations*, *instincts* et *pensées*, sont les conditions nécessaires à toute existence. Rappelons-nous que l'âme ne grandit pas, dans l'acception ordinaire du terme; les facultés sont la résultante d'un mécanisme très compliqué, et dans son premier état embryonnaire l'animal le plus élevé paraît aussi peu intelligent que l'animal le moins développé. En conséquence, il n'y a pas de raison pour supposer que la petite âme d'une monade soit moins douée que l'âme d'une cellule appartenant à un animal supérieur.

Ainsi chaque monade, chaque cellule possède sa part de sensations, d'instincts et de pensées; mais ces facultés ne devien-

nent ordinairement perceptibles que quand elles ont atteint un cert ain degré de force par les efforts réunis de billions de cellules; — semblables à une particule de poussière, dont le poids est inappréciable à l'instrument le plus fin, mais qui devient une masse écrasante, si elle est multipliée des millions et des millions de fois.

Outre les sens, la mémoire, l'intelligence, on reconnaît encore, chez les animaux, une série de manifestations qui se désignent par les termes vagues de désirs, goûts, dispositions, naturel; ils peuvent tous être compris sous la dénomination d'instincts. Ainsi les fonctions de l'âme peuvent se classer approximativement en trois grandes catégories:

1° Les *sens*, au nombre de cinq, nous rendent capables d'éprouver la douleur et le bien-être; ils donnent naissance au sentiment de l'existence.

2° Les *instincts* et la *volonté*.

3° L'*intelligence*, comprenant la *mémoire*, l'*imagination* et la *pensée;* elle nous donne la connaissance de nous-mêmes.

Ces divisions ne doivent pas être considérées comme absolues, nous ne les faisons que pour la clarté de notre sujet; en réalité toutes les facultés de l'âme se fondent si imperceptiblement les unes dans les autres qu'il nous est impossible de fixer des limites précises.

Les instincts ne peuvent exister sans un certain degré d'intelligence, car une action dépourvue de toute liberté ne peut être appelée instinct. Par exemple, la respiration, la circulation du sang, le mouvement péristaltique, la digestion, ne sont pas des instincts, parce qu'ils sont totalement involontaires. L'âme seule a des instincts, la vie végétative n'en possède pas.

Parmi les instincts les plus saillants dont les diverses classes d'animaux sont doués, nous comptons: l'amour maternel, l'amour des sexes, l'attachement à des compagnons, l'attachement aux lieux, la jalousie, la haine, la rage, la colère que fait naître la moindre contradiction; ce dernier trait caractérise surtout les singes. On remarque aussi chez les animaux qui vivent ensemble un certain sentiment de sympathie et de pitié. Ils s'aident et se secourent mutuellement, dans quelques cas ils nourrissent les faibles et les aveugles. Puis ils sont capables de courage et d'énergie, de découragement et de crainte. La peur, le désespoir, leur ôtent, comme à l'homme, le libre usage de leurs

forces et de leurs facultés. La tristesse leur ôte l'appétit, la captivité les prive parfois de toute force, à tel point qu'ils paraissent morts, et ils recouvrent leur énergie au moment où ils se sentent libres. Les animaux possèdent aussi l'instinct de la curiosité, de l'imitation, de la bâtisse, des voyages, des approvisionnements, le goût de la propreté, du jeu, de la musique[1], etc. Toutes ces choses sont donc l'apanage de l'âme animale ou psychique; plus elles sont fortes et nombreuses, plus l'âme qui les possède a une organisation élevée. De forts instincts s'appellent des *passions*.

Quelques savants ont cru que les insectes possèdent plus d'instincts que les animaux supérieurs ou les hommes. Cette idée se fonde sur la croyance que les instincts et l'intelligence se détruisent mutuellement. Mais l'intelligence et les instincts croissent avec le développement de l'âme, ces facultés sont inséparables; à mesure que les instincts se multiplient, ils deviennent moins saillants, parce qu'ils se combattent les uns les autres et que l'intelligence les domine plus facilement. Chez l'homme, le sentiment du beau, le goût de la musique, de la sculpture, sont des instincts qui peuvent se développer par le travail. Si l'intelligence détruisait les instincts, on ne pourrait pas les ennoblir par l'étude. Toute créature qui a reçu des facultés et des instincts éprouve une satisfaction particulière dans leur exercice; ils croissent par un emploi fréquent, ou finissent par s'éteindre si les possesseurs n'en font aucun usage.

§ 4. *Facultés et instincts chez les hommes.*

En parcourant notre tableau des règnes (figure 11), on peut voir la progression suivante: Le règne éthérique a *une* espèce de vie; le règne minéral *deux;* le règne végétal *trois;* le règne animal *quatre*; l'homme *cinq*, et l'humanité *six*. L'homme possède ainsi les quatre vies que renferme le règne animal, absolument comme un animal; mais il a, de plus, une cinquième vie qui est l'*esprit immortel;* nous l'indiquons par la lettre *S*, initiale du mot latin *Spiritus*.

Cette nouvelle vie suit la même loi que toutes les autres; elle

---

[1]) Ce talent se développe parfois chez les souris d'une manière remarquable; quelques-unes apprennent de leur propre mouvement à chanter comme des canaris.

est superposée, mais ne peut se confondre avec elles. L'esprit est aussi incapable de remplir les fonctions de l'âme psychique que l'âme psychique de remplir les fonctions des vies végétales, minérales ou éthériques.

L'*esprit*, ou cette vie supérieure qui distingue l'homme de l'animal, est nommé souvent dans la Bible « âme ». Il porte aussi ce nom dans la conversation ordinaire ; par suite de cette circonstance il a été confondu avec l'âme psychique, et des deux on n'en a fait qu'un. On a attribué à l'âme spirituelle les fonctions de l'âme psychique, ce qui a singulièrement embrouillé toutes les questions relatives à ces sujets déjà si mystérieux. Ainsi on a cru que l'intelligence, la mémoire, le sentiment du beau, la musique, la poésie, appartenaient à l'esprit, non à l'âme. L'esprit les aura un jour dans une riche mesure, mais actuellement il ne saurait en faire usage. La distance entre l'âme spirituelle et l'âme psychique est naturellement beaucoup plus grande que la distance entre cette dernière âme et la vie végétale. Supposer que l'âme spirituelle puisse remplir les fonctions de l'âme psychique, n'est-ce pas aussi absurde que de douer une plante d'une vie animale ?

Après toutes les choses étranges que nous avons déjà présentées au lecteur, s'étonnera-t-il si nous lui disons que l'âme spirituelle dont nous venons de parler n'est pas l'âme la plus élevée que l'homme puisse posséder ? Il est destiné à en recevoir une plus haute encore, que le Seigneur nomme la *nouvelle âme* ou la *nouvelle vie*, et qui le fera entrer dans une économie plus élevée ; ce sera sa *seconde* ou plutôt sa *troisième naissance*, car une naissance n'est autre chose que l'entrée dans une économie nouvelle. Cette sixième vie, dont la conscience est la première manifestation, est personnifiée en Christ ; elle est la fin et l'accomplissement de toutes les lois naturelles. Toutes les autres vies doivent la servir ; elles en sont l'image, afin que nous puissions étudier le supérieur par l'inférieur : l'âme par les forces ; l'esprit par l'âme ; Dieu par l'homme. Toujours une même loi pour le visible et l'invisible, le présent et l'avenir, le monde matériel et le monde spirituel.

Les résultats que nous avons obtenus, joints à la règle : *similitude d'effets, similitude de causes,* font juger que tout ce que l'homme a de commun avec le règne animal, et qui ne se retrouve pas dans le règne végétal, appartient à l'âme psychique. En comparant l'âme psychique de l'homme avec celle de l'ani-

mal, nous voyons que les sens sont généralement beaucoup moins développés chez le premier que chez le dernier. La supériorité de l'odorat chez le chien, de la vue chez l'aigle, de l'ouïe chez le chat, du toucher chez la chauve-souris, est manifeste. Mais l'infériorité des sens de l'homme est amplement compensée par la supériorité de son intelligence.

Tous ces dons varient d'un individu à l'autre d'une manière surprenante. L'odorat de quelques chiens est extraordinairement développé, tandis que chez d'autres il est beaucoup plus faible. L'intelligence chez quelques singes est remarquable, chez d'autres elle est très limitée. Les hommes nous présentent des différences encore plus grandes, surtout à l'égard de l'intelligence; car il existe de pauvres idiots tellement disgraciés de la nature qu'ils sont au-dessous des animaux les plus doués. Ces différences s'observent non seulement d'un individu à l'autre, mais dans le même individu. L'homme en naissant paraît n'avoir l'usage que d'un sens, et, après avoir atteint le sommet de sa puissance intellectuelle, il s'incline de nouveau vers l'état de son enfance.

Or, si les hommes dans leur première origine sont égaux, si quelques-uns restent idiots et si quelques autres le deviennent plus tard, on ne saurait assigner à l'idiotisme de l'un une autre cause générale qu'à l'idiotisme de l'autre. Il faut, de plus, admettre que la différence de facultés entre deux animaux de même espèce, puis entre deux animaux d'espèce voisine, entre des espèces plus éloignées, puis entre les hommes, est due à une même cause générale. Or, si la différence intellectuelle des animaux entre eux et des hommes entre eux est l'effet d'une cause commune, il faut que cette même cause produise aussi la différence de facultés entre l'animal et l'homme. Par conséquent, si les facultés d'un animal supérieur ne sont que le produit d'une combinaison de cellules pensantes, la supériorité psychique d'un homme sur un autre et d'un homme sur un animal sera due à la même cause.

Ainsi il est au pouvoir du Créateur de construire avec des éléments parfaitement identiques un être très doué et un être privé d'intelligence. Ces éléments sont les cellules; chaque cellule doit être douée d'une petite âme psychique, possédant dans une mesure plus ou moins grande des sens, des instincts et de l'intelligence. Chez ces cellules, il y a des avortements constants; aucune n'est en possession de tous les sens; beaucoup en

paraissent totalement privées. Le sens le plus répandu est celui qui nous rend sensibles à la douleur. Nous concluons donc, en nous appuyant sur l'analogie directe et indirecte, que *l'âme psychique de l'homme est construite absolument d'après le même principe que l'âme de l'animal.* La combinaison qui produit chez un pauvre insecte un odorat immensément supérieur à celui de l'homme peut, dans le même rapport, produire chez ce dernier une intelligence supérieure à celle de l'insecte; car les sens, comme l'intelligence, sont des facultés intrinsèques d'une même classe de vie et l'effet de combinaisons identiques.

De ces déductions il est facile de conclure que toutes les passions de l'homme (telles que la colère, la haine, la jalousie, l'amour conjugal, maternel ou filial), les talents pour les arts (poésie, musique, peinture), tous les goûts (ceux du luxe, du changement, de la bâtisse, des voyages), tous les désirs, etc., ne sont que des facultés de l'âme psychique. C'est donc notre âme psychique qui éprouve le bien-être et la douleur, qui pense, qui parle, qui est accessible à la joie ou à la tristesse; elle est le siège unique des sensations et de l'intelligence, c'est elle seule qui se sent et se connaît.

Le cerveau paraît être le point central où toutes les sensations viennent aboutir. C'est la salle de conseil des cellules du corps; c'est là que toutes les nouvelles sont apportées, toutes les questions discutées, toutes les résolutions prises. Mais dans cette communauté, bien plus compliquée qu'aucun de nos Etats modernes, il faut qu'il règne un ordre parfait, et que chacun observe les lois constitutionnelles qui règlent l'existence du tout. Le moindre désordre peut entraîner la ruine commune.

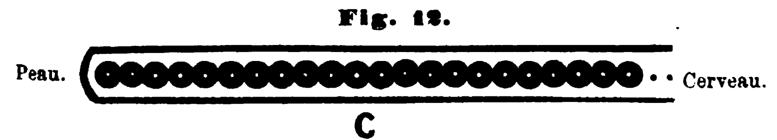
Le cerveau domine le corps, ses cellules sont les sénateurs qui pensent et gouvernent, tandis que les autres agissent. Si la moindre pression s'exerce sur eux, si les pourvoyeurs (les cellules sanguines) se jettent sur eux en trop grand nombre, ou que telle autre cause apporte dans la salle de conseil un dérangement indû, les délibérations deviennent tumultueuses, incohérentes ou languissantes; les messages se confondent, il n'y a plus de mesure pour l'espace et le temps, des visions s'érigent en réalité, de fausses nouvelles se répandent, des alarmes sans fondement jettent la confusion et la terreur. Le pauvre malade voit des choses qui n'existent pas, et pour lui l'air se peuple de voix étrangères. Si le mal augmente, la conscience

de soi-même devient indistincte, le moi qui pense et le moi qui sent ne se reconnaissent plus, à tel point que le moi qui pense s'imagine être transporté dans un autre corps. Dans les cas les plus graves, les cellules pensantes cessent de fonctionner conjointement, et le malade devient idiot. Tous ces bouleversements témoignent avec évidence que l'âme n'est pas une, mais multiple; car, si elle était une, il lui serait matériellement impossible de présenter de pareils symptômes.

Nous le répétons, notre intelligence est le produit des efforts réunis des cellules pensantes du cerveau, comme l'intelligence d'une nation est la somme de ses intelligences individuelles, et comme une science représente la somme des efforts des savants qui s'en occupent. Il en est de même de toutes les autres facultés: elles sont également la résultante d'efforts multipliés. Les sentiments naissent aussi dans le cerveau; la croyance populaire qui en place le siège dans le cœur est une fiction poétique.

Les cellules réfléchissantes du cerveau ne peuvent se communiquer leurs pensées que si elles sont construites dans ce but. Le principe d'après lequel elles agissent est celui de l'organisation: une multitude d'individus travaillent pour le bien commun. Un exemple tiré des sensations de la douleur fera comprendre quel est ce travail. Les nerfs sensitifs sont des cordons, comme l'indique théoriquement la figure ci-jointe; mais il ne faut pas oublier que leur structure est infiniment plus compliquée que ne le représente le dessin (fig. 12).

Fig. 12.



Ainsi une piqûre à la peau produit une douleur dans les premières cellules, celles-ci la communiquent à leurs voisines, et, en passant de l'une à l'autre, la douleur arrive jusqu'au cerveau; de là résulte une prodigieuse multiplication de la souffrance, car toutes les cellules de cette chaîne sensitive éprouvent la douleur. Ainsi l'intensité de la douleur qu'un animal peut ressentir dépend de la capacité qu'ont les cellules de se communiquer la douleur. Si cette chaîne de cellules sensitives souffre une interruption, par exemple en C (fig. 12), le cerveau n'a plus aucune connaissance des sensations qu'éprouvent les cellules au-delà de C. Chez une grenouille partagée en deux,

les deux moitiés sont encore susceptibles d'éprouver de la souffrance, mais la tête ne sent que la douleur de la moitié à laquelle elle est attachée, elle n'a plus conscience de celle de l'autre partie. Il en est de même pour tout membre dont les nerfs sensitifs ont été rompus : la douleur qu'ils ressentent reste étrangère à la tête.

On peut objecter que, si la douleur se propage comme nous l'indiquons, elle devrait se faire sentir dans toute la longueur du nerf. Nous avouons franchement que nous sommes incapables d'expliquer pourquoi nous n'avons pas ce sentiment. Néanmoins il existe des faits qui démontrent la continuité de la souffrance dans toute l'étendue du nerf. Quelques personnes, après avoir subi l'amputation d'une jambe, croient encore sentir une douleur intense à l'orteil ; le nerf qui aboutissait à ce membre place la souffrance non où elle est réellement sentie, mais à l'extrémité du membre amputé. Donc un nerf peut sentir une douleur dans une partie quelconque de sa longueur, et cependant ne la placer qu'à l'extrémité. Il en est de même des yeux : la rétine reçoit des impressions qu'elle transmet au cerveau, néanmoins ces impressions ne se placent ni dans l'œil ni dans le cerveau, mais en dehors, dans les objets qui leur ont donné naissance.

Chaque globule de sang, étant une cellule animale ou un petit être animé, doit pouvoir sentir une minime fraction de douleur, mais, comme cette douleur ne se propage pas de l'une à l'autre et ne se communique pas au cerveau, nous n'en avons aucune connaissance. Il n'y a pas de doute que toutes nos impressions doivent arriver au cerveau pour que nous en ayons conscience. Afin de concilier cette vérité avec le fait que nous éprouvons la douleur non dans le cerveau, mais à l'extrémité des nerfs, on a quelquefois admis un fluide nerveux, mais personne n'a jamais pu en constater l'existence, et il est impossible d'expliquer comment la douleur réside dans un fluide ; si c'était le cas, en le rassemblant dans un vase, on produirait dans ce vase une douleur intense. La douleur, étant une faculté de l'âme, ne peut siéger en aucune substance en dehors de celle-ci.

L'idée d'une âme unique, d'où procèdent comme d'une source les sensations et les facultés qui se manifestent en nous, peut être comparée à l'ancienne théorie de l'*émanation ;* tandis que notre hypothèse de la pluralité des âmes, d'après laquelle les sensations se transmettent d'une âme cellulaire à l'autre, est

comparable à la théorie de l'*ondulation*. La première hypothèse est totalement incapable d'expliquer les phénomènes variés de la nature, la seconde en rend compte d'une manière simple et lucide. La première doit constamment forger de nouvelles hypothèses pour appuyer ses suppositions, elle ne saurait même expliquer comment le cerveau peut être la source unique de toutes les facultés sans pourtant être le siège de l'âme; la seconde, ne s'étayant que des faits connus, n'a besoin pour sa justification que des analogies de la nature. Une fois qu'on a saisi l'idée que le corps de l'homme est composé d'individus cellulaires comme l'humanité se compose d'hommes, il est facile de se rendre compte, au moyen des lois d'association, des phénomènes qui s'y passent. Ainsi l'organisation des cellules sensitives est fondée sur le principe que les hommes adoptent entre eux quand ils ont à produire avec précision et rapidité un grand effet. Lorsque dans un incendie on veut éviter la confusion et le désordre au milieu de la foule accourue pour porter secours, on établit des chaînes; par ce moyen, on obtient l'ordre et la place nécessaires pour apporter avec promptitude l'aide la plus efficace. Ce même système a été adopté pour la construction de notre corps : les cellules sont disposées en chaîne et leurs petites âmes se transmettent, avec une prodigieuse rapidité, les sensations. S'il en était autrement, il en résulterait une confusion semblable à celle d'une foule rassemblée pour éteindre les flammes, mais où, personne ne dirigeant, chacun courrait de l'eau au feu et du feu à l'eau.

Les fonctions importantes que remplit le cerveau, et qui le constituent dépositaire exclusif de toutes nos facultés, de toutes nos sensations et de la conscience de nous-mêmes, ont fait croire à beaucoup de savants, qui se figuraient l'âme comme une unité, qu'elle résidait dans les replis tortueux des circonvolutions cérébrales : théorie démentie par les expériences de l'anatomie.

Le sentiment d'unité qu'éprouve dans l'ensemble de son être un individu sain et vigoureux est si complet qu'on n'a jamais douté de l'unité de l'âme. Mais, quelque puissant qu'il soit, ce sentiment ne se conserve qu'aussi longtemps que l'individu jouit de ses forces physiques et intellectuelles; le moindre désordre introduit dans l'organisation y détermine souvent un désaccord effrayant : preuve évidente que l'âme est le résultat du travail concordant d'une multitude de forces. Il faut donc se re-

présenter l'âme comme un rouage d'une grande complication, ce qui est incompatible avec l'unité présumée. Si cette unité existait réellement, on ne comprend pas comment il pourrait s'y opérer un dérangement, car ce qui est un ne peut se déranger; il faut que quelque chose soit composé de plusieurs pièces pour qu'un désordre quelconque puisse s'y introduire. Aussi l'idée de l'unité de l'âme est totalement impuissante à expliquer, d'après les lois connues, aucun des phénomènes que présentent les maladies mentales. Pour être logique, il faut qu'elle accorde de deux choses l'une: ou que l'âme diminue en proportion de la diminution des forces, des facultés, de l'intelligence et de la conscience de soi; ou que ces choses ne font pas partie intégrante de l'âme. Mais si la conscience de soi et l'intelligence n'ont pas leur siège dans l'âme, quelle peut être cette âme qui n'est plus nous-mêmes?

Pour citer un cas où quelque chose de double nous paraît simple, nous rappellerons ce qui se passe dans l'acte de la vision. Nous apercevons toujours deux images des objets que nous regardons, et cependant nous n'avons conscience que d'une seule image; mais il suffit de presser l'œil un peu de côté pour reconnaître la présence de deux images. Le phénomène qui témoigne le plus en faveur de la constitution multiple de notre âme psychique, c'est le désaccord qui se montre parfois entre le sentiment de soi, la connaissance de soi, les perceptions extérieures, la volonté, le raisonnement, etc. Dans une unité aucun désaccord de ce genre n'est possible. Ces dérangements nous révèlent donc notre véritable nature; ils nous apprennent que nos facultés sont en nous comme autant d'individus séparés, qui dans certains cas ne peuvent plus agir en commun et ne se reconnaissent plus les uns les autres. Voilà pourquoi la plupart de ceux qui souffrent de maladies mentales entendent des voix qui n'ont aucune réalité; le sentiment de l'unité personnelle est perdu pour eux, et ils prennent leurs propres pensées, comme dans les rêves, pour des paroles qui leur sont adressées; ils se sentent multiples jusqu'à croire que leur volonté n'est pas la leur, mais qu'elle leur a été imposée par des personnes étrangères. Ils parlent de leur volonté au pluriel, en disant: « Ils veulent que je fasse telle et telle chose. » Preuve que même la volonté n'est pas une; autrement le malade dirait: « Il veut, » non: « Ils veulent. » Donc le nombre de ceux qui veulent est multiple. Dans les *Annales de la psychiâtrie* on cite des

exemples d'individus en apparence totalement idiots, qui néanmoins entendaient et comprenaient ce qui se passait autour d'eux, sans avoir la faculté d'exprimer leurs impressions par aucun signe extérieur; c'était comme un sommeil prolongé. Un de ces malades a raconté, après sa guérison, qu'il se sentait incapable de vouloir. Avec la nourriture devant lui, il se serait laissé mourir de faim, non par manque de force physique, mais par incapacité de volonté. Quelle preuve de la multiplicité de l'âme! Le somnambulisme présente un phénomène différent; il y a activité avec absence d'une volonté perceptible. Une chose curieuse, c'est que les somnambules ne se rappellent pas ce qu'ils ont fait pendant leur sommeil; mais dans l'état de somnambulisme ils s'en souviennent de nouveau. Quelle est cette mémoire qui dort pendant qu'ils sont éveillés et qui veille pendant qu'ils dorment? Il faut donc admettre une pluralité de mémoires avec des fonctions très variées.

Le sommeil, qui suspend une partie des fonctions de l'âme, offre dans les rêves un sujet d'intéressantes observations. On peut y reconnaître que le sentiment et la connaissance de soi-même sont souvent séparés; par exemple, quelqu'un souffre de maux de dents pendant son sommeil, il rêve que ce n'est pas lui qui souffre, mais quelqu'un d'autre couché à ses côtés; le lendemain il se lève avec une joue enflée. Dans ce cas, l'intelligence qui pense se croit une autre personne que celle qui sent; les deux ne se reconnaissent plus comme appartenant au même individu. On se sent double sans néanmoins en avoir la conscience; donc le sentiment de soi et la conscience de soi sont des choses distinctes. Il en est de même pour les autres facultés de l'âme : elles ne se reconnaissent pas les unes les autres comme partie d'un seul être. En rêve, toutes les pensées se prennent pour des réalités; nous considérons nos propres pensées comme des êtres hors de nous, distincts de notre personnalité. Le moi, les pensées, les sentiments nous apparaissent comme autant d'individus séparés. Il y a dans ces phénomènes une analogie frappante avec ceux que présentent les maladies mentales; or là où il y a similitude d'effet, il doit y avoir similitude de cause. Ainsi tous les états qui peuvent affecter notre âme, le rêve comme les maladies, témoignent en faveur de sa pluralité. Si l'âme était une, le rêve serait impossible; une âme unique ne fait que penser, elle ne peut rêver. Quand l'homme se sent un, il pense; quand il se sent multiple, il rêve. Le sommeil, qui

suspend ainsi le sentiment de notre unité, nous révèle bien mieux que l'expérience interne la véritable nature de l'âme.

Nous ne multiplierons pas les citations; toute l'histoire des maladies de l'âme prouve suffisamment que celle-ci n'est pas une, mais multiple. Réfléchissez! comment ce qui est un peut-il agir et sentir comme s'il était multiple? c'est supposer l'absurde! Une nation peut se lever et agir comme si elle était une personne, mais l'inverse n'est pas possible; un homme ne peut pas agir comme s'il était composé d'un grand nombre d'hommes. Il en est de même pour l'âme, puisque l'homme est identique avec son âme. Les petites âmes d'un homme en santé peuvent agir comme si elles étaient une seule personnalité, mais il serait impossible à l'âme d'un aliéné d'agir comme si elle était multiple, quand en réalité elle ne le serait pas. En présence de ces preuves, on ne peut douter de la pluralité de l'âme. Quittons donc une croyance qui ne repose que sur un instinct animal, pour accepter les témoignages de la nature. Quelle valeur ont ces impressions que les philosophes ont désignées du nom pompeux d'*expérience interne*? Elles sont si peu certaines qu'on n'ose les opposer aux impressions externes qui cependant nous trompent continuellement. Par exemple, les cieux paraissent une voûte que le soleil parcourt sur un plan incliné et qui repose sur la terre à l'horizon. Un bâton à moitié enfoncé dans l'eau paraît rompu. Une glace fait voir à la personne qui la regarde une seconde personne placée derrière sa surface. De semblables illusions se répètent si constamment que nous n'y pensons plus. C'est ainsi que le sentiment de notre unité est une illusion qu'un examen impartial dissipera. La valeur que beaucoup de philosophes attribuent à l'expérience interne est inconcevable. Une philosophie érigée sur un fondement si variable ne peut que produire des chimères, car toute l'expérience interne de l'âme psychique se borne aux impressions que font naître nos instincts[1].

Si les impressions externes nous trompent, les impressions internes nous trompent infiniment plus; et si nos sens, qui sont impartiaux, nous présentent déjà tant d'illusions, combien plus nos instincts, qui sont si partiaux, nous feront-ils voir les cho-

[1]) Le lecteur se rappellera que la conscience n'appartient pas à l'âme psychique; elle n'entre pas dans la catégorie de l'expérience interne, puisqu'elle nous vient de Dieu.

ses autrement qu'elles ne sont en réalité ! Aussi l'expérience interne ne nous a-t-elle rien révélé sur la nature de l'âme; elle est subjective et préside exclusivement aux arts et aux croyances, tandis que l'expérience externe est objective et détermine seule les sciences. Tout ce qu'on a dit de l'âme en consultant l'expérience interne ressemble au discours du *Singe qui montre la lanterne magique*[1]. Ce singe n'avait oublié qu'un point: « c'était d'éclairer sa lanterne. »

C'est ce point essentiel qui a été oublié dans les traités sur l'âme. On a cru la reconnaître en se regardant intérieurement; mais il n'y a en elle que ténèbres, elle est aussi incapable de se reconnaître qu'un homme est incapable de se voir dans une obscurité profonde. Notre âme, parcelle infiniment petite d'un corps organisé, n'a aucune lumière par elle-même, elle est ténébreuse comme une planète, non lumineuse comme un soleil; il faut l'expérience externe pour la reconnaître.

C'est là une vérité scientifique et morale que la parole de Dieu enseigne, mais que l'homme accepte avec répugnance.

Nul ne nous trompe comme notre propre âme; notre cœur, nos sentiments et nos instincts se conjurent contre nous pour nous induire en erreur. Nous avons donc besoin d'un secours étranger pour trouver la vérité : nous la rencontrons hors de nous, dans l'expérience externe. S'appuyer sur l'expérience interne, c'est déifier l'homme, c'est le supposer lumineux ; la rejeter, c'est l'humilier, c'est le supposer ténébreux.

Les anciens ont prononcé cette sublime parole : « O homme, connais-toi toi-même ! » Et depuis lors on a cherché cette connaissance en reportant les yeux sur soi. C'est l'erreur de l'humanité depuis trois mille ans ; ce n'est point en nous, mais hors de nous que nous trouvons la vérité.

Quelle humiliation pour nous d'avoir, en voulant nous connaître nous-mêmes, à recevoir le témoignage de l'aliéné plutôt que celui de l'homme sensé, le témoignage du rêveur plutôt que celui de l'homme éveillé ! Les premiers représentent l'expérience externe, ils prouvent la multiplicité de l'âme; les seconds, jugeant par l'expérience interne, n'ont jamais douté de son unité. Trois mille ans d'études stériles et d'hypothèses infructueuses suffisent pour démontrer l'incapacité de l'homme à reconnaître la vérité par l'expérience interne. Qu'il accepte donc les enseigne-

---

[1]) Fable de Florian.

ments de l'expérience externe et examine avec impartialité les preuves qu'elle lui présente en faveur de la pluralité de l'âme.

Ceux qui désirent avoir une idée générale des travaux faits jusqu'à ce jour sur ces sujets feront bien de consulter la *Psychologie* de H. Fichte (Brockhaus, Leipzig, 1864). Cet intéressant ouvrage donne un résumé assez complet de l'état actuel de la science. L'auteur, d'accord avec les idées reçues, part du point de vue de l'unité de l'âme et de l'esprit, et de l'autorité de l'expérience interne qu'il modifie cependant par quelques propositions de Kant. Quinze ans de travaux et de réflexion nous ont fait rejeter les deux premiers points comme absolument faux, et il est naturel que nos résultats soient diamétralement opposés à ceux auxquels la science est arrivée. Que le lecteur examine avec soin les deux systèmes, il en vaut la peine, car l'étude de l'âme humaine doit intéresser tout homme réfléchi. C'est du choc des opinions que jaillit la lumière.

§ 5. *Les passions.*

Les idées confuses qu'on s'est faites au sujet des passions nous engagent à ajouter encore quelques mots sur leur nature. Les passions ne sont autre chose que des instincts ou des facultés énergiquement développées. Une âme sans passions est d'une organisation faible; elle est comme un corps sans force. Retranchez les passions d'un homme, il ne lui reste plus que des goûts et des désirs, et il est incapable de grands efforts pour les satisfaire, car la peine dépassera bientôt la jouissance. Si un homme perd ses goûts et ses désirs, il n'est plus qu'une plante.

Plus une âme est inférieure, moins elle a de passions; les animaux les plus dégradés, de même que les idiots, montrent à peine encore quelques traces de goûts. Plus l'organisation d'une âme est élevée, plus les goûts, les désirs et les passions augmentent en nombre, en variété et en force. Comparez dans cette étude les animaux entre eux, puis avec l'homme, puis les hommes entre eux : vous trouverez toujours la même règle. Nos passions ne sont que des leviers, des mains ou des instruments ; indifférentes par elles-mêmes, elles peuvent être employées à un bon ou à un mauvais usage, selon que leur possesseur est bon ou mauvais. Les mêmes passions sont nécessaires pour acquérir les biens célestes et les biens terrestres.

Ce sont, dit le Seigneur, les violents (les passionnés) qui ravissent le royaume de Dieu.

On se méprend donc grandement en pensant qu'un homme privé de passions a plus de facilité d'être bon que celui qui possède de fortes passions. D'après cette théorie, l'homme faible serait meilleur que l'homme fort. Il faut n'avoir aucune idée de ce qui est vraiment noble et élevé pour supposer que l'absence de tentations puisse jamais constituer le bonheur ou la vertu ; autrement les pierres, les plantes et les idiots seraient les êtres les plus heureux et les plus vertueux. Il est vrai que l'homme fort et intelligent est plus tenté d'être injuste que l'homme faible, parce qu'il a le pouvoir en main ; mais dirons-nous pour cela que la force et l'intelligence soient des choses mauvaises ? Où mènerait une pareille logique ? L'abus d'une chose peut-elle la rendre mauvaise ? Le fer est-il mauvais parce qu'on en fait des armes, la main parce qu'elle se lève pour tuer, le vin parce que les hommes s'enivrent ? L'abus des facultés dont nous sommes doués étant presque universel, les hommes ont cru que la possession de fortes facultés ou de passions devait nécessairement entraîner au mal. Ils témoignent par là contre eux-mêmes.

Depuis Adam jusqu'à nos jours le raisonnement reste le même. Comme notre premier père répondit à Dieu : « C'est la femme que tu m'as donnée qui m'a fait tomber, » les hommes disent encore : « Ce sont nos passions qui nous ont fait tomber et qui nous rendent mauvais. » C'est l'excuse d'Adam. Ils veulent cacher la vérité et rejeter la faute sur le Créateur, au lieu de la chercher en eux-mêmes et de reconnaître que c'est à cause de leur perversité qu'ils emploient leurs facultés et leurs passions à faire le mal. Par cette raison, les termes de *passion* et de *mal* sont devenus synonymes, et l'on dit de Dieu, pour caractériser sa suprême vertu, qu'il est *sans passions*. Mais pour être sans passions, il faut que les facultés ne soient que faiblement développées, ce qui ne peut être le cas chez le Créateur. Retranchez à l'homme toutes ses passions, ou toutes les choses dont il abuse, et vous le faites rentrer dans les règnes inférieurs. Ce ne sont que les bonnes choses dont on peut faire un mauvais usage, non les choses indifférentes. Ce ne sont que les choses élevées qu'on peut abaisser ou avilir, non les choses basses ou inutiles. Ce ne sont que les vies supérieures qui peuvent se corrompre, non les vies inférieures ou les forces. Ainsi l'avi-

lissement ou la corruption d'une chose montre que, dans l'origine, elle était élevée et bonne. Il en est de l'autre monde comme de celui-ci : le bonheur et la vertu ne peuvent résider dans l'absence des tentations, mais seulement dans la puissance de les vaincre. La vertu cesse du moment où les tentations cessent.

Ainsi toutes les facultés de l'homme lui sont indispensables; mais il peut en faire, selon son choix, un bon ou un mauvais usage. Si elles sont fortes et vigoureuses, elles seront de puissants leviers pour accomplir le bien ou le mal; si elles sont faibles, elles ne serviront que médiocrement celui qui en dispose. Otez à l'homme le désir d'acquérir, et vous le rendez, à la vérité, incapable de voler; mais il perd du même coup la faculté d'acquérir les biens intellectuels et spirituels. Donc la valeur morale des individus ne peut se mesurer uniquement à la quantité de leur ouvrage; il faut encore tenir compte de la force respective de chacun. L'expression mathématique de cette mesure est : *le travail divisé par la force.* Or, par rapport aux hommes, Dieu seul est à même de connaître ces chiffres; en conséquence il est seul juge équitable.

§ 6. *La conscience et l'esprit.*

En analysant les caractères saillants du règne animal, nous trouvons que le corps des animaux supérieurs et celui de l'homme ont une structure analogue. Puis, en comparant l'âme de l'animal avec celle de l'homme, nous rencontrons chez l'un comme chez l'autre des sens, des goûts variés, des instincts nombreux, de la combinaison, de la mémoire et de l'intelligence. Il est vrai que ces dons sont accordés dans des proportions bien différentes. Certains chiens et même beaucoup d'insectes ont un odorat aussi supérieur à celui de l'homme que l'homme, à son tour, leur est supérieur en intelligence. D'un autre côté, il existe des hommes qui pour l'intelligence sont inférieurs aux animaux. Cependant le seul point important que nous ayons à constater ici, c'est non la mesure de ces dons, mais seulement leur présence. Si donc l'animal a la moindre particule d'intelligence, de mémoire, de combinaison, d'instincts ou de goûts, toutes ces choses appartiennent à l'âme psychique et ne peuvent appartenir à l'esprit indestructible, sinon les animaux devront avoir, aussi bien que l'homme, un esprit immortel.

Il existe néanmoins chez l'homme une chose dont on ne retrouve aucune trace chez l'animal : c'est la *conscience* ou le sentiment du bien et du mal moral. Nous n'hésitons pas à la placer dans l'esprit et non dans l'âme. La peur et la honte qu'exprime un chien quand il est surpris en faute ne proviennent point d'un sentiment du bien et du mal, mais de la crainte du châtiment. Puisque l'animal en possession d'une âme psychique ne montre pas de conscience, nous sommes justifié de conclure que la conscience n'a pas son siège dans l'âme.

La conscience est pour l'homme individuel ce qu'est la loi du mont Sinaï pour l'humanité. Cette loi (qui se réduit aux deux grands commandements: « Tu aimeras ton Dieu de tout ton cœur, de toute ton âme et de toute ta pensée, et ton prochain comme toi-même ») est la voix de la conscience de l'humanité. Les deux consciences viennent du dehors et n'émanent pas de l'homme naturel. Une preuve que la conscience ne nous appartient pas, c'est l'obligation de lui obéir. Un homme ne peut être astreint à s'obéir. Si la conscience était une partie de notre être, quelle nécessité y aurait-il de nous y soumettre ? Mais si la conscience est la voix de Dieu, elle est notre souveraine et nous lui devons une soumission entière, Donc notre soumission aux lois de la conscience est un témoignage qu'elle nous est étrangère. La conscience est en opposition constante avec notre volonté ; donc elle est une volonté étrangère. Mais lors même que la conscience nous est étrangère, elle a son siège au dedans de nous. Elle pénètre dans notre esprit et en frappe le sentiment, comme la voix de l'homme pénètre au dedans de notre corps et frappe notre âme. L'âme s'adresse à l'âme, mais le Dieu Esprit s'adresse à l'esprit. L'animal n'a pas le sentiment du bien et du mal, parce qu'il lui manque l'esprit, canal et siège de la voix du « Père des esprits. »

De tous les détails que nous venons de donner sur l'âme il résulte que le sentiment de l'approbation et de la douleur morale, ou la *conscience*, est la seule manifestation, le seul signe de vie que donne notre esprit. Cet *esprit*, porteur du sentiment le plus noble, est encore complètement voilé ; ses facultés, ses sens, sa mémoire, son intelligence, sommeilleront aussi longtemps qu'il sera renfermé dans ce corps matériel. Il est au dedans de nous comme un enfant dans le sein de sa mère ou comme un germe dans une semence ; ses facultés ne se montreront qu'à sa naissance, et cette naissance aura lieu quand l'âme,

son enveloppe terrestre, sera brisée. Comme l'enfant dans le sein de sa mère est incapable d'éprouver autre chose que la douleur, ainsi notre esprit n'est susceptible que d'un seul sentiment, celui de la douleur ou du bien-être moral. C'est la voix de la conscience; sa douleur nous avertit que la vie de notre esprit est en danger, son approbation ou son sentiment de bien-être nous annonce qu'il prospère et grandit. Douer l'esprit d'intelligence aussi longtemps qu'il est renfermé dans notre corps, c'est demander qu'un enfant pense, voie et entende pendant qu'il est dans le sein de sa mère. L'esprit serait aussi incapable de faire usage de ses facultés pendant qu'il est en prison que l'enfant avant sa naissance. L'homme matériel est l'image de l'humanité spirituelle, et l'âme l'image et l'enveloppe de l'esprit. L'image périt, la réalité seule durera éternellement. Confondre l'âme et l'esprit, c'est confondre la maison avec ses habitants, ou la matière avec la vie. Nous reprendrons ce sujet dans le second volume, où nous traiterons de l'esprit.

Plusieurs savants, parmi lesquels nous citerons le célèbre G. H. de Schubert (*Lehrbuch der Menschen- und Seelendkunde*), pensent que ce sont les insectes qui ont le plus d'instincts et que l'homme en est privé. Nous sommes arrivé à la conclusion opposée, c'est-à-dire nous croyons que, de tous les êtres, l'homme est celui qui possède les instincts les plus variés et les plus nombreux. Chez les animaux inférieurs les instincts commencent seulement à poindre; ils grandissent avec le développement de l'âme et arrivent à leur point culminant dans l'homme. Il est vrai que chez ce dernier ils portent des noms différents: goût, disposition, talent; mais au fond ce sont toujours des instincts plus ou moins développés. Quand ils deviennent intenses, quand un ou plusieurs dominent les autres, ils s'appellent passions. Tous les goûts, tous les désirs, tous les arts, reposent sur des instincts. Si nous trouvons quelque chose beau ou laid, ce ne sont que nos instincts qui sont en jeu. Si un homme trouve une belle femme plus belle qu'un bel homme, ce n'est que par instinct. Si une femme trouve le contraire, ce n'est encore que par instinct. L'amour d'une mère pour son enfant ou de l'enfant pour sa mère, c'est de l'instinct, car ce n'est point le résultat d'un choix ou d'un calcul. L'amour du faste, l'amour de soi-même, la crainte de la mort, l'amour des sexes, des lieux, l'amour de la patrie (lequel est souvent un égoïsme d'un genre particulier), l'amour de l'approbation, etc., ne sont que

des instincts. Les instincts sont aussi nécessaires à l'homme pour la conservation de son espèce qu'ils le sont aux animaux. Sans les instincts d'acquisition et de curiosité aucune science, aucune civilisation ne serait possible. Si nous n'avions pas reçu une instinctive aversion pour l'impureté, il y a longtemps que notre race aurait succombé aux nombreuses maladies qu'engendre la malpropreté, surtout dans les lieux où la population est compacte.

Comme les organes dont un animal est doué témoignent à l'avance de son genre de vie, de même la construction de notre âme prophétise l'histoire et les destinées de l'homme. L'âme ne se développe que par l'organisation; donc tout progrès de l'humanité devra suivre la même marche. Aucune âme ne peut vivre pour elle-même ni par elle-même; elle est tournée exclusivement vers le monde extérieur, tous ses sens s'ouvrent au dehors, à l'intérieur tout est ténèbres. L'âme ne sait pas qui elle est, ni ce qu'elle est; elle ignore complètement comment elle agit. Ce qui est hors de chez elle lui est infiniment plus familier et plus compréhensible que sa propre personnalité. Son ignorance d'elle-même est si complète qu'elle a cru être une unité, tandis qu'elle est un composé merveilleux de billions et de billions d'individus; elle s'est crue immortelle, tandis qu'elle est mortelle; elle s'est crue inaltérable, tandis qu'elle est altérable; elle s'est crue rayonnante comme un soleil, tandis qu'elle est réfléchissante comme une planète; elle s'est crue spirituelle, citoyenne des cieux, tandis qu'elle est liée à la matière et habitante de cette terre. Son ignorance n'est surpassée que par sa présomption qui lui fait croire à son indépendance, tandis qu'elle est la plus dépendante de toutes les créations terrestres appelées à l'existence par l'omnipotence de Dieu. Quelle pauvre créature ! son étrange construction nous montre avec évidence que l'homme isolé est incapable de vivre, que les âmes sont faites pour s'unir toutes en un corps organique, et que le bien de l'une doit être le bien de l'autre. L'homme qui ne se soumettra pas à ces lois, celui qui voudra placer son bien et son mal uniquement en soi, périra aussi certainement que la cellule détachée du corps.

Les caractères saillants de notre système, ceux qu'il nous importait le plus de faire ressortir, sont les suivants : *Le monde révèle un plan uniforme, l'ensemble est construit d'après le même principe que la partie.* Ainsi le bouton a une organisation identique à celle de l'arbre, l'homme à celle de l'humanité. Cette dernière vérité, conséquence nécessaire des précédentes, repose uniquement sur le fait de la pluralité et de la diversité des vies.

L'idée que l'humanité forme un corps ou qu'elle est une unité, n'est point nouvelle ; la Bible l'enseigne comme un dogme, représentant l'humanité dans sa perfection sous la figure d'une femme. Cette image est aussi d'une vérité anatomique, car les deux ont la même construction organique, les éléments seuls varient. L'humanité est du sexe féminin.

Beaucoup de philosophes chrétiens ont déjà parlé de l'unité et de la solidarité de l'espèce humaine ; mais la déduction si naturelle que l'homme doit avoir la même construction multiple que l'humanité, et qu'il est soumis aux mêmes lois organiques, n'a jamais encore été avancée [1], du moins à notre connaissance.

Si les bases fondamentales de notre système se confirment, les déductions sont inévitables, et nous avons en main les moyens non seulement d'étudier l'âme et l'esprit, mais aussi de déterminer à l'avance la construction de ce monde à venir vers lequel chacun de nous avance à grands pas. Le passé est évanoui, le présent nous échappe, l'avenir seul nous appartient. Comme le laboureur récolte ce qu'il a semé, ainsi chacun de nous sème ses destinées et récoltera son avenir. Seul l'insensé

---

[1]) M. le professeur Ch. Secrétan, dans sa remarquable *Philosophie de la liberté*, après avoir insisté avec éloquence sur le point ci-dessus, s'exprime ainsi (leçon 29, page 222) : « Il est clair que l'humanité n'est pas une de la même manière que l'individu. Elle est une à sa manière, comme chaque ordre d'existence est ce qu'il est à sa manière. L'unité de la plante n'est pas celle de l'animal ; l'unité de l'humanité n'est pas celle de la personne physique ; mais le trait fondamental n'en demeure pas moins. L'individu ne saurait exister indépendamment de l'humanité ; donc l'individu n'est pas un tout, il est un organe du tout. » M. Secrétan recule ici devant sa propre logique ; il n'ose prononcer le mot : « L'unité de l'humanité est comme celle de la personne. » Mais en s'y refusant il renverse tout son raisonnement ; car il est impossible que le tout ait l'unité d'un animal si ses parties ont celle d'une plante, ou *vice versâ*. L'unité du corps doit être mathématiquement identique à celle de ses organes, car le tout ne peut jamais être autre chose que la somme de ses parties.

s'imagine que, s'il sème de l'ivraie dans son champ, il récoltera du froment. L'homme prudent, qui a la conscience d'avoir bien travaillé, regarde avec joie vers cet avenir; qu'il en soit surpris comme par une avalanche, encore ne sera-t-il pas ébranlé, car il a un refuge certain; mais la ruine de l'insensé sera douloureuse et éternelle.

NOTE SUR LE RÈGNE ÉTHÉRIQUE

Nous ajoutons ici quelques remarques sur le quatrième règne, pour répondre aux questions qui nous ont été adressées à ce sujet.

On se le rappelle, **la différence des vies constitue les règnes, tandis que la différence de substance constitue les mondes.** Aussi, pour avoir le droit de constituer un quatrième règne, nous avions à prouver que les objets qu'on y renferme ont moins de vies ou de forces que les trois règnes admis jusqu'ici par la science. Ce quatrième règne ne devra posséder ni les forces du règne minéral, ni les vies du règne végétal, ni celles du règne animal. Nous avons démontré en effet que tel était le cas pour les substances que nous comprenons dans notre *règne éthérique.*

Quelques naturalistes ont proposé un règne *sidéral* ou *astral;* ainsi M. J. Geoffroy Saint-Hilaire et M. de Quatrefages. Mais les astres appartiennent au règne minéral, tout aussi bien que la terre, et ne peuvent constituer un règne à part. La dénomination sidérale, que ces savants ont tirée de M. de Candolle, ne désigne chez ce dernier qu'une division de la géographie astronomique; elle ne constitue donc pas une division organique, et encore moins un règne. L'attraction des astres est le même principe que la pesanteur attachée à tous les corps du règne minéral; par conséquent elle ne peut à elle seule déterminer un règne. Notre règne éthérique, au contraire, se distingue du règne minéral en ce qu'il ne renferme pas de forces minérales.

On ne peut représenter les substances de ce règne sous une forme tangible ou visible. De même on ne peut peser les éthers; c'est pourquoi on leur a donné le nom d'*impondérables*. Cependant la constitution du règne éthérique est semblable à celle du règne minéral, et nous sommes obligés de désigner ses trois agrégats par des termes analogues à ceux que nous avons employés pour le règne minéral. Nous avons nommé les trois états du règne éthérique : l'état *gazeux*, l'état *liquide* et l'état *au repos*. Mais il ne faut pas oublier que ces états du règne éthérique sont infiniment plus ténus que ceux du règne minéral.

Le premier état, l'éther gazeux, joue pour l'immensité du firmament le même rôle que notre atmosphère pour la terre. Il forme une atmosphère sidérale, qui entoure toutes les étoiles et remplit l'immensité de l'espace; il a ses vents et exerce une pression semblable à celle de notre atmosphère.

Le second état, l'éther liquide, présente les phénomènes connus sous le nom d'*électricité*, de *galvanisme* et de *magnétisme*. La science leur a instinctivement prêté le nom de *fluides*, à cause de l'analogie frappante qu'ils ont avec l'état liquide. Sous cette forme, les éthers sont attachés aux surfaces des corps et se déversent par un canal, comme l'eau d'un vase par une fissure. Ainsi le sentiment de la science naissante a devancé une connaissance plus intime, et appliqué à cet état des substances éthériques son véritable nom.

Le troisième état, l'éther au repos, est caractérisé par l'immobilité, conséquence d'une solidité relative, les corps solides devenant immobiles dès qu'ils trouvent un appui. L'expression d'*électricité au repos*, qu'on a appliquée aux phénomènes de cet état, exprime, quand on le compare avec l'état précédent, une espèce de consolidation, comme si cet éther s'était figé ou était devenu comparativement solide. Ici encore l'instinct a devancé la connaissance.

Il résulte de la division du règne éthérique en trois agrégats semblables à ceux du règne minéral, ainsi que de la faculté des éthers de passer d'un état à un autre, que la construction du règne éthérique est analogue à celle du règne minéral. On peut donc, sans recourir à d'autres lois qu'à celles qui nous sont connues, expliquer l'origine de tout le mouvement qui se produit dans le monde. Ainsi la lumière, la chaleur, l'attraction des corps, le travail des machines et la force déployée par les muscles, tout cela s'explique par la répulsion des éthers et par le

travail que produit leur passage d'un état à un autre. Le mouvement se trouve par conséquent ramené à une source unique; mais, malgré ce progrès, cette grave question n'est pas définitivement résolue, car il reste encore à savoir ce qui détermine le passage des éthers d'un agrégat à un autre. L'analogie entre le règne éthérique et le règne minéral, une fois établie, nous permet de formuler cette grande loi : **Le règne éthérique est au règne minéral ce que le règne végétal est au règne animal, ce que l'empire inorganique est à l'empire organique.** Cette loi fondamentale donne naissance à une série de lois secondaires, auxquelles nous avons touché quelquefois dans le courant de notre ouvrage.

Les passages d'un agrégat à un autre dans le règne minéral s'expliquent très naturellement par ceux qui ont lieu dans le règne éthérique ; car le calorique, qui en est la principale cause, dépend à son tour des transformations d'un agrégat éthérique en un autre.

Tout mouvement dans le règne éthérique doit se produire par une condensation ou une expansion de l'éther, conséquence d'un changement d'agrégats. Il est contre toutes les lois de la nature de supposer que le moins mobile mette en mouvement le plus mobile; car d'où le premier recevrait-il son mouvement? Ce n'est pas celui qui a le moins qui peut donner à celui qui a le plus. Ce ne sont pas les vagues qui mettent en mouvement les vents, mais ce sont les vents, mobiles à un plus haut degré, qui mettent en mouvement les vagues. Ainsi aucun mouvement du règne éthérique ne peut provenir du règne minéral. Ce ne sont pas les vibrations d'un corps minéral qui peuvent produire les vagues lumineuses, caloriques ou électriques ; ces vagues doivent tirer leur origine du règne éthérique lui-même. Supposons un instant le contraire ; admettons que, selon la théorie existante, c'est l'ébranlement d'un corps minéral qui met les vagues lumineuses en mouvement. Comme toute force s'estime par une multiplication de la pesanteur par la vitesse, la force nécessaire à une boule de fer d'une livre pour être chauffée à blanc équivaudrait à une livre multipliée par 600 billions, nombre à peu près moyen des vibrations lumineuses dans une seconde. Chacun sent qu'un chiffre tellement colossal n'est pas probable, et qu'il est bien plus naturel d'admettre que toute vague dans l'enceinte du règne éthérique s'engendre dans ce règne lui-même. Pour les personnes qui admettent que les vi-

brations des molécules éthériques prennent leur source dans le règne éthérique, il n'est plus possible d'expliquer, d'après la théorie reçue, comment l'ébranlement des molécules a lieu, puisqu'on suppose qu'elles restent toutes à leur place. La théorie actuelle de l'ondulation repose sur la croyance que l'ébranlement part du règne minéral.

Fig. 15. C a b c d . . . . . . O O O O O . . . . . a' b' c' d' . . . . . . B

D'après notre système, voici comment se produit la vague lumineuse. Admettons que la figure 15 présente une série de molécules éthériques, et que C soit le point lumineux. Au point C deux molécules se condensent; la molécule **a** prend leur place, puis la molécule **b** se met à la place de la molécule **a** et ainsi de suite. La lumière doit nécessairement suivre la ligne droite, car dès l'instant que la molécule **a** se dirige sur la place vide en C, la molécule **b** la suit et ne laisse pas le temps à une molécule située en dehors de la ligne de se mettre à sa place. De cette façon la lumière se propage par succion, comme les vents dans notre atmosphère, et la lumière n'est pas autre chose que le vent de l'atmosphère éthérique. Il faut donc se représenter cette atmosphère dans une agitation perpétuelle; ses molécules s'élancent avec la rapidité vertigineuse de 600 billions de sauts dans une seconde. Tout s'agite, tout se meut et ses rayons se croisent à l'infini. Une molécule est un instant sur la terre, un instant après à la lune, et quelques minutes plus tard au soleil. Nous ferons encore observer que l'ancienne théorie est impuissante à expliquer comment les molécules de l'élément le plus mobile doivent rester éternellement stationnaires, quand tout se meut dans la nature. De plus elle est incapable de rendre compte de la direction constante de la lumière en ligne droite. Car, admettant que chaque molécule éthérique reste à sa place et vibre de **a** en **a'** et de **b** en **b'**, ou perpendiculairement sur la route suivie par la lumière de C en B, elle ne peut expliquer comment le mouvement qui se fait de gauche à droite ou de droite à gauche produit son effet en avant. Notre théorie au contraire explique le mouvement en avant et en ligne droite d'une manière très simple.

L'atmosphère éthérique qui remplit l'univers exerce sur tous

les objets une pression semblable à celle de notre atmosphère terrestre; ainsi plus un corps est chargé d'éther liquide ou expansif, plus il est repoussé par l'atmosphère éthérique. Quand cette pression est égale de tous les côtés, le dit corps reste immobile; mais dès qu'il se trouve dans le voisinage un autre corps sur lequel il peut déverser le surplus de sa charge, ces deux corps sont poussés l'un vers l'autre, et l'on dit qu'ils s'attirent; ce qui, en réalité, n'est pas le cas. Ainsi la soi-disant attraction de l'électricité n'est que l'effet d'une pression de l'atmosphère éthérique. Cette pression est semblable à celle qu'exerce notre atmosphère en faisant monter l'eau dans un puits ou un ballon dans l'air; elle est encore semblable à celle de l'eau qui fait remonter un corps léger à sa surface. Ce n'est pas le ciel qui attire, ce sont l'air et l'eau qui repoussent les corps trop légers afin de reprendre leur équilibre.

Une fois qu'on a reconnu que les phénomènes d'attraction de l'éther sont illusoires, on se demande si l'attraction des astres ne s'explique pas de la même manière que celle de l'électricité. Nous répondons que cela est possible, mais nous ne cachons pas qu'il y a là de grandes difficultés à vaincre. Pour le moment, il nous suffit d'avoir soulevé cette question; nous ne la discuterons pas ici, de crainte de trop prolonger cette note.

LIVRE SECOND

ÉCONOMIE SPIRITUELLE

LIVRE SECOND

L'ÉCONOMIE SPIRITUELLE OU L'UNIVERS INVISIBLE

Tu as tiré une parfaite louange de la bouche des enfants.
Matth. XXI, 16.

CHAPITRE I.

INTRODUCTION

La vie spirituelle. Difficultés qui se sont présentées à l'auteur dans la conception de son système philosophique.

Il y a bien des années, je faisais un séjour dans un village au-dessus du lac de Thoune. Le plateau alpestre sur lequel ce village est assis se termine d'un côté par des falaises et des précipices, de l'autre il s'adosse à des montagnes dont les sommets déchirés ne paraissent accessibles qu'aux oiseaux.

Comme j'étais en vacances, je m'accordais le plaisir de ne rien faire, et je jouissais tout à mon aise des points de vue magnifiques qui m'entouraient. Le soir, j'avais une promenade de prédilection, le long d'un des côtés du plateau coupé à pic par un ravin. Au fond coulait un mince filet d'eau, dont l'insignifiance contrastait étrangement avec la profondeur et l'étendue du lit qu'il s'était creusé.

En parcourant les Alpes, on est souvent frappé de la disproportion entre le faible volume d'eau de beaucoup de rivières ou de torrents et l'énorme ampleur de leurs lits, et l'on est porté à croire qu'autrefois la quantité d'eau qu'ils roulaient de-

vait être plus considérable, ou le rocher beaucoup plus tendre.

Ce n'était pas seulement la beauté de la scène ou le spectacle du soleil couchant qui m'attirait sur ce chemin, mais le plaisir de voir le troupeau de chèvres revenant des pâturages alpestres. On voyait leur longue file disparaître et reparaître dans le sentier accidenté qu'elles suivaient. Je trouvais un charme particulier à observer l'allure et le caractère de ces animaux. Ils avaient l'air bien plus chez eux au milieu de cette nature magnifique, mais sauvage et inhospitalière, que les hardis montagnards qui habitaient ces lieux. Les vieilles chèvres suivaient le chemin battu et passaient à nos côtés sans daigner nous regarder, tandis que les jeunes, dans l'ardeur de leur âge, bondissaient de rocher en rocher et nous observaient avec curiosité. Ce qui surprenait, c'est qu'elles n'allaient pas en corps, comme on est accoutumé à voir marcher les troupeaux de la plaine, mais à distance les unes des autres, comme si chacune eût été son propre maître et sût parfaitement ce qu'elle avait à faire. En effet il en était ainsi, car, dès qu'elles quittaient le pâturage, le jeune pâtre n'avait plus besoin d'exercer de surveillance : chaque animal retrouvait de lui-même le chemin de la maison, où il était accueilli par les caresses des enfants et une poignée de sel de la mère de famille.

Parmi le troupeau, une jeune chèvre, blanche comme la neige, attirait mes regards par la beauté de son pelage et sa vivacité. Quand, pour examiner le terrain, elle grimpait sur un rocher, éclairée par les derniers rayons du soleil couchant, elle m'apparaissait comme un de ces êtres légendaires des temps passés. Mainte fable d'autrefois n'eut pas d'autre origine.

Dans les temps primitifs l'homme, vivant habituellement dans la solitude, trouvait une société dans l'animal et lui prêtait involontairement les sentiments qu'il éprouvait lui-même. Quand de plus les circonstances extérieures venaient favoriser cette interprétation, il l'adoptait avec une foi implicite. C'est ainsi que les premières fables ne furent point de pures inventions, l'intelligence étant trop pauvre pour cela; elles n'étaient que le reflet d'impressions reçues et interprétées sans logique. Dans leur simplicité, ces premiers humains n'avaient pas appris à se défier de leurs impressions, ignorant qu'elles ont toutes besoin du contrôle de la raison. Cette profonde vérité n'est encore connue que très imparfaitement; car les matérialistes, comme

les philosophes païens et chrétiens, la rejettent absolument quand il s'agit du monde intellectuel[1].

Dans l'intéressant tableau que présentaient le paysage et les êtres gracieux qui l'animaient, le petit berger, enfant de onze à douze ans, offrait le plus triste contraste. Il était mal vêtu; sa peau avait la couleur de celle d'un mulâtre; il portait une jatte de bois, un cor et un petit sac; ce dernier contenait ordinairement un morceau de pain sec reçu en passant de quelque âme charitable. Le lait du troupeau, que le jeune garçon pouvait se procurer en abondance, lui fournissait le reste: nourriture simple, mais saine et fortifiante.

En été, à cinq heures du matin, il rassemblait au son du cor le troupeau confié à ses soins pour le mener à la montagne. Sa tâche était rude: tantôt il devait accourir au péril de sa vie pour sauver une jeune étourdie, qui s'était aventurée sur le bord d'un précipice où elle ne pouvait ni avancer ni reculer; tantôt il avait à courir après une vieille entêtée, qui s'éloignait du troupeau pour chercher un autre pâturage auquel elle donnait la préférence. Ainsi sa journée se passait en alarmes continuelles et en fatigues incessantes. Depuis quelques années il faisait ce métier dangereux, aussi sa physionomie était-elle empreinte de tristesse; on n'y voyait point briller cette joie enfantine, privilège du premier âge, et rien ne dévoilait le travail de la pensée.

Curieux de savoir ce qui se passait dans l'âme de cet enfant dont les journées s'écoulaient dans la solitude, je l'appelai auprès de moi pour le questionner. Désirant gagner sa confiance par quelque petit présent et voulant savoir ce qui lui serait le plus agréable, je lui fis la question suivante: « Dis-moi, cher enfant, si quelqu'un te proposait de faire trois vœux, et s'il était en son pouvoir d'accomplir tes désirs, que demanderais-tu? — Après avoir réfléchi assez longtemps, il répondit: « Ce serait d'aller au ciel. » — Surpris de cette réponse, je lui dis: « C'est bien le vœu le plus noble que nous puissions former. Mais quel serait ton second vœu? » — Ayant de nouveau pris du temps pour réfléchir, il répondit: « Je désirerais que tous ceux que j'aime y vinssent aussi. » — Plus surpris encore, je

[1]) Ainsi l'école française (M. Waddington, *Manuel de Philosophie)* et l'école allemande (Fichte le jeune) appuient leurs raisonnements sur le sentiment interne ou l'expérience intérieure, qui consiste en une série d'impressions contradictoires et par conséquent trompeuses.

lui demandai : « Et quel serait ton troisième vœu? Qu'as-tu encore à souhaiter? » Au bout d'un moment il répondit : « Je voudrais être préservé du malheur de tomber dans un précipice, et d'être blessé ou tué. » C'était un danger auquel il était continuellement exposé.

J'étais profondément ému; cet enfant, exposé à toutes les intempéries des saisons et dont la vie se passait dans la société des animaux, semblait vivre plutôt pour le ciel que pour la terre. Il était plus près de Dieu et recherchait sa volonté bien plus que la plupart des hommes qui habitent les grandes cités. Je sentais qu'à cet âge, si l'on m'eût posé cette question, je n'eusse point répondu ainsi. Du reste, ce n'était pas la première fois que je recevais d'enfants de cette classe des réponses aussi admirables.

Si l'on compare ces enfants de la nature à ceux qui jouissent de tous les bienfaits de l'éducation, les sentiments profonds qui se rencontrent souvent chez les premiers contrastent étrangement avec l'égoïsme des seconds. Et l'on est d'abord porté à conclure avec J.-J. Rousseau que « la civilisation rend l'homme mauvais. » Mais ce n'est qu'une demi-vérité ; la civilisation sans christianisme rend l'homme mauvais, parce que la civilisation est une force, et que l'homme méchant abuse toujours de sa force pour tyranniser les faibles. C'est ce que démontrent toutes les annales du passé : la civilisation a été la ruine ou la mort des peuples. C'est aussi ce qui se voit actuellement dans toutes les grandes villes : les hommes y sont bien plus corrompus que dans les campagnes. La civilisation est pour l'homme bon ce qu'est la lumière pour un œil sain. Si l'homme est moralement malsain ou que son œil soit malade, ces mêmes choses, tout excellentes qu'elles sont, lui deviennent nuisibles. Aussi le grand médecin des âmes prive-t-il les nations corrompues de la lumière de la civilisation, comme le médecin des yeux prive un malade de la lumière matérielle. Mais la civilisation avec un christianisme vivant rend l'homme meilleur, parce qu'il ajoute un nouvel élément à ses forces. Ainsi la puissance régénératrice ne gît pas dans la civilisation, mais dans le christianisme.

Or cette puissance du christianisme doit provenir d'une vie, et toute vie a un principe générateur. Dans ce cas particulier, ce principe ne peut être que Dieu; car celui-là seul qui a créé une pareille œuvre est capable de la refaire. Mais d'où vient

que l'Être suprême et miséricordieux tarde tellement à réparer le mal qui est sur la terre? C'est qu'ayant créé l'homme libre, il est incapable de forcer l'entrée d'un cœur contre la volonté de l'homme. Il ne peut faire le bien sans le concours de la volonté humaine, et la grande masse lui refuse ce concours; les hommes repoussent la vérité, parce qu'ils la haïssent et qu'elle vient d'un Dieu saint. Si elle provenait des hommes, ils la déifieraient, disant qu'elle vient de Dieu; mais comme elle vient de Dieu, ils la méprisent, disant qu'elle vient des hommes. Tels sont les hommes: mélange curieux d'erreurs et de présomption, ils se déifient et se méprisent; ils s'élèvent sur un piédestal, s'encensent, s'adorent et se disent des dieux; puis ils s'insultent, s'anathématisent, se haïssent, se tuent, se dévorent, se vendent pour de l'or et de l'argent, des maisons ou des champs, témoignant ainsi qu'ils s'estiment encore moins que l'or, moins que l'argent, moins que quelques arpents de cette boue dont ils ont été tirés!

Ce triste spectacle a cependant un point lumineux: c'est l'espoir d'un constant progrès. L'action de Dieu ne se ralentit pas, et il trouve partout des âmes qui s'ouvrent à son influence, qui réfléchissent et qui recherchent sa volonté.

C'est à ces âmes intelligentes dans les choses de Dieu que je m'adresse. Je les prie de me suivre dans l'étude de la vie et dans l'analyse des connaissances spirituelles. Si j'avais le malheur de ne pas être dans la vérité, qu'elles démontrent mon erreur, non en se fondant sur des idées préconçues, héritage des siècles passés, mais sur la nature et sur la parole de Dieu, interprétée par la nature. Si au contraire je dis la vérité, que ces esprits droits en acceptent les conséquences, lors même qu'elles combattent des préjugés invétérés. Pour que nous puissions comprendre les choses célestes et travailler à l'entretien de notre âme spirituelle, éviter ce qui lui est nuisible, choisir ce qui lui est salutaire, il faut, dis-je, que cette âme soit soumise aux mêmes lois que les âmes terrestres. Si nous ne pouvions transporter la connaissance des choses terrestres aux choses spirituelles, nous ne serions guidés dans l'appréciation des choses spirituelles que par un aveugle hasard. Perdant ainsi notre rang d'êtres raisonnables et responsables, nous serions éternellement condamnés à une foi aveugle et à des disputes sans résultat sur les choses qu'il nous est le plus nécessaire de savoir.

Grâce à Dieu, cette triste nécessité n'existe pas; le Père

céleste a amplement pourvu à notre instruction, et il a créé toutes choses de telle sorte que l'étude du plus difficile peut se faire par l'étude du plus simple, l'étude du supérieur par l'étude de l'inférieur, l'étude de l'âme spirituelle par celle de l'âme charnelle, l'étude de l'âme charnelle par celle des vies et des forces. C'est là notre méthode, notre devise et le principe de notre ouvrage.

Voilà pourquoi nous avons analysé les forces avant les vies, les vies terrestres avant les vies divines. Le premier livre traite des vies terrestres, le second traite des vies spirituelles et divines. L'homme, enfant de la lumière, a été créé pour vivre dans la lumière, il la recherche partout; dès qu'il veut agir, elle lui est indispensable. C'est la première chose qui éveille l'attention d'un enfant quand il entre dans ce monde; nous la remplaçons artificiellement dès que le soleil nous quitte. Sans lumière il n'y a ni mouvement, ni travail, ni connaissance. Celui qui ne la désire pas ne sait faire aucun usage de ses facultés; il est comme un enfant nouveau-né, ou semblable à l'idiot, ou bien il dort du sommeil de la mort.

La vie se cramponne à la vie et s'empare de ce qui lui est nécessaire. *La vie! la vie!* voilà le cri de toute vie; son entretien est le mobile de toute action. Quand l'animal cherche sa pâture, c'est pour entretenir sa vie; quand il fuit un danger, c'est pour sauver sa vie. Quand un lièvre est effrayé par la feuille qui tombe, c'est pour sa vie qu'il tremble; quand un chat, un tigre ou un loup défend son territoire, c'est parce qu'il craint qu'on ne lui enlève sa subsistance, source de sa vie. Quand les mâles, animés d'une fureur jalouse, se livrent des combats à mort, c'est pour la possession des femelles et la propagation de leur espèce. Ainsi toutes nos actions, toutes nos pensées gravitent autour de ce centre. L'entretien de la vie, avec les jouissances que Dieu a attachées à sa prospérité, est l'unique but du travail de l'homme. Sans elle tout rentre dans les ténèbres et le silence de la mort. Mais si l'entretien de la vie terrestre est si important, l'entretien de la vie spirituelle l'est infiniment davantage, car la première n'est que l'ombre de la seconde; elle en offre l'image passagère comme une eau tranquille reflète l'immensité d'un ciel étoilé. Les soins que nous prenons de l'une sont une condamnation de l'indifférence dont nous nous rendons coupables envers l'autre.

Occupons-nous donc de l'étude des vies, spécialement des

plus importantes, savoir des vies spirituelles. Le zèle et l'ardeur que nous montrerons à les acquérir et à les entretenir seront la mesure de notre vitalité. Dans le monde invisible, comme dans ce monde matériel, la vie naissante ne demande que de la nourriture, tandis que la vie agissante demande de la lumière et de l'intelligence. Ainsi la nourriture que nous prenons, la lumière et l'intelligence que nous demandons, témoignent ce que nous sommes et fixent notre rang dans l'un et l'autre monde. Voyez ce qu'un homme aime et recherche, vous saurez ce qu'il est et quels sont les fruits qu'il porte.

L'étude spéciale des vies révèle des lois si étranges, et a modifié en tant de manières mon opinion du monde et des choses, que je ne soumets mes vues actuelles qu'avec hésitation à l'examen des penseurs. Forcé de rejeter un grand nombre de prétendues vérités, acceptées sans réserve jusqu'ici, je me trouve en opposition avec la majorité des hommes. C'est ce qui a fait dire à un philosophe connu (de l'école spiritualiste), dans une critique de mon ouvrage, que «je ne serais accepté ni des savants ni des chrétiens.»

Je crois néanmoins devoir communiquer mes pensées, ne fût-ce que pour réveiller l'attention sur ces sujets et engager la discussion. Mais si j'ai à combattre des opinions bien enracinées, héritage des temps anciens, je me permets d'avertir le lecteur que j'ai dû passer moi-même par ces luttes pénibles. Je dis pénibles, car nous considérons nos convictions comme une partie de nous-mêmes, elles sont le fruit de nos sentiments et de nos affections, non de notre intelligence. Les enlever, c'est nous arracher du lit où nous reposons. Quelque fausses qu'elles soient, nous les défendons avec véhémence comme notre unique planche de salut. Quand nous sentons que nos convictions s'ébranlent, c'est comme si la terre tremblait sous nos pieds; on ne sait où chercher un refuge.

Si l'auteur a dû passer par un chemin obscur pour arriver à son point de vue, il lui semble impossible d'épargner au lecteur tout travail de ce genre. Il y aura lutte, les anciennes notions se heurteront contre les nouvelles, beaucoup de questions resteront pour un temps sans réponse, jusqu'à ce que l'on soit à même de les résoudre par la nouvelle logique que la nature enseigne. En donnant ici quelques détails sur mes propres impressions, mon but est de préparer le lecteur à ce qui l'attend,

et de l'avertir de ne pas se décourager s'il doit passer par les mêmes voies.

La première fois que mon attention se porta sur ces sujets. ce fut à l'occasion d'une discussion avec l'un de mes maîtres. Il s'agissait de la position de l'homme vis-à-vis de Dieu. Dans ce débat qui dura quelque temps, j'avais soutenu que l'homme était l'image de son Créateur. Cette proposition ne fut pas acceptée. Mon maître et un professeur d'histoire naturelle prirent à tâche de me démontrer que Dieu ne pouvait avoir la figure d'un homme; donc l'homme ne pouvait être à son image. J'y accédai et finis par me retrancher derrière la proposition que l'homme spirituel seul, non l'homme matériel, est fait à l'image de Dieu. C'était au fond reconnaître ma défaite. Abandonnant le terrain du monde connu, je prétendais expliquer le monde qui nous est encore voilé; la discussion devenait par là impossible, car pour les choses que personne ne connaît chacun peut affirmer ce que bon lui semble, sans qu'on puisse lui démontrer le contraire. J'étais ainsi refoulé hors du terrain de la discussion, j'étais battu.

Cependant je ne m'en tins pas là; ma conscience me répétait que j'étais dans le vrai. Je me mis donc à récapituler les principales preuves avancées de part et d'autre, et je fus surpris de voir avec quelle légèreté j'avais accepté la thèse que l'homme visible n'est pas l'image de son Père invisible. Je me mis à étudier spécialement cette question; le résultat de mon examen fut la certitude que l'homme visible est l'image de son Créateur, bien que je n'entrevisse alors qu'une faible partie des preuves dont je puis actuellement appuyer cette vérité. C'est sans doute aussi cette étude qui plus tard, dans une occasion déjà mentionnée, a fait naître en moi la pensée que le monde visible doit être l'image du monde invisible.

Cette idée, une fois conçue, fut fortifiée et nourrie par la conviction que, pour que l'homme soit à l'image de Dieu, il est nécessaire que les impressions, les sentiments et les pensées que font naître en lui le monde extérieur soient analogues aux impressions, aux sentiments et aux pensées que font naître chez le Tout-Puissant l'universalité du monde spirituel.

Je n'abordais autrefois ces questions mystérieuses qu'avec un sentiment de crainte. Je pensais, comme tout le monde, que Dieu en a caché la solution aux hommes, et que c'est une orgueilleuse présomption de leur part de vouloir connaître ce qu'il

a plu au Créateur de leur voiler. Peu à peu cependant j'entrevis qu'il ne peut être dans la volonté souveraine que l'homme reste sans travail spirituel. Je compris qu'il est de notre devoir d'étudier et de chercher; que Dieu ne nous donne rien sans que nous le désirions et que nous travaillions pour l'obtenir; qu'il en est de la parole de Dieu comme de ses œuvres, que l'étude, l'observation, l'analyse peuvent seules nous révéler. Mais en poursuivant mes recherches j'arrivai, au bout de quelques années, à un moment critique : il me fallait ou rejeter les témoignages de la nature, ou renoncer à beaucoup de croyances acceptées comme des vérités sacrées et inébranlables. Je citerai ici quelques-unes de ces nouvelles formules tirées de la nature, pour faire comprendre au lecteur combien elles étaient opposées à toutes mes convictions personnelles, comme aux enseignements et aux croyances de la philosophie et de la théologie scolastique.

D'après les enseignements de la nature :

1° *Plus une vie est élevée, plus elle est fragile et dépendante.*

2° *Plus une chose est vile, plus elle est simple.*

3° *Plus une chose est inférieure, plus elle est pure à nos yeux*, — ou plus une chose est élevée, plus elle est impure. Ainsi les soi-disant éléments du règne éthérique, — l'éther de l'espace, la lumière, le magnétisme, le galvanisme et l'électricité, — sont les substances les plus viles de ce monde, et cependant nous les considérons comme les plus pures. Sous le rapport de la pureté, le règne minéral est au-dessous du règne éthérique, le règne végétal au-dessous du règne minéral, le règne animal encore plus bas, jusqu'à l'homme, qui dans la hiérarchie de pureté occupe la dernière place. Car ce que l'homme rejette de son corps est de tout ce qui existe sur la terre la chose la plus souillée. Donc la nature nous enseigne que plus une chose est élevée, plus ce qu'elle rejette est impur.

Je me trouvais ainsi en présence de formules qui semblaient renverser toutes mes idées spiritualistes; car si nous admettons la première formule, il en résulte apparemment que mon âme est ce qu'il y a de plus périssable sur cette terre ; elle ne peut donc pas être immortelle. Puis, si nous appliquons cette formule à l'être le plus élevé, la vie de Dieu doit être encore plus fragile et plus dépendante que la nôtre, étant beaucoup plus élevée; ainsi cette formule ne peut être vraie. La nature témoigne à faux, car elle témoigne contre son Auteur, contre

l'immortalité de Dieu et de l'âme humaine. Impossible d'admettre pareille chose ! Mais comment trouver une solution à cette énigme ? J'avais beau regarder, je ne voyais toujours que la même loi.

La seconde formule ne donnait pas des résultats plus favorables. Le simple est vil et indépendant; donc mon âme ne peut être simple. Mais si mon âme n'est pas simple, si Dieu n'est pas simple, qui suis-je, qui est Dieu ?

La troisième formule conduit à des conséquences encore plus effrayantes, car elle implique que l'impureté s'accroît avec l'élévation. Donc l'âme la plus élevée serait la plus impure. Mais c'est absolument impossible, puisque la pureté est la seule condition de son élévation; le bon sens se révolte contre une proposition pareille.

J'étais dans une grande perplexité. Il y a là, me disais-je, des mystères que Dieu a éternellement cachés à l'homme. Il veut que sa créature se soumette en toute simplicité, qu'elle accepte ses enseignements sans voir ni comprendre. A d'autres moments il me semblait pourtant impossible qu'il en fût ainsi; l'œuvre de Dieu ne pouvait enseigner le matérialisme. Puis de nouveau je me demandais si mon dilemme n'était pas la punition d'une coupable curiosité, qui cherche à sonder ce que le Créateur n'a pas voulu révéler.

Effrayé, égaré dans mes raisonnements, sans pourtant être ébranlé en quoi que ce fût dans mes convictions chrétiennes, je me proposais de revenir à mon ancienne résolution de ne plus m'occuper de ce que je ne pouvais comprendre. Pendant plus d'une année je fus inactif, mais je ne me sentais ni satisfait, ni sûr d'avoir pris le meilleur parti. Je ne fis cependant aucun effort pour sortir de cet état, et ce furent les événements extérieurs, plutôt que ma volonté, qui me tirèrent de ma léthargie. Au bout de quelque temps le travail précédent commença de lui-même à porter ses fruits. Le jour se fit successivement dans mon esprit, et les diverses questions qui m'avaient embarrassé s'éclaircirent l'une après l'autre. Je repris courage et recommençai mes raisonnements. Dieu, me dis-je, est lumière, et le propre de la lumière est de tout révéler. Ainsi Dieu ne cache rien à ses enfants; mais les hommes auront refusé d'accepter la vérité.

L'homme n'est-il pas condamné à manger son pain matériel à la sueur de son front ? Le pain spirituel, infiniment plus pré-

cieux, devra-t-il coûter moins de travail, moins de sueurs? Le laboureur qui plonge le soc de sa charrue dans un sol rebelle, et qui arrache à la terre à force de peines sa nourriture quotidienne, pense-t-il que Dieu ne veut pas qu'il mange parce que le blé ne croît pas naturellement dans son champ, et ne va pas de lui-même au moulin, ni chez le boulanger? N'en sera-t-il pas de même pour le pain intellectuel et spirituel? S'obtiendra-t-il avec moins d'efforts? Supposer que Dieu ne veut pas nous l'accorder, parce qu'il ne s'acquiert qu'au prix de notre travail, n'est-ce pas une conclusion insensée? Pourquoi penser que Dieu doive changer ses lois et faire récolter ce qui n'a pas été semé?

Si un homme a besoin de blé et qu'il sème du chanvre dans son champ, Dieu doit-il y faire pousser du blé au lieu de chanvre? Est-il sensé de lui demander une pareille chose, de s'attendre à ce qu'il en soit autrement dans le monde intellectuel que dans le monde matériel, à ce qu'on n'y récolte pas aussi ce qui a été semé? Les lois spirituelles peuvent-elles être l'inverse des lois matérielles? Si c'était le cas, quelle confusion un pareil état de choses ne produirait-il pas dans notre jugement! Si notre champ spirituel est resté inculte, c'est à nous qu'en est la faute, non à Dieu; si les hommes disent l'avoir travaillé et qu'ils n'aient pas obtenu la récolte qu'ils en attendaient, c'est parce qu'ils ne l'ont ni ensemencé ni labouré convenablement. Encore une fois, Dieu ne refuse jamais l'accroissement, si nous labourons et semons comme il faut.

Tel fut le résultat de mes nouveaux efforts. Quoique ces vérités ne se présentassent pas alors à mon esprit aussi clairement que je les exprime ici, j'en avais le sentiment. Je compris qu'il était de mon devoir d'aller de l'avant, et je remis la main à l'œuvre. C'est de cette époque que datent les premiers chapitres de mon ouvrage. Depuis lors il s'est écoulé un bien grand nombre d'années, et peu à peu je suis parvenu à résoudre à mon entière satisfaction tous ces problèmes en apparence si mystérieux et si insondables. Durant ce long espace de temps j'ai eu l'occasion d'en discuter tous les points difficiles avec un grand nombre de personnes.

Ces discussions souvent répétées, auxquelles j'ai voué une partie de mon temps, m'ont fait sentir la nécessité de réduire autant que possible toutes nos croyances à des formules simples et compréhensibles, afin de pouvoir nous en servir dans

l'analyse et l'argumentation. C'est surtout à l'égard des savants et des philosophes que j'étais obligé de suivre cette méthode; car ces hommes de cabinet, n'ayant point l'habitude de s'appuyer sur la nature quand il s'agit d'idées abstraites, fondaient toujours leurs objections sur des suppositions généralement admises, se référant à des autorités que je ne pouvais admettre. Nous nous trouvions ainsi dans l'impossibilité de continuer la discussion. Il est surprenant que plus un homme étudie les sciences, plus il s'écarte, dans ses raisonnements, des vérités qu'elles enseignent. Nous en donnerons ailleurs la preuve.

J'ai résumé dans le chapitre suivant, intitulé *Dialogue*, les objections qui m'ont été présentées dans le courant de ces entretiens; je les rends mot pour mot, en les mettant dans la bouche d'un M. Paléophile, type des anciennes idées. Ma propre manière de voir est présentée par un homme du peuple, un colporteur, parce que je fais appel au simple bon sens.

Une partie des heures de loisir de ma jeunesse ont été consacrées à apprendre divers métiers, à visiter l'ouvrier et le paysan, comme si j'eusse été l'un des leurs, afin de connaître les hommes et les choses au point de vue pratique. J'avais spécialement à cœur d'acquérir une profonde expérience de la vie, pour éviter le danger d'être entraîné hors de la réalité par la théorie. Je sens combien cette expérience a été pour moi un lest bienfaisant pendant le cours de mes études; elle m'a constamment ramené vers la nature, a tenu ma barque à flot pendant l'orage, l'a guidée dans l'obscurité et m'a permis de naviguer droit au but que je poursuivais. C'est elle aussi qui a fait naître mon opposition aux anciens systèmes de philosophie, à la science scolastique des universités et aux dogmes autoritaires formulés par les Eglises d'Etat.

En suivant cette voie, je crois être parvenu à fonder un système de philosophie objectif et positiviste, qui rapporte tout à des lois simples, palpables, accessibles à toutes les intelligences. Cette simplicité est telle que je pourrais illustrer toute ma philosophie par des diagrammes. Au reste ceci ne doit pas surprendre, puisque je m'appuie exclusivement sur la nature et que la nature illustre toutes ses lois.

CHAPITRE II

DIALOGUE

Devant une grande et massive table chargée de livres était assis un homme à cheveux blancs. Son extérieur commandait le respect. Son front pensif, ses yeux étincelants, indiquaient une vive intelligence. Son attitude, ses manières, trahissaient la conscience de son savoir et d'une supériorité incontestée. Dans ce moment il feuilletait un gros bouquin relié en parchemin, respectable monument de l'érudition des siècles passés. L'appartement était sombre et mystérieux. Un petit rayon de soleil y pénétrait à la dérobée à travers les fentes des volets, comme pour narguer le savant docteur, qui aurait voulu bannir de son sanctuaire tout ce qui venait du dehors, — poussière, mouches, bruit, chaleur, soleil, — pour ne pas être distrait dans ses études.

Au milieu de sa profonde méditation, le vieillard est surpris par quelques coups frappés à sa porte, et, avant qu'il ait eu le temps de décider s'il veut accepter ou refuser une visite inopportune, la porte s'ouvre et un petit homme, le sac sur le dos, un bâton à la main, paraît sur le seuil. Bruni par le soleil, poudreux et le front ruisselant de sueur, il offrait l'image d'un homme aguerri aux luttes de la vie et toujours prêt pour le combat. Toute sa personne contrastait étrangement avec la figure calme et majestueuse du vieillard, dont les dehors démontraient l'habitude du commandement, en même temps que l'homme de cabinet ne connaissant les choses qu'à leur point de vue idéal. Ce dernier était évidemment surpris des façons peu cérémonieuses de l'intrus, et il dut faire un certain effort pour maîtriser son humeur.

Les deux hommes se mesurèrent du regard, comme s'ils voulaient deviner mutuellement leurs pensées. C'étaient la pratique et la théorie qui allaient se livrer un assaut. L'étranger mit fin le premier à ce moment d'attente, et dit en s'inclinant: « Pardonnez-moi, M. Paléophile, si je vous dérange; votre réputation et d'anciens souvenirs m'attirent chez vous. J'ai été

autrefois votre élève et n'ai cessé dès lors de lire les divers ouvrages que vous avez publiés. Je suis maintenant colporteur et je viens vous demander si vous ne voudriez pas acheter de mes livres. »

Après avoir reconnu le colporteur et repassé avec lui leurs souvenirs communs, M. Paléophile lui demanda ce qu'il avait à vendre. Le colporteur, lui ayant d'abord montré de nouvelles éditions de la Bible et quelques ouvrages religieux, lui présenta encore un volume sur la structure de l'âme et le monde spirituel.

M. Paléophile. Ah ! voilà qui est étrange ! Comment peut-on parler de la structure de l'âme, qui est une et dont on ne sait rien ? et de celle du monde spirituel que personne ne saurait connaître ?

Le Colporteur. Permettez-moi de vous présenter une remarque. Si vous savez que l'âme est une, vous devez avoir analysé sa structure; dans ce cas, vous aurez nombre de preuves pour démontrer ce que vous avancez. Si on vous le conteste, voilà la discussion ouverte; l'intelligence humaine doit décider de quel côté se trouve la vérité. Quant au monde spirituel, il est certain que nous ne pouvons ni le voir des yeux du corps, ni nous y transporter; mais comment savez-vous que Dieu a refusé à l'homme la connaissance de ce monde auquel il est destiné et dont il doit acquérir dès ici-bas le droit de bourgeoisie ? Pour porter un jugement valable sur une chose, il faut l'avoir étudiée à fond; pour décider si tel problème de mathématique est insoluble, il faut connaître les mathématiques. Ainsi pour affirmer que l'étude du monde spirituel est impossible, il faut d'abord le connaître. Mais, comme vous confessez votre ignorance à cet égard, l'assertion que vous venez de faire ne peut être qu'une idée préconçue, une pure hypothèse.

M. Paléophile. Je crois pourtant qu'il existe des preuves de ce que je viens de dire. L'expérience du passé ne démontre-t-elle pas l'inutilité de tous les efforts humains à cet égard ?

Voyez cette bibliothèque. J'y ai réuni tous les trésors de la sagesse et de la science des temps passés et présents : pas un de ces illustres auteurs n'a douté de l'unité de l'âme, et aucun n'a su nous révéler la moindre des choses sur le monde spirituel. Cette expérience de milliers d'années n'est-elle pas assez longue ? Comment pensez-vous que l'on puisse récuser une pareille autorité ?

Le Colporteur. Cependant l'expérience journalière démontre combien elle est fallacieuse. Il ne se passe pas d'heure où l'on ne fasse de nouvelles découvertes. Pourquoi n'en ferait-on pas dans le monde spirituel ? Les hommes sont depuis six mille ans sur la terre, et il y a relativement peu d'années qu'ils ont appris à soumettre les forces de la nature. De quand datent toutes les grandes découvertes ? Ce n'est que d'hier, pour ainsi dire, qu'on attèle la vapeur pour le transport de nos marchandises, qu'on charge la foudre de porter nos messages, et qu'on connaît le secret d'amputer la jambe d'un homme sans qu'il en éprouve de la douleur. Or, je vous le demande, qu'est-ce qui est plus facile à découvrir, la construction d'une machine à vapeur ou celle de l'âme ? Et quelles lois seront plus aisées à déterminer, celles de l'éther ou celles du monde spirituel ? S'il a fallu à l'humanité un temps si long pour découvrir les choses les plus simples, combien n'en faudra-t-il pas pour découvrir les choses les plus difficiles ? Comment l'homme pourrait-il connaître la structure du monde invisible avant de connaître celle du monde visible ? Ainsi l'ignorance des temps passés ne justifie pas la négation des connaissances à venir.

Du reste, un grand nombre des savants personnages que vous citez n'étaient pas de votre opinion : ils croyaient que le monde spirituel était accessible à l'intelligence humaine, sans quoi ils n'eussent pas cherché à le connaître. Vous leur faites donc porter un témoignage contraire à leur sentiment ; n'y a-t-il pas là une inconséquence évidente ? Au moment où vous les acceptez comme autorités, vous rejetez leur témoignage.

M. Paléophile. Quand je vous concèderais que l'expérience du passé n'est pas une démonstration de l'incapacité des hommes à connaître le monde spirituel, il n'en serait pas moins évident que cette connaissance ne pourrait leur être utile, car autrement le Créateur ne l'aurait pas voilée.

Le Colporteur. Cette objection m'est présentée par tout le monde. Elle se fonde sur l'idée suivante : *Si Dieu n'avait pas caché les choses spirituelles, l'homme les connaîtrait.*

Mais je vous prie de remarquer qu'en parlant ainsi l'homme met son ignorance des choses spirituelles à la charge de Dieu. Car s'il est né aveugle, ou que Dieu lui ait caché sa lumière, il n'est pas coupable de ne pas voir ; c'est Dieu qui l'a voulu ainsi. Cependant, comme la stupidité est une faute, l'ignorance un vice, et toutes deux un effet du péché, — en accusant Dieu

d'être la cause de notre aveuglement, nous le rendons responsable de nos fautes.

En se donnant la moindre peine pour analyser les bases de leurs raisonnements, les savants auraient reconnu que, *si l'homme a la faculté de voir, Dieu doit avoir créé la lumière spirituelle*. Car Dieu ne donne pas des facultés sans usage. Donc ce n'est pas Dieu qui a refusé sa lumière aux hommes, ce sont les hommes qui l'ont repoussée.

M. Paléophile. Ne confondez-vous pas ici sous une même rubrique les païens avec les chrétiens? Les premiers ont, à la vérité, refusé la lumière, mais les seconds ont accepté celle de l'Evangile. On ne peut donc pas mettre les uns et les autres au même niveau.

Le Colporteur. Pourquoi cette distinction? Ne venez-vous pas d'affirmer qu'aucun homme ne peut connaître le monde spirituel, parce que Dieu en a caché les vérités?

Si les chrétiens ont accepté quelque peu de lumière, les ténèbres qui les entourent sont encore bien grandes, puisqu'ils disent pour tant de choses: Croyez, — là où ils devraient pouvoir dire: Voyez, comprenez.

M. Paléophile. Vous dites là des choses bien étranges, et il semble aussi impossible de les concilier avec les enseignements de l'Eglise qu'avec les paroles du Christ. Jésus a dit qu'il faut recevoir le royaume des cieux comme un enfant, et encore: « Heureux ceux qui n'ont pas vu et qui ont cru! » Vous ne pouvez être croyant qu'à la condition d'accepter les vérités chrétiennes sans les comprendre.

Le Colporteur. Sans doute, c'est là le raisonnement de l'Eglise orthodoxe, fondé sur la supposition que Dieu a caché ses vérités à l'homme. Mais permettez-moi une autre explication des paroles du Christ, telle que la nature la demande. Ce monde étant l'image d'un monde supérieur, on a l'analogie suivante: « Comme la terre appartiendra un jour aux enfants que vous voyez, quoiqu'ils ne possèdent encore rien, de même le royaume des cieux appartiendra un jour à ceux qui sont des enfants dans le royaume des cieux. » Il ne faut pas identifier les enfants de ce monde avec ceux de l'autre; ce n'est qu'aux enfants de ce monde qu'appartient la terre, comme ce n'est qu'aux enfants de l'autre monde qu'appartient le royaume des cieux. Or votre raisonnement n'a de valeur que si le royaume des cieux appartient aux enfants terrestres. Ce n'est pas là le sens des paroles

du Seigneur; car un enfant terrestre a pour entrer au ciel tout autant besoin d'une nouvelle naissance que le vieillard, et le royaume de Dieu ne lui appartient pas plus qu'à la vieillesse. L'innocence qu'on lui attribue est tout à fait illusoire (nous le démontrons plus loin). Christ veut donc dire : « Comme un enfant terrestre reçoit les choses terrestres, ainsi un enfant céleste doit recevoir les choses célestes. » Voilà l'analogie. Mais, comme personne de sensé n'enseigne à des enfants terrestres des choses qu'ils ne comprennent pas, Dieu ne le fait pas non plus pour les enfants célestes. Il n'a donc jamais demandé une foi aveugle.

L'interprétation des paroles adressées à Thomas repose sur une erreur semblable. Christ demande à son disciple une conviction qui soit le fruit de sa raison, de son intelligence, non d'une foi aveugle ou d'une vue matérielle. Car une foi aveugle n'est que de la superstition, dont Dieu a horreur et qui ne peut que nuire à la vérité; elle est non le fruit d'un travail, mais le jet spontané de notre mauvais cœur.

M. Paléophile. Vos conclusions sont extraordinaires : vous semblez détruire toute foi chrétienne, cette foi sans les œuvres qui fait le fond des prédications de saint Paul. Il y a dans vos assertions quelque chose qui répugne au sentiment intime et que le cœur ne peut admettre. Vous semblez ôter aux sublimes vérités tout mystère, toute saveur; vous les dépouillez de leur chair, de leur vie chaude et palpitante, pour n'en laisser que les os. Car, la foi détruite, que reste-t-il au chrétien, sinon des vérités mathématiques qui ne sauraient le consoler? La foi est une affaire du cœur, non de l'intelligence; elle se cache, et le mystère est sa vie.

Le Colporteur. Si vos objections étaient fondées, certes il vaudrait mieux ne faire aucune recherche sur ces vérités si importantes, et tout progrès dans les connaissances chrétiennes serait impossible. Examinons cependant les choses à fond, afin d'arriver à une vue claire et impartiale de la vérité.

En premier lieu, je vous ferai observer que ce que vous venez de dire ne repose pas sur la logique, mais seulement sur des impressions. Or quelle valeur peut-on accorder aux impressions de notre mauvais cœur, quand il s'agit des intérêts de Dieu? Vous déifiez l'homme, vous admettez pour l'interprétation du texte sacré l'autorité des Pères de l'Eglise ou des Eglises d'Etat, tandis que je n'admets que celle de la nature. Aucune

puissance, aucune Eglise ne doit imposer à la conscience de l'homme son interprétation particulière, parce que dans ce cas l'homme ne serait plus libre ; il deviendrait un esclave dans le domaine spirituel, et, une fois esclave, il ne serait plus responsable. La responsabilité n'existe qu'avec la liberté. Si, par exemple, on vous retient en prison, vous n'êtes pas responsable de ne pas remplir les devoirs de votre charge. Si votre intelligence et votre conscience sont renfermées dans une prison, elles ne sont plus responsables de leurs actions. Or peut-on admettre sans blasphème que l'homme créé à l'image de Dieu naisse légitimement esclave d'un autre homme, soit corporellement, soit intellectuellement ou moralement? Dieu veut que l'homme devienne conscient, responsable et libre; par cette raison il s'abstient d'exercer sur lui aucune pression morale, et n'a jamais permis à aucune créature de l'exercer à sa place. C'est dans ce but que la parole de Dieu est écrite sous une forme qui demande toujours une interprétation plus ou moins spirituelle, afin d'accorder à l'homme le pouvoir de bien ou mal interpréter, selon que son cœur l'y pousse. Le degré de sa culpabilité est considérablement amoindri par là. L'homme a une apparence d'excuse pour son incrédulité.

Votre seconde objection, à savoir que je détruis la foi, provient de la confusion des divers sens auxquels cette expression s'applique. Le mot de *foi* a des acceptions très variées, comme les mots d'âme et d'esprit; si on ne les distingue pas, on n'obtiendra, malgré une logique correcte en apparence, que des résultats absurdes.

Croire à un événement improbable ou avoir foi en une vérité incompréhensible voilà deux choses aussi différentes que la terre et le ciel, la nuit et le jour. La foi d'Abraham est une confiance en Dieu, une certitude morale, suite d'un raisonnement. C'est cette foi que demande le Seigneur; elle doit être un *voir* spirituel, et il reproche aux Juifs, comme un acte d'hypocrisie, de ne pas savoir distinguer la vérité par eux-mêmes, de ne pas percevoir les choses célestes aussi nettement que les choses terrestres. La vraie foi biblique est donc un voir intellectuel; elle ne peut exister à côté de cette foi qui accepte de soi-disant vérités impossibles à comprendre. Ces deux sortes de foi se détruisent réciproquement, car l'une est un *voir*, l'autre un *non-voir*, et il n'est pas possible d'être en même temps dans la lumière et dans les ténèbres. Si nous avions de la vraie foi, ne

fût-ce que comme un grain de moutarde, nous ne serions pas dans notre état actuel. La fausse foi a toujours été l'ennemie de la véritable, elle se plaît dans l'ignorance et le mystère, tandis que la vraie foi demande la lumière. Je n'attaque donc que la fausse foi, qui reste dans les ténèbres et est l'ennemie du véritable christianisme. Quant à votre idée, que mes théories enlèvent au christianisme sa chaleur et sa puissance, je ne puis en reconnaître la vérité. J'en appelle à votre raison. Si vous comprenez les desseins de votre père, si vous connaissez ses plans, si vous pouvez deviner ses pensées, cette connaissance nuira-t-elle à votre affection pour lui, ou enlèvera-t-elle quelque chose à la douceur de vos rapports? Ceux-ci seraient-ils plus agréables quand vous ne sauriez comprendre sa pensée ou interpréter ses actions? Il faut donc toute la ruse de notre mauvais cœur pour nous persuader que l'explication des choses divines peut nuire à l'intimité de nos rapports avec le Père céleste ou refroidir notre amour pour lui.

Le chrétien est absolument comme un enfant: l'enfant aime mieux se régaler d'une friandise que d'aller à l'école et de travailler; mais doit-on se fier à son jugement? La friandise vaut-elle mieux qu'une leçon de son maître? Le chrétien se fie à des impressions qui le trompent, il aime mieux jouir et se nourrir spirituellement que d'étudier. L'un lui paraît doux, l'autre aride et inutile. Assurément peu de chrétiens ont du goût pour les études spirituelles, comme peu d'enfants préfèrent une leçon à leurs divertissements ou à une friandise. Aussi nombre de chrétiens me trouveront aride, précisément parce que je demande un travail pénible, un effort de leur intelligence, au lieu de leur présenter une nourriture spirituelle qui leur soit agréable. Nous ne sommes que de grands enfants!

M. Paléophile. Je dois vous accorder qu'il y a une certaine vraisemblance dans ce que vous dites, et je vois que vos propositions se lient les unes aux autres. Vous avez un système fermé dont on n'entrevoit pas tout de suite les défauts. Mais je ne puis encore admettre ce que vous avancez. Comment supposer que toutes choses seront connues de l'homme? Comment penser que Dieu préfère la connaissance à une foi naïve et simple? Un homme qui se confie en lui de cœur et d'âme doit lui être plus agréable que celui qui ne le connaît que par l'intelligence.

Le Colporteur. Cette foi naïve et simple dont vous parlez

n'existe que dans les livres ou en théorie. Elle ne peut servir de base à un raisonnement, car elle n'a jamais été le partage des hommes. Nous n'acceptons que l'erreur simplement, naïvement, jamais la vérité. Adam a cru à Satan sans preuves, mais pas à Dieu son Créateur. Nous n'acceptons une vérité que lorsque nous avons eu des milliers de preuves à son appui, et néanmoins à la première tentation nous en doutons de nouveau.

Toutes les vérités acquises à l'homme sont le fruit d'un immense travail, et ont été achetées au prix de torrents de larmes et de sang. Tout ce que nous possédons, nous le devons au travail, aux veilles de ceux qui ont aimé le bien. Si ces vérités ne nous étaient présentées comme un héritage, confirmées par l'expérience, approuvées par la voix de Dieu, et appuyées par ses châtiments quand nous leur fermons l'oreille, jamais nous ne les recevrions. Nous ne devons nous attribuer aucun mérite à cet égard, étant naturellement ennemis de la vérité. L'homme ignore volontairement sa méchanceté naturelle et ne l'admet jamais dans ses raisonnements. Quant à l'idée que Dieu aime mieux la foi que la connaissance, examinons-en la valeur. Prenons l'image des relations d'un père avec son enfant.

Trois cas sont possibles :

1[er] cas. Le père, voulant instruire son enfant, lui dit entre autres : « L'eau est le produit de la combustion de deux gaz. » Le fils le croit : voilà de la foi. Quelques jours après, à l'école, l'enfant voit son maître faire cette expérience. Le père sera-t-il fâché contre ce maître, de ce qu'il a changé la foi de l'enfant en connaissance ? Non ! Dans ce cas la connaissance vaut évidemment mieux que la foi.

2[me] cas. L'enfant ne croit pas à ce que son père lui dit ; il va à l'école, voit et croit. Cette connaissance sera-t-elle désagréable au père ? Certainement non. Ici encore la connaissance vaut mieux que le manque de foi.

3[me] cas. L'enfant n'a pas le moindre désir de s'instruire, il ne se plaît qu'à manger, à boire, à dormir et à jouer. Il ne veut ni écouter les instructions de son père, ni croire à ses avertissements. Il n'a aucune foi. Le père, après l'avoir exhorté inutilement, lui dit : « Si tu refuses d'apprendre, je te punirai. » L'enfant répond : « J'ai la vie et je sais que tu me donneras toujours à manger, je ne désire rien de plus. Quant à ces choses qu'on veut m'enseigner, je n'ai pas le temps de m'en occuper,

je ne puis les comprendre, je n'y ait pas goût, donc elles sont inutiles ou mauvaises; je sais de plus qu'il serait présomptueux à moi de les étudier. S'il ne me manquait pas l'intelligence nécessaire, ou si tu ne les avais pas cachées, il y a longtemps que je les saurais. »

Si, en outre, les serviteurs de la maison encourageaient l'enfant rebelle à persévérer dans son faux raisonnement, que ferait en dernier lieu le père? Il chasserait ses serviteurs et punirait son enfant jusqu'à ce qu'il obéît.

Or ce troisième cas est l'exacte situation de l'humanité. Nous ne sommes pas meilleurs que nos premiers parents. Adam et Eve n'ont eu la foi naïve et simple qu'en Satan. Jean-Baptiste, qui, d'après le témoignage du Christ, est l'homme le plus saint que la terre ait porté, après avoir été instruit par Dieu lui-même, doute à la fin de sa carrière, et envoie demander au Seigneur s'il est le Sauveur ou s'il faut en attendre un autre. Où est la foi simple et naïve? Si Jean ne la possède pas, qui osera y prétendre? L'homme qui la possèderait ne serait pas désespérément malin. L'enfant que je viens de citer, c'est l'Eglise; son langage, c'est celui de presque tous ses ministres. Ils disent: « Nous avons la vie spirituelle; que pouvons-nous désirer de plus? Dieu ne veut pas que l'homme comprenne, mais qu'il croie. Dieu nous a caché les choses spirituelles, le monde à venir, sans quoi il y a longtemps que nous les connaîtrions. C'est tenter Dieu que de vouloir les sonder; la foi vaut mieux que la science, car c'est la foi qui sauve. »

Les chrétiens ne voient pas qu'ils tiennent à cette fausse foi en proportion de son erreur. Celui qui a la vraie foi est heureux de l'échanger contre la connaissance, tandis que la fausse foi la repousse. La connaissance confirme, loue et honore la vraie foi; c'est pourquoi celui qui la possède recherche la lumière. Mais la connaissance condamne la fausse foi; aussi la fausse foi fuit la lumière et n'aime que les ténèbres.

Si les chrétiens avaient la véritable foi biblique, ils connaîtraient les choses profondes de la nature, de l'homme et de Dieu; car le Consolateur, qui est le Saint-Esprit, leur enseignerait toutes choses (Jean XIV, 26). Le Seigneur dit: « Je ne vous appelle plus serviteurs, car le serviteur ne sait pas ce que son maître fait, mais je vous appelle mes amis, parce que je vous ai fait connaître tout ce que j'ai entendu de mon Père. » Si donc les chrétiens ne connaissent pas toutes choses et ne possèdent

pas tout ce que Christ a reçu de Dieu, c'est qu'ils refusent les dons et la lumière de Dieu par manque de foi. Ce que Dieu offre, il désire aussi qu'on l'accepte.

Tant que l'Eglise chrétienne prêchera cette foi aveugle, non raisonnée, dans laquelle elle se meut actuellement, elle ne fera pas de progrès. Le règne du Christ ou le millénium ne viendra sur la terre que lorsque les chrétiens enseigneront la connaissance, non la foi; car Christ ne peut habiter que dans la lumière. C'est la connaissance, non la foi, qui remplira la terre comme le fond de la mer est couvert par les eaux (Esaïe XI, 9). La foi est subjective; or ce qui est subjectif et personnel ne se communique que très difficilement. C'est pourquoi elle est restée comparativement stérile. La science au contraire se répand facilement, se lègue de père en fils, augmente comme l'avalanche et finit par tout subjuguer. Si Dieu n'eût préparé la science pour remplacer la foi, qui n'est plus à même de dominer les hommes, la terre retomberait, comme au temps du déluge, dans une barbarie effrayante.

Si tous les morts revenaient et si tous les anges descendaient sur la terre, ils ne pourraient rien nous apprendre sur l'autre monde et sur Dieu que le Père céleste n'ait déjà révélé par la nature et par sa parole. Car ses œuvres et sa parole renferment toutes les sciences terrestres et spirituelles. Telle est ma conviction profonde.

M. Paléophile. Répondez encore à cette objection. Vous semblez croire que la véritable foi est le fruit de l'intelligence: mais alors la foi devient le partage des savants et non des simples, de ces hommes de peine, par exemple, qui doivent travailler toute la journée pour l'entretien de leur famille.

Le Colporteur. Cette difficulté provient de ce que vous n'appliquez le mot de *science* qu'aux connaissances matérielles. Si quelqu'un s'occupe exclusivement de chimie et néglige complètement l'agriculture, il sera savant en chimie et ignorant en agriculture. Un autre, qui s'occupe presque uniquement de la parole vivante de Dieu et non de théologie, sera savant pour les choses célestes et ignorant en théologie. Seulement on n'applique plus le mot de savant à ceux qui sont versés dans les choses du ciel, on les nomme hérétiques, mômiers, ou on leur applique toute autre épithète semblable; c'est ce qui confond les idées. Mais comme on peut s'occuper des choses religieuses

à côté des choses matérielles, ces dernières n'empêchent pas d'acquérir les premières et d'y devenir savant.

Ainsi les laboureurs, les artisans, dont vous parlez, peuvent, à côté de leur travail manuel, acquérir la science des choses divines, tout aussi bien et même mieux qu'un chimiste ou un astronome; ils ont plus de temps disponible pour ces choses que les soi-disant savants, car ils peuvent réfléchir aux choses de Dieu pendant qu'ils travaillent à la terre ou à leur métier; mais le savant ne pense pas aisément aux choses religieuses pendant qu'il travaille à sa science. Les laboureurs et les artisans ont donc une position plus favorable pour connaître le monde spirituel que les hommes adonnés aux sciences naturelles ou aux arts.

Mais je crains de vous avoir retenu trop longtemps; excusez-moi. Il faut d'ailleurs que je vous quitte pour continuer mon chemin.

M. Paléophile. Eh! bien, dès que j'en aurai le loisir, je lirai l'ouvrage dont vous m'avez parlé.

CHAPITRE III

COUP D'ŒIL SUR L'HISTOIRE DE L'HUMANITÉ. SEM, CAM, JAPHET. DÉVELOPPEMENT INTELLECTUEL ET RELIGIEUX.

Avant d'aborder la tâche difficile que nous nous sommes proposée, il nous paraît utile de donner un court aperçu du développement intellectuel et religieux de l'humanité, afin d'expliquer au point de vue historique son ignorance du monde spirituel. Pour l'humanité comme pour l'enfant, les facultés supérieures sont les dernières à se développer. C'est une loi du monde physique et intellectuel que *l'inférieur précède toujours le supérieur*; il peut exister sans lui, tandis que l'inverse est impossible.

Le corps entier devant toujours suivre les lois de ses membres, l'histoire de l'humanité ne peut être autre chose que la

somme de celles des individus. Il n'y a que les dimensions qui varient.

L'enfant nouveau-né n'est, pour ainsi dire, que ventre ; il ne sait faire autre chose que manger. Puis vient l'âge où les forces musculaires se développent, elles sont *typifiées* par le bras et plus particulièrement par la main, image de l'activité humaine. En dernier lieu vient le développement de la pensée. Lorsque le corps a achevé sa croissance, à peu près à l'âge de seize ans, l'intelligence commence à être indépendante, c'est-à-dire capable d'avoir des pensées à elle; jusqu'à cet âge elle ne fait que refléter les idées qui lui ont été présentées, elle ne crée pas. Un grand nombre d'individus n'atteignent jamais l'âge adulte au point de vue intellectuel. Tels qu'ils sortent de la main de leurs maîtres, tels ils demeurent, et, dépourvus de toute initiative, ils n'ont pas la puissance de se débarrasser des langes dont on les a emmaillottés au berceau; enfants, ils restent enfants et ne peuvent penser autrement qu'on ne leur a enseigné. Semblables à ces organisations inférieures qui ne connaissent ni progrès ni développement, ils ne diffèrent pas à leur mort de ce qu'ils étaient à leur naissance.

Malheureusement ce genre d'esprits forme la grande masse de l'humanité; ils ne veulent savoir autre chose que ce qu'ont su leurs pères ; orthodoxes en toute chose, ils déifient leurs ancêtres et ils considèrent que toute déviation de leur manière de voir et de penser doit nécessairement être mauvaise. Ils deviennent ainsi les ennemis déclarés de tout progrès. D'après les lois de développement que nous connaissons chez l'enfant et qui doivent se répéter pour l'humanité, on peut déjà juger *à priori* que les peuples les plus sensuels, c'est-à-dire ceux qui occupent dans la constitution générale de l'humanité la place du ventre dans le corps, ont dû se développer les premiers. Les peuples qui représentent la force musculaire ont dû venir en second, et ceux qui formeront la cervelle de l'humanité seront les derniers. En conséquence, les peuples qui ne connaissent d'autres jouissances que celles de manger, de boire ou de satisfaire leurs instincts les plus brutaux ont été les premiers à se réunir en corps et à se civiliser. Avant le déluge c'étaient les descendants de Caïn, après le déluge ce sont les descendants de Cham qui ont rempli ces premières fonctions du corps humanitaire. Ce sont eux qui ont eu la première civilisation, qui les premiers ont travaillé pour le luxe et le confort de la

vie, eux qui ont inventé la musique, les arts, la sculpture, la peinture, eux qui ont découvert l'art de forger les métaux et de bâtir des maisons.

Les principaux représentants de cette civilisation sont Nimrod, Chamite qui bâtit Babylone; son fils Ninus ou Assur, qui bâtit Ninive et fonda l'empire d'Assyrie; puis les Phéniciens, créateurs du commerce, et les Egyptiens, cultivateurs des arts. Presque toutes les premières découvertes de l'antiquité sont dues aux Chamites; ils étaient alors à notre égard ce que nous sommes aujourd'hui à l'égard des habitants de l'Afrique. Que sont devenus ces peuples puissants de l'antiquité? Leurs seuls débris sont les races nègres qui aujourd'hui encore sont les hommes les plus sensuels. Mais ils ne resteront pas éternellement dans cet état; ils participeront à leur tour au développement général de l'humanité, et le jour viendra où ils s'empareront de toute la littérature frivole et légère, du théâtre, de la poésie, de la musique, de la peinture et de la sculpture. Ils en feront leur domaine et ils y éclipseront les Japhétites. Peuples sensuels, ils ne cultiveront que ce qui frappe les sens; or ce qui excite les sens favorise la corruption. C'est pourquoi les artistes appartiennent aux classes les plus immorales de la société, et Munich, la ville artistique par excellence, est la ville la plus corrompue qui existe, à l'exception. peut-être de Rome. Cham, l'esclave de ses sens, le sera aussi de ses frères, ainsi que l'antique prophétie de Noé le prédit. Car celui qui n'est pas maître de soi-même tombera toujours au pouvoir d'un autre.

Après le développement des organes les plus inférieurs vient celui des muscles. Ceci est la tâche de Japhet, dont la bénédiction a été formulée en ces termes : « Que Dieu étende Japhet! » Mais pour cela il faut qu'il travaille. Sa destinée est de labourer, planter, récolter, dompter les éléments, contraindre les vents, l'eau, la vapeur et l'électricité à le servir. C'est à lui de naviguer sur les mers, de niveler les montagnes, de combler les vallées, de dessécher les marais, d'arroser les déserts et de construire les machines. La terre appartient à Japhet; il est la main qui assemble et disperse, tourne et retourne, élève, abat, sème, moissonne. Dès qu'il voit quelque chose, il faut qu'il le touche et le manie; ce qu'il ne peut percevoir au moyen de ses sens n'existe pas pour lui et n'occupe point sa pensée. Il est le

collecteur universel, analysant tout, examinant tout, pour rechercher ce qui peut lui être utile.

Il est fier de poser le pied là où personne n'a encore pénétré; aucune mer n'est assez lointaine, aucune montagne trop haute. nul froid trop rude, nul désert assez aride pour le rebuter. Le cheval n'est pas assez rapide pour lui, il attelle la vapeur et ceint la terre de voies ferrées. Quand le vent et la vapeur ne le servent plus à son gré, il confie ses messages à la foudre. La terre même lui paraît trop petite, et il arme son œil pour plonger dans les profondeurs des cieux. Il veut savoir ce qui se passe dans la lune et le soleil, et si l'homme pouvait fouler de son pied ces mondes lointains, Japhet l'aurait déjà fait. Outre l'immensité des cieux, il veut aussi connaître l'infiniment petit, afin que rien ne lui échappe. L'obstacle excite son ardeur, la possession enflamme son orgueil; il n'a de repos que lorsqu'il a tout pénétré, tout examiné. Chacun de ses pas en avant, chacune de ses découvertes trouve un retentissement universel et on y applaudit des deux côtés du monde. En un mot, Japhet est conquérant; la terre est à lui, ainsi que la science des choses terrestres.

« Japhet, élargis ta tente; » étends-toi jusqu'à ce que tu aies conquis le monde entier! Tu es la force matérielle, la dextre de l'humanité; mais il n'y a pas de cervelle en toi, tu ne sais pas penser. Tu ne sais pas t'élever au-dessus de la terre, au-dessus du monde matériel et visible; tu crains même, comme si c'était un sacrilège, tout effort pour en franchir les limites. Tu considères comme un domaine inaccessible tout ce que tu ne peux toucher de ta main ou voir de tes yeux. Pour toi le ciel et les choses célestes sont voilés; tu crois qu'il serait présomptueux de vouloir les sonder, tu reconnais même que ta faible intelligence s'y perdrait. En effet, c'est un domaine inaccessible pour toi, car il a été donné à ton frère Sem. Les choses célestes sont à lui, comme les terrestres sont à toi. Israël, son principal représentant, conquerra le ciel, comme tu as conquis la terre. A lui les sciences spirituelles, comme à toi les sciences terrestres; à lui la connaissance de Dieu, comme à toi celle de ce monde. C'est lui qui sera la cervelle de l'humanité, tandis que tu n'en représentes que la force musculaire.

Sem disposera du labeur de Japhet, comme la tête dispose du travail des membres. Tout ce que Japhet aura récolté sera rassemblé dans les greniers de son frère, qui l'utili-

sera pour le bien général. Depuis tant de siècles que. Japhet est éclairé de la lumière de la civilisation et du christianisme, il n'a pas su augmenter d'un iota l'héritage de foi qu'il a reçu de Sem ou du peuple juif. Nous dirons plus, il n'a pas même su conserver cet héritage dans son intégrité. Le peu de foi qu'il a encore gardé lui échappe, car en Europe la foi va plutôt en diminuant qu'en augmentant. Qu'est-ce que la foi de Japhet? Quel triste spectacle que celui des Eglises d'Etat, préconisant sous ce nom des dogmes d'invention humaine, à ce point que telle d'entre elles a surpassé les païens dans la création de formules insensées !

Dans ce monde Japhet se comporte en maître, il n'y connaît pas de limites. Il se révolte contre ceux qui veulent lui imposer, en matière de sciences terrestres, des croyances fondées sur la foi. Mais, hypocrite qu'il est, l'intelligence qu'il possède pour les choses terrestres, il ne l'emploie pas à sonder les choses divines, et il adopte à leur égard juste le contraire de ce qu'il reconnaît être sensé dans ce monde. Quel signe de l'abrutissement du cœur humain que d'admettre pour le monde spirituel des lois qui seraient l'inverse de celles de ce monde ! On confond par là l'intelligence, et l'on fait accroire aux hommes que leur ignorance et leur impiété proviennent de la manière dont Dieu a créé l'univers.

Aux yeux de Japhet, les choses spirituelles et éternelles sont moins positives, moins certaines que les choses terrestres et passagères. Il n'admet pas qu'elles forment une science, et veut qu'on accepte tout par la foi. Si l'on demande pourquoi les Japhétites n'acceptent pas la foi dans les sciences terrestres, ils répondront que c'est parce qu'ils ont intérêt à connaître la vérité. La foi, disent-ils, trompe, et ce qui se fonde sur elle n'a que peu de valeur. Donc ils se condamnent eux-mêmes, quand ils se contentent de la foi pour des choses beaucoup plus importantes, c'est-à-dire pour les connaissances spirituelles. Ils l'acceptent dans ce domaine, parce qu'ils ne veulent pas y connaître la vérité et qu'ils désirent être trompés. De quel droit cette race insensée croit-elle que sa foi a plus de valeur pour les choses spirituelles que pour les choses terrestres ? De quel droit présume-t-elle qu'une foi incapable de la guider pour les choses terrestres peut la guider quand il s'agit des choses célestes ? Comment peut-on faire le plus difficile quand on ne sait pas faire le plus simple ? Si quelqu'un prétendait posséder au ciel

une puissance qu'il est incapable d'exercer sur la terre, ne serait-ce pas le comble de l'inconséquence? Et n'est-ce pas le comble de l'ignorance et même de l'hypocrisie que d'accepter pour le ciel une manière d'agir qu'on condamne pour la terre? Quel triste résultat ne produiront pas de semblables doctrines!

Nous rappelons au lecteur que la *foi* dont parle la parole de Dieu est un *voir*, un *connaître*, tandis que le mot « foi » dans l'acception que lui donnent d'ordinaire les Eglises d'Etat désigne la croyance à quelque chose qu'on ne comprend pas. L'usage ne permet plus d'employer le mot de foi pour une chose certaine ou que l'on peut prouver.

Si Cham est spécialement sensuel, Japhet est matérialiste, n'estimant que la matière et ne pouvant travailler que sur elle. Il ne sait développer que les sciences et les arts matériels : les mathématiques, l'astronomie, la géologie, la mécanique, la musique, toutes les sciences et les arts enseignés dans les universités, les écoles ou les ateliers. Mais ces connaissances s'arrêtent là où ses sens ne le servent plus ; au-delà tout est pour lui d'une obscurité profonde, car il est sans intelligence. N'ayant que les sens pour le guider, comment comprendrait-il les choses spirituelles ? Japhet n'a étudié dans la nature que la matière sous ses diverses formes; la pensée que le souverain Créateur y a déposée lui échappe complètement, attendu qu'elle ne se pèse pas à la balance et ne se dissèque pas au scalpel.

Matériel comme est Japhet, il ne peut rechercher ce qui est spirituel, il ne demande pas la pensée, car l'intelligence seule recherche l'intelligence. Japhet ne conçoit pas même qu'il existe d'autres sciences que les sciences terrestres, il traite de chimère toute science spirituelle. Il ne connaît que le travail de la main et ignore celui de la pensée. Si un ange descendait du ciel pour lui enseigner les choses célestes, il lui demanderait naïvement : « A quoi cela sert-il ? » Car il dit : « Je n'aime que les choses réelles, visibles, palpables. » Pour Japhet, *le temps est de l'argent*, c'est-à-dire l'acquisition de la matière; tandis que pour Sem, dont l'activité sera essentiellement intellectuelle, le temps sera *de la pensée*.

Pour peu que l'on considère la littérature ou ce qu'on appelle les belles-lettres, on se convaincra qu'elles sont d'une extrême futilité et ne dépassent pas le niveau des temps anciens. Quels sont les livres qui ont aujourd'hui le plus de vogue? De mauvais et absurdes romans, de vrais non-sens en fait d'intelli-

gence. Quels sont les auteurs les plus vantés? Un Gœthe, un Schiller, un Lamartine, un Shakespeare, un Byron, un Voltaire, c'est-à-dire autant d'écrivains qui n'ont surpassé ni Homère, ni Sophocle, ni Démosthène, ni Hafiz. On peut donc affirmer que la littérature des peuples japhétiques n'a pas fait de progrès sensible depuis les temps d'Homère. Toute cette pauvre littérature que Japhet élève maintenant aux nues paraîtra un jour méprisable aux yeux de Sem, et restera comme un témoin de l'incapacité intellectuelle des races japhétiques.

Les Anglais, les Américains, en général les peuples de race anglo-saxonne sont de beaux types des nationalités japhétiques, comme ils en sont les représentants les plus actifs [1]. Mais pour eux plus que pour tous les autres le temps est de l'argent, c'est-à-dire de la matière. Ils vont jusqu'à le déifier, précisément parce qu'il représente le travail. Ils déifient ainsi leur destination, qui est de travailler.

Japhet est bien plus nombreux que Sem et que Cham, puisqu'il occupe l'Asie, l'Europe et l'Amérique, tandis que le nombre des Sémites et des Chamites est très limité. Cette prépondérance numérique de Japhet est prédite dans la bénédiction de Noé, car il est dit: «Que Dieu étende Japhet!» Cette extension explique le rôle que Japhet doit jouer. Etant muscle, il doit constituer la plus grande partie du corps humanitaire, tandis que Sem, en tant que cervelle, ne formera jamais qu'une petite partie de l'humanité.

L'humanité ne peut se passer de Japhet, pas plus qu'un corps ne peut subsister sans muscles et sans bras. Mais ce qui est matériel n'estime pas ce qui est intellectuel, car l'inférieur ne comprend pas le supérieur. Quel est le Japhétite qui ne s'imagine que l'humanité pourrait parfaitement cheminer sans cervelle, c'est-à-dire sans que la race d'Israël y prît la place qui lui est destinée?

Les prophéties de Noé concernant ses trois fils ont, comme nous le voyons, un profond sens humanitaire dont on ne s'est pas douté jusqu'ici. Les rôles de chacun y sont distribués selon

[1]) Nous croyons que le temps n'est plus très éloigné où les grandes intelligences scientifiques se rendront en Amérique, comme actuellement les forces ouvrières, parce que leur travail y sera beaucoup mieux rétribué. Alors l'Amérique sera à la tête de la science, et, tandis que la vieille Europe dépense toutes ses ressources en armements, l'Amérique dépensera les siennes pour la science. On peut juger d'avance quel en sera le résultat.

l'aptitude des différents frères. Sans le premier développement des Chamites nous ne possèderions point notre civilisation actuelle. Sans le développement de Japhet celui de Sem devient impossible, car la cervelle est aussi incapable de travailler que les muscles sont incapables de penser. Sans Japhet Sem ne saurait penser, et sans Sem le travail de Japhet est sans utilité pour l'humanité. Tout ce que Dieu appelle pensée ou intelligence nous vient exclusivement de Sem, car c'est de lui que nous avons reçu le total des connaissances religieuses que nous possédons. Sem est à Japhet ce que Moïse était à Aaron; l'un est l'oracle de l'Eternel, l'autre le constructeur du veau d'or. Ainsi chaque frère a reçu son domaine particulier dans le travail commun, Dieu combinant l'ensemble de leurs efforts de telle façon que tout concoure définitivement au bien général.

Quand Japhet aura achevé le travail qui lui est dévolu, alors viendra le tour de Sem. Si cet avènement de Sem avait lieu plus tôt, la vie de l'humanité en souffrirait, comme il arrive chez les enfants dont on a forcé le développement intellectuel au détriment de la croissance physique. Aussi Israël a-t-il été réservé et mis à part pour cette grande époque, qui, nous l'espérons, n'est plus très éloignée. Quand l'aurore de ce nouveau jour paraîtra, Sem se lèvera comme un homme qui s'éveille d'un long sommeil; il apparaîtra aux regards étonnés de ses frères, et il étendra la main pour conquérir le monde spirituel. comme Japhet a conquis le monde matériel.

Sem fera cas de l'intelligence comme Japhet de l'argent ou du travail; il honorera les hommes intelligents comme Japhet a honoré les conquérants, les savants et tous ceux qui ont accompli quelque grand travail pour ce monde. Sa littérature sera aussi intellectuelle et spirituelle que celle de Japhet est stupide et matérielle. Ses œuvres d'imagination ressembleront aussi peu à celles de son frère que le jour ressemble à la nuit. Le roman, tel que Japhet le comprend, est l'expression du mouvement, de l'aventure et de l'action; les fictions de Sem seront l'expression d'une pensée intelligente. La littérature des Sémites embrassera le monde de la pensée et de l'esprit, comme celle de Japhet embrasse le monde de la matière. Sem sera l'apôtre de la connaissance spirituelle, comme Japhet a été le héraut des connaissances terrestres. Mais l'heure de Sem n'a pas encore sonné; il faut qu'il attende que Japhet ait accompli son œuvre.

A mesure que Sem grandira, on verra s'établir sur la terre

l'aristocratie de la pensée; elle écrasera celle du travail ou de la possession qui domine aujourd'hui, comme celle-ci a écrasé celle de la force physique qui régnait dans les temps jadis. Le temps viendra où la société n'aura pas plus de considération pour un Crésus, un roi, un grand général, qu'elle n'en a maintenant pour un géant, un athlète, un duelliste ou un bourreau. Jadis la force corporelle dominait exclusivement sur la terre, comme on peut en juger par les anciens poèmes qui nous ont été conservés. Les premiers princes étaient corporellement les hommes les plus forts, car c'est à ce seul prix qu'ils pouvaient faire valoir leur autorité; mais depuis lors le monde a fait des progrès. Cette aristocratie de la force est tombée et a été remplacée par celle de la possession ou de la richesse; à son tour, celle-ci tombera et sera remplacée par celle de l'intelligence matérielle. Enfin cette dernière fera place à celle de la vertu et des connaissances spirituelles. Ce seront alors les hommes les plus vertueux qui domineront, et par eux le règne du Christ s'étendra sur toute la terre.

Nous avons vu que, dans l'ordre des choses, Cham a dû se développer avant Japhet et celui-ci avant Sem. Ce même ordre est indiqué par la prophétie de Noé. En effet, elle commence par appeler Cham serviteur, puis il est dit de Japhet que Dieu l'étendra, et en dernier lieu elle annonce que l'Eternel logera dans les tentes de Sem. A l'époque où Moïse rapporta cette prédiction de Noé concernant la servitude des Chamites, elle paraissait bien invraisemblable, car c'étaient précisément les races chamites, comme les Assyriens, les Phéniciens et les Egyptiens, qui dominaient alors sur la terre. Sem, représenté par Israël, venait de passer sous les Chamites égyptiens quatre cents ans de la plus dure servitude. Depuis trois mille ans la prophétie sur la croissance de Japhet s'est accomplie. Celle concernant Sem sera la dernière à se justifier dans toute sa portée. Il est vrai que Dieu a jadis habité corporellement en son Fils dans les tentes de Sem, mais il a été mis à mort; ainsi cette prophétie ne peut plus s'accomplir matériellement, mais seulement spirituellement. Quand le temps des Gentils sera accompli, Sem accueillera son Dieu avec allégresse, et cet événement sera pour les autres peuples une résurrection d'entre les morts.

Chacun récolte ce qu'il a semé. Cham honore les sens et en désire les plaisirs, il en jouira plus que tout autre. Japhet honore le travail et désire la conquête de ce monde, il le con-

querra. Sem honore l'intelligence, il la recevra; il désire les biens spirituels, il en fera la conquête. Mais Dieu ne peut loger chez les deux premiers, parce qu'ils représentent l'humanité matérielle; sa demeure ne peut être que chez Sem, qui sera la tête de l'humanité et qui seul a l'intelligence pour le comprendre.

Le caractère et les destinées des deux frères se marquent déjà dans le mal. Les vérités chrétiennes sont un scandale pour les Sémites, dont les Juifs sont le type, une folie pour les Japhétites, représentés par les Grecs. C'est une preuve que les Sémites, même dans le mal, prennent les choses religieuses beaucoup plus à cœur que les Japhétites. N'en feront-ils pas de même pour le bien?

Le Juif est le penseur; il pense mal, mais il pense. Il se révolte contre la vérité et s'indigne qu'on lui présente quelque chose qu'il croit mauvais. Mais Japhet ne pense pas du tout; il n'éprouve pas la moindre indignation, parce qu'il ne prend pas les choses à cœur. Il lui est indifférent que quelqu'un enseigne des choses fausses ou parle au nom de Dieu sans que Dieu l'ait envoyé. Il ne considère pas les faux prophètes comme les plus coupables des hommes, il ne se scandalise pas de leurs mensonges, parce qu'il n'a pas d'intérêt pour les choses religieuses.

Quand ces deux frères seront convertis au Seigneur, lequel sera le plus fidèle, le plus utile? Lequel sera honoré de la présence de Dieu? Certes celui qui prend les choses à cœur, qui réfléchit, et non celui qui ne veut pas penser, pour lequel les choses religieuses sont indifférentes, et qui se complaît dans son ignorance. C'est pour cette raison que Japhet se laisse imposer les doctrines de tant de faux prophètes, qui se disent envoyés de Dieu quoique Dieu ne les ait point envoyés. Japhet se soumet tranquillement à l'erreur et aux ténèbres dans les choses spirituelles; il n'est sensible qu'à ce qui touche sa propriété matérielle. Dans le domaine spirituel, il accepte aveuglément toutes les absurdités qu'on lui propose au nom de la souveraine intelligence, puis, pour combler la mesure, il dit qu'elles ne se comprennent pas vu que ce sont des choses divines, mettant ainsi à la charge de Dieu son aveuglement et sa folie.

Lorsqu'un homme réfléchit, on a du moins l'espoir de le convaincre, on a une prise sur lui, mais on ne peut rien auprès de celui qui ne veut pas réfléchir. Japhet ne saurait dès lors être l'ami de Dieu, car l'être suprême ne peut demeurer que chez

celui qui le comprend, qui pénètre sa pensée, ses vues, ses sentiments. Si un peuple japhétique avait reçu la loi de Moïse, jamais il n'eût conservé ce dépôt durant 3500 ans à travers les persécutions les plus atroces, les plus longues que la terre ait connues. Tout peuple japhétique eût renoncé dès longtemps à un privilège spirituel qui ne lui rapportait rien et qui même le privait de la possession de la terre. Il eût autant valu confier à un animal la parole vivante d'un homme que de faire de Japhet le dépositaire de la loi du Sinaï. Dieu, le Seigneur tout-puissant, ne récompensera-t-il pas la fidélité de Sem, qui, malgré les souffrances et l'oppression de tant de siècles, a conservé le dépôt qui lui avait été confié? Il le dédommagera au double de tous les maux qu'il a soufferts, il le consolera comme on console un enfant, et ses frères ne pourront accuser Dieu d'injustice, car chacun d'eux aura récolté le fruit de son travail.

A Israël appartient l'honneur d'être un jour la tête de l'humanité, de voir Dieu et de le recevoir dans ses tentes. Pour le bien de tous, il faut désirer que la promesse de Noé s'accomplisse bientôt.

Toutes les institutions politiques, scientifiques et religieuses des Japhétites, toutes leurs façons de penser et d'agir conviennent à des serviteurs. Leurs instincts les poussent dans cette direction. Ils ne recherchent d'autres trésors que ceux que procure le travail matériel, d'autre gloire que celle qui vient des hommes. Ils la recevront, mais par cette raison ils sont destinés à servir. Ils serviront Sem, comme les muscles servent l'intelligence. Quant à Sem, il servira Dieu et recevra de lui sa gloire.

Si nous passons en revue les diverses branches de l'activité des peuples japhétiques, nous verrons que ce caractère de servitude s'attache à toutes leurs institutions, qu'il est le mobile secret de toutes leurs pensées et de toutes leurs actions. Commençons par examiner leur organisation politique. Chaque Japhétite cherche plus ou moins à s'élever au-dessus de ses frères, chacun cherche à dominer sur les divers membres de sa famille, sur ses amis, sur ses subordonnés et sur ses serviteurs; s'il est un homme influent, il veut encore dominer sur les masses, sur l'opinion publique; s'il est roi, il veut dominer sur ses sujets, sur leurs richesses, leur intelligence et leur conscience.

Or, d'après une irrévocable loi de la nature, celui qui veut

asservir sera asservi, celui qui veut être le premier sera le dernier, celui qui veut faire des captifs sera mené en captivité. Il viendra un jour de rétribution où les peuples conquérants seront esclaves, où les hommes qui auront cherché à dominer sur leurs frères, comme les rois et les grands, seront considérés comme le rebut de la société. Ayant les vils instincts de la force matérielle, Japhet l'emploie pour asservir et par cette raison il sera asservi. Toutes ses institutions politiques et religieuses sont hiérarchiques, en d'autres termes elles demandent un chef qui ordonne et des subordonnés qui obéissent. Rien même ne saurait prospérer chez Japhet sans un semblable ordre de choses, attendu que tout autre arrangement serait contraire à ses conceptions et à ses instincts de serviteur.

Parlez à un Japhétite d'un Etat sans gouvernement, il n'y verra qu'une folie; parlez-lui d'un gouvernement désirant que ses sujets obéissent à leur conscience plutôt qu'aux lois humaines, cela lui paraîtra une chimère. Il lui est impossible de concevoir d'autres institutions que les siennes, qui sanctionnent la servitude et l'esclavage.

Toute l'histoire démontre la vérité du fait que ceux qui asserviront seront asservis. Tous les peuples conquérants deviendront esclaves. Rome, qui a foulé le monde pendant cinq siècles, a été foulée aux pieds par tous les peuples. Aucune ville du monde n'a été si souvent pillée et saccagée que celle qui a rançonné toute la terre. Ses arcs de triomphe élevés de tous côtés sont autant de monuments qui témoigneront d'un esclavage éternel. Que sont devenus les Egyptiens, les Grecs, les Perses, qui ont fondé de si grands empires? Ils ont été asservis pour être donnés en spectacle au monde, et néanmoins on voit les divers peuples de l'Europe ambitionner une gloire semblable, qui ne peut être que leur ruine.

Partant du principe que Dieu a sanctionné la servitude et que l'homme naît propriété du sol, tous les gouvernements se croient en droit d'imposer leur volonté et d'exiger une soumission aveugle à leurs décrets. Ils ne souffrent pas qu'on examine si un ordre qu'ils donnent est juste ou salutaire: obéir est le seul devoir qu'ils proclament. Aussi la parole de Dieu les désigne-t-elle tous comme portant des noms de blasphème, et sous la dénomination de Satan ou du Prince de ce monde, car ils s'arrogent un pouvoir qui n'appartient qu'à Dieu seul. Toute cette organisation politique des peuples japhétiques ne peut

exister que chez une race destinée à la servitude, et dont la culpabilité appelle le châtiment.

Dans le domaine de la science, même phénomène. Ceux qui ont acquis une certaine autorité cherchent à l'imposer aux autres. Dans l'enseignement du droit, on se fonde sur ce qui est consacré par l'usage, sur les lois établies par les hommes, non sur un principe abstrait. L'usage devient ici l'autorité. En philosophie, les peuples qui ont le plus cultivé cette branche de l'activité intellectuelle sont les plus inaccessibles aux nouvelles idées. Les Allemands sont ici au premier rang. L'antiquité de leur science fait qu'ils ne demandent pas si une nouvelle idée se fonde sur le bon sens ou sur la nature, mais si elle peut s'appuyer de l'autorité d'un de leurs grands maîtres. C'est un esclavage intellectuel. Cet esclavage, cette adoration de l'antique, de la tradition, est la cause pour laquelle la science ne reste pas toujours dans les mêmes mains, mais passe d'un peuple à un autre. Un pareil peuple s'enorgueillit de son passé comme une ancienne famille de sa noblesse. Il devient ainsi incapable d'accepter ce qui est nouveau; cette nouvelle sève, qu'il repousse, se détourne vers d'autres canaux, et la décrépitude s'empare de ceux qui veulent vivre de leur passé. Il en est de même pour les connaissances religieuses. C'est pour cela que la nation juive, la plus religieuse de l'antiquité, a repoussé le christianisme, qui n'est accepté et ne peut prospérer que chez les peuples vierges.

En religion, la grande masse des Japhétites est dans un esclavage absolu. Dans l'Eglise catholique, le pape réclame, comme *vice-Christ*, une autorité sans bornes semblable à celle de Dieu. Il s'arroge toute puissance sur la terre et dans le ciel. Il croit avoir le droit de déposséder les rois, de délier les sujets de leurs serments de fidélité, de nouer ou rompre un mariage, d'être l'unique dispensateur des sacrements et des faveurs du ciel. Il prétend même avoir la science infuse et connaître seul la vraie interprétation de la Bible. L'Eglise catholique romaine demande encore que toutes les intelligences, toutes les consciences se soumettent à son empire et renoncent au droit de penser et de juger. Il réclame ainsi des droits que Dieu aurait horreur d'exercer sur son Eglise, mais que Satan désire posséder sur la terre. C'est l'esclavage le plus absolu qui ait jamais existé. Car que reste-t-il à l'homme une fois qu'il a renoncé à son intelligence et à sa conscience? Il n'est plus qu'une machine

ou un animal. Les chaînes qu'un pareil état impose sont mille fois plus difficiles à briser que celles d'airain et d'acier. Aussi cet empire est-il le plus puissant qui ait jamais existé sur la terre et a-t-il été de plus longue durée qu'aucun autre. Néanmoins, toute colossale qu'elle est, cette puissance prendra fin, car tout ce qui s'élève sera abaissé et tout ce qui domine sera asservi.

Les protestants ont secoué en partie ce joug, — mais seulement en partie : au pape, à l'autorité de la tradition et de l'Eglise ils ont substitué la Bible, interprétée partiellement selon le caprice des hommes, car ils n'ont pas consulté la nature pour en découvrir le vrai sens. C'est toujours un immense progrès sur l'autorité d'un pape, mais c'est peu de chose à côté de ce qu'il reste encore à faire. Aussi longtemps qu'on fait appel à une autorité quelconque, on est dans les ténèbres et la servitude, non dans la lumière et la liberté.

Le protestant tient à la lettre, et il ne se rend pas compte que c'est dans beaucoup de cas une illusion, vu que les mots changent de sens d'un siècle à un autre ; ils changent de sens parce qu'ils dépendent de la mode, des superstitions et du goût des hommes. Le vrai sens des mots bibliques est déterminé par la nature ; les œuvres de Dieu ont seules le droit d'interpréter sa parole.

Celui qui fait appel à l'autorité de la Bible ne l'a pas comprise comme elle doit l'être. Dieu n'est pas un pape, il n'impose pas son autorité et ne veut pas qu'elle soit imposée. Il n'est pas non plus dans ses intentions que la Bible remplisse les fonctions d'un pape. Notre Père céleste s'adresse à l'intelligence, non à la crédulité de ses enfants. Pour celui qui est dans la lumière, les vérités bibliques doivent s'enseigner comme les mathématiques, et celui qui ne peut le faire ignore ce qu'il devrait savoir. Le maître de mathématiques ne s'adresse qu'à l'intelligence de son élève, non à sa foi ; s'il s'adressait à sa foi, il témoignerait qu'il ne croit pas ce qu'il enseigne ou qu'il enseigne ce qu'il ne comprend pas. Si un maître, pour faire croire à son élève que 2 fois 2 font 4, en appelait à l'autorité du père, au lieu d'en faire la démonstration, il prouverait par là son entière incapacité à remplir sa tâche et mériterait d'être renvoyé. Ainsi celui qui fait appel à l'autorité de la Bible prouve son ignorance et son incapacité. Il admet tacitement qu'il demande aux hom-

mes de croire des choses improbables et incompréhensibles. Quel maître et quels élèves !

L'homme qui peut s'imaginer que Dieu ou sa parole use d'autorité n'est pas libre et ne comprend pas les vérités du christianisme. Il n'est pas l'affranchi de Dieu, mais l'esclave de la lettre. Or Dieu ne veut pas des esclaves; il a horreur de toute domination, et il a envoyé son Fils unique dans ce monde pour délivrer les hommes du joug qui pèse sur eux, non pour leur en imposer un autre. Nous le répétons, ceux qui font appel à l'autorité de la Bible ne comprennent ni Dieu, ni sa parole, ni ses œuvres comme ils le devraient; car ils attribuent à Dieu des choses dont il a horreur et qu'il considère comme criminelles.

C'est là le plus fort témoignage de la servitude des Japhétites; ils font toujours appel à une autorité. C'est pourquoi Dieu, en parlant d'eux aux Israélites, les désigne comme une nation folle (Deut. XXXII, 31): « Je vous émouvrai à jalousie par un peuple qui n'est point un peuple, et je vous provoquerai à la colère par une nation folle. » En un autre endroit Dieu dit au peuple d'Israël (Esaïe XLIX, 22): « Je lèverai ma main vers les nations et j'élèverai mon enseigne vers les peuples.... Les rois seront tes nourrissons, ils se prosterneront devant toi le visage contre terre et lècheront la poudre de tes pieds, et tu sauras que je suis l'Eternel et que ceux qui se confient en moi ne seront point honteux.... Et je ferai que ceux qui t'auront opprimé mangeront leur propre chair et s'enivreront de leur propre sang comme de moût, et toute chair connaîtra que je suis l'Eternel qui te sauve, ton Rédempteur, le Puissant de Jacob. » Israël, le vainqueur de Dieu, le conquérant futur du monde spirituel, le sera aussi de ceux qui ont acquis ce monde; et Japhet, qui a opprimé Sem, deviendra son serviteur, parce qu'il travaille sans penser. Mais, comme Sem a été infidèle à la vérité qui lui était confiée, Japhet l'est également; et comme l'infidélité de Sem a été le salut de Japhet, de même l'infidélité de Japhet sera la cause inconsciente de la gloire de Sem. Japhet a reçu jadis le salut de Sem, et Sem le recevra de nouveau de Japhet.

Nous avons retracé en quelques lignes caractéristiques l'histoire de l'humanité ; mais, si ce que nous avons dit est vrai, il faut que les phénomènes que nous avons signalés aient leurs correspondants dans le monde moral. Ainsi le christianisme

devra passer par les mêmes phases que l'humanité. Il sera d'abord enfant, et plus tard seulement homme. Il faut qu'il soit chamite, puis japhétique, puis sémitique, qu'il se développe premièrement par les sens, ensuite par le travail matériel, enfin par l'intelligence, — l'inférieur étant toujours le premier et le supérieur le dernier.

Nous sommes actuellement encore dans la première phase. celle qu'on peut appeler *chamite*. Les chrétiens ne demandent que de la nourriture; ils sont plus ou moins incapables de comprendre ou de recevoir autre chose. Le travail spirituel, la pensée les scandalise. Ils croient que c'est une présomption coupable que de vouloir sonder les mystères de Dieu. Ils se définissent eux-mêmes en disant que la religion chrétienne est une affaire du cœur et non de l'intelligence, qu'il faut sentir et non comprendre, croire et ne pas voir. C'est là le langage de l'enfant, le langage d'un Chamite spirituel, qui ne demande que de la nourriture et repousse la pensée. Placer le siège de la religion hors du domaine de la pensée, c'est vouloir que Dieu ait des idiots pour serviteurs, c'est justifier la stupidité.

L'observateur impartial peut voir que chaque époque admire et encense presque exclusivement les choses qu'elle doit développer. Le christianisme a ses phases comme les choses de ce monde, parce que sa conception dépend des hommes, de leur capacité, de leur intelligence.

Après la période chamite viendra la phase *japhétique*, qui sera celle du travail. Elle durera jusqu'à la conversion de tous les hommes, jusqu'à ce que la vérité triomphe sur toute la terre. Telle est la tâche dévolue aux chrétiens japhétiques. Tant que durera cette période, les chrétiens qu'on honorera le plus seront ceux qui auront déployé une grande activité et fait de grandes conquêtes.

Enfin la phase *sémitique* sera celle de la pensée. Les chrétiens sémites s'adonneront avec ardeur à l'étude, ils feront de grandes conquêtes dans le champ de la vérité, parce qu'ils seront là dans leur élément. Alors on honorera spécialement ceux qui seront intelligents dans les choses de Dieu et qui se montreront le mieux initiés à sa pensée. La connaissance de l'Eternel remplira alors la terre comme le fond de la mer est recouvert par les eaux. Mais ces temps sont encore bien éloignés, et il reste beaucoup de choses à faire auparavant.

Cet aperçu de l'histoire intellectuelle et morale de l'huma-

nité, spécialement par rapport à Japhet, doit expliquer pourquoi celui qui a conquis le monde, développé les sciences et la civilisation, est incapable de s'occuper du monde spirituel et n'y fait aucune découverte. On ne peut être à la fois le bras et le cerveau, car plus l'organisation est élevée, plus la division des fonctions et du travail devient grande.

Le lecteur japhétique lira sans doute avec prévention ce que nous venons de dire ; il se défiera d'un livre qui cherche à soulever quelque peu le voile de l'avenir. Mais qu'il ne se laisse pas rebuter par ces lignes ; qu'il veuille bien nous prêter son attention, et se rappeler qu'il serait, lui qui étudie la nature, singulièrement inconséquent s'il refusait d'en accepter les lois. Si quelqu'un pense que notre jugement sur Japhet est faux ou trop sévère, qu'il le prouve, en faisant ce que nous accusons Japhet d'être incapable d'accomplir. En assurant que le monde spirituel est inaccessible à l'homme, qu'on ne peut atteindre les vérités religieuses que par la foi, on prouve précisément qu'on estime Japhet incapable d'acquérir les connaissances spirituelles. On confirme par là notre jugement sur Japhet.

CHAPITRE IV.

§ 1. *Du langage spirituel. Idées vagues et incohérentes sur Dieu et sur l'homme. Les philosophes n'ont pas su fixer les limites entre le monde visible et le monde invisible.*

Le premier mouvement intellectuel de l'humanité naissante qui nous soit rapporté a consisté à donner des noms aux objets qui l'entouraient. Cette scène intéressante nous est racontée au livre de la Genèse (II, 19, 20) en ces termes : « L'Eternel Dieu, ayant formé de la terre toutes les bêtes des champs et tous les oiseaux des cieux, les fit venir vers Adam, afin de voir comment il les nommerait, et afin que le nom qu'Adam donnerait à tout animal fût son nom. Et Adam donna des noms à tout le

bétail, aux oiseaux des cieux et à toutes les bêtes des champs. »

Ce besoin de tout désigner par des termes spéciaux n'a pas diminué. Dès qu'un objet attire notre attention, nous sommes dans la nécessité de lui donner un nom, afin de pouvoir en parler. Le manque de nom d'un objet indique l'absence de cet objet dans la pensée d'un peuple. Ainsi le nombre des termes en usage dans un langage marque le nombre d'objets connus de la nation qui parle cette langue. Il en est des objets spirituels comme des matériels : le nombre des termes appropriés aux choses invisibles indique l'état des connaissances à cet égard.

Si quelqu'un, par curiosité, essayait de composer le dictionnaire de tous les termes qui s'appliquent aux choses spirituelles, ce vocabulaire ne contiendrait que peu de pages ; si de plus on n'admettait dans un vocabulaire semblable que les termes désignant des choses spirituelles dont l'image ne fût pas empruntée à cette terre, combien pense-t-on qu'il resterait de mots ? Pas un seul ; car toutes les expressions usitées pour désigner les choses spirituelles sont tirées d'analogies terrestres. Ainsi les noms et les attributs adoptés pour l'Être suprême doivent leur origine à des qualités humaines ou terrestres. Par exemple, de l'idée de force est sortie par extension celle de Très Fort ou de Tout-Puissant, de l'idée de la vie qui s'écoule est provenue par opposition celle d'une vie qui ne s'écoule jamais (l'Eternel), de l'idée d'un espace fini celle d'infini, terme qu'on emploie pour désigner un des attributs divins.

Quoique nous ne connaissions pas la racine première du mot *Dieu* (en grec *Théos*, en latin *Deus*), il désignait certainement à l'origine une qualité humaine, que, par extension, on a appliquée à Dieu (comme le *Vivant*, ou le *Luisant*, de la racine sanscrite *div*).

Il en est de même de toutes les choses invisibles : on les désigne par les choses visibles qu'on suppose leur ressembler le plus. De l'idée de la lumière terrestre est sortie celle de la lumière spirituelle, de celle de la vie terrestre celle de la vie spirituelle, de celle de l'âme terrestre celle de l'âme spirituelle. De l'idée de prendre à soi avec les mains sont venues les idées plus ou moins abstraites d'apprendre, de comprendre, d'entreprendre, etc., etc. C'est la langue hébraïque qui nous montre le mieux ces origines, tandis que nos langues modernes, par leur tendance à se modifier à la suite des conquêtes et de la mi-

gration des peuples, ont presque totalement effacé le radical ou la racine de leurs mots.

La langue anglaise en est un exemple frappant: dans beaucoup de cas, le substantif est tiré d'une langue, son adjectif d'une autre. Ainsi en français les mots *Dieu* et *divin* sont assez rapprochés pour qu'on en sente l'origine commune; mais en anglais le nom de Dieu (*God*) est tiré de l'allemand *Gott*, un de ses adjectifs (*divine*) est tiré du français *divin*, le substantif et l'adjectif sont donc d'origine différente; c'est ainsi que la signification primitive se perd. Ce phénomène se répète constamment dans la langue anglaise. Sans doute, c'est un malheur pour un idiome que la perte de ses radicaux, mais ce mal est amplement compensé par un autre effet du mélange des langues; je veux dire l'abolition des sexes pour tout ce qui n'est pas réellement mâle ou femelle. On ne dit pas en anglais, comme en français, *le* soleil et *la* lune, ou *la* rivière et *le* ruisseau, — reste barbare des anciennes superstitions païennes. Cet avantage que l'idiome anglo-normand a retiré du mélange des langues compense tous les autres inconvénients, et imprime à l'anglais, à première vue, le caractère de langue universelle. Pour un Mogol, un Indou, un Nouveau-Zélandais ou un Indien, l'anglais est incontestablement la langue européenne la plus facile. Le désavantage des genres qui pèse sur tous les autres idiomes de l'Europe les empêchera toujours de devenir universels.

Les idées abstraites ne se sont formées que peu à peu. Les premiers hommes n'avaient probablement qu'un vocabulaire très limité; là où cela était possible, ils imitaient le son qui caractérisait un animal ou un mouvement particulier. On retrouve dans nos langues modernes les traces de cette tendance: ainsi dans *haleine*, *tonnerre*, *mugissement*, *craquer*. *siffler*, *bêler*, *aboyer*, *hennir*, *tousser*, *chuchoter*, *grincer*, *claquer*, le mot rend autant que possible le son ou le bruit qu'il désigne. A mesure qu'un phénomène de la vie terrestre donnait naissance à une nouvelle idée spirituelle, celle-ci ne pouvait naturellement se désigner autrement que par une image empruntée au phénomène lui-même. C'est ce que fait tout enfant, dès qu'il commence à exprimer des pensées abstraites. Dans beaucoup de cas, cette opération se perd dans la nuit des temps, ce qui a fait croire à quelques philosophes que les idées innées sortent armées de pied en cap de notre cervelle, comme Minerve de la

tête de Jupiter. Ainsi quelques-uns soutiennent gravement que l'idée d'infini n'est pas tirée de la négation du fini, ni l'idée d'éternel de la négation d'un temps qui s'écoule, ni l'idée d'incorporel de la négation de celle de corporel (*Manuel de philosophie*, page 286). Si ces idées étaient d'origine différente, elles ne porteraient pas le même nom.

L'homme ne possédant pas d'autre canal que celui de la langue pour communiquer ses idées, il faut donc apporter toute la rigueur possible dans la valeur que l'on donne aux mots. Car il est évident que, si le sens des mots ne peut se préciser, si les images qu'on emprunte à cette terre ne désignent pas des objets et des caractères absolument semblables dans le monde spirituel, aucune science des choses spirituelles n'est possible. Les discussions resteront alors éternellement infructueuses, chacun donnant aux termes un sens capricieux et imaginaire.

Examinons les ressources de notre langue pour exprimer les choses du monde invisible, c'est-à-dire examinons si le sens des mots qu'on emploie pour désigner les choses spirituelles est fixe et déterminé; toute la science dépend de là. Commençons par l'idée d'un Être suprême. L'idée ou le terme d'*être* nous est fourni par l'expérience de la vie, de même que l'idée de *supérieur*, car nous savons qu'un individu peut en surpasser un autre en force, en sagesse, en esprit, en vertu. *Suprême* est un superlatif, qui désigne celui qui, en toutes choses, est au-dessus des autres. De ces deux idées, que nous associons, nous composons l'idée d'un être supérieur à tous les êtres existant dans ce monde ou dans un autre.

Outre l'Être suprême auquel nous attribuons les œuvres que l'homme est incapable de faire, nous concevons par extension l'existence d'autres êtres semblables à nous, ou par négation l'existence d'êtres dissemblables, vivant dans d'autres mondes. Nous concevons de plus que ces êtres sont doués de facultés semblables ou dissemblables aux nôtres, qu'ils sont capables d'éprouver des sentiments analogues aux nôtres ou différents, d'être sensibles au bonheur, à la joie, ou à la tristesse et à la douleur. Ces idées sont si simples qu'on peut les présenter à un enfant. Il faut donc que ces termes ou ces idées puissent se préciser davantage pour avoir une valeur scientifique. Nous demandons, en conséquence, quelle est la définition du mot «être.» L'idée primitive de ce mot est extrêmement simple : il veut dire quelque chose qui *est*, qui *existe*.

L'idée d'être étant donc une des idées les plus primitives, il faut la définir plus spécialement, et ici commence déjà la difficulté. Les uns comprennent sous ce nom uniquement les êtres pensants, d'autres l'étendent aux animaux, d'autres encore aux plantes, par le fait que ces dernières ont une vie. Ainsi il faut encore circonscrire le mot « être » par les adjectifs *vivant*, *pensant*, pour pouvoir l'appliquer à Dieu. Jusqu'ici les hommes s'accordent, parce que ce nom d'Être suprême est tellement vague qu'on peut y sous-entendre ce qu'on veut; mais dès qu'il faut préciser la puissance ou la bonté de Dieu, leur entente cesse et un gouffre profond sépare les différentes opinions.

Examinons, par exemple, la question de la toute-puissance de Dieu. L'homme vit-il par un acte continuel de la grâce de Dieu, de telle façon que, s'il était oublié un instant par son Auteur, il rentrât dans le néant? Ou l'homme a-t-il reçu la puissance de continuer à vivre sans le secours de son Créateur, comme une montre qui continue à marcher après être sortie de la main de l'horloger? Le premier point de vue est celui du grand nombre des chrétiens. Le second est plus rarement admis; il frise, dit-on, le matérialisme et limite la puissance souveraine de Dieu. Ainsi, dès qu'il faut définir la toute-puissance de Dieu, les opinions se partagent et les hommes ne sont plus d'accord. D'après les uns, la puissance créatrice de Dieu se montrera plus grande s'il a façonné la nature et l'humanité de telle sorte qu'il n'ait pas besoin de les soutenir à chaque instant par un acte de sa volonté; les autres pensent le contraire. Une autre question concernant la toute-puissance de Dieu est de savoir s'il a créé l'esprit éternel de l'homme de telle façon qu'il ne puisse pas le détruire. Ici encore les uns affirment et les au tres nient.

Ce n'est point le lieu de discuter cette question; si je l'ai soulevée, c'est simplement pour montrer qu'une idée fort simple en apparence (celle de la toute-puissance de l'Être suprême) ne l'est pas en réalité, et que les divers points de vue auxquels on se place modifient infiniment nos conceptions sur toutes choses, — la nature, l'homme, le monde matériel et le monde spirituel.

Il en est de même de toutes les autres qualités que nous attribuons à Dieu : selon le point de vue où l'on se trouve, on les définit diversement.

Prenons encore un exemple. Dieu est *bon*, c'est-à-dire, il aime

le *bien* et il le fait. Il aime donc que les hommes fassent le bien. Or c'est faire le bien que de sauver une âme et de détruire le mal. Appuyés sur ce raisonnement, les mahométans croient faire œuvre méritoire en massacrant tous ceux qui n'acceptent pas leur foi. C'est d'après ce même principe que l'on a fait accroire à Louis XIV qu'il pouvait se laver de toutes ses impudicités et de toutes ses oppressions dans le sang des protestants, et mériter le ciel en les persécutant. C'est grâce à cette interprétation de la bonté et de l'amour de Dieu que, pendant le cours des siècles, des millions et des millions d'hommes ont été bannis, persécutés, torturés ou offerts à Dieu en auto-da-fé: il faut, disaient ces fanatiques, sauver les hommes en dépit d'eux-mêmes. Les torturer pour leur faire professer une vérité qui sauve, c'est travailler à leur salut, c'est faire le bien et se rendre agréable à Celui qui est souverainement bon.

Il résulte de ces faits que les idées de la toute-puissance et de la bonté de Dieu ne sont pas claires et définissables pour la masse des hommes; cela revient à dire que la connaissance de Dieu et de ses perfections est encore bien limitée. Nous n'avons pas besoin d'ajouter qu'il en est de même de tous les autres attributs de l'Eternel, dès qu'on essaye de les préciser.

Considérons les notions que les hommes ont d'eux-mêmes: sont-elles plus claires et plus précises que les idées sur Dieu? Examinons par exemple leurs croyances sur l'avenir. Les uns soutiennent que le corps charnel et terrestre appartient en entier à ce monde ; beaucoup d'autres supposent au contraire que la partie la plus subtile de ce corps ressuscitera au jour du jugement, admettant ainsi qu'une partie du corps appartient au monde spirituel. C'est ce qu'enseigne le soi-disant Symbole des Apôtres[1] dans le passage suivant: « Je crois la résurrection de la chair. » Les opinions sont donc partagées au sujet du corps: les uns croient que la partie la plus subtile passe dans l'autre monde, les autres supposent qu'aucune partie du corps ne montera au ciel. Il en résulte que les premiers ne peuvent fixer, par rapport à la matière, les limites entre le monde visible et le monde spirituel. Or il est plus fâcheux de ne pas savoir distinguer entre un monde et un autre que de confondre deux règnes ou

---

[1]) Ce symbole est d'une époque postérieure à celle des apôtres.

une pierre et un homme; car la distance entre deux mondes est nécessairement plus grande qu'entre deux règnes.

Au sujet de l'âme, même incertitude. Tous les spiritualistes disent que l'âme psychique — qui pense, voit, sent, aime, — appartient au monde spirituel. Ainsi, selon eux, l'âme qui anime ici-bas le corps matériel sera pourvue au ciel d'un corps spirituel; on ne peut donc lui assigner aucun monde spécialement, et il devient impossible, en ce qui concerne les âmes, de séparer le monde matériel du monde spirituel. Or, je le répète, confondre un monde avec un autre est pire que de confondre les règnes. Les matérialistes sont à cet égard plus conséquents que les spiritualistes; car, en niant l'existence d'un autre monde, ils nient la répétition de ce monde-ci. Mais c'est là nier une loi primordiale de la nature, celle de la répétition. Or nier n'est pas expliquer.

L'école spiritualiste et l'école matérialiste ne sont d'accord qu'en un point: ils méprisent également les lois de la nature. Chacune d'elles se crée un monde à soi et repousse les témoignages les plus irrécusables que cette nature lui présente.

Il est donc évident qu'il règne dans la science une obscurité complète sur les limites entre ce monde et l'autre, et que les hommes ignorent encore, pour le corps comme pour l'âme, ce qui appartient au monde visible et ce qui est du domaine du monde invisible.

Qu'on nous permette de signaler les difficultés que cet état de choses engendre. D'après les philosophes spiritualistes, l'âme, appartenant à la fois au monde spirituel et au monde matériel, doit se mouvoir dans les deux mondes et tirer du domaine spirituel, par l'intuition et par la conscience, des impressions équivalentes en autorité à celles qu'elle reçoit de ce monde-ci. Elle fondera donc sur ses impressions internes l'analyse des choses spirituelles, comme elle fonde sur ses impressions matérielles l'analyse des choses matérielles.

Tout cela serait admissible si l'on pouvait avancer une seule preuve à l'appui de cette théorie, ou annuler tous les témoignages de la nature, comme ces philosophes essayent de le faire. Cette nature en effet démontre jusqu'à l'évidence qu'elle nous fournit toutes nos idées; c'est donc une hallucination de croire qu'on peut recevoir par le canal de l'expérience interne des impressions d'un monde supérieur.

Voici comment un philosophe spiritualiste, dont les opinions

s'accordent avec le *Manuel de Philosophie,* nous répond dans une critique de notre système : « Vous voulez, Monsieur, pénétrer dans le monde de l'esprit par celui de la matière : vous » en êtes libre, c'est une voie possible. Mais le philosophe qui » se place d'emblée dans ce monde de l'esprit en a aussi le droit, » et il ne discutera sérieusement avec vous que si vous lui » prouvez que vous le comprenez, que vous parlez sa langue, » que vous n'identifiez pas esprit et matière, et que vous savez » observer par l'expérience interne les phénomènes de l'esprit; » c'est spécialement le *Selbstbewusstsein* (sentiment interne) » qui est le critère le plus frappant de l'esprit en prison dans la » matière. »

Ainsi toute cette école de philosophie, qui embrasse les plus grands penseurs et les hommes les plus distingués, s'imagine réellement que l'âme peut se mouvoir dans le monde spirituel. Comme nous combattons cette idée, qui a été plus ou moins dominante parmi les philosophes spiritualistes depuis les temps de Platon, nous nous permettrons de substituer à ce raisonnement concernant le monde spirituel quelque chose de moins vague. Le lecteur sera à même de juger par là de la valeur de ce raisonnement, et il comprendra que, si on ne peut appliquer cette espèce de logique à quelque chose de plus précis et de plus rapproché, on ne peut le faire pour quelque chose de plus éloigné et de plus compliqué. Car celui qui n'a pas la force physique ou intellectuelle de faire le plus simple ne peut évidemment faire le plus difficile. Prenons une vie d'Alexandre-le-Grand et appliquons-lui le raisonnement que je viens de citer. Il est évidemment plus aisé de s'imaginer d'être Alexandre-le-Grand que de s'imaginer de vivre dans le monde spirituel, et les suppositions qu'on fera dans le premier cas seront plus faciles et plus près de la vérité que dans le second ; car plus une chose est facile, mieux on peut la faire. Par cette substitution, le raisonnement ci-dessus se réduit aux formes suivantes : « Vous voulez, Monsieur, étudier la vie d'Alexandre-le-Grand par les restes matériels et visibles de son époque (documents et monuments) : vous le pouvez, c'est une voie possible. Mais moi, je me mets d'emblée à la place de ce grand homme ; j'en ai aussi le droit, et je ne discuterai sérieusement avec vous que quand vous aurez prouvé que vous me comprenez, que vous parlez ma langue, que vous n'identifiez pas mes vues spirituelles avec vos vues matérielles, et que vous savez observer par

l'expérience interne les phénomènes de l'esprit, qui se résument spécialement dans mon sentiment intime, caractère le plus frappant de la vérité de ce que j'avance.»

Les déductions de ce raisonnement aboutiraient à prouver ceci : celui qui se croirait Alexandre-le-Grand serait mieux à même d'écrire la vie de ce conquérant, lors même qu'il n'aurait pas fait d'études préalables, que celui qui l'a étudiée au moyen des documents historiques. Nul dans ce cas ne sera embarrassé de dire lequel de ces deux hommes tracera le récit le plus véridique. Le simple bon sens nous dit de même que nous placer en pensée dans le monde spirituel ne peut en aucune manière nous en révéler les secrets.

Les personnes peu initiées aux discussions philosophiques pourront croire que nous venons de faire une simple plaisanterie. Comment, se diront-elles, des philosophes s'imagineraient-ils vivre par leur intelligence dans un monde supérieur à celui-ci ? C'est pourtant la stricte vérité. Voilà le résultat auquel l'expérience interne amène ces penseurs ; ils ont fini par croire l'impossible; ils se figurent qu'en palpant le sentiment interne on pourrait deviner la structure du monde spirituel. Mais si l'homme ne peut étudier l'anatomie en tâtant son corps, il ne peut pas davantage étudier le monde spirituel en palpant son âme; pour les deux études il faut l'expérience externe et non interne. Dans toute science on doit procéder du connu à l'inconnu, du simple au compliqué, sans quoi on arrive à l'absurde. Et comme l'anatomie ne peut s'étudier que sur des cadavres, de même le monde spirituel doit s'étudier sur un monde comparativement mort, sur ce monde-ci qui est destiné à la mort et qui en porte déjà le germe en soi.

Nous croyons en avoir dit assez sur ce sujet. Les systèmes philosophiques fondés sur l'expérience interne se caractérisent suffisamment par les résultats auxquels ils ont abouti. Jugez quel doit être l'état mental d'un homme qui ignore quelle langue il parle et dans quel monde il se trouve, qui admet que l'âme se meut dans un autre monde que le corps, et qui, comme un enfant, prend son rêve pour la réalité et son imagination pour les impressions d'un monde supérieur ! Nous concluons donc que les idées courantes sur l'homme et le monde sont encore tout à fait vagues et incohérentes.

Chacun le sentira, notre logique ne peut avoir aucune prise sur ceux qui se placent dans un monde différent. Aussi les pen-

seurs spiritualistes, voudront bien m'excuser si, dans un ouvrage qui traite de sujets appartenant au domaine de la philosophie, je passe sous silence tous les grands systèmes qui ont dominé dans le monde. La différence qui nous sépare est trop profonde pour qu'une analyse ait le moindre but.

Tous les systèmes appelés spiritualistes se fondent sur l'expérience interne; ils sont *subjectifs*, car ils prétendent recevoir toutes leurs impressions du monde spirituel. Notre système rejette cette expérience; il se fonde sur la nature extérieure, il est par conséquent *objectif*. Avec Locke et beaucoup d'autres, nous admettons l'état de l'âme qu'on désigne par l'expression de *table rase*. Le fameux mot de Descartes: « Je pense, donc je suis, » est pour nous un raisonnement insoutenable. Car, quand on l'analyse, il revient à ceci: J'admets le JE et j'admets que ce JE pense. J'obtiens ainsi un jugement contenant deux idées: JE et PENSE. J'en retranche une: PENSE; reste le JE, et j'en conclus que le JE existe. C'est comme si je disais: Voici un homme à cheval; j'ôte le cheval, donc l'homme existe. Ainsi le raisonnement de Descartes revient à admettre deux choses pour en prouver une. Les termes JE et PENSE, qu'il admet en premier lieu, dépassent sa conclusion que le JE existe. N'est-ce pas un raisonnement chimérique?

Il nous est impossible de nous entendre avec toute cette école de philosophie. Notre cadre d'ailleurs est beaucoup trop restreint pour nous permettre la moindre analyse d'un système de ce genre.

Chose curieuse, la philosophie paraît avoir une teinte nationale qui indique une grande différence dans la manière de penser des divers peuples. A peu d'exceptions près, j'ai reçu des penseurs suisses, anglais ou écossais un accueil fort différent de celui qui m'a été fait par ceux de la France et de l'Allemagne. Les premiers écoutent les raisons que je leur présente, les seconds les rejettent de prime abord.

§ 2. *Difficulté de préciser une pensée spirituelle. Chacun donne aux mots pris spirituellement un sens variable et imaginaire. On ne peut obvier à cet inconvénient qu'en consultant la nature et en lui accordant toute autorité pour fixer le sens des mots.*

L'incertitude des limites entre le monde matériel et le monde spirituel entraîne nécessairement une obscurité proportionnelle

dans le langage. Chacun attache un autre sens aux mots qu'il emploie spirituellement, selon son point de vue particulier. Comment les hommes peuvent-ils s'entendre? Pour nous, le terme spirituel a un sens totalement différent de celui où le prend un philosophe spiritualiste français ou allemand; tout différent aussi de celui qu'on lui donne dans la conversation ordinaire, parce que nous nous représentons le monde spirituel tout autrement qu'on ne le fait généralement. Par exemple, pour les philosophes spiritualistes immatériel et spirituel sont la même chose; pour nous il y a autant de différence entre les deux termes qu'entre ce monde et l'autre.

La jeunesse, qui aime la musique, l'appelle une chose spirituelle; nous la considérons comme une chose tout à fait matérielle. Il en est de même de mille autres choses. Ainsi lumière, ténèbres, mort, vie, âme, substances, forces, tentations, passions, bon, mauvais, voir, croire, sont des mots auxquels chacun attache des sens différents, dès qu'on les applique aux choses spirituelles, selon l'idée qu'on se fait de l'autre monde. La lumière matérielle, par exemple, nous met à même de voir les objets qui nous entourent; les ténèbres nous privent de cette jouissance. Si nous voulons transporter cette idée de lumière dans l'autre monde, nous nommerons lumière spirituelle une puissance qui nous rend capables de distinguer les choses spirituelles et de reconnaître au premier coup d'œil leur forme, leur couleur, leur substance. Mais les chrétiens disent qu'être dans la lumière, c'est croire, c'est-à-dire ne pas voir, partant le contraire du sens qu'on attache au mot lumière. Or la foi est aussi inséparable des ténèbres spirituelles que la connaissance est inséparable de la lumière spirituelle. Malgré cela, tous les hommes appellent leur foi de la lumière, et qualifient de ténèbres celle des autres, si elle ne s'accorde pas avec la leur.

Examinons encore le sens qu'on attache à d'autres expressions, quand on les prend spirituellement; par exemple le mot *âme*. Nous disons que l'âme spirituelle a la faculté de mourir, qu'elle ne peut exister sans corps, qu'elle est susceptible de douleur si elle met sa vie en danger, qu'elle est douée de passions excessivement développées, qu'elle est dans la nécessité de se nourrir, etc., etc. Il en est de même de la signification du mot *foi*. Nous disons qu'il a reçu des sens très différents de celui qu'il avait dans la bouche de saint Paul. Il existe une foi d'homme, d'anges, de démons, une foi bonne, une foi mauvaise,

une foi salutaire et une foi qui tue. Présenter la foi comme une chose salutaire sans la définir, c'est comme si l'on donnait un remède quelconque à un malade, parce qu'on a entendu dire qu'il y a eu des malades sauvés par un remède.

Outre que les mots, dès qu'il s'agit de choses spirituelles, n'ont actuellement pas encore de sens fixe, il se présente une autre difficulté pour l'interprétation des auteurs sacrés : c'est que le sens général de ces mots change d'un siècle à l'autre, selon l'idée que la grande masse des hommes se fait des choses invisibles. Car on conçoit que la valeur de ces mots dépend absolument du degré de notre connaissance du monde invisible.

Presque tous les mots ont varié de sens, et il n'en est peut-être pas un seul de tous ceux de notre langue qui n'ait subi une transformation plus ou moins complète. On ne connaît pas même la langue primitive des hommes; c'est dire qu'on ne connaît l'origine première d'aucun mot.

Nous faisons cette remarque au sujet des traductions de la Bible. Supposons que par impossible les mots n'aient pas changé de son, et que nous parlions identiquement la même langue que les premiers hommes ; néanmoins le sens qu'on attache à ces mots serait absolument différent de ce qu'il était il y a mille, deux mille, trois mille ou quatre mille ans. Pour voir combien la syntaxe change le sens, on n'a qu'à traduire mot pour mot le texte hébreu; par exemple: «Il créa Dieu,» pour «Dieu créa.» Nous pouvons aussi nous en faire une idée par la transposition des mots dans les locutions suivantes: Un grand homme ou un homme grand, un cheval de fer ou un fer de cheval, une belle-sœur ou une sœur belle.

C'est ainsi qu'une traduction littérale peut changer le sens réel d'une phrase, et l'on peut faire dire à un auteur sacré, en lui appliquant notre syntaxe, précisément l'opposé de ce qu'il a voulu exprimer. Il faut donc en toute chose de la logique, de la réflexion, du jugement et la connaissance des choses spirituelles pour comprendre la pensée des auteurs sacrés. Car il est évident que, si la Bible parle de trois espèces d'âmes et qu'on les confonde en une seule, il ne sera jamais possible d'arriver au vrai sens du texte divin. Il en est de même pour tous les autres termes.

Ce que nous venons de dire fera comprendre l'énorme difficulté de notre tâche, difficulté devant laquelle nous reculons souvent avec effroi. Il nous faut dans beaucoup de cas transfor-

mer le sens des mots, pour les fixer d'une manière claire, simple et irrévocable. Par la distinction de plusieurs âmes, de diverses espèces de foi et de bien d'autres choses, nous devons donner aux paroles divines un sens souvent totalement différent de celui qui est généralement admis. Nous sentons que les savants et les théologiens de France, d'Allemagne s'opposeront à de pareilles réformes; les hommes dont les idées et le langage ne sont pas imbus des principes scolastiques actuellement en vogue daigneront seuls nous écouter.

Le sens des mots n'a pu être fixé plus tôt, premièrement parce qu'on ne reconnaissait pas la valeur des lois de l'analogie ou qu'on les a mal appliquées, secondement parce qu'on n'a pas su fixer les limites entre le monde matériel et le monde spirituel.

Nous disons donc que le sens spirituel des mots doit se tirer de leur sens matériel, c'est-à-dire il faut que toutes les choses spirituelles soient figurées par des images matérielles que l'on puisse manier, examiner, analyser et sur lesquelles on puisse expérimenter. Puis, par ces images qui restent invariables dans leurs représentants terrestres, on détermine mathématiquement les qualités des choses spirituelles, sans qu'il soit permis de dévier de l'original terrestre. Ainsi se fixent les termes ou les qualités et la nature des choses spirituelles.

Pour se faire une idée de l'âme spirituelle et de l'âme divine, il faut donc posséder une âme terrestre que nous puissions observer et analyser. D'après cette image (l'âme psychique), nous pourrons déterminer les qualités et la nature de l'âme spirituelle et de l'âme divine. Or les philosophes ont pris l'image terrestre, l'âme psychique, pour l'âme spirituelle; de là une complète confusion.

Ainsi on ne devra pas donner aux mots *âme*, *vie*, *force*, *naissance*, *mort*, *génération*, *douleur*, *passion*, *intelligence*, *lumière*, *ténèbres*, *foi*, etc., d'autre sens spirituel que celui qui correspond mathématiquement à l'image terrestre représentée par ces mots; autrement on invente des choses spirituelles qui n'ont rien de commun avec la réalité, ni dans ce monde ni dans l'autre. On ne s'en est pas tenu strictement à la nature; voilà pourquoi ces termes n'ont pas de sens fixe, chacun leur en donnant un différent. N'est-ce pas une imposture que d'appeler au ciel « vie » ce qui ici-bas a les qualités de la mort, ou d'appeler « lumière » au ciel ce qui sur la terre a les qualités des téné-

bres? Donc les choses matérielles ou terrestres peuvent seules fixer le sens des choses spirituelles; il est absurde de vouloir donner aux mots un sens différent de celui qui leur est naturel, et pourtant cela se fait plus ou moins, aussi en résulte-t-il une vraie confusion de Babel pour les choses spirituelles.

La logique, la vérité et toutes les lois restent les mêmes pour le ciel comme pour la terre; c'est l'élément seul qui change. Si ce n'était pas le cas, tout essai de comprendre les choses spirituelles serait vain.

Nous concluons : *L'image naturelle déterminera le sens de tout mot employé spirituellement.* Ainsi, comme l'image naturelle ne change pas, les termes spirituels se trouveront irrévocablement fixés.

CHAPITRE V

EXPLICATIONS ET DÉFINITIONS

Nous plaçons ici ces définitions, parce qu'il est utile pour le lecteur de les connaître avant d'entrer dans les spécialités des chapitres suivants. Si nous les avions placées à la fin, on n'aurait pas compris le sens de beaucoup de passages.

DES AXIOMES ET DE NOTRE POINT DE DÉPART

Nous n'avons pas jugé convenable de placer notre point de départ au même niveau que celui de beaucoup de nos devanciers, vu qu'il est superflu de discuter ce dont tous nos lecteurs sont déjà convaincus. Ce serait une perte de temps. Un botaniste n'a jamais commencé ses enseignements sur la botanique en prouvant l'existence des plantes. De même, nous n'avons pas songé à prouver l'existence de Dieu ou la réalité de nos impressions et d'une vie future. Ces choses ont déjà été prouvées avec force et éloquence par beaucoup d'auteurs et nous ne saurions rien y ajouter. Considérant que ce qu'ils ont dit sur ces sujets est concluant, nous en ferons notre point de départ. Nous placer plus bas, ce serait méconnaître leurs travaux et vouloir

reconstruire une œuvre qui a été exécutée avec bien plus d'habileté qu'il n'est en notre pouvoir de le faire.

En conséquence, nous avons dirigé nos efforts spécialement vers les domaines encore vierges, afin que notre ouvrage soit une addition à ce qui existe déjà, non une simple répétition de ce qui a été fait.

En adoptant comme axiomes tout ce qu'il nous semble inutile de prouver, notre intention est de ménager les forces et la patience du lecteur pour les problèmes difficiles et ardus que nous voudrions résoudre. Je prie, en conséquence, les philosophes de ne pas s'attendre à trouver dans ces pages un système complet et fermé; le sujet est trop vaste et le cadre trop restreint. Nous avons seulement cherché à éclaircir quelques problèmes détachés, et nous craignons déjà que l'aridité de notre sujet ne détourne beaucoup de personnes de la lecture de cet ouvrage.

Ame. — Nous distinguons trois espèces d'âmes :

1° L'âme *psychique*, terrestre, charnelle; elle ne peut animer que la matière de ce monde.

2° L'âme *spirituelle*, douée de vies spirituelles; elle ne peut animer que la substance du monde spirituel.

3° L'âme *divine*, douée de vies divines; elle ne peut animer que la substance divine.

Pour que l'homme reçoive une âme divine, il est nécessaire qu'il naisse de nouveau, qu'il soit réengendré ou régénéré par Dieu. La substance est créée, mais les âmes sont engendrées. Chaque âme, chaque vie a la faculté de périr, mais il n'est pas nécessaire qu'elle meure; de même quand un homme a la faculté de faire une chose, cela n'implique pas qu'il soit forcé de la faire.

Dans la conversation ordinaire, on appelle âme la partie soi-disant immortelle de l'homme. Nous expliquerons dans les deux chapitres suivants que l'élément impérissable de l'homme n'appartient pas à l'archée des âmes, mais à celle de la substance. Cette dernière est indestructible, non immortelle; quant à ce qu'on appelle communément « l'âme immortelle, » nous l'appelons « l'esprit indestructible. »

Si l'on voulait appeler l'esprit indestructible « âme », il faudrait distinguer quatre espèces d'âmes; mais, grâce à la signification particulière et restreinte que nous donnons au mot âme, nous évitons d'en faire usage dans ce sens. Nous le répétons,

l'âme et la vie sont pour nous une seule et même chose, mais l'action de l'âme se traduit plutôt par le verbe tiré du mot vie que par le verbe tiré du mot âme.

Le mélange des langues a donné à ces verbes un sens capricieux qui nuit à la précision de la pensée. L'action de l'âme devrait s'appeler « animer, » mais on ne dit pas ordinairement « une âme anime » pour « une âme vit. » Les idées sont confondues par ce manque de régularité dans le sens donné aux verbes qui ont conservé la racine du substantif d'où ils dérivent; aussi beaucoup de personnes s'imaginent-elles que, vivre et animer n'ayant pas le même sens, vie et âme ne sont pas la même chose. Ce sont là des difficultés qui s'opposent à la clarté du sujet.

Cœur. — On dit populairement que la foi, l'amour, la haine, sont affaire du cœur, non de l'intelligence, et l'on s'imagine que le siège en est dans le cœur matériel; or ce viscère n'a pas plus à faire avec les sentiments que nous venons de nommer que les poumons ou l'estomac. La foi, l'amour, la haine, ont exclusivement leur siège dans la cervelle, ce sont donc des manifestations de l'intelligence. Un homme dont l'intelligence est tout à fait détruite n'a plus ni haine, ni amour, mais celui dont le cœur est malade n'éprouve pas d'altération dans la mesure d'amour ou de haine dont il est capable. Donc ces sentiments ne dépendent pas du cœur, mais uniquement de la cervelle ou de l'intelligence.

Le mot *cœur*, comme la plupart des mots qui se rapportent aux choses abstraites, a complètement changé de sens. Il est répété avec ses dérivés à peu près 860 fois dans la Bible, et l'on peut se convaincre par la lecture la plus superficielle que dans le texte sacré il a un sens tout autre que dans nos langues modernes. Une traduction littérale trahirait donc la pensée des auteurs bibliques. Dans la Bible le mot cœur veut dire le centre, la partie la plus profonde de la pensée humaine, ce que nous désignerons par âme; ainsi, dans les passages suivants: « Les pensées de son cœur. » — « Abraham dit dans son cœur. » — « Le cœur des intelligents recherche la sagesse. » — Soyez intelligents de cœur, — ne soyez pas stupides de cœur, » etc, etc.

Pourquoi les Japhétites ont-ils changé la signification du mot cœur, en attribuant à cet organe une valeur qu'il ne possède pas? Cela s'explique facilement. Ces peuples ont toujours mon-

tré une profonde aversion pour la lumière spirituelle et cherché à arrêter le développement intellectuel, afin de se maintenir dans une foi aveugle. En séparant les sentiments de l'intelligence et en les plaçant dans le cœur, ils se sont créé un prétexte pour enseigner une religion sans pensée et une excuse pour conserver une foi sans jugement.

Sans doute, il y a toujours eu des hommes qui se sont élevés contre cet esclavage, mais on ne leur a prêté aucune attention; les Eglises dominantes les ont persécutés, et, de concert avec les peuples, ont cherché à se débarrasser de témoins si importuns. C'est donc afin d'avoir un prétexte pour ne pas réfléchir que les Eglises japhétiques ont placé le siège de la religion dans le cœur. La masse des hommes demande en effet une religion sans connaissance et sans réflexion; ils veulent une religion qui les décharge de la peine de penser, des formules dogmatiques qui ne se comprennent pas et dont on leur dise : « Croyez sans comprendre. » Ils pensent ainsi pouvoir s'excuser de leur ignorance.

En enseignant que tout individu est responsable envers Dieu de ses croyances et de la lumière dont il interprète la nature et la Bible, on abolit toute forme dogmatique et autoritaire; ce ne sont plus les hommes qui décident des questions religieuses ou qui peuvent imposer leurs croyances aux autres. Chacun devient ainsi un être responsable et libre.

Connaissance. — La connaissance doit remplacer la foi. Elle est un *voir* intellectuel ou spirituel. Il est dit (Jean XIV, 7) que celui qui connaît Christ voit Dieu, parce que *connaître* et *voir* sont ici la même chose. Dès lors celui qui ne voit pas Dieu ne connaît pas Christ, et celui qui prétend connaître Christ et ne voit pas Dieu est bien loin de connaître le Sauveur comme il le devrait.

Celui qui voit ou connaît Christ voit Dieu (Jean XIV, 9). Ainsi la vue réelle du ciel et de Dieu ne nous révèlerait aucune vérité. Car le Père aime le Fils et lui montre toutes les choses qu'il fait (Jean V, 20). Et le Fils aime ses rachetés comme il a été aimé de son Père (Jean XV, 9), et leur fait connaître tout ce qu'il a entendu de son Père (Jean XV, 15).

Voilà la connaissance absolue, voilà une lumière sans bornes dans laquelle tout chrétien devrait marcher. S'il ne voit pas Dieu, il n'est pas dans la lumière et ne connaît pas Christ

comme il le devrait; cet homme-là n'a que de la foi. Cette foi est l'ennemie de la connaissance; on se couvre de son ombre et de ses mystères pour repousser la lumière. Or cette lumière nous a été offerte en toute abondance dans la nature et la Bible.

La connaissance ou la lumière est le sceau de la nouvelle alliance, la foi celui de l'ancienne alliance. Prêcher la foi, c'est ramener la loi, c'est judaïser. Le christianisme japhétique a judaïsé depuis dix-huit siècles; or ce serait peine perdue que de judaïser avec les Juifs. Pour convertir le peuple juif, il faut lui présenter non la foi, qu'il a depuis plus de trente-cinq siècles, mais quelque chose de plus, la connaissance.

Si nous avons compris la marche des événements, il est impossible que Sem (ou Israël) se convertisse à la prédication de la foi de Japhet, car Sem a plus de foi que Japhet; or celui qui a plus ne peut être dominé par celui qui a moins. La connaissance seule pourra subjuguer Israël, et cette connaissance il la saisira avec une ardeur inconnue aux peuples Japhétiques.

Dans le monde matériel, l'ignorance est punie comme le péché volontaire; si un homme avale du poison, l'effet sera le même qu'il l'ait pris avec ou sans préméditation. Il en est ainsi dans le monde spirituel: l'ignorance n'y sera pas une excuse, car la connaissance y sera offerte à tous les esprits. Personne ne périra faute de connaissance. Aussi est-il dit expressément, pour ne pas laisser de doute à cet égard, que Christ est allé prêcher aux esprits en prison.

Conscience. — Comme nous l'avons déjà remarqué, nous désignons sous le nom de conscience la voix de Dieu au-dedans de l'homme. Le degré de conscience varie chez les hommes; c'est ce qu'indiquent les expressions: un homme sans conscience, la conscience se réveille, un homme consciencieux. La conscience n'appartient pas intrinsèquement à l'homme, comme son intelligence, ses forces, ses passions, ses goûts; car alors elle cesserait de croître dès que l'homme a atteint l'âge de maturité, et faiblirait à mesure que ses forces et ses facultés diminuent. Comme ce n'est nullement le cas, il faut en conclure que la conscience est une chose non innée, non héritée des parents, mais acquise ou implantée par une puissance supérieure; elle est *objective*, non subjective. Cette vérité est pleinement confirmée par l'expérience. Ce qui est objectif doit agir objectivement, et ce qui est subjectif ne peut agir que subjectivement.

Or, comme la conscience agit en nous plus objectivement que toute autre chose, elle doit être la chose la plus objective qui soit dans l'homme, c'est-à-dire la chose la plus étrangère. Tout ce que l'homme possède est humain, la conscience seule est divine; puisqu'elle vient de Dieu, elle est étrangère à notre cœur

La conscience n'est pas la propriété de l'homme, c'est l'homme qui est la propriété de la conscience, par la raison qu'il est obligé de lui obéir. En se croyant bon parce que sa conscience lui dit de faire le bien, l'homme est semblable à un esclave qui se croirait bon parce que son maître lui ordonne le bien.

Les philosophes ont encore appelé « conscience » le sentiment ou l'expérience interne, ainsi que leur imagination. En les faisant passer sous le nom de conscience, on en impose tacitement l'autorité et on demande à l'homme d'accepter aveuglement ce qu'on lui présente. Le *Manuel de Philosophie*, en parlant de cette conscience, dit (page 301): « Un argument qui paraît sans réplique pour prouver que la conscience est faible, c'est la diversité des systèmes psychologiques fondés sur l'observation de la conscience. » Cet aveu démontre plus que le Manuel ne conclut. Aucun de ces systèmes n'ayant vaincu les autres, aucun n'est vrai; cela prouve non la faiblesse, mais la fausseté de cette prétendue conscience sur laquelle tous ces systèmes s'appuient. Ils n'ont pu mener ni à la vérité ni à la lumière. malgré leur nombre et leur diversité.

Nous rejetons donc l'autorité de ce sentiment intérieur, qui est subjectif, et nous ne l'appellerons jamais conscience, pour ne pas donner lieu de le confondre, comme on le fait, avec la vraie conscience, la voix de Dieu. Cette fausse conscience (le jugement subjectif ou le sentiment interne) a joué un rôle tout aussi grand dans la politique, la morale et la religion que dans la philosophie. C'est elle qui voile les vérités de la nature; c'est elle qui fait croire aux hommes qu'ils sont bons tandis qu'ils sont mauvais, et que leur ignorance des choses divines n'est pas leur faute, mais celle de Dieu. Associée à l'orgueil, à l'égoïsme du cœur humain, elle a sa part de tout ce qu'il fait d'absurde et d'inique. On la confond avec la véritable conscience, et, tout en obéissant aveuglément à ses propres impulsions, on se flatte d'accomplir la volonté de Dieu. C'est ainsi que les hommes ont pris le mal pour le bien et le bien pour le mal. Nous remarquons encore que le chrétien se permet de qualifier la vraie conscience de « mauvaise conscience » quand elle nous

désapprouve, tandis que la fausse conscience, qui nous approuve toujours, a constamment été honorée. Or ce n'est pas la conscience, la voix de Dieu, qui est mauvaise, c'est nous qui sommes mauvais.

FOI. — La foi, dans l'acception ordinaire du mot, exprime la confiance en quelque chose qu'on n'a *pas vu*. Dès que nous voyons une chose, la *foi* que nous avions se change en *certitude;* dans ce cas le mot de foi n'est plus applicable, mais on dit: « Je vois, je sais, je comprends. » En conséquence, on n'admet pas l'emploi du mot foi dans les assertions suivantes; « J'ai foi que ce poirier ne portera pas de figues; j'ai foi que cette vigne ne produira pas de pommes de terre. » Ainsi l'on ne peut se servir du mot foi que là où il y a un doute, un non-voir ou un non-comprendre. On ne peut dire de Dieu qu'il a foi en quelque chose, car il sait tout. Donc la *connaissance* bannit la foi, comme le savoir bannit l'ignorance et la lumière les ténèbres.

Or, comme il existe deux univers, l'un visible et l'autre invisible, il existe deux espèces de foi, d'ignorance, de ténèbres, et deux espèces de voir, de connaissance, de lumière. L'univers invisible s'identifiant pour l'homme avec le monde intellectuel, une foi intellectuelle et une foi spirituelle sont identiques et désignent une chose qu'on adopte sans comprendre ou sans la voir intellectuellement. On peut voir une chose avec les yeux du corps et ne pas la voir avec les yeux de l'intelligence, et vice versâ. Les Israélites ont vu le Christ avec les yeux du corps, non avec les yeux de l'intelligence. Nous pouvons le voir avec les yeux de l'intelligence ou de l'esprit, mais non avec les yeux du corps.

Outre ces deux grandes classes de foi, il y a une foi d'ange, une foi de démon, une foi qui nous justifie, une foi qui nous tue, une foi vivante et une foi aveugle, une foi spirituelle et une foi charnelle. Ainsi le mot « foi » désigne des choses bien opposées, et, quand on veut s'en servir, il est urgent de bien distinguer les diverses espèces de foi, afin de ne pas enseigner celle qui condamne à la place de celle qui justifie (Math. XXIII, 15). Jésus dit aux scribes et aux pharisiens: « Vous parcourez la terre et la mer pour faire un prosélyte, et, quand il l'est devenu, vous le rendez fils de la géhenne deux fois plus que vous. » Cette Eglise prêchait donc une foi qui mène à la géhenne, au lieu d'une foi qui mène au ciel, en s'appuyant sur la lettre qui tue,

au lieu de s'appuyer sur l'esprit qui vivifie. L'homme est toujours le même; ni le nombre des pharisiens, ni leur zèle, ni la foi qu'ils prêchent, n'ont diminué sur la terre[1]. En présence de ce zèle et de cette foi qui mènent à la géhenne, quel est le chrétien intelligent qui ne demandera pas à quel signe on peut distinguer la foi qui conduit à la vie de celle qui conduit à la mort?

Nous l'avons dit, la foi biblique, celle que le Christ et ses apôtres réclament, est prise du point de vue des yeux du corps et veut dire simplement un non-voir matériel, accompagné d'un voir spirituel, tandis que selon l'interprétation des Eglises ce mot indique un non-voir intellectuel. Ainsi Christ veut qu'on croie ce qu'on ne voit pas des yeux du corps, mais qu'on devrait voir des yeux de l'intelligence, tandis que les Eglises demandent qu'on croie à des choses qu'on ne voit pas des yeux de l'intelligence. C'est changer le sens que la parole de Dieu attache au mot de foi, et ainsi les déductions qu'on tire des passages où ce terme est employé sont complètement fausses. La foi matérielle exprime toujours un non-voir des yeux du corps, et la foi intellectuelle un non-voir des yeux de l'intelligence. Ainsi la foi désigne toujours un état de ténèbres, soit matérielles, soit spirituelles. Etre dans la foi, c'est être dans les ténèbres.

Or celui qui est dans les ténèbres ne peut jouir de la présence de Christ, car Christ est la lumière. Cela n'empêche pas un chrétien d'être très vivant, mais jamais il n'est voyant. tant qu'il est dans la foi. Les héros de l'ancienne alliance, un Moïse, un Elie, étaient des hommes comme il ne s'en lèvera plus, néan-

---

[1]) Il existe encore, comme au temps des Juifs, des Eglises qui envoient leurs sectateurs par mer et par terre pour faire des prosélytes, et quand ils y ont réussi, ils les rendent insensés, esclaves des hommes et de la lettre qui tue, dix fois plus qu'ils ne le sont. Ces gens-là disent que les ténèbres sont la lumière et que croire c'est savoir; ils enseignent que c'est un péché de réfléchir et un crime punissable de ne pas croire aveuglément leurs assertions. Mais comment admettre que Dieu, qui a pourvu chaque animal de quelque moyen de défense, n'ait pas aussi donné à l'homme les armes de la raison pour se défendre contre les esprits de ténèbres qui rôdent partout comme des loups ravissants? Il nous est dit d'éprouver toutes choses, de juger de l'arbre d'après son fruit et d'une doctrine d'après ses résultats. Gardez-vous des faux prophètes, car, si un homme aveugle se fie à la conduite d'un prêtre aveugle, ils tomberont tous deux dans la fosse. Ainsi nul n'est dispensé par Dieu de sonder les choses, de réfléchir, de juger et de travailler; nous devons toujours examiner si ce qu'on nous dit est vrai, tous devant rendre compte de leurs croyances comme de leurs actions, car les dernières dépendent des premières, Que l'homme qui pense y fasse attention!

moins ils vivaient dans la foi, non dans la vue. Dieu parlait à Moïse comme face à face; cependant il s'enveloppait de ténèbres, et Moïse ne le voyait pas (Exode XX, 21). Il est dit que Moïse s'approcha de l'obscurité où était Dieu. Celui qui prêche la foi en Christ ne le voit pas; celui qui prêche la foi aux vérités chrétiennes ne les comprend pas; il enseigne ce qu'il ne sait pas. Or enseigner une chose qu'on ne connaît pas est un acte coupable devant la loi humaine, à plus forte raison devant la loi divine.

Le langage concernant les choses spirituelles est si obscur que beaucoup de chrétiens parlent de foi là où ils devraient employer l'expression de connaissance; ils emploient ainsi le mot de foi dans un sens qui ne lui est pas habituel, et désignent par le même nom plusieurs choses totalement différentes. Tout raisonnement sur ces sujets devient par là impossible. Ainsi nous prions instamment le lecteur de ne pas croire que ce que nous disons contre la foi s'applique aux convictions chrétiennes acquises par l'expérience et que le cœur a réalisées. Ce n'est plus de la foi, c'est de l'expérience. La foi que nous voulons bannir est celle qui enseigne les dogmes incompréhensibles et mystérieux, dont l'expérience ne démontre pas la vérité.

Combien Christ est sévère envers l'homme qui se permet d'enseigner ou seulement de recommander quelque chose qu'il ne comprend pas ! C'est ce qui se voit dans la réprimande qu'il adresse à Pierre (Math. XVI, 23 et Marc VIII, 33). Quand celui-ci se permet de lui recommander de ne pas s'exposer à la mort, il lui dit : « Arrière de moi, Satan! tu m'es en scandale. parce que tu n'as pas les pensées de Dieu, mais celles des hommes. » Tandis que, quand Pierre le renie, il se contente de jeter sur lui un regard de compassion. Les chrétiens devraient prendre ces leçons à cœur et craindre d'enseigner quoi que ce soit qu'ils ne comprennent pas, car dans aucun cas ils ne sauraient être plus excusables que l'apôtre Pierre, qui désirait sauver la vie d'un maître bien-aimé. Si Pierre a été appelé Satan pour une semblable parole, tous ceux qui enseignent des choses qu'ils ne comprennent pas méritent le même nom. Ainsi tout service dans une langue que le peuple ne comprend pas, toute prétention à l'infaillibilité de la part d'une Eglise, est une œuvre de ténèbres.

En définitive, nous adoptons pour le mot « foi » le sens qu'il

a pris dans la langue ordinaire, c'est-à-dire celui de croyance à quelque chose qu'on n'a pas vérifié par l'expérience, croyance qui constitue un non-voir spirituel. Ce n'est pas le sens dans lequel saint Paul emploie ce mot; mais si nous adoptions la signification biblique, nous ne pourrions jamais expliquer notre pensée, parce que le lecteur donnerait toujours à ce mot la signification actuelle.

IMAGE. — Les choses connues sont par *similitude* ou par *dissemblance* l'image des choses inconnues.

Quand je me représente l'âme spirituelle comme l'archétype de l'âme charnelle, je m'en fais une image par similitude. Si je suppose que l'âme spirituelle a toutes les qualités opposées à l'âme charnelle, je m'en fais une image par dissemblance, ou autrement dit par *négation*. Si je dis : « L'âme charnelle est mortelle, capable de souffrir, douée de passions, jugeant de tout subjectivement, tandis que l'âme spirituelle est immortelle, incapable de souffrir, sans passions, jugeant de tout objectivement, » — je me forme de l'âme spirituelle une idée par opposition à l'âme terrestre.

Quelques philosophes se sont imaginé que les idées d'infini, d'immortel, d'incorporel, etc., ne sont pas tirées, par négation ou par dissemblance, des idées de fini, de mortel, de corporel, ainsi que le terme l'indique. C'est une pure illusion, car si nous ne connaissions pas, par l'expérienee de la vie, ce qui est fini, mortel, corporel, aucune puissance terrestre ou céleste ne pourrait nous faire comprendre leur antithèse.

IMMORTEL, MORTEL. — Ces expressions ne s'appliquent qu'aux vies ou aux êtres qui ont la faculté de périr.

La substance n'est ni mortelle, ni immortelle : elle est indestructible.

Dans le langage ordinaire, mortel veut dire ce qui doit périr, et immortel ce qui doit durer éternellement. Pour adapter ces mots à notre usage, nous devons en modifier le sens, car, nous n'admettons pour aucune âme la nécessité de vivre éternellement; la vie d'une âme dépend de sa conduite. La nature nous enseigne que toute âme a la faculté de périr, et que plus elle est élevée, plus elle est fragile. Nous ne sommes donc mortels ou immortels que *conditionnellement*, c'est-à-dire selon notre conduite.

Immortel est celui qui, en suivant les lois auxquelles la vie est attachée, entretient à toute éternité la vie de son âme, tandis que la transgression de ces lois entraîne la mort de l'âme. Ainsi l'immortalité ou la mortalité est au choix de chaque âme et dépend de sa conduite.

Par rapport aux êtres responsables, immortalité devient synonyme de sainteté, car les lois de vie et de mort des esprits sont des lois morales. Mortalité est, de même, synonyme d'impiété ou de transgression des lois de la vie.

L'humanité ne formant qu'un seul corps, Dieu l'a créée avec la faculté d'être immortelle, si elle suit les lois de la vie, ou d'être mortelle, si elle les transgresse. L'humanité les ayant transgressées a tué son âme, et a tué Christ qui en était le représentant. La possibilité de mourir n'implique pas la nécessité de mourir. Je puis faire une chose sans être pour cela obligé de la faire. Jusqu'ici tous les peuples ont été mortels, parce qu'ils ont transgressé les lois de la vie des peuples en usant de violence pour s'agrandir. Un seul fait exception à cette règle; il n'a pas transgressé les lois de la vie des peuples en usant de violence pour s'étendre. C'est Israël; aussi est-il immortel comme peuple.

Innocence. — Il y a deux espèces d'innocence, l'une avec tentation, l'autre sans tentation. Un homme qui n'a pas volé parce qu'il était sous une surveillance sévère est innocent de vol devant les hommes, mais non pas devant Dieu. Un enfant nouveau-né, un idiot, sont innocents des péchés que le meilleur des hommes commet, mais cette innocence n'a aucune valeur aux yeux du Juge suprême. Si une innocence méritoire pouvait exister sans tentations, alors les pierres et les plantes seraient encore plus innocentes que les enfants et les idiots. Il n'y a pas plus de mérite dans l'innocence d'un enfant que dans celle d'un homme qui n'a pas fait le mal uniquement parce qu'il était dans l'impossibilité physique de l'accomplir.

L'innocence d'une pierre ne la fera pas devenir plante, l'innocence d'une plante ne la fera pas devenir animal, l'innocence d'un animal ne le fera pas devenir homme. De même, l'innocence d'un enfant ne le fera jamais entrer dans le royaume de Dieu ou devenir enfant de Dieu. Ainsi l'innocence ne peut faire passer d'un règne à un autre, encore moins d'un monde à un autre. Croire qu'un enfant est plus innocent qu'un vieillard,

cela revient à supposer qu'un chou est plus innocent qu'un enfant, et qu'à cause de cela il ira aux cieux.

L'innocence d'Adam et d'Eve au paradis est tout à fait fictive; elle ne valait pas plus que celle d'une plante. Nous aurions une triste conception des destinées de l'homme, si nous pensions que sa tâche consiste à regagner cette innocence perdue.

La véritable innocence est celle qui a vaincu toutes les tentations. Elle est le partage de Christ seul.

Coupable devant Dieu est celui qui doit, ou qui n'a pas accompli ce qu'on attendait de lui.

Innocent est celui qui ne doit rien à personne, ou qui a accompli tout ce que son Créateur attendait de lui.

Saint est celui qui a accompli au-delà de ce que Dieu lui avait imposé. Le surplus de son travail devient sa propriété ou sa fortune. Ainsi, dans l'autre monde, être coupable, c'est n'avoir que des dettes; être innocent, c'est n'avoir ni fortune, ni dettes; être saint, c'est être riche. Ces trois cas s'expriment mathématiquement par *moins*, *zéro*, *plus*.

MATIÈRE et SUBSTANCE. — Ces expressions sont synonymes. Mais le mot de matière ne s'applique qu'à la substance terrestre, tandis que nous réservons le mot de substance plus spécialement pour ce qui dans le monde spirituel correspond à la matière terrestre. Comme il existe pour nous trois différents mondes, il existe autant d'espèces de substance, car un monde se distingue d'un autre monde par la nature de sa substance. La substance est indestructible et chaque monde n'a qu'une espèce de substance.

OBJECTIF et SUBJECTIF. — Le terme d'objectif provient du mot *objet*, quelque chose qui est en dehors de nous, dont nous recevons des impressions ou des idées. Ce qui naît au-dedans de nous, ce qui appartient à notre individualité ou nous est propre s'appelle au contraire subjectif, de *sujet*. En philosophie, tout se partage en objectif et subjectif. Mais les philosophes ne sont pas d'accord sur la valeur et l'extension de ces mots. Les uns appellent objectif ce que les autres appellent subjectif, et vice versâ. Ils placent, par exemple, la conscience, la voix de Dieu, parmi les choses subjectives, tandis que nous disons qu'elle est la chose la plus objective que l'homme

puisse posséder, car elle procède d'un Etre totalement étranger à l'homme.

La foi, les croyances, la philosophie des siècles passés, les passions, les sentiments, les talents et les arts, comme la peinture et la poésie, sont subjectifs; les sciences, qui se fondent exclusivement sur la nature, et la conscience, qui vient de Dieu, sont seules objectives. Ce qui est subjectif se transmet difficilement. On ne peut communiquer qu'avec peine quelque peu de sa foi, de ses goûts, de ses talents, de ses sentiments à quelqu'un, mais la connaissance se communique facilement. Elle s'entasse de génération en génération, tandis que la foi ou ce qui est subjectif va plutôt en diminuant. Telle est la raison du peu de progrès que le christianisme a fait pendant plusieurs siècles. On n'a prêché jusqu'ici que la foi, et la foi se communique avec peine. Quand les chrétiens enseigneront la connaissance ou la science, alors seulement ils conquerront le monde. La foi finirait par s'éteindre, si Dieu n'avait préparé la connaissance pour la remplacer.

Au fond tous les jugements de l'homme sont subjectifs, car, lors même qu'il se met en pensée à la place d'une autre personne, il ne peut juger des sentiments de cette personne, de ce qui lui est agréable ou désagréable, bon ou mauvais, si ce n'est par sa propre expérience. Néanmoins on est convenu d'appeler un pareil jugement objectif, pour le distinguer de celui qui ne consulte que l'intérêt personnel. Mais il ne faut pas oublier qu'il n'est objectif que relativement; l'homme n'a de réellement objectif que la conscience. Les mots objectif et subjectif ont donc un sens général et un sens plus restreint; cela prête à la confusion, c'est fâcheux. Mais que faire?

Saint, Bon. — Pour être saint et bon au jugement de Dieu, il faut non seulement être sans péché, mais faire plus qu'il ne nous est demandé. D'après le Seigneur, celui qui aura fait tout ce qui lui était commandé ne doit pas encore se croire bon ou saint, mais dire : « Je suis un serviteur inutile, car je n'ai fait que ce que je devais faire. » Ainsi nul ne peut être saint aux yeux de l'Eternel, nul n'ayant fait tout ce que Dieu lui a commandé de faire. Ces mots «saint» et «bon» sont souvent employés au point de vue humain, mais alors ils signifient quelque chose de tout différent. Celui qui est bon devant les hommes peut être en abomination devant Dieu. C'est ce qu'indique le

passage: « Vous paraissez saints aux yeux des hommes, mais au dedans vous n'êtes que corruption et rapine. »

Il ne faut donc pas confondre ce qui est bon et saint au point de vue humain avec ce qui est bon et saint au point de vue divin. C'est une grossière erreur que de croire qu'une chose peut être sainte, car une chose ne peut faire plus que ce qui est demandé d'elle, elle ne peut donc être ni vertueuse, ni sainte. Que les chrétiens ne se permettent pas de parler d'un saint jour, d'une sainte fête, d'un saint temple, d'une sainte communion, d'une sainte alliance, d'un saint empire, d'un saint père, en parlant d'un homme et de choses humaines. Un tel langage déifie la matière ou la créature.

Voir MATÉRIELLEMENT, voir INTELLECTUELLEMENT OU SPIRITUELLEMENT.

Comme il existe deux univers, le visible et l'invisible, et que l'un est la répétition de l'autre, il existe deux espèces d'aveuglement, d'ignorance et de ténèbres, et deux espèces de voir, de connaissance et de lumière.

Les phénomènes de l'univers invisible ne peuvent pas se voir directement; mais nous pouvons en saisir l'image dans le miroir de ce monde, et nous en faire une idée exacte au moyen de notre intelligence. Ainsi pour l'homme le monde spirituel s'identifie avec le monde intellectuel, et quand nous concevons clairement une chose spirituelle, sa construction, ses lois, sa ressemblance, sa dissemblance ou ses rapports avec d'autres objets, nous appelons cela un *voir spirituel.*

Ce terme n'est pas rigoureusement exact (car un voir spirituel désigne mathématiquement un voir des esprits et du monde dans lequel ils se meuvent), mais il exprime suffisamment ce que nous voulons désigner. Aussi croyons-nous devoir l'adopter, comme nous avons adopté l'expression de « matière morte. »

Voir matériellement, c'est voir avec les yeux du corps; voir spirituellement, dans l'acception ordinaire, consiste à voir intellectuellement, à comprendre les choses spirituelles comme si nous avions la lumière spirituelle. Nous voyons les choses spirituelles dans les images que nous présente cette terre, ainsi le mot voir n'est pas tout à fait faux. Voir spirituellement et voir intellectuellement sont donc pour nous, dans la généralité des cas, des termes équivalents. Il en est de même pour beaucoup d'autres expressions, comme lumière spirituelle, connais-

sance spirituelle, ténèbres spirituelles, etc., etc. Nous disons, par exemple, que Dieu a créé la lumière spirituelle aussi abondante que la lumière matérielle. Cela ne signifie pas que nous puissions voir réellement avec les yeux de notre corps spirituel, car ils ne sont pas encore ouverts. Mais Dieu a arrangé toutes les choses de la nature de manière à nous instruire, et il ne nous est pas possible de formuler une seule question à laquelle il n'ait répondu par des explications si complètes qu'aucune intelligence n'est assez vaste pour en retenir tous les détails.

Dans les expressions de ce genre, il est donc toujours sous-entendu que nous ne voyons pas encore les choses spirituelles en réalité, mais seulement intellectuellement.

CHAPITRE VI.

§ 1. *Toutes nos idées sont tirées de ce monde. L'homme est aussi impuissant à créer une pensée qu'à créer de la matière. Il juge de tout d'après sa propre mesure et rapporte tout à soi. Toute vérité spirituelle doit reposer sur une vérité terrestre.*

Analysons la source de nos pensées. — En parcourant tous les domaines de l'intelligence, depuis les rêves fugitifs jusqu'aux conceptions les plus profondes, pouvons-nous découvrir une seule idée qui soit tout à fait originale? Sommes-nous capables de produire une seule pensée dont les parties n'aient été tirées primitivement de nos sens ou de l'expérience de la vie? En un mot, notre intelligence a-t-elle le pouvoir de créer, ou doit-elle se borner à combiner les idées que la souveraine sagesse lui a présentées dans la nature? Serais-je capable de penser à la lumière, à une pierre, à une plante, à un animal, au temps et à l'espace, si je n'eusse jamais connu ces choses? L'examen est facile à faire; si j'en suis capable, je dois pouvoir inventer des choses qui n'ont aucune ressemblance ni aucune dissemblance avec ce qui existe sur la terre. Eh! bien, après de longs et vains efforts, je découvre mon incapacité totale à

créer ou engendrer une pensée. Toutes nos réflexions ne sont que des mélanges variés d'idées qui nous ont été fournies par les choses de ce monde.

Ce dont je me sens incapable dans ce cas particulier, j'en crois les autres hommes tout aussi incapables, à moins qu'ils ne me prouvent le contraire. Essayons de créer une idée originale. Je commence par supposer un être qui ne soit ni animal ni homme, qui ait une tête de taureau et le corps d'une plante, qui se meuve en roulant, et qui ne dépende ni du temps ni de l'espace. Mais l'analyse de cette pensée démontre que toutes les bases en sont tirées de ce monde, car les idées d'être, d'animal, de tête, de taureau, de corps, de plante, de mouvement, de roulement, de temps et d'espace sont toutes tirées de ce monde, et je les applique par voie de dissemblance à la nouvelle pensée que j'ai tenté de créer. Pour que ma pensée devienne vraiment originale, il faut donc que j'élimine toutes ces images, pour décrire les qualités de la chose que j'imagine sans avoir, par opposition, recours aux images terrestres. Mais alors la langue humaine ne me présente plus de mots pour exprimer ma pensée; car si j'élimine les idées d'être, d'animal, d'homme, de tête, de taureau, de plante, de mouvement, de temps et d'espace, la totalité de ma pensée est annihilée. Cette pensée ne peut exister sans les images terrestres dont elle s'est servie. C'est donc un vain effort que de vouloir imaginer une chose dont les idées primitives ne prennent pas naissance dans le monde visible.

Nous en concluons que l'homme ne peut créer ou produire de lui-même aucune pensée. Son intelligence est aussi incapable de créer une pensée primitive que ses mains sont incapables de créer de la matière. L'intelligence, de même que la main, ne peut faire autre chose que mélanger, décomposer ou réunir les divers matériaux qui lui sont présentés dans l'univers visible.

Non seulement l'homme est impuissant à créer une pensée, mais il est encore incapable de comprendre aucune autre pensée que les pensées terrestres. Admettons qu'un homme doué de la plus profonde pénétration soit né aveugle, vous n'avez aucun moyen de lui faire comprendre la différence entre le bleu, le jaune et le rouge. Or ce qu'il ne saurait comprendre, il peut encore moins l'inventer.

Il en est de même des sentiments et des sensations: qui n'a

jamais éprouvé de douleur ne peut comprendre la douleur; qui n'a jamais ressenti l'amour, la charité, l'amitié, l'humilité, la haine, la jalousie, ne peut comprendre ces sentiments; aucune puissance, aucun génie, aucune intelligence ne saurait dans ce cas remplacer l'expérience. Un ange du ciel descendant sur la terre ne pourrait jamais nous faire comprendre un sixième sens, ni aucune chose céleste, s'il n'en trouvait l'image exacte sur la terre. Donc l'homme ne peut comprendre que les pensées terrestres.

Cette vérité n'exclut pas l'idée d'un Etre suprême, car nous avons vu que les idées d'*être* et de *suprême* sont tirées de l'expérience de la vie. De plus, Dieu n'agit et ne parle que d'une manière compréhensible pour l'homme, puisque l'homme est à son image. Si Dieu agissait autrement qu'un homme, il ne pourrait jamais et sous aucune condition être compris par les hommes. Car nous ne concevons un sens, une qualité ou une action chez l'Etre suprême que si nous en trouvons l'analogie en nous. Si vous dites que Dieu est bon, vous n'attachez d'autre idée à ce mot que celle tirée de l'expérience. Vous réunissez en un corps tous les témoignages de bonté que vous avez connus, vous les multipliez autant de fois que vous en êtes capables, et vous appliquez à Dieu l'idée ainsi obtenue.

Il en est de même pour tous les autres attributs de l'Etre suprême: vous ne pouvez les comprendre que si vous éprouvez un sentiment analogue. Si le souverain Créateur ne s'était pas présenté à Adam, s'il n'avait pas arrangé toute l'économie terrestre de façon à ce que tout objet dût avoir sa raison d'être, et que tout être intelligent fût forcé de demander qui a fait l'homme, les animaux, les plantes, le soleil, la lune et les étoiles, comme nous demandons qui a fait ce meuble, cet habit, ce tableau ou qui a bâti ce palais, l'idée de Dieu nous serait totalement étrangère. Cette idée est si peu abstraite, si peu tirée d'un monde supérieur, que tous les sauvages l'admettent; elle n'est repoussée que par des hommes civilisés. L'idée d'un Etre suprême est donc une idée naturelle et terrestre.

L'homme ne pouvant comprendre une chose que s'il l'éprouve, il en résulte qu'il est dans la nécessité de tout mesurer par lui-même et de tout rapporter à lui-même. Nous disons que l'homme n'a pas de mesure hors de lui; toutes les anciennes mesures de longueur sont empruntées à la stature humaine, comme pouce, pied, pan, coudée, brasse, toise, etc., etc. Un enfant

trouve une salle grande; s'il y revient après des années, elle lui semble être devenue petite, parce qu'il l'apprécie à sa mesure. Si de grands nous devenions petits, ce serait l'inverse. Un objet que nous trouvions léger autrefois nous paraît lourd quand nos forces diminuent.

Supposez un moment que, par un effet de magie, les hommes grandissent jusqu'à atteindre la lune, et que toutes choses grandissent en proportion, leurs meubles, leurs maisons, leurs vergers, leurs arbres, la terre, la lune, le soleil, les étoiles, ainsi que toutes les distances qui les séparent: ils ne posséderaient aucun moyen de constater cette croissance. Si l'inverse avait lieu, nous aurions le même résultat. Donc l'homme ne possède pas de mesure réelle, mais seulement une mesure proportionnelle. C'est dire qu'il lui faut tout mesurer par lui-même ou tout rapporter à lui-même. Cette vérité si importante peut se reconnaître au moral comme au physique. Nous parlons de bonheur, de malheur, de profit, de perte, de haut, de bas, d'utile, d'inutile, de faible, de fort, de glorieux, de vil, d'intéressant, d'ennuyeux, de spirituel, de borné, de bon, de mauvais, de vertu, de vice, de sainteté, de péché, selon notre mesure personnelle, selon notre sentiment ou notre intérêt.

Ainsi les Français appellent la bataille de Waterloo un malheur, les Allemands et les Anglais l'appellent un bonheur; les Autrichiens appellent la bataille de Kœnigsgrätz un malheur, les Prussiens la considèrent comme un grand bonheur. Un peuple puissant qui opprime ses voisins faibles y voit un bonheur et une gloire, tandis que les opprimés n'y voient qu'une injustice et un malheur. Un marchand qui ruine tous ses concurrents et fait passer leur fortune dans sa propre bourse appelle cela être heureux; les autres se diront malheureux.

Ainsi l'homme juge de tout par lui-même et rapporte tout à soi. Il ne peut faire autrement, parce qu'il est à l'image de son Créateur, qui a dû créer toutes choses en les considérant à son point de vue personnel. Cette vérité n'est que la conséquence logique d'une loi que nous avons déjà signalée, à savoir que chaque vie a son bien et son mal particuliers, loi qui s'applique aux forces et aux vies, aux plantes et aux animaux, au physique et au moral, à l'homme et à Dieu.

Puisque l'homme ne peut créer une pensée, et ne saurait comprendre un instinct ou un sens s'il n'en a fait l'expérience, aucune des trois grandes divisions des facultés de l'âme — l'ins-

tinct, l'intelligence et les sens — ne lui permet de saisir une pensée spirituelle à moins qu'elle ne lui soit présentée sous une image terrestre. Nous ne pouvons comprendre une vérité spirituelle que par une vérité matérielle, une loi spirituelle que par une loi matérielle, une âme, une douleur, une joie, une haine, un amour spirituels que par une âme, une douleur, une joie, une haine, un amour terrestres. Toute vérité spirituelle, pour être comprise, doit reposer sur une vérité terrestre, palpable, visible, qui est du domaine de la science et qu'on peut constater par le calcul, l'analyse ou l'expérience. Donc *l'analogie entre la terre et le ciel est la base de toutes nos connaissances célestes,* comme elle est le fondement de toutes les connaissances de la Bible.

Nous justifions ainsi cette assertion faite au chapitre de l'Analogie (page 72) que toute connaissance de Dieu et de sa parole se fonde sur l'analogie.

§ 2. *La pensée est liée à des organes terrestres; elle ne peut sortir du domaine de ce monde. Sa liberté est encore restreinte par la culpabilité de l'homme.*

Nous venons de montrer que l'unique source de nos idées est l'expérience. Ce fait s'explique physiologiquement par notre organisation.

Jetons un coup d'œil général sur tout ce qui peut être compris sous la catégorie de la pensée. Commençons par les premières manifestations chez l'animalcule; puis, remontant l'échelle des êtres, passons aux insectes, aux poissons, aux oiseaux, aux quadrupèdes, à l'enfant de quelques mois, aux idiots, aux crétins, aux vieillards en enfance, aux maladies mentales, aux pensées qui sont sous des influences physiques, comme l'espérance et le désespoir; en dernier lieu, arrivons à l'homme qui jouit de la plénitude de la santé et dont l'intelligence est dans son état normal. Dans cette revue, il est bien plus important de s'attacher au simple qu'au difficile, car le plus simple est plus aisé à comprendre que ce qui est compliqué. C'est peine perdue que d'étudier les fonctions de la pensée en commençant par l'homme, qui de tous les problèmes est le plus difficile à résoudre.

C'est dans les animaux, les idiots, les maladies mentales, que la vérité nous est le plus accessible. Arrêtons-nous de préfé-

rence à ces exemples. Dans cette analyse, nous voyons que les animaux d'une même espèce ont à peu de chose près les mêmes pensées, comme ils ont la même voix. Une abeille, un roitelet, un castor, bâtissent de la même manière depuis la création. Sans doute l'uniformité n'est pas absolue, elle laisse toujours quelque marge à la liberté; mais cette liberté est restreinte en proportion de l'infériorité de l'animal.

L'ensemble de ces phénomènes nous amène à conclure que la pensée dépend de l'organisation, puisque l'identité d'organisation produit l'identité de la pensée. Ainsi la pensée chez ces êtres-là n'est pas libre, elle s'écoule comme l'eau dans un canal, sans avoir la liberté de s'arrêter, ni de remonter à sa source.

Nulle part cette rigidité de la pensée n'apparaît d'une façon plus saillante que dans les maladies mentales.

Un fou s'imagine qu'il est un poisson, aucune puissance humaine ne peut lui ôter cette idée; donc sa pensée est complètement liée. Comment expliquer ce phénomène sans admettre que la pensée est dépendante de l'organisation physique ou des facultés? Généralement, à l'âge de trente-cinq ans chez l'homme et de vingt-cinq chez la femme, les idées se fixent et deviennent aussi rigides que les habitudes et les goûts; on n'a plus de prise sur leur intelligence et l'on ne peut plus leur faire comprendre de nouvelles vérités, si elles sont contraires à ce qu'ils ont cru jusqu'alors. Quand l'intelligence a cessé de croître, elle ne change plus de forme. Cette rigidité de la pensée n'est pas la même chez tous les individus, elle varie aussi beaucoup d'un peuple à l'autre; l'exercice intellectuel peut seul la diminuer. L'intelligence de l'enfant nouveau-né étant liée d'une manière absolue, nous demandons s'il existe un homme dont les chaînes soient brisées et dont l'intelligence soit complètement libre? Question importante dans l'appréciation de la nature. Nous avons montré que le développement de la pensée dépend de l'entente avec laquelle les cellules pensantes travaillent, et qu'ainsi l'organisation du cerveau n'est que l'image de celle d'un peuple. Les lois organiques restent les mêmes, les proportions seules varient. Puisque l'homme est construit comme un peuple ou comme l'humanité, nous pouvons résoudre la question ci-dessus en interrogeant l'organisation humanitaire.

Prenons un nègre et un Européen dont l'intelligence soit

égale, l'un vivant au centre de l'Afrique, l'autre dans l'un des centres de l'érudition européenne; tous deux ont les mêmes facultés, mais la liberté de pensée sera bien plus grande chez l'Européen que chez l'Africain, parce que l'Européen a reçu une éducation infiniment supérieure. Ainsi la liberté de pensée dépend dans chaque individu de son âge, de ses passions, de son éducation, de son état moral et intellectuel, enfin de l'état social et moral du peuple dont il fait partie.

La liberté des institutions politiques d'une nation dépend de la somme des libertés individuelles. Les hommes qui réfléchissent reconnaîtront que ce ne sont pas les événements extérieurs qui influent le plus sur les institutions d'une nation, mais sa manière de penser; car c'est elle qui détermine sa manière d'agir. Or la grande source d'où découle l'esclavage de la pensée, c'est le péché; il a corrompu notre esprit et notre cœur; les hommes étant les esclaves du péché, il n'y a de liberté intellectuelle que pour celui qui est l'affranchi de Dieu. Pourquoi les hommes ne peuvent-ils pas distinguer par eux-mêmes le vrai du faux, pourquoi ne voient-ils pas le monde spirituel et Dieu? Parce que le péché a corrompu leur cœur, et que leur cœur a aveuglé leurs yeux. Pourquoi la science n'a-t-elle pas cherché la pensée de Dieu dans la nature? Parce qu'elle fuit Dieu, et voudrait, si possible, l'éliminer de son œuvre.

D'après les matérialistes l'homme n'est qu'un animal; or un animal n'a pas l'intelligence libre; donc un matérialiste, d'après son propre témoignage, ne peut avoir l'intelligence libre. Il ne peut rechercher la pensée, parce qu'il en est dépourvu. L'homme naturel n'est conduit que par ses instincts, jamais par son intelligence; elle n'est autre chose pour lui que l'esclave de ses instincts. Or ce qui est esclave n'est pas libre, donc l'homme naturel n'a pas l'intelligence libre, et il ne peut juger de la nature telle qu'elle est en réalité. Donc le péché aveugle l'homme et ne lui permet pas de se mouvoir librement, même dans ce monde. Il y a ainsi deux causes d'incapacité pour l'homme, qui l'empêchent de comprendre autre chose que les pensées terrestres: 1° le péché qui est en lui; 2° sa constitution physique. Par cette double raison, l'homme ne peut saisir, voir et comprendre le monde spirituel que par les reflets que lui en présente le monde matériel.

Nous avons vu d'ailleurs que pour l'intelligence et la conscience de soi l'humanité égale à peine un enfant d'une année.

Il en est de même pour la liberté de pensée; elle est encore au-dessous de son intelligence, c'est-à-dire presque nulle.

CHAPITRE VII.

§ 1. *Conséquences des trois alternatives suivantes :*

1re *Ou le monde matériel n'est pas à l'image de l'univers invisible.*

2me *Ou le monde matériel n'est qu'une image imparfaite de l'univers invisible;*

3me *Ou le monde matériel est l'image parfaite de l'univers invisible.*

Conclusion en faveur du troisième cas.

Ayant reconnu que l'homme tire toutes ses idées de l'expérience de la vie, et qu'il ne peut concevoir une chose spirituelle s'il n'en a une image terrestre, nous avons maintenant à nous poser cette question : *Quel est le degré de ressemblance entre la terre et le ciel?* Toute la connaissance des choses célestes repose sur la solution de ce problème; cette solution décidera si la porte des cieux est ouverte ou fermée à l'intelligence humaine. Si cette question peut se résoudre d'une manière satisfaisante, un nouvel univers se déroule à nos yeux; sinon, il faudra renoncer à tout jamais à l'espoir de connaître ce monde lumineux, éternel, dont chaque instant nous rapproche.

Les divers essais qui ont été faits pour sonder le monde invisible ont cela de commun qu'ils reposent sur l'intuition, le sentiment interne ou ce qu'on a faussement appelé la conscience. Or ce chemin ne peut mener au but, parce qu'il fournit uniquement des résultats subjectifs et qu'aucune science ne peut être subjective. Il faut donc essayer une autre voie, et la seule qui puisse présenter des résultats certains, c'est l'étude de la nature. Ce n'est donc pas en nous regardant ou en nous tâtant que nous connaîtrons les cieux, mais en consultant les œuvres de Dieu qui illustrent sa pensée et sa parole.

Puisque nous ne pouvons concevoir les choses célestes que par le moyen des choses terrestres, le degré de ressemblance en-

tre le monde visible et le monde invisible fixera la mesure des connaissances que nous pourrons acquérir du monde spirituel. La nature devient ainsi la seule source à laquelle nous puissions puiser directement la connaissance de l'invisible, car la parole de Dieu elle-même fait reposer tous ses enseignements sur la nature et s'en réfère sans cesse à son témoignage.

Il résulte des propositions du chapitre précédent que, si la nature n'est pas une image de l'univers invisible, l'homme est totalement incapable de se former la plus vague idée des choses célestes. Il ne peut concevoir aucune vérité spirituelle, aucun sentiment, aucune idée de l'Etre suprême. Si les choses visibles ne sont pas à l'image des choses invisibles, l'homme n'est pas à l'image de Dieu, et les impressions que nous recevons du monde extérieur ne sont pas analogues à celles que l'Etre suprême reçoit de l'univers entier. Dans ce cas ce qui nous paraît bon ne le sera pas pour Dieu, ce qui est juste ici-bas ne sera pas juste au ciel; nos idées de noble, d'ignoble, de pur, d'impur, de charitable, d'impitoyable, de vertueux, d'immoral, ne trouveront aucun écho au ciel; dès lors la venue de Christ deviendrait inutile et ses enseignements seraient nécessairement faux.

S'il n'y a aucune ressemblance entre ce monde et l'autre, les mots que nous employons pour désigner les choses spirituelles et qui sont empruntés à cette terre n'ont aucune espèce de sens ou de valeur; par exemple, si ce que nous appelons « vie » dans le monde spirituel n'a aucune analogie avec la vie terrestre, le mot de vie pour le monde spirituel perd toute valeur, et l'on peut lui substituer, sans changer le sens, tout autre mot, comme ceux de pierre, de plante ou de chemin. Tout langage pour les choses spirituelles serait aboli, et il nous serait impossible de penser à des choses célestes. Ainsi la supposition que les choses visibles ne sont pas à l'image des invisibles empêche l'homme d'élever ses pensées vers un meilleur monde, d'aborder et d'aimer un Père céleste; elle enchaîne l'homme à la terre et en fait un animal.

Examinons maintenant la seconde alternative. Si les choses terrestres ne sont qu'une image vague et approximative des choses célestes, les formes terrestres ne présenteront que des contours indéfinissables, incertains des vérités célestes; moitié vrais, moitié faux; le visible ne sera qu'une caricature de l'invisible. Un pareil ordre de choses serait encore pire que le pré-

mier, car il nous induirait constamment en erreur. Tandis que le premier nous refuse simplement la vérité, le second nous la donnerait falsifiée; la nature mentirait en mélangeant le vrai avec le faux, et l'intelligence serait complètement incapable de discerner la vérité, vu qu'elle ne pourrait la connaître que par une fausse image. Si nous nous regardons dans un miroir pour voir notre figure, et si ce miroir nous donne quelques traits approximativement exacts, d'autres traits tout à fait faux, il nous présente un être monstrueux, totalement différent de la réalité. Pour vérifier la justesse de l'image, il nous faut tâter notre figure; mais comme nous ne pouvons en agir de même à l'égard du monde spirituel, nous n'avons aucun moyen de séparer le vrai du faux, et il nous faut ou tout rejeter, ou accepter ces formes monstrueuses et mensongères.

Or jamais l'erreur n'est plus dangereuse que lorsqu'elle est mélangée à la vérité; un pareil état serait pire qu'une ignorance absolue. Donc une ressemblance imparfaite occasionnerait la plus affreuse des confusions, et les hommes seraient toujours à se disputer sur le vrai et le faux, sans pouvoir arriver à une conclusion. Nous repoussons un pareil état comme monstrueux, car il bannit toute logique et il est incompatible avec la sagesse de l'Etre suprême. Dieu nous refusera mille fois plutôt toute instruction que de nous présenter quelque chose d'erroné. En disant que Dieu a refusé toute connaissance à l'homme, les incrédules le déshonorent moins que les chrétiens en pensant qu'il leur a présenté dans la nature l'image incorrecte des choses spirituelles.

Passons à la troisième alternative. Si les choses terrestres sont le reflet mathématique des choses célestes, qu'en résulte-t-il? La terre est le type du ciel, et l'intelligence qui comprend les choses terrestres peut tout aussi bien comprendre les choses célestes, les unes n'étant que l'image des autres. Ainsi le monde à venir est ouvert à notre intelligence, et nous n'avons qu'à jeter les yeux sur le miroir fidèle et glorieux de la nature pour connaître le monde spirituel. Si les choses terrestres sont l'image exacte des choses célestes, si l'homme est l'image de Dieu, rien ne saurait nous être forcément caché, nous pouvons tout étudier, tout connaître, les choses profondes de la nature, celles de l'homme et celles de Dieu. Le mystère est banni, les ténèbres font place à la lumière, et la terre se remplira de la

connaissance de l'Eternel comme le fond de la mer est couvert par les eaux.

Semblable à une goutte de rosée qui reflète le firmament terrestre, cette terre reflètera le firmament céleste. L'image que Dieu présente dans une goutte de rosée, ne peut-il pas la reproduire en grand sur toute la terre ? La supposition que le monde visible est l'image du monde invisible est la seule qui honore Dieu, qui rende gloire à un Père tendre et miséricordieux, et qui réponde aux besoins de notre cœur. Un père qui prive volontairement son fils de toute instruction est regardé comme un être dénaturé, et la loi le punit. Admettre que les choses terrestres ne sont pas l'image exacte et parfaite des célestes, c'est supposer que l'homme a été privé de toute instruction sur le monde à venir, et que le Père céleste nous laisse dans une ignorance absolue sur ce qu'il nous importe le plus de connaître. Un pareil Dieu serait déclaré coupable par la justice humaine. Nous repoussons donc avec horreur cette supposition.

Concluons. Les deux premiers cas sont inadmissibles, parce qu'on ne saurait les concilier avec la dignité de l'Etre suprême; le troisième cas est le seul que la raison et la conscience puissent admettre. Ainsi *le monde visible est l'image exacte et parfaite de l'univers invisible.*

Alors tout est lumière, la terre est l'image des choses célestes, l'homme l'image de son Créateur. Christ est formellement le Fils de Dieu, ses rapports avec son Père céleste sont les mêmes que ceux d'un fils et d'un père terrestres. Toutes ses promesses doivent se prendre à la lettre; il est notre Sauveur, nous participons à tous ses biens. Notre Père céleste n'a plus de secrets, plus de mystères pour ses enfants. Il les invite à rechercher la lumière; et à ceux qui manquent d'intelligence il en donnera, s'ils la demandent.

Ce que nous avons acquis de biens spirituels ici-bas nous accompagnera au ciel. Nous n'avons pas besoin de changer nos idées morales, car elles ont cours au ciel comme sur la terre. Nous n'avons pas besoin de changer notre logique, car il n'y a qu'une logique pour le ciel et pour la terre. Ce que Dieu punit ici-bas, il le punira au ciel, et ce qu'il récompense ici-bas, il le récompensera aussi au ciel. L'homme, étant à l'image de Dieu, peut comprendre le cœur de Dieu. Le père qui souffre pour son enfant peut comprendre la douleur du Père céleste pour les siens; le père qui se réjouit de l'affection et des progrès de ses

enfants peut comprendre la joie de Dieu à la vue de nos progrès et de notre amour.

Celui qui aime et comprend l'amour de Dieu, celui qui se sent capable de se sacrifier pour les autres, croit au sacrifice de Christ; celui qui fuit le mal, celui qui estime la douceur et l'humilité comprend combien Dieu est doux et humble de cœur. Notre cœur peut battre sur le sien, notre pensée s'envelopper de la sienne, notre amour se réchauffer à son amour, notre vie s'enrichir de sa vie. Dieu est un ami, un consolateur, un sauveur, un père. L'homme n'est plus un animal, une simple créature, il n'est pas un orphelin abandonné, mais un enfant chéri qui se réjouit de l'affection de son père, et qui sait que tous ses biens sont à son usage, toutes ses connaissances à sa disposition, qu'il n'a qu'à demander pour tout recevoir.

A Dieu soient honneur et gloire pour tout ce qu'il nous a donné!

Dans cette supposition la nature devient la source de toute notre instruction, car elle renferme toutes les sciences terrestres et divines; elle nous dévoile le passé, le présent et l'avenir. L'analogie est le principe qui a guidé l'auteur divin dans son œuvre; chaque objet est une parole illustrée qui révèle la pensée de Dieu. Toute cette nature se présente à nous pour nous enseigner les vérités qui nous sont nécessaires. L'étoile, l'herbe des champs, les lys, les moineaux, les corbeaux, les pierres, nous parlent du monde à venir. Les œuvres de Dieu deviennent ainsi, en dernière instance, la seule autorité spirituelle à laquelle l'homme doive se référer, quand il ne sait quelle interprétation donner à la parole divine.

Par cet admirable plan, Dieu a fondé la connaissance spirituelle sur les sciences terrestres; elle ne repose plus sur des articles de foi, mais sur des preuves matérielles et visibles. Si la science actuelle n'en sait encore rien, à elle la faute.

§ 2. *Il n'y a pas de passage d'un monde à l'autre. L'un étant l'image de l'autre, il y a répétition, non continuité.*

La scolastique s'est imaginé que pour connaître les choses célestes il faut un raisonnement abstrait, une logique transcendante qui de théorème en théorème remonte jusqu'au ciel. Elle s'attendait à ce que les grands génies, par la force de leur

intelligence, s'élèveraient au-dessus de ce monde. Elle ressemblait à ces premiers hommes qui, en entassant des briques, voulurent atteindre jusqu'aux nues et jusqu'à Dieu [1]. Erreur vaine ! Le ciel enveloppe la terre, et l'on cherchait au loin ce qu'on avait sous la main. Que les hommes cessent de vouloir s'élever au ciel : c'est le ciel qui doit s'abaisser sur la terre. Jamais, par aucun effort de notre intelligence, nous ne pourrions connaître les choses du ciel, si Dieu n'en eût placé le reflet ici-bas.

Si même les hommes pouvaient monter au ciel, ils n'y apprendraient rien qu'ils ne puissent déjà connaître sur la terre. Aucun esprit, aucun ange ne saurait leur expliquer autre chose que ce qu'ils peuvent étudier avec la plus grande facilité dans la nature. Ce qui leur serait caché sur la terre le serait aussi au ciel. Là-haut pas plus qu'ici, ils ne verront une âme, une intelligence, une pensée. Ce qu'ils ne comprennent pas sur la terre, ils ne le comprendraient pas non plus dans le monde spirituel. Il ne serait donc d'aucune utilité pour l'homme de monter au ciel, il ne pourrait pas par là étendre ses connaissances d'un seul iota.

Les hommes, s'étant imaginé qu'il existe une chaîne de raisonnements entre la terre et le ciel, ont cherché un passage de l'une à l'autre. C'est une pure illusion. Entre le type et l'archétype, le portrait et l'original, il n'y a pas de passage ; l'un ne fait pas partie de l'autre. Il faut donc abandonner toute idée de ce genre.

S'il y avait un passage de la terre au ciel, nous serions dans le même embarras où les philosophes se sont trouvés quand ils ont essayé de fixer les limites entre le monde matériel et le monde spirituel. Nous ne pourrions déterminer où finit la terre et où commence le ciel, ce qui appartient à la terre et ce qui appartient au ciel, ce qui est mortel et ce qui est immortel, ce qui est type et ce qui est archétype. S'il y avait passage de la terre au ciel, la terre deviendrait une partie du ciel et ne pourrait plus en être l'image ; toutes les lois d'analogie cesseraient ; les choses visibles ne nous enseigneraient plus les choses invisibles, et l'homme ne serait plus à l'image de son Dieu. Il en résulterait une effroyable confusion de toutes les idées.

---

1) La légende des Titans n'est qu'une réminiscence de l'histoire de la Tour de Babel.

Nous combattons donc de toutes nos forces cette chimère d'un passage de la terre au ciel ; il n'y a pas plus de passage entre les deux qu'entre un portrait et l'original, le miroir et la personne qu'il réfléchit. Il n'y a qu'une répétition de l'un à l'autre. Les lois, les proportions restent les mêmes, ce n'est que l'élément qui change.

Ceci une fois compris, nous n'avons plus qu'à appliquer au monde spirituel notre analyse du monde visible. Sans doute, quelques personnes penseront que dans une tentative semblable il reste encore une grande marge à l'imagination ; mais nous ferons ici les remarques suivantes :

1° Chacun peut vérifier si ce que nous disons du monde spirituel est vrai, puisque nous nous appuyons exclusivement sur les lois de la nature, et que ces lois sont accessibles à tout le monde.

2° Comme preuve de la justesse de nos déductions, il faut que les choses spirituelles soient les unes à l'égard des autres dans les mêmes rapports que les choses terrestres le sont entre elles.

3° Il faut, de plus, que cette construction explique avec une précision mathématique la parole divine et les vérités chrétiennes. Un système qui peut satisfaire à ces nombreuses conditions ne saurait être faux dans ses points principaux.

CHAPITRE VIII

CONSTRUCTION DE L'UNIVERS INVISIBLE

§ 1. *La substance spirituelle.*

Nous avons reconnu ces trois grandes vérités :

1° Toutes nos idées se tirent du monde matériel.

2° Nous ne pouvons concevoir les choses spirituelles que par leurs analogies avec les choses terrestres.

3° L'univers visible est l'image parfaite de l'univers invisible. En conséquence notre monde n'est qu'un reflet visible, un écho *audible*, une forme tangible du monde des esprits, et il

nous en révèle la construction avec une précision mathématique. Ce précieux livre de la nature illustre toutes les vérités qu'il enseigne, ses instructions sont ainsi mises à la portée des capacités les plus faibles, et ce qu'il enseigne est la vérité même, car il n'a été falsifié par aucune main humaine. La voie une fois ouverte, quelle jouissance pour celui dont les aspirations s'élèvent au-dessus des biens passagers de cette terre que de pénétrer enfin dans les régions inconnues d'un monde nouveau, et de voir ce qu'il croyait éternellement caché aux pauvres mortels ! Avec quel intérêt ne considèrera-t-il pas dorénavant ces œuvres du Père céleste, sachant que ce sont des écrits destinés à lui enseigner toutes choses, à lui dévoiler le passé comme l'avenir !

Nous l'avons vu, tous les objets découverts jusqu'à présent se composent de deux classes d'archées ou principes, de l'archée matérielle unique et des archées vitales multiples ; or, d'après les lois d'analogie que nous venons de citer, il doit en être de même dans l'autre monde. Tous les objets qui s'y trouvent se composent semblablement de deux genres d'archées : l'archée matérielle, dont la substance est unique, et les archées vitales, qui sont multiples. Ainsi la construction du monde spirituel sera, quant aux lois, identique à celle du monde terrestre ; il n'y aura de différence que dans les éléments.

Le monde spirituel n'ayant qu'une espèce de substance, les règnes que renfermera ce monde-là se distingueront entre eux par la diversité des vies.

La différence d'un monde à un autre monde doit être plus considérable que celle d'un règne à l'autre. Or, comme la différence entre les règnes gît uniquement dans les vies, la différence d'un monde à un autre doit être plus profonde, sinon le monde spirituel ne serait plus qu'une continuation des règnes du monde matériel. Il faut donc chercher la différence d'un monde à un autre non plus dans les vies, mais dans les substances. En effet, si la substance du monde spirituel n'était pas foncièrement autre que celle du monde matériel, elle serait saisissable pour nos sens ou pour nos instruments. Le monde spirituel aura donc sa substance spirituelle, aussi bien que le monde matériel a sa substance matérielle. De plus, si la substance des deux mondes était identique, les corps des esprits devraient être composés, comme les nôtres, de substances matérielles, et ils occuperaient en consé-

quence une place dans l'espace. Dans ce cas, ces corps seraient soumis à la même organisation que les nôtres; ils seraient attirés par tous les astres en raison inverse du carré des distances, ils se composeraient d'azote, de carbone, d'hydrogène, d'oxygène ou d'éther, etc. : hypothèse qu'il faut absolument rejeter, vu qu'elle n'a pas la moindre preuve en sa faveur.

Nous admettons conséquemment qu'il existe une différence de substance entre les mondes matériel et spirituel, et que chaque monde a sa substance particulière qui ne peut ni se transformer, ni passer de l'un à l'autre.

Nous le répétons, s'il y avait identité de substance, le monde spirituel ne serait qu'un cinquième règne du monde matériel, et ce cinquième règne, devant être le plus éthérique de tous, occuperait la dernière place dans l'ordre de la nature: supposition inadmissible. Donc l'idée qu'il peut y avoir identité de substance entre le monde matériel et le monde spirituel est tout simplement absurde. La croyance que la substance du corps spirituel est tirée des substances les plus éthérées du monde matériel est pourtant très ancienne. On croit généralement qu'au jour de la résurrection la poussière de nos corps sortira des tombeaux; c'est ce qu'on appelle communément la *résurrection de la chair*. La confession de foi de l'Eglise anglicane s'exprime à ce sujet en ces termes : « Les hommes ressusciteront avec leurs corps. » Cette idée, adoptée par tous les peuples païens, s'est perpétuée, comme on le voit, jusqu'à nos jours.

Le christianisme japhétique y a peu retranché. A la vérité, il ne l'accepte plus sous la forme grossière qu'elle revêtait autrefois. Il n'admet pas, comme les Grecs et presque tous les peuples sauvages, que les instruments et les animaux qu'on plaçait dans le tombeau ou qu'on tuait pour les morts puissent ressusciter avec lui; cependant, pour le point essentiel (la résurrection du cadavre), les idées dominantes sont les mêmes aujourd'hui qu'il y a quatre mille ans, tant les hommes ont peu fait de progrès. Or la croyance qu'une partie quelconque de notre corps matériel puisse ressusciter n'a pu prévaloir si longtemps que par une ignorance absolue des lois de la nature. En effet une substance matérielle ne saurait être animée par une vie spirituelle, pas plus que le corps d'une plante ne peut être animé par l'âme d'un animal. Supposer qu'une partie de notre corps peut entrer dans le monde spirituel, cela revient au fond à nier l'existence d'un monde supérieur; car, en faisant entrer

la substance matérielle comme élément dans le monde spirituel, on rabaisse le monde spirituel au rang d'un règne du monde matériel, l'identité de substance entraînant la nécessité d'une identité de monde. On ôte ainsi au monde spirituel son caractère de monde indépendant, et on le subordonne au monde matériel. C'est transformer la réalité en image et donner à l'image l'importance de la réalité.

Croire que nous pouvons posséder dans l'autre monde un corps de substance matérielle, éthérée, est une pure chimère; car l'éther ne se compose que de molécules qui se repoussent avec une violence extrême. Ces molécules ne pouvant demeurer dans un état d'attouchement que par une pression considérable, l'existence d'un corps de cette nature est impossible, car il serait impuissant à servir à une organisation quelconque. Or douer les esprits d'un corps non organisé serait les vouer à la mort et à la plus épouvantable dégradation. Il faut se rappeler en outre que l'éther est la forme la plus abjecte de la matière; sa force dominante est celle de la répulsion, type dans le monde spirituel de la haine et du mal. Donc vouloir en former un corps spirituel serait le comble de l'inconséquence.

Après avoir reconnu que chaque monde doit posséder sa substance particulière, et que dans l'enceinte d'un même monde il n'existe jamais qu'une substance, nous arrivons à cette loi universelle : **La différence de la substance détermine les mondes, la différence et le nombre des vies déterminent les règnes,** — les lois générales restant d'ailleurs identiques pour tous les mondes.

Mais il ne nous suffit pas de savoir que le monde spirituel a une substance particulière, il faut encore que nous puissions l'isoler et l'analyser pour déterminer sa nature; chaque homme possède sa quote-part de cette substance : c'est l'*esprit immortel*, communément appelé « âme. » Cet esprit forme donc l'élément dont se compose le monde spirituel et chaque esprit représentera une molécule spirituelle. La substance primordiale dont elle se compose sera soumise dans le monde spirituel aux mêmes lois que la matière dans le monde matériel.

Les caractères de la substance ont déjà été indiqués page 53: — 1° Elle ne peut être annihilée, elle n'est ni altérable, ni destructible; 2° elle ne peut ni se reproduire, ni se multiplier; 3° elle occupe un espace dans le monde spirituel, elle est corporelle, visible et palpable pour les sens spirituels; 4° elle est in-

capable par elle-même de prendre aucune forme organique; 5° elle est incapable de produire le mouvement, mais elle le reçoit et le transmet; 6° elle peut exister sans vie; 7° elle est identique de nature. — Telles sont les propriétés de la substance spirituelle dont est formé le corps spirituel de l'homme.

Ici se pose la question de savoir si la molécule spirituelle est indivisible, comme nous l'avons admis pour les molécules des règnes inorganiques? Nous le pensons. Car, l'homme étant à l'image de Dieu, notre incapacité de détruire une molécule de matière, ou de la partager de façon à ce qu'elle perde sa force ou sa vie, est une preuve par analogie que Dieu a créé l'esprit de l'homme de façon à ce que sa substance ne puisse être partagée. Ainsi la molécule spirituelle serait indivisible comme la molécule terrestre. En revanche, tout corps spirituel organique, composé de beaucoup de molécules ou d'esprits, restera toujours divisible, comme les corps organiques terrestres le sont aussi. Ainsi en toutes choses l'homme, étant l'image de Dieu, a reçu sur cette terre les mêmes pouvoirs que le Créateur s'est réservés pour le monde spirituel. Dieu a renfermé les forces de l'homme sur la terre dans les mêmes bornes qu'il s'est imposées à lui-même dans le monde des esprits. Il s'ensuit que l'homme doit être indestructible dans l'autre monde, même à l'égard de Dieu, car sans cela il cesserait d'être son image. Ainsi aucune puissance ne pourra ravir à l'homme le sentiment de sa personnalité, ni dominer sa volonté. Il les conservera, non en vertu d'un acte soutenu de la puissance de Dieu, mais en vertu du pouvoir spécial dont il a été doué au moment de sa création.

§ 2. *Partage du monde spirituel en deux empires.*

Les anciens Juifs cabalistes, dans la supposition que le monde visible est une figure du monde invisible, s'imaginaient que chaque objet terrestre représente un objet céleste[1]. Cette idée était sans doute empruntée à la loi, car les instruments en usage pour le service du tabernacle devaient tous être construits d'après les modèles montrés à Moïse sur le mont Sinaï. La conclusion que les anciens penseurs en ont tirée, savoir que

---

[1]) Voyez *Typical Character of Nature*, by Thomas A. G. Balfour, M. D., London, J. Nisbet and C°, Berners-Street; Edinburgh, J. Menzies.

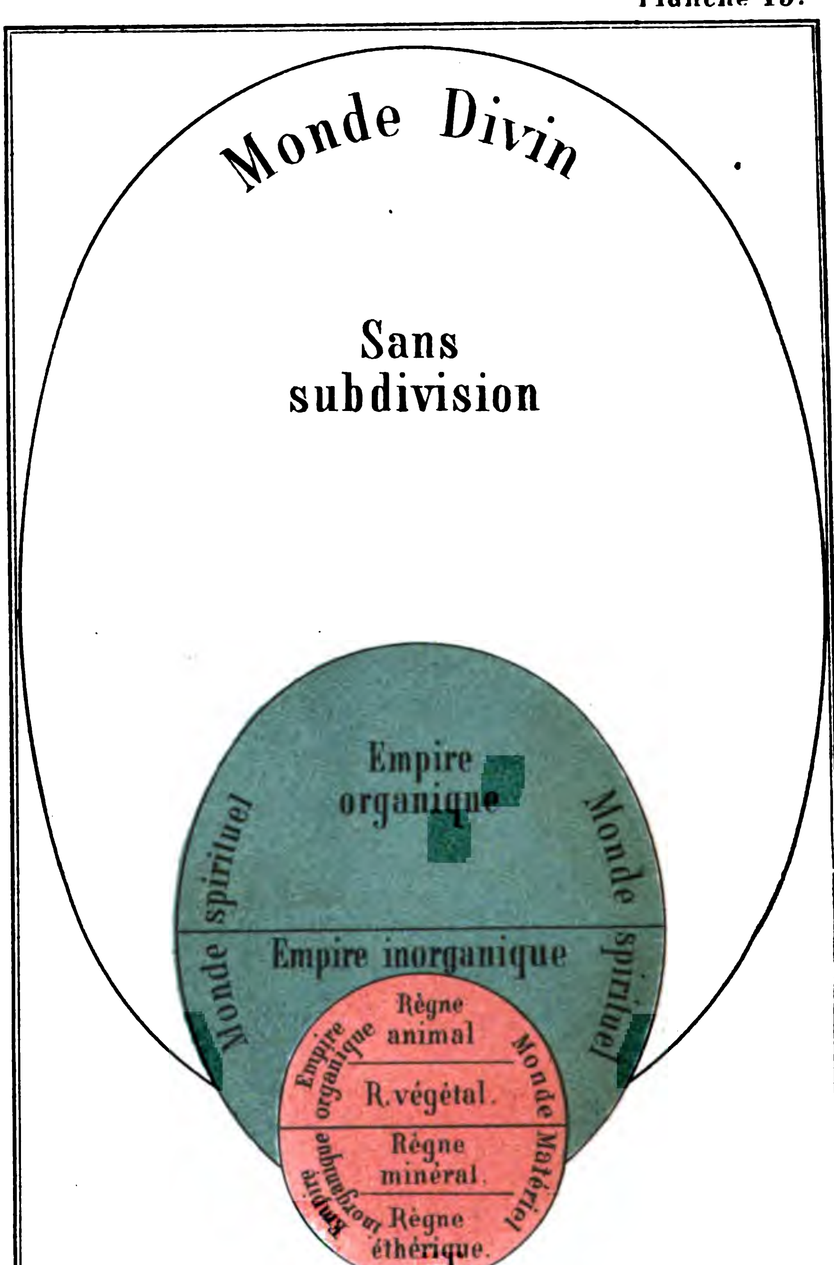
chaque objet céleste est représenté dans notre monde par un seul objet terrestre, ne pouvait en rien contribuer à leur expliquer la nature. Pour voir combien cette idée est fausse, nous n'avons qu'à l'appliquer, par exemple, au genre humain. Tous les hommes sont créés à l'image de leur Père céleste. Or, d'après la logique du système cabalistique, il faudrait que chaque homme fût l'image d'un Père céleste particulier, comme s'il y avait autant de Pères célestes que d'individus, ce qui est absurde; car tous les hommes réunis sont le type d'un Dieu unique. Il en est absolument de même de toutes les plantes et de tous les animaux; ils ne figurent pas une multitude de différentes organisations au ciel, mais tous ensemble sont l'image répétée d'une seule et même organisation.

La répétition des mêmes formes sert précisément à démontrer qu'elles ne sont que des images, et qu'en conséquence il faut chercher la réalité dans un autre monde. Comme l'existence d'une grande quantité de photographies exactement semblables démontre l'existence d'un original unique, ainsi la répétition d'un grand nombre d'images terrestres est une preuve de l'existence d'un seul original céleste.

L'analyse de la nature nous a montré que l'humanité se compose d'hommes, les hommes de cellules animales, les cellules animales de cellules végétales, les cellules végétales de molécules minérales, les molécules minérales de molécules éthériques, et les molécules éthériques d'atomes. Dans cette construction on reconnaît cette loi: *Plus une chose se répète, plus elle est vile; moins elle se répète, plus elle est élevée.* L'unité organique est le point culminant de la supériorité, la multiplicité individuelle le dernier terme d'infériorité. Ainsi l'humanité, unique sur la terre, vaut plus que l'homme individuel, l'homme individuel plus que l'animal, l'animal plus que la plante, et ainsi de suite. Or, comme toutes les divisions font nécessairement partie d'un tout, chaque répétition est une subdivision et indique toujours un original unique ou une origine commune.

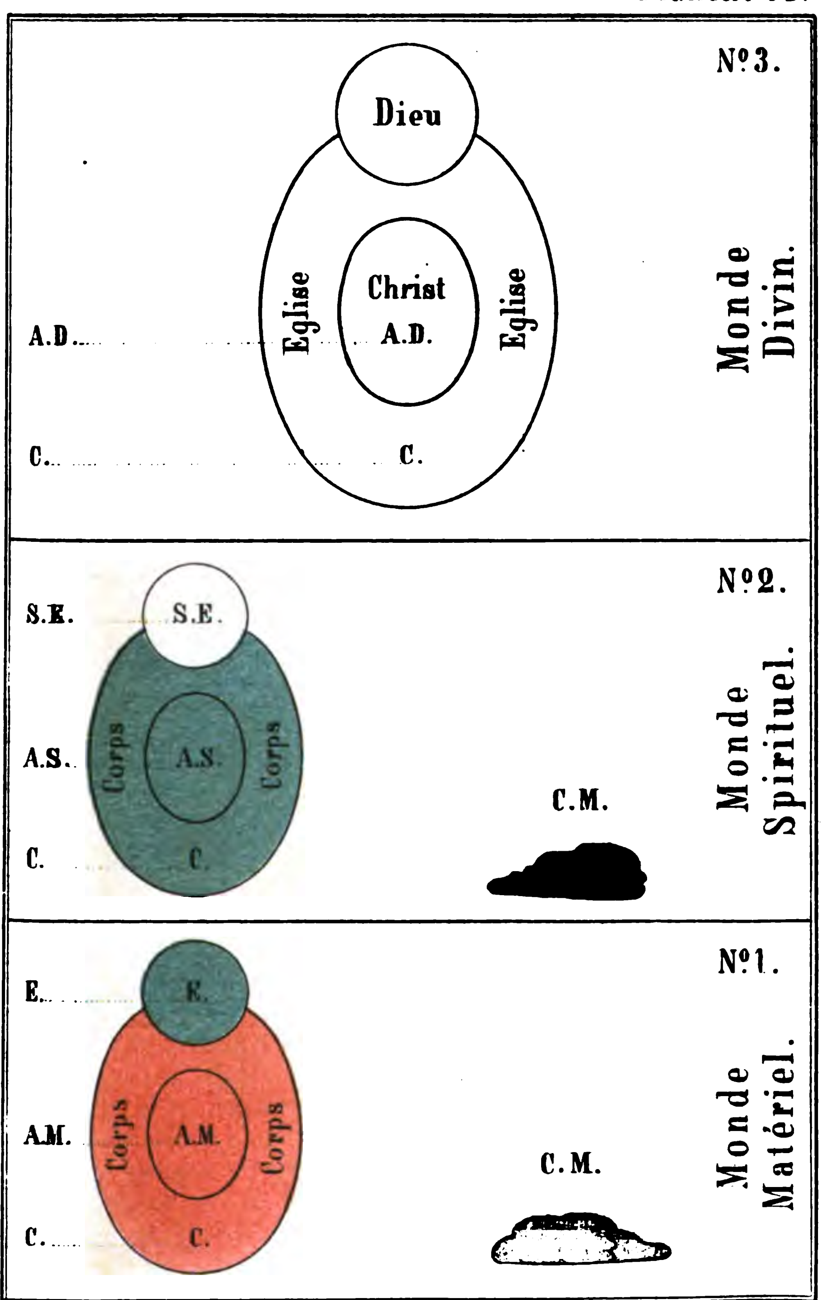
Nous appuyant sur cette loi, nous aborderons la question suivante: *En combien de règnes se partage le monde spirituel?*

A première vue, on pourrait être tenté de croire que le monde spirituel est divisé, comme le monde matériel, en empires et en règnes, vu l'analogie qui doit exister entre les deux. Mais cette conclusion ferait tomber dans l'erreur des Juifs cabalistes, qui



LITH: ZWAHLEN LAUSANNE.

Planche 14.


N°3.
Dieu
Christ
A.D.
Eglise
Eglise
A.D.
C.
C.
Monde Divin.
N°2.
S.E.
S.E.
A.S.
A.S.
Corps
Corps
C.
C.
C.M.
Monde Spirituel.
N°1.
E.
E.
A.M.
A.M.
Corps
Corps
C.
C.
C.M.
Monde Matériel.

ne tenaient aucun compte de la répétition des images. Le monde spirituel étant plus élevé que le monde matériel, il aura donc, d'après la règle que nous venons de développer, moins de règnes que le monde matériel. Or, comme cette terre a quatre règnes, le monde spirituel ne pourra en avoir que trois, deux ou un.

S'il avait une division ternaire. il n'existerait plus d'analogie entre le monde spirituel et le monde matériel qui a une division binaire; si au contraire il n'avait pas de subdivision, c'est-à-dire, s'il n'avait qu'un seul règne, il serait le monde le plus élevé, ce qui ne peut être le cas, ce rang n'appartenant qu'au monde divin. Il ne reste donc, pour le monde spirituel, qu'une division *binaire;* il doit se partager en deux règnes. Mais, comme nous avons appelé la première subdivision d'un monde « empire, » nous devons conserver cette dénomination pour le monde spirituel, et appeler ses deux divisions des *empires* et non des règnes. Nous disons donc : *Le monde spirituel se partage en deux empires,* — la division en règnes étant supprimée par le fait qu'il est supérieur au monde matériel et se rapproche davantage de l'unité.

CHAPITRE IX

LES FORCES INORGANIQUES DANS LE MONDE SPIRITUEL

Nous avons établi au chapitre précédent les propriétés de la substance dans le monde invisible. Ces propriétés, étant analogues à celles de la matière terrestre, peuvent se déterminer avec toute la précision désirable.

Une loi identique doit exister pour les forces spirituelles et pour les forces matérielles; les premières remplissent les mêmes fonctions à l'égard de la substance spirituelle que les forces terrestres à l'égard de la substance terrestre, puisque ce monde est l'image de l'autre. Ainsi la substance spirituelle primordiale devra être animée de forces, aussi bien que la substance terrestre. Ces forces lui sont tout à fait indispensables

pour sortir du chaos spirituel ou pour prendre des formes variées. La volonté créatrice, en douant de ces forces, la substance primitive a transformé ses atomes en molécules, et chaque molécule du monde spirituel aura sa forme, sa couleur, son lustre, sa cristallisation et ses dons particuliers. Ainsi au point de vue de Dieu le monde spirituel se compose de molécules spirituelles, comme à notre point de vue les règnes inorganiques se composent de molécules terrestres. Par cette construction, Dieu nous a permis de comprendre comment il juge des choses et comment les choses spirituelles lui apparaissent. Nous pouvons donc, par le moyen de l'analogie, sonder ses pensées et ses impressions. Celui qui n'éprouve pas le désir de les connaître ne s'intéresse ni à Dieu, ni aux choses célestes.

Mais pour atteindre cette connaissance il faut une application très rigoureuse des lois de l'analogie; l'erreur est inévitable si on se laisse guider par des idées préconçues, ou si l'on confond les divers mondes et les divers points de vue.

La plus simple étude permettra d'entrevoir que l'impression que font, par exemple, les hommes sur les chiens est toute différente de celle que les chiens font sur les hommes.

Ainsi le monde spirituel considéré à notre point de vue actuel, ou de bas en haut, doit paraître tout différent de ce qu'il est pour l'Etre suprême, qui voit les choses de haut en bas. A notre point de vue, il sera composé d'individus dont l'intelligence et les facultés sont infiniment supérieures aux nôtres. Car, comme le cristal le plus développé est inférieur à la plante la moins développée, et la plante la plus développée inférieure à l'animal le moins développé, de même l'individu le mieux doué dans ce monde ne pourra se comparer, pour l'intelligence et les facultés, aux êtres les plus infimes du monde spirituel. Cependant ces individus, tout supérieurs qu'ils sont, apparaissent aux yeux d'un être souverainement intelligent et saint comme des molécules destituées d'intelligence. C'est ce qu'indique l'expression de « morts » qu'emploie l'Evangile en parlant des êtres qui ont perdu leur âme, et n'ont conservé que les forces inorganiques du monde spirituel.

Toutes les forces du monde invisible appartiendront à l'empire inorganique, vu qu'il n'y a pas de subdivision en règnes dans un monde plus élevé. Ces forces seront semblables à celles que nous connaissons ici-bas. La répulsion et l'attraction exis-

teront dans cet empire inorganique comme dans notre règne éthérique. Mais, tandis que dans ce monde-ci elles sont involontaires et irréfléchies, simple effet de forces physiques, là-haut elles seront spirituelles et résulteront du libre choix de chaque individu. La première force qui ait été créée dans le monde terrestre est la répulsion ; il en est de même pour les esprits. Les hommes sont spirituellement ennemis les uns des autres, ennemis de la vérité et de Dieu. Toujours prêts à se tyranniser, à se maudire et à se haïr, ils voudraient écraser la vérité et ceux qui ne pensent pas comme eux. Si cela leur était possible, ils s'excluraient même les uns les autres du ciel. Ainsi plusieurs Eglises prétendent avoir reçu la puissance de priver de la félicité éternelle ceux qui s'opposent à leurs décrets ou ne se soumettent pas à leur autorité. Les papes surtout ont fait un grand usage de cette prétendue autorité; les divers prétendants, à qui mieux mieux, se sont bannis mutuellement au royaume des ténèbres.

Cette répulsion est naturelle à tout homme; au contraire aimer ses ennemis, leur rendre le bien pour le mal, secourir ceux qui pensent autrement, s'humilier, s'abaisser au-dessous de ses frères, avoir horreur d'exercer sur eux aucune influence tyrannique, voilà ce qui distingue le vrai chrétien. Ces sentiments sont l'effet de l'attraction et demandent un second acte de la création divine.

La répulsion spirituelle est l'enfer. Chacun y désirera l'honneur, l'estime, l'amitié de ses compagnons, mais on n'y recevra que mépris et que haine; chacun désirera tromper les autres, mais sans y réussir. Tous y auront besoin les uns des autres, et pourtant ils se repousseront aussi loin que l'espace le leur permettra. Ils auront soif des choses qu'ils estiment, mais ils ne pourront les acquérir, car les autres ne les leur donneront pas. Des passions inassouvies, un cruel vide intérieur que rien ne pourra remplir, un néant affreux qui ne peut se combler, des ténèbres qui ne peuvent se dissiper: tel est ce premier état spirituel. Car dans l'autre monde les passions deviendront de plus en plus intenses, à tel point que, si une seule d'entre elles n'est pas assouvie, la souffrance qu'on en ressentira sera beaucoup plus insupportable que la douleur terrestre la plus aiguë. Les hommes les plus passionnés de la terre ne sont en comparaison des esprits les moins passionnés que comme une plante à l'égard d'un animal. Les plus fortes passions

terrestres disparaissent complètement à côté de la violence des plus faibles passions spirituelles; car, plus on s'élève, plus les passions deviennent intenses et plus il faut de force pour leur résister. (Voyez *Economie matérielle*, ch. X, § 5. *Des passions.*)

Nous rappelons ici que les forces ne sont que des vies (ou âmes) d'un ordre inférieur. Les forces organiques que possède encore un esprit mort devraient donc, à la rigueur, s'appeler âme ; c'est aussi le nom que la Bible lui donne souvent. Ainsi dans ces passages : « Craignez Celui qui peut jeter et le corps et l'*âme* dans la géhenne. » (Matth. X, 28.) — « Cette nuit, ton *âme* te sera redemandée. » (Luc XII, 20.) Il s'agit ici de cette âme inorganique qui ne consiste qu'en forces et qui ne peut mourir. L'âme organique au contraire ne peut demeurer dans la géhenne, parce qu'elle y périrait instantanément. En outre, Dieu, le Père des vivants, ne détruit aucune vie, et celui qui a conservé la moindre trace de vie échappera à la condamnation de la mort seconde.

Pour éviter toute confusion entre l'âme inorganique et l'âme organique, dont nous nous occupons dans le chapitre suivant, nous désignerons la première de préférence par le nom de forces inorganiques. Ces forces sont impérissables, tandis que l'âme proprement dite est périssable.

CHAPITRE X

LA VIE ORGANIQUE OU L'AME SPIRITUELLE

Comme l'âme terrestre anime le corps charnel et l'illumine de son intelligence, ainsi l'âme spirituelle anime de facultés son corps spirituel et le doue de son intelligence spirituelle. Cette âme spirituelle sera supérieure à notre âme terrestre autant que le monde spirituel est supérieur à ce monde matériel.

On s'était toujours représenté l'âme comme quelque chose d'inaltérable et d'immortel. Cette idée est juste, en tant qu'elle se rapporte aux forces dont nous venons de parler, mais elle est fausse, si on l'applique à l'âme plus élevée. Jusqu'ici l'on avait admis que l'homme terrestre, ainsi que l'homme spirituel, ne

possédait qu'une âme, qui, après avoir parcouru sa carrière terrestre, s'en allait dans un autre monde et y animait un nouveau corps. Mais si la métempsychose des Indous, — ou l'idée que l'âme passe du corps d'un homme dans celui d'un animal, — est contraire à l'expérience et aux lois de la nature, la migration de l'âme d'un corps matériel dans un corps spirituel est encore plus impossible. En effet, d'un monde à l'autre la distance est plus grande que d'un règne à un autre ou d'une espèce à une autre, et ce qui est impossible en petit l'est évidemment aussi en grand. Il n'y a donc que deux cas possibles : l'unité de l'âme avec la nécessité d'une migration, — ou la pluralité des âmes avec la faculté de mourir dès qu'elles transgressent les lois de la vie. Nous pensons que le choix ne sera pas difficile pour celui qui considère impartialement ce que la nature et la logique enseignent.

Nous le savons tous, la vie de notre âme terrestre est attachée à des lois dont la transgression amène premièrement la souffrance, puis la mort. Or la mort est un des plus grands bienfaits que Dieu ait conférés à l'humanité pècheresse. Sans elle, la terre deviendrait un enfer : les tyrans dureraient éternellement et l'inquisition pourrait laisser ses victimes à la torture pendant des siècles ; enfin toute l'économie de la terre serait renversée.

Il en est de même pour le monde spirituel : il est organisé de manière à ce que les vies puissent mourir. « L'âme qui pèche mourra » ; cette loi règne au ciel comme sur la terre. Si cela n'était pas, le ciel se changerait en enfer, et les souffrances deviendraient si atroces qu'elles dépasseraient toutes nos conceptions. Ainsi dans le monde spirituel la vie de tout être raisonnable est attachée à l'accomplissement de certaines lois, et la mort est le résultat inévitable de la violation de ces lois. Donc la vie et la mort sont au pouvoir de tout être doué de raison : il a le choix ; mais une fois qu'il a choisi la mort, son sort est fixé à tout jamais. *L'esprit qui pèche mourra,* aussi certainement que l'homme qui pèche meurt.

D'après un grand nombre de personnes, notre corps seul est sujet à la mort, et non point notre âme. Quand une main tient un poids et que, la vie se retirant de cette main, le poids tombe, ne serait-il pas absurde de dire que c'est le poids qui meurt et que la main s'en va dans l'autre monde ? Si cette main n'a plus la force de retenir ce qu'elle tient, comment pourra-t-elle saisir

et retenir ce qui demande encore mille fois plus de force ? Il en est de même pour le corps : l'âme en retient la substance pour en faire sa demeure ; si elle vient à mourir, la force qui dominait ce corps s'éteint avec elle, et les substances retournent au lieu d'où elles ont été prises. Ici ce n'est pas la substance ou le corps qui meurt, mais seulement l'âme. Or, si l'âme n'a plus la force de retenir les substances matérielles, où prendrait-elle la force nécessaire pour retenir les substances spirituelles ? Car pour les choses spirituelles il faut beaucoup plus de force que pour les choses matérielles. Si l'on fait mourir le corps, il faut admettre aussi que c'est le corps qui pèche, non l'âme ; si c'était l'âme qui péchait, il serait inconséquent de faire mourir autre chose que l'âme.

La mortalité de l'âme spirituelle est le fondement de toute la logique chrétienne. En effet, si l'âme ne meurt pas, Christ ne peut nous sauver de la mort ; il ne peut non plus nous donner la vie, si nous la possédons déjà. Tous les enseignements et tous les avertissements de la Bible ne sont destinés qu'à nous inculquer cette grande vérité ; en cela comme en toutes choses, l'Ecriture s'appuie sur les lois matérielles, et elle nous supplie d'avoir le même soin de notre âme spirituelle que de notre âme terrestre. Elle nous dit que l'âme spirituelle a besoin d'une nourriture spirituelle pour l'entretien de sa vie, comme l'âme terrestre a besoin d'une nourriture terrestre, et que cette nourriture spirituelle doit être prise d'un être vivant, tout aussi bien que notre nourriture terrestre. Si l'âme était semblable à une pierre et n'avait pas de besoins, nous pourrions vivre sans inquiétude pour l'avenir : manger, boire et dormir seraient les seules préoccupations de notre existence ici-bas. L'analogie nous enseigne en outre que, si l'âme spirituelle n'était pas mortelle, l'âme terrestre ne le serait pas non plus, et toute l'organisation de la nature aurait été construite d'après un principe différent. Si la mort spirituelle désignait simplement un état de souffrance, elle s'attacherait ici-bas aux morts, non aux vivants, afin de représenter les choses célestes.

Tout être raisonnable et responsable a été créé avec le pouvoir de vivre éternellement s'il fait le bien, et de mourir s'il fait le mal. Il est matériellement impossible qu'il puisse exister aucune sainteté sans la faculté de mourir, ni aucun péché sans qu'il y ait eu vie ; car un être qui fait le bien par instinct,

non par choix, ne peut pas être saint, et un mort ne peut pas pécher.

Si l'homme n'avait jamais péché, il pourrait par ses actions conserver éternellement sa vie matérielle; mais ayant une fois péché et étant dévoué à la mort, il est aussi incapable qu'un mort terrestre de reconquérir la vie par son travail. C'est une grave erreur de croire que nos mérites peuvent nous procurer l'entrée du royaume de Dieu. S'ils ne peuvent nous conserver la vie terrestre, comment pourraient-ils nous procurer la vie céleste? Pourquoi les hommes supposent-ils toujours pour le monde spirituel le contraire de ce que ce monde matériel leur enseigne? Comme un enfant ne peut avant sa naissance faire quelque chose pour entrer dans ce monde, de même il est absurde de supposer que nous puissions faire quelque chose pour nous procurer l'entrée dans le monde divin. Ce n'est que la naissance qui donne ce droit, et nous n'avons aucune influence sur notre naissance.

En traitant de l'âme spirituelle, nous n'avons à démontrer, pour ainsi dire, qu'une seule loi, celle de sa mortalité. Cette loi une fois comprise, toutes les autres s'en déduisent d'elles-mêmes, par l'analogie. Il nous suffira donc de les mentionner.

Nous établirons une parallèle entre l'âme terrestre et l'âme spirituelle, afin de montrer qu'elles sont soumises aux mêmes lois.

LOIS

auxquelles sont soumises

L'AME TERRESTRE.	L'AME SPIRITUELLE.
Elle n'est pas une production des forces.	Idem.
Elle est engendrée.	Elle est produite sous l'influence de Dieu, et n'est pas une création de ses mains.
Elle donne la forme, mais ne la reçoit pas.	Idem.

Elle engendre le mouvement, mais ne l'adopte pas.	Idem.
Sa fragilité et sa dépendance sont proportionnées à son élévation.	Idem.
Elle est altérable et mortelle.	Idem.
Elle n'occupe pas de place dans l'espace. Elle est invisible et impalpable.	Idem.
Elle ne peut exister sans la matière terrestre.	Elle ne peut exister sans la substance spirituelle.
Plus elle est élevée, plus son individualité est prononcée.	Idem.
Chaque vie a son bien et son mal particuliers, subordonnés à un tout dont elle fait partie.	Idem.

Tels sont quelques-uns des caractères les plus saillants de l'âme; nous laissons au lecteur le soin d'étudier les détails; impossible de nous y arrêter.

Entrons en pensée dans ce monde invisible et promenons-y nos regards.

Voyez ces esprits qui forment le corps de l'Eglise. Leurs passions sont intenses, leur intelligence et toutes leurs facultés développées à un point inconnu ici-bas. Leur mémoire est si immense qu'ils se rappellent toutes leurs pensées de la terre. Leur puissance est extraordinaire; ils se meuvent avec la rapidité de l'éclair. Se sentant membres les uns des autres, ils s'aiment mutuellement comme eux-mêmes, et s'attirent avec plus d'intensité qu'aucune force terrestre. Ils sont un corps et une âme, un cœur et une volonté; le bonheur de tous est l'unique objet de la sollicitude de chacun. Leur activité est prodigieuse: ils courent, volent, travaillent tous pour le bien commun; chacun

fait ce qui lui est agréable, et ce qu'il aime le mieux à faire est précisément ce qui est le plus indispensable pour la prospérité du tout.

Qu'on se représente ces esprits comme des étoiles, étincelantes de splendeur et de majesté. Ils sont illuminés par l'étendue et la profondeur de leurs pensées, leurs traits respirent le bonheur, et de leur activité découlent des choses saintes, douces et affectueuses. Par tout leur être, comme par leur port et leur démarche, ils sont totalement différents les uns des autres, bien plus qu'on ne l'est sur la terre. Pour Dieu leurs fonctions et leurs attributs varient à l'infini. Les uns sont à ses yeux sans intelligence, comme les cellules du corps, les autres sont doués d'une vaste intelligence: ce sont les cellules du cerveau. Les uns sentent davantage, les autres agissent davantage; mais, quelque ouvrage qu'ils fassent, le travail de chacun est indispensable à la communauté. Moins un individu est doué, plus il est nécessaire à la vie générale; car nous avons déjà vu que plus une fonction est vile, plus elle est indispensable et plus elle se répète. L'harmonie est telle que le supérieur ne peut mépriser l'inférieur, ni l'inférieur se passer du supérieur. Ils sont nécessaires les uns aux autres.

La différence de rang qui existe ici-bas entre les hommes n'est que l'image de celle qui existe là-haut. Mais au ciel il n'y aura pas de jalousie, car chacun emploiera ses dons au profit de ses frères.

Ici tous les hommes sont à peu près égaux, et du moment où ils quittent cette terre commence alors la grande différence, qui n'aura point de fin. Les uns seront infiniment plus forts, plus intelligents, plus brillants que les autres, selon le rang qu'ils occuperont dans le monde divin. Ainsi celui qui fera partie des cellules de l'œil aura une valeur supérieure à celui qui ne fera partie que des cellules de la peau. Les plus élevés en rang seront ceux qui formeront les cellules du cerveau; ils seront les princes de l'Eglise du Christ et à eux appartiendra le gouvernement du Royaume des cieux. Ils seront assis au conseil du Souverain, et Christ ne fera rien sans les consulter.

Ici-bas déjà ce sont eux qui dirigent la main du Tout-Puissant dans le développement des événements de ce monde. C'est d'eux spécialement qu'il est dit qu'ils ont le pouvoir d'ouvrir et de fermer le ciel, que ce qu'ils lieront ici-bas sera lié au ciel, et que ce qu'ils délieront ici-bas sera délié au ciel.

Ce ne sont point, comme on se le figure communément, les grands, les savants et les puissants de ce monde qui dirigent la marche de l'humanité, mais ce sont ceux qui se tiennent en la présence de l'Eternel et dont il écoute les prières. Les grands et les princes de ce monde ne sont que des ombres passagères; ils n'ont d'autre valeur que celle d'instruments, et ils sont jetés de côté dès que l'ouvrage est terminé. A la vérité, ils croient travailler pour leur propre cause, mais ils font une œuvre qui les trompe; l'avenir leur est voilé. Ils n'ont qu'une sagesse terrestre, et ne comprennent que les choses terrestres; ils ne sèment que pour cette terre et récolteront de la terre la corruption.

Avant de quitter ce sujet, récapitulons les lois universelles les plus importantes concernant les divers mondes, afin de caractériser les rapports de ces mondes entre eux :

1° Nous ne connaissons que trois mondes: le monde matériel, le monde spirituel et le monde divin.

2° Chaque monde a sa substance particulière, qui, dans l'enceinte d'un même monde, n'est que d'une seule espèce.

3° Les lois de ces trois mondes sont identiques et leur construction est d'une analogie parfaite.

4° La substance d'un monde ne peut se transformer en celle d'un autre.

5° Il n'y a pas de passage d'un monde à un autre; les âmes ne peuvent donc passer d'un monde à l'autre.

6° Aucune âme ne peut animer un corps appartenant à un autre monde.

7° On n'entre dans un monde que par la naissance, et pour appartenir à tel ou tel monde il faut en posséder la substance.

Nous représentons par la planche 13 les rapports des différents mondes. Dans cette figure nous désirons surtout faire voir que le monde supérieur n'est pas superposé à l'inférieur, mais qu'il renferme l'inférieur ou l'enveloppe. Le monde matériel est représenté par la couleur *rouge*, couleur du sang; le monde spirituel par la couleur *bleue*, par allusion à l'azur du ciel, et le monde divin par la couleur *blanche*. On voit dans ce tableau que le monde matériel a deux empires et quatre règnes, que le monde spirituel n'a plus que deux empires sans règnes, et que dans le monde divin toute subdivision a cessé.

Par les figures de la planche 14 nous désirons faire ressortir

l'uniformité de construction des différents mondes, et ainsi justifier graphiquement cette vérité : L'homme est construit à l'image de Dieu, non pas à l'image de la seule personne du Père, mais à l'image de Dieu le Père, du Fils et de l'Eglise. Aussi la parole divine a soin d'employer en cette occasion la forme du pluriel. Il est dit (Genèse I, 26): « Faisons l'homme à *notre* image », non à *mon* image.

La figure 1 (C. A. M. E.) présente la construction d'un homme vivant. Il est composé d'un corps, d'une âme et d'un esprit; le corps est représenté par la couleur rouge clair; l'âme est marquée par le rond central, dont les initiales A M signifient *âme matérielle ;* sa couleur est plus intense.

Le rond bleu clair avec un E au centre indique le corps spirituel ou la substance spirituelle que possède chaque homme. Sa couleur montre qu'il n'appartient pas à ce monde, lors même qu'il est attaché à l'âme. A la mort, l'âme étant annihilée, cet *esprit* devient libre. Si l'esprit était lié au corps ou à la matière, il devrait descendre avec elle au tombeau, car on ne saurait expliquer comment, une fois lié à la matière, il aurait la puissance de s'en détacher.

Pour produire cette opération, il faudrait admettre une série de forces occultes, car sans force point de mouvement. Comme l'enfant, en prison dans le sein de sa mère, appartient à ce monde avant sa naissance, de même notre esprit, en prison dans l'âme, appartient déjà avant sa naissance au monde spirituel. Quand un homme meurt, la substance indestructible de son corps reste en arrière; nous la représentons par la figure et les lettres C M, initiales des mots *corps mort*. Cette figure représente une masse inerte de substances terrestres. A la mort, l'âme animale A M périt, et l'esprit devenu libre rentre dans le monde auquel il appartient.

La figure 2 représente la construction de l'homme dans le monde spirituel. Cette construction est identique à celle du monde matériel. L'espace C, coloré en bleu clair, est le *corps* spirituel ou la substance spirituelle. Le rond avec A S, d'un bleu plus foncé, représente l'*âme spirituelle* et celui avec S E, de couleur blanche, le *Saint-Esprit*. Quand l'âme spirituelle meurt, le corps reste en arrière comme une substance inerte (figure C M), l'âme A S est annihilée et l'Esprit-Saint remonte au monde auquel il appartient. Les lois de la mort spirituelle sont absolument identiques aux lois de la mort terrestre; dans

le monde spirituel comme dans ce monde, l'esprit est lié à l'âme, non au corps. La mort terrestre est donc l'image mathématique de la mort spirituelle, et la définition de l'une s'adapte parfaitement à l'autre. C'est là le critérium de la vérité.

Dans le monde divin, la figure C (nº 3) représente le corps, qui est l'*Eglise*. Sous sa forme la plus simple (que nous représentons ici), elle est appelée le temple de Dieu ou la Jérusalem céleste. C'est le corps où habite Christ. L'*âme divine* (A D) représente dans cette unité le Seigneur Jésus. *Dieu,* le Père des esprits, occupe dans cette organisation la place que l'esprit de l'homme occupe dans l'homme. Ainsi Dieu, Christ et l'Eglise forment une unité exactement semblable à l'homme sur la terre, donc l'homme est bien réellement l'image de Dieu. Sa construction prophétise sa destinée future. Mais l'image doit être remplacée par la réalité; l'homme ne doit pas rester semblable à Dieu, il doit devenir un avec lui. Le but de la venue du Christ est que tous les fidèles soient un dans le Père et le Fils, comme ils sont un entre eux (Jean XVII, 21). Celui qui est un avec Dieu a le rang et la puissance d'un dieu. La figure présentée par l'homme fait pressentir que dans une organisation plus élevée les fonctions se dédoublent et deviennent des personnalités, de façon à ce que le corps représente une personne, l'âme une autre et l'esprit encore une troisième. Ainsi les deux sexes, réunis dans le même individu chez les êtres inférieurs, se dédoublent plus tard dans un développement plus élevé. L'homme a une construction anatomique *symétrique* ou *double* ; cela indique que, dans un monde plus élevé, les deux êtres dont il est le type, savoir Christ et Dieu, sont des individualités séparées. Il en est de même des cellules de notre corps : elles indiquent que, dans une organisation plus élevée, chaque cellule deviendra une individualité distincte.

Dans le monde divin il n'y a plus de mort, car l'entrée de ce monde-là n'est ouverte qu'à ceux qui, comme Dieu le sait d'avance, sont incapables de pécher, partant de mourir. Celui qui est né de Dieu, dit l'apôtre philosophe, *ne peut pécher*.

Nous rappelons ici ce qui a été dit au chapitre de la *Dualité*, § 2, sur le développement des sexes. Ils se sont formés par la division des archées de la matière et de la vie. L'archée de la matière, avec la spécialisation de ses fonctions, donne naissance au sexe féminin; l'archée de la vie, avec la spécialisation de ses fonctions, donne naissance au sexe masculin. La même

chose a lieu dans l'organisation du monde divin : il y a division de travail comme dans notre monde. L'Eglise (ou le corps) est spécialement chargée des fonctions de la substance, elle est donc le principe féminin. Christ (l'âme) a spécialement les fonctions de la vie, il est le principe masculin. Par cette raison, l'Eglise est toujours représentée comme une femme, et Christ comme son époux. Dans la planche 14 nous n'avons pu figurer que l'image la plus simple; cependant les mêmes lois se répètent à plusieurs reprises suivant un développement graduel.

Nous prions encore le lecteur de remarquer que l'homme terrestre est composé de la substance de deux mondes. Son corps est exclusivement de cette terre, mais son esprit est d'un monde plus élevé, savoir du monde spirituel. L'Eglise à son tour est composée d'êtres qui appartiennent au monde spirituel, tandis que son esprit est d'un monde supérieur, savoir du monde divin, vu que cet esprit est Dieu lui-même.

Rappelons en outre que le corps de l'homme est composé d'une multitude de cellules, ayant chacune sa vie particulière (voir la planche 14, nº 1); il en est de même pour l'Eglise, corps de Dieu : il est composé d'une multitude d'individualités. Dans la figure nº 2 ce n'est plus le cas, car l'homme qui y est figuré n'est plus une organisation entière, mais seulement une molécule ou plutôt une cellule du monde spirituel. Son corps ne peut donc se composer d'une multitude d'individualités.

Ces images sont d'une fidélité parfaite; nous pouvons y avoir une confiance entière, comme dans les témoignages de la nature, car Dieu ne fait pas des choses fausses et ne nous donne pas des vérités approximatives. Nous n'entrerons pas davantage dans les détails, laissant au lecteur le soin de continuer l'examen des analogies.

CHAPITRE XI.

L'AME DE L'HOMME DÉSESPÉRÉMENT MAUVAISE. NÉCESSITÉ DE SA MORT. DON D'UNE NOUVELLE AME

Quiconque s'élève sera abaissé, et quiconque s'abaisse sera élevé. Luc XVI, 11.

Qui se croit bon sera trouvé mauvais. et qui se croit mauvais sera trouvé bon.

Pour déterminer la position de l'homme à l'égard de son Créateur, il ne faut pas consulter le sentiment humain, mais celui de Dieu. Autrement l'homme serait en même temps juge et partie, et son jugement serait nécessairement faux. Les passages suivants de l'Ecriture nous révèlent ce que Dieu pense à cet égard:

Genèse VI, 5. « Toute l'imagination des pensées du cœur de l'homme n'est que mal en tout temps.» — Genèse VIII, 21. « L'imagination du cœur de l'homme est mauvaise dès sa jeunesse. » — Jér. XVII, 9. « Le cœur est rusé et désespérément malin par dessus toutes choses; qui peut le connaître ? » — Jean XV, 24. « Ils ont haï et moi et mon Père. »

Nous ne multiplierons pas les passages pour appuyer cette vérité au point de vue biblique; ceux que nous avons cités suffiront. Dieu ayant déclaré que le cœur de l'homme est tellement pervers qu'il n'est pas en son pouvoir de l'améliorer, il ne lui reste rien autre à faire que de détruire l'ancien cœur et de lui en donner un nouveau. Or, dans le langage biblique, le cœur c'est la partie la plus profonde de nos sentiments, les goûts, les passions, les pensées de l'homme, toutes les choses qui ne gisent que dans l'âme. Ainsi quand on dit: De l'abondance du cœur la bouche parle, un cœur stupide, etc., — on entend par le « cœur » la profondeur de l'âme. Car l'organe du cœur, qui fait circuler le sang, n'a ni pensées, ni passions, et est incapable d'aucun désir. L'idée de placer les sentiments dans le cœur et l'intelligence dans l'âme n'est que le fruit de l'ignorance des peuples japhétiques; ils s'imaginent qu'il faut

être en quelque sorte idiot pour recevoir les choses divines. Ils se caractérisent ainsi eux-mêmes. L'abus dans lequel ils tombent toujours à propos de l'intelligence leur fait croire qu'elle est ennemie des choses divines, comme l'abus qu'ils font de leurs facultés les porte à supposer que les fortes et grandes facultés, qui produisent les passions, sont mauvaises.

L'idée que l'intelligence est ennemie des vérités chrétiennes suffit pour démontrer la perversité de la nature humaine; car, en nous conformant en ce point au sens usuel du mot cœur, nous disons que ce n'est pas l'intelligence, mais le cœur ou le sentiment qui repousse la vérité et qui force l'intelligence à la combattre. L'intelligence chez les Japhétites est la servante du cœur; elle ne domine pas, elle sert.

Les Japhétites ne sont donc pas des êtres pensants dans le sens que ce mot a pour Dieu, mais seulement des êtres capables de penser. Ainsi nous n'appelons pas les animaux des êtres pensants, lors même qu'on ne peut leur refuser la faculté de concevoir quelques idées élémentaires. Le sens qu'on attache au terme d'être pensant varie pour chaque individu selon son degré de capacité. Celui qui se sert de ce terme ne désigne communément par là qu'un individu dont les facultés se rapprochent des siennes, et qui est capable d'entrer dans ses vues et de comprendre ses pensées. Ainsi pour Dieu l'expression « être pensant » désigne celui qui peut sympathiser avec lui, entrer dans ses vues et ses pensées. Celui qui prétend qu'on ne peut comprendre Dieu, ni les choses spirituelles, se classe évidemment devant le Très-Haut parmi les êtres non-pensants. Il est même fier de son ignorance, s'imaginant qu'elle est agréable à Dieu, et il prétend dans son orgueil que c'est un péché de penser ou de chercher à comprendre les mystères divins. En outre il ne peut admettre que d'autres hommes soient plus intelligents que lui; ce serait reconnaître sa culpabilité. Chacun du reste croit qu'il possède dans les choses spirituelles tout juste le degré d'intelligence qui est nécessaire; tout ce qui est au delà lui paraît mauvais. Pour entrer dans la pensée d'une autre personne, il faut être intellectuellement de son rang. Si un animal comprenait les pensées d'un homme, il ne serait plus un animal.

Nous l'avons déjà vu, l'âme qui pèche est vouée à la mort, et comme tout homme a péché, tous les hommes doivent mourir. Il n'y a personne qui puisse garantir son âme du sépulcre. La

mort du Christ a confirmé la mort de notre âme, bien loin de sauver celle-ci. L'homme serait donc sans âme dans l'autre monde, si Dieu ne lui en donnait une nouvelle. Cette nouvelle âme doit être assez forte pour pouvoir résister à toutes les tentations du monde spirituel, bien plus puissantes que celles de ce monde-ci. C'est à cette seule condition que nous pouvons éviter une seconde mort. Car l'âme qui pèche mourra : cette loi existe dans l'autre monde tout aussi bien que dans celui-ci. Dieu offre à tous les hommes cette nouvelle âme, qui est son Saint-Esprit, mais tous ne l'acceptent pas. Ceux qui la repoussent se privent par là de toute vie organique. Ils rentrent dans l'empire inorganique du monde spirituel, et sont désignés dans la parole de Dieu comme ayant perdu leur âme.

La mortalité de l'âme matérielle et de l'âme spirituelle, puis l'analogie entre les choses terrestres et les choses divines, voilà le fond sur lequel reposent tous les enseignements de la Bible. Ils aboutissent tous à démontrer que le but de la venue de Christ est de nous procurer une nouvelle âme. Sans le Saint-Esprit nul ne verra Dieu. Toutes ces choses, que nous esquissons ici à grands traits, sont infinies dans leurs détails, car l'organisation du monde spirituel est aussi supérieure à celle de cette terre que l'organisation de l'homme est supérieure à celle d'une plante. Quant aux détails, il nous est aussi impossible d'y toucher, vu l'espace qui nous est assigné, que de décrire en quelques lignes les plantes et les animaux de la terre.

Après avoir cité le témoignage de la Bible quant à la perversité de l'âme humaine et à la nécessité de recevoir une nouvelle âme, voyons quelle lumière l'analyse des faits jettera sur ce sujet.

Rien au monde n'est plus difficile que de persuader à un homme qu'il a un mauvais cœur; le raisonnement n'a aucune prise sur lui. Seule la voix de Dieu, lui parlant par la conscience, est capable de l'éclairer sur ce sujet. Il est plus aisé à un mort de réveiller un autre mort qu'il ne l'est à un homme de persuader un autre homme qu'il est méchant. L'homme ne peut se reconnaître mauvais parce qu'il se juge toujours au point de vue humain ; il s'imagine que, s'il est serviable envers ses semblables, il doit être bon aux yeux de Dieu. Il oublie ainsi que le souverain Juge a un autre point de vue que lui. Pour faire comprendre cette vérité, prenons un exemple chez les animaux. Un lion peut être bon pour ses petits ou pour d'au-

tres lions, mais cela ne signifie pas qu'il soit bon pour les agneaux ou pour l'homme. De même un homme peut être bon à l'égard de ses enfants, de sa famille ou de son pays, et néanmoins être très mauvais aux yeux de Dieu. D'après notre définition du mot «bon», un homme est bon aux yeux des hommes quand il fait plus qu'on n'a le droit d'attendre de lui; de même pour être bon aux yeux du souverain Juge, il faut qu'il fasse plus que ce que Dieu lui a commandé. Or comme personne ne fait au delà de ce qui est demandé de lui, et n'accomplit pas même les commandements de Dieu, tous les hommes sont méchants à ses yeux.

A cet égard l'illusion des hommes est étrange. Ils reconnaissent que leur manière de juger varie constamment d'un individu à l'autre, selon que leur intérêt personnel les y pousse. Ils doivent donc savoir qu'ils en agissent de même envers Dieu, et qu'à son égard leur jugement est encore beaucoup plus injuste qu'envers leurs semblables, parce qu'ils craignent plus l'œil des hommes que celui de Dieu: les premiers se défendent et se vengent, tandis que Dieu ne le fait pas. L'homme pourrait parfaitement se rendre compte, par le moyen de l'analogie, de la différence de jugement qui existe entre lui et son Créateur; il peut avec la même facilité connaître le point de vue de Dieu, mais il ne s'en soucie pas, parce que cette connaissance le condamnerait. Il cherche à se persuader qu'il est meilleur qu'il ne l'est, et que c'est une présomption de comprendre la vérité, un péché de reconnaître sa culpabilité. Les ténèbres lui sont plus douces que la lumière.

La grande divergence qui existe entre le jugement de l'homme et celui de Dieu peut se mesurer par le fait que ce qui est en honneur devant les hommes est en abomination devant Dieu. Examinons ce que les hommes honorent, estiment, aiment. Ce sont les grandeurs, les richesses et les biens de cette terre; ce sont encore les rois, les puissants qui ont gagné des batailles, conquis des provinces et subjugué les hommes, ceux qui ont acquis une grande mesure de connaissances terrestres et accumulé de grandes richesses. Eh bien, aux yeux de Dieu, ils sont vils, ignorants et pauvres, l'écume de l'humanité. Leur sagesse est folie, leur prudence est leur ruine, car elles ne se portent que sur les choses terrestres. La terre et ses possessions absorbent toutes leurs pensées, ils méprisent les biens spirituels. Ils sont riches en vertus terrestres, pauvres en vertus célestes.

C'est d'eux que Christ a dit : « Je te rends grâces, ô mon Père, de ce que tu as caché ces choses aux sages et aux intelligents de ce monde, et de ce que tu les as révélées aux petits enfants du royaume des cieux. »

Bien que le jugement de Dieu soit totalement différent de celui des hommes, sa manière de juger ne diffère point de la leur, car l'homme étant sur la terre l'image de ce que Dieu est dans les cieux, il juge des choses terrestres comme Dieu juge des célestes. Si l'homme estime et honore ceux qui acquièrent des connaissances et des biens terrestres, Dieu estime et honore ceux qui acquièrent des connaissances et des biens célestes. Ainsi la manière de juger de Dieu est absolument identique à celle de l'homme ; l'élément seul sur lequel ce jugement s'exerce est différent. Nous arrivons ici de nouveau à l'analogie, principe de la construction de toutes choses. Elle donne comme résultante cette vérité fondamentale si souvent répétée : **les lois restent invariables, les éléments seuls changent.**

Dieu n'a rien caché à l'homme, ni sa manière de juger, ni ses sentiments, ni sa manière d'agir, ni même les lois d'après lesquelles il juge.

L'ignorance de l'homme à cet égard, comme à tous les autres, n'est donc que le fruit de son hypocrisie et de sa haine pour la vérité. Il peut savoir, mais il ne veut pas ; c'est là son crime, mais il le nie en disant : « Je voudrais et je ne puis. »

En général plus un homme est élevé en rang dans ce monde, moins ses idées sont claires sur ce qui est bien ou mal, honorable ou vil, vertu ou vice. La société condamne un homme qui vole un morceau de pain pour apaiser sa faim ou celle de ses enfants, tandis qu'un roi qui vole une province est loué et considéré comme un bienfaiteur ; on présente son exemple comme un modèle à suivre aux jeunes princes qui pourront lui succéder, et on cherche à enflammer leur convoitise pour qu'ils deviennent ses imitateurs. Les empereurs allemands se donnaient le titre de *Mehrer des Reiches* (agrandisseur de l'empire), et ils appelaient leur empire fondé sur la force le « saint empire », comme si la force et la violence étaient des choses saintes. Ainsi les idées de justice et d'équité sont beaucoup moins développées dans les hautes régions de la société que dans les moins élevées ; en d'autres termes, aux yeux de Dieu les grands sont beaucoup plus immoraux que les petits, et un péager ou un

voleur de grand chemin est moins coupable qu'un voleur de provinces.

Ce même phénomène se répète partout. Tel marchand qui serait trop moral pour voler du fruit dans le jardin de son voisin, ou pour prendre une pièce de cinq francs dans la poche d'un de ses amis, ne dédaignera pas de voler les biens d'une pauvre veuve, en la persuadant de les lui céder pour le quart de leur valeur. De même, tel avocat, qui ne falsifierait pas un papier pour la valeur d'un franc, se laissera tenter pour partager une fortune avec un homme impie en défendant une mauvaise cause. Tel jeune homme, qui aurait horreur d'acheter une chose volée, ne se fera aucun scrupule de briguer la main d'une jeune fille riche, lors même qu'il sait que le père a acquis ces richesses par usure et par fraude.

A mesure qu'on est élevé dans la société, les idées sur le tien et le mien deviennent moins distinctes. Les princes, les ministres, les gouvernements en général ne se font pas le moindre scrupule de taxer le peuple autant qu'il leur est possible sans exciter de révoltes. Ils ne se font pas la moindre conscience d'employer contrairement à la volonté de la masse de la population les fonds ainsi prélevés, comme si ceux qui payent les impôts n'étaient plus en droit de disposer de leur argent. C'est là le caractère du voleur, qui, après avoir enlevé l'argent, croit en être le légitime propriétaire.

Si un gouvernement était l'ami du peuple, il considèrerait le peuple comme seul propriétaire de l'argent, et se ferait un cas de conscience de dépenser les deniers publics autrement que selon la volonté de ceux auxquels ils appartiennent.

Quand nous avançons que les grands violent plus que les petits les lois de la moralité, nous ne nions nullement qu'il n'y ait d'honorables exceptions à cette règle. Ainsi tel prince, tel prêtre, tel riche est meilleur que tel homme de basse classe ; ce que nous disons ne s'applique qu'à la somme des individus. C'est aussi dans ce sens qu'il faut comprendre certaines paroles du Christ. Selon lui les péagers et les gens de mauvaise vie devancent les pharisiens et les sadducéens dans le chemin du royaume des cieux. Cela veut dire que les voleurs de grands chemins et les femmes de mauvaise vie sont préférables aux gens respectés de la société et aux prêtres. Faisons observer que les pharisiens étaient des laïques, les sadducéens des prêtres.

En parlant de la culpabilité des diverses classes de la société devant le tribunal de la justice divine, nous devons rappeler quel est le point de vue de Dieu par opposition à notre point de vue. C'est en effet dans l'incapacité de sortir de notre point de vue ordinaire que gît la difficulté de nous rendre compte des impressions du souverain Juge. Cette difficulté ne provient pas d'un défaut de notre intelligence ou de l'impuissance de nos facultés, mais uniquement de notre mauvaise volonté. L'enfant le plus borné a l'intelligence nécessaire pour comprendre les choses spirituelles, car elles se comprennent aussi facilement que les terrestres; celui qui a les facultés nécessaires pour saisir les unes peut également saisir les autres. **C'est le vouloir, non le pouvoir, qui fait défaut.**

Nous l'avons vu, la différence entre l'animal et l'homme consiste en ce que l'animal ne possède pas la substance du monde spirituel. Ce qui fait la différence entre l'homme naturel et Dieu, c'est que l'homme ne possède pas la substance du monde divin. Ainsi Dieu appartient à un monde plus élevé que l'homme, comme l'homme est d'un monde plus élevé que l'animal. L'animal est donc à l'homme ce que l'homme est à Dieu; cela revient à cette ancienne vérité : l'homme sur la terre est l'image de Dieu au ciel. Or l'homme juge les animaux non au point de vue des animaux, mais à son point de vue particulier; il les estime selon le degré d'utilité qu'ils présentent. Ainsi il décide que tel animal sera sacrifié, tel autre conservé, non en considération de la vie plus ou moins pure que l'animal aura menée, mais uniquement d'après son propre intérêt. La vie individuelle n'a donc rien à signifier ici, la question d'utilité est seule considérée.

Il en est de même pour Dieu. La vie qu'un homme a menée sur la terre n'a rien à signifier; tout tourne dans l'autre monde autour d'une question d'intérêt. Ceux que Dieu pourra employer plus tard dans l'accomplissement de ses plans pour le bien général seront acceptés; ceux qu'il ne pourra pas employer seront rejetés. La vie individuelle de l'homme n'ayant rien à signifier dans la question fondamentale du jugement de Dieu, tous les hommes sont également coupables devant lui; mais dès qu'il leur offre ses dons, cette position change. Les uns acceptent ces dons offerts libéralement à tous, les autres les refusent. Les uns, entrant dans les plans de Dieu, se laissent transformer en de nouvelles créatures et peuvent, sous

cette nouvelle forme, être utiles à Dieu; ils sont donc acceptés. Les autres refusent, restent inutiles pour Dieu et sont rejetés. Ceux qui acceptent ces dons sont sanctifiés aux yeux de Dieu, ceux qui les refusent sont coupables. Voilà ce qui constitue la sainteté ou la culpabilité des hommes aux yeux du Tout-Puissant. Or les petits acceptent les dons de Dieu beaucoup plus volontiers que les grands, car ceux-ci, se trouvant déjà riches des biens de ce monde, pensent moins aux richesses célestes. C'est ce qu'exprime Jésus-Christ (Luc XIV, 16.) dans la parabole de de l'homme qui fit un grand souper. Ce festin fut refusé par les riches, les pauvres seuls y assistèrent. Ainsi les petits sont moins coupables que les grands et peuvent se convertir plus facilement.

Il est naturel aussi que ceux qui désirent le plus ardemment les biens de ce monde fassent le plus d'efforts pour les acquérir. Aussi les grands et les riches se recrutent ordinairement parmi ceux qui désirent le plus les biens terrestres, c'est-à-dire qui estiment le moins les biens spirituels. Est-il étonnant après cela que, comme classe, les grands et les riches soient moins accessibles aux vérités spirituelles que les pauvres et les chétifs? Nombre de gens qui auraient pu arriver à une position considérable, s'ils s'étaient voués entièrement à ce monde, y ont renoncé pour pouvoir entrer au service de leur Sauveur. Ils se sont volontairement placés au rang des petits. A eux l'amour de Dieu et l'avenir!

Nous venons de constater que les grands de la terre sont plus éloignés de Dieu que les petits. Ce fait est reconnu à première vue par celui qui considère l'ensemble des institutions humaines. Un peuple agit vis-à-vis d'un autre peuple selon des principes qui attireraient l'exécration générale, s'ils étaient mis en vigueur d'homme à homme. Ainsi un individu, dans son cercle restreint, observe beaucoup mieux qu'un peuple les lois de la moralité.

Voyez encore les gouvernements. Un gouvernement moral ou chrétien est une chose impossible; qu'il soit autocratique, constitutionnel ou républicain, peu importe. En effet, comment admettre qu'un gouvernement puisse être humble, s'abstenir de punir celui qui l'insulte, rendre le bien pour le mal ou aimer les autres peuples comme le sien? Pourtant ces choses sont nécessaires pour être chrétiens. Or, comme personne ne croit qu'un pareil gouvernement puisse jamais exister, personne

n'admet qu'un gouvernement puisse être réellement chrétien. Ainsi, à son insu, le public reçoit cet axiome : **Plus les hommes sont élevés en rang, plus ils sont forcés d'être antichrétiens, c'est-à-dire ennemis de Dieu.**

Personne n'est plus hypocrite en matière religieuse que les princes, personne n'apostasie aussi facilement qu'eux. Ils font de la religion une affaire d'Etat, un moyen de dominer les peuples. Ils voudraient pouvoir remplacer le culte de Dieu par celui de leur personne; ils demandent qu'on leur obéisse plutôt qu'à Dieu. Ils punissent ceux qui ne le font pas et persécutent ceux qui, plus intelligents qu'eux, se permettent de blâmer leurs actions impies. Ils se posent comme tout-bons, tout-sages, tout-intelligents, comme les élus de Dieu ayant le droit de dominer sur les consciences et de vivre aux dépens de leurs frères.

Sans doute ils sont les élus de Dieu, mais pas autrement que le reste des hommes, qui sont des instruments dans la main de Celui qui dirige toutes choses. Dieu a dans son économie des vases de toutes espèces, les uns pour des usages honorables, les autres pour des usages vils. Eh bien, les emplois les plus vils sont remis aux princes, et le terme de Prince de ce monde, est pour la Bible synoyme de tout ce qu'il y a de plus impur et de plus mauvais. L'Apocalypse désigne tous ceux qui portent des couronnes terrestres comme couverts de noms de blasphème, comme ennemis de Dieu et amis de la fausse Eglise, de la Prostituée qui enseigne des mystères.

La facilité avec laquelle les princes apostasient est étonnante. Le feu roi des Belges, pour monter sur un trône, a dû renouveler l'assurance que ses enfants deviendraient catholiques. Un Turc qui accepterait un trône à la condition que ses enfants devinssent chrétiens ne s'exposerait-il pas au mépris de toute sa nation? Chez les protestants on a trouvé cette action d'un prince de Cobourg toute naturelle, tant on a peu l'idée qu'un prince puisse avoir des sentiments moraux et religieux. Sous ce rapport les princesses protestantes se donnent en spectacle au monde. Les princes de la famille impériale de Russie sont toujours obligés de choisir leurs femmes parmi les princesses protestantes, parce que les princesses catholiques auraient honte d'apostasier. Cette honte est acceptée par les princesses protestantes; elles consentent à passer par la formalité d'une instruction religieuse, donnée par quelque prêtre ignorant, puis à abjurer leurs anciennes croyances, et finalement à pratiquer

les mômeries d'une Eglise où il n'y a ni intelligence ni vie. Elles deviennent ainsi un objet de pitié pour tout homme pensant. Des phénomènes de ce genre se répètent malheureusement tous les jours et sous toutes les formes.

Est-il étonnant après cela qu'aux yeux des populations catholiques les protestants aient peu de religion ? Pourtant l'injustice de cette opinion est évidente. C'est juger le protestantisme par ceux qui sont le moins protestants, c'est-à-dire qui ne protestent en aucune façon contre des formes extérieures sans vie; c'est juger l'Eglise protestante par ses membres les plus vils, ceux qui précisément ont renié tout principe protestant.

La moindre réflexion le fera comprendre. Ceux qui demandent de semblables abjurations et qui consentent à vivre avec les personnes qui en sont capables ne sauraient avoir eux-mêmes aucune religion. Celui qui n'a pas horreur de l'hypocrisie est lui-même hypocrite, et celui qui offre à un autre un avantage ou une récompense s'il change de religion est sans religion lui-même, car il le pousse à commettre le plus grand de tous les péchés, celui de l'hypocrisie spirituelle. Ces gens-là sont aux yeux de Dieu le rebut de l'humanité.

Il faut être aussi sans religion et sans connaissances spirituelles pour se figurer qu'on peut changer les convictions par la force. Ainsi, en se permettant la violence pour propager leurs croyances, certaines Eglises soi-disant chrétiennes prouvent qu'elles sont encore dans les ténèbres du paganisme et ne sont chrétiennes que de nom. L'esprit leur manque, ce sont des corps sans âmes; elles sont mortes. Quand on convertit comme Charlemagne a converti les Saxons, ou à la façon de l'inquisition, ou par des dragonnades et des croisades, ou comme les empereurs de Russie qui, à la pointe de la baïonnette, forcent des communes polonaises catholiques à devenir grecques, il ne peut y avoir aucune trace de connaissance spirituelle ni chez celui qui convertit, ni chez ceux qui sont convertis.

Du reste l'homme est toujours le même; qu'il ait en mains la puissance matérielle ou la puissance spirituelle, qu'il possède des sciences ou des richesses, il en abuse toujours et les emploie pour combattre la vérité. Aucune classe ne comprend moins les œuvres de Dieu et les enseignements qu'il nous présente dans la nature que celle des hommes de science. Aucune classe ne comprend moins les voies, les plans et les actions de Dieu que celle des théologiens, car entre toutes elle demande

la foi la plus aveugle aux doctrines qu'elle enseigne; cela revient à dire qu'elle est plus que toute autre entourée de ténèbres et comprend Dieu moins que toute autre.

Tels sont les hommes. Ceux qui ont la puissance temporelle en mains sont l'élément le plus antichrétien d'un Etat; ceux qui possèdent la clef des sciences sont les plus stupides pour comprendre les œuvres du Créateur, et ceux qui croient posséder des droits sur la conscience des hommes, qui se disent administrateurs des biens célestes, sont les ennemis les plus implacables de tout progrès religieux, de toute lumière spirituelle. Ce sont ces trois grandes puissances qui, de nos jours comme au temps du Christ, sont conjurées contre le règne de Dieu. Au temps du Christ la puissance gouvernementale était représentée par Pilate et les hérodiens, la puissance scientifique par les pharisiens, qui étaient laïques, et la théologie par les sadducéens, qui étaient prêtres.

Si, après avoir demandé quels sont les hommes les plus honorés sur la terre, nous voulons savoir quels sont les plus méprisés, on verra que ce sont ceux qui ont violé non les lois de Dieu, mais les lois communes de la société, puis les pauvres, les chétifs, ceux qui se laissent fouler, ceux qui travaillent pour les autres au lieu de travailler pour eux-mêmes. Eh bien, ce sont précisément ces derniers qui sont le plus en honneur devant Dieu. Ainsi cette parole, si souvent répétée par Jésus-Christ, se vérifiera un jour : « Les premiers seront les derniers et les derniers les premiers. » Heureux celui qui choisit sa part avec les petits. non avec les grands de la terre, et qui craint plus de violer la loi divine que la loi humaine! Heureux celui qui comprend cette parole profonde d'un Dieu humble, ayant lui-même fait ce qu'il nous recommande de faire : « Quiconque s'élève sera abaissé. et quiconque s'abaisse sera élevé! » Oui, celui qui se croit le plus mauvais, qui se met à la dernière place, est le meilleur aux yeux de Dieu ; et celui qui se croit le meilleur, qui se met à la première place, est le plus mauvais.

Comme preuves de la dégradation absolue du cœur de l'homme, nous citerons les points suivants :

1° Le témoignage de Dieu.

2° Le témoignage de la conscience, quand elle est réveillée.

3° Le fait qu'aucun homme n'accomplit ses devoirs envers ses frères et encore moins envers Dieu.

4° Le mal qui existe dans le monde: la jalousie, la haine,

l'immoralité, les guerres, l'oppression, la fraude, l'injustice et la mort qui s'attache à l'homme et à ses œuvres.

5° L'ignorance et l'erreur qui existent dans le monde. — **L'homme qui erre n'est pas sincère.** S'il se trompe, c'est que le mal lui est plus agréable que le bien. A-t-on jamais vu un homme prendre les ténèbres pour la lumière et la lumière pour les ténèbres ? De même jamais les hommes n'ont confondu la lumière spirituelle avec les ténèbres spirituelles. S'il choisissent l'une de préférence à l'autre, c'est par amour pour le mal et par haine pour le bien, non point par aveuglement. En effet, la lumière spirituelle est plus éclatante que la lumière matérielle, et les ténèbres spirituelles sont plus profondes que les ténèbres matérielles. Du reste les hommes témoignent contre eux-mêmes, car ils se disent *voyants ;* ils sont donc sans excuse, si, tout en voyant, ils préfèrent les ténèbres. L'homme aime ses vieilles erreurs et ne les quitte pas volontiers. Celui qui a connu tout ce qui est dans le cœur de l'homme dit, par rapport à cet amour pour les vieilles croyances (Luc V, 39) : « après avoir bu du vin vieux, personne ne veut du nouveau; car il dit : « Le vieux est meilleur. » Ainsi celui qui est pénétré des vieilles erreurs ne peut accepter de nouvelles vérités.

6° L'homme estime l'argent et l'or, le rang et la puissance plus que ses semblables. Un père choisit pour sa fille le mari le plus riche; c'est la vendre au plus offrant. Ne considérer dans un mariage que la fortune, c'est estimer les richesses plus que la moralité et la matière plus que l'homme. C'est du matérialisme.

7° Les hommes sont esclaves du mal et esclaves les uns des autres. Ils jurent fidélité à leur gouvernement et fidélité au drapeau. Ils jurent par conséquent que, si leur gouvernement ou leur prince fait une guerre injuste, ils aideront au vol et au meurtre, et feront à leurs frères opprimés autant de mal qu'ils le pourront; et quand ils auront accompli fidèlement cette tâche inique, ils seront honorés et décorés pour leur métier de bourreau.

En prêtant serment de fidélité à un prince ou à un gouvernement, on s'engage à l'aider quand il cherchera à augmenter ses revenus et ses moyens de despotisme, quand il opprimera la presse et foulera aux pieds ceux qui disent la vérité. Si les hommes avaient de la conscience, ils sauraient qu'on doit plutôt obéir à Dieu qu'à l'homme, et ils reconnaîtraient que le der-

nier des employés est responsable du mal que le gouvernement fait par ses mains comme s'il l'avait fait de son propre chef. Le recéleur est coupable à l'égal du voleur et celui qui honore le mal est aussi mauvais que s'il l'avait commis.

8° L'impiété des hommes est surtout saillante en politique. Les peuples agissent les uns envers les autres comme des brutes. La politique est dégradante et immorale, ne cherchant que l'intérêt national aux dépens des autres peuples; elle est sans foi ni loi, sans intelligence ni conscience. Un peuple considère les autres peuples comme sa proie légitime et se réjouit quand il peut lui voler une partie de son territoire. La plupart des individus ne voient pas qu'en aidant leurs gouvernements à écraser un peuple voisin ils attirent sur eux-mêmes la misère et la ruine. Car comme nous aurons fait aux autres, ainsi il nous sera rendu. C'est la loi de Dieu.

9° L'homme est esclave du sol où il est né; on ne lui permet pas de renoncer à sa nationalité au cas où elle ne lui conviendrait plus. Son gouvernement croit avoir des droits sur lui tant qu'il vit, ce qui n'est qu'un servage (1).

10° Les hommes méprisent un Dieu humble, parce qu'ils ne connaissent pas l'humilité et qu'elle leur paraît un opprobre.

11° Les hommes admettent que le Père céleste leur a refusé la connaissance du monde invisible. Celui qui revêt les plantes et les animaux, ne revêtira-t-il pas les hommes? Celui qui a donné si amplement la lumière et la nourriture temporelles, refuserait-il la lumière et la nourriture spirituelles? Celui qui a créé toutes les choses de ce monde pour être comprises, n'en ferait-il pas de même pour le monde spirituel? — O gens de peu de foi!

12° On honore les faux prophètes et ceux qui mentent au nom de Dieu. On les choisit comme prêtres, puis on s'attend à ce qu'ils disent non la vérité, mais des choses agréables à en-

---

[1]) Les lois adoptées dernièrement dans le congrès des Etats-Unis ont fait brèche à ce principe: elles admettent qu'un homme peut changer de nationalité. L'Etat s'engage à protéger ses nouveaux citoyens contre les réclamations des nations étrangères. C'est un grand progrès pour l'humanité. Les conséquences logiques de cet acte sont d'une immense portée. Si un individu peut au moyen d'une simple déclaration changer de nationalité, à plus forte raison un nombre quelconque d'individus, ou même une province doit-elle pouvoir user du même droit; car les droits de tout le corps ne sont que la somme des droits de ses membres.

tendre. S'ils ne le font pas, on les prive de leur emploi; s'ils le font, on les considère comme des envoyés de Dieu. D'accord avec la grande masse, tous les prêtres des fausses religions et des fausses Eglises se croient les élus de Dieu, étant les élus des hommes, et s'imaginent qu'en vertu de leur charge ils peuvent dominer sur les consciences. Mais quand le jugement de Dieu est-il le même que celui des hommes? ou quand une élection faite par les hommes équivaut-elle à celle de Dieu? Aucun des prophètes ou des apôtres a-t-il été élu par les hommes? Nous rappelons ici que la vraie Eglise du Christ n'a pas de prêtres, tous ses membres étant sacrificateurs. Les Eglises élevées de mains d'homme peuvent seules posséder des prêtres.

13° Tout homme qui désire être plus riche que ses frères et convoite ce qu'il voit est voleur en pensée. Et devant ce tribunal qui n'est voleur?

14° Tout homme qui hait son frère est meurtrier. Et qui n'est meurtrier devant cette loi?

15° Tout homme qui voit d'un œil indifférent l'injustice et l'oppression est un vil esclave, méritant de subir lui-même l'oppression qu'il voit exercer à l'égard des autres.

16° Tout homme qui s'est uni en secret à une femme est adultère s'il en épouse une autre. La femme qui épouse un pareil homme vit également dans l'adultère.

17° Tout homme qui ne rend pas à Dieu et à ses semblables les égards qu'il réclame pour lui-même est un voleur à l'égard de Dieu et de ses frères. Il demande plus qu'il ne donne.

18° Tout homme qui ne recherche pas la vérité est ennemi de la vérité et de la lumière.

19° Les hommes méprisent ceux qui se laissent influencer par des présents, et pourtant ils croient qu'on peut acheter Dieu et sa faveur avec de l'or et de l'argent.

20° Les hommes n'accordent pas à Dieu la même justice qu'ils s'accordent entre eux; ils n'ont pas autant de confiance en lui qu'en leurs semblables. Un auteur païen a dit: « On trouve encore des hommes justes à l'égard de leurs semblables, mais nul ne l'est à l'égard de Dieu. » (Sénèque.)

21° « Vous serez bienheureux, dit le Seigneur Jésus (Matth. V, 11 et Luc VI, 26), quand on vous aura injuriés et persécutés, et quand, à cause de moi, on aura dit faussement contre vous toute sorte de mal. Mais malheur à vous! quand tout le monde

dira du bien de vous, car c'est ainsi que leurs pères faisaient aux faux prophètes. » Ainsi les hommes disent du mal de Dieu et du bien de ceux qui commettent l'iniquité. Ils accusent Dieu de tous les péchés imaginables et lui attribuent une manière d'agir telle que, s'ils s'en rendaient eux-mêmes coupables, ils seraient dégradés à leurs propres yeux. Ils disent que Dieu demande aux hommes de croire, sous peine d'une damnation éternelle, à des choses qu'ils ne peuvent comprendre; ce serait comme si un père disait à son fils : « Crois que le soleil existe et qu'en même temps il n'existe pas, sinon je t'assommerai ou t'enfermerai pour toute ta vie. » Ne penserait-on pas qu'un pareil homme a perdu la raison? Et cependant l'homme a l'audace d'accuser son Créateur d'une conduite semblable, et de le placer par là au-dessous de l'être le plus méprisable de la terre. Ainsi l'Eglise anglicane déclare que pour être sauvé il faut croire une série d'absurdités qu'elle élève en dogmes, et qui sont une insulte à la majesté de Dieu comme au simple bon sens. Elle déclare, par exemple, que le Père, le Fils et le Saint-Esprit sont des personnes différentes, que chacun en particulier est Dieu, et que cependant il n'y a pas trois dieux, mais un seul. C'est imposer une croyance contraire au bon sens, et attacher la vie et le bonheur éternels à une absurdité. Quelle présomption de la part des hommes d'émettre des dogmes pareils et de prétendre que le salut éternel y est attaché! Peut-on concevoir que ceux qui prêchent ces choses et les entendent prêcher ne se soient jamais donné la peine de réfléchir à la culpabilité de pareilles assertions et à la folie de pareils dogmes!

Qui ne s'indignerait en voyant un père, savant lui-même, négliger complètement l'éducation de ses enfants, et les laisser grandir sans leur apprendre la moindre des choses? Eh! bien, les hommes accusent Dieu de cette injustice, en disant que lui, qui possède toutes les connaissances spirituelles, il ne les a point révélées aux hommes et qu'il nous a laissés sans instruction sur les lois du monde spirituel. Les hommes, quand ils le peuvent, font une chose à deux fins, mais ils ne croient pas possible que Dieu ait créé la nature de façon à ce qu'elle nous instruise aussi bien qu'elle nous nourrit. C'est supposer que Dieu n'est pas aussi intelligent qu'un homme. A la vérité les chrétiens reconnaissent que Dieu a révélé dans sa parole ce qui est nécessaire au salut; mais aurait-il laissé dans une ignorance absolue tous les hommes qui ont vécu avant la venue du

Christ? Ainsi les chrétiens, aussi bien que les incrédules, accusent Dieu d'actions qu'ils auraient horreur de commettre.

Celui qui ne sait pas peindre ne peut faire des tableaux; celui qui ne connaît pas une langue ne peut la parler. Comment donc un homme pourrait-il produire quoi que ce soit de raisonnable ou d'utile pour le monde spirituel, s'il n'a pas de connaissances spirituelles. Et comment peut-il en avoir, si Dieu ne les a pas révélées dans ses œuvres? La Bible ne fait que répéter ce que la nature a dit aux premiers hommes; mais ceux qui ne croient pas à la nature, comment croiront-ils à la Bible? Et celui qui ne croit pas aux choses terrestres que Dieu enseigne, comment acceptera-t-il les choses célestes (Jean II, 12)? En toutes choses les Japhétites se sont refusés à l'évidence de la nature, ils se sont obstinément refusés à accorder au Créateur la même justice que leurs lois accordent aux hommes.

22° Les hommes bâtissent des temples et les honorent parce qu'ils les ont faits, mais les œuvres de Dieu ne sont pas honorées, ou si elles le sont, c'est à l'exclusion de leur Auteur.

23° Les hommes croient que leur devoir est plus impérieux envers un gouvernement temporel qu'envers Dieu. Ils admettent, comme nous l'avons montré précédemment, qu'il faut obéir aux hommes plutôt qu'à Dieu; c'est estimer l'homme plus que Dieu.

24° Les hommes honorent les grands conquérants, ceux qui volent, tuent et oppriment en grand, mais ils font peu de cas de l'humilité de Dieu qui s'est sacrifié pour les sauver. C'est honorer le mal plus que le bien, Satan plus que Dieu.

25° Les hommes puissants et influents s'arrogent les droits de Dieu, en voulant imposer leur volonté à la conscience de leurs frères. Ils demandent, comme pouvoir temporel ou comme prêtres, obéissance à leurs ordonnances, même quand elles sont contraires à la volonté divine. Or c'est au fruit qu'on doit juger l'arbre.

26° Si un homme a plus de confiance en ses propres forces, ou en son argent, ou dans l'amour de son père ou de ses frères qu'en Dieu, il élève l'homme au-dessus de Dieu.

27° Si un homme croit qu'il est au-dessous de sa dignité d'agir envers ses frères comme Dieu agit envers lui, il se place au-dessus de son Créateur.

28° Les hommes qui ne peuvent pas croire à un Dieu humble ne conçoivent pas un Dieu qui leur soit supérieur en vertu.

29° Les hommes disent qu'un mariage célébré dans une église bâtie par les hommes, en présence des hommes, est plus saint et lie plus qu'une union conclue en secret et dont Dieu seul a été témoin. C'est mettre plus de valeur à la présence de l'homme qu'à celle de Dieu. C'est cette même idolâtrie de l'homme qui poussait les pharisiens à croire que l'or qu'ils apportaient au temple avait plus de valeur que le temple, et l'offrande mise sur l'autel plus de valeur que l'autel. Toutes les Eglises d'Etat reposent sur ce principe orgueilleux et idolâtre ; étant fondées et protégées par les hommes, elles leur paraissent saintes.

30° Les hommes s'attribuent le bien que leur conscience leur dit de faire. C'est prendre pour soi la gloire et le mérite de Dieu, c'est voler Dieu.

31° Les Indous, les Turcs et les Arabes croient que les fous sont inspirés de Dieu ; c'est croire que la folie vient de Dieu. Les chrétiens font la même chose, quand ils disent que Dieu demande de nous des choses que l'intelligence humaine rejette.

Nous le voyons, si les hommes honorent Dieu de leurs lèvres, ils ne le font ni en pensée ni en action. Qui ne s'indignerait si on lui disait qu'il se place au-dessus de Dieu ? Cependant, au jour où le mobile secret de toutes nos actions et de toutes nos pensées sera mis à nu, il ne se trouvera pas une créature humaine qui ait été exempte d'un orgueil si coupable. En général, les hommes ne veulent pas se donner la peine de réfléchir. S'ils voulaient un peu considérer quelles sont les impressions de Dieu, ils pourraient tout de suite connaître la vérité et comprendre combien il est douloureux pour un Père si tendre d'être complètement méconnu par ses enfants.

Dieu, dans son amour, ne demande pas d'autre justice de la part des hommes que celle qu'ils s'accordent entre eux. Dieu ne réclame pas plus de foi en ses témoignages que les hommes n'en accordent aux témoignages humains. C'est sur cette justice de la loi humaine que s'appuie le Christ, quand il dit que le témoignage de deux hommes est digne de foi. Il invoque cette loi humaine pour sa justification, et pour faire sentir aux Juifs qu'ils pèchent contre la simple justice humaine, s'ils ne se donnent pas la peine d'examiner les témoignages que le Père et lui rendent à la vérité. Mais quelle réponse Jésus reçoit-il à l'appel qu'il fait à la justice ? On ramasse des pierres pour le lapider ! Sous tous les cli-

mats et dans toutes les positions, le cœur de l'homme est le même; aucun d'entre nous n'accorde à Dieu la justice que nous accordons à nos frères ou que nous réclamons pour nous.

Dieu demande qu'on interprète sa parole par ses œuvres, et il fait toujours appel à la nature pour appuyer ses vérités; mais l'homme n'a jamais daigné lui accorder cette justice, tout en admettant que les paroles d'un homme ne peuvent se juger que par ses actions.

Dieu doit avoir horreur de ceux qui parlent en son nom quand il ne les a pas envoyés, mais les hommes ne s'en inquiètent pas. Ils s'assemblent et, parmi les individus qui veulent bien se prêter à un pareil rôle, ils en choisissent quelques-uns pour prêtres, d'autres pour prophètes et même pour remplaçants ou vicaires du Christ, puis ils leur disent: Vous êtes les élus de Dieu!

La justice humaine punit sévèrement celui qui fait quelque chose au nom d'un autre quand il n'en a pas été chargé. Elle met en prison ceux qui font une fausse signature ou de la fausse monnaie. Mais à l'égard de Dieu les hommes font le contraire: ils honorent ceux qui parlent faussement en son nom, et ils méprisent ou persécutent ceux que Dieu a réellement envoyés; ainsi ils n'accordent pas à Dieu la justice qu'ils exercent les uns à l'égard des autres. A les entendre parler, on dirait que Dieu ne sait pas s'aider lui-même, et qu'ils sont obligés de penser et d'agir pour lui. Ces malheureux semblent croire que, le Souverain n'ayant pas donné à la vérité, comme à la lumière, l'éclat nécessaire pour la distinguer de l'erreur ou des ténèbres, il est dans la nécessité d'appeler à son secours les princes et leurs armées de mercenaires, la police secrète, l'inquisition ou d'autres puissances ténébreuses, pour la faire adopter dans le monde et lui procurer une victoire définitive.

Pourquoi Dieu supporte-t-il de la part de ses créatures tant de folie et d'injustice, tandis qu'il suffirait d'un seul miracle pour les détromper? Il en agit ainsi parce qu'il est doux et humble de cœur et a horreur d'imposer sa volonté par la violence. Il recherche l'amour, non la crainte; il veut des enfants, non des esclaves.

La violence est exclusivement l'arme de Satan et des principautés de ce monde. Dieu n'est pas une puissance coërcitive; il ne s'impose à personne, mais il attend jusqu'à ce qu'on le reçoive avec amour. Notre révolte ne lui fait pas suspendre le

cours de ses dons. Il ne serait d'aucune utilité pour les hommes d'être éclairés par un miracle spécial, après qu'ils ont repoussé tous les témoignages de la nature. Dieu ne fait rien par ostentation, il ne peut se contenter d'une adoration involontaire, fruit d'une persuasion imposée par des moyens surnaturels. L'amour qu'il demande doit naître de la reconnaissance, être ainsi un acte volontaire, réfléchi et prédéterminé.

Pour porter un jugement réellement impartial sur ce qu'est l'homme dans son état naturel, il faut se demander ce qu'il deviendrait si le Père céleste lui retirait son Saint-Esprit, ou la conscience qui est sa voix, parlant à notre cœur. Peut-on se figurer le degré d'abrutissement où le genre humain tomberait, s'il n'avait pas de conscience? La terre ne serait plus qu'un théâtre d'extorsions et de crimes. Les hommes se haïraient, se persécuteraient et s'extermineraient les uns les autres. Pires que des animaux, ils seraient toujours aux aguets pour se faire du mal et se dérober mutuellement le peu de biens qu'ils pourraient posséder. Voilà quel serait l'état naturel de l'homme, si Dieu l'abandonnait à lui-même.

Il ne peut donc avoir aucune prétention de posséder un atome de bien. Ce qu'il est actuellement n'est le fruit d'aucun effort de sa part, mais seulement l'effet des efforts continuels de Dieu agissant sur lui. Pourtant dans son aveuglement l'homme considère sa conscience comme quelque chose qui lui appartient, et son obéissance à sa conscience comme un mérite. Pauvre insensé! Une hache pourrait tout aussi bien considérer la main qui la manie comme sa propriété, et son action comme une gloire et une justice qu'elle s'est acquise par sa propre force. Tous deux sont des instruments, avec cette différence entre eux que l'homme possède une volonté qui peut se refuser à l'action, tandis que la hache est sans volonté.

En résumé, la conduite de l'homme démontre que son cœur est « désespérément malin. » C'est le seul jugement que l'homme, d'accord avec le souverain Juge, puisse prononcer sur lui-même, car aucune puissance humaine ou divine ne peut changer cette âme. Depuis six mille ans que les hommes sont sur la terre et que Dieu leur parle par la conscience, par ses prophètes et par son Fils, le fond de leur cœur n'a pas changé. L'égoïsme est le même, la tendance au mal est la même, toutes leurs pensées ne se rapportent qu'à leur personne et à leurs

intérêts. Si l'humanité a fait des progrès, si la civilisation a avancé, ce n'est qu'un vernis extérieur qui laisse le fond du cœur humain absolument tel qu'il était autrefois. Un enfant né il y a cinq mille ans n'avait pas de plus mauvaises dispositions qu'un enfant qui naît aujourd'hui. Et si le cœur n'a pas changé d'un iota depuis le temps d'Adam, il n'y a pas d'espoir qu'il change à aucune époque à venir. Oui, certes, le cœur de l'homme est *désespérément malin.*

Or, si notre âme actuelle est incapable de résister aux tentations de ce monde, elle pourra encore moins résister aux tentations de l'autre monde, qui sont beaucoup plus fortes. Par conséquent, si même nous ne perdions pas notre âme par la mort, nous ne pourrions être à la hauteur des luttes du monde à venir qu'à la condition absolue de recevoir une âme nouvelle.

CHAPITRE XII.

ANALYSE DE DIVERSES ERREURS

Dites, ô peuples japhétiques. vous qui aimez la lumière de ce monde et en haïssez les ténèbres, pourquoi n'aimez-vous pas de même la lumière du monde spirituel et n'en haïssez-vous pas les mystères ou les ténèbres?

Vous qui possédez depuis près de trois mille ans la clef des connaissances terrestres, pourquoi ne possédez-vous pas aussi celle des connaissances célestes? Pourquoi toutes les idées que vous vous êtes formées du ciel sont-elles le rebours des lois que vous connaissez ici-bas?

Vous n'aviez, pour la conception des choses du monde à venir, que le choix entre deux cas : vous les représenter analogues aux choses terrestres ou ne leur ressemblant pas. Pourquoi avez-vous toujours choisi cette dernière forme plutôt que la première? Quel droit aviez-vous de supposer que Dieu est sur la terre autre qu'il n'est au ciel; que les lois qu'il a établies dans ce monde doivent être renversées dans l'autre; que ce qui est bon, raisonnable, juste et naturel ici-bas doit être insensé, injuste et surnaturel au ciel? Répondez! D'où vient que

vous avez augmenté vos connaissances terrestres de génération en génération, et que vous n'avez su augmenter d'un iota les connaissances célestes que vous avez héritées il y a deux mille ans de votre frère Sem?

Plus vos connaissances des choses terrestres se sont augmentées, plus vos connaissances des choses célestes se sont faussées, ainsi vous êtes arrivés à croire que ce qui est périssable sur la terre est impérissable au ciel, et que ce qui est absurde sur la terre est sensé au ciel. Est-il étonnant, après cela, que votre intelligence confondue se soit embrouillée dans un dédale de contradictions insolubles, que vous vous soyez accoutumés à croire que le chaos qui est dans votre tête existe réellement dans le monde spirituel, et que les choses divines sont inaccessibles à l'intelligence du chrétien? Finalement cet état de mystères et de ténèbres vous a paru naturel et vous lui avez donné le nom de lumière, tandis que la lumière vous a paru contre-nature et que vous l'avez appelée ténèbres. Ainsi l'habitude a transformé pour vous l'erreur en vérité et la vérité en erreur.

Si l'on examine la source des diverses erreurs qui règnent dans le monde, on verra qu'elles se fondent sur une fausse application de l'analogie. Sciemment ou à notre insu, nous appliquons, par voie de *similitude* ou de *dissimilitude*, l'analogie à toutes choses; impossible d'éviter l'analogie, car sans elle on ne saurait porter aucun jugement. Dans le chapitre VI du livre second (page 310) on a vu que l'imagination humaine, incapable de créer une pensée originale, doit se borner à mélanger les idées que lui présente la nature. Ce mélange ne se fait que par l'analogie, et il produit à l'égard de la vérité trois catégories de nouvelles pensées :

1° Celles qui suivent rigoureusement les lois de l'analogie et qui sont la vérité absolue.

2° Celles qui se forment en contravention aux lois de l'analogie et qui sont proportionnellement entachées d'erreurs.

3° Celles qui se forment par négation de l'analogie. Son absolue négation est une cessation complète de toute pensée.

Ainsi les chrétiens admettent par analogie un autre monde, des êtres supérieurs et un Etre suprême. Les matérialistes nient dans ce cas toute analogie; l'autre monde n'existe pas pour eux. Il en est de même pour tout ce qui nous entoure; la négation de toute analogie est la cessation de la pensée même

Les chrétiens, comme nous venons de le remarquer, admettent par similitude un autre monde et un Auteur de toutes choses; mais plus loin ils se représentent les choses par dissimilitude. Tout en admettant par façon de parler que l'homme est à l'image de Dieu, ils se le représentent néanmoins juste à l'inverse de ce qu'est le Créateur. Ils disent, par exemple : Dieu est sans passion, immortel, sans devoir, sans lien, sans corps, sans âme, sans douleur, etc., tandis que l'homme a des passions, est mortel, a des devoirs, est lié, possède un corps et une âme, est exposé à la douleur, etc. En quoi l'homme est-il donc semblable à Dieu ? C'est ce qu'ils ne peuvent expliquer, à moins de supposer une ressemblance spirituelle ou intellectuelle ; mais c'est précisément à cet égard qu'il l'est le moins, car il craint la pensée, et s'imagine en conséquence que c'est un péché de vouloir sonder les pensées de Dieu.

Nous n'admettons qu'une seule différence entre l'homme et Dieu : c'est que l'homme est pécheur et que Dieu est saint. En tout autre point l'homme est l'image du Créateur, et le monde qu'il habite est l'image de l'univers invisible.

Tout homme, ayant le sentiment instinctif de son péché et de la différence qui existe sous ce rapport entre lui et Dieu, cherche à se rendre compte de cette différence en supposant qu'elle provient de sa constitution. Il se représente donc Dieu et les choses spirituelles par voie de dissimilitude cherchant à rejeter la cause de son mal sur sa nature et finalement sur Dieu, au lieu de reconnaître qu'elle gît uniquement dans sa volonté. Les chrétiens, par exemple, dépeignent les choses spirituelles comme opposées aux choses terrestres. Ils n'ont point reconnu toute l'étendue de la perversité de leur cœur.

Ainsi toute conclusion contre les lois de l'analogie, toute représentation que nous nous formons de Dieu et des choses spirituelles par dissimilitude, n'est qu'une suite naturelle de notre amour pour le mal et de notre goût pour ce qui est impur et faux. C'est un témoignage de notre hypocrisie et de la perfidie de notre âme.

Chaque conclusion devant se former ainsi par similitude ou par dissimilitude, par ressemblance ou par dissemblance, on ne peut donc échapper à l'analogie, et toutes les erreurs ne sont que le résultat d'une fausse application de ses lois. Les notions mêmes les plus erronées se fondent en définitive sur des vérités, mais

comme ces vérités ont été groupées sans observer les règles de l'analogie, on ne pouvait en tirer que des conclusions fausses. L'homme étant impuissant à inventer une idée et ne possédant que la faculté de combiner celles que lui présente notre monde, il ne peut imaginer une seule erreur qui soit primitive dans toutes ses parties. Sans doute dans le monde civilisé on use abondamment du droit de mélanger les idées, mais dans ce mélange, qui est du choix de chacun, loin de procéder avec droiture, avec l'intention de connaître la vérité, on rassemble perfidement un certain nombre d'idées incohérentes, et l'on cherche à en tirer les conclusions les plus favorables à notre orgueil, et par conséquent les plus défavorables pour la vérité et pour Dieu. La raison devient ainsi la servante du cœur, on lui donne pour tâche de nous disculper de toute condamnation et de nous exalter le plus possible. Cette opération se fait à notre insu, tout aussi bien que la digestion et la circulation du sang.

Les pensées d'un homme forment un ensemble infini dans ses détails, car l'organisme de l'intelligence est beaucoup plus compliqué que celui du corps, étant plus important ; il est dès lors infiniment plus difficile à connaître. Aussi l'anatomie de l'intelligence est-elle inconnue en comparaison de celle du corps, et l'on ignore encore la diététique de sa vie et la diagnostique de ses erreurs.

Nous observerons, en passant, que pour la philosophie allemande ou française le spirituel est au contraire plus simple que le matériel. Pourquoi n'a-t-elle pas su analyser le spirituel avant le matériel? L'analyse du plus simple doit pourtant se faire plus facilement que celle du plus compliqué.

La pensée la plus insignifiante que nous énonçons repose toujours sur un assemblage de diverses pensées fondamentales, lequel ne se révèle qu'à une analyse approfondie. La dissection de la pensée étant une opération longue et pénible, et surtout humiliante pour notre orgueil, personne ne se rend compte des éléments sur lesquels il appuie ses plus simples raisonnements. Nous remuons les idées sans plus réfléchir au jeu fondamental des vérités élémentaires qui ont servi à les faire naître qu'un maçon ne pense au jeu de muscles qui lui est nécessaire pour soulever les pierres qu'il emploie pour bâtir. La plus pauvre pensée exige déjà une organisation fort compliquée, mais, notez-le, une organisation dont nous-mêmes, avec la société qui nous entoure, avons été les seuls auteurs. Dieu nous a présenté

les matériaux bruts, c'est nous qui devons les assembler en organisme vivant. C'est ainsi qu'il fait croître le blé indispensable à la vie, mais il ne laboure pas, il n'ensemence pas, il ne fait aucun des travaux qui le préparent pour la nourriture de l'homme; c'est l'homme lui-même qui doit faire ce travail.

Il en est de même pour la pensée. La nature nous présente, pour ainsi dire, la pensée brute. C'est à l'homme de l'organiser et de la travailler. Il est obligé d'amasser lui-même le trésor de ses connaissances. Si Dieu nous avait présenté dans la nature une seule pensée fausse, une seule image qui ne fût pas rigoureusement et mathématiquement exacte, il nous aurait induit sciemment en erreur. Dans ce cas, nous serions abandonnés sans défense à la merci du mal, car nous ne possèderions aucun moyen de distinguer le vrai du faux. Si Dieu nous avait trompé une seule fois, nous serions en droit de toujours douter de sa parole, car celui qui nous induit en erreur une fois peut le faire une seconde, une troisième fois, et toute confiance cesse. Dieu s'exposerait-il à cette honte? Comment lui, qui est la vérité même, pourrait-il nous présenter quelque chose de faux? Quel but aurait-il en agissant de la sorte à l'égard de ses créatures? Il faut donc admettre que toutes les idées qui nous sont présentées dans la nature sont d'une vérité mathématique, absolue.

Ainsi toutes les erreurs qui existent sur la terre sont d'invention humaine. Elles sont un composé de vérités juxtaposées en contradiction avec les lois de l'analogie, et le fruit d'une intention positive de produire le mensonge. La nature nous présentant la vérité absolue, l'erreur est une chose artificielle, le fruit d'une combinaison, tout aussi bien qu'une machine. Toutes les erreurs sont autant de tableaux où l'artiste s'est exercé à couvrir sa toile des êtres les plus grotesques qu'il pût imaginer. Mais comme un artiste doit toujours revenir aux formes fondamentales de la nature, arbres, eaux, montagnes, animaux, etc., de même toute erreur doit s'appuyer sur des idées vraies, qu'il est possible de déterminer par l'analyse. Seulement l'homme les déplace de leur position naturelle, en arrache des membres, puis cherche à les reproduire dans des conditions indues. Il peuple ainsi son imagination d'organismes monstrueux et malfaisants, au point que ce qui est contre nature lui paraît naturel, et ce qui est naturel contre nature. De même le vrai lui paraît faux, et le faux vrai.

Si l'on se demande pourquoi l'homme fait ces mélanges impropres, tandis qu'il a la vérité à sa portée, on doit répondre, hélas ! que c'est par goût. Etant méchant, il aime mieux le mensonge que la vérité, parce que la vérité lui reproche sa conduite et qu'il hait d'être blâmé. Dieu ne lui a présenté que la vérité; c'est lui-même qui crée l'erreur. L'une le condamne, l'autre le flatte; peut-on ne pas deviner vers laquelle il se tourne? L'orgueil est toujours le mobile secret qui enchaîne sa raison.

M. Ch. Secrétan dit[1]): « L'homme est un problème pour lui-» même: un problème fort compliqué, insoluble aussi long-» temps qu'on n'a pas saisi les rapports des hommes entre eux, » les rapports de l'humanité avec le milieu qui l'entoure, et la » cause dont elle procède. Pour reconnaître l'harmonie entre » le christianisme et la raison, il faut que la raison se com-» prenne elle-même, et le christianisme lui est nécessaire pour » cela. Ce cercle est inévitable. Le secret de la raison, je vous » le dirai, c'est qu'elle est malade, mais elle est trop vaine » pour l'avouer: l'orgueil même est son mal, voilà le fond de » l'affaire !»

C'est le langage du philosophe. Ceux qui partent du point de vue purement religieux reconnaissent la même vérité, mais l'expriment en d'autres termes: ils parlent de l'orgueil du cœur. Le cœur, dans le sens biblique, c'est l'âme, que M. Secrétan personnifie ici par sa faculté la plus noble, l'intelligence ou la raison.

Toute erreur étant une infraction aux lois de l'analogie, il s'ensuit qu'elles sont les seules bases de la vérité et de la raison. C'est ce que nous avons signalé dans le chapitre sur ce sujet, page 64. L'étude des lois de l'analogie devient, en conséquence, indispensable à tout homme qui veut éviter l'erreur et s'attacher à la vérité. Mais ce n'est pas un travail facile. Il faut changer ses goûts, sa manière de penser et de voir. L'atmosphère d'erreur qui nous entoure est si dense que la lumière ne la pénètre qu'avec peine. L'abus constant que les hommes ont fait de l'analogie, en l'appliquant mal, puis en s'en servant pour voiler la vérité, l'a tout à fait discréditée; mais peut-on accuser la vérité des mensonges qu'on fait passer sous son nom? ne serait-ce pas la pire des hypocrisies?

---

[1]) *La Raison et le Christianisme,* par Ch. Secrétan, p. 280. Lausanne.

Le faux mélange d'idées et l'ignorance des lois de l'analogie dans lesquels les hommes se sont plu, ont fait que leurs propres instincts sont devenus pour eux une source d'erreurs. A l'instar des animaux, ils les ont suivis sans discernement et adoptés comme règle de conduite là où ils ne devaient pas le faire. Comme toutes les autres choses, les instincts nous ont été donnés pour nous servir, mais nous les employons au mal au lieu de les faire servir au bien. Par exemple, Dieu a déposé dans le cœur de tous les hommes un sentiment profond de leur grande destinée : ils doivent en effet devenir fils de Dieu; c'est la position la plus haute qui puisse se concevoir. Mais l'homme interprète à faux ce sentiment; il l'applique uniquement à cette terre au lieu de l'appliquer au ciel. Chacun s'imagine qu'il est destiné à être supérieur à ses frères, que son intelligence, sa sagesse, son jugement valent plus que ceux d'autrui. Aussi chacun trouve-t-il qu'on ne lui accorde pas l'honneur qui lui est dû. Qui ne désire une augmentation d'estime, sans que pour cela il lui vienne à l'idée de grandir proportionnellement en vertu pour la mériter? Ainsi, trouvant qu'on est injuste à notre égard, nous nous croyons en général justifiés de l'être à l'égard des autres.

Ce même sentiment nourrit au fond du cœur de chacun le secret espoir qu'il obtiendra le gros lot à la loterie, ou qu'il sera spécialement heureux ici-bas. Quand plus tard, cette attente a été déçue, chacun croit que la Providence ou le sort l'a maltraité. Quel est le jeune homme qui ne se fasse des illusions de ce genre et qui n'attende de la fortune des faveurs toutes spéciales? C'est ce même sentiment de prédestination qui a conduit beaucoup de grands hommes et qui est le mobile secret de tant d'entreprises hasardeuses.

Les femmes partagent cet instinct, et, comme d'ordinaire elles réfléchissent moins et sont moins accoutumées à raisonner leurs impressions, elles s'en laissent dominer plus que les hommes. Ainsi l'espoir de gagner à la loterie exerce plus d'influence sur la femme que sur l'homme, car ce dernier compte davantage sur sa force et son travail, le sexe faible davantage sur la bonne chance. L'un sent la nécessité de se créer une fortune, l'autre l'attend du hasard.

Nous passerons en revue quelques-unes des erreurs les plus répandues, pour montrer la manière dont on pèche contre l'analogie. L'usage du chapelet, introduit chez les bouddhistes,

les mahométans et chez les chrétiens de diverses Eglises, repose sur le raisonnement suivant. Appliquant par instinct à leurs prières les lois de la nature inanimée ou de la matière, ils disent, sans toutefois s'en rendre compte : Une prière a telle valeur, donc cent prières vaudront cent fois autant. Ceux qui raisonnent ainsi identifient par là leurs prières avec une poignée de matière. Reconnaissant instinctivement qu'elles sont sans vie, ils sont poussés à leur appliquer les lois de la matière au lieu de celles de la vie. Car la vie s'estime par la qualité, tandis que la matière s'estime par la quantité. L'erreur de ce raisonnement est évidente. Un bonjour répété cent fois n'a pas cent fois plus de valeur que ce souhait prononcé une seule fois. Il est impossible d'appliquer à quelque chose d'intellectuel les lois de la substance, dont la valeur s'estime par le nombre. La même loi existe pour toutes les choses intellectuelles ; on ne peut absolument pas leur appliquer les lois de la substance sans les dégrader et leur ôter leur caractère spécial de vie. Celui qui le fait prouve qu'il accomplit une œuvre purement matérielle, une œuvre qui ne se mesure que par la quantité, comme de piocher la terre, où cent coups de bêche valent cent fois plus qu'un seul coup.

L'emploi du chapelet et les fausses idées qui s'y rattachent proviennent donc d'un usage impropre de l'analogie; on applique à ce qui devrait être spirituel les lois de la matière. Mais cette erreur à son tour est fondée sur un sentiment juste, qui pousse à n'appliquer à une chose morte que les lois de la mort.

L'analyse donne les vérités suivantes comme bases de l'instinct qui guident les diverses croyances dans l'emploi d'un compteur pour leurs prières :

1° La matière (dans les limites ordinaires) s'estime selon le le nombre ou la quantité.

2° Aux choses sans vie il faut appliquer les lois de la matière ou de la mort.

3° Nos prières sont sans vie, donc il faut leur appliquer les lois des choses inanimées ou de la matière, et non celles des êtres animés.

Voilà trois vérités incontestables, dont le résultat est une erreur ; cependant elle ne mérite ce nom que par rapport au bien, non par rapport au mal.

Nous prions les penseurs de remarquer spécialement ce phénomène. Dans ce cas, l'erreur est vraie, rigoureusement, mathé-

matiquement vraie, mais seulement pour le mal, non pour le bien. De plus, l'analogie est aussi correctement employée que les circonstances le permettent ; car appliquer à des prières sans vie les lois de la vie, ce serait contre toutes les règles de l'analogie. On voit par cet exemple que l'analogie guide instinctivement toutes les intelligences, mais qu'elle donne pour le mal d'autres résultats que pour le bien. Il existe ainsi pour les hommes deux vérités, l'une pour les méchants, l'autre pour les bons. Ce qui est vrai pour l'un ne l'est pas pour l'autre, et vice-versâ. L'un se croit un animal, il a raison ; un autre ne se croit pas un animal, il a encore raison.

Il est important, dans l'analyse, de ne pas oublier le double rôle que joue l'analogie, car elle donne des résultats diamétralement opposés selon que celui qui l'applique est bon ou mauvais. C'est précisément par ces résultats différents qu'elle trahit ce qui est au fond du cœur de chaque homme, et qu'elle révèle le secret de toutes les pensées à celui qui, ayant passé du mal au bien, a la liberté de comparer le raisonnement de l'un avec celui de l'autre. L'homme qui ne connaît que le raisonnement du mal est évidemment incapable de juger de celui du bien ; il n'a pas la liberté de juger autre chose que ce qu'il sent.

Les bouddhistes, les mahométans et leurs congénères, ainsi que les Eglises semi-chrétiennes qui emploient encore le chapelet, n'avaient que le choix entre les lois de la vie et celles de la mort pour les appliquer à leurs prières. S'ils ont choisi les dernières, c'est par analogie, par instinct, sans qu'ils se rendissent compte de leur manière de raisonner. S'ils avaient agi autrement, ils auraient commis une faute bien plus grande encore ; car, dans ce cas, l'erreur d'appliquer à la mort les lois de la vie se fût cachée sous les dehors de la vérité, et aucun homme, quelque intelligent qu'il fût, n'eût été capable de reconnaître et encore moins de démontrer la présence du mal au fond de ces cœurs. Si l'erreur pouvait revêtir les formes de la vérité, nous ne saurions absolument plus distinguer l'une de l'autre ; et si un mort pouvait agir comme un vivant, il n'y aurait plus moyen de le reconnaître. Il vaut donc beaucoup mieux, pour ceux dont les prières sont sans vie, qu'ils continuent à employer le chapelet, car ils manifestent par là ce qu'ils sont, et si l'on reconnaît ce qui leur manque, on peut aussi employer les remèdes convenables.

Ceux qui réfléchissent comprendront que combattre l'erreur,

dans ce cas particulier comme en général, ne sert à rien ; on ne fait que rendre un homme plus hypocrite. Le seul remède efficace est d'infuser une nouvelle vie. Alors seulement le mal se guérit et l'erreur disparaît. Celui dont les prières deviennent vivantes ne pensera plus à leur appliquer les lois de la mort et jettera son chapelet au rebut. Désirer que les symptômes d'une maladie disparaissent sans que la source du mal se guérisse est une chose insensée. Le médecin qui combattrait les symptômes, sans attaquer le mal même, serait un bien mauvais médecin. Il en est de même dans les choses spirituelles; vouloir faire disparaître les symptômes sans remédier au mal qui leur a donné naissance témoigne de l'ignorance de celui qui l'essaye.

Les erreurs sont donc des symptômes nécessaires pour reconnaître le mal ; elles en sont les manifestations, mais ne constituent pas le mal lui-même; il est beaucoup plus profond. Elles sont nécessaires aussi longtemps que le mal est là. Dès que la cause du mal cessera, elles disparaîtront d'elles-mêmes. Comment pourrait-on reconnaître la présence du mal sans les erreurs qui en sont le signe extérieur ? Aussi Dieu a-t-il arrangé ce monde de telle sorte que toutes les créatures se trahissent spirituellement par leur apparence, leur forme, leur voix et leur langage. On doit pouvoir les distinguer tout aussi clairement que les objets matériels. Rien ne doit être caché à l'homme spirituel, ni échapper à son observation. Pour lui point de mystères, point de ténèbres ; il doit tout connaître, tout voir, tout sonder.

Celui qui a la connaissance discerne les esprits les uns des autres avec la même facilité qu'on distingue les diverses races d'animaux. Car plus une position est élevée, plus l'individualité se prononce et les qualités varient. Or, si les diverses espèces d'animaux se distinguent à première vue d'après leur forme extérieure et même au son de leur voix, combien plus facilement ne distinguera-t-on pas un esprit d'un autre à la plus simple pensée qu'il émettra ?

Si donc l'homme spirituel doit connaître la pensée de Christ (1 Cor. II, 15, 16), à plus forte raison doit-il discerner les esprits. Cette connaissance ne présente point des difficultés insurmontables comme on se l'est imaginé; car ce qui est dans l'homme se trahit par sa manière de penser. L'hypocrisie ne peut ici rien cacher; elle ne saurait comment s'y pren-

dre pour imiter la vérité, pas plus qu'un ignorant ne saurait écrire comme un savant, ou celui qui ne connaît pas une langue faire semblant de la parler. L'homme spirituel pourra donc classer les esprits avec la même sécurité qu'un naturaliste classe les animaux; car chacun porte écrit sur son front ce qu'il est, ce qu'il pense et ce qu'il fait; l'instinct de chacun le pousse à se placer là où il appartient; il le fait sans s'en douter, il n'a pas même la faculté d'en agir autrement. Ainsi l'homme animal se place instinctivement parmi les animaux; celui qui est mort spirituellement se place, lui et ses œuvres, parmi les morts et leur applique les lois de la mort, c'est-à-dire celles de la matière.

Dieu a arrangé les choses spirituelles de la même façon que les matérielles, et les esprits se trahissent par leur manière de penser, de parler et d'agir, absolument comme les animaux se font reconnaître par leurs formes, leur voix et leurs allures. Tout mal caché dans l'intérieur de l'homme se trahit par quelque erreur, et toute erreur est le symptôme, la manifestation d'un mal particulier.

Chaque homme, à moins qu'il ne soit d'une dépravation absolue, retient toujours une certaine quantité de vérité ou de lumière, qui correspond exactement à sa valeur morale. Il est incapable d'accepter aucune vérité au-delà de cette mesure, parce que cela lui serait désagréable. Il s'en défend comme d'une trop vive lumière ou d'une trop forte chaleur. Donner à cet homme plus de lumière qu'il n'en peut employer, c'est lui faire le même tort que si l'on découvre le grain de blé qui a commencé à germer, pour l'exposer à l'air et aux rayons ardents du soleil. Un cœur qui commence à germer spirituellement ne supporte pas la vérité; aussi Dieu, dans sa sagesse, lui a donné l'instinct de la repousser, comme une chose nuisible. L'obscurité et l'erreur sont aussi nécessaires à la prospérité de ce germe qu'il est nécessaire pour un grain de blé d'être recouvert de terre pour croître; plus tard cependant, quand il sortira de terre, il acceptera la lumière comme le fait une jeune plante, mais alors encore il demandera le doux soleil du printemps et non les ardents rayons de l'été.

Le monde spirituel présente les mêmes phénomènes de cause et d'effet que le monde matériel, phénomènes aussi palpitants d'intérêt et de vie comme ceux que nous offrent les plantes et les fleurs. Que dis-je? Ils sont mille fois plus intéressants, car il

s'agit d'esprits, non de plantes; il s'agit de vies éternelles d'une valeur et d'une portée infinies, non de chétifs végétaux dont la vie et la mort sont, après tout, de peu d'importance. Le laboureur qui sème, plante, arrose et prend intérêt à son travail condamne ceux qui, appartenant au royaume de Dieu, ne font pas la même chose pour le monde des esprits. Mais, hélas! les enfants de ce monde sont plus sages que ceux de la lumière, et ils se donnent plus de peine pour apprendre à connaître les lois de leur monde que les enfants du royaume de Dieu ne s'en donnent pour apprendre à connaître les lois du monde spirituel.

Revenons aux diverses erreurs dont les hommes se sont rendus coupables. Les Chamites et les Japhétites ont toujours eu la tendance d'identifier Dieu avec la matière, et ils ont adoré des animaux, du bois, des pierres, les étoiles, la lune et le soleil, comme si c'étaient des dieux. Au moyen âge, le peuple attribuait aux reliques et aux images une vertu divine et le pouvoir d'opérer des miracles. Beaucoup de personnes croient encore à l'efficacité des reliques, des amulettes, de l'eau, du sel et du pain bénits. C'est attribuer à des ossements morts, à des œuvres humaines, la puissance de l'Esprit de Dieu. C'est adorer l'homme que d'élever ses œuvres à cette hauteur. La faute commise contre l'analogie est tout aussi évidente que dans le premier cas; le résultat final est le même. L'instinct de ces gens-là les pousse à adorer, et parce qu'ils sont morts spirituellement ils ne peuvent adorer que la mort. L'ignorance les fait errer, mais ici, comme dans le cas précédent, leur instinct les guide dans l'adoption de ce qui est vrai à leur égard. S'ils honoraient Dieu extérieurement au lieu des reliques et des saints, sans changer de cœur, leur erreur serait plus grande encore; ils mentiraient.

La plus coupable des idolâtries qui aient jamais existé dans le monde règne encore de nos jours dans un grand nombre d'Eglises chrétiennes. La masse du peuple croit, par exemple, que Dieu entre dans un peu de farine qu'une servante a pétrie ou qu'un ouvrier a façonnée en hostie, du moment où le prêtre a béni ce pain. La faute commise contre l'analogie est aussi évidente que dans les cas précédents. Cette farine est sans aucune vie; et n'étant plus capable de contenir une vie végétale, elle peut encore moins contenir une vie animale, bien moins encore une vie spirituelle. En outre l'homme, ne possé-

dant pas la puissance de faire entrer la moindre vie dans cette farine, peut d'autant moins y enfermer, par une formule de bénédiction, le Créateur de toutes choses. Christ n'occupant d'ailleurs aucune place dans l'espace, il ne peut entrer dans une hostie; il peut sans doute occuper une place dans l'esprit, mais s'il y entre, ce n'est certes pas par la bouche, ni en compagnie d'un peu de pâte.

Le matériel ne peut produire le spirituel, ni l'inférieur le supérieur. Le pain ne peut produire une substance spirituelle, ni ce qui est destiné pour le ventre nourrir l'esprit. Après la bénédiction du prêtre le pain reste ce qu'il était auparavant, il s'en va dans l'estomac où il est digéré comme toute autre nourriture. La bénédiction de tous les prêtres catholiques, apostoliques, grecs, anglicans et luthériens réunis ne peut pas faire dévier cette farine de sa route ordinaire dans le corps; comment pourrait-elle lui faire produire quelque chose de spirituel[1]? L'idée que Christ descend dans une hostie ou que son Esprit est attaché à un morceau de pain est tout simplement une adoration de la matière et de la puissance humaine; on s'imagine que, par une force semblable à celle de la nécromancie, le prêtre a le pouvoir de changer la nature des substances ou de leurs effets. Rien dans toute l'histoire du paganisme n'est aussi dégradant et aussi honteux. Un pauvre nègre, considérant le palmier qui le nourrit comme son dieu ou le soleil comme le père de toute vie, est mille fois plus excusable que ces Japhétites qui croient pouvoir enfermer Dieu dans un peu de pâte cuite au four. Ils adorent cette hostie, ils adorent la matière, ils adorent la mort! C'est leur instinct qui les y pousse, et cela par la raison signalée plus haut.

Les Juifs et les Arabes, races sémitiques, se sont abstenus depuis bien des siècles de ce genre de fétichisme. Si l'on considère le faible degré de lumières qu'ils possèdent, on reconnaîtra qu'ils sont en général moins matériels que les peuples japhétiques; aussi sont-ils destinés à de plus grandes choses.

Les Indous croient que, s'ils se plongent dans le Gange, leurs péchés leur seront pardonnés. De même, un grand nombre de chrétiens croient qu'en arrosant un enfant d'un peu d'eau, puis en murmurant une formule, on peut lui procurer l'entrée du ciel. Ces deux idées sont identiques, car elles sont

[1]) Zwingli, qui combattait cette erreur avec énergie, a été pour cela traité de démon par Luther.

l'une et l'autre une corruption de cette vérité fondamentale : sans pureté de cœur on ne peut voir Dieu (Math. V, 8). Mais à l'idée de cœur ou d'âme on substitue celle de corps; comme si la loi disait : sans la pureté du corps on ne peut voir Dieu. Tous les Japhétites ont la tendance de mettre la matière à la place de l'esprit et de créer ainsi des formules monstrueuses. La faute commise contre l'analogie est de confondre le matériel et le spirituel, en supposant qu'une opération matérielle peut produire une transformation spirituelle. C'est comme si l'on admettait qu'en arrosant une plante on peut la transformer en animal. Ce qui est absurde pour ce monde l'est aussi pour le monde spirituel. Le baptême qui sauve est celui qui est administré par Dieu seul : c'est le don du Saint-Esprit. En revanche le baptême donné aux petits enfants est une simple ablution favorable à la santé; c'est une image qui a rapport à notre corps et qui n'a pas plus de ressemblance avec la réalité qu'un temple bâti par la main des hommes n'a de rapport avec l'Eglise vivante de Christ, le vrai temple de Dieu. Mais les Japhétites, toujours enclins à s'adorer, attribuent à leurs actions et à leur baptême la même valeur qu'à l'action ou au baptême de Dieu. Ils oublient que l'homme animal est non l'égal, mais l'image de Dieu, et que ce qu'ils font de leurs mains ne peut avoir qu'une valeur terrestre. En croyant qu'une ablution matérielle peut laver les péchés, les Indous sont certes mille fois plus excusables que les Eglises chrétiennes qui pensent qu'un peu d'eau ou qu'un baptême peut assurer le ciel à un enfant.

Le matérialisme n'est qu'un extrême fétichisme ; c'est une adoration de la matière poussée aux dernières conséquences. La raison en est la même que dans les cas précédents; nous n'avons pas besoin d'en renouveler l'analyse. Ceux qui professent ces doctrines se croient dispensés de tout devoir envers des êtres qui les ont engendrés. Ainsi ils mangent sans scrupule les animaux dont ils prétendent descendre et qu'ils considèrent comme leurs frères. Les matérialistes sentent qu'ils ne sont ni libres ni pensants, voilà pourquoi ils sont obligés de se considérer comme des animaux aussi peu intelligents que des molécules. Ne pouvant inventer d'autres formes pour s'y assimiler, ils leur disent : Vous êtes nos frères et vous nous avez engendrés.

Le panthéisme est un phénomène identique au matérialisme et provient des mêmes causes. Les personnes qui penchent

vers ce système n'admettent pas pour Dieu les mêmes distinctions que pour l'homme. Par exemple, elles ne reconnaissent pas qu'on peut distinguer entre l'œuvre que Dieu a créée et l'enfant qu'il a engendré, ainsi que cela se fait si aisément pour les hommes. C'est abaisser Dieu au niveau d'un des éléments du règne minéral ; car chez ceux-ci la génération et l'action se confondent. Elles donnent ainsi à Dieu le caractère et les qualités de la matière ou d'une pierre, et non ceux de la vie telle qu'ils la connaissent chez l'homme. La faute contre l'analogie est ici aussi évidente que dans les cas précédents.

On a l'habitude de parler de plusieurs espèces d'Eglises (Eglise d'Etat, Eglise catholique-romaine, Eglises grecque, anglicane, luthérienne, réformée, etc.) Mais au fait il n'y a qu'une seule Eglise ; elle est invisible et se compose de ceux que Dieu a élus et qui ont reçu le don du Saint-Esprit. Toutes ces Eglises visibles ne sont que des images de la véritable Eglise, et n'ont pas plus de rapport avec elle qu'une statue représentant Dieu n'a de rapport avec l'Etre suprême. Mais cette représentation peut être bonne ou mauvaise, selon la capacité des constructeurs; cela est évident. L'erreur gît dans une confusion de l'image visible avec la réalité invisible. Cette illusion entraîne après elle une somme effroyable de fausses conclusions, qui sont autant de péchés contre le bon sens et la logique. C'est une idolâtrie. On prend une statue en pierre sans vie, faite par la main des hommes, pour l'Eve spirituelle engendrée de Dieu.

Ne pouvant se fonder sur la raison, les fausses Eglises sont forcées d'enseigner des mystères et demandent qu'on les croie aveuglément. Elles prétendent avoir reçu une autorité directe de Dieu, admettant que ceux qu'elles consacrent pour leur service ont spécialement été choisis par Dieu. Elles s'appuient aussi, quand elles le peuvent, sur l'autorité civile, et parlent le langage des grands de la terre et des princes de ce monde, comme si elles avaient autorité sur les âmes. Ainsi toute Eglise régnante ou hiérarchique, usant d'autorité sur les hommes, appartient à la grande famille des *antechrists*, car *ante*, en latin, veut dire « avant », et caractérise ici une Eglise ou une puissance qui règne avant la venue de Christ. *Antichrist* (grec) veut dire celui qui règne à la place de Christ, comme vice-Christ; il a de plus le sens d'être opposé à Christ. Ainsi toutes les Eglises et toutes les puissances qui règnent avant Christ, ou qui prétendent régner à sa place, sont des antechrists.

On s'imagine souvent qu'après notre mort l'âme entre dans un purgatoire pour expier ses péchés. Mais lequel de nous croit pouvoir payer par une douleur la somme qu'il doit à son voisin? Or, si la douleur est incapable d'effacer une dette terrestre, comment pourrait-elle effacer une dette spirituelle? C'est pécher contre la logique que d'admettre pour le ciel des lois qui sont contre nature sur la terre. Aucune douleur, quelque grande qu'elle soit, n'est capable de nous purifier d'un seul péché. Par la même raison, aucun prêtre ne peut absoudre le pécheur; car, s'il n'a pas reçu de Dieu la puissance d'annuler une seule dette terrestre, comment annulerait-il une dette spirituelle? Celui qui ne peut faire le moins ne saurait faire le plus.

Certains prêtres prétendent qu'il faut faire ce qu'ils disent, et que, s'il y a erreur dans leurs enseignements, ils en porteront seuls la responsabilité. Le devoir de leurs subordonnés est d'obéir. C'est une imposture. Si un homme fait une imprudence qui lui coûte la vie terrestre, aucun prêtre ne peut donner sa vie en garantie pour celle de cet homme; la loi de la nature n'admet pas de substitution. Il en est de même pour la loi morale : un homme ne peut être le substitut d'un autre. Ainsi un prêtre ne peut prendre sur lui la responsabilité de l'âme d'un autre homme, et celui qui est assez aveugle pour se confier en lui en portera la peine. Si un aveugle se laisse guider par un autre aveugle, ils tomberont tous deux dans la fosse. La mort du Christ ne nous a pas délivrés de la mort matérielle, au contraire, elle l'a scellée; car elle demande impérieusement la mort du vieil homme. Pour nous délivrer de la mort spirituelle, il faut une nouvelle œuvre du Christ, œuvre que la grande majorité des chrétiens ignorent, comme ils ignorent toutes les lois spirituelles. Si le sacrifice de Jésus-Christ n'est pas à même de nous délivrer de la mort matérielle, il nous délivrera encore moins de la mort spirituelle, et la prétention d'un prêtre de faire ce que Christ ne peut pas est monstrueuse et impie au delà de toute conception. Aucun argent, aucune dispense, aucune absolution n'a le moindre effet pour l'autre monde; ceux qui s'y fient sont coupables comme ceux qui les donnent. Ils en porteront la peine, aussi bien que les hommes qui se fient aux amulettes souffriront de leur ignorance. Aucun prêtre ne peut réellement se charger des suites d'une fausse confiance en lui.

Beaucoup d'hommes refusent de croire que le Seigneur a souffert pour nous et qu'il a payé notre dette envers Dieu, et pourtant ils reconnaissent l'existence de ces lois pour la terre. Ils voient, par exemple, qu'un homme peut hériter de son père, qu'un frère peut cautionner son frère; pourquoi donc ne pas admettre ces lois à l'égard de Dieu? Le Souverain serait-il moins puissant qu'un homme et son œuvre moins efficace? Ou Christ serait-il incapable de faire le même bien que les hommes se font les uns aux autres? Ainsi, dans ce cas, les incrédules refusent d'accepter pour le ciel les lois de la terre, ils se refusent à l'analogie. — Par rapport à ce que nous avons dit au paragraphe précédent, nous remarquerons que le fait d'avoir notre dette acquittée par quelqu'un ne nous empêche ni de mourir ni d'être malades. L'image terrestre indique donc par analogie que l'acquittement de notre dette par Christ ne nous sauve ni de la mort ni de la maladie, et ne nous empêche point de contracter de nouvelles dettes. Pour nous donner la vie il faut un acte de génération, non de mort.

Beaucoup de chrétiens s'efforcent de devenir saints. C'est un sentiment de l'ancienne alliance. En effet, ce ne sont que les Juifs, les païens ou les Eglises semi-païennes qui ont des saints. Celui qui a réellement saisi la plénitude du salut en Christ sait qu'il ne peut rien ajouter à la sainteté qu'il a héritée; il ne cherche donc pas à augmenter sa sainteté, parce qu'il a reçu celle de Christ, à laquelle on ne peut rien ajouter. Un tel homme ne fera plus le bien pour la récompense, ni pour être saint, mais par amour pour son Sauveur. Celui qui cherche à augmenter sa sainteté travaille pour lui-même, il est sous la loi et ne connaît pas la grâce que Christ a offerte aux pécheurs. Il veut se créer un mérite devant Dieu, afin de recevoir de lui une récompense éternelle. Mais Dieu accorde ses dons gratuitement, il ne les vend pas. — Paul dit que si un homme donnait tous ses biens aux pauvres et qu'il livrât même son corps pour être brûlé, cela ne lui servirait à rien, s'il n'a pas la charité.

La généralité des chrétiens admettent que nos péchés terrestres ne nous sont pardonnés qu'au moment où nous recevons la foi. Ce ne peut être le cas, vu que, l'humanité étant un seul corps, tous les hommes sont membres les uns des autres. Il n'est donc pas possible à Dieu de pardonner à un seul sans pardonner à tous. Si la main d'un homme vole, vous ne pouvez

punir la main sans punir le reste du corps, ni lui pardonner sans pardonner au reste du corps. Or l'humanité est un seul corps. En devenant membre de l'humanité, Christ s'est chargé, dès le moment de sa naissance, de la dette du corps avec lequel il s'est identifié. Puis, comme membre de l'humanité, il a payé par son travail la dette qu'elle avait contractée envers son Créateur. Car le fruit du travail de Christ représente des richesses spirituelles, comme le fruit du travail des hommes représente des richesses temporelles.

Si le péché d'une seule des cellules du corps humanitaire était resté non pardonné, personne, pas même Christ, ne pourrait se présenter devant la face de Dieu. C'est ce fait que Christ exprime dans la parabole du champ et du trésor (Matth. XIII, 44). L'homme qui a trouvé un trésor, c'est Christ, et il a dû acquérir tout le champ, c'est-à-dire le monde entier, pour obtenir le trésor; mais il n'emporte que le trésor, qui est son Eglise. Le champ est de nouveau abandonné. Si Christ eût enlevé le trésor sans avoir acquis préalablement le champ, il eût commis une action illégale. Ainsi Christ a dû acquérir le champ entier, qui est le monde; pour l'obtenir, il a dû donner tout ce qu'il possédait. Il a donc payé la dette de tous les hommes, mais l'Eglise seule en récolte le fruit.

On ne peut pas dire en toute vérité à quelqu'un : « Crois qu'il y a une lumière sur la table, » si la lumière ne s'y trouve pas réellement au moment où on lui parle. C'est une inconséquence coupable que de demander à une personne de croire à quelque chose qui n'existe pas en réalité, mais qui deviendra vrai après coup, si elle y croit. C'est faire dépendre la vérité de la foi ou du caprice de l'homme, et non des faits, ce qui est une absurdité. Aussi pour qu'on puisse dire à quelqu'un: « Crois que tes péchés te sont pardonnés, » il faut que le pardon lui ait été accordé avant qu'il crût. L'incrédulité de l'homme ne peut pas changer un fait. Il est donc illogique et choquant de dire, comme le font l'Eglise anglicane et plusieurs autres Eglises protestantes : « Le Tout-Puissant pardonne et remet les trangressions à tous ceux qui se repentent véritablement et qui croient avec sincérité à son saint Evangile. » (Rémission des péchés, Liturgie anglicane.)

On s'étonne de voir à quelles extravagances les Eglises chrétiennes se sont portées, en s'imaginant que le salut dépend de dogmes et non pas de faits ou de lois que rien ne peut changer.

Elles se sont figuré que si un homme croit à tels et tels dogmes il sera sauvé. Mais la personne qui ferait une pareille chose pour ce monde ne serait-elle pas considérée comme insensée? Si un homme s'imagine qu'il croîtra du blé dans son champ, le blé croîtra-t-il sans avoir été semé? Il en est de même pour le monde spirituel. Le salut dépend de faits, et non de croyances. Or, comme Dieu ne peut accorder le pardon à un seul membre sans l'accorder à tout le corps, il est nécessaire que les péchés de tous les hommes soient couverts avant qu'un seul puisse en profiter.

Ainsi, avant que nous ayons commis un seul péché, avant même que nous ayons fait notre apparition dans le monde, Christ a déjà payé nos dettes et effacé nos péchés. Cette même loi se répète dans toute la nature.

Les remèdes pour tous les maux ont été préparés longtemps avant qu'il y eût un homme sur la terre. De même, une mère prépare tout ce qui est nécessaire pour la réception de son enfant avant qu'il vienne au monde. Dieu n'est pas moins prévoyant que l'homme, et ce qu'il a fait pour le mal physique, il l'a fait aussi pour le mal moral. Il a donc préparé un remède moral avant que la terre fut créée. Voilà pourquoi il est dit de l'Agneau qui ôte le péché du monde qu'il a été sacrifié dès la fondation du monde. La dette de chaque homme étant déjà payée avant qu'il vienne au monde, le prêtre est en révolte contre les lois de la nature et contre la sagesse de Dieu, quand il dit qu'il peut pardonner les péchés ou qu'il est chargé par Dieu d'annoncer le pardon à ceux qui croient, comme cela se fait dans tant d'Eglises.

La grande erreur où sont tombées toutes les Eglises, spécialement l'Eglise catholique, c'est de croire que le pardon de nos péchés suffit pour nous procurer l'entrée du ciel. Le pardon de nos péchés ne nous sert que pour ce monde, pas au delà. Pour entrer dans un monde supérieur, il faut recevoir la substance qui appartient à ce monde-là; ce qui est un don indépendant de celui du pardon des péchés. Ceux qui n'ont pas reçu le don de la substance divine, ou le Saint-Esprit, recommencent à pécher dans l'autre monde et le pardon qu'ils ont obtenu pour celui-ci ne leur sert plus à rien. Le Seigneur nous dit que tous les péchés terrestres se pardonnent, mais non le péché contre le Saint-Esprit, parce que les premiers appartiennent à la terre, tandis que le second appartient au monde spi-

rituel et que le sacrifice de Christ ne s'y étend pas. C'est ce qui nous paraît ressortir des lois générales de la nature.

Les hommes croient que s'ils participent à une guerre injuste ils ne sont pas coupables, parce qu'ils y ont été forcés par l'autorité de leur pays. De même ils se croient innocents s'ils prêtent la main à un acte tyrannique de leur gouvernement. Que nous enseigne l'analogie à cet égard? Si deux hommes se réunissent pour piller une maison, tous deux sont coupables devant la loi humaine, comme si chacun avait commis ce vol isolément. La culpabilité ne se partage pas, et n'est point diminuée par le nombre des complices. La justice n'inflige pas à chacun de ces deux coupables une moindre punition que s'il n'y en avait eu qu'un seul. Dans ce cas chaque individu est considéré comme aussi responsable que s'il avait été seul; le nombre des associés ne diminue pas la grandeur de leur faute. Il en est de même pour 3, 4, 1000, 10,000 ou 100,000 voleurs : chacun est punissable devant la justice humaine et divine comme s'il avait été seul.

Si cent mille soldats participent à une guerre injuste, chacun est coupable devant Dieu comme s'il avait commis à lui seul tous les meurtres et tous les dégâts faits en pays ennemi. Qu'il ait été forcé par son gouvernement, ce n'est pas une excuse devant Dieu; il ne doit pas obéir à l'homme plutôt qu'à Dieu, qui a dit : « Tu ne tueras point. Tu ne déroberas point. » Il en est de même pour tout employé d'un gouvernement, depuis le plus haut fonctionnaire jusqu'au dernier gendarme et au plus insignifiant geôlier. Chaque homme est responsable de toutes les actions auxquelles il participe comme employé du gouvernement. Or, comme aucun gouvernement ne peut être chrétien, il sera difficile pour les employés de l'être.

Toutes les erreurs des peuples japhétiques se résument en un mot : *matérialisme*. L'adoration de la matière est dans leur chair et leur sang. C'est une seconde nature; ils sont, pour ainsi dire, matérialistes nés. Tous ils vouent à la substance matérielle, à sa possession, à l'or et à l'argent, un vrai culte. Les plus ignorants du peuple s'agenouillent devant des idoles, des images, des reliques, des croix, du pain, du vin, des hosties ou devant leurs semblables. Ceux qui se croient plus intelligents s'inclinent et se découvrent devant l'objet de leur convoitise et de leur adoration. Ils témoignent par là qu'ils en reconnaissent l'autorité et la loi. Celui qui possède beaucoup de

substance matérielle est partout honoré, on le salue dans les rues, on lui parle avec respect, on l'écoute avec déférence et on lui dit : « Assieds-toi ici honorablement. » Celui qui n'en possède pas est méprisé, nul ne le salue ni ne l'écoute, nul ne l'honore ; les meilleurs d'entre les Japhétites croient faire beaucoup s'ils lui accordent en passant un signe de tête familier. S'il entre dans une assemblée, on lui assigne la place la moins honorable. Cette différence que l'on fait entre le riche et le pauvre n'est due qu'à l'honneur qu'on rend à la substance matérielle. C'est elle qui fait l'homme et constitue sa valeur; la matière est l'idole que la grande masse des hommes adorent. Existe-il un seul être sur la terre qui ne brûle de l'encens sur l'autel deMammon, qui ne fasse absolument aucune différence entre le prince, le riche, le puissant et le pauvre, et qui rende à chacun le même degré d'honneur ?

Le culte rendu aux richesses étant une idolâtrie, saint Jacques condamne la différence qu'on fait entre le pauvre et le riche comme une mauvaise pensée etcomme le fruit d'un jugement inique. « Ecoutez, dit-il, Dieu n'a-t-il pas élu les pauvres de ce monde, riches en foi et héritiers du royaume qu'il a promis à ceux qui l'aiment? Mais vous, vous avez déshonoré le pauvre. Ne sont-ce pas les riches qui vous oppriment et qui blasphèment le beau nom invoqué sur vous? Si vous accomplissez la loi royale, selon l'Ecriture : « Tu aimeras ton prochain comme toi-même », vous faites bien ; mais si vous avez égard à l'apparence des personnes, vous commettez un péché. » (Jacq. II, 4, 5.)

Ainsi la différence que les hommes font entre celui qui possède et celui qui ne possède pas est une insulte à Dieu, un mépris de l'esprit et des choses spirituelles, une adoration de la matière. Désirer des richesses afin d'être considéré, cela montre que nous estimons la matière plus que l'esprit, et l'honneur qui vient d'hommes insensés plus que la gloire qui vient de Dieu.

L'honneur qu'on offre aux princes et aux rois n'est rendu qu'à la substance matérielle, parce qu'ils sont censés posséder plus que tous les autres hommes de leur pays, et qu'ils peuvent le plus facilement ajouter à ce qu'ils possèdent déjà la substance de leurs frères et en user selon leur volonté. Beaucoup de gens s'imaginent qu'ils pourraient faire *du bien* s'ils

avaient de l'argent. Considérer ainsi *le bien* comme lié à la matière, voilà une idée purement japhétique. Ce n'est pas faire du bien que de donner un petit morceau de notre veau d'or. Le bien ne se mesure pas par le poids; il est le fruit des sentiments moraux. Quand Christ regardait comment on donnait l'argent dans le tronc (Marc XII, 21), il vit une pauvre veuve qui y jetait deux pites, et il fit observer à ses disciples que cette femme avait plus mis que tous les autres ensemble. Ce n'est pas une métamophore, comme on pourrait le penser, mais une vérité mathématique, difficile à comprendre pour un Japhétite. L'influence de la pite de la veuve dure encore, tandis que tout l'argent des riches, qui ont donné en même temps qu'elle, a disparu depuis longtemps. Chez les Japhétites toute différence de rang ne tient absolument qu'à la substance. Ce qui fait le maître et le valet, le noble et le roturier, le seigneur et le serf, c'est la différence de possession et dans l'origine l'inégalité des forces, le plus fort ayant subjugué le plus faible et l'ayant forcé de devenir son esclave. Conservateurs ou radicaux, aristocrates ou révolutionnaires, tous reconnaissent également la loi du matérialisme ou de la possession. L'un veut retenir ce qu'il a accumulé, l'autre veut le lui arracher; la dispute a pour unique sujet la possession, et dans ce combat les pauvres montrent plus de zèle et d'ardeur à conquérir que les riches n'en montrent à conserver. La victoire ne sera pas longtemps douteuse, puis les vainqueurs feront le même usage de leurs possessions que ceux qui les ont précédés.

Ainsi dans chaque pays la politique intérieure des partis ne tourne qu'autour de la possession et la politique extérieure n'a pas d'autre but. Comment en serait-il autrement chez une race dont les institutions sociales et politiques dépendent de la jouissance de la matière? Toutes ses idées sont imprégnées de matérialisme, tous ses sentiments en sont saturés. La matière compose sa chair et son sang, elle est la base absolue de l'ordre dans l'organisation de l'Etat. On inculque ces sentiments à l'enfant au berceau, et la vieillesse en mourant les recommande à la jeunesse. Bien des voix se sont élevées pour combattre ces erreurs; Dieu n'a jamais laissé la vérité complètement s'éteindre; moralistes, philosophes et chrétiens ont parlé tour à tour. Mais on ne les a pas écoutés.

L'homme matériel ne peut apprécier que la matière. Sa religion ne sera autre chose qu'une adoration plus ou moins

subtile de la matière et de l'homme. Pour lui, la matière se transforme en esprit et un acte matériel aura de l'influence pour le monde spirituel. Il s'imagine, par exemple, que de se baigner dans une rivière effacera ses péchés, que de manger un morceau de pain béni par un prêtre lui permettra de recevoir Dieu, ou que, s'il verse sur un enfant un peu d'eau accompagnée de quelques paroles, il lui ouvre les portes du royaume céleste.

Ainsi toutes les idées qui se rapportent à un autre monde sont plus ou moins colorées de matérialisme. Japhet est matérialiste, matérialiste jusqu'au fond de l'âme, matérialiste dans ses convictions, ses pensées, ses sentiments; il est né et a été élevé sous cette influence, car il est destiné à être les muscles de l'humanité, à ne travailler et à ne manier que la matière; il adore et divinise son propre ouvrage. La pensée n'est pas son domaine, elle appartient à son frère Sem, et il considère comme impie tout essai de l'aborder. C'est l'instinct que Dieu lui a donné, instinct correspondant à sa nature et à sa destination de ne faire qu'un ouvrage terrestre. C'est le sort qu'il s'est choisi; toutefois Dieu dirige son travail pour le développement général de l'humanité.

Les erreurs de l'homme ne sont pas un effet du hasard; il ne les choisit pas à l'aventure; c'est son instinct qui le pousse à les accepter, absolument comme l'instinct pousse un animal à prendre la nourriture qui lui convient. Il n'appartient pas à l'homme de décider quels symptômes son corps manifestera quand une maladie se déclare; il n'est pas davantage en son pouvoir de décider quelles erreurs il acceptera quand il est moralement malade. L'instinct de chacun le pousse à choisir le genre d'erreur qui convient le mieux à son état et qui trahit sa nature. Il ne peut faire autrement; son intelligence est liée comme celle de l'animal. C'est ainsi que les esprits se trahissent involontairement devant celui qui a acquis quelque connaissance de la diagnostique de l'âme. C'est là une des perfections des institutions divines. Il n'y a eu qu'un seul homme qui ait eu une parfaite liberté de pensée: c'est Christ. Tous les autres sont plus ou moins aveugles, selon leur état moral.

Nous le répétons, l'erreur est toujours une suite de la maladie de l'âme et se modifie avec elle; elle en est le symptôme extérieur, et l'on trouve chez l'une et l'autre les mêmes rela-

tions de cause et d'effet que dans une question de mathématiques. Les problèmes à résoudre dans ce domaine ne sont pas faciles, nous l'avouons. Ils demandent une profonde analyse de l'âme, mais ils ne sont pas plus inaccessibles à l'intelligence humaine que les autres sciences terrestres. Car il n'existe rien dans ce monde qui, étant capable de réveiller la curiosité de l'homme, ne reçoive une réponse. Tout ce qui a des lois peut être découvert, calculé et prédit. S'il y avait sur la terre quelque chose de caché pour celui qui est l'image de Dieu, il y aurait également dans le ciel quelque chose de caché pour Dieu, ce qui est impossible. Mais rappelons-nous que Dieu respecte la liberté de l'homme; il ne lui impose pas la connaissance contre sa volonté. Or l'homme ne veut pas connaître; son ignorance est volontaire.

Du reste, ne l'oublions pas, rien de ce que l'homme fait ne se perd, pas même le mensonge, le péché et la superstition dont il est coupable. Dieu sait aussi bien employer ce fumier moral, dans le domaine moral, qu'un laboureur emploie le fumier terrestre pour ses champs. Si dans le monde supérieur le fumier ne se produisait pas de lui-même, Dieu eût été dans la nécessité de construire notre monde de telle sorte qu'il ne s'y produisît aucun fumier; car le visible doit toujours rester l'image de l'invisible. Comprenons donc que même le matérialisme japhétique n'est pas une chose tout à fait perdue : il doit servir entre autres à faire voir que dans le monde invisible la possession des biens célestes produira une distinction de rangs comme la possession des biens terrestres en produit sur la terre. Les lois de notre économie font connaître celles de l'autre, et la stupidité des uns enseignera la sagesse aux autres.

Avant de quitter le triste chapitre des erreurs humaines, nous remarquerons qu'outre la perversité naturelle du cœur, l'injustice qui s'attache à toutes les Eglises d'Etat est la principale source de l'incrédulité de notre époque, ainsi que du mépris manifesté pour la parole de Dieu. Le public ignorant identifie la Bible avec la caste des prêtres. Les prêtres se disent élus de Dieu et installés dans leur emploi par Dieu, tandis qu'ils sont élus par les hommes et installés dans des emplois créés par les hommes. Ils s'appuient sur la Bible pour exercer leur autorité, pour enseigner des choses de leur invention qui sont contre tout bon sens, puis ils cherchent à justifier leurs assertions par une fausse application de la parole divine. Or

le peuple qui est sans intérêt pour les choses de Dieu, ne se donne pas la peine de vérifier si la manière dont les prêtres interprètent en leur faveur le texte divin est conforme à la vérité. Les prêtres font naturellement tous leurs efforts pour empêcher une pareille étude. Ils emploient tour à tour les menaces, puis les promesses pour dissuader les gens de penser. « Vous ne sauriez, disent-ils au peuple, interpréter sainement la Bible ; il vous faut accepter aveuglément notre interprétation. Nous nous chargeons de toute responsabilité. Si vous ne le faites, vous êtes des damnés hérétiques qu'il faut extirper et que nous exclurons à tout jamais du ciel. Celui qui doute de notre interprétation est perdu dans ce monde et dans l'autre; tandis que celui qui nous croit sera sauvé, nous l'absoudrons de ses péchés et lui procurerons une bonne place au ciel, où nous serons encore les maîtres. »

La plupart des hommes instruits se révoltent contre ces prétentions, et disent : « Puisque les prêtres mentent et s'appuient sur la Bible, celle-ci doit être un tissu de mensonges. » Ils admettent d'un côté que les prêtres se trompent et de l'autre qu'ils disent la vérité ; mais ils ne se donneraient pas la moindre peine pour examiner la question, parce qu'en vrais Japhétiques ils sont sans intérêt pour les choses divines. C'est ainsi que les Eglises d'Etat, spécialement l'Eglise grecque et l'Eglise catholique, sont la cause ostensible du mépris des hommes instruits pour le texte de la Bible ; nous disons « ostensible », car en réalité ils repoussent la connaissance. L'autorité des prêtres catholiques est fondée uniquement sur la force, car les peuples ont persécuté et mis à mort ceux qui s'élevaient contre le clergé et prêchaient la liberté de conscience ; ils se sont donc imposés volontairement cet esclavage, ils en sont responsables et en porteront la peine. Des faits analogues, mais sur une échelle plus petite, se répètent dans l'Eglise anglicane, qui est semi-catholique. Ils ont même leurs retentissements dans diverses Eglises d'Etat protestantes, toutefois à un degré bien moindre.

Ce que nous avons dit contre les Eglises d'Etat, et spécialement contre la caste des prêtres, n'implique en aucune façon que ces derniers soient déshonnêtes ou plus coupables que le reste des hommes. Leur responsabilité est partagée par toute la nation ; car ils ne font que répéter ce qu'on leur a enseigné, et ce qu'on leur a enseigné est l'expression du niveau moral auquel le peuple se tient. Dans la caste des prêtres il y en a de

bons et de mauvais, comme dans tous les autres métiers, mais l'élévation personnelle de quelques individus imbus de leurs principes ne suffit pas pour tirer toute une nation de son erreur. Ils errent parce que tous errent ; et, tirant un avantage de cette erreur, ils la retiennent avec plus de ténacité que ceux qui n'en sentent que le désavantage.

Toutes les Eglises d'Etat ont adopté certaines formules dogmatiques auxquelles elles sont liées. Plus ou moins, selon leur degré de lumière, elles demandent que les hommes croient aveuglément à leur enseignement et elles prétendent que c'est là la volonté de Dieu et le fondement de la foi. — C'est une grave erreur, qui ne peut être reçue que par ceux qui veulent être trompés. Ces mêmes gens savent bien user de leur intelligence quand il s'agit des choses de ce monde ; pourquoi ne le font-ils pas pour les choses divines? Si un maître d'école enseignait des choses qu'il ne comprend pas, et si, quand les enfants lui feraient des questions embarrassantes, il répondait : « Vos parents veulent que vous me croyiez sans comprendre, car c'est un péché de vouloir comprendre ce que je dis , » souffrirait-on un pareil maître? Certainement non! Et pourtant les hommes le font pour leurs maîtres spirituels. Ils chassent ceux qui enseignent qu'il faut comprendre, et ils conservent ceux qui leur disent qu'il ne faut pas comprendre, mais qu'on doit accepter aveuglément la foi qu'ils prêchent. C'est à eux que s'applique cette parole du Christ : « Hypocrites! vous savez distinguer les choses terrestres ; pourquoi ne distinguez-vous pas aussi les choses célestes? » Et ailleurs : « Pourquoi ne recônnaissez-vous pas par vous-mêmes la vérité? » Ce ne sont pas là les enseignements des Eglises d'Etat et de l'orthodoxie. Si Christ venait aujourd'hui enseigner parmi nous, pas une Eglise d'Etat ne lui ouvrirait sa chaire ; on le considérerait comme un ennemi de la vérité et on le chasserait du temple. On lui reprocherait de n'être pas consacré, de n'avoir pas fait ses examens, de ne pas prêcher les dogmes, et on l'accuserait de matérialisme. Heureusement le pouvoir des Eglises d'Etat diminue de jour en jour et leur chute est prochaine. Ce sera l'aurore d'une nouvelle époque, où règnera la liberté de pensée.

L'orthodoxie sur laquelle les Eglises d'Etat s'appuient est une chimère ; elle ne représente que la somme des erreurs d'un peuple ; elle est une adoration de l'homme. Aucun orthodoxe ne saurait être dans la vérité ; car la somme des vérités allant en

augmentant, ceux qui ne progressent pas peuvent seuls être orthodoxes. Le bon père de famille dont parle Christ (Matth. XIII, 52) tire de son trésor des choses vieilles et des choses nouvelles, il ne saurait donc être orthodoxe; du moment où il donne des choses nouvelles, il ne l'est plus. Pour être orthodoxe, il ne faut tirer de son trésor que des choses vieilles.

La différence entre les Eglises grecque et catholique et les Eglises d'Etat protestantes, c'est que les premières sont plus conséquentes dans leurs erreurs que les secondes. Chez les premières, tout est mystère, c'est-à-dire ténèbres, l'intelligence est sévèrement bannie. Chez les secondes, une partie seulement de leurs croyances est mystère et ténèbres, une autre partie est lumière; et on permet à la raison de se montrer par ci par là. C'est précisément l'inconséquence; ou la raison est bonne, et il faut lui laisser une liberté entière, ou elle est mauvaise, et il faut la bannir comme chez les catholiques. Les mystères et les ténèbres ne peuvent supporter la lumière, ils disparaissent là où entre celle-ci. Aussi celui qui est dans la lumière ne peut enseigner des mystères; les mystères ne s'attachent qu'aux ténèbres et en trahissent la présence. Mystère est le nom de l'Antechrist et de la fausse Eglise; mais les hypocrites disent que la lumière enseigne des mystères et les ténèbres la connaissance, et ils en concluent que ceux qui enseignent des mystères sont dans la vérité.

L'injustice des Eglises d'Etat est partout visible. Elles emploient la police pour forcer ceux qui ne croient pas à leurs dogmes à contribuer à leur entretien. Ainsi en Irlande il y a des communes catholiques qui sont forcées de salarier un pasteur anglican, lors même que la totalité de la population est catholique. Une telle injustice n'a pas de nom et imprime aux Eglises qui tolèrent une pareille chose une tache indélébile. De la part d'une Eglise protestante, une pareille conduite est mille fois pire que de la part d'une Eglise catholique. En Angleterre, une bonne partie de la population est dissidente; néanmoins on prélève sur elle les taxes nécessaires pour subvenir à l'entretien d'une Eglise opulente et oisive. Aucune Eglise réellement chrétienne ne saurait consentir à prélever sur des incrédules ou des gens qui pensent différemment les fonds nécessaires pour son maintien. Ainsi aucune Eglise d'Etat ne peut, comme telle, être d'un christianisme vivant. Il y a bon espoir que l'Eglise anglicane sera bientôt abolie en Ir-

lande ;[1]) il faut espérer que dans la mère-patrie elle subira le même sort, ce ne sera qu'une juste rétribution pour son orgueil et ses oppressions.

Toute institution qui ne laisse pas à chacun une entière liberté sociale de professer la foi vers laquelle il se sent attiré est ennemie de la vérité ; car elle force les hommes à être hypocrites. De telles restrictions sont, par exemple, la nécessité de présenter un certificat de baptême, de communion ou de confession pour obtenir les papiers nécessaires à un mariage, un permis de séjour ou un emploi. La coutume qui force les jeunes gens à communier avant d'être reçus dans le monde est aussi inique qu'impie. Un incrédule qui a le courage de confesser son incrédulité et qui refuse de participer à des actes témoignant d'une foi qu'il ne peut partager est bien plus respectable et agit plus dans l'esprit du christianisme que ces milliers d'êtres qui participent à des dévotions chrétiennes seulement parce que l'usage le demande. Ils sont même supérieurs en christianisme à ces soi-disant chrétiens qui veulent forcer les autres hommes à faire les hypocrites, en leur imposant par la force ou par des promesses la confession d'une foi qu'ils ne partagent pas. Que tous les gens de conscience se réveillent, qu'ils souffrent pour la vérité ! Qu'ils abolissent toute pression religieuse, toute Eglise d'Etat, et qu'ils ne justifient plus le mal par leur exemple et leur conduite !

Le lecteur se demandera peut-être de quel droit nous avons appelé erreurs des opinions si généralement répandues, et mal des institutions si anciennes. Pourquoi serions-nous plutôt dans la vérité que tous les autres chrétiens ou philosophes ? Car, se dit-on, chacun pense, comme vous, qu'il a raison et que les autres ont tort. Pourquoi soumettrions-nous notre intelligence à la vôtre et pourquoi en sauriez-vous plus que nous ? C'est la constante objection qu'on nous fait, et si on ne se prononce pas de la sorte, c'est du moins le fond de la pensée. Nous répondons en premier lieu : Beaucoup de vérités que nous avançons ont déjà été dites avant nous, mais on n'y a fait aucune attention. Jamais une vérité spirituelle de quelque importance n'est reçue tout de suite, il faut qu'elle travaille un certain temps avant d'être acceptée. Et plus elle est grande et profonde, plus elle demande de temps pour germer et porter son fruit. En se-

[1]) Cette réforme a eu lieu. *Edit.*

cond lieu, dans tout ce que nous avançons, nous n'avons jamais fait appel à la crédulité, et nous ne demandons pas que quelqu'un soumette son intelligence à la nôtre, mais seulement qu'il se donne la peine d'examiner nos assertions. Nous nous appuyons sur des lois matérielles, simples, claires, dont chacun peut constater la réalité. Ces lois une fois constatées, les déductions en sont évidentes; chaque enfant peut les tirer. Que celui qui ne serait pas convaincu essaye de donner quelque chose d'autre ou de montrer notre erreur. La logique sur laquelle il s'appuiera, les résultats qu'il donnera seront la mesure de la valeur de son raisonnement. Ainsi toutes les discussions théologiques sont ramenées à des lois matérielles, visibles, palpables, à la portée de tout le monde; l'analogie décidera toujours qui a raison et terminera promptement les discussions.

C'est donc aux œuvres de Dieu que nous faisons appel comme autorité, et non à notre intelligence; c'est à elles que nous demandons qu'on se soumette, non à notre personne. Chacun doit examiner les lois de l'analogie et chacun est responsable de ce qu'il croit; qu'il adopte notre manière de voir ou celle d'un autre, il aura à en rendre compte. Car les connaissances spirituelles de chaque personne dépendent de son état moral. Par connaissances spirituelles il ne faut pas entendre les études théologiques qu'on fait à l'université; celles-ci n'ont rien de commun avec les connaissances morales que Dieu demande de l'homme.

Nous nous présentons devant le lecteur comme un homme auquel il est venu une nouvelle idée et qui la communique à ses semblables en les priant d'en examiner la valeur. Nous repoussons avec horreur la pensée qu'on accepte aveuglément ce que nous disons; nous ne demandons pas de la crédulité, mais un travail intellectuel semblable à celui qui rend l'élève indépendant de son maître et qui le met à même de le dépasser. Celui-là seul qui est dans le vrai, sentant qu'il peut expliquer logiquement ce qu'il enseigne, demandera qu'on examine la vérité de ce qu'il dit. Celui au contraire qui se sent instinctivement dans le faux fera appel à la foi, non à l'intelligence des autres. Que ceux qui s'intéressent aux choses spirituelles s'assurent si nous avons la connaissance; qu'ils lisent, qu'ils réfléchissent à ce que nous disons; et si ce volume ne leur suffit pas, qu'ils nous questionnent plus spécialement pour s'assurer si nous sommes à même d'expliquer ce qui paraissait jusqu'ici

inexplicable. C'est sur la force de la logique que nous nous appuyons, et c'est en son nom que nous signalons comme erreurs tant de croyances généralement adoptées. Que les orthodoxes nous pardonnent, s'ils le peuvent, mais nous ne pouvons nous taire ; qu'ils nous réfutent et montrent par la nature que nous avons tort.

CHAPITRE XIII.

DIEU OBSERVE LUI-MÊME LES LOIS QU'IL A IMPOSÉES A SES CRÉATURES

Le Père céleste aime ses enfants comme lui-même.

« Soyez parfaits, comme votre Père qui est dans les cieux est parfait » : cette parole retentit au fond du cœur de tous les enfants de Dieu. Oui, soyez parfaits, saints, justes, charitables, doux et humbles comme notre Seigneur Jésus ; telle est la recommandation constante des apôtres. Mais pour que cette parole ait une valeur quelconque, il faut que Dieu agisse *comme* un homme parfait, car nous ne saurions agir qu'à la façon humaine, ni imiter une manière de faire que nous ne concevrions pas. Nous ne saurions non plus juger contrairement à ce qui est juste, bon et sensé sur la terre, sans insulter aux lois que Dieu a établies dans la nature comme bases de notre raison. L'homme ne saurait être double : il ne peut pas avoir deux mesures de vice et de vertu, de mensonge et de vérité. Il faut donc qu'il applique aux choses et aux êtres célestes les notions de vérité et de justice qu'il a acquises sur cette terre. Il n'a absolument pas le choix, il ne peut en agir autrement sans renoncer à sa raison. Si donc la Bible recommande aux hommes d'être semblables à Dieu, elle doit admettre que Dieu n'agit pas autrement que ne le ferait un homme innocent et saint, et de plus que les pensées et les devoirs de Dieu ne sont pas différents au ciel de ceux d'un homme parfait sur la terre. — Se fondant sur ce principe simple et clair, Christ a pu dire (Jean XIV, 9): « Celui qui m'a vu a vu Dieu. » Cette assertion serait fausse, si Christ n'était pas sur la terre l'image de ce qu'est Dieu au

ciel, s'il n'était pas guidé sur la terre absolument par les mêmes considérations qui guident Dieu au ciel. Dieu agit donc au ciel à la façon humaine, sauf le péché.

Ainsi Dieu n'a pu imposer à l'homme, qui est son image, d'autres lois que celles qu'il observe lui-même. S'il n'en était pas ainsi, l'homme ne serait pas un reflet de son Dieu; il ne pourrait jamais comprendre ni ses pensées, ni ses sentiments, ni ses actions, encore moins suivre son exemple. Ce n'est donc pas une faute de croire que l'homme est à l'image de Dieu, mais bien d'admettre que Dieu est pécheur comme l'homme. Or c'est ce qu'ont fait toutes les religions, depuis celles des Grecs, dont les dieux étaient des monstres, jusqu'aux Eglises d'Etat attribuant à Dieu une manière d'agir qui serait dégradante pour un homme.

Le premier et le plus important des commandements donnés aux hommes est le suivant: « Ecoute, Israël, tu aimeras l'Eternel, ton Dieu, de tout ton cœur, de toute ton âme et de toute ta pensée. Le second, qui lui est semblable, est: Tu aimeras ton prochain comme toi-même. »

Or Dieu ne demande pas plus qu'il ne donne; s'il a commandé aux hommes de l'aimer de tout leur cœur, de toute leur âme et de toute leur pensée, c'est parce qu'il les aime ainsi. Nous voyons aussi que les parents aiment leurs enfants plus que les enfants n'aiment leurs parents. La douleur d'une mère à la mort de son jeune enfant est incomparablement plus grande que celle de l'enfant à la mort de sa mère. Ainsi l'amour de Dieu pour nous est infiniment plus grand que celui qu'il réclame de nous, et à plus forte raison que celui que nous lui accordons. Christ nous aime comme il a été aimé de son Père. Etant devenu homme, il est devenu notre prochain et il a accompli la loi qui dit: « Tu aimeras ton prochain comme toi-même. » Que cet amour glorieux, insondable, puisse trouver des cœurs reconnaissants !

Dans la nouvelle alliance, il est ordonné qu'un homme n'ait qu'une épouse. C'est une figure qui nous enseigne que Christ n'aura qu'une Eglise, et que cette Eglise ne se composera que d'un seul sang et d'une seule chair. Ainsi il ne peut exister dans les autres astres des êtres comme nous, car sans cela il faudrait qu'ils fussent sauvés comme nous, et Christ aurait ainsi plusieurs Eglises, c'est-à-dire plusieurs épouses, ce qui serait contraire à sa loi.

Christ recommande de ne pas se venger, de ne pas résister. C'est aussi ce qu'il fait; il ne résiste pas à ceux qui s'arrogent l'honneur qui lui appartient, qui, par exemple, s'attribuent le bien que leur conscience leur dit de faire; il ne se venge pas non plus de notre ingratitude et de notre injustice.

Christ a recommandé de donner tous ses biens aux pauvres, et il le fait lui-même. Ainsi il donne à ses élus son ciel, sa sagesse, sa position, ses trésors, sa puissance. sa gloire, son amour, son nom et même sa justice. Or sa justice est la dernière chose qu'un homme céde; car quel est l'homme qui abandonne de plein gré à quelqu'un d'autre l'honneur et le mérite qui lui sont dûs? Et où est l'homme qui ne cherche pas à augmenter son mérite plutôt qu'à le diminuer? Mais tel est le tendre amour et la profonde humilité de Christ, qu'il cherche à diminuer son mérite autant que possible pour augmenter celui de ses frères. Il dit à ses disciples: « Je vous donne ma gloire »; or, pour posséder la gloire de Christ, il faut premièrement que nous acquerrions son mérite, qui seul peut nous procurer sa gloire; sans cette condition nous la posséderions illégalement.

Dieu veut que l'homme soit juste, parce que lui-même exerce la justice. La justice de Dieu ne demande pas qu'il se venge des injures qu'il aura reçues, car justice et vengeance sont deux choses différentes: ces idées ne sont identiques que pour les gouvernants. La justice demande simplement que le Tout-Puissant empêche le fort de tyranniser le faible, le savant d'abuser de l'ignorant et l'homme intelligent de celui qui est simple. Dieu ne prend aucun plaisir à la souffrance de ses créatures, et n'exercera d'autre justice contre les méchants que de les empêcher de tourmenter les bons.

Néanmoins les méchants ne peuvent goûter aucun bonheur, aucune paix; car là où il n'y a pas d'amour et de reconnaissance, il n'y a point de contentement ni de repos. Or, comme Dieu ne peut forcer aucun homme à l'aimer et à être reconnaissant, ou à s'attacher à la justice et à haïr l'iniquité, il n'est pas en son pouvoir de rendre les méchants heureux. Dans l'autre monde, chacun aura la mesure de bonheur et de joie dont il sera capable, et cette mesure dépendra de ses facultés morales. Il y aura ainsi différents degrés de malheur, selon la perversité des divers individus.

Il est dit: « Ne portez pas un faux témoignage; » et Dieu ne porte jamais de faux témoignage, il est la vérité même. Donc

son œuvre et sa parole sont des vérités mathématiques, et non des vérités voilées sous un manteau poétique, comme beaucoup de gens se l'imaginent,

Il est aussi dit que l'enfant doit honorer ses parents. Christ observe cette loi, car il honore son Père et fait sa volonté. Dieu remplit auprès de ses enfants les mêmes devoirs qu'un père terrestre auprès des siens. Dieu a créé les relations terrestres de père et de fils afin qu'elles fussent l'image de sa position à l'égard des chrétiens.

Dieu nous recommande encore d'être humbles, de nous mettre à la dernière place, d'élever nos frères au-dessus de nous, au lieu de chercher à nous élever au-dessus d'eux. Nous devons faire ces choses parce que Dieu les a faites à notre égard. Ainsi l'Eternel tout-puissant, le Saint des saints, le Roi des rois, est l'être le plus humble qui existe; il s'est abaissé le plus profondément possible au-dessous de toutes ses créatures. Aucun être ne s'estime aussi peu que Dieu, aucun ne s'abaisse au-dessous de ses frères autant que Dieu le fait à notre égard, aucun n'honore Dieu autant que Dieu honore l'homme. Christ l'humble des humbles, le doux, le charitable, le généreux par excellence, a donné tous ses biens et même sa vie pour nous sauver et nous enrichir. Pourquoi y a-t-il tant d'hommes qui méconnaissent un amour et une humilité si sublimes? Parce qu'étant eux-mêmes dénués de tout sentiment analogue ils ne peuvent en concevoir l'existence chez un autre être, soit homme, soit Dieu; car nous ne pouvons comprendre ce que nous ne sentons pas.

Dieu s'appelle l'alpha et l'oméga, le premier et le dernier; ce qui veut dire qu'il est le plus grand et le plus petit, le plus puissant et le plus faible, le plus honoré et le plus méprisé, le plus indépendant et le moins indépendant. Christ est placé au ciel à la droite de Dieu et couvert de gloire; mais il y est aussi chaussé et ceint comme un serviteur, servant ses élus qui sont assis à table, tandis qu'il se tient debout derrière eux. Dans l'Apocalypse, il est dit que les anciens se jettent la face contre terre devant Christ, mais il se présente à eux comme un pauvre agneau mis à mort. Cette forme indique qu'il s'est abaissé au-dessous des hommes jusqu'à prendre le rang d'animal. Puissions-nous imiter une humilité d'une profondeur telle que l'homme n'en a pas eu la moindre conception!

Cet exemple d'humilité n'est ni suivi ni compris par le monde.

Les grands et les puissants de cette terre cherchent toujours à augmenter leur grandeur et leur puissance, mais aussi ce monde est sous la domination du Prince des ténèbres qui pousse ses enfants au mal. Les hommes honorent ceux qui ajoutent des provinces à leurs empires, qui gagnent des batailles, qui connaissent l'art de tuer en grand, d'écraser toute opposition, et qui savent tirer des peuples le plus d'impôts pour payer les frais d'une politique inique. Mais cela ne durera pas éternellement, car toutes les puissances de cette terre tomberont devant l'Oint de l'Eternel.

Cette opposition entre le règne de ce monde et le règne de Dieu se fait sentir dans toute sa force chez le peuple juif dans son état actuel. Il attend un Messie qui serait l'incarnation du mal, un vrai prince de ce monde qui, semblable aux conquérants ordinaires, fonderait un empire terrestre sur la ruine des autres nations, leur donnerait une gloire et une prospérité toutes matérielles. C'est du matérialisme de la part des Juifs. Ils ne peuvent accepter un Messie spirituel, un Sauveur doux et humble, l'incarnation du bien et de la vertu, parce qu'ils ne connaissent pas encore ces sentiments.

Quand le Seigneur dit de lui-même qu'il est la lumière, la porte et le chemin, il se place au-dessous des hommes, car la lumière est moins que celui qu'elle éclaire, la porte moins que celui qui y entre, et le chemin moins que celui qui le foule de ses pieds. Ainsi, dans ces nombreuses images, Christ s'est abaissé au-dessous de l'homme et il se sacrifie pour ceux qu'il aime. Suivons son exemple divin, afin de lui être semblables et de l'honorer à son tour comme il le mérite.

Ceux qui annoncent l'Evangile parlent constamment de l'amour de Dieu, mais ils négligent de parler de son humilité, qui est plus admirable encore. On connaît beaucoup d'hommes qui se sont sacrifiés et se sacrifient pour acquérir des richesses passagères, des maisons et des champs, ou par amour pour une femme, pour leurs enfants, pour leur pays ou pour la vérité ; mais nul ne s'est sacrifié par humilité, afin d'élever les autres au-dessus de soi. Un être vicieux a encore des êtres et des choses qu'il aime, mais il n'y a pas trace d'humilité chez lui. Les animaux mêmes peuvent mourir par amour et se sacrifient quelquefois pour leurs petits ou pour d'autres animaux, mais le sentiment de l'humilité leur est complètement inconnu. Ainsi l'humilité est plus que l'amour, et **un Dieu humble est plus**

qu'un Dieu qui aime. L'humilité impose de plus grands sacrifices que l'amour ; elle donne sans rien attendre en échange, tandis que l'amour s'attend à l'amour.

Un Dieu dépourvu d'humilité nous eût aimés comme nous pouvons aimer un animal ; sans humilité, aucune intimité n'eût pu exister entre le Créateur et ses créatures. Beaucoup d'hommes conçoivent que Dieu aime ; mais qu'il puisse s'humilier au point de s'abaisser au-dessous d'eux, c'est ce qu'ils ne comprennent pas. Que ceux qui le sentent cherchent à imiter cet exemple, car l'humilité seule peut engendrer l'humilité. Soyons humbles comme notre Seigneur a été humble, alors nous serons semblables à Christ et nous propagerons son règne.

Ce que nous venons de dire suffira, nous l'espérons, pour prouver que Dieu observe toutes les lois qu'il a imposées aux hommes. S'y soumettant lui-même, il a commandé à l'homme, créé à son image, de s'y soumettre aussi ; mais, pour pouvoir le faire, il nous faut voir Dieu, comprendre son langage, connaître sa manière de penser et d'agir.

L'enfant de Dieu doit être un avec lui et se tenir continuellement en sa présence. Mais ceux qui ne voient pas Dieu et ne connaissent pas son langage, comment pourraient-ils suivre son exemple et comprendre ce qu'il dit ?

Ainsi en enseignant qu'on ne peut distinguer l'erreur de la vérité, et qu'il faut accepter la vérité sans la comprendre, on confesse qu'on est dans les ténèbres et qu'on ne voit ni ne comprend Dieu. On fait de la religion une espèce de sorcellerie, où certains dogmes produisent un effet magique, surnaturel, capable de préserver un homme de tout danger. L'effet naturel de l'abrutissement d'une race matérialiste est de croire que la possession du ciel et de Dieu dépend de quelques formules tracées de main d'homme et prêchées par une Eglise d'Etat.

CHAPITRE XIV.

LA SUBSTANCE DIVINE

Si les hommes ont été créés à la ressemblance de leur Dieu, celui-ci doit avoir, comme tout être humain, un corps et une âme. Son corps est composé d'une substance divine, tandis que son âme est insubstantielle. L'Etre suprême constitue un monde à lui. C'est dire qu'il possède une substance qui lui est particulière, différente de celle des esprits ou du monde spirituel. Si la substance de Dieu était identique à cette substance spirituelle dont l'homme et les anges sont formés, le monde spirituel et le monde divin ne formeraient qu'un même monde, ce qui pour bien des raisons n'est pas admissible. Nous ne jugeons pas qu'il soit nécessaire de développer ces raisons, chaque lecteur pouvant facilement s'en rendre compte. Ainsi il existe entre le monde spirituel et le monde divin la même différence qu'entre le monde matériel et le monde spirituel. Il y a analogie, non identité, image, non passage. Le monde divin a donc sa substance particulière, et il est aussi nécessaire de posséder une partie de cette substance pour appartenir au monde divin, ou au royaume des cieux, que de posséder la substance terrestre pour appartenir à ce monde. L'analogie nous enseigne encore que la substance divine n'augmente ni ne diminue de quantité, selon la loi du monde matériel. Car il est impossible aux hommes d'augmenter ou de diminuer la substance terrestre d'un atome. Quand Dieu donne de sa substance, il est par conséquent forcé de la prendre de lui-même ou de son propre corps; il ne peut la créer.

Nous avons déjà dit que dans le monde divin il n'y a pas de subdivisions, car il est l'unité. Il n'y a pas non plus de mort, car il n'y entrera que ceux dont Dieu sait d'avance qu'ils ne pècheront pas, et qui par conséquent ne pourront mourir.

En consultant le type terrestre que Dieu nous a donné de lui-même en la personne de l'homme, nous devons nécessairement appliquer à Dieu les mêmes lois que nous avons trouvées

pour l'homme: car les lois restent toujours identiques, les éléments changeant seuls. Il ne faut cependant pas oublier que, malgré l'analogie avec son Créateur, l'homme porte en son corps les conséquences du péché et qu'il n'est qu'une figure passagère.

Il est essentiel, pour ne pas errer dans l'interprétation des types, de se rappeler la différence qui existe entre *identité* et *analogie*. Pour prendre un exemple, la substance du corps terrestre occupe une place dans l'espace; donc la substance du corps de Dieu occupe aussi une place: — voilà ce que nous enseigne l'analogie. Ensuite se pose la question : « Dans quel espace Dieu occupe-t-il une place? » Ce ne peut être dans l'espace terrestre, sans quoi il y aurait non analogie, mais identité absolue entre la substance de Dieu et celle de l'homme.

Si l'on réduit la formule qui s'applique ici à son terme le plus simple, on aura pour résultat: *La substance terrestre est à l'espace terrestre ce qu'est la substance divine à l'espace divin.* Or nous savons que, si dans une équation deux termes sont égaux, les deux autres le sont aussi. Si dans cette équation on fait le second et le quatrième terme égaux, en disant que l'espace terrestre est identique à l'espace divin, on est obligé de conclure que la substance terrestre est égale à la substance divine. Cette conclusion étant absurde, les prémisses le sont nécessairement aussi. Donc l'espace qu'occupe le corps de Dieu est seulement analogue, non identique, à l'espace qu'occupe le corps terrestre.

Mais qu'est-ce que cet espace divin? Ce ne peut être que le royaume de Dieu, c'est-à-dire les âmes de ses enfants, qui, ainsi que nous l'avons vu, forment en premier lieu les molécules du monde spirituel; passant ensuite par une seconde naissance, elles entrent dans le monde divin et deviennent l'espace divin dans lequel Dieu domine. Ainsi la place que la substance divine occupe dans les âmes est analogue dans ses lois à l'espace qu'occupent les corps terrestres. La présence de cette substance en exclut toute autre, et si sa place était occupée par quelque autre objet, Dieu en serait exclu. Une âme où la place de Dieu serait occupée par un autre être n'appartiendrait plus au royaume divin. En conséquence, l'expression de « royaume de Dieu » ne désigne pas, comme beaucoup de personnes se l'imaginent, une étendue dans l'espace, mais l'assem-

blée des saints, Dieu n'exerçant pas son empire sur des choses mortes, mais sur des êtres vivants [1].

La forme élémentaire de cet ouvrage nous oblige à passer sous silence beaucoup de questions auxquelles nous aurions aimé à toucher. La nature auguste du sujet que nous traitons dans ce chapitre nous engage aussi à ne pas entrer dans plus de détails; nous craindrions de n'être pas compris ou d'être mal compris. Nous nous bornerons donc à exposer ce que la simple analogie enseigne.

Après un examen attentif des lois de la nature et de la parole de Dieu, nous sommes arrivé à la conclusion que la substance divine, qui forme le corps de Dieu, n'est autre que le Saint-Esprit. Dieu serait donc composé de Saint-Esprit et d'une âme, comme l'homme est composé d'un corps et d'une âme. Un rapport semblable existe pour Christ: il se compose de Saint-Esprit et d'une âme.

Ce qui distingue le Fils du Père, c'est son âme, non son corps, qui, par analogie avec l'homme, doit être de substance identique avec celui de son Père. Telles que sont la dissemblance et la ressemblance entre un père et un fils terrestres, telles sont aussi la dissemblance et la ressemblance entre le Père céleste et le Fils céleste; la relation terrestre est l'exacte image de la réalité divine. Le corps du Fils doit être tiré du corps du Père; la substance du corps est donc identique, puisque Dieu n'a pas créé la substance du Fils, mais l'a prise en lui-même. Le Fils au contraire a le pouvoir de créer sa propre âme car Dieu *lui a donné la puissance d'avoir la vie en lui-même* (Jean V, 6), c'est-à-dire d'être soi-même l'auteur de son âme.

La substance terrestre étant divisible, il doit en être de même de la substance divine; non seulement elle occupe une place dans les cœurs des élus, mais chacun peut en recevoir une part plus ou moins grande selon le degré de sa stature divine. Cette substance divine que doit recevoir chaque enfant de Dieu, c'est le don du Saint-Esprit, sans lequel personne ne peut apparte-

---

[1]) La distinction entre régner sur l'espace et régner sur les hommes a été faite à l'occasion du couronnement de Louis-Philippe. Ce monarque a dû prendre le titre de «roi des Français» au lieu de celui de «roi de France»; le parlement a cru rabaisser par là sa royauté. C'était une singulière erreur, montrant qu'on estimait l'espace de terrain qui se nomme la France plus que tous les Français ensemble. Quel matérialisme!

nir au monde divin ou au royaume de Dieu. Nous recevons ce don du Saint-Esprit premièrement de Dieu, qui nous engendre, puis de Christ, qui dans le ciel rompra son corps et donnera à chacun une partie de sa chair. C'est pour figurer ou typifier cette vérité qu'Eve a été formée d'une côte d'Adam. « Ma chair, dit le Seigneur Jésus, est une véritable nourriture et mon sang un véritable breuvage (Jean VI, 55) ; » or la chair dont il parle ici, c'est le Saint-Esprit, c'est le corps qu'il avait comme Dieu et qui est le pain descendu du ciel. La chair terrestre du Sauveur n'est pas descendue du ciel et ne peut être le pain céleste qui nourrit l'âme divine ; cette chair ne pourrait servir tout au plus qu'à nourrir notre corps terrestre, mais elle ne peut avoir aucune influence sur un monde plus élevé. Cette nourriture d'en-haut, ce vrai pain du ciel, pris exclusivement du corps divin de Christ, doit avoir un effet purement divin, et par son moyen la nouvelle âme, ou l'âme divine, doit croître en stature devant Dieu selon les mêmes lois de croissance qui président à la vie terrestre.

La fonction que nous assignons au Saint-Esprit se justifie par l'Ecriture; il est toujours représenté sous une forme matérielle. Dans l'ancienne alliance il est figuré par une lampe, par l'huile qui servait à oindre les prophètes et les rois, dans le Nouveau Testament par un pigeon qui descend sur Christ et par des langues de feu qui se posent sur les apôtres, tandis qu'il n'est jamais donné une image de l'âme de Christ ou de celle de Dieu.

Le sacrifice de l'agneau pascal, type de la mort de Christ, avait été institué en commémoration de la délivrance des Israélites et de leur sortie d'Egypte. Mais, jusqu'à ce jour, ils n'ont vu dans cette institution qu'une cérémonie en souvenir de leur délivrance miraculeuse. Ils ne comprennent pas que, comme ils sont une image de l'Eglise, Dieu répétera en grand pour l'humanité ce qu'il a fait en petit pour son peuple.

Les chrétiens qui ont reçu l'intelligence de la parole divine savent à présent que l'agneau pascal chez les Juifs figurait quelque chose de bien plus excellent que la délivrance d'Egypte, dont il devait à la vérité perpétuer le souvenir pour le peuple élu. Il en est de même pour la Sainte-Cène : elle a été instituée en commémoration de la mort de Christ. C'est la seule chose que les chrétiens y voient actuellement; mais ce qu'elle figure pour l'avenir est bien plus grand encore, car elle an-

nonce que le corps spirituel de Christ sera rompu au ciel et qu'il en sera pris une partie pour former l'Eglise. Chaque fidèle est donc destiné à recevoir une portion de cet Esprit et à devenir de la même chair et du même sang que Christ. Alors toutes les choses spirituelles seront accomplies ; mais jusqu'à ce moment solennel l'image devra subsister.

Ainsi, dans la célébration de la communion, les chrétiens doivent annoncer la mort terrestre du Seigneur jusqu'à ce qu'il vienne accomplir la prophétie que cette image présente, c'est-à-dire jusqu'à ce qu'il vienne partager entre eux une partie du Saint-Esprit dont son corps est composé. L'analogie que présente la communion est celle-ci : comme ce pain que vous prenez est rompu pour nourrir votre corps matériel, de même le corps spirituel de Christ sera rompu pour nourrir votre corps divin. Avant de recevoir cette plénitude des promesses de Christ, nous devons être engendrés de Dieu, ou, ce qui revient au même, recevoir du Père céleste le germe d'une nouvelle vie.

La croyance de beaucoup de chrétiens que le Saint-Esprit est attaché au pain, au vin, à une hostie ou à l'acte de la communion est aussi contraire aux lois de la nature qu'au simple bon sens. Le moment où Dieu nous donne son Saint-Esprit et le canal par lequel il nous l'envoie sont ordinairement inconnus ; de plus ils varient suivant les individus. Il se peut que Dieu choisisse le moment où l'on s'approche de la table de la sainte Cène, mais nous n'avons pas encore rencontré de chrétiens qui datent leur réveil de l'heure de la communion. Au contraire, on observe souvent que le jour où ils ont participé à la Cène les chrétiens sont plus irritables et plus orgueilleux que les autres jours. La communion n'est donc pas une institution destinée à servir de canal pour nous donner le Saint-Esprit ; elle est une simple image qui, comme une lettre écrite, doit nous rappeler le souvenir de quelque chose de passé et nous annoncer une chose à venir. Il serait bien plus logique de vouloir acquérir le Saint-Esprit en avalant quelques feuilles arrachées à la Bible que de supposer qu'on peut le recevoir par le pain ou l'hostie de la communion.

La mort du Christ nous délivre de l'esclavage de ce monde, comme la mort et le sang de l'agneau pascal ont délivré les Israélites de l'esclavage d'Egypte. Mais la chair spirituelle du Christ nous fait entrer dans le royaume de Dieu, de même que

la chair de l'agneau pascal devait donner aux Israélites la force de se mettre en route pour la terre promise. Supposer que l'Esprit de Dieu est attaché à la matière ou à la substance d'une hostie, c'est une absurdité dont des Japhétites seuls peuvent se rendre coupables. Si notre esprit même n'est pas attaché à la matière, mais à l'âme, comment l'Esprit de Dieu peut-il être attaché à la matière ou en dépendre en aucune façon ?

Un type ne peut être aboli que quand l'archétype paraît ; si la communion n'était pas un type, elle devrait durer éternellement. Tant que l'homme est sur la terre, toutes ses actions sont typiques et ne sont jamais la réalité. Admettre que la communion n'est que la simple commémoration d'un événement passé, et qu'elle ne figure pas quelque chose de plus grand pour l'avenir, c'est supposer que tout est accompli, même pour le ciel. C'est prendre l'image pour la réalité.

En devenant homme, le Christ a pris un corps et une âme d'homme. Ainsi, par l'acte de son incarnation, il est devenu un avec le corps humanitaire et se trouve chargé de tous les devoirs qui incombent à l'humanité. Il est ainsi devenu responsable de toutes ses dettes et copropriétaire de ses richesses. Si Christ en naissant n'avait pas hérité, comme tout homme, le péché originel, jamais plus tard il n'aurait pu se charger de nos péchés, aucune loi ne lui en eût accordé le pouvoir ; et s'il n'avait pas hérité nos péchés, comment serions-nous capables d'hériter sa justice ? Oui, si le Christ n'a pu hériter le fruit du travail d'Adam, qui était son père selon la chair, par quelle loi hériterions-nous le fruit du travail du Christ, qui n'est que notre frère selon la chair ? En supprimant les droits d'héritage de Christ à l'égard d'Adam, on supprime en même temps nos droits d'héritage à l'égard de Christ.

C'est en naissant qu'on acquiert des droits ; en mourant on les perd et ils passent en d'autres mains. Par sa naissance dans l'étable de Bethléhem Christ s'est chargé de nos péchés et il a accepté l'héritage d'Adam. En mourant, il nous a légué sa justice, fruit de son travail, que nous héritons en vertu des mêmes lois qui font d'un fils l'héritier légitime des biens terrestres de son père. C'est renverser l'ordre des choses que de supposer que Christ s'est chargé à Gethsémané ou sur la croix de nos péchés, et que sa naissance nous a procuré des biens célestes. On n'apporte aucun bien en naissant, et en mourant on abandonne le bien

qu'on possède. De même en naissant dans l'autre monde nous n'y apportons aucun bien, mais nous y acquérons des droits. Il est inconcevable que les lois les plus simples du salut aient été interprétées d'une manière si contraire au bon sens et aux lois naturelles, que Dieu a établies et dont il a donné l'instinct à tous les peuples. Dans toute cette organisation il n'y a pas le moindre mystère. L'homme a admis des choses absurdes, contraires au sens légitime de la parole divine; puis il a dit : « On ne peut les comprendre; ce sont des vérités cachées. » Comme si le Père céleste enseignait à ses enfants ce qu'ils ne peuvent comprendre! Ainsi tout mystère est le fruit de l'aveuglement humain.

Dieu est lumière, et il a arrangé ses lois de salut avec une telle clarté, une telle simplicité qu'un jeune enfant peut en comprendre le mécanisme. Si les hommes ne voient pas, c'est qu'ils ne veulent pas voir; Dieu n'a jamais caché sa lumière. Dieu est lumière: ceux qui s'approchent de lui ne peuvent qu'en être éclairés, ils le voient et le comprennent. Celui qui dit qu'il ne le voit pas et ne le comprend pas témoigne par là qu'il n'est pas dans sa lumière. Combien de temps faudra-t-il pour que la masse des hommes comprenne des vérités aussi simples?

CHAPITRE XV.

L'AME DE DIEU

L'âme de l'homme étant formée à l'image de celle de son Créateur, nous pouvons appliquer à l'âme de Dieu les lois dont nous avons reconnu l'existence pour l'âme humaine. Etant persuadé que le Souverain n'a rien négligé pour rendre la ressemblance absolue entre le type et l'archétype, nous appliquons avec une confiance entière les lois de l'analogie au divin original. Si le portrait que Dieu nous a présenté de son âme pouvait en un point quelconque nous faire défaut, Dieu nous aurait sciemment trompés, ce qui est impossible à admettre.

Une des lois les plus saillantes que nous ayons signalées

pour l'âme est celle de sa mortalité, c'est-à-dire la possibilité de mourir si elle ne remplit pas les conditions auxquelles sa vie est attachée. Nous avons vu en conséquence que plus une vie est élevée, plus elle est fragile et dépendante. Ainsi Dieu et le Seigneur Jésus, possédant les vies les plus élevées, ont aussi les vies les plus fragiles et les plus dépendantes.

Nous avons déjà démontré ce qui constitue la fragilité de la vie, et nous avons vu pourquoi l'homme, l'être le plus élevé sur la terre, a nécessairement la vie la plus fragile. A cet égard tous les hommes ne sont pas égaux. Il y a une grande différence de vitalité entre les divers individus et les divers peuples. La vie morale d'un sauvage est bien moins fragile que celle d'un homme civilisé, et la vie morale d'un enfant est infiniment moins fragile que celle d'un homme d'âge mûr. Par exemple, si un enfant d'un an prend quelque chose qui ne lui appartient pas, il n'est pas dégradé pour la vie; mais si un homme de trente ans vole, un tel acte le dégrade à tout jamais aux yeux de ses semblables. Ainsi une faute morale qui tue un homme d'un certain âge passe inaperçue chez un enfant. Il en est de même des peuples. Un acte qui ne dégraderait pas un peuple sauvage peut causer la mort d'un peuple civilisé. Car la mort d'un peuple n'est jamais une nécessité, elle est toujours un effet de son immoralité. Toutes ces vérités sont illustrées de mille manières, premièrement dans l'histoire de l'humanité, puis dans la vie de chaque individu.

Or, l'homme possédant dans ce monde la vie la plus fragile, Dieu, dont il est l'image, doit posséder dans le monde invisible la vie la plus fragile qui existe. Nous avons ainsi une même loi pour le ciel et pour la terre. Les êtres les moins doués dans le monde supérieur sont ceux dont la vie est la moins mortelle; les êtres les plus élevés sont ceux dont la vie est la plus fragile. Mais il ne faut pas oublier que la fragilité de la vie n'implique pas la nécessité de mourir, attendu que chacun dispose de sa propre vie. Les forces grandissent avec l'élévation, ou plutôt l'élévation n'est qu'un résultat de la croissance des forces.

Une fois que nous aurons saisi cette profonde vérité que la vie de tout être libre est attachée à des lois morales, et que la mort n'est que la conséquence de la transgression de ces lois, nous comprendrons que plus un être est élevé moralement, plus aussi pour lui une transgression devient mortelle. Oui, si Dieu agissait en contravention avec les lois de vertu qu'il a établies,

même sur le point le plus insignifiant, s'il oubliait un seul moment ses devoirs envers ses enfants, sa clémence ou sa justice, cette transgression entraînerait infailliblement la mort de son âme, et par conséquent la mort de tous les autres êtres. Pour Dieu, comme pour tout être créé, cette loi demeure immuable : *L'âme qui pèche mourra!* Mais, comme il est impossible, vu l'excellence de la morale de Dieu, qu'il se laisse jamais entraîner à aucun acte coupable, sa vie est nécessairement éternelle. Ainsi l'éternité de la vie de Dieu est attachée à sa sainteté autant que l'éternité de la vie des esprits est attachée à leur innocence. Et s'il a fait dépendre l'immortalité terrestre des hommes de leur innocence, c'est précisément afin qu'ils fussent en cela l'image de leur Père céleste. Si la vie de Dieu ne dépendait pas de sa sainteté, jamais il n'aurait institué une pareille loi pour les hommes, qui ne sont que le reflet de leur Créateur, le reflet ne pouvant jamais rendre autre chose que ce que l'original met en évidence.

La difficulté que beaucoup de personnes éprouveront à admettre nos assertions provient de ce que, pour elles, l'immortalité dépend d'une force intérieure, semblable à l'attraction ou à la répulsion. Voilà l'erreur. L'existence de ces forces ne dépend d'aucune condition, elles vivent pour ainsi dire par elles-mêmes, tandis que la vie de tout être libre est attachée à des lois, et n'existe qu'à la condition de ne pas les enfreindre d'un iota. Ainsi dans l'autre monde un esprit peut se suicider comme quelques hommes le font ici-bas. On le comprend, si un esprit commettait les mêmes mauvaises actions qu'un homme, il serait beaucoup plus coupable que celui-ci. Par la même raison, si Dieu commettait les fautes dont le meilleur des hommes se rend encore coupable, cela le dégraderait mille fois plus aux yeux de tous les êtres célestes. Donc la vie morale de Dieu est, dans ce sens, beaucoup plus fragile que celle de l'homme.

A côté de la grande loi à laquelle tous les êtres libres sont soumis (plus une vie est élevée, plus elle est fragile), il en existe une autre qui en contrebalance l'effet. Elle se formule ainsi : *Plus une vie est élevée, plus elle est intelligente et puissante pour résister à tout ce qui peut lui nuire.* Cette loi est exprimée dans la Bible par ces simples mots : A celui qui a, on lui donnera encore, mais à celui qui n'a pas, on lui ôtera même ce qu'il a. » Ainsi plus un homme a de force, plus cette force s'accroît, et moins la tentation a de prise sur lui, par consé-

quent, moins il est exposé à la mort. En revanche, il y a une clémence et une compensation providentielles dans cette autre loi : *Plus un être est faible, moins sa vie est fragile, et moins une blessure peut lui nuire*. Mais le fort qui peut menacer la vie des autres doit lui-même avoir une vie fragile, pour qu'il n'abuse pas de sa force. Dans toute l'organisation de ce monde on peut reconnaître ces lois. Ainsi plus on est riche, plus il est facile d'augmenter ses richesses; plus on est intelligent, plus on recherche l'intelligence; plus on est fort, plus il est facile de se préserver de tout danger. De même, plus on est pauvre, plus il est facile de perdre tout ce qu'on a; plus on est borné, moins on recherche la sagesse et moins on l'estime; et plus on est faible, plus on court de dangers. Il faudrait des volumes pour poursuivre l'effet de ces lois dans tous leurs détails. Aussi devons-nous nous borner, comme pour toutes les autres lois, à les signaler purement et simplement.

Plus un homme est moralement élevé, plus le sentiment de ses devoirs a de force sur lui. Autant un père et une mère sont nobles et affectueux, autant ils se considèrent comme liés par les devoirs qui leur incombent à l'égard de leurs enfants. Ainsi plus un homme est vertueux, plus il dépend moralement des autres; moins il est noble, moins il se sent dépendant. Il en est de même de Dieu dans le sens où nous venons d'employer les mots de « lier » et de « dépendance. » Le Père céleste est l'être le plus lié et le plus dépendant qui existe; il est aussi celui qui est le plus soumis aux autres et sur lequel les hommes exercent le plus de pouvoir. Christ ne fait rien sans consulter son Eglise, il a tout mis à sa disposition; comme Dieu lui a donné toutes choses, de même il a donné tout ce qu'il possède à son Eglise.

Dieu aimant ses enfants plus qu'un père terrestre ne peut aimer les siens, il doit aussi souffrir infiniment plus de leur désobéissance. Nous ne concevons donc pas qu'on puisse représenter Dieu comme jouissant au ciel d'une béatitude sans trouble et sans douleur. Nulle part la parole divine ne donne lieu à une pareille supposition, tandis qu'elle parle souvent de la douleur de Dieu.

Nous n'avons pas cru devoir entrer dans plus de détails sur la nature de l'âme de Dieu. Nous nous sommes borné au développement d'une seule de ses analogies avec celle de l'homme, savoir sa mortalité. Cette seule loi, dont l'application à Dieu

paraît la plus invraisemblable, suffit pour démontrer comment les choses terrestres révèlent les choses célestes, et comment les lois de l'âme sont les mêmes pour Dieu et pour l'homme. Toutes les autres lois concernant l'âme humaine s'appliquent également à l'âme de Dieu. Pour les connaître, il suffit de consulter le miroir que Dieu nous présente de sa personne; seulement il faut être d'une exactitude rigoureuse dans l'application de l'analogie. Nous rappelons encore que la Bible parle souvent de l'âme de Dieu. Voir Esaïe I, 14 (Mon âme abhorre vos nouvelles lunes et vos jours de fête); XLII, 1; Jér. XIII, 17; Matth. XII, 18; etc., etc.

CHAPITRE XVI.

LA TRINITÉ ET LES SACREMENTS

Le Seigneur dit à ses disciples (Matth. XIII, 11, et Marc IV, 11) : « Il vous est donné de connaître les mystères du royaume des cieux, mais à ceux du dehors, il ne leur est point donné de les connaître. — A celui qui a, il lui sera donné et il aura encore davantage; mais à celui qui n'a rien, cela même qu'il a lui sera ôté. » Deux choses distinguent les disciples de Christ: premièrement la connaissance, puis les actions. Avant d'agir, il faut connaître. Recherchez donc la connaissance afin qu'elle vous soit donnée, et que l'ayant reçue vous puissiez agir. Celui qui ne cherche pas reçoit peu, et s'il n'en fait pas usage, ce peu même lui sera ôté.

Quand on prétend qu'il est présomptueux à l'homme de chercher à comprendre les mystères du royaume des cieux, on tient le langage de la paresse et de l'ignorance. Christ nous les aurait-il fait connaître pour que nous ne les connussions pas? Que le chrétien ne se laisse donc pas effrayer par le sujet que nous allons aborder, se rappelant que Dieu veut que nous le connaissions. Ceux qui croient que c'est un péché d'examiner si les dogmes enseignés par les Eglises sont conformes aux témoignages de la nature et de la Bible font mieux de poser ce volume. Nous ne voulons pas leur laisser faire quelque chose qu'ils croient mauvais. Si l'ignorance leur convient mieux que l'étude

et la connaissance, nous ne pouvons changer leur nature. Malheureusement le nombre de ces gens est considérable ; ils se nomment Légion.

Le dogme de la trinité, tel qu'il est formulé par les diverses Eglises, ne se trouve énoncé nulle part dans la Bible. Il est le fruit des hypothèses des siècles passés. Nulle part le Saint-Esprit ne figure comme une personnalité semblable à Dieu ou à Christ. Le Sauveur dit : « Moi et mon Père nous sommes un. » Le Saint-Esprit est exclu de cette unité.

Ecoutons premièrement ce que nous dit la nature. L'homme étant à l'image de Dieu, il est nécessaire que les personnes de la Divinité aient leurs types en lui, d'une part par rapport au nombre, de l'autre par rapport à leur construction et à leur nature. Si donc il y a trois personnes dans la Divinité, chacune est composée, de même que l'homme, d'un corps et d'une âme. Ainsi il faut que le Père ait un corps et une âme, le Fils un corps et une âme, et le Saint-Esprit un corps et une âme. Ils doivent différer entre eux par la nature de leurs âmes, non par la nature de leur substance, car dans chaque monde il n'y a qu'une espèce de substance. Si le Saint-Esprit était une personne, tous ceux qui reçoivent le Saint-Esprit devraient recevoir une partie de son corps, vu que l'âme n'est pas divisible. Dans ce cas, ce serait le corps du Saint-Esprit qui serait rompu pour nous, non celui de Christ, et la communion instituée par Christ ne s'appliquerait pas à lui, mais au Saint-Esprit. Christ s'attribuerait ainsi un honneur qui ne lui appartiendrait pas, et serait l'objet d'une reconnaissance qu''il ne mériterait pas. Sa mort ici-bas n'aurait pas de portée pour le ciel et ne pourrait être le type du sacrifice spirituel. Or, comme nous ne pouvons admettre que le Seigneur Jésus puisse nous tromper à cet égard, nous sommes forcés d'accepter le Saint-Esprit comme quelque chose qui appartient à Christ, ou comme le corps de Christ, non comme une troisième personne.

Christ n'adresse jamais une prière au Saint-Esprit ; il ne parle jamais à quelqu'un d'autre qu'à Dieu. Ainsi à l'époque où Christ était sur la terre, il n'existait au ciel qu'une seule personne, Dieu le Père. Christ en s'adressant à Dieu n'emploie que la forme du singulier, comme s'il n'y avait au ciel qu'une seule personne. Il ignore complètement la personnalité du Saint-Esprit. Au contraire, il emploie toujours la forme du pluriel

quand il parle de son Père et de lui-même. (Voir par exemple Jean X, 30; XVII, 11, 21, 22.) « Moi et mon Père *nous sommes* un. » Si le Saint-Esprit était une personne, Jésus devrait dire: « Moi, mon Père et le Saint-Esprit, nous sommes un. » Mais jamais il ne fait allusion au Saint-Esprit dans ce sens, car il le représente comme appartenant en commun au Père et à lui.

L'homme, à l'image de Dieu le Père et de Dieu le Fils, est d'une construction symétrique binaire, c'est-à-dire que tous ses organes sont doubles, lors même que quelques-uns paraissent uniques. Il s'ensuit qu'il représente une dualité, non une trinité. Or si le Saint-Esprit était une personne, l'homme, pour pouvoir être l'image de Dieu ou de la trinité, devrait avoir tous ses organes triples, non doubles. Quelques personnes ont cru voir dans la construction de l'homme en corps, âme et esprit l'image de la trinité. Mais, pour que cette image eût la moindre valeur, il faudrait que les trois personnes de la Divinité fussent, les unes à l'égard des autres, dans les mêmes rapports que le sont le corps, l'âme et l'esprit; ce qui n'est pas admissible, puisque l'esprit est d'un autre monde que le corps et l'âme. Ainsi une des personnes de la Divinité devrait appartenir dans le ciel à un monde différent des autres, ce qui n'est pas possible. Nous avons vu, au contraire (Ch. X, pl. 14, Nº 3), ce que cette construction de l'homme signifie. Le rang inférieur qu'occupe le corps figure la position de l'Eglise dans la hiérarchie divine, non celle du Saint-Esprit; car le Saint-Esprit procédant de Dieu est du même monde que lui et ne peut appartenir à un monde inférieur.

La position du Saint-Esprit à l'égard de Christ est clairement définie par les noms que le Seigneur lui donne. Il l'appelle (Jean VI, 46 à 63) sa chair, son sang, le pain vivant descendu du ciel; plus loin il dit que c'est l'Esprit qui fait vivre. Donc son corps spirituel, sa chair, son sang, le vrai pain céleste et le Saint-Esprit sont une seule et même chose. Ses disciples interprétant ses paroles à la manière des luthériens, ou des catholiques grecs et romains, le Seigneur leur répond que la chair visible ne sert à rien, que ses paroles ne font allusion qu'à l'Esprit, c'est-à-dire au Saint-Esprit qui en beaucoup d'occasions est nommé par Christ simplement Esprit.

Par ces raisons et plusieurs autres que nous ne mentionnons pas ici, nous sommes arrivé à la conclusion que le Saint-Esprit est Dieu lui-même, c'est-à-dire son corps, et non une troi-

sième personne. Il est une émanation directe de la Divinité; il constitue sa substance, sa matière. Nous ne croyons pas non plus que le baptême extérieur au nom de Dieu le Père, le Fils et le Saint-Esprit soit une preuve contre la supposition que nous venons d'énoncer; car le vrai baptême, le baptême intérieur, est le don même du Saint-Esprit, qui, procédant du Père et du Fils, est donné de leur part. Ce n'est que le baptême extérieur (sans valeur intérieure) qui est administré au nom du Père, du Fils et du Saint-Esprit. Si le Saint-Esprit était une troisième personne de la Divinité, il ne pourrait être donné par d'autres, et le don du Saint-Esprit au nom du Père et du Fils ne serait pas justifié. La parole de Dieu ne parle du Saint-Esprit que comme d'une émanation de Dieu, tandis que le rapport entre Dieu et le Seigneur est caractérisé très clairement comme celui de Père et de Fils. De plus, dès qu'on admet que le Saint-Esprit est une personne, il faudrait, pour être logique, nous reconnaître comme enfants du Saint-Esprit et non de Dieu. On renverse tout l'ordre de la nature en supposant que le Saint-Esprit peut engendrer au nom de Dieu. La nature nous enseigne que, pour être engendré, il faut être de la même substance que le père qui engendre. Or, si la substance de Dieu n'est pas le Saint-Esprit, nous ne pouvons être enfants de Dieu, à moins de recevoir en sus du Saint-Esprit la substance divine. Mais rien ne justifie cette double origine; nous ne pouvons, dans l'enceinte d'un même monde, être engendrés par deux pères; cela est contre les lois de la nature.

Quelques chrétiens partent du principe que le Saint-Esprit, étant une personne, ne se donne pas réellement, mais qu'il se contente d'exercer une influence sur les cœurs des élus, ainsi qu'un homme exerce de l'influence sur son ami. Ces personnes n'ont aucune idée des lois qui constituent la régénération ou la nouvelle naissance. Ces lois demandent impérieusement que l'enfant reçoive une partie de la substance du père. Si nous n'avons pas la substance de Dieu, nous ne pouvons jamais et à aucune condition être ses enfants.

La doctrine de la trinité, comme elle se trouve formulée en général dans les Eglises protestantes et en particulier dans la confession de foi de l'Eglise anglicane, est une pure invention humaine que la parole divine ne justifie en aucune manière. Cette formule contient, entre autres, les affirmations suivantes : « Le Père est Dieu, le Fils est Dieu, le Saint-Esprit est

» Dieu, et cependant il n'y a pas trois Dieux, mais un seul » Dieu. Celui qui ne croira pas fidèlement cela ne pourra être » sauvé. »

Dieu n'a jamais fait dépendre le salut de l'homme d'une croyance, moins encore de quelque chose qu'on ne peut comprendre. C'est un vrai blasphème que de soutenir une pareille assertion. Comment les hommes ont-ils l'audace de poser ainsi de nouvelles formules pour le salut des âmes? Depuis des siècles la nation anglaise, absorbée par les soucis et les soins de la vie matérielle, ne se donne pas le loisir d'examiner les questions religieuses les plus simples. Son *Livre de prière* actuellement en usage porte encore les traces de l'ignorance et de la barbarie des siècles passés, et par adoration pour l'homme on ne veut rien y changer. La confession de foi de l'Eglise anglicane ne mentionne qu'une seule des conditions que Christ a posées pour le salut éternel, tandis qu'elle énumère une liste de conditions d'invention humaine, vides de sens et insultantes pour la bonté et la sainteté du Père céleste.

Les conditions que le Seigneur a posées pour le salut des âmes sont attachées à des faits, non à des dogmes tels que les formulent les Eglises d'Etat. Il demande d'abord que nous reconnaissions notre culpabilité, que nous renoncions à nous-mêmes pour le suivre et que nous soyons nés de nouveau. Car celui qui n'est pas né de nouveau ne peut pas travailler pour le royaume de Dieu ; il est aux yeux de Dieu comme s'il n'était pas né, et celui qui n'est pas encore né n'est pas capable de penser ou de travailler.

Après sa naissance, à laquelle il ne peut contribuer en rien, le devoir du chrétien est de grandir, puis de travailler pour entretenir sa vie spirituelle. Ce sont là le combat et les fatigues de la vie. Celui qui ne travaille pas demeure en arrière, sa croissance s'arrête, il reste chétif et misérable. La vie demande en premier la nourriture, puis elle impose la nécessité de travailler pour son entretien, et pour pouvoir travailler il faut la lumière. Le chrétien nouveau-né est comme un enfant; ses facultés, son intelligence, ses forces dorment longtemps encore. Quant à ceux qui ne sont pas encore nés de nouveau, non seulement ils ne peuvent rien faire pour se procurer cette naissance, mais ils ne peuvent demander ni nourriture ni lumière, et n'accomplissent aucun travail.

Le Saint-Esprit étant la substance même de Dieu, cette subs-

tance ne peut être donnée que par Dieu seul, au moment et de la manière qu'il lui plaît. Il est impossible d'admettre que Dieu fasse dépendre le don de son Saint-Esprit de l'acte visible de la communion. C'est un matérialisme effroyable de supposer que l'homme ait la puissance de faire entrer Dieu dans un morceau de pain ou une hostie. S'il n'a pas le pouvoir d'y faire entrer un de ses semblables, comment pourrait-il y faire entrer un ange ou Dieu ? Jamais les païens n'ont inventé quelque chose d'aussi insultant pour la majesté divine et d'aussi révoltant pour le sens commun. En conséquence, nous ne pouvons admettre que la communion ni le baptême soient des *sacrements;* ce sont simplement des images. Il n'existe donc pas de sacrements, et l'homme n'a pas le pouvoir de faire des sortilèges ou des miracles. Tout ce que l'homme fait est humain et ne peut avoir de portée pour l'autre monde.

Les catholiques admettent sept sacrements. Les protestants, en général, en admettent encore deux. Lors de la Réformation, ils n'ont pas eu l'intelligence de rompre complètement avec les superstitions du moyen âge, et ils se sont imaginé que les prêtres conservaient une puissance surnaturelle. Car croire au sacrement, c'est croire au sortilège et à une puissance inexplicable de l'homme. La communion est simplement une commémoration, ainsi que Zwingli l'a déjà exposé, et le baptême une simple ablution qui ne peut avoir aucune influence sur le monde spirituel. *L'Esprit seul peut engendrer l'esprit ;* il faut le baptême de Dieu pour produire un effet sur le monde spirituel, et il faut le don du Saint-Esprit pour créer une véritable communion avec Christ.

CHAPITRE XVII.

NOS RAPPORTS AVEC DIEU

§ 1. *La paternité de Dieu.* [1])

Vous n'avez qu'un Père, celui qui est aux cieux.
Matth. XXIII, 9.

On n'a jamais confondu sur cette terre l'œuvre des mains d'un homme et l'enfant qu'il engendre; pourquoi le fait-on pour Dieu? La différence entre une œuvre de Dieu et un enfant de Dieu serait-elle moins grande que celle qui existe entre l'œuvre d'un homme et l'enfant qu'il engendre? L'ignorance la plus absolue oserait seule prétendre une pareille chose. Car plus un être est élevé, plus la distance est grande entre son œuvre et son enfant; moins il est élevé, moins cette distance est sensible. Ainsi dans le règne végétal le produit et la génération se confondent presque; dans le règne minéral le produit et la génération sont identiques. C'est donc dégrader le Créateur au rang d'une pierre que de ne pas vouloir admettre de distinction entre l'œuvre de ses mains et le fils qu'il engendre.

Un homme prend une substance quelconque et en façonne un objet, c'est son œuvre, tandis que l'enfant auquel il a donné la vie est tiré de sa propre substance. La différence la plus saillante entre l'œuvre et l'enfant, c'est que l'œuvre n'a pas de vie ou d'âme, tandis que l'enfant en a une; secondement l'œuvre est prise d'une substance étrangère, tandis que l'enfant est de la même substance que le père; troisièmement l'œuvre appartient à un autre empire que celui qui l'a façonnée, tandis que le fils est du même règne et de la même famille que son père.

Une loi absolument identique existe pour Dieu, puisque l'homme est à son image. Quand Dieu façonne une œuvre, il prend une substance qui lui est étrangère, c'est-à-dire une substance qui n'appartient pas au monde divin, tandis que pour engendrer un enfant il prend de sa propre substance. Pour être enfant de Dieu, il faut être de la même substance que lui.

---

[1]) Voyez à ce sujet l'ouvrage du Dr R.-S. Candlish, *The Fatherhood of God,* Edinburgh. En partant d'un point de vue purement théologique, l'auteur arrive à plusieurs conclusions analogues aux nôtres.

Il s'agit ici de lois immuables déterminées par la nature, et non d'images que l'on peut étendre ou rétrécir à volonté selon le caprice des interprètes. L'influence de Dieu sur un homme ne peut pas plus le transformer en enfant que l'influence d'un homme sur un animal ne transforme ce dernier en son enfant. Ainsi on ne peut être enfant de Dieu sans posséder en toute propriété une partie de la substance divine et sans être animé d'une âme analogue à la sienne.

Dieu est impuissant à créer un être qui vive d'une vie divine, tout comme un homme est impuissant à façonner une œuvre qui vive d'une vie humaine. Ainsi Dieu ne peut pas créer un être qui soit vivant à ses yeux, un être qui possède une âme semblable à la sienne ; il ne peut que l'engendrer. Cette déduction, que nous donnent les lois de la nature, confirme d'une manière évidente cette vérité déjà signalée : Dieu ne peut créer un être libre qui soit bon, vertueux ou saint ; il ne peut que l'engendrer.

Il ne faut pas oublier que pour Dieu le mot « vivant » a une signification tout autre que pour l'homme. Pour le Créateur, il désigne une vie divine, une vie semblable à la sienne. Pour l'homme, il ne désigne qu'une vie analogue à la vie humaine, soit végétale, soit animale, car son corps renferme les deux vies. Un homme peut être vivant aux yeux d'un autre homme bien qu'il soit mort aux yeux de Dieu. Nous désignons aussi par le terme « les morts » les hommes qui ont quitté la terre, lors même qu'ils sont beaucoup plus vivants que nous. Ainsi le mot de « vie » signifie pour Dieu tout autre chose que pour les hommes ; néanmoins les deux points de vue sont parfaitement analogues, quoique non identiques. La manière de juger de l'homme est une image de la manière de juger de Dieu ; l'une se révèle par l'autre.

Dans l'autre monde les lois de la génération sont aussi invariables que sur la terre. Et comme chaque être vivant, soit plante, soit animal, produit toujours des êtres selon son espèce, de même Dieu ne peut avoir pour enfants que des êtres destinés à être des dieux. Ils doivent être doués des mêmes sens que leur Père céleste ; ils doivent être de la même nature et de la même substance que lui, partager son rang et ses biens.

Tous les hommes sont des créatures du Souverain tout-puissant ; ils sont tous l'œuvre de ses mains. Il les a façonnés d'une substance étrangère à la sienne : premièrement de substance

terrestre, puis de substance spirituelle. Aussi longtemps qu'ils demeurent dans l'état où ils ont été créés, ils ne peuvent être vivants aux yeux de Dieu, car ils ne sont animés que de forces. Mais ce n'est pas la volonté de l'Eternel que les hommes restent créatures. Ayant été faits à son image, ils doivent comprendre que leur destinée est de devenir identiques avec lui. Or, pour devenir un avec Dieu ou comme Dieu, il faut posséder la même substance que lui et être animé d'une âme semblable à la sienne. Pour opérer cette union, Dieu doue chaque homme d'une âme spirituelle, puis il lui offre son Saint-Esprit ou une partie de sa substance. Les uns l'acceptent et deviennent par là ses enfants, les autres refusent et restent dans la position de créatures. Les premiers acquièrent la substance d'un monde supérieur et passent du monde spirituel au monde divin. C'est la seconde naissance ou une résurrection d'entre les morts. Les seconds au contraire, perdant leur âme spirituelle, se rendent incapables d'accepter des dons plus élevés, et demeurent dans l'empire inorganique du monde des esprits. Ces derniers ont non seulement une âme de moins que les premiers, mais ils sont encore d'un monde inférieur. A l'égard des enfants de Dieu ils sont ce qu'un animal est à l'homme; car l'animal est, quant au spirituel, d'un monde inférieur à l'homme.

La première naissance dépend de la chair et du sang ou de la volonté de l'homme, tandis que la seconde naissance ne dépend que de la volonté du Père céleste ; néanmoins l'une est l'image de l'autre. Ainsi les lois de naissance, de vie et de mort sont les mêmes pour le monde spirituel que pour le monde matériel. La loi ne change pas d'un monde à un autre, ce n'est que l'élément qui varie. Pour appartenir au monde divin, il est aussi nécessaire de recevoir la substance spirituelle que, pour être du monde matériel, il est indispensable d'avoir reçu la substance terrestre.

Comme nous l'avons déjà remarqué (Livre I, Chapitre IV, §§ 2 et 3), la nature nous présente deux modes de génération. La première est une section pure et simple ; la seconde repose de même sur le principe de la section, mais elle se présente sous une forme plus compliquée, déterminée par les sexes. Ce second mode ne peut exister que quand il y a une multitude d'individualités ou de cellules réunies, formant des communautés avec division de travail. L'analogie nous enseigne que, puisque le souverain Créateur de toute vie est seul de son espèce, il ne

peut exister en lui ni pluralité, ni division de travail. Ainsi il n'a pu engendrer que d'après le premier mode, préfiguré dans la génération de la cellule isolée. En conséquence Christ, le Fils premier-né de Dieu, a été engendré par son Père céleste comme une cellule engendre une autre cellule, c'est-à-dire par section. Dieu a partagé sa substance ou son Saint-Esprit, et ainsi il a engendré son Fils. Ils ont donc une substance identique, mais non la même âme.

Toute la substance du Fils est tirée du Père, car il n'y a pas de substance divine hors de Dieu.

C'est ce dont nous avons le type dans la génération des règnes inorganiques, où la molécule génératrice doit fournir la substance nécessaire à la nouvelle molécule qui sort d'elle (voyez page 123). Mais l'Eternel ne s'arrête pas à une seule génération, celle de son Fils premier-né : il veut encore d'autres enfants qui devront être engendrés de la même manière. Le Père céleste détachera de la substance de son corps, qui selon la loi des substances est divisible, diverses parties de son Saint-Esprit, et il en douera ceux qu'il destine à être ses enfants; ainsi ils seront engendrés de Dieu. Ceux qui reçoivent cette substance divine entrent par la naissance dans le monde divin, et y prennent rang en qualité d'enfants de Dieu et de frères du Seigneur Jésus selon la chair. Cette élévation de l'homme ne changera rien à la gloire et à la dignité du Sauveur. Il conservera toujours son rang et ses droits de frère aîné. Il demeure l'héritier présomptif, et par cette raison sa portion est bien plus grande que celle de ses frères; elle lui est assignée par le double droit de sa naissance et de son travail, afin qu'en toutes choses Dieu soit glorifié.

Les relations de père et de fils ici-bas ne sont qu'une image de la réalité divine au ciel. A ce point de vue, Christ recommande à ses disciples de ne donner le nom de Père qu'à Dieu seul. Le chrétien n'a réellement pas d'autre père; la paternité terrestre n'est qu'une figure passagère. Par une raison analogue, Christ ne donne jamais le nom de mère à sa mère, mais se contente de la nommer « femme. »

Les relations entre les hommes ne sont que le reflet de celles qui existeront au ciel, afin qu'en toutes choses l'homme soit l'image de son Créateur. Ainsi les relations de père, de fils, d'époux, d'épouse, existent au ciel comme sur la terre, seulement elles ne se répètent pas comme l'image; car si l'image

est multiple, l'original est unique. Il s'ensuit que nous retrouvons en Dieu des sentiments absolument analogues à ceux des hommes; dans sa sphère, **Dieu est comme un homme, mais comme un homme sans péché,** comme un homme parfaitement saint. Ce que Dieu est au ciel, c'est ce que Christ a été sur la terre; ceux qui ont vu Christ ont vu Dieu, ceux qui comprennent sa manière d'agir comprennent Dieu.

Le rang suprême d'enfant de Dieu, qui est offert à l'homme, est peu estimé par les chrétiens, la plupart ne voyant là qu'une figure. Semblables à l'enfant nouveau-né, ils ignorent les privilèges, le rang et les richesses que leur procure cette naissance. De fait, il ne reste à l'homme qu'une alternative : ou croire à la parole de Dieu, qui lui dit qu'il est destiné à être fils de Dieu; ou rejeter cette parole, ainsi que les témoignages de la nature, et faire Dieu menteur. En rejetant les témoignages de la parole et des œuvres divines, il s'élève au dessus de Dieu. L'athée, qui fait des atomes son Dieu, se croit le plus intelligent, le plus clairvoyant, le plus puissant de tous les êtres qui existent; il se croit supérieur aux atomes qui l'ont engendré, et se place ainsi au-dessus de celui qui l'a fait. Il est facile de juger lequel des deux est le plus humble, celui qui admet que l'homme est appelé à être l'enfant de Dieu, ou celui qui s'élève au-dessus de Dieu et de la nature.

La grandeur de Dieu se manifeste dans son humilité. En s'appelant le premier et le dernier, l'alpha et l'oméga, il ne veut pas seulement exprimer sa toute-puissance, mais il indique par là qu'il s'est abaissé au dernier rang. En déposant son Esprit dans le sein de l'homme, il a choisi pour sa substance la demeure la plus humble qui existe dans l'univers, et s'est abaissé au dernier rang dans l'échelle des êtres. Pour les anges ce devait être un étrange spectacle que cet abaissement volontaire de Dieu; et ils devaient trouver encore plus étrange que le Saint des Saints, celui qui a horreur de tout mal et de toute impureté, ait pu confier son Saint-Esprit à des vases aussi fragiles et aussi impurs que nous le sommes. Si nos premiers parents n'avaient point péché, c'eût été pour lui non une honte, mais un simple acte d'humilité, de nous confier son Saint-Esprit. Après la chute de l'homme, il devenait honteux pour un être saint et pur, tel que Dieu, de déposer sa substance dans un vase aussi souillé. Cette honte a pour type chez Adam et Eve le sen-

timent de nudité qui s'est emparé d'eux au moment de leur chute.

Dans ce chapitre nous voyons une fois de plus comment la nature nous enseigne les secrets les plus profonds de l'Eternel. Heureux celui qui peut lever les yeux avec confiance vers le Père céleste, et qui entend dans son cœur la voix divine lui disant : « Tu es mon fils, je t'ai aimé comme moi-même! »

§ 2. *Les enfants de Dieu.*

> Soyez étroitement liés dans l'amour, afin que votre intelligence possède toute la richesse d'une absolue certitude dans la connaissance du mystère du Père et du Fils, en qui sont cachés tous les trésors de la sagesse et de la science.
>
> Col. II, 2.

Devenir l'enfant de Dieu, c'est bien la position la plus élevée où il soit possible d'aspirer. Cette position, nous devons l'estimer par dessus toutes choses, elle doit être le but de tous nos désirs. Quelle gloire, quels trésors, quelle puissance ce rang ne donne-t-il pas à celui qui le possède! Nos idées les plus exaltées sur la dignité et la grandeur que ce titre confère n'approchent pas plus de la réalité que nous ne saurions approcher du soleil en étendant nos mains.

Enfant de Dieu: ce terme est vite prononcé, mais son sens est si étendu que ni la terre ni les cieux ne peuvent l'embrasser. Que ceux d'entre mes lecteurs qui connaissent l'humilité, et qui croient que Dieu est assez humble pour offrir à des êtres infimes comme nous le sommes de devenir ses enfants, fassent tous leurs efforts pour apprécier un peu plus sa bonté, ainsi que la dignité qu'il nous offre.

La relation terrestre de père et de fils, n'étant qu'une image, cesse dès que la mort vient en briser la forme. Dans l'autre monde le père n'est plus le père de son enfant, parce que son âme qui a engendré l'enfant est détruite, et que l'âme de l'enfant a également péri. Tous deux sont devenus des esprits, et leurs liens ne peuvent plus être que des liens spirituels, car ils ont dû se dépouiller de toutes les relations de cette terre comme on quitte un vêtement qui par vétusté ne tient plus au corps.

Dans l'autre monde Dieu seul engendre, lui seul a des enfants, qui ne meurent point. Les relations entre Dieu et ses enfants nous ont été révélées dans tous leurs détails par l'image terrestre que Dieu en a créée. Mais les hommes aveugles et

matérialistes ont pris l'image pour la réalité, et la réalité pour l'image. Ils ont cru que Dieu, ne sachant comment leur donner l'idée de l'intimité qui existera dans l'autre monde entre lui et ses élus, avait emprunté aux relations terrestres ses formes les plus douces pour expliquer les relations célestes. Ainsi l'on s'est imaginé que, quand Dieu s'appelait Père, c'était une figure poétique ne reposant sur aucune loi naturelle. C'est l'inverse ! La paternité de Dieu est la seule qui soit réelle, et celle de ce monde n'est qu'une figure passagère, créée par le Père céleste pour initier les hommes à tous les détails de sa paternité. Il ne faut donc pas plus d'intelligence pour comprendre les choses célestes que pour comprendre les choses terrestres, puisque les lois sont les mêmes. Dès lors tout homme qui ne comprend pas les choses célestes tout aussi bien que les choses terrestres est hypocrite et coupable devant le tribunal de Dieu.

Calvin et plusieurs avec lui ont cru que les vrais chrétiens étaient des enfants de Dieu, mais seulement par grâce, c'est-à-dire par l'adoption et non par la naissance, Christ demeurant toujours le Fils unique de Dieu. Nous ne pouvons admettre une semblable idée. Dans le monde spirituel il n'y a pas de grâce; Dieu ne peut pas nous adopter pour ses enfants, ni nous créer tels. Il ne peut non plus, par un acte quelconque, nous en conférer les droits. Nous ne pouvons les acquérir que légitimement, en vertu d'une naissance divine, identique à celle du Christ.

Quelques personnes pensent peut-être que le Créateur peut adopter des enfants, comme un homme le fait. Mais pour que cela fût possible, il faudrait que les êtres que Dieu adopterait fussent, préalablement à l'adoption, du même sang et de la même substance que lui, comme c'est le cas dans les relations humaines, où celui qui adopte et l'enfant adopté descendent d'un père commun. Mais notre position à l'égard du Créateur est inférieure à celle d'un animal à l'égard de l'homme. Or, comme on ne peut adopter un animal pour son enfant, de même Dieu serait coupable s'il nous adoptait en cette qualité. L'Etre suprême ne pouvant donc nous adopter comme ses enfants sans enfreindre les lois qu'il a créées, il doit, s'il veut que nous devenions ses enfants, nous engendrer selon les lois de la génération, telles qu'il les a établies et nous les a révélées dans la génération des cellules.

Celui qui est désireux de connaître plus intimement les rela-

tions et les devoirs des enfants de Dieu à l'égard de leur Père céleste, ou ceux du Père céleste à l'égard de ses fils, n'a qu'à consulter l'image que Dieu en a donnée sur la terre.

La fidélité du portrait est telle que chacun est à même de connaître l'original avec toute la précision qu'il désire. Personne ne peut donc s'excuser, s'il ne connaît pas les choses célestes aussi bien que les terrestres.

Les créatures de Dieu ne sont pour lui que des animaux, tandis que ses enfants sont une partie de lui-même. Il les aime plus que lui-même, il ne pense et ne vit que pour eux. Tout ce qu'il fait n'est qu'en vue de leur bien-être et de leur bonheur. Tout son désir est qu'ils apprennent à le comprendre, qu'ils agissent et pensent comme lui, qu'ils lui soient en tout semblables. Il a mis tous ses biens à leur disposition, et leur a ouvert tous ses trésors de sagesse et de science; il veut que leur intelligence ait une certitude absolue, une connaissance sans bornes, qu'il n'existe plus de mystère pour eux, qu'ils soient en possession de toutes les richesses matérielles et spirituelles. Rien, absolument rien ne nous empêche d'entrer dès ce moment en possession de tous ces biens; ils nous sont toujours offerts; si nous ne les possédons pas, c'est que nous ne les désirons pas, et si nous prétendons les désirer, nous nous abusons nous-mêmes.

Tels sont les hommes : ils se plaisent à croire qu'ils sont assez spirituels pour désirer les biens spirituels, mais que le Père céleste les leur refuse, au lieu de reconnaître que Dieu accorde les choses spirituelles avec la même abondance que les terrestres, mais que nous ne les acceptons pas parce que nous n'y avons pas goût. Nous disons que nous aimons la lumière, mais, quand Dieu nous l'offre, nous la repoussons. Nous rejetons ainsi la faute de notre ignorance sur notre Père céleste.

Enfants de Dieu, enfants de la lumière, ne parlez plus de mystère ni de ténèbres ! Humiliez-vous, et reconnaissez que, si quelque chose vous a été obscur, c'est parce que vous n'avez cru ni au témoignage de la parole de Dieu, ni au témoignage de ses œuvres.

Celui qui ne croit pas à la paternité de Dieu, telle que la nature la définit, doit du moins respecter la vérité et la logique, et ne pas se permettre d'employer des termes tirés des relations de père et de fils pour désigner les rapports de Dieu à l'égard de ses élus, quand il n'admet pas ces relations pour Dieu. Il

emploie sans cela un langage faux, et il trompe celui qui l'écoute. Celui qui rejette les lois de cette terre doit aussi rejeter la terminologie qui en découle. Nous ne pensons pas qu'il y ait quelqu'un d'assez présomptueux pour supposer qu'au ciel les lois de la génération soient différentes de celle que Dieu a établies pour la terre, car alors ce ne serait plus une génération. Et pourquoi l'imagination de tel ou tel homme serait-elle plus près de la vérité que ce que Dieu enseigne? Car, après tout, l'intelligence humaine ne peut que combiner les pensées que lui suggère la nature. Et qui oserait avouer la prétention d'être plus vrai que la nature?

L'enfant de Dieu a les mêmes devoirs à l'égard de Dieu que l'enfant terrestre à l'égard de son père terrestre, et Dieu a absolument les mêmes devoirs à l'égard de ses fils qu'un père terrestre à l'égard des siens. Si le père néglige ses devoirs envers ses enfants, il est plus coupable que l'enfant qui néglige les siens envers son père ; et si Dieu négligeait un seul de ses nombreux devoirs envers ses enfants, il serait plus coupable que l'homme négligeant tous ses devoirs envers Dieu.

Pour être l'enfant d'un père terrestre, il n'estpas nécessaire de le savoir, car la paternité dépend de lois immuables, et nullement d'une connaissance. Il en est de même dans le monde spirituel. Etre enfant de Dieu est un état, un fait qui ne dépend en aucune façon de notre foi. Si un fils de Dieu, dans l'infirmité de sa première enfance, ignore qu'il a Dieu pour père, en est-il moins pour cela son enfant? Et si celui qui n'est pas enfant croit qu'il l'est, le sera-t-il davantage? Ne soyons donc pas assez insensés pour nous imaginer que la nouvelle naissance (qui constitue notre salut) dépend de notre foi ou de notre croyance; elle dépend d'un acte de Dieu à notre égard, et non de notre connaissance. Quand le fait est accompli, l'homme peut y croire ou n'y pas croire; mais c'est une absurdité de penser que la foi doive précéder le fait. Dans ce dernier cas elle ne serait qu'une erreur, une mystification, un mensonge.

Que sert-il à un homme de se figurer qu'il est enfant de Dieu, quand il ne l'est pas? sa position en sera-t-elle meilleure, et son arrogance plaira-t-elle à Dieu? Cette fausse croyance peut-elle le rapprocher de la vérité?

L'enfant de Dieu ignore toujours le moment de sa naissance. Il naît au monde divin infirme, avec pleurs et gémissements. Il ne reconnaît point son Père céleste ni aucune des choses qui

l'entourent, et il est incapable de toute action. Peu à peu son intelligence se développe, ses facultés s'épanouissent, il commence à distinguer les objets qui l'environnent, il reconnaît la voix de son Père et apprend à l'aimer. Plus tard il acquiert des connaissances nécessaires pour juger, il comprend la différence entre le bon et le mauvais, l'utile et le nuisible, ainsi que la distance qui sépare la créature de Dieu de son enfant.

On est enfant de Dieu avant de le savoir, comme nos péchés ont été pardonnés avant d'avoir été commis, notre dette acquittée avant que nous l'eussions contractée. Telle est l'œuvre du Souverain; le bien nous est donné avant que nous le demandions, le remède a été préparé avant que le mal existât.

§ 3. *La prière.*

Tout ce que vous demanderez au Père en mon nom, il vous le donnera.

Les relations des enfants de Dieu à l'égard de leur Père céleste doivent être tout autres que celles des créatures à l'égard de leur Créateur. Christ dit : « Toutes les choses que vous de» manderez au Père en mon nom, il vous les donnera. » (Jean XVI, 23.) Pour demander au nom de Jésus, il faut, comme condition fondamentale, que Christ nous ait envoyés. Si Christ ne nous a pas envoyés, nous sommes de faux ambassadeurs, nous cherchons à tromper Dieu, du moins nous nous trompons nous-mêmes, car nous demandons pour notre usage une chose contraire à notre intérêt et à la volonté de Christ.

Si donc notre prière n'est pas un mensonge, il faut non seulement que Christ nous ait envoyés, mais encore qu'il nous ait communiqué ses pensées, que nous ayons une connaissance intime de sa manière de juger et de sentir, que nous sachions ce qu'il aime et ce qui lui est agréable. Sans cette intimité avec notre Seigneur nous n'avons pas le droit de prier en son nom, et si nous le faisons, nous sommes des imposteurs, car nous parlons faussement et sans connaissance; nous demandons pour nous-mêmes, tout en nous donnant l'air d'être au service de Christ et de ne travailler que pour lui.

Pour prier au nom de Christ, il faut être **un avec Christ**, sentir et penser comme lui. Chrétiens, vous qui prononcez si légèrement ces mots : *Au nom de Christ*, réfléchissez! Réflé-

chissez à ce que cette expression veut dire, et combien sont hypocrites ceux qui demandent quelque chose au nom de Christ, quand il ne les en a pas chargés. L'institution de la prière chrétienne est au fond une intercession des enfants de Dieu en faveur de l'œuvre de leur frère aîné. Ils sont chargés d'accomplir ce qu'il a commencé. Il s'est posé lui-même comme pierre angulaire, et sur ce fondement ses disciples doivent élever un bâtiment pour lequel il leur a indiqué le plan et les méthodes à suivre.

Christ est venu en premier lieu pour fonder un empire terrestre. La mort l'ayant empêché de continuer cette œuvre, elle incombe à ses disciples. En attendant, Christ s'est retiré dans le monde céleste où il recommence à fonder un autre empire, qui ne pourra être détruit et dont le premier n'est que l'image. Quand l'image terrestre s'écroulera, le royaume céleste sera prêt et le Seigneur viendra pour chercher ses élus. La prière chrétienne n'a donc été instituée que pour les enfants de Dieu ; dans toute autre bouche elle est une monstruosité. Personne d'autre qu'un enfant de Dieu n'a le droit de présenter au Père céleste une prière au nom de Christ.

Tous ceux qui sont enfants du Souverain doivent imiter, sur une échelle restreinte, leur divin modèle, faisant en petit sur la terre ce que Christ fait en grand aux cieux, afin de pouvoir sympathiser avec lui. Il faut donc que ce monde présente en petit les mêmes lois, les mêmes phénomènes, les mêmes difficultés, les mêmes combats, les mêmes dangers qui existent dans le monde supérieur ; nous ne saurions sans cela ni comprendre ni imiter Dieu. Il est absolument nécessaire que nous apprenions à cette école terrestre à faire, selon le degré de nos forces, des œuvres analogues à celles que Christ accomplit dans le monde spirituel. A cet effet, il nous lègue cette terre et nous devons lui préparer un royaume terrestre, comme il nous prépare un royaume céleste. Voilà notre tâche ; elle embrasse tous nos devoirs de chrétien et d'enfant de Dieu.

Il existe ainsi une réciprocité absolue entre Christ et ses frères. Nous devons travailler pour lui comme il travaille pour nous ; nous devons intercéder pour lui sur la terre comme il intercède pour nous au ciel ; nous devons nous charger de sa croix comme il s'est chargé de la nôtre ; nous devons être baptisés du même baptême que lui ; nous devons nous sacrifier pour lui comme il s'est sacrifié pour nous.

Nous devons pénétrer dans le lieu très saint et nous présen-

ter devant la face du Père avec le sang de notre vieil homme, comme Christ s'est présenté avec son propre sang. Personne n'a la puissance de nous ôter cette vie, nous ne pouvons l'offrir que volontairement, comme Dieu ne peut accepter qu'un sacrifice volontaire. Comme Christ s'est humilié au-dessous de nous, nous devons nous humilier au-dessous de nos frères ; comme il nous a élevés au-dessus de lui, nous devons élever nos frères au-dessus de nous; comme il s'est sacrifié pour notre salut, nous devons nous sacrifier pour le salut des autres; comme il nous a donné sa gloire et ses biens, nous devons en faire de même à l'égard de nos frères; comme lui, nous devons travailler de nos mains pour avoir de quoi donner ; comme lui, nous devons rendre le bien pour le mal, l'amour pour la haine, l'estime pour le mépris, la douceur pour la violence, l'humilité pour l'arrogance. Nous devons être spirituellement l'image de Dieu comme nous le sommes matériellement, autrement la forme même de notre corps est un mensonge. Or Dieu n'a rien négligé pour que cette image spirituelle soit aussi près de la perfection que possible; mais pour cela il doit vaincre notre résistance, car spirituellement il ne peut rien faire sans notre assentiment [1].

Le christianisme japhétique, fondé sur la foi au lieu de la connaissance, et préférant les ténèbres à la lumière, le mystère de l'ignorance à l'éclat de la vue et à la puissance du savoir, a interprété la prière chrétienne, comme toutes les autres choses, d'une manière irrationnelle. Ignorant que l'ancienne loi s'adresse à l'âme terrestre, la nouvelle à l'âme spirituelle, que l'ancienne loi est fondée sur la foi, la nouvelle sur la connaissance, il a présenté ses prières dans l'esprit de l'ancienne alliance.

---

[1]) On se le rappelle, dans une discussion mentionnée page 252 j'avais accédé à cette proposition que l'homme matériel n'est point à l'image de Dieu, mais seulement l'homme spirituel. Le cours de mes études a changé, en ceci comme en toute autre chose, ma manière de voir, et je dis : **L'homme matériel est seul créé à l'image de son Dieu; l'homme spirituel ne le devient que s'il atteint son plein développement.** Dieu ne crée pas l'homme spirituel à son image, attendu qu'il ne peut pas *créer* des enfants. L'homme doit progresser, il doit devenir plus grand qu'il ne l'est ici-bas. Or présentement il n'est encore qu'à l'image de son Dieu ; pour être plus que cela, il faut qu'il devienne identique avec lui. Voilà donc la destinée de l'Eglise : être **un avec le Père et le Fils** (Jean XVII, 21). C'est l'accomplissement de la prophétie que Dieu a donnée à l'homme en le créant à son image. Il doit devenir intérieurement ce qu'il n'était qu'extérieurement lors de sa création ; il doit devenir en réalité ce qu'il n'est maintenant qu'en image.

La position d'un suppliant est bien différente selon qu'il se trouve sous l'une ou l'autre des deux alliances. La plupart des chrétiens, étant sans aucune connaissance des choses spirituelles, ont puisé leur instruction pratique dans les exemples de l'ancienne alliance, n'en ayant pas d'autres. Ainsi pour la prière ils se sont rapprochés des modèles que nous ont laissés les hommes de Dieu des temps anciens, ignorant que les prières de la nouvelle alliance doivent être aussi différentes de celles de l'ancienne que le jour l'est de la nuit, ou le ciel de la terre.

La plupart des prières qui s'élèvent du sein de la chrétienté à chaque instant de la journée appartiennent à la catégorie de celles de l'ancienne alliance. Nous ne parlons ici que de celles qui sont sincères, où le cœur prie et non pas seulement les lèvres. Ce sont des prières juives, des prières qui partent de l'âme et sont inspirées par la foi, apanage de l'ancienne alliance; des prières dans le genre de celles que la conscience inspirait aux hommes pieux des temps anciens et que ceux d'entre les païens qui cherchent Dieu sont encore poussés à faire; des prières d'hommes sous la loi, d'hommes dans les ténèbres, qui ne voient et ne comprennent pas Dieu. Elles sont le cri d'âmes en détresse, auxquelles Dieu dit : « Appelle-moi au jour de la calamité, et je t'exaucerai. » Les prières de la nouvelle alliance doivent être tout autre chose ; c'est ce que nous allons montrer.

L'homme n'appelle Dieu à son aide que quand tout secours humain lui paraît manquer ; tant qu'il se repose sur l'homme, sur les promesses des autres, sur ses propres forces, il ne fait pas appel à Dieu. La prière est un sentiment instinctif qui a été donné à l'homme, et il n'y a pas de nation, quelque sauvage qu'elle soit, qui ne prie d'une façon ou d'une autre. Même les animaux, spécialement ceux qui sont sociables, ont reçu du Créateur l'instinct de crier quand ils sont en détresse ; c'est un appel qu'ils font à l'aide des autres, un secours qu'ils demandent à Celui qui les a créés. Cet instinct des animaux est le premier type de la prière chez l'homme, et la plupart du temps nos prières ne sont autre chose que ce cri d'angoisse poussé vers le ciel ; car dans la prospérité nous pensons peu à Dieu, et si néanmoins nous prions, nos prières n'ont rien de l'intensité et de la ferveur qu'elles ont quand nous sommes menacés d'un malheur.

Mais dans la nouvelle alliance la prière ne doit plus être

semblable au cri de détresse poussé par l'animal; elle est une conversation entre un fils et son père, où le fils s'informe de ce qui est agréable au père, et où le père décide ce qui est le plus dans l'intérêt du fils. La dernière prière légitime dans le sens de l'ancienne alliance était celle du Christ sur la croix, quand il dit en jetant un grand cri : « Mon Dieu, mon Dieu, pourquoi m'as-tu abandonné? » L'aurore de la prière de la nouvelle alliance est inaugurée par ces mots : « En ce jour-là, vous ne m'interrogerez sur rien; car en vérité, en vérité, je vous le dis, toutes les choses que vous demanderez au Père en mon nom, il vous les donnera. — Jusqu'à présent, vous n'avez rien demandé en mon nom : demandez et vous recevrez, afin que votre joie soit parfaite. — Je ne vous parlerai plus en similitudes, mais ouvertement de mon Père. » (Jean XVI, 23, 24, 25). Le moment où cette nouvelle institution entre en vigueur est désigné par cette parole mémorable : « Tout est accompli. » Entre ces deux époques il y a une barrière très haute. Celui qui dorénavant ne prie pas avec le sentiment que tout est accompli n'a pas franchi cette barrière, il est encore sous l'ancienne loi, ou du moins il mêle l'ancienne loi à la nouvelle, ce qui s'appelle judaïser.

Sous la loi du Sinaï, qui est celle de la mort, l'homme priait pour la vie de l'âme; sous la loi de la grâce il ne doit plus le faire, car la mort du vieil homme ayant été scellée, il ne doit plus prier pour sa conservation, mais pour sa destruction, afin de faire place à la nouvelle âme donnée par Christ. L'une exclut l'autre ; ce sont deux ennemis irréconciliables, qui se méprisent réciproquement.

Si la prière de l'ancienne alliance est le cri de la créature, celle de la nouvelle alliance est la parole vivante d'un fils. Il y a entre ces deux prières la même différence qu'entre le bêlement d'un animal qui demande de la nourriture et la voix articulée du fils exprimant une pensée intelligente, et s'informant auprès du père de ce qu'il y a à faire.

La nouvelle naissance détermine seule notre entrée dans la nouvelle alliance; après cet événement l'homme n'est plus une créature, mais un enfant. Il possède aux yeux de Dieu tous les droits d'un fils à l'égard de son père. Il doit le voir et le comprendre, l'aimer et lui obéir. Christ, notre frère aîné, se charge de notre éducation ; il est en même temps notre modèle et notre maître; il demande de nous les mêmes choses que Dieu de-

mande de son fils premier-né. Comme il a été envoyé au monde, ainsi le Sauveur nous envoie à son tour pour achever l'œuvre qu'il a commencée. Nous devons travailler comme Christ a travaillé, pour pouvoir posséder sa gloire et être un avec Dieu.

Or l'enfant de Dieu est un dieu, et le frère de Christ doit être un Christ. Ainsi tous ceux qui appartiennent à l'Eglise vivante, tous ceux qui sont nés de nouveau doivent être, qu'on nous permette cette expression, des Christs en miniature, devant faire en petit à l'égard de leur Sauveur ce que Christ a fait à l'égard de l'humanité. C'est là l'ordre institué par Dieu. Car il est impossible que nous soyons semblables à Dieu, et que nous recevions sa gloire, si nous n'agissons pas comme des dieux. Ces vérités restent immuables. Chaque chrétien doit se sacrifier pour Christ comme Christ s'est sacrifié pour nous, il doit lui faire l'offrande de son ancienne âme comme Christ a offert la sienne en propitiation pour le péché. Nous devons intercéder auprès de Dieu pour Christ, comme Christ intercède auprès de Dieu pour nous; car Christ veut que son règne temporel soit amené par ses frères, comme il amènera pour eux son règne spirituel. C'est pour cela qu'il les quitte afin d'aller leur préparer le lieu (Jean XIV, 2).

Il y a donc échange de services. Christ veut bien accepter ce que nous faisons ici-bas comme une compensation de ce qu'il fait pour nous au ciel; en retour, il nous donne sa gloire et nous offrira le fruit de son travail. C'est là l'esprit dans lequel nous devons travailler et prier. Sous l'ancienne alliance chacun ne priait que pour soi; sous la nouvelle nous ne devons prier que pour Christ et l'avancement de son règne. Par cette raison, nous devons présenter nos prières au nom de Christ, comme travaillant exclusivement pour lui. Ceux qui ne le font pas n'ont pas le droit d'employer cette formule.

Le Sauveur ne peut plus prier pour l'humanité, car il n'en est plus membre, étant rentré à son égard dans la position qu'il occupait auparavant, celle de Créateur. L'homme seul a le pouvoir d'intercéder pour l'homme. L'Apocalypse nous montre les martyrs non pas priant pour les hommes, mais demandant leur condamnation : « Et ils criaient à grande voix, en disant : Jusques à quand, ô Souverain, saint et véritable, ne juges-tu point et ne venges-tu point notre sang de ceux qui habitent sur la terre ? » (Apoc. VI, 10.)

Si Christ, dans sa position actuelle, pouvait prier pour les hommes, il serait inutile que nous le fissions, et la prière deviendrait une chose superflue et sans but. Quand donc Christ a institué la prière de la nouvelle alliance, il a demandé que ses disciples lui rendissent un service que sa mort volontaire allait l'empêcher d'accomplir. La position du Sauveur dans le ciel est celle de celui qui exauce, non celle de celui qui prie.

Christ a dit aux apôtres : « Si vous demeurez en moi et que mes paroles demeurent en vous, demandez tout ce que vous voudrez et il vous sera accordé. » Et ailleurs : « Jusqu'ici vous n'avez rien demandé en mon nom. »

Or, pour pouvoir présenter une demande au nom de quelqu'un, il faut premièrement que nous en ayons été chargés, secondement que celui pour lequel nous intercédons ne soit pas présent. Car un inférieur ne peut pas intercéder pour un supérieur en sa présence. Ainsi, pour que nous puissions présenter une prière dans l'esprit de la nouvelle alliance, il faut que Christ nous ait réellement chargés de demander à Dieu la chose pour laquelle nous prions. C'est la prière de Christ, en sa qualité de Fils de l'homme, que nous sommes chargés de présenter. Il faut de plus que lui-même ne puisse le faire, sans quoi il serait inutile et révoltant pour le sens commun de remplir une semblable formalité.

Toute prière présentée à Dieu au nom de son Fils devrait être une prière de Christ, et non des hommes. Christ doit nous avoir directement chargés de la faire, et nous en avoir dicté les paroles. De plus, elle ne peut concerner que les intérêts de Christ sur la terre, car il serait absurde de vouloir intercéder pour les intérêts de Christ au ciel, lui-même s'y trouvant pour le faire.

Dieu veut que ses enfants se considèrent en toutes choses comme occupant le même rang et étant de la même importance que lui. Ils ne doivent pas plus être de ce monde que Christ n'est de ce monde. Celui qui voit un vrai chrétien voit Christ, et celui qui voit Christ voit Dieu. Si Christ envoie un de ses disciples pour parler en son nom, celui qui l'écoute écoute Christ et écoute Dieu; celui qui le rejette rejette Christ et rejette Dieu; celui qui le frappe frappe Christ et frappe Dieu. Car la moindre des choses qu'on lui fait parce qu'il est enfant de Dieu, soit en bien soit en mal, c'est comme si on la faisait à Christ même ou à Dieu. En tendre père, Dieu considère une insulte faite à un de ses enfants comme si elle lui était faite

personnellement, et le moindre acte de bienveillance à leur égard comme un service rendu à lui-même et dont il sera éternellement reconnaissant. Si nous nous souvenions de ces choses, à quel point de vue différent n'envisagerions-nous pas toutes les actions humaines, et combien n'auraient-elles pas d'importance à nos yeux ?

Si un chrétien a quelque chose de plus spécial à demander, il doit se rappeler que Christ considère le plus petit service rendu à ceux qui croient en son nom comme rendu à lui-même. Par conséquent, si Dieu exauce le moindre vœu de ceux qui espèrent en son Fils, c'est comme s'il rendait un service à Christ. Que le chrétien dans toute demande particulière se rappelle donc cette position à l'égard de son Père céleste ; mais qu'il distingue bien si sa demande est pour Christ ou pour lui-même, et qu'il ne mette pas les deux sur la même ligne.

Nous venons de signaler en peu de mots des vérités d'une immense portée. Mais elles ne peuvent être comprises que par celui qui a déjà une assez grande expérience chrétienne. Tant qu'on est encore sous l'ancienne alliance, on ne peut admettre ce que nous venons de dire. En effet on ne comprend une chose que lorsqu'on l'a éprouvée.

La prière est la vie de l'homme. Chez les uns elle est le langage de l'âme, le langage de la terre ; chez les autres elle est le langage de l'esprit, le langage du ciel.

Les premiers la font à des intervalles plus ou moins longs, prosternés, les mains jointes, poussés par la détresse, dans le sentiment de leur impuissance et dans l'incertitude d'être exaucés ; chez les autres, elle est la conversation intime d'un fils avec son père, qu'il voit face à face, dont il ne quitte plus la présence et qu'il consulte en toute occasion. Ces deux genres de prière n'ont absolument rien de commun, ni dans leur forme, ni dans leur sens, ni dans leur langage ; elles sont plus distantes l'une de l'autre que l'Orient ne l'est de l'Occident, et ne peuvent s'élever ensemble d'un même cœur.

Le langage de ces deux prières se distingue facilement. Si on reconnaît à l'ouïe de quelques mots les différents idiomes de la terre, à combien plus forte raison distinguera-t-on à une seule parole le langage de la terre de celui du ciel ! Même dans le ciel il y a différentes langues ; car, par exemple, il est parlé dans l'Apocalypse d'un cantique nouveau que les prémices des rachetés peuvent seuls apprendre et chanter.

Les chrétiens doivent être le sel de la terre, ils doivent en être la lumière, et si cette lumière est terne, ce n'est pas la faute des objets éclairés, mais celle de la lumière elle-même. Ceux qui auront gagné une âme pour le bien luiront éternellement comme les astres au ciel, et ceux qui en auront gagné beaucoup luiront d'un éclat d'autant plus vif[1].

CHAPITRE XVIII.

LE GOUVERNEMENT DE DIEU DANS LE MONDE. LE SERVICE QUE LE MAL DOIT RENDRE

Toutes choses doivent contribuer au bien de ceux qui aiment Dieu.

Le Créateur a prévu la fin de toutes choses, et il est impossible qu'il fasse une œuvre qui le trompe. Ainsi le mal lui-même doit concourir avec le bien au but final que Dieu s'est proposé.

La nature nous apprend qu'il ne peut exister de vie qui ne détruise d'autres vies pour son entretien. Les plantes actuelles n'existent qu'à la condition de puiser dans le sol où elles croissent l'humus déposé par les millions de générations qui les ont précédées. Les animaux à leur tour sont forcés de détruire les plantes ou d'autres animaux pour entretenir leur vie. Les hommes de même détruisent plantes et animaux pour subvenir aux besoins de leur subsistance. Ainsi la création entière nous montre que la vie n'existe qu'aux dépens de la vie.

Cette organisation est spécialement destinée à donner aux hommes une idée de ce qui se passe dans le monde moral ou spirituel. Dans ce monde-là comme sur la terre, tout ce qui a une âme ne peut vivre et se développer qu'à la condition que d'autres êtres meurent. Nous avons dit que la mort matérielle est le type de la mort spirituelle. Ainsi la corruption matérielle est l'image de la corruption spirituelle, et le fumier, qui

[1]) Aux chrétiens incombe le devoir de prier pour tous les hommes (1 Tim. II, 1), tandis que Christ ne prie pas pour tous les hommes ou pour le monde, mais seulement pour ses frères, les enfants de Dieu (Jean XVII, 9).

est le rejet de la vie matérielle, est l'image de ces êtres qui, en faisant le mal, sont repoussés du corps de Christ et deviennent l'ordure du monde spirituel.

Or nous disons que la corruption spirituelle est tout aussi nécessaire pour faire croître les récoltes du monde spirituel que la pourriture et le fumier sont nécessaires à nos laboureurs pour faire porter à leurs champs une abondante moisson. Dieu emploie donc les méchants et le mal pour leur faire produire ce que d'avance il a jugé convenable. Néanmoins chacun reste libre d'agir comme il lui plaît. Dieu ne force personne à faire le mal ou le bien; mais il combine les événements de telle sorte que le résultat final de tous les ressorts qu'il fait jouer, de tous les engrenages qu'il place et déplace à volonté, est l'œuvre qu'il a déterminé d'avance devoir être accomplie.

Même le mal que les chrétiens se font les uns aux autres doit contribuer à leur prospérité spirituelle. Quand quelqu'un pèche contre lui-même, il s'attire, par suite des lois que Dieu a établies, une punition à laquelle il ne peut échapper; mais cette punition, ainsi que les effets de sa mauvaise conduite, tourne à son bien s'il se repent.

Si le chrétien n'avait pas cette conviction, il devrait désespérer, surtout ceux qui ont des enfants, et qui sentent qu'ils ne peuvent jamais remplir tous leurs devoirs à leur égard. Mais le sentiment que toutes choses contribuent au bien de ceux qui aiment Dieu donne une paix intérieure qu'aucune bonne action ne saurait produire.

Dieu emploie le mal absolument comme un meunier emploie le bois, le fer et la pierre pour construire un moulin, et l'eau pour faire tourner sa roue. Le travail de ces éléments doit pourvoir à la subsistance de sa famille.

Les méchants sont donc là pour servir les bons, comme une machine sert l'homme, comme un cheval porte son cavalier, comme un bœuf laboure le champ de son maître. Ils l'ignorent, ne croyant suivre que leur propre penchant; néanmoins ils font le travail nécessaire au bien général, car dans le monde moral, comme dans le monde physique, aucune force ne se perd.

Chaque être, avons-nous dit, reste libre de faire ce qu'il lui plaît. Mais il est évident que le souverain Juge ne récompensera pas celui qui fait le mal par haine pour lui. Les enfants du père de famille sont les seuls qui reçoivent des récom-

penses et qui profitent du labeur des machines et des animaux. Dieu n'est pas plus reconnaissant envers celui qui fait le mal, et accomplit par là ses intentions, que le laboureur n'est reconnaissant envers son fumier de ce qu'il engraisse ses champs.

Telles sont les lois du monde spirituel. Son organisation n'est pas moins compliquée que celle de cette terre. Dieu fait en grand ce que nous faisons en petit. Il combine le travail des hommes comme nous combinons celui de l'empire inorganique. Il ne leur impose pas plus sa volonté que nous n'imposons notre volonté à l'eau, au feu ou à une pierre. C'est ainsi qu'en toutes choses l'homme est l'image matérielle de Dieu.

Une fois que les chrétiens auront reconnu la sagesse avec laquelle leur Père céleste dirige toutes choses, ils ne craindront plus pour la vérité quand ils verront le mal dominer dans le conseil des princes, la victoire couronner des guerres injustes, ou la vogue s'attacher à des ouvrages pervers comme ceux de Strauss et de Renan. On ne s'inquiètera pas quand des pasteurs incrédules s'empareront des chaires et de l'oreille du public ou siègeront dans l'administration des Eglises. Ils y sont tous placés, comme les rois sur leurs trônes, par la grâce de Dieu, et leur œuvre est aussi indispensable pour le triomphe final de la vérité que le travail du meilleur des hommes. C'est sur eux que retombe le gros de l'ouvrage qui doit se faire dans le monde. Dieu n'emploie pas les mêmes ouvriers pour démolir et pour reconstruire. Plus l'ouvrier est stupide, plus l'ouvrage qu'il doit accomplir est vil et grossier.

Les chrétiens ont une bien petite part dans tout l'ouvrage qui a été fait jusqu'ici pour la propagation de la vérité. Leur antipathie pour tout travail intellectuel est si grande que sans les attaques incessantes des incrédules ils seraient restés dans une inaction voisine de la mort. Ces attaques sont absolument nécessaires pour détruire toutes les erreurs qui, comme les mauvaises herbes dans un jardin, envahissent constamment le christianisme. Sans cette épuration, que lui font subir ses ennemis, il lui serait aussi impossible de porter du fruit qu'à un jardin auquel on ne donnerait pas de fumier et dont on n'enlèverait pas les mauvaises herbes.

Les adversaires de la vérité croient l'attaquer, mais ils n'ont aucune influence sur elle. Ils ne peuvent que la débarrasser des erreurs qui l'obscurcissent, afin que sa lumière devienne de plus en plus éclatante. Ils font une œuvre qui les trompe,

mais qui ne trompe pas Dieu, car il lui a plu d'utiliser ainsi leur travail. La science, si pauvre qu'elle soit, a découvert qu'il ne se perd pas de forces dans la nature. Cette vérité, qui n'est qu'approximativement juste pour ce monde, est d'une rigoureuse exactitude pour le monde moral, bien que peu de chrétiens s'en doutent. Ainsi aucun ouvrage impie ne s'est imprimé, aucune superstition ne s'est propagée, aucun faux prophète ne s'est élevé, aucun mensonge n'a été inventé, aucune calomnie répandue, aucune persécution n'a eu lieu, aucun meurtre ne s'est commis, sans que cela eût été combiné d'avance pour le bien de ceux qui aiment Dieu et pour l'avancement de son règne.

Nous prions le lecteur intelligent d'observer que la somme du travail des animaux. des plantes, des éléments, du vent, de l'eau et des machines est immensément plus grande que la somme du travail des hommes; de même la somme du travail des ennemis de Dieu est infiniment plus considérable que la somme du travail de ses enfants. Ce que ces derniers savent faire n'est à peu près rien en comparaison de ce que font les premiers. De plus, ce travail est si imparfait qu'il se réduit au chiffre le plus minime. Néanmoins il se distingue de celui des bêtes en ce qu'il est intelligent et inspiré par le désir d'avancer le règne de Dieu, tandis que l'autre travail n'est fait que pour satisfaire des instincts personnels.

Pour que la vraie Eglise puisse s'étendre, il faut que toutes les Eglises d'Etat, pépinières d'erreur et d'incrédulité, soient détruites. A cet effet, il est nécessaire qu'elles tombent entre les mains de mauvais serviteurs; car il est au-dessous de la dignité des bons de faire une œuvre de destruction. Chez tous les chrétiens la vérité est grandement entachée d'erreurs. Mais les méchants n'ont pas la puissance d'ébranler la vérité; c'est l'erreur seule qu'ils sont appelés à détruire, afin que la vérité puisse être semée à sa place. Ainsi qu'un bœuf ne laboure pas où il veut, mais seulement là où il est conduit, de même les méchants n'ont pas la puissance de labourer partout où ils le veulent, mais seulement dans les champs où Dieu a décidé de faire de nouvelles semailles. Les circonstances et leurs instincts ne leur permettent pas de travailler ailleurs que là où Dieu le trouve bon. C'est le mors par lequel Dieu les mène.

Le plus grand mal que l'homme ait jamais fait est d'avoir crucifié le Prince de la vie; et c'est précisément cet excès de

mal qui portait en lui-même le remède le plus efficace contre le mal, en nous procurant l'héritage de la justice de Christ. Ceux qui se sont emparés de l'héritage du Fils périrent misérablement, mais ils ont été le moyen de le procurer à ceux qui détestaient cette action (Matth. XXI, 38).

Quand un homme se tue spirituellement en faisant le mal, en persécutant la vérité et en méprisant celui qui en est le représentant sur la terre, il fait porter à celui qu'il persécute un fruit beaucoup plus excellent qu'il n'eût porté sans cela. En faisant une action qui le tue, il produit la vie chez celui auquel il a voulu nuire. Le mal prépare ainsi les voies au bien, il fait l'ouvrage vil et laborieux là où un pareil ouvrage est nécessaire: fumier qu'il est, il va de lui-même se placer sur le champ qu'il doit engraisser; animal qu'il est, il s'égorge pour servir de nourriture aux vivants.

« Réjouissez-vous, dit le Seigneur, quand on vous persécutera, car votre récompense sera grande. Voici, vous aurez le pouvoir de marcher sur les serpents et sur les scorpions, et sur toute la puissance de l'ennemi; et rien absolument ne vous nuira. Toutefois ne vous réjouissez pas de ce que les esprits vous sont assujettis; réjouissez-vous plutôt de ce que vos noms sont écrits dans les cieux. » (Luc X, 19 et 20). Le vrai chrétien est en tout semblable à un Dieu; il ne peut lui arriver aucun mal du dehors, et nul n'a le pouvoir de lui nuire. Son mauvais cœur est le seul ennemi qu'il ait à craindre, car en transgressant les lois de la vie il peut se donner la mort.

« Le méchant, a dit le roi prophète, fait toujours une œuvre qui le trompe. » Si Satan avait atteint son but en séduisant Eve, ce n'est pas lui, c'est Dieu qui se serait trompé. Il faut que l'action de Satan ait eu pour résultat le contraire de ce qu'il en attendait. En effet, au lieu d'abaisser l'humanité, elle a été le moyen choisi par Dieu pour l'élever à un tel degré de puissance qu'elle puisse écraser sous ses pieds celui qui avait voulu lui faire du mal. C'est ce dont Satan ne se doutait pas. Sans la chute d'Adam et d'Eve, nous n'eussions jamais pu écraser Satan, et nous n'eussions reçu ni la justice de Christ ni son héritage de gloire et de puissance. Or ces choses valent infiniment plus que ce que nous aurions pu acquérir par nos propres forces.

Le Prince de ce monde, qui règne sur les peuples et les princes de la terre, cherche à établir sa domination pour tou-

jours. Il engage les hommes à s'élever les uns au-dessus des autres, à s'emparer réciproquement du fruit de leur travail. Sous prétexte de vouloir le bien général, ceux qui lui appartiennent usent en toute chose de violences et cherchent à imposer aux hommes le respect et l'obéissance de lois contraires à la vérité. Ils cherchent à étouffer tout reproche et toute contradiction, persécutant ceux qui annoncent la vérité et demandent la justice. Mais ces moyens trompent toujours ceux qui les emploient. On n'obtient jamais ce qu'on en espère; tous ceux qui en ont fait usage sont tombés les uns après les autres. Bien que toutes les générations successives voient le triste résultat de leurs œuvres, elles n'en persévèrent pas moins dans la même voie et répètent toujours les mêmes fautes. Au fruit vous reconnaîtrez l'arbre; suivant la manière de parler et d'agir d'une puissance, vous saurez si elle appartient au Prince des ténèbres ou au Prince de la lumière.

L'Apocalypse nous dit que toutes les puissances qui ont surgi après le partage de l'ancien empire romain sont couvertes comme lui de noms de blasphème; car elles s'attribuent un pouvoir, un honneur et une gloire qui n'appartiennent qu'à Dieu seul. Mais, comme elles font une œuvre qui les trompe, leur fin sera le mépris et la confusion, et elles seront réduites à néant par le pouvoir de la vérité. Cependant il faut que la tyrannie, l'injustice et le mal règnent jusqu'à ce qu'ils aient préparé les hommes à la réception de la vérité. Dieu hait toute pression, car imposer la vérité à quelqu'un ne fait que du mal; elle ne doit être possédée que par ceux qui l'aiment et savent la distinguer de l'erreur. C'est notre goût qui nous guide dans ce choix. D'un côté les méchants nous offrent l'erreur, de l'autre les bons nous offrent le bien; chacun choisit selon ses dispositions. Ainsi les opinions qu'un homme se forme règlent sa conduite et sont toujours l'expression de son état moral. Si Dieu n'avait pas arrangé les choses de cette manière, les œuvres d'un homme ne seraient pas le reflet de son état moral, et l'on ne pourrait reconnaître l'arbre à son fruit.

Que les justes comprennent ces choses, qu'ils entrent dans les vues de Dieu et rassemblent leurs forces pour propager le bien. Leur manière de combattre doit être précisément le contraire de celle du monde et des grands de la terre. Ils doivent chercher à élever leurs frères au-dessus d'eux. Ils doivent être prêts à supporter l'oppression et à faire tous les sacrifices pos-

sibles pour répandre la justice et la vérité, se rappelant cette loi divine: « Obéissez à Dieu et soumettez-vous les uns aux autres. » Qu'ils fassent usage de leur intelligence, et comprennent qu'exiger d'un chrétien d'obéir aux principautés de ce monde, ce serait aussi peu sensé que de vouloir qu'un homme obéît à un animal.

Obéissez à Dieu seul; toutefois soumettez-vous à vos frères aussi longtemps qu'on ne vous demandera pas l'accomplissement d'actes contraires à la volonté de Dieu. De ce nombre sont, par exemple: la participation à une guerre inique pour usurper les terres d'un autre peuple; l'appui prêté au gouvernement pour l'exécution d'arrêts injustes ou pour le prélèvement d'impôts dont on fera un mauvais usage; la prestation à un gouvernement et à un drapeau d'un serment de fidélité par lequel on s'engage à obéir aveuglément aux ordres que donneront les chefs. Dans ce cas, l'obéissance du chrétien est une révolte contre sa conscience, il abjure le privilège d'être enfant de Dieu et vend ses droits les plus sacrés pour un morceau de pain. La perspective d'être enfermé ou puni ne doit pas l'effrayer; l'ami de la vérité doit être prêt à souffrir pour la vérité. Autrement comment se propagera-t-elle? Que ceux qui sont intelligents se rappellent que la violence de l'homme n'accomplit pas la justice de Dieu. La douceur seule engendre la douceur, l'amour seul engendre l'amour, l'humilité seule engendre l'humilité; mais la colère, la haine et la violence n'enfantent que leurs semblables.

Les temps pressent, ils sont gros d'événements inattendus. Un malaise profond agite les sociétés; il se fait un travail sourd, mais puissant, irrésistible, qui écrasera toute opposition. Que les chrétiens se préparent à tout ce qui peut arriver; qu'ils veillent et se donnent la main pour s'encourager mutuellement au travail en vue d'étendre le règne de Dieu. Puisse-t-il bientôt venir!

Nous n'avons développé dans ce chapitre qu'un seul point, à savoir que le mal est un élément dont Dieu se sert pour produire le travail qui lui est nécessaire. Nous réservons pour un ouvrage spécial une revue des grands faits de l'histoire. Nous y montrerons que l'élévation et la chute des peuples ne tiennent qu'à des causes morales. A la revue du passé nous joindrons une analyse du temps actuel; elle nous servira de guide pour juger de ce que le présent enfantera. Car l'avenir n'est autre

chose qu'un fruit du passé, et ce qu'un peuple aura semé, il le récoltera. **Considérez le passé et vous prédirez l'avenir.** Toutes les lois qui président à la prospérité des nations sont aussi immuables que celles qui président au développement des plantes et des animaux. L'inférieur est l'image du supérieur.

CHAPITRE XIX

ORGANISATION DE L'ÉGLISE, SA CONSTRUCTION ET SON TRAVAIL

Comme l'homme a un corps visible qui renferme un esprit invisible, l'humanité a un corps terrestre et visible, renfermant un esprit invisible. Cet esprit à son tour renferme un élément plus élevé, qui est *l'Eglise.* Pour faire partie de l'Eglise, il faut avoir une âme organique spirituelle, être né de nouveau ou avoir reçu l'Esprit de Dieu.

L'Eve terrestre nous présente l'image de l'Eve céleste, l'épouse de l'Adam spirituel. Comme l'Eve terrestre était composée d'un nombre immense de cellules, ainsi l'Eve spirituelle (l'Eglise) se compose aussi d'un nombre immense d'individus, chaque cellule de l'Eve terrestre typifiant un élu ou une cellule spirituelle de l'Eve céleste.

L'Eve terrestre étant l'image de l'Eve spirituelle, les fonctions de son corps sont typiques des fonctions du corps de l'Eve spirituelle; seulement il ne faut pas oublier que la première est une image qui se répète et se brise, tandis que la seconde est la réalité, une dernière unité qui ne se répète plus et ne se brise pas. Ainsi tout dans la femme est une image, une prophétie de l'avenir et du monde spirituel. Sa formation, son sexe, sa manière de penser, de sentir, de juger, d'agir, ses désirs, ses goûts, ses instincts, son vêtement, les ornements dont elle se pare, toutes ses actions, sa position dans la société, tout en elle est figure.

Même la nourriture que nous prenons, la digestion et le rejet de ce qui n'a pas été digéré sont également des figures de ce qui se passe dans le monde spirituel. Tous les hommes sont censés être reçus dans le sein de l'Eglise, car Christ s'est acquis le monde entier. Il éclaire tous les hommes par la lumière

de la conscience, mais tous ne retiennent pas l'esprit vivifiant de Dieu, et par suite de la perte de cette vie ils sont rejetés du corps de l'Eglise. C'est la répétition exacte du phénomène de la nutrition. Comme les aliments que notre corps ne s'assimile pas par la digestion en sont repoussés, de même les individus que le corps de l'Eglise ne s'est pas assimilés en sont repoussés, et ils sont infiniment plus souillés aux yeux de Dieu et de sa famille que ne le sont à nos propres yeux les substances rejetées par notre corps. Ces individus sont d'une apparence et d'une odeur repoussantes, leur voisinage est une infection, et on sera obligé dans le monde spirituel de les éloigner et de les enterrer, comme cela se fait ici-bas pour le fumier. Tel sera le sort de ceux qui auront refusé d'écouter la voix de leur conscience; ils seront l'ordure du monde spirituel.

Ainsi que nous l'avons déjà montré, la femme typifie l'archée matérielle, l'homme l'archée vitale. Donc l'Eglise réunit en elle deux figures distinctes, mais à divers degrés de développement. Premièrement elle représente dans l'union céleste le corps, et Christ l'âme; puis elle est l'épouse, et Christ l'époux. Les deux ensemble sont le temple de Dieu, comme notre corps, animé de l'âme, sert de tabernacle à l'esprit. Par conséquent, ce qui est rejeté du corps de l'Eglise est en même temps rejeté par Christ et par Dieu, puisque les trois ensemble forment un individu. Aussi ce que Dieu rejette est de tout ce qui existe la chose la plus impure, mille fois plus encore que ce que l'homme rejette. La même loi existe pour le bien: ce que l'Eglise recevra sera reçu par Christ et par Dieu, l'Eglise étant représentée comme possédant le même pouvoir que Dieu. C'est dans ce sens qu'il faut entendre les paroles adressées par Christ à ses disciples, hommes et femmes: « Ce que vous délierez sur la terre sera délié au ciel, et ce que vous lierez sur la terre sera lié au ciel. » Ces paroles ne s'adressent point à Pierre seul, mais à toute l'assemblée des élus.

Nous trouvons ici l'explication de cette loi si mystérieuse que *plus un être est élevé, plus ce qu'il rejette est impur*. Cette loi avait dans le temps bouleversé toutes mes idées (voyez p. 253); car, n'en possédant pas la clef et l'ayant mal formulée, j'avais dit: La nature montre que plus un être est élevé, plus il est impur; — au lieu de dire: Plus un être est élevé, plus *ce qu'il rejette* est impur. Cette différence modifie totalement la signification de cette loi; sous cette forme, bien loin de témoigner contre

les vérités divines, comme je le pensais, elle appuie de toute la force de son témoignage ce que la Bible affirme : à savoir que nous sommes en toutes choses l'image de Dieu, que nous devons être un avec lui et faire partie de son corps, que la mort règne dans le monde spirituel comme dans le monde matériel. Ainsi l'homme, même dans sa construction anatomique, typifie les choses divines.

La conception de la femme, l'enfant qu'elle porte dans son sein et auquel elle donne naissance, sont, comme nous l'avons déjà mentionné, des images qui se répètent dans des proportions toujours plus grandes. Comme une femme enfante, ainsi chaque chrétien s'enfante soi-même ; son esprit aura, dans l'autre monde, la forme qu'il lui imprimera ici-bas. Lors même que Dieu dépose en lui la substance spirituelle et le doue de vie, chaque chrétien est obligé de travailler à la sueur de son front pour entretenir cette vie et la faire prospérer. Du fruit de ce travail dépendent tous les talents, toutes les facultés dont il sera doué dans l'autre monde.

Dans ce sens, on peut dire que l'homme se donne lui-même la forme qu'il aura dans l'autre monde. Personne ne la lui imprime, elle dépend uniquement de sa conduite. Ainsi les qualités qu'un enfant apporte en naissant, sa forme extérieure, ses forces physiques, ne dépendent en aucune façon de la volonté du père ou de la mère, mais sont un effet de l'organisation que l'âme imprime à l'enfant. Il en est de même de l'enfant spirituel. Ce n'est pas son Père spirituel qui lui imprime directement la forme qu'il aura, ou qui lui donne à volonté les facultés dont il jouira ; elles seront l'effet de l'organisation que chaque enfant se sera donnée lui-même au sein de ce monde. D'un autre côté, il ne faut pas oublier que cette mère (ce monde) est une œuvre du Créateur, et qu'il a prévu toutes les circonstances qui produiront le moindre effet sur des organisations si délicates. En conséquence, il a tout combiné de manière à ce que chaque individu se trouve placé dans les circonstances les plus favorables à son développement spirituel.

Les dons que chaque enfant reçoit à sa naissance terrestre ne sont la récompense d'aucun travail de sa part, ni le fruit d'aucun mérite. Il n'a rien fait pour mériter des richesses, de l'intelligence, tel degré de force ou de beauté, tel ou tel nom ; s'il naît estropié ou idiot, ce n'est pas non plus par sa faute morale. Mais tout cela est l'effet de son organisation et du sein où il a

pris naissance. Tout se décide pour lui dans l'espace des neuf mois passés dans le sein de la mère, et ces neuf mois d'une vie de prison impriment à chaque organisation humaine son cachet particulier. Que ce temps est important, et combien son effet est extraordinaire !

La même loi se répète dans le monde spirituel. Les quelques années passées au sein de ce monde, l'organisation que nous nous donnons ici-bas, décideront de nos facultés et de notre position spirituelles. Si nous naissons au monde des esprits riches ou pauvres, intelligents ou bornés, doués de facultés et de talents ou peu doués, — tout ce que nous possèderons dans l'éternité dépendra de l'organisation que nous nous serons donnée pendant ces quelques mois passés au sein de ce monde. La cause paraît, comme chez l'enfant, hors de proportion avec la grandeur et l'importance du résultat. Il est effrayant de penser qu'à chaque tic-tac de la pendule nous imprimons à notre âme spirituelle un mouvement dont l'effet n'aura point de fin, dont l'importance est incalculable et la valeur infinie. Chaque instant perdu nous privera d'une qualité, d'une fortune, d'un bien dans l'autre monde, et cette perte fera que nous y serons moins doués que nous n'aurions pu l'être.

Ainsi la mesure des dons que chacun recevra ci-après dépendra de son organisation spirituelle, c'est-à-dire de sa moralité ou de sa conduite sur la terre. Nous le répétons, le résultat paraît hors de proportion avec la petitesse de la cause. Néanmoins Dieu sera justifié aux yeux du monde entier, s'il ne dispense pas ses faveurs à tous également, car il n'y aura chez lui aucune acception de personnes, et le jugement du Souverain rendra à chacun selon ses œuvres. Dans ce monde la justice divine n'est pas toujours visible, et l'on entend bien des murmures. Mais dans l'autre monde tout sera visible et tout sera connu. Chacun récoltant ce qu'il aura semé, comment osera-t-on se plaindre ?

La mesure de fidélité avec laquelle les hommes gèrent les dons qu'ils ont reçus ici-bas est fort diverse. Par exemple, l'un est très fidèle dans l'emploi de son intelligence et moins à l'égard de ses forces corporelles ; en conséquence il naîtra dans l'autre monde plus intelligent que fort. Chez un autre ce peut être l'inverse : il est plus fidèle avec ses forces corporelles qu'avec son intelligence ; celui-là naîtra dans l'autre monde corporellement fort, mais intellectuellement faible. Un autre aura été plus fidèle

avec ses yeux qu'avec ses oreilles; il naîtra dans l'autre monde avec le sens de la vue beaucoup plus développé que celui de l'ouïe. De même celui qui aura été plus fidèle avec ses richesses qu'avec ses autres dons recevra une mesure d'autant plus grande de richesses et une moindre mesure de facultés. Car celui qui aura été fidèle dans les faibles dons qu'il a reçus sur la terre le sera aussi dans ceux qu'il recevra au ciel, et celui qui n'aura pas été fidèle en peu de chose sur cette terre le sera encore moins pour les choses plus importantes du ciel (Luc XVI, 10. 11). Ainsi la conduite que chaque être aura tenue sur la terre fixera ses dons pour l'autre monde. Par conséquent on peut dire que **tout homme s'organise spirituellement lui-même.**

Or, comme nul n'est également fidèle à l'égard des divers dons qu'il a reçus ici-bas, tous les hommes naîtront dans l'autre monde avec une partie de leurs facultés avortées, tandis que d'autres facultés auront un développement plus complet. La diversité des facultés qui se voit ici-bas parmi les hommes ne donne qu'une faible idée de celle qui existera chez les esprits. L'infidélité partielle de tous les chrétiens fera qu'aucun homme n'arrivera dans l'autre monde normalement conformé; tous naîtront plus ou moins infirmes et difformes, car tous auront été plus ou moins infidèles dans l'emploi des dons qui leur avaient été confiés. A celui-ci il manquera tel organe, à celui-là tel autre; chez un troisième telle faculté sera avortée, tandis qu'un quatrième la possèdera à un haut degré. Cette disproportion dans les dons atteindra une mesure si gigantesque qu'aucun être ne sera viable par lui-même; aucun ne possèdera tous les organes ou toutes les facultés nécessaires à la vie. Mais ici se révèle l'Intelligence souveraine qui a prévu la fin de toutes choses; elle a si bien combiné tous ces éléments hétérogènes que, réunis dans les proportions et l'organisation qu'elle leur a prédestinées, ils forment un être parfait, sans ride et sans tache, dont l'harmonie et la beauté dépassent tout ce qui peut se concevoir. Cet être constitue le temple de Dieu, la Jérusalem céleste, l'Eglise de Christ, la rachetée de l'Agneau, l'Eve spirituelle, l'Epouse du Fils de Dieu, la compagne de ses travaux, l'aide qui lui est semblable, qui est chair de sa chair et os de ses os. Toutes ces images se rapportent à un seul original.

Pour nous faire une idée des rapports mutuels entre les divers membres de la vraie Eglise, il nous faut considérer le mo-

dèle qui nous est donné dans le corps d'une femme. Toutes les cellules de ce corps typifient des individualités du corps de l'Eglise, et les lois qui président à sa construction, sa vitalité, ses fonctions, etc., sont identiques avec celles du corps de l'Eglise. Si chaque cellule du corps terrestre était un petit être parfait, s'il avait ses yeux, sa bouche, ses bras, ses jambes, son ventre, sa cervelle, le corps comme tel ne serait plus qu'un agrégat informe, impuissant à penser et à agir; il n'y aurait aucun lien entre les diverses cellules, et un pareil corps, semblable à une poignée de sable, serait inutile dans le monde. Il en serait de même pour l'Eglise: si chaque chrétien arrivait dans l'autre monde à l'état d'un petit être parfait, l'Eglise cesserait d'exister, et cet amas d'individus ne formerait qu'une organisation des plus inférieures, ou bien il serait semblable au sable de la mer, sans mouvement et sans pensée. Ainsi l'imperfection individuelle de chaque chrétien est aussi nécessaire à la perfection générale de l'Eglise que l'imperfection individuelle des cellules est nécessaire à la perfection générale du corps humain. Nous revenons donc à cette grande loi de la nature, écrite sur toutes ses pages, proclamée par chaque molécule, chaque cellule, chaque pierre, chaque plante, chaque animal: **La division du travail et la dépendance de la vie sont les seules sources de la perfection,** — dans le monde spirituel comme dans le monde matériel.

Le péché de tous les chrétiens étant intervenu pour rompre la monotonie ou la perfection individuelle, il est un moyen dont Dieu a fait usage pour parvenir à son but.

En rendant à chacun selon ses œuvres, Dieu a pu diversifier ses dons, et par la diversité des dons il a introduit la division du travail et la dépendance de vie des individus les uns à l'égard des autres. Par là notre punition est devenue la source de notre plus grand bonheur. « Parce que tu as péché, dit Jéhova à Eve, tes désirs se rapporteront à ton mari. » Et parce que l'Eglise a péché, ses désirs se rapporteront à son Epoux, elle lui sera sujette, et il dominera sur elle. Ses membres dépendront ainsi les uns des autres, ils devront s'aimer réciproquement, ne pouvant se dispenser de leurs services mutuels.

Les diverses lois concernant l'Eglise se déduisent avec la même simplicité du modèle que Dieu nous a donné dans la femme. Si un individu se détache de cette Eglise invisible, spirituelle, qui est l'Epouse du Seigneur, il périra aussi infailli-

blement qu'une cellule détachée du corps d'une femme. Les fonctions des cellules les unes à l'égard des autres sont encore le type des fonctions des chrétiens qui composent le corps de l'Eglise. Ce travail est de deux espèces : il y a d'abord celui qui se fait intérieurement et qui ne concerne que la vitalité du corps, puis celui qui se fait extérieurement pour accomplir une œuvre. L'activité des membres de l'Eglise s'exercera aussi premièrement en vue de la vitalité du corps, secondement pour l'accomplissement de l'ouvrage qu'il y aura à faire dans le monde spirituel.

Les individus qui se ressembleront le plus dans leur manière de penser et d'agir, qui par conséquent auront le plus de sympathie mutuelle et se comprendront le mieux, se trouveront réunis, car ils formeront un même organe. Les plus intelligents feront partie de la cervelle, les plus forts composeront les muscles, les moins vivants formeront les os, les plus sensitifs constitueront les nerfs, et ainsi de suite. — Chacun possèdera autant qu'il pourra embrasser. Tous seront heureux, car personne ne travaillera pour soi. Les plus nobles, les plus puissants ne seront là que pour le service des inférieurs.

La multitude des détails que Dieu nous présente dans la nature n'est pas là seulement pour notre agrément ou notre utilité matérielle, mais surtout pour notre instruction, car sans eux nous ne pourrions pénétrer plus profondément dans ces vérités encore si voilées. Dieu a pourvu à cette instruction avec une abondance que nous pouvons nommer effrayante, vu la profonde ignorance où nous demeurons. La nature doit servir à plusieurs fins : elle doit en premier lieu pourvoir aux besoins de l'humanité, puis éveiller sa curiosité, lui apprendre à travailler intellectuellement et lui dévoiler le monde à venir. Dieu met naturellement beaucoup plus d'importance au développement de notre intelligence qu'à celui de notre corps, et il est bien plus désireux de nous voir acquérir des connaissances spirituelles que des connaissances terrestres. Mais l'inférieur doit s'acquérir avant le supérieur, et le plus simple s'apprendre avant le plus difficile. Tel est l'ordre en toutes choses.

Remarque. — Nous avons parlé de richesses spirituelles; quelques personnes se demanderont en quoi consistent ces richesses? Les richesses temporelles, l'or, l'argent, etc., n'ont pas de valeur intrinsèque, elles n'ont qu'une valeur conven-

tionnelle, elles représentent en définitive une certaine quantité de travail humain. L'or vaut plus que l'argent, parce qu'en moyenne le travail nécessaire pour acquérir une livre d'or était anciennement vingt fois plus grand que pour acquérir une livre d'argent. Il en est de même de toutes choses. Chaque objet ne vaut, après tout, que le travail qu'il représente, c'est-à-dire le travail nécessaire à sa production. Un homme riche est celui qui dispose d'une certaine quantité du travail de ses frères. Ainsi, dans l'autre monde, un homme riche sera celui qui disposera d'une quantité donnée du travail de ses frères. Un homme pauvre sera celui qui ne disposera pas du travail des autres, mais qui devra se mettre à leur disposition.

CHAPITRE XX.

LES DEUX ALLIANCES DE DIEU

La première alliance de Dieu avec les hommes est celle du mont Sinaï. Elle n'est que l'ombre de celle qui devait lui succéder, et ne s'adresse qu'à notre âme terrestre, qui est l'ombre de l'âme spirituelle. Si la première alliance avait été conclue avec l'âme spirituelle, elle n'eût pas été une ombre, mais une réalité, et n'aurait jamais pu être abolie; car Dieu ne peut rompre une alliance du vivant de celui avec qui il l'a contractée. Il faut que la mort de l'âme terrestre intervienne pour que Dieu puisse annuler l'engagement qu'il a pris à son égard. Quand une chose est l'ombre d'une autre, il faut que tout ce qui s'y rapporte soit aussi ombre, car sans cela toute proportion entre l'image et la réalité serait abolie; les deux se confondraient, et l'intelligence humaine ne saurait plus distinguer entre la figure et la réalité, le temporel et l'éternel. Ainsi l'ancienne alliance doit s'adresser exclusivement à l'âme terrestre, la nouvelle alliance à l'âme spirituelle. L'ancienne alliance, avec son âme terrestre, étant l'ombre de la nouvelle alliance avec son âme spirituelle, il ne peut pas plus exister de confusion entre ces deux alliances et leurs deux âmes qu'entre l'image et la réalité.

L'ancienne alliance, ne s'adressant qu'à l'âme terrestre ou

charnelle, offrait aux hommes, s'ils se soumettaient à ses lois, les moyens de réaliser sur cette terre une vie éternelle et un bonheur sans partage. S'ils avaient écouté les serviteurs de Dieu et fait le bien en toutes choses, ils auraient pu vivre éternellement, ou du moins éviter la mort, et, comme Elie, monter au ciel dans un chariot de feu. S'ils n'avaient pas tué le Prince de la vie, il vivrait encore, et nous pourrions nous réjouir à toujours de sa douce présence; car il ne devait pas mourir, puisqu'il n'y avait en lui ni péché ni corruption.

Mais depuis que le Sauveur a dû passer par la mort, elle a régné sans partage sur la terre, et Dieu a renoncé à tout essai ultérieur de préserver la vie animale de l'homme. Dorénavant son âme terrestre est vouée à la destruction, et l'ascension d'Hénoc et d'Elie ne peuvent plus se répéter. Par le rejet du fils de David, qui devait occuper le trône de son père, le règne terrestre que Christ devait établir a été dissipé, et il ne peut fonder qu'un règne spirituel contre lequel les portes de l'enfer ne prévaudront pas.

Le fait que l'ancienne alliance s'adresse exclusivement à l'âme psychique ou terrestre est seul capable d'expliquer le rôle qu'elle assigne aux animaux. Le sacrifice de l'agneau pascal ne pouvait sauver que la vie psychique des Israélites. Le sacrifice journalier des animaux n'effaçait que la souillure du corps, jamais celle de l'âme spirituelle. Dieu ne pouvait accepter ce sacrifice que comme une expiation pour la mort matérielle, jamais pour la mort spirituelle ou pour le péché. C'est ce que comprenaient déjà les prophètes et les hommes éclairés de l'ancienne alliance. Le don d'un animal, fait pour racheter un enfant premier-né, ne pouvait concerner que la vie animale de cet enfant, non sa vie spirituelle. Toutes ces cérémonies et ces offrandes ne concernent que la vie animale de l'homme, « car, dit l'auteur de l'Epître aux Hébreux, il est impossible que le sang des taureaux et des boucs efface les péchés. » De même, la séparation des animaux en purs et en impurs, la permission de manger des premiers et la défense de manger des derniers ne pouvaient concerner que la vie psychique; c'étaient de simples symboles, non la réalité. Aussi, dès que la nouvelle alliance a été établie, toutes ces distinctions sont tombées d'elles-mêmes.

Dans les châtiments de l'ancienne alliance on voit souvent l'animal condamné avec l'homme. « Je redemanderai le sang de

l'homme à tout animal, » dit l'Eternel. Dans les jugements à l'interdit, les animaux devaient périr avec les hommes, comme s'ils eussent participé à leurs péchés. Dans la réprimande que Dieu adresse à Jonas, lorsque le prophète s'établit à la campagne pour attendre la fin de Ninive, il lui dit: « Tu voudrais qu'on eût épargné le ricin pour lequel tu n'as point travaillé; et moi, n'épargnerai-je point Ninive, cette grande ville, dans laquelle il y a plus de cent-vingt mille créatures humaines qui ne savent point discerner leur main droite de leur main gauche, et où il y a aussi une grande multitude de bêtes? » Nous voyons ici que les animaux sont mis dans la même catégorie que les petits enfants, comme méritant la clémence du Créateur. En d'autres occasions les animaux sont chargés d'exécuter les jugements de Dieu. Nous le répétons, tout cet ordre de choses n'aurait pu exister, si la loi de Moïse ne s'était pas adressée spécialement à l'âme animale de l'homme.

Jéhova apparaît aux Hébreux, revêtu de majesté et de gloire, et entouré de ténèbres. Il dicte du haut de Sinaï à un peuple tremblant les conditions de la première alliance. Dans cette occasion, le Souverain se montre aux yeux des hommes pécheurs comme un juge sévère et un feu consumant; et pour tous ceux qui demeurent sous la loi il conserve encore ce caractère. Jamais un homme vivant sous la terreur et la malédiction de la loi ne peut obtenir de paix, car sa conscience lui répète constamment que ses forces sont insuffisantes pour accomplir ce que Dieu demande. Ces âmes ne vivent que dans la foi, qui est le sceau de l'ancienne alliance. Pour elles Dieu est invisible, enveloppé de ténèbres; elles ne peuvent comprendre ses voies et tremblent devant ses jugements.

La loi n'engendre que des esclaves, jamais des enfants; car les manifestations de la puissance et de la justice de Dieu ne peuvent produire que la mort. « Personne ne peut me voir et vivre, » dit-il à Moïse. Dans l'ancienne alliance Dieu se détourne des hommes; dans la nouvelle alliance il tourne sa face vers eux, ils peuvent le voir, l'entendre, le comprendre. Ces deux manifestations de Dieu ont pour types les deux aspects qu'avait le nuage qui accompagnait les Israélites. Il était obscur pour les Egyptiens, qui représentaient l'ancienne alliance, tandis qu'il était lumineux pour les Israélites, qui représentaient ici l'élection par grâce.

L'action immédiate de Dieu sur les hommes comme Souve-

rain omnipotent, ou **de haut en bas** (qu'il nous soit permis de la désigner ainsi, en opposition à celle de Christ, qui est **de bas en haut**), n'ayant produit que la condamnation, est appelée « le ministère de la mort. » Or ce qui cause la mort ne peut donner la vie ; il a donc été impossible à Dieu de produire par cette voie, c'est-à-dire de haut en bas, quelque chose de viable. En présence d'un pareil fait, comment l'homme peut-il être assez insensé pour croire qu'une action humaine de haut en bas sera plus efficace ?

Et pourtant tous les hommes ont l'idée que c'est par le canal des princes, des gouvernements, des hommes puissants et influents, des sages et des savants, qu'on peut influencer en bien les peuples. Il est vrai qu'on peut agir sur eux par ce moyen, mais seulement extérieurement, ou en mal; non pas en bien. Les choses vivantes ne croissent pas de haut en bas, mais de bas en haut. Dieu même n'ayant pu produire quelque chose de durable par cette voie, comment les hommes le pourraient-ils ? Qu'ils cessent donc de regarder vers les grands, les puissants, les savants, les nobles, les princes des Eglises et les gens en autorité pour la propagation de choses viables et spirituelles. Car ces gens-là sont, devant le Souverain, le rebut de l'humanité, étant les moins accessibles à la vérité. Ils sont là comme un toit protecteur, qui ignore pourquoi il a été construit et quelle vie il doit abriter; ils sont là comme des fléaux dans la main de Dieu, pour séparer le bon grain de la balle.

Dieu, connaissant d'avance la stérilité de la loi, a destiné son Fils bien-aimé au sacrifice qu'il devait accomplir. Le moment arrivé, la nouvelle alliance a été présentée aux hommes. Elle seule apporte un remède efficace aux misères humaines, elle seule est à même de créer quelque chose de viable. Ainsi le Fils de Dieu s'est abaissé au plus profond de la terre. Par ce moyen, il a pu agir sur les hommes selon les lois de toute vie, c'est-à-dire de bas en haut. Christ affirme de lui-même : « En vérité, en vérité, je vous le dis, si le grain de blé jeté en terre ne meurt, il demeure seul ; mais s'il meurt, il porte beaucoup de fruit » (Jean XII, 24). Le Seigneur déclare par là que, s'il ne suit pas l'exemple donné par toutes les semences, si son corps ne périt pas, il ne peut porter de fruit. Le salut, la vérité et la vie doivent s'incorporer dans un germe et descendre au plus bas de la terre, pour pouvoir servir l'homme et s'assimiler à sa nature. Aucune autre voie n'est possible. La nature nous en-

seigne donc que la descente de Christ sur la terre, son incarnation, sa mort et sa résurrection ne sont, dans le monde spirituel, que la répétition des lois qui président au développement et à la croissance des plantes et des animaux. Repousser ces lois pour le monde spirituel, c'est se refuser aux témoignages de la nature.

Mais les choses spirituelles ont été fermées jusqu'ici aux hommes. Ils n'ont pas compris que la nature leur enseigne toutes les vérités spirituelles, même dans ses détails les plus minutieux, et que, pour produire quelque chose de vivant dans le monde moral, Dieu suit les mêmes lois qu'il prescrit à la nature. Comment pourrait-il en être autrement, si les choses visibles sont l'image des invisibles et l'homme l'image de Dieu? L'exemple de Christ montre que ce ne sont pas les grands, les riches, les puissants, les princes et les gouvernements qui sont capables de faire une œuvre viable, mais seulement les humbles, et cela en vertu de leur humilité et du sacrifice qu'ils font d'eux-mêmes. Si Christ était venu dans sa gloire, s'il eût vécu sur la terre depuis sa venue jusqu'à ce jour, et s'il eût instruit les hommes pendant tout ce temps-là, il n'aurait rien pu produire pour la vie éternelle; les hommes n'eussent accepté aucune de ses vérités et nul ne se fût converti.

La nouvelle alliance, qui abolit l'ancienne et en prend la place, doit nécessairement renouveler toutes choses. Elle ne s'adresse plus à l'âme terrestre, mais à l'âme spirituelle; son but est de préserver non pas la vie terrestre, mais la vie spirituelle; elle ne peut donc pas demander la même chose que l'ancienne alliance, car autrement elle ne renfermerait aucun progrès. Or l'ancienne alliance demande la foi, qui est l'apanage des ténèbres. Abraham, le père de l'ancienne alliance, est aussi appelé le père des croyants ou le père de la foi. La nouvelle alliance doit donc demander quelque chose de plus, c'est-à-dire la connaissance qui est l'apanage de la lumière.

Ceux qui comprennent cette nouvelle position viennent à la lumière, voient et connaissent. Réconciliés avec Dieu, ils pourront dorénavant le voir et se réjouir en lui, car il n'est plus pour eux un juge dont ils ont à craindre les châtiments, mais un Père tendre et affectueux, sur l'amour duquel ils peuvent compter en toute occasion.

Depuis l'établissement de la nouvelle alliance, les ténèbres sont devenues abominables; aussi le faux christianisme, qui

enseigne des choses qu'on ne peut comprendre, est-il en exécration. Les fausses Eglises sont désignées comme portant le nom de « Mystère, » parce qu'elles enseignent des mystères et demandent qu'on croie aveuglément à leurs paroles. Elles sont donc l'opposé du vrai christianisme, dont le caractère est lumière, vu qu'il peut expliquer et démontrer tout ce qu'il enseigne, s'appuyant sur la nature et la logique. Le mystère est l'apanage des idiots et des enfants des ténèbres; les enfants de lumière le fuient.

Vous qui voulez approcher de Christ, fuyez, fuyez le mystère et les ténèbres; employez vos sens et vos facultés à connaître la lumière et la vérité. Mais elles ne peuvent s'obtenir que par le travail, tandis que le mystère et les ténèbres sont naturels; on les a sans aucune peine. Or rien de bon ne peut s'acquérir sans travail. Celui qui ne voit pas ne sait où il va, et si un aveugle conduit un autre aveugle, ils tomberont tous deux dans la fosse. Si un chef d'Eglise dit: « J'ai moi seul la clef des connaissances, moi seul je vois, et vous, vous devez me croire aveuglément, » il est témoin contre lui-même que ceux qui le suivent sont dans les ténèbres, et que lui-même n'a pas de lumière à donner; car autrement il la donnerait et ne prêcherait pas la foi. Quand l'apôtre Paul parlait de la foi comme nécessaire aux chrétiens, il faisait allusion à la foi que demande l'ancienne alliance, parce que les chrétiens auxquels il s'adressait comme à des enfants nouveau-nés étaient incapables de recevoir la connaissance.

L'effet que ces deux alliances ont pour l'humanité se répète pour chaque individu. L'action est la même, l'échelle seule diffère. Ainsi chaque chrétien doit passer par l'ancienne alliance avant de pouvoir accepter la nouvelle. La foi doit toujours précéder la connaissance, parce que l'inférieur précède le supérieur. Comme un homme ne peut naître vieux et devenir jeune, il est impossible qu'un chrétien commence par la connaissance pour finir par la foi; ce serait contre nature. Mais, ainsi que les Juifs sont coupables pour être demeurés sous l'ancienne alliance après que la nouvelle alliance leur eut été offerte, de même l'homme est coupable qui demeure dans les mystères de la foi lorsqu'on lui a présenté la connaissance et la lumière.

Ceux qui demeurent dans la foi se tiennent dans le parvis extérieur, destiné aux païens, et ne pénètrent pas dans le sanctuaire intérieur destiné aux sacrificateurs. Par cette raison, les

Japhétites convertis sont appelés « païens » dans la parole divine; ils sont restés dans la foi ou le parvis extérieur. Mais Dieu ne l'habite pas; il habite le sanctuaire intérieur, le lieu très saint où Sem pénètrera seul. Dieu ne peut donc habiter qu'avec Sem, et non avec Japhet. C'est ce que Japhet comprend lui-même, car toutes ses Eglises d'Etat prêchent que c'est un péché de vouloir pénétrer plus profondément qu'elles ne le font dans les mystères de Dieu. Etant dénuées de toute intelligence, elles disent que Dieu punira ceux qui cherchent à pénétrer ses pensées.

La foi appartenant à l'ancienne alliance, l'apôtre Paul a pu y puiser ses exemples pour les présenter à ses disciples. Il est évident que la foi n'est pas un fruit de la nouvelle alliance, autrement l'ancienne n'aurait pu en fournir les modèles. La foi existant donc avant la nouvelle alliance, cette dernière doit demander quelque chose de bien plus élevé; elle ne peut se contenter de ce que l'ancienne alliance demandait déjà. Paul, s'adressant aux païens, commença par la prédication de la foi, parce que la foi doit toujours précéder la connaissance; en outre, étant l'apôtre des Japhétites, encore enfants et sans aucune connaissance, il avait spécialement à combattre les tendances judaïques que les Juifs convertis voulaient leur imposer, en admettant une justice sans foi. Ces Juifs chrétiens ne cherchaient pas seulement à transformer le christianisme en une loi mosaïque; ils s'efforçaient de plus de lui enlever ce qui constituait la vie intérieure de l'ancienne alliance, « la foi », pour la remplacer par les œuvres.

Le sacerdoce n'est qu'une institution de la loi ou du ministère de mort; il n'a pas passé dans la nouvelle alliance, où il n'a plus sa raison d'être. Tout vrai chrétien est sacrificateur, puisqu'il doit entrer dans le lieu très saint et déposer sur l'autel de son Dieu le sang du vieil homme. Il doit y sacrifier les passions et les désirs de ce vieil homme pour les remplacer par ceux de la nouvelle création. Or Christ, le grand sacrificateur, est le seul intermédiaire entre les sacrificateurs et Dieu. Le vrai chrétien ne peut donc avoir de prêtre au-dessus de lui, ni être soumis à une juridiction spirituelle. Là où il en existe, les hommes sont encore sous la loi, non sous la grâce; ils n'ont pas le rang de sacrificateurs, ne s'étant pas présentés devant Dieu avec le sang du vieil homme.

La prêtrise, étant donc une institution de l'ancienne alliance,

a dû nécessairement être abolie quand la réalité a pris sa place. Les apôtres n'étaient pas des prêtres, pas plus que les premiers évêques; c'étaient des laïques tout comme les presbytres. A notre connaissance, aucun des apôtres n'était de la caste des prêtres, ni sadducéen? Ils n'exerçaient aucune juridiction sur la conscience, mais pouvaient simplement conseiller. C'est ce que nous voyons dans 1 Cor. VIII, 13, où Paul écrit aux Corinthiens : « C'est pourquoi, si un aliment scandalise mon frère, je ne mangerai plus jamais de viande, afin de ne pas scandaliser mon frère. » On voit par ces paroles que Paul ne pouvait exercer aucune juridiction ni aucune pression sur la foi de ses frères, même dans le cas où ils croyaient quelque chose d'erroné.

Ainsi la juridiction spirituelle dont les diverses Eglises se sont emparées est un vol commis envers Dieu, un acte dont elles rendront compte et qui nécessitera leur destruction. Car tous ceux qui se révoltent contre Dieu, ou qui s'arrogent un droit qui ne leur appartient pas, seront exterminés de la face de la terre. Les Eglises d'Etat ont été le tombeau du christianisme, leurs institutions le glas funèbre de la liberté intellectuelle et religieuse. Quand viendra le moment où les hommes commenceront à réfléchir et à rechercher la connaissance et la lumière? Quand reconnaîtront-ils que la connaissance est la réalisation de la vraie foi?

Le rôle dévolu aux animaux dans l'ancienne alliance doit nous faire comprendre que leur construction, leur organisation est typique. Dieu, en père affectueux, tient bien plus à notre instruction et à notre éducation morale qu'à notre bien-être matériel. Ainsi tout l'arrangement de ce monde, toute cette vie, toutes ces souffrances, tous ces animaux qui se font la guerre et se dévorent, toutes leurs ruses, leur activité et leurs habitudes ne sont que des types dont le grand livre de la nature est illustré pour nous enseigner les choses spirituelles. Tous les goûts et toutes les passions des hommes trouvent leur figure dans l'un ou l'autre des animaux; on peut étudier en eux toutes les passions et tous les instincts avec bien plus de facilité que chez l'homme, attendu qu'ils s'y présentent sous des formes beaucoup plus simples.

L'auteur de toutes ces choses a su réunir dans le même objet une instruction morale et une utilité pratique. S'il existe des plantes et des animaux qui n'ont pas cette dernière qualité, ils

ont en tous cas une utilité morale, en tant qu'ils doivent servir à notre instruction. En faisant une œuvre inutile, un homme se rend ridicule; ne serait-ce pas le cas pour Dieu? Comment admettre qu'il ait fait une seule chose sans but? Et pourtant combien de gens pensent qu'il existe nombre de choses inutiles dans le monde, estimant ainsi l'intelligence de Dieu au-dessous de celle des hommes!

CHAPITRE XXI.

L'ECRITURE SAINTE ET LA NATURE

§ 1. *La Bible.*

Les hommes parlent de la vérité comme si c'était une chose cachée, profondément enfouie dans les entrailles de la terre, et de l'erreur comme recouvrant sa surface et se présentant partout à leur vue. Ils croient même que la nature est conjurée contre la vérité, qu'elle l'enveloppe d'un voile impénétrable pour tromper les pauvres êtres qui doivent séjourner au milieu d'elle. — C'est l'inverse! la vérité se manifeste partout et pénètre toutes les œuvres de Dieu. L'homme en comprenait la voix jusqu'au moment où, par sa chute, il se plongea dans un abîme de mensonge. Depuis lors tout lui parut mensonge, il accusa son Créateur de ce dont il était coupable, et ne voulut plus ajouter foi ni à ses œuvres ni à sa parole. Sortir de cet abîme est sa tâche. Ce travail est difficile et ne se fait que bien lentement, car l'homme doit se vaincre lui-même, changer ses goûts et ses instincts.

Tous les hommes sont naturellement conjurés contre la vérité. Les savants et les incrédules croient pouvoir comprendre les œuvres de Dieu sans sa parole, et les chrétiens croient pouvoir comprendre sa parole sans ses œuvres. Quelle inconséquence! La nature est le fait, la Bible est la lettre; toutes deux sont l'œuvre d'une seule intelligence et enseignent les mêmes vérités. Mais les uns se contentent d'étudier l'œuvre seule, sans s'inquiéter de la pensée qui y est déposée; les autres cherchent à comprendre la pensée des écrits, sans s'inquiéter des faits qui en donnent l'explication. Ainsi les deux partis ont obtenu

quelques lambeaux de vérité qui paraissent se contredire et dont on ne reconnaît ni l'unïté ni la dépendance réciproque.

Dans cette lutte, les chrétiens sont encore plus inconséquents que la science, et devant la justice humaine ils sont de même les plus coupables. Car la science niant la pensée, elle se débarrasse naturellement du devoir de la rechercher. Mais les chrétiens, tout en reconnaissant un Auteur intelligent, croient que ses œuvres ne révèlent pas sa pensée et que ses écrits la voilent. En raison de cette grave erreur, les progrès des chrétiens dans les choses spirituelles sont à peu près nuls, tandis que ceux de la science sont rapides ; car les enfants de cette génération sont bien plus sages dans les choses de ce monde que les enfants de lumière dans les choses spirituelles.

Ceux qui n'acceptent pas l'inspiration de la Bible disent que c'est une œuvre purement humaine, et rejettent ses témoignages pour se tenir soi-disant uniquement à ce qu'enseigne la nature ou l'expérience. Les chrétiens, quoiqu'ils reconnaissent que la nature est une œuvre de Dieu, en rejettent néanmoins le témoignage, parce qu'ils ne peuvent l'accorder avec la Bible. Ils disent aux incrédules: « Croyez à la Bible ! » et les incrédules répliquent: « Croyez à la nature ! » Puis les premiers répliquent à leur tour: « La nature témoigne à faux ! » Mais les autres, repoussant cette possibilité, disent: « C'est votre Bible qui n'est pas dans la vérité. » — Voilà le fond de la discussion. Dans les assauts continuels qui se livrent entre le christianisme scolastique et la science, tout tourne plus ou moins autour de ces questions. Chaque parti apportant dans l'arène des débats quelque fragment de la vérité, aucun ne peut vaincre son adversaire, car toute vérité est une arme qui rend invincible. Si le christianisme actuel pouvait éteindre l'incrédulité, ce serait sa mort, car dès ce moment il cesserait de croître, et nous offrirait le spectacle de l'Eglise catholique qui, grâce à ses succès, est devenue stationnaire.

Pourtant cette soi-disant opposition entre la nature et la parole de Dieu est illusoire; elle ne paraît exister que parce qu'aucun des deux partis ne possède la totalité de la vérité; ils ne reconnaissent pas que la nature et la Bible enseignent les mêmes choses. La science constate les lois de la nature, mais, ne recherchant pas la pensée de son Auteur, elle se contente de tirer de la nature les preuves qu'elle croit pouvoir citer contre les doctrines chrétiennes, telles qu'on les enseigne actuelle-

ment. Mais si les chrétiens comprenaient la Bible au lieu de la croire, ils sauraient expliquer la nature et démontrer que ce qu'elle enseigne n'est pas contraire, mais conforme aux vérités chrétiennes.

La nature est le critérium de toute vérité. Si la Bible et la nature se contredisaient, ce n'est pas la nature qui pourrait être en défaut; il faudrait admettre que c'est la Bible qui se trompe, vu qu'elle a passé par les mains des hommes et dépend de leur interprétation. La nature est la vérité absolue, tandis que la Bible n'est vraie qu'autant qu'elle est d'accord avec la nature. Car il n'y a pas deux vérités. On ne possède donc d'autres preuves de la vérité des assertions et des prophéties des Ecritures que leur confirmation par la nature et par les événements. Il ne leur faut pas plus, mais il ne leur faut pas moins. Les incrédules et la science ont donc raison quand ils disent aux chrétiens: « Croyez à la nature, car elle est le critérium de la vérité. »

Or Dieu n'a pas laissé sa parole sans ce témoignage. Toutes les vérités concernant les choses divines sont répétées dans chaque objet qui existe sur la terre. Mais les chrétiens ne se sont pas donné la peine de rechercher ces preuves. Ils craignent le travail spirituel; ils ne demandent que de la nourriture, et encore veulent-ils qu'on la leur prépare de telle façon qu'ils n'aient que la peine de la prendre.

Les chrétiens, n'ayant pas interprété la parole de Dieu par ses œuvres, ont nécessairement adopté une interprétation fictive. Les diverses Eglises ont cru imposer le sceau divin à toutes leurs erreurs en les formulant dans un corps de dogmes que chacune, à l'exclusion des autres, a nommés orthodoxes. Ces interprétations sont en contradiction flagrante avec les témoignages de la nature. Aussi les théologiens, trouvant que la nature ne cadrait pas avec leurs idées, ont, dans leur ignorance, fini par admettre que les savants interprétaient mal la nature ou que la nature témoignait à faux. Ils pensaient que vouloir chercher Dieu dans la nature, c'était le nier. Jamais il n'était venu à l'idée de ces hommes que l'erreur pût être de leur côté, et qu'ils se trompaient en interprétant la Bible selon le caprice de leur imagination, au lieu de l'interpréter par les œuvres de Dieu.

Israël a déshonoré Dieu par sa conduite. Les pharisiens et les sadducéens parcouraient la terre et la mer pour faire un prosé-

lyte, et quand ils avaient réussi, ils le rendaient fils de la géhenne dix fois plus qu'eux. Par leur faute, le saint nom de Dieu a été blasphémé parmi les nations et la loi est devenue une chose méprisable. Ils ont repoussé la vérité et la lumière; aussi la vérité et la lumière ont-elles cherché un asile chez d'autres peuples. Mais au bout d'un certain temps ces peuples ont fait la même chose que les Israélites. Ils ont déshonoré Dieu par leur conduite, et sa parole par leurs inventions insensées et sacrilèges.

Rome, les Eglises grecque, anglicane et luthérienne, ainsi que les autres Eglises, ont toutes déshonoré l'Etre suprême devant le tribunal de la raison, en lui attribuant une manière d'agir qui serait coupable devant la justice humaine. La théologie des Eglises d'Etat enseignant un grand nombre de dogmes de son invention, et ne pouvant par conséquent justifier les paroles de Dieu par le témoignage de la nature, a naturellement réveillé chez les penseurs un esprit d'incrédulité; un grand nombre d'entre eux ont tout repoussé, et sont arrivés à l'idée que la théologie chrétienne, se trompant en plusieurs points, devait être nécessairement fausse dans toutes ses assertions. Puis, identifiant la vérité avec les Eglises, ils ont conclu que, puisque ceux qui doivent enseigner la vérité ne l'ont pas fait, la vérité n'existe pas dans ce monde. Ainsi la Bible a été déshonorée, et la plupart des hommes instruits ne croient plus à rien qu'à l'argent et à leur nature animale. Tel est l'état actuel des peuples civilisés! A qui la faute, si ce n'est aux diverses organisations dogmatiques? Elles sont responsables de l'incrédulité et du mal actuellement existant.

Ces Eglises prétendent posséder seules la vérité; elles disent que leurs ministres sont les seuls qui soient institués par Dieu, et demandent que les laïques se soumettent à leurs enseignements. « Croyez, — disent beaucoup d'entre elles, — croyez aveuglément ce que nous vous disons, ou Dieu vous fera souffrir éternellement. » A côté de ces paroles blasphématoires, elles disent bien que Dieu aime les hommes et a sacrifié son Fils pour les sauver. Mais, après avoir représenté Dieu comme un tyran qui a vendu les hommes à une caste de prêtres stupides et cruels, comment pouvaient-elles s'attendre à ce qu'on crût encore à la bonté de Dieu? C'est comme si un historien, après avoir décrit la cruauté d'un roi, voulait qu'on crût qu'il est l'homme le plus innocent du monde.

La croyance des mahométans que les fous sont inspirés de Dieu, ou que la folie est divine, est mille fois moins insultante pour Dieu que tous les dogmes des Eglises d'Etat. Ces Eglises ont dépassé les païens en profanations et en sacrilèges, et les rois et les gouvernements en blasphèmes et en arrogance. Aucune erreur n'a été assez folle pour qu'elles ne l'attribuassent à l'Etre souverainement sage, aucun crime, aucun mensonge assez odieux pour qu'elles ne les missent à la charge de Celui qui est la vérité même. Ennemies de tout progrès, elles se sont refusées à la lumière de la nature, et se montrent toujours ennemies de la science et de la liberté de pensée. Ainsi l'Eglise catholique a excommunié Képler pour ses grandes découvertes, et forcé Galilée à abjurer l'assertion que la terre tourne autour du soleil.

Les Eglises d'Etat, avons-nous dit, sont cause de l'incrédulité présente. Les catholiques qui réfléchissent ne peuvent plus se soumettre aux prétentions de leur Eglise, et, ne se donnant pas la peine d'étudier la Bible ou de lire les ouvrages qui pourraient les instruire, ils croient que, puisque la religion catholique contient des erreurs, la Bible, sur laquelle cette Eglise fonde ses prétentions, doit être fausse également. Ils s'imaginent que Dieu n'a pas manifesté sa volonté aux hommes, qu'il leur a refusé sa lumière, et les a laissés languir dans l'ignorance et les ténèbres; en d'autres termes, ils accusent Dieu d'être semblable à un père dénaturé qui, possédant toutes les connaissances, refuserait de les communiquer à ses enfants, et laisserait ceux-ci grandir dans l'ignorance et le vice. Ainsi tous les hommes sont naturellement conjurés contre Dieu, et ils lui attribuent sans cesse des actes qu'ils condamneraient hautement chez un de leurs semblables.

Le grand nombre des indifférents accuse Dieu de péchés « d'omission »; les Eglises vont plus loin et l'accusent de péchés « de commission. » Les uns prétendent qu'il a négligé son devoir; les autres supposent qu'il agit d'une façon contre-nature, et exige des hommes la foi à ce qu'ils ne sauraient comprendre, sous peine d'une condamnation éternelle. Que les uns et les autres reconnaissent leur erreur. Ce que le Tout-Puissant a fait pour le monde matériel, il l'a fait aussi pour le monde spirituel, et la lumière spirituelle est plus abondante encore que la lumière matérielle. Aussi Dieu n'a-t-il nullement besoin de demander la foi sous la nouvelle alliance, pas plus

qu'il n'a besoin de nous demander de croire que le soleil éclaire et réchauffe la terre. Les Eglises pervertissent la jeunesse et lui apprennent à mépriser la vérité, en disant qu'il faut croire et non comprendre. Or celui qui croit est dans les ténèbres; celui qui voit est seul dans la lumière.

La Bible ayant été interprétée jusqu'ici selon les faibles lumières que possédaient les chrétiens individuels, et non par la nature, ils n'ont rien pu y voir de mathématique ou de positif. Les images n'étaient pour eux que des fleurs de rhétorique au lieu d'être des vérités absolues. Mais quand une fois les hommes sauront interpréter la parole divine par les œuvres de Dieu, la Bible sera pour eux aussi vraie que la nature et leur enseignera les mêmes choses. Oui, la Bible, comme la nature, proclame la liberté de la pensée; elle annonce l'abolition de toute autorité, elle a horreur de cette foi aveugle que demandent les Eglises d'Etat, comme des ténèbres et du mystère. Elle nous apprend que le Père céleste a tout révélé à ses enfants, et que les ténèbres et les mystères sont devenus coupables aux yeux de Celui qui est lumière. Elle nous enseigne que l'âme spirituelle est encore plus mortelle que l'âme terrestre, et que, comme cette dernière, elle a besoin du sacrifice d'autres vies pour son entretien. Elle enseigne que l'homme qui se détache de l'ensemble est aussi incapable de vivre qu'une cellule détachée du corps d'un homme. Elle enseigne la pluralité des âmes. Elle enseigne que Dieu, en sa qualité de Père, a des devoirs à l'égard de ses enfants, et qu'il s'est lié par ses devoirs plus qu'aucun homme, parce qu'il est plus consciencieux. Elle enseigne encore que la vie de Dieu est plus fragile que celle de l'homme, ainsi que beaucoup d'autres choses que la théologie ignore. S'il y avait dans la Bible une seule vérité spirituelle qui fût contredite par le témoignage de la nature, on pourrait accuser la Bible d'erreur et prouver que son auteur ne peut être identique avec celui de la nature. Mais cette contradiction n'existe pas; l'ignorance la plus aveugle a seule pu le supposer.

Si les Eglises d'Etat ont mis leur folie à la charge de Dieu, elles ont de même rendu Dieu responsable de l'ignorance des personnages marquants dont parle l'histoire biblique. Par exemple, Josué ayant cru que le soleil tournait autour de la terre, l'Eglise catholique a voulu que ce fût une vérité biblique. Si un enfant, voyant une vigne grimper autour d'un arbre, dit à son père: « Donne-moi la grappe qui pend à cet arbre, » et

si le père lui accorde sa demande, peut-on en conclure que le père ignore que la grappe est le produit de la vigne, non celui de l'arbre? Non sans doute. De même Dieu, en accordant ce que Josué demande, n'est pas responsable de son ignorance et ne l'érige point en article de doctrine. Mais, comme les Eglises se vantent de ne pas raisonner ou de ne pas réfléchir, il n'est pas étonnant que, partout où cela est possible, elles interprètent l'histoire sacrée de façon à glorifier l'homme et déshonorer Dieu[1].

Depuis dix-huit siècles que les Japhétites possèdent le christianisme, ils n'ont point appris à connaître Dieu; car celui qui connaît Dieu le voit, et celui qui connaît et voit Dieu enseigne la connaissance, non la foi (Jean XIV, 7, 8). La parole divine est une lumière, tous ceux qui désirent la lumière se donnent la peine de l'étudier; mais ils doivent le faire avec la même méthode qu'ils emploieraient pour étudier la lumière terrestre. C'est donc la nature qui, en nous faisant connaître les lois de l'une, nous révèlera celles de l'autre, qui sont tout aussi précises. D'après la nouvelle théorie que nous donnons pour la lumière, celle-ci est une condensation des molécules éthériques et se propage par succion. La loi morale figurée par là est facile à développer, mais nous n'osons entrer ici dans ces détails.

Tout dans la nature, ainsi que dans le monde spirituel, a lieu selon des lois mathématiques que Dieu ne saurait changer sans bouleverser toutes ses constructions. Ainsi la clémence et la justice de Dieu sont liées à des lois tout aussi immuables que celles de l'attraction ou de la répulsion. Dieu ne quittera pas une seule obole à l'humanité, il ne lui pardonnera pas la plus petite faute. C'est dire que toute faute portera son fruit. Ce qui a été semé, c'est ce qui croîtra. Les lois de reproduction ne peuvent jamais varier; elles constituent ce qu'on appelle dans le langage ordinaire la justice de Dieu. On peut se faire une idée de ce que cette justice a de terrible, d'impitoyable, par le sacrifice qu'il a fait de son Fils. Si Dieu avait le pouvoir de pardonner ou de quitter à l'humanité sa dette, pourquoi aurait-il fallu que son Fils la payât? Dieu joue-t-il, comme les hommes, la comédie? S'il avait pu quitter aux hommes leur dette, ne l'au-

[1]) Il ne faut évidemment pas une plus grande puissance pour arrêter la terre ou tout le système solaire que pour faire sortir du néant le plus petit brin d'herbe. Celui qui fait ceci peut tout aussi bien faire cela.

rait-il pas fait plutôt que de livrer Christ à la mort? Ainsi, comme le dit saint Paul, sa justice ne se montre pas seulement dans la loi, mais surtout dans le sacrifice de Christ (Rom. III, 21-26). C'est dans ce cas particulier que se révèle toute la sagesse de Dieu; il a su combiner les événements de telle sorte que sa justice et sa clémence fussent également satisfaites. Ainsi il a fait intervenir la condamnation de son Fils pour satisfaire sa justice, et son sacrifice pour nous dévoiler son amour. Nous le répétons, toutes ces lois sont positives, immuables et aussi certaines que les lois mêmes de la nature. Celui qui est dans la connaissance les enseignera comme les mathématiques; s'il ne peut le faire, c'est qu'il ne connaît pas ce qu'il doit enseigner et enseigne ce qu'il ignore.

Comme les Japhétites ont banni toute intelligence du domaine spirituel, ils n'ont consulté que leur soi-disant cœur dans l'interprétation de la Bible. Par cette raison, il y a autant d'interprétations différentes que d'Eglises et d'individus; car ce qui est du domaine du soi-disant cœur est subjectif et personnel, dépendant des impressions et du goût, comme la musique et les arts. Or chacun croit que son goût est le seul raisonnable; de même chacun croit que son interprétation est la seule qui se fonde sur la Bible; par conséquent toute autre manière de voir lui paraît fausse. Ces gens-là sont inaccessibles à la logique et ne peuvent comprendre un raisonnement; car comment convaincre un homme, qui aime telle ou telle chose, que son goût est mauvais et qu'il devrait aimer quelque chose d'autre? Mais une fois que les hommes auront la connaissance, ces disputes cesseront; ils pourront s'entendre, car ce qui dépend de la nature exclut la confusion.

Le lecteur se rappelle la distinction que nous avons faite, dans le chapitre des erreurs, entre l'application des lois de la vie et celle des lois de la mort ou de la matière inanimée. Nous avons encore dit que l'homme applique instinctivement aux choses qui sont mortes pour lui les lois de la matière inanimée, et aux choses vivantes les lois de la vie. Ainsi l'on peut reconnaître l'état moral d'un homme à ses jugements, ou à la manière dont il applique les lois de la vie et de la mort. Dans ce cas les expressions les plus simples, même les comparaisons les plus insignifiantes, trahissent l'état de son âme. Nous rappellerons encore qu'une vie supérieure considère les vies inférieures comme mortes dès qu'elle les compare avec elle-même.

Ainsi nous regardons une pierre comme morte, lors même qu'elle est animée des mêmes forces que notre corps, parce que, comparées aux vies de l'âme organique, elles sont d'un rang inférieur. On dit aussi d'un idiot qu'il est mort, lors même qu'il a encore une vie végétale et animale. De même Christ appelle *morts* ceux qui ne vivent pas de sa vie. Si nous comparons les vies intellectuelles aux vies animales, nous trouverons que les premières, vu leur supériorité, se rapportent aux dernières comme les vies animales aux vies minérales. Ainsi un morceau de pain nourrit un homme, qu'il soit intelligent ou idiot; le feu brûle, qu'on sache ou qu'on ignore comment cela se fait; l'eau coule le long d'une pente, lors même que nous ignorons les lois de l'attraction. Ce sont des opérations de la nature qui ne dépendent pas de notre intelligence, parce qu'elles sont de nature inférieure et morte par rapport à une action intellectuelle. Mais pour les choses supérieures il n'en est pas ainsi: il faut les comprendre pour se les approprier. Ainsi il faut comprendre un maître pour utiliser sa leçon, il faut comprendre une langue pour la parler, il faut comprendre un ouvrage pour l'exécuter. De même il faut comprendre une formule religieuse pour en faire le moindre usage ou en tirer une conclusion. Ce qu'on peut faire sans comprendre est une chose morte en comparaison de celle où l'intelligence est nécessaire, une action physique et non morale, un instinct aveugle au lieu d'une volonté libre et responsable. Donc un christianisme uniquement fondé sur la foi est une chose morte en comparaison d'un christianisme fondé sur la connaissance.

En enseignant qu'il faut croire sans comprendre, que les vérités spirituelles nourrissent sans qu'on les comprenne, certaines Eglises font de la religion une chose morte et lui appliquent les lois de la mort ou de la matière inanimée, au lieu de celles de la vie. Par l'application de ces lois de mort, elles se caractérisent; car, si la religion était pour elles une chose vivante, elles lui appliqueraient les lois de la vie. Celui qui demande au chrétien la foi, non la connaissance, le traite en idiot, non en être pensant. Ainsi toutes les Eglises d'Etat et autres, en demandant une croyance aveugle, témoignent que ceux qui la leur accordent sont sans intelligence et sans lumière.

Par ce que nous venons de dire, nous ne voulons pas impliquer que tous ceux qui n'ont pas la connaissance sont morts;

on peut être intellectuellement comme mort, sans l'être en réalité. L'enfant qui vient de naître n'a guère plus d'intelligence qu'un mort; cependant il y a une grande différence entre les deux: on a tout lieu d'espérer que l'un deviendra intelligent, tandis que l'autre restera toujours ce qu'il est. Ainsi un enfant de Dieu peut n'avoir pas la moindre intelligence des choses spirituelles et être intellectuellement comme mort, en ayant cependant la vie; ses facultés se développeront plus tard, soit dans ce monde, soit dans l'autre, et il pourra dépasser en intelligence celui qui est pour le moment son supérieur.

Or ce qui a lieu pour l'individu a lieu également pour toute une nation et pour toute une soi-disant Eglise. Les Juifs avaient autrefois plus de connaissances spirituelles que nous, à présent ils en ont moins; mais le moment viendra où ils auront de nouveau la supériorité. Les catholiques ont à présent moins de connaissances que les protestants; car on leur demande la foi, non la connaissance. Eh bien, ces mêmes peuples, après un long sommeil, peuvent se réveiller et dépasser ceux qui les regardent maintenant du haut de leur grandeur.

Un grand nombre de personnes disposées à accepter les vérités morales de la Bible ne peuvent admettre la réalité des miracles qui y sont racontés; elles pensent que ce sont des exagérations semblables aux miracles que les Eglises catholique et grecque, concurremment avec les religions païennes, attribuent à leurs saints, à leurs reliques, à leurs amulettes et à leurs images.

Ici encore ce sont les prêtres qui ont voilé la vérité et abusé de la crédulité du peuple. Mais, à envisager la chose au point de vue philosophique ou scientifique, de quel droit poser la thèse que celui qui a fait une œuvre ne peut pas la retoucher, ou montrer qu'il en est l'auteur en en changeant momentanément le mécanisme? Comment soutenir logiquement que, si j'ai construit une machine, je ne puis réclamer mon droit d'auteur, ni montrer qu'elle est encore sous ma domination et mon contrôle? Il est absurde de nier la possibilité que Dieu se soit révélé à nos premiers parents, pour leur montrer que celui qui leur donnait ses ordres était le Créateur du ciel et de la terre. Or comment le faire autrement qu'en intervenant d'une manière extraordinaire dans ses œuvres? Lors même qu'on voudrait bannir toute analogie entre Dieu et l'homme, on ne peut trouver de raison pour dénier au Créateur le droit de manifester

sa volonté; car chacun sent que tout être vivant agirait ainsi à la place de Dieu.

Prétendre qu'il n'y a pas eu de miracles dans les temps anciens parce qu'on n'en voit plus aujourd'hui, cela est absurde et aussi illogique que possible. Ce serait demander que Dieu se répétât sans but. D'après ce principe, on pourrait dire que les milliers de cratères éteints qu'on rencontre partout n'ont jamais pu jeter de flammes, vu qu'ils n'en jettent pas au XIX[e] siècle. Chacun sent le ridicule d'un pareil raisonnement appliqué aux forces de la nature; à plus forte raison doit-il être absurde vis-à-vis d'un être vivant et libre, surtout vis-à-vis de l'Etre suprême.

La possibilité des miracles ne pouvant se nier, il s'agit de savoir à quoi l'on peut reconnaître si un miracle est vrai ou faux. Une semblable analyse nous mènerait trop loin, car il faudrait développer la manière d'agir de Dieu par rapport à celle des hommes, et démontrer que le miracle vrai est en harmonie avec la manière d'agir de Dieu. tandis que le miracle faux ne répond qu'à la manière d'agir de l'homme. Dieu veut que nous réfléchissions, que nous reconnaissions l'arbre à ses fruits. Il en est de même pour toute chose. Quelqu'un veut-il savoir si la papauté est une institution divine, il n'a qu'à voir si les papes, avec leur prétention d'exercer le pouvoir de Dieu, pensent et agissent à la manière de Dieu ou à celle des hommes. S'ils pensent et agissent comme les rois de la terre, s'ils se laissent guider par leur propre intérêt, s'ils emploient la violence, le bras des rois pour arriver à leurs fins et détruire leurs ennemis, — la papauté est une institution purement humaine. On le comprend d'ailleurs, celui qui a la puissance d'un Dieu doit en avoir l'intelligence. la sagesse et la bonté; sans quoi il abuserait nécessairement de son pouvoir, et changerait la terre et le ciel en enfer. Accorder aux petits enfants les forces de l'homme mûr, ce serait livrer la terre à la destruction.

Toutes les raisons que les adversaires avancent pour ne pas accepter l'inspiration divine de la Bible ne sont que des prétextes. Ils cachent la raison principale qui les empêche de croire, et ne veulent pas même se l'avouer, en ayant honte. Cette raison, la voici: La Bible dit que Dieu est saint, souverainement bon, et l'homme désespérément malin. Or c'est ce qu'ils ne veulent pas admettre; ils préfèrent croire que Dieu est mauvais et l'homme bon, car on ne peut admettre logique-

ment que Dieu et l'homme sont en même temps bons; l'antagonisme dans la nature ne le permet pas.

Le mal existe en une grande mesure sur la terre, c'est ce qui ne peut se nier. Il doit avoir un générateur, un père, c'est encore évident. Ainsi Dieu et l'homme ne peuvent pas être bons en même temps; car alors d'où viendrait le mal? Il faut donc admettre de deux choses l'une: Ou Dieu est bon et l'homme mauvais; alors tout le mal vient de l'amour des hommes pour le mal. Ou les hommes sont bons, et le mal vient des circonstances où il est placé; dans ce cas le mal aurait en définitive Dieu pour auteur, car c'est lui qui fait les circonstances et doue l'homme de passions qui le tentent.

Par rapport à la Bible, les hommes se partagent ainsi en deux camps: les uns admettent que l'homme aime naturellement le mal et en est le seul auteur; les autres pensent que l'homme aime naturellement le bien et que le mal vient du dehors, c'est-à-dire de Dieu. Lors même que par hypocrisie certaines personnes ne s'avouent pas ouvertement ce dernier point de vue, elles le posent comme un fait et étayent leurs raisonnements sur cette base. Ainsi ces deux formules: 1° Dieu est bon et l'homme mauvais; 2° Le mal vient de Dieu, tandis que l'homme est bon, — ces deux formules, disons-nous, sont le fondement de tout le raisonnement moral des hommes. Or nous admettons l'une ou l'autre non selon un raisonnement, mais uniquement selon notre sentiment personnel; donc en définitive nos raisonnements sont fondés sur nos sentiments et non sur l'intelligence, ils sont subjectifs et non objectifs. Voilà la pensée secrète du fond du cœur. Après cela, les preuves historiques ou logiques que les incrédules avancent contre la Bible ne sont qu'un voile pour masquer le sentiment intime qui leur fait rejeter la vérité.

Beaucoup de chrétiens ne sont chrétiens que parce qu'ils habitent un pays où le christianisme est la religion de l'Etat. Ces gens-là ne sont pas autrement chrétiens qu'un Turc n'est Turc ou qu'un Indou n'est adorateur de Brahma. Aussi agissent-ils à la façon des fausses religions. Charlemagne et Louis XIV ne sont autre chose que des Mahomets francs; l'empereur de Russie, qui convertit à la baïonnette, est un Mahomet russe. Laissant donc ces gens de côté, nous ne conserverons le nom de chrétien que pour les membres de l'Eglise invisible, qui recon-

naissent non seulement de bouche, mais de cœur et dans leur raisonnement qu'ils sont désespérément mauvais.

Tout homme qui réfléchit et qui accepte la Bible comme une vérité vivante doit reconnaître qu'il est mauvais; d'un autre côté nul ne rejette la Bible sans se croire bon. Le vrai chrétien fait le raisonnement suivant: « La Bible me dit que je suis mauvais, incapable d'aucun bien; je sens que c'est vrai; donc la Bible dit la vérité, donc elle est de Dieu. Si elle était des hommes, elle parlerait le langage des hommes et me dirait que je suis bon. » Les autres disent: « La Bible me disant que je suis mauvais, elle doit être fausse; donc elle n'est pas d'origine divine. » Ainsi l'opinion de chacun trahit le fond de son caractère, et, comme nous l'avons dit ailleurs, toute erreur est une conséquence naturelle ou le symptôme infaillible d'un vice de constitution morale et intellectuelle.

Pour démontrer la divine inspiration de la Bible, il existe un grand nombre de preuves géologiques, astronomiques, historiques, philosophiques ou morales. La plupart des ouvrages qui doivent être une apologétique du christianisme se bornent à des considérations morales et philosophiques, sans savoir emprunter de preuves aux lois de la nature.

Après avoir donné quelques-unes de celles-ci, nous nous bornerons, dans le paragraphe suivant, à expliquer le chapitre II de la Genèse.

§ 2. *La création d'Adam et d'Eve.*

Pour justifier la Bible, nous avons déjà montré qu'aucun savant n'a encore été capable de donner en termes aussi courts que la Genèse une histoire succinte de la création du monde; en effet le récit mosaïque contient des choses que les savants ignorent encore, comme la création de la matière primitive morte, puis la création du règne éthérique avant le règne minéral, etc. Pour compléter cette justification, nous nous permettrons d'expliquer les passages qui racontent l'histoire d'Adam et d'Eve.

GENÈSE II, 8. Or l'Eternel Dieu avait formé l'homme de la poudre de la terre, et il avait soufflé dans ses narines une respiration de vie; et l'homme fut fait en âme vivante. 16. Puis l'Eternel Dieu commanda à l'homme en disant: Tu mangeras librement de tout arbre du jardin; 17. mais quant à l'arbre de la science du bien et du mal, tu n'en mangeras point, car dès le jour que tu en mangeras tu mourras de mort.

18. Or l'Eternel Dieu avait dit: Il n'est pas bon que l'homme soit seul; je lui ferai une aide semblable à lui. 19. Car l'Eternel Dieu avait formé de la terre toutes les bêtes des champs et tous les oiseaux des cieux; puis il les avait fait venir vers Adam, afin de voir comment il les nommerait, et afin que le nom qu'Adam donnerait à tout animal fût son nom. 20. Et Adam donna des noms à tout le bétail, et aux oiseaux des cieux, et à toutes les bêtes des champs; mais il ne se trouvait point d'aide pour Adam qui fût semblable à lui. 21. Et l'Eternel Dieu fit tomber un profond sommeil sur Adam et il s'endormit; et Dieu prit une de ses côtes, et resserra la chair à la place de cette côte. 22. Et l'Eternel Dieu fit une femme de la côte qu'il avait prise d'Adam et la fit venir vers Adam. 23. Alors Adam dit: A cette fois, celle-ci est os de mes os et chair de ma chair; on la nommera femme, (*Ischah*) parce qu'elle a été prise de l'homme (*Isch*). 24. C'est pourquoi l'homme laissera son père et sa mère et se joindra à sa femme et ils seront une même chair.

25. Or Adam et sa femme étaient tous deux nus, et ils ne le prenaient point à honte.

Ch. III. 1. Or le serpent était le plus fin de tous les animaux des champs que l'Eternel Dieu avait faits, et il dit à la femme: Quoi? Dieu a dit: Vous ne mangerez point de tout arbre du jardin!

2. Et la femme répondit au serpent: Nous mangeons du fruit des arbres du jardin. 3. Mais quant au fruit de l'arbre qui est au milieu du jardin, Dieu a dit: Vous n'en mangerez point, et vous ne le toucherez point, de peur que vous ne mourriez. 4. Alors le serpent dit à la femme: Vous ne mourrez nullement. 5. Mais Dieu sait qu'au jour que vous en mangerez vos yeux seront ouverts et vous serez comme des dieux, sachant le bien et le mal. 6. La femme donc, voyant que le fruit de l'arbre était bon à manger, et qu'il était agréable à la vue, et que cet arbre était désirable pour donner de la science, en prit du fruit et en mangea, et elle en donna à son mari qui était avec elle et il en mangea. 7. Et les yeux de tous deux furent ouverts; ils connurent qu'ils étaient nus, et ils cousirent ensemble des feuilles de figuier et s'en firent des ceintures. 8. Alors ils ouïrent au vent du jour la voix de l'Eternel Dieu qui se promenait par le jardin; et Adam et sa femme se cachèrent de devant l'Eternel Dieu parmi les arbres du jardin. 9. Mais l'Eternel Dieu appela Adam et lui dit: Où es-tu? 10. Et il répondit: J'ai entendu ta voix dans le jardin et j'ai craint, parce que j'étais nu, et je me suis caché. 11. Et Dieu dit: Qui t'a montré que tu étais nu? N'as-tu pas mangé du fruit de l'arbre dont je t'avais défendu de manger? 12. Et Adam répondit: La femme que tu m'as donnée pour être avec moi m'a donné du fruit de l'arbre et j'en ai mangé. 13. Et l'Eternel Dieu dit à la femme: Pourquoi as-tu fait cela? Et la femme répondit: Le serpent m'a séduite et j'en ai mangé. 14. Alors l'Eternel Dieu dit au serpent: Puisque tu as fait cela, tu seras maudit entre tout le bétail et entre toutes les bêtes des champs; tu marcheras sur ton ventre, et tu mangeras de la poussière tous les jours de ta vie. 15. Et je mettrai inimitié entre toi et la femme, entre ta semence et la semence de la femme; cette semence te brisera la tête et tu lui briseras le talon. 16. Et il dit à la femme: J'augmenterai beaucoup ton travail et ta grossesse; tu enfanteras en travail des enfants; tes désirs se rapporteront à ton mari, et il dominera sur toi.

17. Puis il dit à Adam: Puisque tu as obéi à la parole de ta femme, et que tu as mangé du fruit de l'arbre dont je t'avais dit: Tu n'en mangeras point, — la terre sera maudite à cause de toi; tu en mangeras les

fruits en travail tous les jours de ta vie. 18. Elle te produira des épines et des chardons, et tu mangeras l'herbe des champs. 19. Tu mangeras ton pain à la sueur de ton visage, jusqu'à ce que tu retournes en la terre; car tu en as été pris; comme tu es poudre, tu retourneras aussi en poudre. 20. Et Adam appela sa femme Eve, parce qu'elle a été la mère de tous les vivants. 21. Et l'Eternel Dieu fit à Adam et à sa femme des robes de peaux et les en revêtit. 22. Et l'Eternel Dieu dit: Voici, l'homme est devenu comme l'un de nous, sachant le bien et le mal; mais maintenant il faut prendre garde qu'il n'avance sa main, et aussi qu'il ne prenne de l'arbre de vie, et qu'il n'en mange et ne vive à toujours.

Les preuves qu'on peut demander pour la véracité de ce récit sont les suivantes :

1° Il faut qu'il soit en harmonie avec les lois de la nature.

2° Il faut qu'il soit un type de l'histoire de l'humanité et de celle de l'Eglise.

3° Il faut qu'il soit le type des choses divines.

L'histoire d'Adam et d'Eve, telle qu'elle est racontée dans la Genèse, satisfait entièrement à ces trois conditions, tandis que toutes les autres histoires connues qui prétendent raconter l'origine du genre humain se reconnaissent de prime abord comme des fables absurdes, car elles ne réalisent aucunement les conditions voulues.

1° La première de ces conditions est que la création de l'homme ait eu lieu d'après les lois générales de la nature. L'inférieur doit être le premier, le supérieur le dernier. Il est donc nécessaire que la première chose créée soit la substance du corps; ensuite viendra le corps inanimé, puis en dernier lieu l'âme. De plus, le corps doit être pris de la terre, puisqu'il doit suivre les lois de la matière; l'âme au contraire doit être immatérielle. attendu qu'elle ne suit pas les lois de la matière, mais qu'elle est périssable. Ces conditions sont toutes remplies par l'histoire de Moïse, ainsi qu'on peut le lire au verset 8, ch. II, où l'origine du corps et celle de l'âme sont clairement indiquées. De plus, comme l'homme commence par un couple de cellules, l'humanité commencera aussi par un couple; mais le premier homme étant seul, il doit engendrer le premier être du sexe féminin selon la loi des cellules isolées qui engendrent par section. Puis, après que la dualité aura été établie, le mode de génération changera et s'établira selon les lois de la dualité ou des sexes. Cette condition est encore remplie par l'histoire de la création, car Eve fut premièrement formée d'une section d'Adam; après sa création, les lois de la dualité purent prendre leur cours naturel.

2° L'histoire d'Adam et d'Eve doit être le type de celle de toute l'humanité; car, d'après les lois de l'organisation, le membre doit parcourir dans un temps restreint les mêmes phases que le corps entier. Ainsi l'humanité, par le fait qu'elle est encore membre d'un monde supérieur, n'est pas le dernier terme de la communauté. Par conséquent elle est un individu qui, à son tour, doit être doué d'un sexe, sinon le développement du tout serait inférieur à celui de la partie. Car le développement des sexes est une supériorité, non une infériorité. Or l'humanité, dans son rapport avec un être d'un monde supérieur, doit nécessairement représenter le sexe le moins développé, soit le sexe féminin, tandis que l'être supérieur sera du sexe masculin. Ainsi l'humanité remplira les fonctions du corps, Christ celles de l'âme; l'une sera la substance et en suivra les lois, l'autre sera la vie et on ne pourra lui appliquer que les lois de la vie. C'est ainsi que nous voyons toujours dans la nature le règne inférieur figurer le principe féminin dans son alliance avec un règne supérieur, tandis que celui-ci représente le principe masculin. A l'inférieur incombe le rôle du corps, au supérieur celui de la vie, de telle sorte que le même objet suit dans son alliance avec un supérieur les lois de la matière inanimée ou morte, tandis que dans une alliance avec un inférieur il suit les lois de la vie ou des archées vitales. Ainsi l'histoire d'Adam et d'Eve est le type de l'histoire de l'Eglise et de son Epoux céleste. C'est ce que nous allons signaler en peu de mots. Nous prions le lecteur de se rappeler que notre brièveté ne provient pas de ce que le sujet que nous traitons soit épuisé; nous nous la sommes imposée uniquement dans la crainte de fatiguer par un ouvrage trop long.

Après la création d'Adam, Dieu dit: « Il n'est pas bon que l'homme soit seul; je lui ferai une aide semblable à lui. » L'Adam terrestre, nous dit la Bible, est l'image de Christ, qui est l'Adam spirituel. Ainsi ces paroles du souverain Créateur s'appliquent à Christ: « Il n'est pas bon que Christ soit seul; faisons-lui une aide qui soit semblable à lui; car parmi tous les anges et tous les esprits il n'y en a point qui soit de sa nature. » Par cette parole, Dieu révèle aux hommes dès la plus haute antiquité le but final de leur création. L'Eglise est donc destinée à être l'aide, la compagne de Christ-Dieu.

« Et Dieu fit tomber un profond sommeil sur Adam, et pendant son sommeil il prit une de ses côtes, en referma la plaie, et

en forma Eve. » Ce sommeil d'Adam représente la descente de Christ sur la terre. Dieu fit tomber un profond sommeil sur son Fils, l'Adam spirituel, qui devint à ses yeux et à ceux des anges comme un homme sans mouvement et sans intelligence. Lui, le prince de la vie, le créateur de toutes choses, gît comme mort pendant trente-trois ans et demi. Durant cette époque, Dieu prit une partie de la substance de son corps, qui est le Saint-Esprit, pour en former l'Eve spirituelle. Puis, quand elle aura atteint l'âge voulu, quand la dernière cellule spirituelle lui sera née, il la présentera à son Fils, qui reconnaîtra, comme Adam, qu'elle est « os de ses os et chair de sa chair. » Et il la nommera Chrétienne, parce qu'elle a été prise de Christ. Elle abandonnera son Créateur et s'attachera à son époux spirituel, et tous deux seront une seule substance, ayant été formés de la même chair. Voilà la glorieuse destinée de l'Eglise ; elle doit devenir en réalité pour Christ ce qu'Eve était pour Adam, une compagne qui lui soit semblable, qui partage ses travaux et lui soit une société.

Il faut se rappeler que pendant le sommeil de l'homme toutes ses facultés ne sont pas entièrement suspendues. Ainsi il respire, son cœur bat, il peut parler, même agir, comme cela se voit chez les somnambules. Sa pensée n'est pas tout-à-fait éteinte, car il rêve, même il rêve sans discontinuer ; seulement en se réveillant il ne se souvient plus de ce qu'il a rêvé, ni même de ce qu'il a fait. Jamais un somnambule ne peut se rappeler aucune action qu'il ait accomplie durant son état de somnambulisme. De même Christ aura comme perdu tout souvenir de ce qui s'est passé sur la terre ; il ne se souviendra plus de nos péchés, et nous serons confus en reconnaissant à quel point il nous aura tout pardonné. L'image présentée est celle-ci : Ce qu'un homme dormant est à un homme éveillé, Christ l'était sur la terre à ce qu'il est au ciel. Mais, comme les distances sont bien plus grandes en réalité que dans l'image, la différence entre un homme dormant et un homme éveillé est loin de correspondre entièrement à celle qui existe entre Christ sur la terre et Christ au ciel. Il faut aussi se rappeler que les songes et les visions sont la forme ordinaire par laquelle Dieu se manifestait aux hommes, et il est resté dans ce rapport avec Christ tant qu'il était sur la terre.

Eden était créé, Adam et Eve en étaient les possesseurs, tout y était beau et lumineux ; des arbres en grand nombre y por-

taient leurs fruits agréables à la vue et savoureux au goût. Mais au centre de ce jardin s'élevaient deux arbres sur lesquels l'attention d'Adam et d'Eve avait été spécialement attirée. C'étaient l'arbre de Vie et celui de la Mort ou de la Connaissance du bien et du mal. Voilà Adam et Eve, ces deux petits enfants, placés en présence de la tentation et leur vie déposée entre leurs mains. S'ils succombent à la tentation, ils meurent. La tentation était des plus faibles, mais leurs forces l'étaient aussi.

Quelques personnes se sont imaginé que placer Adam et Eve dans une position qui présentât quelque danger, c'était inconciliable avec la bonté de Dieu. Mais si l'on se donne la peine de réfléchir, on verra que la position de nos premiers parents n'était pas différente de celle de tous les enfants qui viennent au monde. Un petit enfant, tenté de faire quelque chose que sa conscience désapprouve, est exactement dans la position où se trouvaient nos premiers parents, et les conséquences en seraient absolument les mêmes, si ce péché était le premier qui eût été commis. Ainsi la tentation présentée à Adam était la plus petite qui se pût concevoir, car il y avait beaucoup d'autres arbres dont le fruit était tout aussi beau et probablement plus savoureux que celui de la Connaissance du bien et du mal. Les tentations ne diminuent pas avec l'âge, au contraire elles deviennent plus fortes; elles grandissent avec l'élévation, et dans l'autre monde elles sont infiniment plus puissantes et plus irrésistibles qu'ici-bas. Aussi l'unique but de Dieu dans toute notre éducation terrestre est-il de nous faire acquérir la force nécessaire pour résister aux tentations. Aider notre Père céleste dans son œuvre, acquérir l'énergie nécessaire pour résister aux tentations, voilà quel doit être le but final des efforts de tout homme.

Sans tentations l'homme serait une pierre; sans tentations les esprits seraient des plantes; sans tentations point de sainteté; sans elles Dieu même ne saurait être bon ou saint, car la bonté et la sainteté ne consistent que dans la résistance aux tentations; sans elles il ne pourrait exister aucune liberté, aucune vie supérieure, aucune différence de moralité entre un être et un autre, et toute la création serait impossible. Le Père céleste ne peut pas plus épargner les tentations à ses enfants qu'un père terrestre ne peut épargner à son fils, à mesure qu'il grandit, la tentation de mentir, de voler, de s'enorgueillir, ou d'être avare et égoïste.

Les personnes qui s'imaginent qu'il n'y a plus de tentations dans le monde spirituel ne pensent pas à acquérir les forces nécessaires pour y résister. Cependant, lors même que nous pourrions entrer au ciel, cela ne nous servirait à rien, si nous ne possédions pas la force de résister à tout mauvais désir. Celui qui n'a pas la force de résister ici-bas aux faibles tentations qu'il rencontre aura encore bien moins de force dans la vie future. Il nous faut donc de toute nécessité recevoir de nouvelles forces, fruit d'une nouvelle âme; sans quoi nous ne pourrons jamais entrer au paradis céleste.

Dieu, ne pouvant épargner la tentation au premier homme, la lui présenta sous la forme la plus simple; il la proportionna aux forces et à l'intelligence de petits enfants, tels qu'étaient Adam et Eve. Alors le plus puissant des mauvais anges, qui sont des animaux dans le monde spirituel[1], choisit pour s'incorporer précisément la forme de l'animal qui avait été spécialement créé pour lui servir de type, et il se présenta sous la forme d'un serpent à la femme pour l'engager à manger du fruit défendu. Eve regarda le fruit, vit qu'il était désirable et en mangea. Ainsi toute tentation se présente à nous comme une jouissance. Nous nous trompons volontairement sur la nature de notre péché, si nous pensons que ses conséquences sont moins importantes que celles d'Eve, ou que notre culpabilité n'est pas aussi grande que celle de notre mère commune. Après avoir mangé du fruit défendu, elle entraîna Adam dans sa chute, et apprit à connaître le bien qu'elle avait perdu et les maux dont elle s'était chargée. Cet acte d'Eve est, comme tous ceux qui la concernent, une figure en petit de ce qui s'est passé en grand pour l'humanité.

L'humanité ayant péché, elle a entraîné l'Adam spirituel dans sa chute. C'est par sa faute que Christ a dû descendre sur la terre et se charger de la souillure des hommes; de cette manière il a participé au péché dont il devait fuir l'attouchement avec horreur. En devenant homme et en se chargeant des péchés des hommes, Christ a dû partager leur condamnation. Par sa chute, l'humanité a acquis la connaissance de ce qui est bien

---

[1]) Adam ne peut être type de Dieu qu'à la condition que la nature soit type des choses spirituelles. Ainsi l'expression biblique «bêtes des champs» (ch. III, v. 1) désigne en même temps et les animaux de ce monde et les malins esprits du monde spirituel.

et de ce qui est mal; par sa chute, elle est devenue semblable à Dieu, connaissant la douleur et la joie; par sa chute, elle lui est devenue encore semblable en ce que Dieu (Christ) a dû prendre une forme humaine et s'est fait son égal.

Ainsi la condamnation prononcée sur l'Adam terrestre a frappé l'Adam spirituel, et la condamnation prononcée sur Eve est retombée sur l'Eglise. Dieu dit à Eve: « J'augmenterai beaucoup ton travail et ta grossesse, tu enfanteras avec travail tes enfants. Tes désirs se rapporteront à ton mari, et il dominera sur toi. » En effet, le travail de l'Eglise a été considérablement augmenté; ses enfants viennent au monde avec douleur, et elle a été constamment méprisée, persécutée, dans la misère et l'opprobre. Tous ses désirs se rapportent à son Epoux spirituel; elle ne vit qu'en lui et par lui; il est son unique lumière et la source de tout son bonheur; il domine sur elle, elle en est heureuse, tous ses désirs ne se rapportent qu'à lui.

Cette même nécessité se répète en petit pour chaque chrétien. Il enfante le nouvel homme avec grand combat et avec douleur. Ainsi le péché pousse l'Eglise vers Christ; il scelle son union avec lui, et la punition que Dieu lui impose est d'aimer pardessus tout son Epoux céleste. Cette punition devient pour elle la source de la sainteté véritable et de la plus pure félicité.

Tel est le plan de Dieu. Tous les châtiments dont il nous frappe, toutes les privations qu'il nous impose, toutes les douleurs qu'il nous envoie sont le fruit d'un amour insondable et doivent produire sur nous un effet salutaire. Heureux celui qui, reconnaissant cette vérité, accepte les dispensations qui lui sont imposées comme des témoignages d'amour, et les châtiments qui lui sont infligés comme des gages de son bonheur!

La condamnation prononcée sur l'Adam terrestre et l'Adam céleste est formulée ainsi: « Puisque tu as obéi à la parole de ta femme, et que tu as mangé du fruit défendu, la terre sera maudite, tu mangeras ton pain à la sueur de ton front, et tu retourneras à ce dont tu as été pris. » Christ ayant obéi à la voix de ses élus qui l'appelaient à leur secours, ayant partagé leur honte et s'étant chargé de péchés auxquels le Saint des saints ne devrait pas toucher, le monde est maudit à cause de lui et ne lui portera que de mauvais fruit, des ronces et des épines. Il ne peut faire croître le bon grain qu'à la sueur de son visage, même à la sueur de son sang, comme en Gethsémané. Il a semé avec pleurs, cris et larmes. Il a dû souffrir la persécution, l'op-

probre et finalement la mort, afin que son corps retournât à la poudre d'où il a été pris et son esprit au monde divin d'où il est venu. Christ est donc condamné à retourner au ciel ; mais il s'y rend avec l'intention d'y préparer une place à son Eglise. Et quand tout sera terminé, il viendra la chercher, car elle ne peut plus habiter une terre maudite. Puisque Christ a fait ces choses, puisqu'il a consenti à la plus profonde humiliation imaginable et qu'il est devenu semblable aux pécheurs, il sera élevé par-dessus tout, et son âme jouira du fruit de son travail (Esaïe LIII, 11).

Après avoir péché, Adam et Eve reconnurent leur nudité. Elle figure la honte qu'il y a pour Dieu à déposer son Saint-Esprit dans des vases impurs, et à engendrer des enfants souillés par le péché. Ceux qui ne sentent pas leur nudité morale sont aux yeux de ceux qui la sentent comme des animaux aux yeux des hommes. La désobéissance d'Adam et d'Eve met Dieu dans la nécessité d'égorger des animaux pour les vêtir : autre image qui montre que le premier fruit du péché de l'Eglise nécessite la mort d'autres êtres pour protéger son existence, et couvrir la honte de sa nudité morale. C'est la première figure du sacrifice de Christ qui soit présentée à l'humanité. Elle est répétée sur une échelle plus importante dans l'agneau pascal sacrifié pour le peuple juif, puis en dernier lieu dans la communion instituée pour les chrétiens.

Dans cette explication, nous n'avons abordé aucun détail. Mais ce que nous avons dit servira, nous l'espérons, à faire comprendre que tout, tout est image ; et la moindre réflexion montrera que Celui qui a connu tout le développement de l'histoire humaine a seul pu donner dans l'histoire d'Adam et d'Eve une image de l'histoire de la race humaine. Si quelqu'un doute de la vérité de ces figures, qu'il essaye de faire quelque chose d'analogue, et d'écrire une histoire du commencement de l'humanité qui soit le type exact de son développement futur; qu'il essaye, et il reconnaîtra tout de suite son incapacité. Même avec les connaissances actuelles, il lui serait tout-à-fait impossible de produire quelque chose de sensé. A plus forte raison, aucun homme ayant vécu il y a 3300 ans n'eût été capable, à la seule lumière de sa propre intelligence, d'écrire une semblable prophétie sur les destinées humaines.

La malédiction prononcée sur Satan annonce qu'il sera le plus méprisé de tous les êtres. Nous avons vu en effet que les

méchants sont les animaux du monde spirituel. Il sera en éternelle horreur à l'Eglise; elle détruira son empire, mais il la meurtrira au talon. Le talon représente ici l'humanité visible qui sera détruite, et par laquelle elle reposait sur la terre. Nous le répétons, la vraie Eglise ou l'Epouse de Christ est invisible; elle se compose des élus de Dieu de toutes les nations et de toutes les langues; elle n'a rien de commun avec ces Eglises d'Etat qui se disent bien les vraies Eglises, mais qui ne le sont pas, puisqu'elles sont visibles. Eve, l'image, est visible, mais l'Eve spirituelle n'est pas plus visible que l'Adam spirituel.

3° En chassant Adam et Eve hors du jardin d'Eden, Dieu met le monde à leur disposition. Auparavant ils n'avaient que ce jardin seul. Ainsi le péché leur fait acquérir plus qu'ils ne possédaient auparavant. Il en est de même de l'Eglise: sans péché elle serait restée éternellement sur la terre, mais par son péché elle sera chassée hors de cette terre, et l'univers sera mis à sa disposition, tandis que cette terre, qui avait été préparée pour la recevoir, sera détruite comme l'a été le paradis.

Toute la terre avait été préparée pour la réception d'un homme pécheur. Voilà pourquoi Dieu a dû créer un lieu spécial en harmonie avec sa nature innocente pour le recevoir durant le temps qu'il n'avait pas encore péché. Mais une fois que la chute prévue par Dieu fut accomplie, Adam et Eve durent sortir du paradis. Alors ils se trouvèrent en harmonie avec la nature extérieure, qui avait été préparée aussi exclusivement pour l'homme pécheur que le paradis pour l'homme innocent. De même le ciel, représenté ici par le monde, est préparé pour recevoir une Eglise qui aura connu le mal. Si l'Eglise était sans péché, elle ne pourrait être reçue dans le ciel, pas plus que le monde n'aurait pu recevoir un Adam innocent. Par cette raison, elle a été placée sur la terre, puis, chassée de la terre, elle trouvera le monde céleste ouvert et préparé pour la recevoir.

Des volumes seraient insuffisants pour expliquer en détail ces premiers chapitres de la Genèse. Il faudrait passer en revue toute l'histoire de l'humanité pour démontrer la portée des images que Dieu nous présente dans ce court récit de la création d'Adam et d'Eve, et dans celui de leur chute.

On a presque totalement ignoré l'histoire de notre race, considérée comme une organisation unique; est-il dès lors surprenant qu'on n'ait pas compris la portée des prophéties qui s'y rapportent, et qui ont été tracées si clairement dans les pre-

miers chapitres sur lesquels nous venons de jeter un coup d'œil ?

Quel merveilleux enchaînement et quelle richesse d'images la nature présente ! Chaque objet peut figurer des choses différentes, selon qu'on le compare avec un développement inférieur ou supérieur. Ainsi le même état, qui est ténébreux comparé à un état plus développé, est lumineux comparé à un état encore inférieur. Par cette raison dans la cosmogonie un jour est ténébreux pour le jour suivant, qui est plus développé, tandis qu'il est lumineux pour le jour précédent, qui est moins développé. Cette double signification des images se retrouve dans toute la nature, et il ne faut jamais la perdre de vue dans l'étude des lois de l'analogie. C'est à cette seule condition que les mêmes types, les mêmes vérités peuvent se répéter à travers toute l'organisation de ce monde.

Ainsi pour l'homme innocent le paradis est un lieu de plaisir et de bonheur, un progrès sur le monde extérieur et le type de la béatitude. Mais pour l'homme pécheur racheté par Christ, pour l'enfant de Dieu, le paradis représente un état inférieur, une prison, un état de stupidité et d'ignorance, indigne d'être habité par un être dont les connaissances réclament un domaine plus vaste et un horizon plus élevé. A ce point de vue, c'était un gain que d'être chassé du paradis, comme c'est un gain pour le chrétien d'être chassé de ce monde pour entrer dans un monde plus élevé. Pour le méchant au contraire c'est un malheur. Ce monde lui paraît un paradis, et il entrera dans un monde plus vaste avec pleurs et en tremblant. La destruction du paradis terrestre signifie tout aussi bien la destruction du monde que la destruction de l'impie Jérusalem. C'est l'inférieur qui se consume devant le supérieur. Ainsi, selon le point de vue auquel on se place, le paradis représente le bien ou le mal, comme le nuage qui séparait les Israélites des Egyptiens, et qui représentait Christ, était ténébreux d'un côté et lumineux de l'autre.

Les chrétiens n'envisagent le paradis que dans son premier sens. Ils se représentent le paradis céleste comme un lieu entouré d'une barrière infranchissable, dans l'enceinte de laquelle il règnera une paix et un bonheur éternels, et où tous ceux qui pourront y pénétrer ne manqueront pas d'être heureux.

C'est ainsi que l'Eglise catholique se représente le paradis sous une forme plus ou moins matérielle, adaptée à l'intelligence des masses. En effet, il existe une barrière entre le

monde extérieur et le paradis céleste. Mais cette barrière n'est pas comme un mur qui sépare deux espaces; elle est semblable à la distance qui sépare la pierre de la plante, la plante de l'animal, l'animal de l'homme, et le monde matériel du monde spirituel. Les pierres, les plantes et les animaux qui se trouvaient dans le paradis n'en avaient aucune connaissance. De même un méchant pourrait traverser le lieu où se trouvent les bons sans s'en apercevoir; il est incapable de reconnaître qu'il existe un état plus heureux que le sien, et ne peut pas plus apercevoir la barrière qui existe entre lui et les bons qu'un animal ne distingue la différence entre lui et l'homme.

L'enceinte existe pour l'inférieur, non pour le supérieur. C'est la plante qui est enracinée au sol, les hommes ne le sont pas. Ce seront donc les méchants qui seront circonscrits dans un espace fixe, non les bons. Ainsi que le monde des esprits embrasse la terre et toutes les étoiles, de même le royaume de Dieu embrasse l'univers entier. Le monde divin est au monde spirituel comme le règne organique au règne inorganique. Nous ne pouvons empêcher un des esprits d'entrer dans l'espace circonscrit par le monde matériel, mais nous sommes totalement incapables d'entrer dans le leur; de même l'enceinte qui renferme les méchants est ouverte aux bons, s'ils veulent y entrer, mais l'inverse n'est pas possible.

D'après ces lois, on comprend que l'homme qui ferait absoudre ses péchés par des prêtres pour entrer dans le royaume de Dieu, ou qui payerait des messes pour procurer à un mort une bonne place au ciel, serait semblable à un chien qui apporterait un os à un de ses camarades, et lui dirait: Voici pour ta peine; fais-moi devenir un homme.

Mais, comme un animal ne peut changer un autre animal en homme, de même un homme ne peut faire passer un autre homme du monde spirituel dans le monde divin. Si, dans ce cas, il s'agissait simplement de transférer d'un local à un autre, on concevrait encore une pareille assertion; car ici-bas on peut faire changer de place à un homme. Mais pour faire entrer quelqu'un dans le ciel il faut infiniment plus qu'un changement de lieu ou d'organisation, il faut le faire passer d'un monde à un autre; pour cela il faut douer un être de nouvelles substances et de nouvelles vies, ce qui dépasse les forces de tout homme. Insensé celui qui croit à pareille chose!

Dieu même ne peut transformer un être qui n'appartient pas

à son royaume en un héritier de ce royaume. Nous avons vu, dans le chapitre de la paternité de Dieu, qu'il ne saurait créer un enfant ou un être bon et saint; il ne peut que l'engendrer. Or ce qui n'est pas au pouvoir de Dieu, l'homme est bien plus incapable encore de le faire. Aussi, quand des prêtres s'arrogent le pouvoir de procurer une place dans le ciel ou d'en exclure quelqu'un par l'excommunication, leur impiété est-elle effrayante.

O Japhet, ô Japhet, que tes Eglises ont perverti les vérités déposées dans la Bible et dans la nature! Dans ton adoration de toi-même, tu t'es attribué un pouvoir supérieur à celui de ton Dieu!

A présent comme au temps du Seigneur, il existe beaucoup d'hommes qui demandent des miracles comme démonstration de la vérité de la Bible. Mais il n'y a pas plus de raison aujourd'hui pour leur accorder cette demande qu'il n'y en avait il y a deux mille ans. Une foi fondée sur les miracles n'a aucune espèce de valeur. A ce titre, autant vaudrait être mahométan que chrétien. C'est l'intelligence qui doit être convaincue par le raisonnement; alors seulement elle devient un fondement sur lequel on peut bâtir. Néanmoins Dieu n'a pas refusé toute manifestation de sa puissance à ceux qui sont sincères, à ceux qui désirent comprendre, non croire.

Changer le cœur d'un homme, n'est-ce pas un miracle plus grand que tous ceux qui sont racontés dans la Bible? Est-il plus difficile de transformer un lion en agneau, d'arrêter le cours du soleil ou d'amonceler les flots de la mer que de transformer le cœur d'un homme, et de faire qu'il aime pour l'amour de Dieu ce qu'il haïssait auparavant, qu'il aime ses ennemis et qu'il se déteste lui-même? Est-il plus difficile de changer une pierre qu'un esprit, et le spirituel est-il plus malléable que le matériel? Que ceux qui demandent des miracles considèrent la parole divine écrite il y a plus de trois mille ans. Elle donne une histoire de la terre, de l'origine de l'humanité et de son développement final avec une précision et une richesse de détail telles qu'aucun homme ne peut en faire autant, même avec le secours de toutes les sciences modernes.

Voilà un miracle d'intelligence pour ceux qui sont intelligents, car ils doivent comprendre qu'aucun homme n'aurait la capacité de faire un ouvrage semblable. De plus les prophéties contenues dans la Bible, qui s'étendent sur les destinées de

l'humanité, comme les prophéties de Noé indiquant à chacun de ses fils sa position future, sont autant de témoignages de l'inspiration divine des saintes Ecritures. Car comment eût-il été possible à Noé, avec des facultés ordinaires, de prédire les destinées de ses fils? L'inspiration surnaturelle de Celui qui connaît toutes choses a seule pu lui révéler ce mystère. Il en est de même de toutes les autres prophéties.

Une autre preuve que la Bible est de Dieu et non des hommes, c'est qu'elle enseigne que les choses visibles sont l'image des choses invisibles, et l'homme l'image de Dieu. En outre les vérités spirituelles qu'elle révèle sont constatées par le témoignage de la nature, tandis que tout ce que l'homme s'est imaginé sur le monde invisible est juste le contraire de ce que la nature enseigne. Si la Bible était des hommes, elle serait le reflet de la croyance des hommes, et les vérités qu'elle enseigne seraient contraires aux lois de la nature. Or le fait qu'elle est à l'unisson avec la nature est la preuve la plus éloquente qu'elle est du même auteur que la nature. Un autre phénomène miraculeux concernant la Bible, c'est qu'elle est l'œuvre d'un grand nombre d'hommes, dont les premiers ont vécu 1500 ans avant les derniers; elle est écrite dans des langues différentes, et cependant elle est une; on ne peut en retrancher les premiers chapitres sans détruire le sens des derniers.

La Bible se présente au monde comme un guerrier portant à la main une épée à deux tranchants; elle combat, elle entraîne ses captifs et personne ne peut les arracher de ses mains; elle les asservit corps et âme, les pénètre d'un même esprit, les enflamme d'un même courage, et dès l'instant qu'un homme est devenu son captif il s'enrôle dans ses rangs, et combat pour sa cause avec le même zèle que les plus dévoués vétérans. Tous ne sont qu'une âme, qu'une vie: comment refuser ces qualités à leur chef? Toujours vivante, toujours victorieuse, la parole divine ne vieillit pas, sa force ne diminue pas, son influence ne s'affaiblit pas et son intelligence ne tarit pas. Des milliers de milliers ont sacrifié avec joie leur vie pour témoigner de sa vérité; ils ont bravé la souffrance, les persécutions, la torture et l'échafaud. Ils ont renoncé à tout bonheur terrestre pour propager le règne de ce livre; et ce livre n'aurait pour fondement que quelques pauvres rêveries? N'y aurait-il pas là un miracle plus grand que tous ceux racontés dans ses écrits?

La Bible est la source de tout ce qu'il y a de pur. Elle ne de-

mande que des choses contraires aux instincts humains; elle commence, pour ainsi dire, là où l'homme finit. Elle veut que l'homme s'humilie, qu'il aime son ennemi comme lui-même et se haïsse comme son ennemi. Quelle révolution ne faut-il pas dans un cœur pour opérer un pareil changement! Comment expliquer cette puissance, s'il n'y a pas au fond de ces écrits un Dieu caché, qui y a versé le puissant souffle de son âme? Aucune œuvre humaine ne saurait produire quelque chose de semblable, et si ce livre était humain, ce serait un miracle mille fois plus grand que si c'est une œuvre divine.

Toutes les fausses religions enseignent que ceux qui les adoptent sont les meilleurs des hommes, tandis que l'Evangile fait le contraire. Il pose comme condition à ses disciples de se considérer comme mauvais, et il leur recommande de faire des efforts continuels pour se considérer comme plus mauvais encore. C'est le signe auquel ils reconnaîtront leurs progrès. Il promet le ciel, pour ainsi dire, au plus mauvais, à celui dont la dette sera la plus grande. « Je ne suis pas venu, dit le grand fondateur de cette religion, je ne suis pas venu pour appeler le juste à la repentance, mais l'injuste. Je ne suis pas venu pour ceux qui sont en santé, mais pour ceux qui sont malades. Celui à qui il sera le plus pardonné, c'est celui-là qui aimera le plus. » Il refoule hors du cœur de l'homme toute orgueilleuse émulation, en disant: « Celui qui veut être le premier sera le dernier, et le dernier sera le premier. » La religion chrétienne ne commence que là où finissent les affections naturelles: tout ce qu'elle demande est contraire à notre nature.

Ce n'est pas une parole humaine qui peut exiger de pareilles choses. Ce ne peut être un homme ordinaire qui recommande à ses adhérents de ne pas chercher à s'élever, qui repousse toute ambition et les exhorte à se mettre à la dernière place. Et quelle récompense terrestre est-ce qu'il offre pour des sacrifices si grands, si révoltants pour notre orgueil? Des privations, des persécutions et le mépris des hommes! Certes la puissance de l'Evangile est un miracle, un miracle plus imposant que celui qui consisterait à changer le cours des astres ou à marcher à pied sec sur les ondes limpides du lac de Génésareth. Ces derniers miracles ne s'adressent qu'à l'intelligence; ils sont sans portée et sans influence pour des natures animales. Un simple mortel pourrait mille fois plutôt faire remonter à son origine l'eau d'un fleuve que de faire aller le cœur humain

contre son courant naturel. Si quelqu'un en doute, qu'il l'essaye! Qu'un insensé vienne nous dire, par exemple, que la vie du peuple juif est le fruit d'un « rêve gigantesque », ou que l'Evangile est un produit de la beauté des environs de Nazareth! En entendant cela, le vrai penseur ne peut que hausser les épaules de pitié. Comment un rêve peut-il donner la vie ou la beauté d'un site faire faire à un homme ce dont il a horreur? Mais tel est le fruit des enseignements des Eglises d'Etat; elles ont aboli toute logique pour les choses spirituelles, et à présent les incrédules le leur rendent avec usure. Comment s'étonner que les ennemis du christianisme ne respectent aucune logique quand ils parlent des vérités chrétiennes? Les prêtres eux-mêmes demandant qu'on la laisse de côté, les incrédules se conforment avec plaisir à cette exigence.

Les Eglises récoltent donc ce qu'elles ont semé: à elles la faute, si la génération présente est incrédule! Cette incrédulité ne disparaîtra que quand les Eglises qui l'engendrent auront perdu toute leur puissance. Nous prions donc le lecteur de ne pas confondre, comme on le fait si souvent, le christianisme biblique avec les dogmes des Eglises d'Etat; ce sont-là deux choses aussi différentes que le jour et la nuit. L'époque approche où la parole divine sera justifiée, et où les hommes reconnaîtront que Dieu leur a donné la lumière spirituelle avec la même abondance que la lumière matérielle. Oui, il viendra pour cette terre un temps où tout ce qui est secret sera connu, où tout ce qui est caché sera révélé.

Levez les yeux en haut! Débarrassez-vous des liens de l'ignorance et de la superstition, et jugez d'une manière impartiale les phénomènes que présentent vos Eglises et votre société. Voyez, par exemple, combien vous êtes injustes dans votre manière de juger votre Créateur, et combien vous honorez plus l'homme que Dieu.

L'invitation d'un roi terrestre est généralement acceptée avec bien plus de plaisir et suivie avec plus de ponctualité que l'invitation de Dieu. On est plus fier d'un titre, d'un ordre, d'une distinction quelconque conférée par un empereur qu'on ne l'est des grâces accordées par le Souverain omnipotent. On craint plus le blâme d'un roi que celui de Dieu. Quand nous faisons une mauvaise action, nous redoutons plutôt qu'elle soit connue des hommes que de notre Créateur. Or celui qu'on sert avec le plus de déférence et d'empressement, c'est celui qu'on es-

time par-dessus tout. Beaucoup de gens sans doute refuseront d'avouer qu'ils estiment leurs semblables plus que le Père céleste, mais les faits témoignent contre eux et convainquent leurs paroles de mensonge. Ils honorent Dieu uniquement des lèvres, tandis que, par leurs actions, ils honorent leurs supérieurs dans la société, et croient qu'il faut obéir au gouvernement plutôt qu'au prince des princes. Ils pensent qu'on est agréable à Dieu quand on obéit à une Eglise, à un roi, si même l'un et l'autre commandent des choses que Dieu a défendues.

Où est l'intérêt qu'on porte aux choses divines et spirituelles? Qui se donne la peine d'étudier avec autant de persévérance les objets spirituels que les objets matériels? Qui cherche à acquérir les trésors célestes avec l'ardeur qu'il met à amasser les trésors terrestres?

Il y a certainement des hommes qui font exception, mais ils sont en petit nombre; plût à Dieu qu'il en fût autrement!

TABLE DES MATIÈRES

LIVRE PREMIER.

L'Economie matérielle ou le Monde astral.

PREMIÈRE PARTIE. — CONSIDÉRATIONS GÉNÉRALES.

DEUXIÈME PARTIE. — MATÉRIAUX DU MONDE ASTRAL.

TROISIÈME PARTIE. — PLAN DE CONSTRUCTION DU MONDE ASTRAL.

LIVRE SECOND.

L'Economie spirituelle ou le Monde invisible.

FIN.

ERRATA :

Page 127, ligne 19, au lieu de disparaissaient *lisez* disparaissent.
» 130. » 8, » » » coustruite » construite.
» 193, » 6 en remontant, au lieu de culiivé *lisez* cultivé.

NOTICE

CONCERNANT LA SECONDE ÉDITION DE L'OUVRAGE
DE M. H. DE MAY.

M. Ch. Byse rappelle dans son « Introduction » que des changements plus essentiels que ceux apportés au titre du livre de M. de May semblaient réclamés et lui ont été proposés.

Voici quelques explications à ce sujet:

Disons d'abord que « *l'Economie matérielle* » a reçu l'approbation unanime de plusieurs hommes compétents. L'un d'eux, possesseur d'un exemplaire de la précédente édition, nous a dit en propres termes ceci: « Vous n'avez rien à changer à la « première partie, car tous les travaux scientifiques accomplis « durant ces douze dernières années sont venus confirmer les « idées de M. de May. »

Les modifications désirées concerneraient, en effet, seulement la seconde partie ou « *l'Economie spirituelle.* » Elles portent sur deux points, l'un consistant à éclaircir et grouper ce qui se rapporte au « Monde divin », l'autre portant sur une meilleure coordination des chapitres ou une classification différente des matières.

Les observations relatives au « Monde divin » nous paraissent justes et de nature à faciliter l'étude de cette portion, la plus difficile à saisir, du travail de M. de May. Nous allons chercher à les relever, en déclarant d'ailleurs, une fois pour toutes, que, soit les auteurs de ces observations, soit nous-même, n'en apprécions pas moins hautement, comme il le mérite, l'ouvrage primitif, que nous rééditons tel qu'il a paru déjà, sauf les corrections de style et le changement du titre dont M. Byse s'est occupé.

La première remarque concerne l'idée avancée par M. de May (ch. VIII, § 1, page 327) à propos de la molécule (l'individualité spirituelle) qui, d'après lui, serait indivisible pour Dieu, comme la molécule matérielle des règnes inorganiques le serait pour l'homme. Cette idée, adoptée entre autres par Leibnitz, ne paraît pas s'harmoniser avec l'enseignement donné par M. de May

à propos des forces ou des vies les plus inférieures du Monde matériel qu'il déclare avec raison être périssables, tout aussi bien (quoique moins fragilement) que les vies plus supérieures.

Quant au pouvoir de l'homme à l'égard de la molécule ou de la cellule, pour tout ce qui rentre dans le domaine du monde matériel, nous estimons que les progrès qui restent à accomplir par la physique et la chimie, — cette dernière branche de la science est encore à son état d'enfance —, permettent tout au moins de supposer que l'humanité pourra un jour arriver à diviser, analyser et détruire la molécule douée de force ou de vie.

M. de May a sans doute voulu parler de l'*atome* privé de tout principe vital, c'est-à-dire de la particule de substance dans son état le plus primitif, vain, insignifiant, inerte ou inanimé. Or là où l'archée (le principe) de la vie manque, c'est le non être, le néant et on ne peut détruire ou diviser ce qui n'existe pas.

En parlant du non être, du néant, nous n'entendons pas donner l'idée du « vide », car, pour nous, le vide n'existe nulle part. L'Univers est rempli par trois substances : la matière ou le corps, l'âme ou l'esprit et la vie divine ou le Saint-Esprit. Ces trois substances se trouvent dans l'Univers, les unes sans force, ni vie : c'est le néant, le non être, la mort. Les autres sont douées de forces et de vies matérielles, spirituelles et divines ; ces substances *animées* constituent seules une manière d'être, un *état* effectif ou « *l'être* » proprement dit. Or « *l'être* », ce qui *existe* (toute substance douée de force ou de vie), est divisible et destructible, soumis, universellement à l'action de Dieu, et à celle de l'homme quant aux choses qui rentrent dans le domaine de celui-ci. Il résulterait de cette remarque ceci :

1° L'individualité (molécule) spirituelle est déstructible aussi bien que l'individualité (molécule ou cellule) du monde matériel, mais les *atomes* (sans aucune vie) de la substance spirituelle sont indestructibles pour Dieu, comme les *atomes* (sans aucune force ou vie) de la matière le sont pour l'homme.

2° Les âmes inorganiques ou les esprits les moins doués du monde spirituel sont destructibles et périssables, au même titre que les forces ou les vies du monde matériel (voir page 332, dernier alinéa).

On aurait voulu modifier le chapitre IX ainsi qu'il suit:

CHAPITRE IX.

LE MONDE SPIRITUEL

§ a. *Empire inférieur ou forces inorganiques.*

Ce § a. aurait compris tout le chapitre IX actuel.

§ b. *Empire supérieur ou âme spirituelle organique.*

Ce § b comprendrait le chapitre X actuel jusqu'à et y compris l'alinéa: « Tels sont quelques-uns des caractères les plus saillants de l'âme spirituelle . . . .

Et la note ci-après était proposée pour ce § b:

« La nature et la Bible nous enseignent qu'il y a instinct de « rapprochement, d'association, dans le domaine du mal. L'es- « prit d'organisation, de solidarité, de fraternité et de corps « existe dans l'enfer comme sur la terre. L'empire des ténèbres « a son chef, ses officiers, ses simples soldats. Tout cela existe « spirituellement d'une manière bien plus supérieure et plus « subtile que les systèmes du mal établis dans le monde maté- « riel; ces derniers n'étant que l'image où la pâle représenta- « tion des réalités sataniques spirituelles qui ne seront détrui- « tes, dans leur racine et pour l'éternité, que par la « *mort se-* « *conde* » (Apoc. XX, 14, 15;) ou la mort de l'esprit égaré, orgueilleux et corrompu.

Quant au « *Monde divin* » on proposait de rassembler en un seul chapitre tous ceux qui en font mention. L'ordre suivant est établi pour donner une simple idée de ce que l'on aurait désiré:

CHAPITRE X.

LE MONDE DIVIN

§ 1. *Organisation de l'Eglise; sa construction et son travail.*

Ce § aurait compris tout le ch. XIX actuel, plus la fin du ch. X depuis les mots: « Entrons en pensée dans ce monde in- « visible et promenons-y nos regards. Voyez ces esprits qui « forment le corps de l'Eglise . . . .

§ II. *La prière.*

Aurait compris ce qui fait le § III du chapitre XVII actuel.

§ III. *Les Enfants de Dieu.*

Ce qui forme le § II du chapitre XVII actuel.

§ IV. *La paternité de Dieu.*

Ce qui forme le § I du chapitre XVII actuel.

§ V. *L'âme de Dieu.*

Tout le chapitre XV actuel.

§ VI. *La substance divine.*

Tout le chapitre XIV actuel.

§ VII. *Aperçu ou résumé des lois qui régissent la substance et l'âme divines.*

1° La substance qui constitue le Corps de Dieu et celui de ses Enfants c'est le Saint-Esprit, c'est-à-dire une substance spirituelle ou morale, sainte, vivante et supérieure à toutes choses.

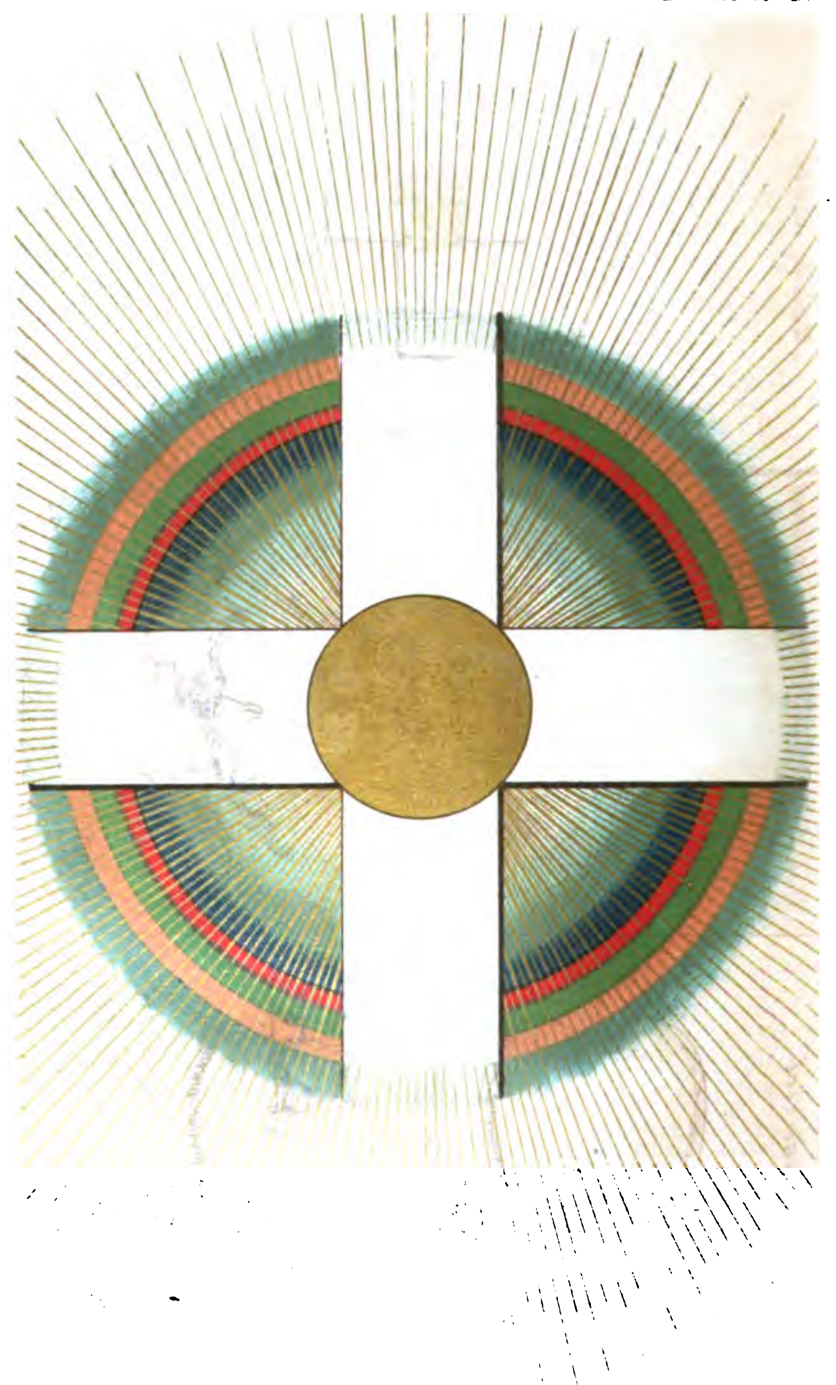
2° Le Saint-Esprit est de son essence ou de sa nature monarchéïque. Ce qui le distingue par-dessus tout, c'est d'avoir son âme ou son principe vital et générateur en Lui-même (Jean V, 26). L'âme et le corps divins constituent ainsi une indissoluble Unité, source éternelle de toute vie et qui ne peut donner que la vie, le mouvement et l'être à l'Univers.

3° La substance divine ou le Saint-Esprit n'est ni altérable, ni destructible. Elle soutient, embrasse et sonde tout d'une manière parfaite, jusque dans les moindres détails. Elle occupe spirituellement une place dans tout être spirituel qui veut bien la recevoir et la conserver en lui.

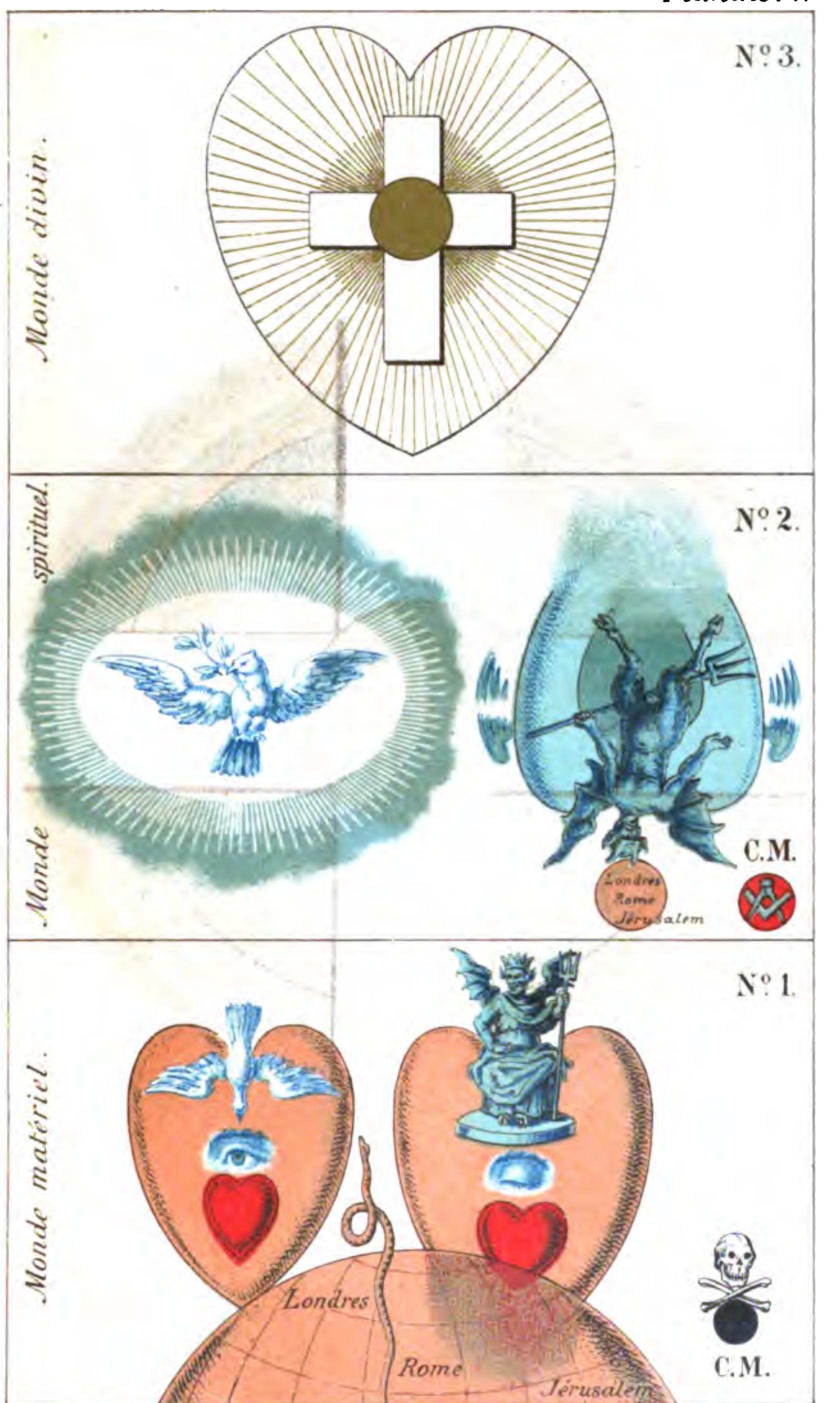
4° La substance divine ou le Saint-Esprit est divisible. Chaque être spirituel peut la posséder et en jouir selon le degré de son développement divin.

5° Par la substance avec laquelle elle ne fait qu'un l'âme ou la vie de Dieu produit la vie de Dieu. En d'autres termes, quand Dieu engendre, il prend de sa substance, c'est-à-dire le Saint-Esprit, et ceux qu'Il engendre sont bien ses enfants ou ses autres Lui-même.

6° Plus un Etre divin est élevé en force, en sagesse et en gloire, plus aussi son humilité, sa sainteté et son amour sont profonds. Ses facultés, ses richesses spirituelles sont mises au service de tous, dans la mesure où chaque être divin veut bien se les approprier et en jouir.



L' Univers visible & invisible.



Chromolith Jacobi, Chaux de-Fonds.

7° *L'Unité en toutes choses:* pour la vie, la pensée, la volonté et l'action. Un accord parfait, une harmonie inaltérable dans la pratique de tous les devoirs et de toutes les vertus: *L'Unité* dans les questions de justice, de sainteté, d'amour et de gloire, tel est le caractère fixe ou *unique* de la substance et de l'âme divines.

Le rang d'Enfant de Dieu emporte le droit ou la qualité d'être un avec Dieu et résume la position la plus haute et la plus excellente qu'il soit possible de concevoir, car l'Enfant de Dieu est appelé à jouir de la vie éternelle en plein, dans toutes ses manifestations et perfections. Il peut donc obtenir une part infinie de bonheur, de joie et de gloire, et cette part ou cette mesure dépendra toujours de lui-même; elle sera donc en rapport parfait avec le degré d'intelligence, d'élévation et d'humilité divines auquel l'Enfant de Dieu sera parvenu.

Ce chapitre X ainsi divisé en sept § ferait ressortir plus distinctement ce qui est relatif au « *Monde divin* », lequel mérite bien, par sa supériorité sur les deux mondes inférieurs, d'avoir une place spéciale et comme en relief.

Les autres chapitres du livre second auraient pu former ensemble une 3[me] partie que l'on proposait d'intituler:

« *Partie didactique et dogmatique* »

dans laquelle les chapitres auraient aussi été classés un peu autrement qu'ils ne le sont.

Mais nous avons admis bien volontiers la manière de voir de M. Byse, consistant à présenter cette 2[de] édition au public telle qu'elle est sortie une première fois des mains de M. de May, afin de faire connaître l'Auteur par son œuvre originale, que nous nous plaisons à appeler « les prémisses d'une grande conception ».

Les planches 13 et 14, destinées à représenter les trois mondes, avec les explications pages 338 et 341, auraient dû former un chapitre spécial intitulé: « *Tableaux ou Récapitulation de notre système cosmogonique* ».

Ces planches ont aussi attiré la critique de quelques penseurs qui reprochent surtout à la planche 14, de ne pas tenir compte, au point de vue spirituel, du principe binaire ou double que M. de May admet et développe comme base de toute sa cosmogonie (voir pages 63 et 348):

La nature, disent ces penseurs, présente à tous égards une double image ou deux symboles : celui de la lumière ou du bien et de la vie, et celui des ténèbres ou du mal et de la mort.

L'humanité étant la partie la plus élevée du monde matériel et ayant seule l'apanage du Saint-Esprit, c'est en elle que se manifeste le double type du monde spirituel et du monde divin. Ainsi, en Adam, l'humanité est le type du monde spirituel, comme l'homme volontaire, orgueilleux, rusé, méchant, est le type de l'esprit autoritaire, du mal et de la mort. Puis, en Christ, l'humanité régénérée représente le monde divin et l'homme régénéré l'image du Dieu vivant et vrai, de l'Etre doux et humble de cœur, du Prince de la Vie.

Les deux planches ci-contre sont destinées à expliquer cette dualité spirituelle.

On nous pardonnera la simplicité des emblèmes. C'est spirituellement, nous le savons, qu'il faut discerner les esprits, et plus nous serons spirituels, moins nous aurons besoin de signes charnels ou visibles à l'œil pour nous représenter le monde spirituel et le monde divin. L'étude ou l'observation naturelle des hommes, de leurs actes et de leurs paroles, nous instruira toujours mieux que des figures si bien imagées soient-elles.

Une vérité importante sur laquelle nous insistons au sujet de ces tableaux, c'est que l'Univers spirituel n'est ni au-dessus ou en dehors ni dans quelque partie à part de l'Univers matériel, mais plutôt qu'il le renferme et l'enveloppe. La vie pénètre la matière. L'esprit s'incarne dans les hommes selon la mesure de leurs capacités spirituelles. La conscience est comme la *voix* qui produit dans notre être spirituel le *sentiment de la présence* sainte et juste de l'Eternel (Gen. III, v. 8), puis Celui-ci ne se borne pas à nous parler en nous laissant à nous-mêmes, car son amour le porte, d'abord, à nous protéger en nous recouvrant du produit de son travail (Gen. III, 21) et, ensuite, Il nous fait devenir son Temple (II Corr. VI, 16), c'est-à-dire que Dieu cherche à habiter en nous et que, toujours dans la mesure où nous le voulons bien, Il désire nous pénétrer ou nous remplir de son Esprit, par lequel nous saisissons et comprenons avec *conviction* et *certitude* qu'une substance sainte *est en nous*, et qu'elle nous donne le droit de regarder à Dieu comme à notre Père, et de nous appeler des « *Théophores* » *des* « *Enfants de Dieu* ».

Ainsi le ciel, la vie, Dieu et le bonheur se trouvent aussi

près de nous que l'enfer, le mal, la souffrance et la mort. Ces deux mondes opposés, ces deux puissances spirituelles et morales ennemies l'une de l'autre, nous entourent et cherchent à nous posséder absolument. Il n'est pas plus nécessaire de tours de Babel, ni d'intermédiaires, pour nous élever jusqu'à Dieu ou au Souverain bien, qu'il n'est nécessaire de sortir de ce monde matériel pour se faire une idée du mal et avoir l'occasion de le sentir ou de le pratiquer. (Gen. IV, 7; 1 Jean V, 19.)

Si les hommes le voulaient sérieusement, d'un commun accord, ils pourraient en finir au plus vite avec tous les désordres et tous les maux. Il leur serait possible et facile d'être vraiment heureux déjà sur la terre, et celle-ci finirait bientôt par être transformée en un nouveau jardin d'Eden, qui deviendrait la véritable antichambre du ciel.

Nous affirmons que le mal, les tourments, l'enfer, tyranniseront les hommes aussi longtemps et aussi fortement que ceux-ci le voudront bien. On frémit en pensant que cet état de désordre et de souffrances aurait duré éternellement si Dieu ne l'avait prévu et n'y avait pas mis un terme, en instituant la mort ou la fin de toutes les choses créées et tombées, — la mort devenant à cet égard un véritable bienfait pour l'humanité.

Ce ne sont point là des paradoxes, mais des vérités naturelles et simples, inébranlables, d'une très-grande portée. Elles nous enseignent que l'homme était, qu'il pourrait être et qu'il sera enfin un jour si parfaitement libre, que toutes ces solennelles questions du bonheur et du malheur, de la mort et de la vie, ne dépendent en réalité que de l'homme seul qui, en définitive, est son propre maître et a le pouvoir de s'organiser ou de se développer lui-même au spirituel comme au matériel, — cette dernière organisation n'étant que l'image de la première.

La nature et la Bible nous enseignent que l'homme peut dominer sur le mal (Gen. V, 7); que Dieu n'a aucun secret, aucun mystère pour ses créatures (Ezéch. XXVIII, 3; Luc VIII, 17; XII, 2). A plus forte raison Dieu n'a-t-il rien à cacher à ceux qui se laissent pénétrer de son Esprit et qui, par là, deviennent ses Enfants.

Encore ici constatons une dualité d'organisation: On peut s'organiser soi-même par soi-même, en s'adressant au monde des sens et en donnant à l'ombre ou à l'image visible l'importance ou la valeur de la chose invisible signifiée. Cette paresse spirituelle donne la connaissance du bien et du mal, d'où résulte

la souffrance et la mort. Voici près de six mille ans que l'humanité cherche à s'organiser en suivant cette voie trompeuse à tous égards. Nous en voyons et sentons tous les jours mieux les tristes résultats !

Une autre et la seule bonne manière de s'organiser soi-même, consiste à le faire en considérant l'homme et le monde visible comme des symboles des réalités spirituelles invisibles, et, par conséquent, en se persuadant bien que ce n'est point en Adam l'homme ancien, ni dans les choses matérielles, mais en Christ, l'homme nouveau venu du ciel, que nous trouverons notre organisation vraie, définitive, conduisant au bonheur et à la vie, par la connaissance de Dieu ou de la Vérité ! Sur ce dernier point voici deux mille ans que Dieu est venu « *à la façon humaine* » au milieu de nous. Un chemin naturel, simple, clair et facile à suivre existe de la terre au ciel. Cette voie royale, paisible, humble, est bordée de ses deux côtés par l'arbre de vie qui produit une plénitude régulière de fruits et dont les feuilles même ont la vertu de guérir toutes les nations, ensorte qu'il n'y a plus d'anathème (Apoc, XXII, 1 à 5) !

Jusques à quand serons-nous sans intelligence et lents de cœur pour croire à ces facilités et à cette surabondance de vie et de bénédiction ?

Celui qui se nourrit de « l'arbre de la Connaissance du bien et du mal ». c'est-à-dire de lui-même et des choses visibles ou créées qui l'entourent, peut avoir de l'esprit dans une forte mesure, néanmoins, aussi longtemps qu'il n'est pas engendré et formé de la substance de « l'arbre de vie », c'est une *créature spirituelle*, non un *Etre divin.*

La responsabilité et la culpabilité de cet *esprit* sont en rapports avec son degré d'intelligence et d'élévation. Dieu, qui apprécie tout de haut en bas, a permis que l'homme donne à cet esprit des noms caractéristiques (on peut dire que l'homme se donne ces noms à lui-même), tels que « le serpent » Gen. III, 1; » Satan » (entré dans l'homme) Jean XIII, 27; la « Bête ». le « faux prophète », le « dragon », le « diable », la « mort ». les « morts » (grands et petits), d'après 1 Corr. XV, 26 et Apocal. XX, 12).

Mais revenons-en à notre sujet.

La planche XIII représente l'Univers visible et invisible que nous divisons en trois mondes :

1° LE MONDE DIVIN, sous les emblèmes de: *a*) Une boule d'or projetant ses rayons dorés partout, symbole de la présence toute puissante de la Vie ou de l'Esprit de Dieu. — *b)* Une croix blanche, signe rappelant les quatre économies introduites depuis Adam, homme libre, responsable et tombé, jusqu'à Christ, l'homme venu du ciel, non tombé, aimé et glorifié comme Dieu au ciel et sur la terre. C'est la base du monde divin, l'essence de la vie éternelle, la famille du Père céleste !

2° LE MONDE SPIRITUEL, bleu–clair à bleu-foncé, divisé en deux empires : *a*) *Bleu-clair*, c'est l'*empire inorganique*, c'est-à-dire les esprits faibles, les simples soldats ou les « petits » (Apoc. XX, 12) esprits, éclairés par l'un ou l'autre des trois degrés des manifestations divines : *Les Oeuvres*, *la Parole*, *l'Esprit*, et qui, malgré cette lumière, se laissent dominer par la chair, se matérialisent, et sont sans goût ni affection pour les réalités invisibles ou pour la vie éternelle.

b) *Bleu-foncé*, c'est *l'empire organique* du monde spirituel, c'est-à-dire les esprits supérieurs, les «grands» (Apoc. XX, 12); puis le « prince » et le « roi de Tyr », mentionnés symboliquement en Ezéch. chap. XXVIII, v. 1 à 19. Ce qui caractérise cet « *empire organique* », ce n'est point que les esprits qui le composent se matérialisent absolument, mais ces esprits orgueilleux et forts constituent l'iniquité (ou ce qui était un mystère jadis), tendant à une révolte de plus en plus ouverte contre Dieu et produisant l'homme-Satan ou l'adverversaire de Dieu, qui se proclamera comme étant luimême Dieu (2 Thess. II, 3 et 4).

3° LE MONDE MATÉRIEL, divisé en quatre règnes, soit :
Le *règne éthérique*, nuage frangé bleu-clair ;
Le *règne minéral*, cercle jaune-terre;
Le *règne végétal*, cercle couleur verte;
Le *règne animal*, cercle couleur rouge.

Les détails donnés ci-dessus n'infirment en rien la division admise, savoir : que le monde matériel a *deux empires et quatre règnes*; le monde spirituel *deux empires* seulement, et le monde divin *un empire sans subdivision*.

Les tableaux planche XIV sont destinés à faire ressortir la vérité du système binaire ou double dont l'homme est le symbole sur la terre, aussi bien pour le monde spirituel que pour le monde matériel

Tableau n° 1. Monde matériel.

Figure à droite. Homme ancien, esclave de ses sens ou de son « moi. » Le grand cœur représente le corps matériel; le petit cœur rouge représente l'âme psychique ou matérielle; l'un et l'autre enfoncés ou absorbés dans les choses de la terre. L'homme couleur bleue (un roi) représente l'esprit mondanisé, autoritaire, diabolique, qui domine la conscience (œil fermé). Dans cette position l'homme ne peut suivre que deux voies également fausses et funestes: ou (par l'esprit qui l'anime) se gonfler d'orgueil, se croire et se dire le seul vrai Dieu, ou (en méprisant l'esprit qui l'anime) se matérialiser, se souiller, s'éteindre au moral et au spirituel.

Figure à gauche: Homme nouveau, engendré de Dieu et ne relevant que de Lui seul. Le grand cœur et le petit cœur représentent aussi le corps et l'âme terrestres. La colombe représente le Saint-Esprit qui forme ou engendre l'homme nouveau, en réveillant tout d'abord la conscience (œil ouvert) pour rendre vigilant contre le mal (le serpent) et le tenir à distance. Ainsi l'homme se détache de la matière et rejette le mal ou le tient éloigné, dans la mesure où la vie de Dieu se développe en lui par l'action du Saint-Esprit.

Au coin du tableau sont les emblèmes de la mort pour figurer la fin de la substance terrestre. Les lettres C. M. signifient « Corps mort ».

Tableau n° 2. Monde spirituel.

Il faut se rappeler que la substance qui compose ce monde est répartie entre une multitude d'êtres spirituels typifiés par les cellules dont le corps et l'âme terrestres sont formés. Le monde spirituel est donc entièrement composé d'individualités spirituelles. C'est dans ce monde-là que réside la source de tout le mal et de la mort.

Le grand cœur ouvert par la pointe, les ailes brisées, représente le *corps*. Ce sont les esprits sans énergie, ni volonté, les timides, les esclaves, les simples soldats, en un mot « l'*empire inorganique* » du monde spirituel. Le petit cœur (bleu-foncé) représente *l'âme*. Ce sont les esprits rusés, méchants, portés à

l'activité, à l'autoritarisme et à l'orgueil, les sous-officiers et les officiers qui constituent *l'empire organique* du monde spirituel, dont le chef, *l'esprit,* est aussi là représenté par Satan, roi par excellence de ce monde orgueilleux, organisé avec force et autorité, selon la sagesse du prince de la puissance de l'air (Eph. II, 2).

Pour Satan et ses anges, l'idée d'avoir un supérieur leur deviendra tellement insupportable qu'ils s'élèveront contre tout ce qu'on appelle Dieu ou ce qu'on adore ; l'homme se proclamant lui-même Dieu et Satan faisant la guerre à Dieu jusques dans le ciel (2 Thess. II, 4; Apoc. XII, 7 à 9; Ezéch. XXVIII, v. 1 à 19).

Au coin, à droite, une boule rouge avec équerre et compas, symbole de la justice et du jugement dont toute œuvre mauvaise est et sera l'objet. Chaque être spirituel, chaque esprit autoritaire et orgueilleux recevra lui-même sa peine juste et légitime, dont le caractère capital, terrible et final, est décrit ainsi par la Bible: « être jeté dans l'étang ardent de feu et de soufre, ce qui est la « *seconde mort* » (Apoc. XXI, 8), c'est-à-dire l'anéantissement, l'extinction de *la vie* spirituelle ou *la mort* éternelle *de la vie* de l'esprit.

La colombe à gauche (avec une branche de laurier) représente l'Etre divin, qui, sorti du monde matériel, affranchi et libre de toute souillure de la chair et de l'esprit (2 Corr. VII, 1), se développe avec Christ dans la jouissance de la vie éternelle, prenant sa place, sa part de service, d'activité et de gloire dans la maison céleste, dans la famille du Père et dans le Royaume éternel.

Tableau n° 3. Monde divin.

Nous rappelons que la substance qui compose le corps divin se répartit entre une multitude d'individualités divines de même nature, même essence ou substance, car ce Monde là représente l'Unité. La seule distinction à faire porte sur la gloire plus ou moins grande des diverses individualités divines, qui sera toujours en rapport avec leurs capacités et aptitudes, aussi bien qu'avec l'intensité de leur sainteté, de leur amour et de leur développement divins.

Le *grand cœur* représente les Enfants de Dieu de toutes les économies, c'est-à-dire les Etres formés de la substance divine, entrés dans la vie éternelle et membres du « *corps* » divin.

La *croix* représente Christ et l'Eglise ou « *l'âme* » divine par laquelle la vie circule dans tout le « corps ».

Le *soleil d'or* et ses rayons représente «*l'Esprit*» ou la source même de la Vie éternelle, Dieu tout en tous.

Ce Monde divin est destiné à comprendre dans l'Unité tous les royaumes, toutes les créatures et tous les mondes, ce qui aura lieu lorsque l'Univers sera enfin purifié, sanctifié et rendu éternel.

Ainsi, dans le monde matériel, l'homme nouveau ou céleste est bien l'image par son corps, son âme et son esprit, du Père, du Fils et du Saint-Esprit, une seule et même substance divine, composant le monde divin, source de tout bien et de toute vie. — Par contre l'homme ancien ou terrestre est aussi de son côté l'image de l'esprit, de l'âme et du corps spirituels, constituant le monde spirituel des ténèbres, d'où procède le mal et la mort.

Nous laissons de côté l'allégorie du globe terrestre avec les trois noms Londres, Rome, Jérusalem. Les explications que nous aurions à en donner nous entraîneraient beaucoup trop loin, et ce qui s'y rapporte ne rentre pas d'ailleurs directement dans notre sujet.

La planche XIII représente l'Univers créé sous la forme d'une sphère, symbole des corps limités et finis. Pour nous l'Univers créé circule comme une sphère dans les espaces, selon des lois exactes basées sur celles qui régissent l'Univers divin, et dont les principales manifestations sont *la vie*, *le mouvement* et *l'être*.

Ces lois sont les plus naturelles qui existent. Elles sont éternelles. Elles caractérisent Dieu qui en est la source ou l'essence de toute éternité.

Le mal a paru et la mort est intervenue parce qu'une volonté *non naturelle*, injuste et orgueilleuse, a surgi dans le « monde spirituel ». Cette infraction aux lois naturelles ou divines, ce trouble occasionné dans *l'harmonie universelle* (Gen. I, 31; Ezéch. XXVIII, 12 à 15) produit chez le coupable *un feu qui le dévore*, dont le résultat est la mort ou l'anéantissement, la destruction à jamais de la vie de l'esprit (Ezéch. XXVIII, 18 et 19).

Dieu, *la Vie*, savait de toute éternité qu'aucune créature ne parviendrait par elle-même à la sainteté ou à la perfection et que toutes broncheraient en plusieurs choses. Ainsi la chute d'Adam et de toute l'humanité était prévue. Dieu ne pouvait

empêcher la chute que par l'un ou l'autre des trois moyens ci-après — les seuls qu'Il aurait pu employer — mais qui sont tous incompatibles (on le reconnaîtra sans peine) avec le caractère ou la nature d'un Dieu *vivant*, *libre*, *saint*, *juste* et *bon*. Ces moyens pour empêcher le mal et la mort auraient consisté: 1° à ne rien appeler à l'existence; — 2° à ne produire ou créer que des choses sans vie, sans intelligence, sans liberté, ni responsabilité; — 3° enfin à contraindre l'esprit de l'homme à l'obéissance par l'instinct, non par le choix; par l'autorité, non par la liberté; ou par la violence, non par la douceur.

Or qui ne comprend que ces moyens sont tous contre nature quant à Dieu, dont le caractère est essentiellement créateur, toujours disposé à donner la vie avec abondance, et ne pouvant en toute vérité produire que cela: la vie!

Créer des choses vaines est impossible à Dieu et ce serait aussi coupable pour lui que de ne rien faire. Un homme, dit Madiis, en faisant une œuvre inutile se rend ridicule, or nous pouvons dire qu'un Etre éminemment créateur qui ne ferait que des choses sans vie, sans possibilité de mouvement ou de liberté et de perfection, se dégraderait mille fois plus.

Enfin nous disons qu'il était impossible à Dieu d'agir, créer et reproduire autrement qu'en rapport avec ce qu'il est en Lui-même, c'est-à-dire un être *vivant*, *libre*, *saint*, *juste* et *bon*. Or créer des êtres qui auraient fait le bien et haï le mal par instinct, non par choix; par autorité, non par liberté; par la violence, non par la douceur, cela serait revenu à leur enlever toute faculté de raisonner et tout caractère d'êtres libres et responsables. Ce genre de travail ou de création ne peut se pratiquer qu'à la faveur des lois qui régissent la mort, les plus inconciliables entre toutes avec celles qui régissent la vie.

Mais s'il était impossible à Dieu d'empêcher le mal, Il pouvait cependant engager l'homme à l'éviter. Dieu a fait cela très largement, puis — la chute étant prévue et finalement accomplie — Dieu avait à montrer qu'Il peut couvrir le mal et en réparer les effets mortels. Il devait donc manifester à cette occasion, non seulement ses attributs de Créateur omnipotent dont la gloire consiste à donner la vie, le mouvement et l'être au néant, mais plus encore, Dieu avait à prouver, à démontrer, son amour insondable et sa sublime humilité en donnant son Esprit ou sa substance pour tirer le bien du mal, le pur de l'impur, et engendrer la vie divine en dépit même de la mort!

Cette gloire souveraine appartient à Dieu seul!

La nature et ses phénomènes nous enseignent qu'une des qualités essentielles des vies c'est la faculté qu'elles ont de pouvoir se reproduire et se multiplier. Or, l'Auteur de toute vie, Dieu, n'est pas seulement un Créateur, Il est aussi un Reproducteur. Il possède au plus haut degré cette faculté de se reproduire ou de se multiplier. Par là Dieu se révèle comme étant le Père ou Celui qui engendre des Etres conçus ou formés au moyen de sa substance divine et possédant ainsi sa propre vie. Et, dès les temps éternels, Dieu a particulièrement élu, honoré, choisi l'humanité pour être l'objet de son amour, ou l'élément « *féminin* » sur lequel Il a bien voulu, par un effet de son bon plaisir, faire reposer sa grâce et ses plus ardentes affections. Si seulement les hommes voulaient croire combien ils lui sont chers et précieux!

Tout ce que Dieu avait fait au commencement était bon et très-bon. Adam aurait pu de très-bon devenir saint, en s'approchant et en mangeant du fruit de « l'arbre de la vie » qui était au milieu du jardin, en Eden, à sa disposition. Cet arbre est mentionné avant celui de la chute, et son origine, d'après le chapitre VIII des Proverbes, est bien éternelle, antérieure à toutes les créations de Dieu. Si Adam y avait eu goût il pouvait en manger du fruit, et, par un chemin d'obéissance volontaire. dans un amour libre, réfléchi et déterminé pour la vie divine, l'humanité « *sexe féminin* » se serait approchée de Dieu pour s'unir à Lui « *sexe masculin* » et, en vertu de cette union ou de ce mariage solennel et saint, elle aurait passé tout naturellement, de gloire en gloire, de son état primitif ou terrestre à son état définitif céleste ou divin.

Mais l'homme ne l'a pas voulu ainsi, et, malgré toute sa bonté. toutes ses avances et toute sa patience, Dieu est forcé de rendre ce témoignage douloureux et accablant sur les hommes: « *Ils ne veulent pas venir à moi pour avoir la vie!* »

Par goût, par de fausses réflexions basées sur un raisonnement paresseux, sensuel et orgueilleux, l'homme a mangé le fruit de « son arbre », c'est-à-dire qu'il s'est nourri de la matière et s'est plu dans la chair. Une telle conduite, un tel travail ne pouvait produire que de la misère, de la honte, du bien et du mal, puis finalement la mort. L'inférieur ne peut créer le supérieur, la matière ne peut donner l'esprit, ni la mort procurer la vie. Aussi, par elle-même, depuis Adam, l'humanité a mar-

ché de détours en détours, de tourments en tourments, et la vraie sagesse, la simplicité, le naturel selon Dieu, tout cela lui répugne. L'enfer règne sur la terre. Sortir de cet abîme est notre tâche; nous devons revenir à l'Auteur de notre vie dont nous nous sommes si prodigieusement éloignés.

Chose heureuse à constater! L'arbre de la vie est toujours là et ses fruits auxquels l'homme n'a ni su ni voulu toucher, lui sont offerts d'une manière de plus en plus naturelle et gracieuse! « La lumière » de cet arbre de vie « est venue dans le monde », « éclairant tout homme » et demandant ou s'offrant d'Elle-même à s'implanter en nous (Jean I, 9). Oui, tout en se reposant de « son œuvre qu'il avait créée » (Gen. II, 3) Dieu ne cesse de travailler comme Reproducteur. Il donne la vie au monde. Il offre cette vie à tous et ne se contente plus d'avoir en nous des créatures intelligentes, libres et responsables, mais Il veut des Etres engendrés par son Esprit, enrichis de sa vie, des Enfants véritables, destinés à devenir Un avec Lui.

Dans la planche XIII on remarquera que le bleu très-foncé (esprits déchus) touche au rouge (règne animal). Ainsi Satan et l'homme forment comme la clef de voûte des choses créées. Quand ces deux puissances mauvaises disparaîtront, alors l'ensemble des choses créées et gâtées sera mis de côté et la nouvelle création de Dieu en Christ suivra. Nous estimons qu'il n'est pas difficile de se rendre compte de ce que seront ces nouveaux cieux et cette nouvelle terre, dont chaque battement de notre pouls nous rapproche à grands pas; nous laissons à nos lecteurs le plaisir de chercher à se représenter l'état de ce Royaume éternel, en étudiant et en sondant les révélations que Dieu nous a données à cet égard dans ses œuvres et dans sa Parole.

Veut-on savoir maintenant pourquoi l'idée nous est venue de faire cette seconde édition?

Aux personnes qui nous ont posé cette demande nous avons répondu simplement que nos réflexions sur l'état actuel de l'humanité nous portaient à croire que ce livre serait utile à plusieurs et nous ajoutions parfois: « Cet ouvrage répond à des « besoins pressants, il est donc nécessaire de l'éditer à nouveau « pour le faire connaître un peu partout. »

Aujourd'hui, après une année remplie à éditer ce livre et à

lui trouver des lecteurs, nous affirmons que les idées de M. de May ont beaucoup de valeur et d'actualité; qu'elles répondent à des aspirations, à des besoins, et qu'elles peuvent contribuer à faciliter un mouvement nouveau dans les domaines alourdis et embrouillés de la philosophie et de la religion, tout en portant la politique et la science à réfléchir, car le livre de M. de May nous paraît avoir ce précieux avantage de dire à chacun son fait, sans laisser ignorer les voies à suivre ou ce qu'il y aurait à faire pour arriver à une vie nouvelle, par *l'instruction et une application plus naturelle des forces vives de l'humanité.* — Que de choses nous aurions à dire dans ce courant d'affirmations!

C'est après plusieurs démarches infructueuses auprès des principaux libraires-éditeurs de la Suisse française, que nous nous sommes mis à l'œuvre à nos risques et périls. Cela nous a permis de faire un véritable voyage d'expériences et de découvertes, et, en somme, de suivre à un travail qui nous a paru plutôt léger et agréable.

Nous remercions tous nos amis, conseillers et souscripteurs qui nous ont accueilli, appuyé et témoigné tant d'intérêt et de confiance!

Notre reconnaissance la plus sincère est acquise à la famille de l'auteur pour l'empressement qu'elle a mis à nous accorder avec bonté le droit de faire cette seconde édition. Nous témoignons aussi à M. le pasteur Ch. Byse notre vive gratitude pour la peine qu'il a prise de revoir la première édition, de corriger avec nous les épreuves, et de nous accorder jusqu'au bout son précieux concours avec tant d'attention, de courtoisie et de désintéressement.

Nous n'oublions pas MM. Courvoisier, Jacobi, Zwahlen et leurs employés, qui ont concouru à l'exécution de cet ouvrage. Tous nous avons eu besoin les uns des autres et dû faire preuve de bonne volonté, pour mener ce livre à bien et pouvoir enfin le livrer au public.

Au reste nous nous sommes occupés de la chose avec plaisir parce qu'il s'agissait d'accomplir une œuvre que nous aimons.

M. de May développe des principes qui depuis longtemps sont les nôtres; il traite avec exactitude et profondeur des questions qui ont toujours occupé notre esprit ou fait l'objet de nos réflexions.

L'harmonie universelle de la nature avait déjà pour nous un but plus relevé que celui de servir à une simple utilité pratique et matérielle. Toutefois c'est seulement avec M. de May que nous avons compris la plénitude de sens et d'application de ce chef-d'œuvre admirable du Créateur, et que nous voyons chaque jour mieux dans la nature et dans la bible un monde nouveau, sur la richesse et l'ampleur duquel nous ne saurions nous expliquer ici avec détails. « Les cieux, disait déjà le roi « prophète, racontent la gloire de Dieu et l'étendue fait con-« naître l'œuvre de ses mains. Le jour en instruit un autre jour. « La nuit en donne connaissance à une autre nuit » (Ps. XIX, v. 1 à 3). Mais c'est bien M. de May qui nous a enseigné le « *comment* » et le « *pourquoi* » de toutes choses, en nous expliquant que chaque objet est une parole illustrée qui nous révèle la pensée de Dieu et que la nature est là devant nous pour nous apprendre d'une manière exacte, certaine, comme en dernière instance, les vérités qui nous sont si nécessaires. Avec M. de May nous disons que l'herbe des champs, les lys, les oiseaux, les pierres, chaque étoile, l'humanité, tout, dans la nature, nous parle du monde à venir, et que, par cette création admirable, Dieu a fondé les connaissances spirituelles sur les sciences terrestres, ne les faisant point reposer sur des articles de foi ou sur des dogmes absurdes, autoritaires et compliqués, mais sur des « *faits* » expliqués et prouvés d'une manière simple, naturelle et visible. Qui ne saisira la portée nouvelle, immense et extrêmement heureuse d'une telle manière de voir!

Notre auteur avait l'intention de publier un ouvrage spécial ou une revue des grands faits de l'histoire, dans laquelle il aurait démontré que l'élévation et la chute des peuples (comme des familles et des individus) ne tiennent qu'à des causes morales. Pour lui les lois qui président à la prospérité des nations sont tout aussi immuables que celles se rapportant au développement des plantes et des animaux.

Il est regrettable que la mort ait empêché M. de May de donner suite à sa publication. Il nous aurait mis à même, sans aucun doute, d'analyser le caractère et la tendance des manifestations de l'esprit public dans les diverses époques de l'histoire et surtout pendant ces dernières années. Depuis bientôt quinze ans de nombreuses découvertes et inventions ont été faites et, d'un autre côté, les systèmes encore jeunes ou les principes les plus cachés alors, commencent à s'affirmer en portant leurs

fruits au grand jour. C'est ce qui faisait dire à un docteur en philosophie que si M. de May avait vécu, il aurait senti le besoin de continuer son œuvre en la développant, pour répondre aux productions décevantes et négatives de notre époque, en matières sociales, politiques, scientifiques et religieuses.

Mais, « *uno avulso non deficit alter!* » ce que M. de May n'a pu faire d'autres esprits le feront, et, à notre avis, les prémisses déposées dans son livre faciliteront singulièrement leurs travaux. C'est donc aussi afin de mettre les idées originales et justes de M. de May à la disposition de tous les travailleurs dévoués au bien et à ce qui est bon, que nous avons entrepris une seconde publication de ce travail.

Nous nous sommes mis de cœur à cette affaire parce qu'il nous paraissait urgent de la faire connaître.

Nous disons avec M. de May: « Les temps pressent, ils sont « gros d'évènements inattendus. Un malaise profond agite la « Société, il se fait un travail sourd, mais puissant, irrésistible, « qui écrasera toute opposition » — et, élargissant encore le cercle de M. de May, nous nous adressons à tous les esprits intelligents et libres, à tous les cœurs nobles et désintéressés, à tous ceux qui désirent vivre d'une vie autre que celle des appétits purement matériels, autre que celle des symboles ou des images, autre que celle du fétichisme ou du panthéisme qui revient à dire « Dieu est tout et tout est Dieu », — nous nous adressons aux âmes qui ne se contentent pas des lois du transformisme ou des évolutions sans fin (comme les Darwinistes), ni d'une « lutte éternelle à la recherche de la vérité » (philosophie maçonnique la plus élevée); nous voudrions enfin nous adresser à tous ceux qui se disent calmement, résolument, joyeusement, dans l'Esprit du Christ: «Je ne veux ni me souiller, ni mourir, ni m'élever par orgueil, ni me rendre esclave de qui que ce soit, et encore moins me lier à un système entravant dans une mesure quelconque ma liberté et ma responsabilité, non, rien de tout cela, mais je veux faire partie intelligente, consciente, reconnue et sentie de la vie éternelle, vie divine, supérieure à toutes les autres, seule vraie, bonne, agréable et parfaite, seule capable de satisfaire les aspirations les plus ardentes et les besoins les plus élevés de justice, de sainteté, d'amour et de liberté! »

Nous disons alors à ces Enfants de Dieu, en reprenant avec

M. de May : « préparons-nous à tout ce qui peut arriver, veil-
« lons, donnons-nous la main, encourageons-nous au travail et
« coopérons avec notre Père à l'établissement de son règne,
« pendant l'éternité duquel nous règnerons aussi avec Lui,
« après avoir conduit l'humanité, enfin, au terme de ses in-
« quiétudes, de ses agitations et de son travail. »

« Ceux qui auront été intelligents brilleront comme la splen-
« deur du ciel et ceux qui auront enseigné *la justice* à la multi-
« tude luiront comme les étoiles à toujours, à perpétuité » (Dan. XII, 3). Voilà des promesses précieuses, certaines, faites aux lutteurs, aux travailleurs de la fin.

Tous les systèmes sociaux, politiques et religieux marchent rapidement aujourd'hui vers une phase Japhétique très-prononcée, et cela, finalement, amènera une transformation ou réaction, afin de préparer *l'humanité* pour sa phase Sémitique, qui ne peut plus beaucoup tarder à poindre. Mais tout d'abord il faut qu'Israël, le Sémite naturel, soit politiquement rétabli, et, alors, l'apostasie ou l'adultère de l'humanité au point de vue spirituel et moral se manifestera ouvertement. C'est à ce moment là que la « république universelle », la « démocratie des peuples » prendra pieds et ailes pour s'affirmer et ramener tout « terre à terre », unifier la matière et l'esprit, encercler les intelligences, tuer le libre examen, établir un système religieux unique, en revendiquant pour l'homme animal ou « la bête » une gloire revenant à Dieu seul, à ce Dieu vivant et vrai, seul digne d'être aimé, mais dont on ne voudra plus !

Or, n'en doutons pas, des témoins énergiques seront préparés pour résister à l'entraînement général de ces temps-là.

Depuis un grand nombre d'années déjà, nous sommes entrés dans un courant qui pousse l'humanité à un affaiblissement spirituel excessif en ce qui concerne la vie et les choses du ciel. Tout cela s'accomplit sans le moindre mystère, mais les chrétiens n'y prennent pas garde, car, généralement, ils sont matérialisés, aveuglés ou endormis. Beaucoup d'hommes éminents se laissent tromper parce que le christianisme semble gagner en surface et en activité, quant aux bonnes œuvres intérieures et extérieures. Mais ces belles apparences sont bien illusoires !

Lorsque les grosses décisions radicales interviendront il y aura si peu de connaissance et de décision pour Dieu parmi les

hommes, que l'incrédulité la plus audacieuse pourra s'affirmer sans le moindre obstacle ni aucun scrupule, et les doctrines les plus saugrenues ou les plus subversives seront accueillies partout. Ce sera une triste phase d'abaissement, d'orgueil et de destruction.

Combien notre mission est d'une nature opposée et supérieure ! Nous sommes appelés à édifier, à pacifier, à éclairer les hommes et à les instruire ! Nous sommes des Enfants de Dieu chargés de richesses et de bénédictions, pleins de joie et d'espérance ! Notre seule ambition serait de voir tous les hommes mis au bénéfice des mêmes richesses, de la même joie et du même bonheur !

Que l'on nous croie sérieusement : Nous vivons dans une grande sérénité d'esprit et une parfaite paix ; sans envie ni jalousie, comme sans amertume envers qui que ce soit. Les ombres de cette magnifique situation n'en font que mieux ressortir la perfection harmonieuse, inaltérable et salutaire. Ces ombres, d'ailleurs, viennent plutôt du fait que la plénitude de notre bonheur pourrait parfaitement être le partage de tous, tandis que nous n'en jouissons qu'en fort petit nombre. Nous sommes un résidu en voie de formation ou des individualités inconnues, ne trouvant que peu d'affinités spirituelles ou de tendances morales pour constituer un corps apparent.

Aussi, en pensant aux nobles et glorieux privilèges qui nous sont départis, il nous semble que tous ceux à qui les idées de M. de May paraîtront vraisemblables ou qui se sentiraient animés dans une mesure quelconque de son esprit devraient s'entendre, pour reprendre un de ses projets qu'il aurait sûrement mis à exécution si la mort ne l'en avait pas empêché. Nous voulons parler de la fondation d'une « *Société nouvelle* » qui, spécialement par le moyen d'un organe de publicité et de propagande international, périodique, se donnerait pour tâche de rallier les mêmes esprits, tout en travaillant au bien de l'humanité par des enseignements ou une instruction intelligente, large et chrétienne dans le sens vrai de ces mots. Cette société éviterait avec soin de tomber dans la partialité, la peur et l'autoritarisme. Son journal serait comme une vaste arène où pourraient *s'étudier* et *se résoudre* toutes les questions concernant l'humanité : questions sociales, politiques, scientifiques et religieuses, depuis les plus simples jusqu'aux plus complexes et aux plus obscures. Les choses les plus profondes sur l'homme

et sur Dieu y seraient donc aussi traitées et débattues. De nombreuses lumières, de précieux encouragements jailliraient des opinions variées qui viendraient se manifester librement, à ciel ouvert, dans ce journal.

Nous voudrions voir tous les esprits disposés à la lutte «pour la vie» s'unir, non seulement en s'inspirant de ce que Madiis peut avoir de génial, mais en cherchant aussi à recueillir et à rassembler ce qui fait l'essence génératrice de la vie morale de l'humanité, c'est-à-dire l'Esprit de Dieu, aujourd'hui morcelé, divisé, sans union vraie, ni dépendance mutuelle, surtout dans le christianisme. L'étude, la recherche et l'union de ce principe unique, fondamental et directeur, seraient poursuivies dans le but d'en préparer l'application énergique, salutaire et fraternelle à ce monde nouveau que nous voyons venir, bienfaisant et glorieux pour les amis de la liberté et de la vérité, mais plein de confusion et de déception pour les orgueilleux et pour tous ceux qui ne se remplissent que d'eux-mêmes.

Il faudrait, en définitive, « que ceux qui n'ont pas laissé « toute espérance, qui croient encore à Dieu, à l'âme, au devoir, « à la sainteté, à un immortel et glorieux avenir, se rapprochent, s'unissent, et, à la parole de néant qui va se répandant « de plus en plus sur la terre, répondent avec fermeté: **La vie « éternelle!** » [1]

Nous n'avons nullement l'intention d'indiquer ci-après tous les résultats auxquels l'étude des idées de M. de May nous a conduit. Nous développerons seulement, sous forme de thèses, quelques-uns des enseignements qui se sont affermis dans notre esprit et qui s'y établissent toujours mieux, à mesure que nous avançons dans nos réflexions sur ce système cosmogonique, comparé avec les travaux de la science, tout en tenant compte des résultats analytiques fournis par un examen attentif de l'esprit religieux contemporain.

Thèses.

I. Une Vie, une puissance, ou plutôt un «**Etre**» unique et personnel, constituant un monde à Lui, doué d'une substance spirituelle sainte qui possède son âme ou sa vie en Elle-même, existe

[1]) Ernest Naville. Sept discours; La Vie éternelle, page 252, Genève et Lausanne.

de toute éternité. Cet *Etre vivant* anime le néant et le vivifie comme Il veut. Il sonde tout et voit tout. Là où les hommes ne verraient rien, plus rien, Lui peut y voir encore une ou plusieurs choses.

II. Ce qui pour l'homme est l'infini, le néant, peut parfaitement être connu, animé, vivifié et organisé (au spirituel comme au matériel) par cet *Etre* suprême, dont l'Esprit est éminemment Tout-puissant, créateur et reproducteur.

III. La matière est une et corporelle. Ses qualités intrinsèques sont d'être indestructible, immuable et de ne pouvoir se reproduire ou se multiplier. — Les empires et les règnes sont des termes de convention qui servent à classer la matière selon ses variétés dues aux quatre branches de vies dont elle a été douée par le Créateur.

IV. Les vies dont la matière est douée ont une existence réelle et des qualités indépendantes de la matière. Les vies matérielles et leur principe générateur sont de nature immatérielles, d'un caractère tout-à-fait opposé à celui de la matière. Ainsi les vies sont multiples, incorporelles, destructibles, muables, et ayant la faculté de se reproduire ou de se multiplier.

V. L'Univers matériel et spirituel (les deux mondes inférieurs) dans lequel l'homme vit et domine maintenant, porte dans ses forces et dans ses vies un caractère essentiellement fragile, fini, passager, transitoire. Cet Univers ou ces deux mondes matériel et spirituel sont le fait d'une puissance créatrice supérieure qui a prévu, compassé et tout fixé d'avance. dès le point de départ au point d'arrivée et jusques dans les moindres détails.

VI. Notre système solaire et la terre, comme l'universalité du monde matériel, sont sortis d'un état nébuleux cosmique, de la même manière que nous voyons une plante, un arbre, un animal, un homme, sortir d'une infiniment petite semence.

Après avoir suivi ses phases de croissance et de développement, l'Univers matériel déclinera pour finir par se dissoudre et s'anéantir; les forces et les vies qui l'animent n'étant pas inépuisables, mais le contraire et périssables.

La nature, la science et la bible sont d'accord sur l'extinction finale de la création actuelle.

VII. Le monde matériel a eu son commencement d'organisa-

tion, et il a été établi dans un ordre facile à étudier et à comprendre. Il finira comme il a commencé, dans le même ordre, en suivant une échelle de gradation descendante.

VIII. Lorsque les morts l'emporteront d'une manière générale, régulière et permanente sur les naissances, l'humanité sera dans sa période de vieillesse et de déclin. Elle n'existera plus sur la terre longtemps avant que commence l'anéantissement de notre système solaire particulier. Ainsi le dernier être humain aura disparu de notre globe un grand nombre de siècles avant « *la fin du monde* » dans le sens propre ou effectif de ces mots.

IX. L'humanité est une. Tous les peuples, tous les hommes descendent d'un auteur commun, type d'un seul et unique Père céleste.

X. Par sa structure matérielle, son intelligence, ses instincts et ses facultés naturelles, l'homme ne diffère que d'une manière relative de l'animal. La dignité actuelle de l'homme ne repose donc pas sur des différences anatomiques, ni uniquement sur une différence ou même une supériorité psychologique, mais sur la présence en lui d'une vie spéciale et supérieure appelée « *esprit* », provenant d'un autre monde, très supérieur au monde matériel.

Ainsi l'homme qui possède *l'esprit* est par là absolument distinct de la brute, et peut se dire le chef, le roi de la création.

XI. L'homme dans son état normal est un être binaire ou double : l'homme animal avec son âme animale ou psychique, et l'homme spirituel avec son âme spirituelle.

L'esprit est indépendant de la chair ou du sang et de toute condition sociale, politique et religieuse. L'homme spirituel est donc foncièrement autre que l'homme animal et ne peut jamais s'allier ou se confondre avec celui-ci.

XII. L'homme est l'image de Dieu. Dans ce sens Dieu et les esprits ne sont pas des abstractions. Celui qui voit un homme spirituel voit un esprit, comme celui qui voit un vrai chrétien voit Christ et celui qui voit Christ voit Dieu.

XIII. C'est pendant son passage sur la terre que tout se décide pour l'homme, et, à cet égard, l'humanité se partage en trois classes d'individus : 1° *L'être animal* ou l'homme dénué

de tout principe spirituel, plus ou moins animal ou bête comme la brute. 2° *L'être spirituel* ou l'homme doué d'une âme spirituelle plus ou moins forte et développée que nous appelons « *esprit* ». 3° *L'être divin* ou l'homme doué d'une âme divine plus ou moins forte et développée que nous appelons « *Saint-Esprit* ».

XIV. Le Saint-Esprit est cette vie unique, à la fois substance ou corps et âme de Jéhovah, qui vit de toute éternité par un principe inépuisable, indestructible et parfait. Cette vie-là triomphe de toutes les tentations, surmonte le mal par le bien, est victorieuse de la mort, et demeure immuable dans ses lois qui se résument à *l'amour*, *la justice* et *la sainteté*.

XV. L'homme enrichi du Saint-Esprit apprend à discerner entre le bien et le mal et se relève de ses chutes; il surmonte les tentations, rend le bien pour le mal et pratique l'amour, la justice et la sainteté. Comme *Etre divin* l'homme passe par la loi universelle des trois états: 1° Il est conçu et formé, il naît et se développe à titre d'Enfant de Dieu, c'est « *l'individualité divine* ». — 2° Il entre en communion avec ses frères, avec Christ, et se développe dans la grâce et dans la connaissance, c'est la « *dualité* » ou le 2d état. — 3° Il prend sa place dans la famille céleste ou la *Communauté divine*. C'est le 3me état ou l'Unité avec Dieu pour la vie éternelle.

XVI. En nous basant sur les axiomes suivants:

« Le néant ou la mort ne peut engendrer. »
« Rien ne peut rien produire. »
« L'inférieur ne peut créer le supérieur. »
« Aucun effet sans cause. »
« Toute œuvre témoigne de son auteur. »

nous affirmons que l'étude de la nature et les recherches scientifiques de l'homme, si elles sont faites avec intelligence, liberté et loyauté, ne pousseront jamais au matérialisme, mais conduiront plutôt à la spiritualité et à la connaissance du Créateur.

XVII. La nature et ses phénomènes nous enseignent d'une manière symbolique toutes choses, toutes les lois, toutes les vérités. Par l'étude appliquée, logique, rationnelle de ce symbolisme universel, les hommes peuvent arriver à connaître les choses invisibles et à en comprendre l'organisation.

XVIII. Dieu est lumière. Il hait le mystère ou les ténèbres.

Toutes ses lois, tous ses plans et en particulier celui de la rédemption de l'homme reposent sur des « *faits* » simples et naturels, non sur des articles de foi ou sur des dogmes d'invention humaine parfois ridicules ou absurdes.

Dieu ne cache absolument rien à l'homme (Ezéch. XXVIII, 3). Les paroles du Christ: « rien ne doit rester caché, tout doit être connu et mis au jour » (Luc VIII, 17 et XII, 2) doivent s'accomplir sur la terre et pour l'homme, dans le sens le plus profond ou le plus étendu.

XIX. Ce qui est réel, ce qui est absolument vrai dans l'observation de la nature et de ses phénomènes, deviendra chaque jour plus évident pour rester à jamais inattaquable.

XX. Nous admettons avec les « Darwinistes » et même avec les « matérialistes » les plus outrés, *mais comme image visible seulement de l'Univers invisible supérieur ou divin*, que l'Univers matériel et spirituel est à la fois « cause et effet » ou « son propre auteur et son propre ouvrier »; c'est-à-dire qu'en vertu des forces et des vies dont ces deux mondes inférieurs ont été doués, tout se forme et se transforme en eux d'après les lois qui ont présidé à leur création, lesquelles sont basées ou calquées sur celles qui constituent le « monde divin » lui-même.

Ainsi, pour nous, l'Univers visible n'est que l'image de l'Univers invisible. Nous vivons sur la terre comme dans un immense symbole sujet à se répéter et à se briser, et ayant pour but de signifier des réalités spirituelles éternelles qui ne se répètent pas et ne se brisent jamais.

XXI. La condition indispensable pour obtenir toute perfection et tendre au souverain bien, c'est la « *division du travail dans une dépendance mutuelle ou réciproque de la vie.* » Cette loi est observée d'une manière active dans toute la nature; elle l'est aussi d'une manière parfaite, sur la base de l'humilité, dans le monde divin.

Par « *division du travail* » nous entendons la réunion dans une sphère d'activité toujours plus distincte, indépendante et libre, de chacune des branches d'organisation d'une communauté. Ainsi, par exemple, pour l'humanité — quand elle voudra enfin le comprendre — les sciences, la politique et la religion ne seront point des castes tributaires ou ennemies entre elles, mais plutôt des facultés amies ou sœurs marchant parfaitement libres les unes des autres, sans la moindre jalousie,

dans un esprit sémitique de dépendance, de mutualité et de respect réciproques, ce qui est bien la condition principale ou essentielle pour obtenir un corps harmonique et régulièrement constitué.

XXII. La mort animale est *l'image* exacte de la mort spirituelle (ou *l'ombre* Ps. XXIII, v. 4). Dans l'un comme dans l'autre cas il y a *fin de l'être*, cessation ou anéantissement de l'existence pour l'éternité.

Ainsi, lorsque la vie animale prend fin, le corps animal s'annihile et tout sentiment de souffrance ou de peine s'anéantit. De même quand la vie spirituelle s'éteint dans une âme spirituelle, cette âme meurt, et tout sentiment spirituel d'existence (comme toute sensation de remord, de peine ou de tourments spirituels) s'anéantit.

XXIII. Il y a une corrélation inévitable, naturelle et nécessaire entre le mal et la souffrance. Le méchant est puni ou il se punit précisément lui-même par le mal qu'il commet. Le châtiment suit la faute et se trouve toujours proportionné à la gravité de celle-ci. Dieu n'ajoute pas un iota à la peine ou à la souffrance et les méchants obstinés, aussi bien que les esprits et les anges révoltés, souffrent selon le degré de leur responsabilité et selon la gravité de leurs fautes. Satan est soumis à cette loi.

XXIV. La plus terrible peine résultant du mal ou du péché, c'est *la mort éternelle*, ce qui revient à être « précipité hors de la montagne de Dieu », « éloigné de la lumière », « jeté et réduit en cendre sur la terre », « rendu au néant et anéanti à jamais » (Ezéch. XXVIII, v. 16 à 19).

Toutes ces expressions, comme celles des évangiles et de l'apocalypse : « la punition éternelle » ; le « ver qui ne meurt point, le feu qui ne s'éteint point » ; « la mort seconde », reviennent à développer, par des expressions plus ou moins claires et heureuses, ce fait capital démontré par toute la nature, et prouvant d'une manière variée et absolue que la vie d'un corps ou d'un être quelconque est fragile, — que les vies sont périssables et qu'elles peuvent s'éteindre ou mourir à jamais —, et que quand la vie périt ou meurt, la substance matérielle ou spirituelle qui en était honorée n'a plus aucun sentiment de *l'être, ni de la souffrance*, puisque la vie ou l'être n'existe plus et que la substance s'anéantit.

Le salaire du péché c'est la mort. Cette juste conséquence du mal met logiquement fin à la possibilité de continuer à commettre le mal, et met fin également à la peine ou à la souffrance.

Ainsi la mort de l'homme animal et de l'homme spirituel, aussi bien que la destruction définitive de l'empire du mal ou des ténèbres, — la mort éternelle enfin, est l'acte le plus pur de justice et de miséricorde que le péché pouvait produire, car, sans cette mort, le mal et les tourments auraient pu durer éternellement au ciel et sur la terre, et l'établissement de l'empire universel de Jéhovah, qui doit comprendre « tous les royaumes qui sont sous tous les cieux » (Dan. VII, 27), serait devenu pour jamais impossible. Mais, béni soit Dieu, l'homme animal et l'homme spirituel ou Adam et Satan sont très-certainement des êtres *mortels*, dans le sens simple, logique et lugubre de ces mots: *êtres mortels, vies soumises à la mort pour l'éternité!*

XXV. Une seule puissance *positive, naturelle*, régit l'Univers et l'éternité. **C'est la vie éternelle!** Cette puissance est éminemment créatrice, productrice, juste, libre, sainte, toute pénétrée d'humilité et d'amour. Sa personnification est Jéhovah ou Dieu. Ses manifestations sont *la vie*, *le bonheur* et *le souverain bien, la souveraine sagesse* et *l'immortalité!*

XXVI. Une seule puissance *négative, non naturelle*, a surgi du sein des choses universelles appelées à la vie éternelle. Sa personnification est le diable ou Satan. C'est une volonté fausse, contraire aux lois de la vie et s'affirmant par des principes justement opposés qui produisent le mal, la souffrance et la mort.

XXVII. Ainsi la création visible et invisible tourne sur deux pôles d'origines opposées, mais toutes deux spirituelles ou morales. L'un de ces pôles c'est Jéhovah, l'Esprit éternel, source de la vie et ne pouvant produire que cela. L'autre pôle c'est l'esprit égaré, tombé, agissant de lui-même, capable de tout, sauf de se donner la vie et de sortir de la mort.

XXVIII. La mort spirituelle est la fin honteuse de la puissance négative ou du mal, et la manifestation de son impuissance à produire ou à conserver la vie, dont l'existence et l'harmonie idéales sont en Dieu seul de toute éternité.

XXIX. La vie éternelle ou divine est la seule vraie puissance naturelle. Son essence, sa nature est d'être spirituelle. C'est l'Esprit ou le Saint-Esprit dont aucune portion ne se perd; sa

première et plus simple manifestation dans l'homme est la conscience. Divine et parfaite par excellence, humble et sans aucune espèce de prétention, cette vie, cette conscience, cet Esprit se met à la disposition de tous, offrant de nous enrichir ou de nous faire vivre de sa vie, dans la mesure où nous le voudrons bien.

XXX. En Jésus-Christ et par Lui la vie éternelle ou divine s'est incarnée dans l'humanité. L'homme peut y prétendre comme à un droit plutôt qu'à un don, en restant libre d'ailleurs de ne pas y croire, de ne pas se l'approprier, ou, encore, de ne saisir cette vie éternelle que du plus au moins, suivant qu'il y a ou qu'il n'y a pas goût.

XXXI. L'esprit que l'homme naturel s'est incarné en Eden lui ouvre les yeux, c'est-à-dire le rend intelligent, lui donne le sentiment du bien et du mal, la conscience de sa nudité avec l'idée et la volonté de la couvrir *par lui-même* ou de son propre fond. Cette vie spirituelle ira même jusqu'à ne pas nier son imperfection et sa misère, mais jamais elle ne poussera l'homme à sortir du « moi humain », du « monde spirituel », et rejetant sur Dieu la cause de tout son mal (Gen. III, v. 7 à 10), c'est finalement sur Celui-ci qu'elle fera tomber tout son mécontentement et toute sa haine.

XXXII. Pour renouveler l'homme, le rendre joyeux et en faire un être divin semblable à Dieu (Gen. III, 21. 22), dans l'unité de substance et de vie avec l'homme « *venu de Dieu et retourné à Dieu* » (Jean XIII, 3), il faut en nous la présence, l'action et l'onction du Saint-Esprit, qui est l'agent « *masculin* » par lequel nous sommes engendrés spirituellement pour la vie divine ou éternelle (Jean III, 5. I Jean V, 6. 11).

XXXIII. Christ est la clef, l'explication, l'intelligence de toutes les lois, de toute la création et de toutes choses. Il est l'idéal de la science, de la sagesse, de la liberté. Restaurateur du libre arbitre et du « **moi divin** » dans l'humanité, Christ est bien le Sauveur du monde, le Rédempteur, la personnification du Père céleste et de la vie éternelle.

XXXIV. Plus l'homme appréciera Christ, plus il sera persuadé qu'il a *tout* pleinement en Lui (Col. I, 19). Son esprit affranchit de toutes formules, pactes, confessions de foi et autres choses semblables, qui sont tout autant d'entraves à la liberté

et des causes d'oppressions, de révolutions, d'affaiblissement et de mort.

XXXV. En bien ou en mal l'homme s'organise spirituellement lui-même et est appelé à devenir un être intelligent, libre et responsable.

La connaissance de plus en plus indépendante, libre et hardie doit s'ajouter à la foi et diriger celle-ci. Prétendre à la souveraineté de la foi et dire que la connaissance doit s'incliner devant elle, c'est prétendre que la nuit est plus lumineuse que le jour, c'est oser demander que le jour ne succède pas à la nuit.

C'est aussi vouloir l'impossible et s'exposer à ne faire que des ignorants, des esclaves, des hypocrites ou des révolutionnaires, que de ne pas accorder à chacun la liberté de conscience et d'examen.

XXXVI. La conscience n'étant pas une chose de ce monde, les gouvernements constitués pour maintenir le bon ordre social ne doivent avoir, ni patronner aucune doctrine religieuse. Le rôle de l'Etat est de se borner à protéger la libre croyance d'un chacun.

XXXVII. La revendication et la pratique du libre examen — partant du libre exercice des cultes — sera toujours pour les hommes formalistes, autoritaires et compliqués, un témoignage accusateur et embarrassant, mais aussi une puissance irrésistible qui remportera la victoire tôt ou tard sur toutes les tyrannies, oppositions et calomnies quelconques, car cette cause est celle de la vérité et de la liberté; c'est la cause même de Dieu.

XXXVIII. La loi parfaite est celle de la liberté (Jacq. I, 25). Celui qui par intelligence et par dégoût se détache de tous les systèmes autoritaires ou compliqués doit **marcher**, — se rappelant la femme de Lot (Luc XVII, 32), et se gardant surtout de tyranniser ou mépriser ceux qui ne penseraient pas ou n'agiraient pas comme lui.

« La disposition à la tyrannie et à la violence est justement « naturelle à tout homme, tandis qu'aimer ceux qui pensent « autrement que nous, avoir horreur d'exercer sur eux aucune « influence autoritaire, s'abaisser, s'humilier, n'est que l'apa- « nage du véritable Enfant de Dieu » (de May page 331).

XXXIX. Le besoin d'affranchissement de la pensée qui se

manifeste de toutes parts demande *une nouvelle Théodicée*[1], qui, basée sur les lois de l'analogie universelle, aussi bien que sur l'étude de la nature et de ses phénomènes, s'appliquera à mettre d'accord les progrès et découvertes de la science avec la révélation (voir de May pages 213/214).

XL. Les enseignements de la « Révélation » doivent être contrôlés et mis d'accord avec les enseignements de la nature et de ses phénomènes.

La nature est le « fait » ou « l'œuvre » de Dieu. La Bible en est la lettre ou l'histoire que les hommes interprètent de toutes les façons, suivant leurs caprices ou leur intérêt.

En résumé nous disons ceci :

1. Toutes les choses créées, matérielles, immatérielles et spirituelles ne sont point le résultat du hasard, ni celui d'une puissance aveugle, mauvaise ou imparfaite, mais oui bien l'œuvre sagement pensée et concertée d'une Puissance souveraine ou d'une vie créatrice, omnipotente, sainte, juste, bonne et parfaite, qui a tout calculé et tout prévu jusqu'au moindre détail, renfermant toutes les causes et tous les effets dans un même ordre, sur un seul et unique plan, établi d'après un état de choses existant, divin et éternel.

2. La création a un caractère essentiellement passager, temporaire; elle prendra fin de la même manière qu'elle a été créée et achevée, mais dans un ordre inverse. Ainsi l'homme disparaîtra le premier et les vies ou forces éthériques les dernières.

Après la disparition de l'homme et des animaux, la terre avec toutes ses œuvres sera détruite; les éléments embrasés se dissoudront et les cieux passeront avec fracas (II Pierre III, 10. 13).

Puis viendra le jugement, la fin et la destruction de toutes les autorités et puissances mauvaises ou sataniques, c'est-à-

---

[1]) Nous entendons par là une nouvelle connaissance de Dieu et de la religion. A ce sujet la Feuille religieuse du canton de Vaud dans son n° 11, du 17 avril 1881, contient l'intéressante communication que voici : « Plusieurs des « grands Séminaires théologiques des Etats-Unis ont créé des chaires spéciales pour l'étude des rapports de la science avec la religion. M. Morse, l'un « des inventeurs du télégraphe électrique, a donné dix mille dollars à un Sémi- « naire théologique de New-York, pour l'institution de Cours apologétiques « sur ce sujet. »

dire que, *au spirituel*, les morts[1] seront jugés selon leurs œuvres et la mort et le séjour des morts seront détruits ou anéantis dans l'étang de feu (I Corr. XV, 24; Apoc. XX, 12 à 14).

Alors un nouveau ciel et une nouvelle terre seront établis, dans lesquels « la justice habitera » pour sanctifier l'Univers à l'Eternel. La matière du monde matériel et la substance spirituelle, détruites et annihilées quant à leur état précédent, seront soumises au monde divin « qui a le pouvoir de s'assujettir toutes choses ». Il en résultera pour l'Univers un *état éternel* dont la splendeur et la gloire dépassent toutes les conceptions de l'homme animal et spirituel, car les « Enfants de Dieu » eux-mêmes ne saisissent ces choses que d'une manière relative, enfantine, selon le degré de leur développement divin.

3. La *vie éternelle* ou l'Esprit, le Saint-Esprit, est le principe unique, fondamental et directeur, **l'Etre** par excellence qui remplit l'Univers et anime toutes choses. C'est Lui, cet *Etre vivant*, que les hommes appellent «Jéhovah», l'Eternel, le Dieu Fort Tout-puissant, le Créateur, le Grand Architecte de l'Univers, l'Etre suprême, le Père céleste, le Saint-Esprit, etc. — *La vie éternelle* existe ou subsiste par elle-même. Son caractère est simple, naturel, humble et pur. Sa perfection échappe à toutes les conceptions de l'homme dont l'entendement est, par nature, imparfait, faussé et corrompu. Ceux qui possèdent la vie éternelle, qui la sentent agir en eux et la connaissent, peuvent, dans la mesure où ils en sont animés, s'en faire une idée ou s'en rendre compte.

4. De toute éternité l'homme a été et sera l'objet de l'attention, du travail, des soins et de la bonté du Créateur. Non seulement Dieu a fait l'homme «à son image», mais Il veut en faire son Enfant et, enfin, son ami ou un Etre semblable à Lui. Et pour nous élever à son rang ou pour devenir « semblables à Dieu » Celui-ci nous offre sa substance, son Esprit, qui remplace en nous l'inférieur par le supérieur, le mortel par la vie!

5. Aussi longtemps que l'homme sera sur la terre, la lumière, la bénédiction et la vie ne demandent pas mieux que de l'éclairer, de le bénir et de le vivifier. Dieu est un Père toujours prêt à se dépouiller pour revêtir l'homme, en faire son Enfant et le

---

[1]) Ou les âmes du monde spirituel, qui par rapport à Dieu sont considérées comme des êtres morts, destitués de la vie divine (voir de May, pages 458 459).

rendre heureux. Ainsi Dieu (lumière, bénédiction et vie) met ses biens et sa personne à notre usage ou comme entre nos mains. Il nous offre sa sagesse, ses connaissances, son Esprit. L'homme n'a qu'à tout demander pour tout recevoir.

6. L'homme est donc son propre maître. Son organisation spirituelle ou morale gît uniquement dans sa volonté. Il dépend ainsi de l'homme d'être heureux ou malheureux, de saisir ou non la vie éternelle à laquelle Christ lui a donné plein droit. Cette vie éternelle habitait en Christ lorsqu'il était sur la terre et ce qu'il avait de charnel, de mortel, ses besoins comme ses tentations, tout cela était sous la puissance de la plénitude de vie divine qui habitait en Lui.

7. La vie éternelle personnifiée par Dieu ou le Saint-Esprit est toujours disposée à s'incarner en nous et à y dominer dans la mesure où nous le voulons bien. Mais l'homme n'aime pas cette vie-là. L'idée d'un Dieu, Etre créateur, Esprit unique et personnel, lui est antipathique, au point qu'il n'en peut même plus souffrir le nom. Pendant qu'il en sera ainsi et que l'homme, dans son égarement, cherchera le bonheur, la paix, la liberté, partout ailleurs que là où ces réalités se trouvent, il ne rencontrera que des déceptions et de la douleur, puis, enfin, la misère et la mort; car tout le travail, — toute la gloire de l'homme en dehors de Dieu —, revient tôt ou tard à rappeler la tour de Babel, ou les feuilles de figuier qu'Adam et Eve cousaient en Eden pour s'en faire des ceintures!

Plus que jamais l'humanité a besoin d'instruction quant aux choses morales et divines, mais en partant d'un principe simple et naturel, en mettant de côté tous les systèmes compliqués, autoritaires ou défectueux suivis jusqu'à ce jour. Du plus au moins, nous avons fait fausse route, et l'ignorance générale est telle que les individus et les peuples sont tombés dans un matérialisme absorbant, dans un orgueil effréné, qui les porte à descendre résolument, de gaîté de cœur, la pente de l'indifférence, de la paresse, de l'incrédulité et de la haine spirituelles. Cela déjà explique pourquoi l'humanité déploie ses forces ou sa vie avec tant d'ardeur et de succès dans le domaine de la matière, dans ce qui rapporte de la gloire mondaine, de l'argent ou des plaisirs, de la vanité et de la mort!

Mais il y aura toujours des esprits opposés à ces tendances

générales, et c'est à ces âmes d'élite que le livre de M. de May s'adresse tout spécialement.

Aujourd'hui notre race marche à grands pas vers des événements qui la broyeront et l'affaibliront au spirituel comme au moral, au point qu'elle se jettera sans intelligence ni conscience dans la voie des expédients et sous le joug d'un apparent libéralisme, pour tomber dans une faillite spirituelle déplorable et honteuse, mais que l'on déguisera par le brillant des progrès du siècle, et par les faux raisonnements d'une sagesse orgueilleuse inconnue jusque-là.

Ici, nous nous plaisons encore à le répéter, tous ceux qui aiment l'humanité d'un amour vrai et désintéressé, ou qui lui portent intérêt dans ce qu'elle a de plus délicat et de plus précieux, profiteront du travail de M. de May et entreront dans ses pensées. Ils comprendront qu'en dehors et au-dessus de toutes les bonnes œuvres sociales, humanitaires et religieuses qui couvrent le monde — bonnes œuvres dans lesquelles nous ne mettons le plus souvent qu'un peu d'or ou d'argent et auxquelles nous faisons bien, d'ailleurs, de nous intéresser par ce moyen-là — il en est une, distinguée entre toutes, pour laquelle on a énormément travaillé jusqu'à présent, mais dont on est loin d'avoir retiré tous les fruits que l'on pouvait légitimement en espérer : nous voulons parler du *développement spirituel ou de l'instruction morale et religieuse de notre race*.

Disons-le clairement. Malgré les efforts multipliés et soutenus des esprits les mieux intentionnés, l'humanité marche avec un déficit spirituel et moral qui s'accentue plutôt, au point de convaincre les plus optimistes que, sous ce rapport, les peuples se sont mal engagés dans la vie, et que le christianisme finit par devenir « *un vaste système qui ne tient plus* », parce qu'il s'est chargé « *d'erreurs énormes* » : — deux expressions fort justes, avancées par des chrétiens éminents de notre époque.

Oui, plus que jamais, l'humanité a besoin d'être éclairée et instruite au spirituel comme au moral. Il faut nous réveiller et nous retourner en quelque sorte bout pour bout, mettre nos situations au net, jeter de côté notre entêtement, nos étroitesses et notre orgueil, puis travailler d'un commun accord, sans envie ni jalousie, à ramener dans le monde « une vie nouvelle » « *par la division du travail et un esprit de dépendance mutuelle* », ce qui nous gardera de l'isolement, des compromis, de

trop d'activité extérieure et de tout ce qui forme le bagage des beaux semblants !

Si notre voix était de force ou d'importance à être entendue, nous entrerions ici dans d'autres détails, mais nous connaissons trop, d'un côté, notre indignité, et, d'un autre côté, l'esprit qui conduit actuellement les hommes, pour vouloir essayer de sortir des généralités. D'autres penseurs auront cette belle mission de parler à chaque branche du corps humanitaire, comme à chacune de ses sections en particulier.

Ce que nous avons à cœur d'affirmer, c'est la nécessité où nous sommes aujourd'hui, de porter notre attention avec un esprit nouveau vers les choses spirituelles et divines, dans le but de relever notre niveau moral et de reprendre goût à l'étude naturelle, simple et pratique, de ce qui constitue l'essence de nos richesses et fait la noblesse de notre position au milieu de « l'Univers », afin de mieux connaître et de mieux apprécier aussi les destinées glorieuses qui nous sont offertes.

Or, un moyen, le plus énergique de tous, pour relever l'humanité et lui permettre de se tenir debout, pour son plus grand bonheur et à la plus grande gloire de Dieu, serait de lui enseigner le « *comment* » et le « **pourquoi** » de toutes choses, en partant du simple au compliqué, du connu à l'inconnu, de l'image à la chose signifiée, tout en ayant soin de respecter ce principe fondamental que l'homme est l'image de Dieu, et que les choses visibles sont simplement l'image des réalités invisibles,— images dont le caractère binaire ou double présente les types du bien et du mal, des ténèbres et de la lumière, de la mort et de la vie. Quand l'humanité voudra bien procéder ainsi, elle obtiendra la plus haute somme possible de bon sens, de sagesse et d'intelligence, car non seulement la lumière abonde dans l'Univers, mais, de plus, l'étude de la nature et de ses phénomènes ne peut que rendre l'homme patient et humble, tout en lui donnant les dispositions morales nécessaires pour comprendre qu'il ne peut rien sans Dieu, et que Celui-ci l'honore jusqu'à vouloir en faire son coopérateur et son intime ami.

Le livre de M. de May a précisément pour but, croyons-nous, d'expliquer ces vérités, tout en cherchant à démontrer que Dieu a accompli toutes choses en vue du bien-être de l'homme et de son parfait bonheur. Comme M. de May nous sommes persuadés que le plus ardent désir du Père céleste est de voir les hommes heureux, bienheureux. La connaissance

claire et intelligente du « plan de Dieu » à notre égard nous enseigne d'une manière variée, multipliée, admirable, — avec une simplicité et une logique vraiment dignes de cet Etre si bon — que, dès les siècles éternels, il pensait à nous et préparait des remèdes à tous nos maux avant que nous fussions là, accomplissant en Lui ou par Lui-même un sacrifice de piété et de justice pour couvrir notre misère, et réduire à néant nos folies et toutes nos méchancetés.

Avons-nous besoin de dire que M. de May embrasse tout d'une manière vaste, géniale, et que c'est au lecteur à réfléchir, à comparer, à analyser, et à faire l'étude des détails. — Quant aux questions dogmatiques et ecclésiastiques, il ne sera pas inutile d'expliquer aux lecteurs de la Suisse française que M. de May avait eu l'occasion de voir et d'étudier de près les diverses congrégations religieuses en Angleterre et aux Etats-Unis. L'Eglise officielle d'Angleterre avec ses dogmes autoritaires et absurdes est assez malmenée par lui. Mais on aurait une pauvre idée du caractère de M. de May et de sa profondeur de vue, si ses appréciations relatives aux Eglises d'Etat faisaient laisser dans l'ombre ce qu'il dit sur toutes les religions et, à plusieurs reprises ou plus au long, sur le christianisme japhétique considéré dans son ensemble.

Aujourd'hui, d'ailleurs, avec bien plus de raisons qu'il y a douze ans, les diverses sections qui composent la chrétienté, aussi bien que les systèmes sémitiques, ceux des descendants de Cham, et la doctrine symbolique semi-religieuse de la franc-maçonnerie, mériteraient toutes des paroles rien moins que tendres ! Ce qui les caractérise, c'est une marche rivale et jalouse, sans aucune liaison vraie, ni dépendance réciproque ni division de travail. Les chrétiens les plus avancés quant à la connaissance de la Bible et de l'Evangile sont les plus ignorants sur le côté historique de la Parole écrite et sur son degré d'inspiration, ce qui les porte à l'autoritarisme, à l'erreur, à l'orgueil, à un papisme occulte, tout en les aveuglant et les poussant à retenir des restes de paganisme et de judaïsme, sur lesquels ils appuyaient jadis leurs principaux motifs de séparation.

Au reste, par goût, comme en vertu de l'esprit qui nous anime, nous renonçons à émettre des appréciations fâcheuses sur les dif-

férents groupes politiques, scientifiques, philosophiques ou religieux. Nous savons où va notre état social humanitaire actuel et nous en prévoyons la fin. Le monde entier travaille pour nous. Pourquoi userions-nous de méchanceté ou de récriminations à son égard?

Non, si nous nous agitons, c'est bien moins pour nous livrer à d'inutiles reproches ou à de tardives attaques, que pour analyser, connaître et comprendre toutes choses. Nous aimons l'humanité. Nous aimons le christianisme contemporain, un vieillard si l'on veut, duquel nous n'attendons plus de surprises désormais, sinon celle de le voir errer pendant un certain temps encore avec la belle « économie de la grâce » dont il a été enrichi. Mais un résidu spirituel, enté de nouveau sur l'olivier franc, introduira une autre phase humanitaire — celle de la « *justice* » — qui préparera le monde pour « l'Economie de la gloire », à propos de laquelle nous mettons notre bonheur à aimer les hommes, tout en les exhortant à s'aimer entr'eux et à se respecter aussi.

L'état actuel de la chrétienté, tout dégoûtant soit-il, ne nous fait pas oublier qu'elle a été ennoblie d'un principe vital, grâce auquel la civilisation a marché en accomplissant les plus grandes choses partout. Il faudrait être aveugle et sans cœur pour vouloir ignorer les bonnes œuvres, les persévérants efforts et les louables aspirations des chrétiens.

Tout cela nous pousse précisément à nous prévenir les uns les autres par honneur, et à publier le livre de M. de May, dans le but de réveiller les hommes, de les rendre attentifs aux dangers qu'ils courent et aux maux qu'ils se préparent, en marchant, comme ils le font, dans l'animosité et la haine, sans affection véritable, parce qu'ils n'ont bientôt plus d'affection ni d'amour pour Celui dont ils dépendent et qui les supporte avec une si longue patience et une si grande bonté! Nous voudrions surtout voir la chrétienté professante reconnaître qu'elle est sortie de la simplicité et de la logique pour s'engager, sans le vouloir sans doute, dans une « erreur énorme » au spirituel comme au temporel, sur le fait de la mort comme sur celui de la vie, sur les questions relatives aux choses de la terre et sur celles concernant les choses du ciel.

Certes le principe générateur du christianisme n'a pas perdu et il ne perdra jamais aucun atome de sa force de volonté et de sa valeur. On est même transporté d'admiration en voyant tou-

tes les choses que notre système fourvoyé et vieilli accomplit encore de nos jours, sous l'action et l'influence de ce principe fondamental et directeur. Oh! si, depuis deux mille ans, Japhet avait **marché** d'une manière simple, naturelle et logique, sans aucune honte, sur les traces du Christ des Ecritures, du Fils du charpentier, du « Saint de Dieu », il y a longtemps que tous les hommes s'aimeraient entre eux, qu'ils connaîtraient le Seigneur, que Sem serait à sa place, et que la paix, l'union et le bonheur règneraient sans partage sur cette terre. Combien ces temps heureux paraissent encore éloignés de nous!

Aujourd'hui l'intelligence chrétienne et le savoir spirituel présentent chez le grand nombre les plus graves lacunes. Il en résulte beaucoup d'orgueil, puis un manque de simplicité et de clarté qui nuit à la vertu des enseignements. Aussi comprenons-nous fort bien la légitimité et le bon sens de ces désirs populaires qui tendent à ne plus vouloir de sermons ou de discours si beaux soient-ils, mais une vie pratique, c'est-à-dire des faits qui expliquent, justifient et prouvent la valeur de nos principes ou du parti auquel nous nous rattachons.

En outre les positions fausses que l'on a prises dans ce monde conduisent à des alliances serviles, à des compromis gênants, à des malentendus, et à des prétentions funestes à la cause de l'Evangile du Christ. Ce n'est point seulement de toutes nos Eglises d'Etat, mais, ce qui est infiniment plus grave, de toutes les chaires de théologie quelconques et de toutes les congrégations officielles ou dissidentes, juives ou chrétiennes n'importe, que Christ, l'homme doux et humble de cœur, le Saint et l'Oint de Dieu, se verrait chassé ou exclu à cause de ses principes simples et naturels, vrais, purs, transcendants, larges et humanitaires à tous égards.

Enfin la vigilance, la sagesse et le discernement spirituels dorment ou n'existent plus, de sorte que les chutes abondent, que les chrétiens se calomnient et que les Enfants de Dieu virils, vivants, joyeux, deviennent de plus en plus rares.

Oui, **la joie!** cet élément précieux qui constitue à lui seul les neuf dixièmes de toute véritable vie, la joie fait défaut chez les chrétiens de nos jours. C'est une des preuves palpables qu'ils n'ont nullement compris quelles sont les richesses et la gloire de leur héritage, ni quel est le vrai caractère de leur Père, ni quelle est son infinie grandeur et la certitude de sa puissance et de son amour!

Encore ici, nous l'espérons, le livre de M. de May aura une heureuse influence auprès de plusieurs, qui, une fois réveillés et instruits, nous justifieront alors d'avoir insisté auprès d'eux pour les engager à s'approprier ce travail.

Il est temps de terminer. Faisons-le en jetant un coup d'œil sommaire sur la manière dont se déroulera l'avenir de l'humanite. Ce point nous intéresse tous.

Bientôt la branche principale des sémites, les Juifs, sera reconstituée politiquement comme nation et prendra vis-à-vis des autres peuples la place et l'importance de la tête relativement au corps. Tout cela se fera insensiblement, à la faveur de circonstances politiques et sociales plutôt que religieuses.

Le christianisme et les grands systèmes juifs, mahométans, maçonniques et autres, se transformeront et s'affaibliront moralement, pour faire place à la légèreté, à la mondanité et à l'incrédulité partout. Les Juifs, en dernier lieu, mettront de côté le culte du Dieu vivant et vrai, et, l'un des leurs, — une des gloires du monde et de la maçonnerie d'alors —, donnera la main à la déification de l'homme et à l'établissement du culte unique universel. Une prospérité matérielle et un état d'ordre public et social en apparence libre ou de tout repos s'étendra sur la terre. Mais, au travers de cette situation générale, l'esclavage le plus odieux de tous, celui de la conscience et du libre examen, sera organisé. Un mal spirituel et moral pèsera sur l'humanité jusqu'au moment où, humiliée et instruite, plus encore par ses revers que par ses succès, elle aura enfin des yeux pour voir, des oreilles pour entendre et une tête (Israël) capable de comprendre Dieu, de l'aimer et de le servir.

Alors les hommes se passionneront pour autre chose que pour cette pomme ou ce pain matériel qu'ils recherchent avec tant d'avidité depuis environ six mille ans. Ils seront préparés pour recevoir le pain du ciel, les fruits de l'arbre de vie, la sagesse éternelle si facile à trouver d'ailleurs, et, comme les Grecs mentionnés en Jean XII, 21, les hommes s'approcheront d'eux-mêmes d'Israël pour *voir*, *connaître* et *comprendre* Celui dont les œuvres nous parlent avec tant d'abondance et de chaleur, et dont elles nous disent le *vrai nom* avec autant d'amour que de clarté !

En ce temps-là les Chamites rechercheront aussi la vie éter-

nelle. D'un commun accord avec leurs frères les descendants de Japhet et de Sem, ils auront recours au manteau de la justice de Christ pour couvrir les erreurs de toute l'humanité et ils s'humilieront ensemble des fautes commises par celle-ci. Alors la paix, l'harmonie et la bénédiction se répandront sur la terre. *La nuit* du septième jour cosmogonique sera passée et un véritable jour de repos spirituel et moral luira sur le monde entier. Dieu sera connu, aimé, servi, et toutes choses parleront aux hommes de sa présence et de ses gratuités. Ce sera le temps de l'aristocratie et du règne de la pensée ou de la domination effective de l'esprit. C'est de ce temps-là dont parle M. de May quand il dit qu'alors les millionnaires et les grands capitaines seront estimés comme le sont aujourd'hui les athlètes et les bourreaux.

Cet état glorieux durera jusqu'au moment où vieillie, rassasiée et amollie, l'humanité redeviendra l'incarnation de Satan, et où (semblable à un vieillard dans lequel le principe du mal se trouve comme ossifié et endurci) elle répétera la folie d'Eden, mais avec un caractère plus méchant, plus audacieux, c'est-à-dire la guerre déclarée et entreprise au grand jour contre l'Eternel et contre tout ce qui procèdera de Lui!

Après ce dernier coup surviendra le vrai déclin de l'humanité et sa fin (Apoc. XX, 9). Puis, longtemps après la disparition de l'homme, la terre elle-même, devenue insignifiante dans l'espace, sera annihilée à son tour (Apoc. 20, 11), non sans avoir eu la gloire d'être comme la Bethléhem de l'Univers spirituel, la crèche ou le berceau des Enfants de Dieu, et, sans contredit, le théâtre des plus grands événements!

Alors, seulement alors, viendra la « *fin du monde* » ou le remplacement des choses muables actuelles par un monde nouveau, vrai « Cosmos » plein de vie éternelle et de spiritualité divine, pour le parfait établissement duquel l'Univers sera purifié, sanctifié et rendu tout glorieux!

Alors aussi, dans ce monde de Dieu qui comprendra tous les royaumes et tous les cieux, « ceux qui auront été intelligents « brilleront comme la splendeur du ciel, et ceux qui auront en-« seigné *la justice* à la multitude brilleront comme les étoiles à « toujours et à perpétuité (Dan. XII, v. 3).

Nous plaçons ici deux poésies qui fourniront à nos lecteurs l'occasion de se reposer l'esprit après la lecture de notre appendice, ou de telle autre partie un peu lourde du volume lui-même. Ces poésies donnent une petite idée de la différence qui existe entre l'esprit de Japhet et celui de Sem, dont M. de May parle souvent dans son ouvrage.

La « Danse des Mondes » est de M. le professeur Eugène Rambert et paraît ici du consentement de son auteur. Nous l'avons utilisée pour nos conférences sur le « monde matériel » données à Winterthur pendant l'hiver 1879/1880. Quelques personnes nous l'ont demandée et nous saisissons avec plaisir ce moyen de la leur faire parvenir.

La « Danse des mondes » nous paraît être un type miniature du raisonnement de Japhet, dans sa phase secondaire ou proprement japhétique. Cette phase est celle de l'action matérielle, du mouvement nerveux, et, quant au spirituel, d'une volonté paresseuse qui voudrait ramener toutes les questions à une cause fixe, palpable. — Japhet entend s'expliquer les choses à sa façon. Il raisonne matériellement et ramène tout aux lois de la matière. Au lieu de spiritualiser sa pensée, il la perdra plutôt dans l'inconnu en se bornant à admettre, pour toute métaphysique, l'existence d'un Etre suprême nuageux, indéfini, qui, pour les uns, sera le soleil, et pour le raisonneur de notre poésie :

« ..... un monde
Fixe en un certain point ! »

Japhet ne veut pas admettre (parce qu'il lui répugne de comprendre) un Esprit invisible aux yeux de la chair et impalpable, c'est-à-dire une vie unique et incréée, dont la substance constitue un Etre personnel supérieur à l'homme et son Maître, un Dieu saint, juste et bon qui désire être « tout en tous », le Père céleste !

La spiritualité, disons mieux, une piété intelligente, libre et hardie répugne à Japhet. Cette vie là, seule vraie, bonne et éternelle, fait tourner la tête aussi bien aux piétistes qu'aux mystiques, et aux esprits forts les plus avancés de sa race !

Voici cette poésie:

La Danse des mondes.

La lune[1]
Je suis un petit monde,
Qui fait son tour de ronde
Autour d'un autre monde
Qu'on dit un peu plus grand!

La terre
Je suis ce plus grand monde,
Je fais mon tour de ronde
Autour d'un autre monde
Qu'on dit beaucoup plus grand!

Le soleil[2]
Je suis ce très-grand monde,
Je fais mon tour de ronde
Autour d'un autre monde
Infiniment plus grand.

L'homme (*Japhet*)
Ainsi de ronde en ronde
On n'en finira point.
Il faut pourtant un monde
Fixe en un certain point!

Tous les astres ensemble:
Pourquoi faut-il un monde
Fixe en un certain point?
Dans la céleste ronde
Nous n'en connaissons point.
Celui dont la main sûre
Nous règle la mesure,
Voilà des vastes cieux
Le Centre glorieux.

L'autre poésie est tirée du recueil d'Henri Durand. Elle nous montre chez Japhet un spécimen des productions de son esprit

[1]) La lune est 49 fois plus petite que la terre,
[2]) Le soleil est 1,280,000 fois plus gros que la terre et 88,000 fois plus lourd.

dit de la 3me phase ou « *sémitique* ». Il y a dans ce charmant petit poème une pensée à laquelle on peut rattacher un sens profond et varié; il serait puéril de n'y voir que l'idée du rhododendron ou de la rose des Alpes. Au lieu du mot « *rose* » mettez dans le titre un autre nom comme «vie», «joie», «bonté», « lutte », « paix », « victoire », etc., et la chose ou le fait exprimé par votre titre sera toujours facile à suivre et à comprendre. Ce morceau est de juillet 1841, mais cette poésie n'a rien perdu de sa fraîcheur, tel est du moins notre avis.

Rappelons encore ici que la pensée sémitique, toute brillante et intelligente qu'elle soit, ne saurait être trouvée et comprise sans un véritable travail ou une réelle application de l'esprit. L'homme, dit M. de May, n'a-t-il pas le privilège de manger son pain matériel à la sueur de son front? Le pain spirituel devra-t-il coûter moins de travail, moins de sueurs? Non, certes! Dieu ne peut changer ses lois et faire récolter ce qui n'a pas été semé.

Au point de vue sémitique, divin, la pensée et l'esprit ne se recueillent qu'autant que nous labourons, ensemençons et soignons convenablement notre champ spirituel. Ainsi, par exemple, quant aux vers qui vont suivre, nous n'en saisirons toute la portée et nous n'en jouirons qu'après les avoir lus et relus, en nous exerçant à un certain travail spirituel, patient et réfléchi. Nous en disons tout autant, à plus forte raison, du livre de M. de May.

Poésie de M. H. Durand:

La Rose sans épines.

I. Sur nos rochers se cache un doux trésor,
Qu'ailleurs en vain cherchent les hommes;
Plus haut en prix que l'argent et que l'or
Il ne se vend pas pour des sommes.
Est-ce une mine, un puits à découvrir
De diamants, de perles fines?
Non! le soleil le voit croître et fleurir,
C'est une rose sans épines.

II. Fleur de beauté! qui peut fuir ton attrait
Qui peut résister à tes charmes?
Mais on te cueille, ... alors vient le regret,
L'extase s'éteint dans les larmes.
Un dard secret, habile à se cacher,
Arme les fleurs les plus divines;
Sur nos monts seuls on peut venir chercher,
Chercher la rose sans épines!

III. Le jeune cœur ne demande qu'amour,
Son front rougit comme la rose;
Déjà, pourtant, l'épine a vu le jour
Avant que la fleur fût éclose,
Bonheur secret que réclament nos vœux !
Les douleurs vous sont près voisines,
Car l'air du ciel fait seul dans les hauts lieux
Fleurir la rose sans épines.

IV. Ne l'ôtez pas du sol de ces hauteurs
Pour la transplanter dans les plaines;
Là-bas l'épine, aussi bien qu'à ses sœurs,
Viendrait bientôt tromper vos peines,
Ou languissant, la fleur mourrait enfin
Sur le mol terrain des collines !
C'est seulement au penchant du ravin
Que vit la rose sans épines.

V. Que je voudrais, maître de mon destin,
Sur les grands monts choisir ma rose;
Là je viendrais m'établir un matin
Sans nul souci pour autre chose.
Je dresserais ma tente près du ciel,
Au vent des haleines divines,
Et je vivrais de parfums et de miel
Près de ma rose sans épines !

Ces vers ne nous donnent-ils pas l'expression d'une pensée intelligente, profonde même, développée d'une manière douce et gracieuse? Ne peut-on pas, sans efforts, en retirer des idées heureuses et des vérités d'une grande portée? L'allégorie ne renferme-t-elle pas des enseignements nombreux, clairs et précis, sur tout ce qui est vrai, juste, saint, aimable ou qui pourrait avoir quelque vertu et mériter quelque louange? Oui, sans doute.

Eh! bien, que sera-ce quand le véritable esprit sémitique embrassera avec ardeur le monde de la pensée et des connaissances spirituelles? Que sera-ce quand par sa littérature et sa poésie Sem révèlera et expliquera à ses frères étonnés les Vérités que le sublime Auteur de la nature a déposées en symboles dans chacune de ses œuvres, manifestations visibles elles-mêmes de la profondeur de sa pensée et de la puissance de sa volonté et de son amour?

Ne sera-ce pas comme une résurrection d'entre les morts?

En parlant du *véritable esprit sémitique* nous entendons par là l'esprit qui peut être le partage de tous, dans une mesure

aussi grande que chacun le voudra, et qui se plait dans le domaine de la pensée, du raisonnement et de la connaissance, qui croit à l'esprit et à la morale, à une immortalité ou à une vie en Christ « éternelle et bienheureuse » soumise à des lois simples, pratiques, naturelles, dont la base ou les conditions d'existence et de développement sont proclamées par l'ordre général de l'Univers, aussi bien que par les phénomènes de la nature, et par tous les événements qui remplissent la vie de l'homme dès son origine jusqu'à sa dernière fin.

Loin de nous l'esprit sémitique sans amour ni passion pour la Vie de Dieu et les choses divines. Nous renions le Sémite, le Japhétite et le Chamite matérialistes, ramenant à un misérable terre à terre toutes les questions sociales, politiques, scientifiques et religieuses. Cette tendance là et celle du véritable esprit sémitique diffèrent plus entre elles que le jour ne diffère de la nuit. Pour que notre race reçoive le bon esprit de Sem et le comprenne, il faut que la charrue et le semeur passent et repassent préalablement sur le champ de ce monde, couvert encore par tant de ronces et de mauvaises herbes. Alors sous l'influence de l'Esprit sémitique et de la restauration du résidu d'Israël, l'humanité sera cultivée et soignée comme un jardin à l'Eternel. Il en résultera une régénération physique, intellectuelle, morale et religieuse. Une nouvelle ère de *justice* et de *sainteté* se répandra sur la terre, glorifiant ceux qui l'auront attendue ou qui auront soupiré après son avènement, et rendant à toutes les créatures la paix, la liberté et le bonheur! Nous sommes joyeux nous-mêmes, des siècles à l'avance, en pensant à ce moment où, enfin, nous règnerons avec Dieu sur un Monde unique ou sur un seul Univers, harmonique et glorieux!

L'EDITEUR.

Juillet 1881.



